REPONSE
A LA PERPET



M-B

3 # 10—

J.s A.E.
RABAUT P.R



Rés Th 11948

RÉPONSE

AVX DEVX TRAITEZ

INTITVLEZ

LA PERPETVITÉ DE LA FOY

DE L'EGLISE CATHOLIQVE

TOVCHANT

L'EVCHARISTIE.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN



FACULTÉ de Théologie Protestante de Montauban

Se vend à Charenton,

Par ANTHOINE CELLIER, demeurant à Paris, ruë de la Harpe, à l'Imprimerie des Roziers.

M. DC. LXV.

PREFACE.

IL y a environ quatre ans que l'on me mit en main un écrit sous le titre de *Traitté contenant une maniere facile de convaincre les Heretiques, en montrant qu'il ne s'est fait aucune innovation dans la creance de l'Eglise, sur le sujet de l'Eucharistie,* & apres l'avoir leu, & en avoir dit mon sentiment à quelques personnes pieuses, elles m'engagerent, pour leur edification particuliere, à mettre mes pensées sur le papier, ce que je fis, sans croire que cela deust produire une dispute reglée. Mais au bout de trois ans, l'on a veu paroître en public ce mesme Traité, sous le nom de *la Perpetuïté de la Foy de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie,* accompagné d'une Réfutation de la Réponse que j'y avois faite, & l'applaudissement que Messieurs de la Communion Romaine ont donné à ces deux ouvrages a esté si

grand, qu'il ſeroit difficile d'y rien ajoûter. On a regardé ce livre comme une illuſtre victoire que la creance de Rome touchant le ſaint Sacrement obtenoit ſur celle des Proteſtans, & parce que chacun ſe préöcupe facilement en faveur de ſes deſirs, & de ſes intereſts, on a préjugé que cette Réfutation demeureroit ſans replique. En effet, s'il ne s'agiſſoit que de la ſubtilité de l'eſprit & des graces du langage, je ne pourrois pas nier, ſans injuſtice, que ce livre n'ait quelque choſe de ſurprenant. Il eſt écrit d'une maniere belle, nette, élégante. Les épines de l'école n'y paroiſſoient que rarement, & les raiſonnemens y ſemblent d'abord aſſez naturels, les choſes ordinaires y ont un air de nouveauté qui les rend agreables, & les argumens communs qu'on a oüy dire mille fois, y ſont rehauſſez de je ne ſçay quelle force par la beauté de l'expreſſion, qui fait qu'on les conſidere tout autrement: enfin, ſi la ſo-

lidité & la ſincerité s'y trouvoient, ce ſeroit une production digne de celuy qui l'a miſe au jour ; & j'encherirois moy meſme ſur ſes loüanges, plûtoſt que d'entrer dans une nouvelle conteſtation. Mais il s'agit de toute autre choſe que d'un vain honneur. C'eſt la gloire de Dieu & la vraye foy de l'Egliſe, qui ſont en queſtion, & ces deux intereſts ſont ſi grands qu'il n'eſt pas poſſible de les abandonner ſans crime. Il y a donc ſujet d'eſperer que l'on ne trouvera pas mauvais, que je défende ma Religion, & qu'en donnant au public ma premiere Répõſe, j'y ajoûte une Replique cõtre cette ſeconde attaque. I'ay ſuivy l'ordre que l'Auteur de la Refutation à voulu prendre, bien qu'il ait renverſé le mien, ſans autre raiſon que celle de ſa commodité pour affoiblir mes Preuves, & pour avoir lieu de debiter ſes lieux Cõmuns. Cela n'a pas empeſché que je ne me ſois accommodé au ſien, & que je n'aye diviſé, com-

me luy mon ouvrage en trois parties. Dans la prémiére, je défens l'abrégé de la doctrine des Péres, qui ſe trouve au milieu de ma Réponſe, & que l'Auteur de la Réfutation a attaqué, tant à l'égard de la forme, qu'à l'égard de la matiere, & cette prémiere partie fait voir manifeſtement, que la Tranſſubſtanciation & la preſence réelle n'ont eſté ny creuës, ny connües de l'ancienne Egliſe. Dans la ſeconde, je ſoûtiens quelques obſervations que j'ay faites dans ma Réponſe, & je montre en général qu'il a été non ſeulement poſſible, mais meſme tres-facile de changer l'ancienne créance, en établiſſant celle de la converſion ſubſtancielle. I'y fais voir auſſi deux choſes, par occaſion, l'une, que quelques fortes que fuſſent les expreſſions des anciens Péres ſur le ſujet du Sacrement, il n'eſtoit pas néanmoins poſſible que les fideles les priſſent autrement que dans un ſens métaphorique; Et l'autre, que l'ancienne

Egliſe n'a jamais adoré l'Euchariſtie. Enfin, dans la troiſiéme partie, je défens l'hiſtoire de la naiſſance, des progrés, & de l'établiſſement de la Tranſſubſtanciation, & de la préſence réelle, éclairciſſant de quelle maniére ces doctrines étrãgeres ont eſté receües dans l'Egliſe Latine, & comment elles s'y ſont accréditées, non ſeulement pour y avoir un droit d'adoption, ou de bourgeoiſie, ſi je l'oſe dire ainſi, mais pour y tenir le prémier rang dans la Religion, & pour y régner ſouverainement. Ie me ſuis par tout fort exactement attaché à ſatisfaire à tout ce que l'Auteur de la Refutation a mis en avant ſans diminüer la force de ſes preuves ou de ſes réponſes, & ſans en laiſſer rien en arriére, n'ayant pas crû qu'il falluſt l'imiter dans la liberté qu'il a priſe de choiſir les endroits de ma réponſe qui luy ont ſemblé les plus favorables, & d'enveloper les autres ſous le voile de ſon ſilence. I'ay crû beaucoup moins que je

deuſſe me ſervir de ce nouveau & plaiſant moyen que l'Auteur a inventé pour refuter le livre de Monſieur Aubertin, *en mettant*, dit-il, *en preuve ce qu'il met en objection, & en objection ce qu'il met en preuve.* En effet c'eſt vouloir faire comme Alexandre qui coupa le nœud qu'il ne put dénoüer; C'eſt, au moins traitter les matieres fort cavaliérement. Ie me ſuis ſouvent étonné de voir que dans la Communion Romaine les hommes deviennent grands diſputeurs du ſoir au lendemain, & à fort bon marché. Mais je ne m'en étonne plus tant, puiſque l'occupation des gens d'eſprit d'aujourd'huy ne conſiſte preſque plus qu'à abreger le travail; Ce ne ſont que métodes nouvelles, que maniéres faciles, & en vingt-quatre heures l'on fait d'un Ecolier un puiſſant Controverſiſte : Vingt-quatre heures, c'eſt trop, il ne faut que deux momens pour apprendre à dire, *je change les preuves*

Refut. pag. 108.

en objections, & les objections en preuves. Les pauvres Miniſtres ont beau ſe tüer; Ils ſuënt, ils ſe conſument trente ans durant, pour compoſer de gros Volumes pleins de ſçavoir, & de force; Et ils ne prennent pas garde que ſept ou huict mots abbatent tout leur ouvrage. *Il faut mettre les preuves en objections, & les objections en preuves.* Que l'année ſoixante-quatre eſt heureuſe d'avoir produit une ſi favorable invention, que tous les ſiécles paſſez avoient ignorée! Et que nous ſommes redevables à l'Auteur, d'avoir voulu nous divulguer ſon ſecret, car nous diſputerons maintenant à peu de frais; Les uns changeront les preuves en objections, & les objections en preuves: & les autres remettront les preuves en preuves, & les objections en objections: Car puiſque l'Art eſt devenu commun, il ne nous ſera pas moins facile de rétablir le livre de Monſieur Aubertin, qu'il l'eſt à l'Auteur de la

Réfutation de le renverſer. En verité, je n'euſſe pas creu qu'un homme grave euſt prétendu ſe developper de cette ſorte, du reproche qu'on luy avoit fait d'avoir attaqué le livre de Monſieur Aubertin d'une maniére indirecte, & ſon procedé fait aſſez voir à tout le monde, que ce livre demeurera long-tems tel qu'il eſt, c'eſt à dire, d'une force invincible, & d'une évidence inconteſtable. Ie n'euſſe pas attendu non plus d'un homme ſage & moderé, comme il eſt, une invective ſi aigre & ſi violente que celle qu'il fait contre les Reformateurs. Ie ſçay que leur vie & leur converſation a eſté ſalie de l'écume de quelques petits ennemis preſque ſans nom que leur doctrine & leur courage leur avoit attirez ; mais l'Auteur de la Réfutation n'ignore pas que la vie des plus grands ſaints a eſté de meſme expoſée aux calomnies de cette ſorte de gens. Il n'ignore pas que les prémiers Reformateurs ont eſté en vénération

& en exemple de probité & de pieté ſolide parmy ceux qu'ils ont enſeignez, & que leur mémoire, à cét égard, ne mourra jamais. Il n'ignore pas que les plus ſinceres d'entre les Ecrivains de la Communion Romaine comme Florimond de Raymond, Papirius Maſſo, & quelques autres n'ont pas creu que l'intereſt du party deuſt aller juſques à leur ravir les juſtes loüanges qui leur ſont deuës, ce qui nous fait ſoupçonner avec raiſon que cet emportement de l'Auteur, & cet excés de zele a des cauſes extraordinaires & myſterieuſes. Quoy qu'il en ſoit, cela n'a pas eſté bien receu ny dans l'une ny dans l'autre Egliſe, les uns l'ont pris pour un outrage, & les autres pour une affectation. Ie ne ſçay auſſi quel jugement nous devons faire de cette nouvelle Théologie qu'il nous met en avant, & ſur laquelle il ſemble qu'il établit toute la force de ſes deux Traitez. Que le principe de l'infaillibilité de l'Egliſe, &

de la perſeverance dans la vraye doctrine eſt dans le peuple, & que meſme il y eſt par un ordre naturel, & neceſſaire, parce que les hommes ne ſouffrent point qu'on leur raviſſe leurs opinions, ſans combat, & ſans reſiſtance. Iuſques à maintenant la queſtion de l'infaillibilité avoit roulé ſur trois différens ſentimens, les uns l'ont miſe dans le Pontife Romain, les autres l'ont établie dans les Conciles légitimement aſſemblez, & quelques autres ne l'ont reconnuë que dans les ſeules Ecritures divines, & tous ſont tombez d'accord que la cauſe en eſt purement ſurnaturelle & celeſte. Mais voicy un quatriéme avis, dont nous n'avions point encore oüy parler, qui l'établit dans le peuple, parce qu'il eſt naturellement ennemy des changemens, ne les pouvant ſouffrir, ſans faire éclat, & ſans ſe porter aux extrémitez. C'eſt dans cette penſée que l'Auteur de la Réfutation nous avertit, *Qu'il*

s'eſt bien donné de garde de propoſer cette maxime qu'il ne peut arriver dans l'Egliſe aucun changement imperceptible dans cette généralité, qu'il l'a reſtrainte & limitée aux myſteres capitaux, & connus par tous les fideles, d'une foy diſtincte, & qui obligent ceux qui ont des ſentimens contraires à s'entre regarder les uns les autres, comme des impies & des ſacrileges. Et ailleurs, *Dans les myſteres populaires*, dit-il, *& qui doivent eſtre connus de tous les fideles d'une foy diſtincte, la foy du peuple eſt la veritable foy. Le corps de l'Egliſe ne peut errer, mais il eſt tres-poſſible qu'un particulier s'égare.* Si mes lumiéres ne me trompent, je voy fort clairement deux choſes, l'une qu'il peut arriver du changement dans l'Egliſe à l'égard des Myſteres non populaires, ou qui ne ſont pas connus par tous les fideles, de foy diſtincte, & qu'ainſi à cét égard il n'y a point d'infaillibilité ; l'autre que dans ces Myſteres populaires la

Refut. 2. part. ch. 7

veritable foy eſtant celle du peuple, c'eſt en luy que l'infaillibilité ſe trouve. D'où il s'enſuit, que ce n'eſt ny le Pape, ny le Concile, mais le peuple qui eſt infaillible, & que cette infaillibillité ne s'étend qu'aux Myſteres que le peuple garde. C'eſt à Meſſieurs de l'Egliſe Romaine à ſçavoir s'ils approuvent cette hypothéſe. Car pour nous, nous ne reconnoiſſons rien d'infaillible que Dieu parlant dans ſes ſaintes Ecritures, & agiſſant par ſa lumiére & ſa grace dans l'ame de ſes vrais enfans. Au reſte, je n'ay point diſtingué l'Auteur du prémier Traitté d'avec celuy de la Réfutation, ny d'avec celuy de l'Office du ſaint Sacrement, parce que la voix publique m'aſſeure que ce n'eſt qu'une meſme perſonne, en qui je reconnois beaucoup de grandes & d'admirables qualitez, & pour qui, nonobſtant la diférence de foy & de ſentimens, qui eſt entre nous, j'ay une eſtime, & un reſpect tout particulier, j'eſ-

pere qu'il lira ma Défenſe ſans aigreur, & ſans averſion; & j'oſe meſme me perſuader qu'il en jugera ſans injuſtice, & ſans préöcupation, & qu'il reconnoîtra que la ſincerité & la verité ſont de mon côté. Ie dy la ſincerité, & la verité; car pour les lumieres de l'eſprit, & les graces de l'expreſſion, je luy en laiſſe la loüange toute entiére, conſentant de bon cœur qu'il triomphe de moy, pourveu que Dieu triomphe de luy.

RÉPONSE AV TRAITÉ SVR L'EVCHARISTIE,

OV L'ON A PRETENDV FAIRE voir la perpetuité de la Foy de l'Egligliſe Romaine touchant ce Myſtere en montrant qu'il ne s'y eſt fait aucune innovation depuis les Apoſtres.

IL faut avouër de bonne foy, & ſans ſe laiſſer préöcuper par un faux intereſt de party, qu'on ne ſauroit prendre un tour plus adroit ſur la matiere de l'Euchariſtie, que celuy que l'Auteur de cét Ecrit a pris; & ſi la verité luy manque, comme elle luy manque aſſeurément, au-moins n'eſt-il pas poſſible de donner, ni plus de force à ſes raiſonnemens, ni plus de jour à ſes vray-ſemblances, ni plus de couleur qu'il a fait à une mauvaiſe cauſe. Tout preſuadé que je ſuis que ce ne ſont que des apparences, je reconnois pourtant qu'elles éblouïſſent; j'eſtime donc qu'il les faut examiner avec un peu d'application.

L'Auteur fait trois choſes en ce Traité: L'une eſt d'établir le conſentement de l'Egliſe en tous les ſié-

cles, comme le plus puissant de tous les moyens pour vuider les controverses qui nous divisent, & sur tout celle de l'Eucharistie.

L'autre est de prouver ce consentement universel à l'égard de la presence réelle du Corps de Iesus-Christ au Sacrement, parce qu'ayant esté du temps de Bérenger, il y auroit de grandes absurditez à supposer qu'il s'y fust fait un changement. Et enfin il refute l'histoire que Blondel & Aubertin ont faite sur le changement qu'ils pretendent estre arrivé dans l'Eglise. Puis qu'on veut que je donne mon sentiment sur cét Ecrit, je diray en peu de mots ce que je pense sur chacun de ces trois articles.

Premierement, je ne croy pas qu'il soit entierement necessaire de disputer icy, où nous irons prendre la vérité de la Foy Chrestienne, puisque nous sommes d'accord qu'elle se trouve en deux lieux, & dans l'Ecriture Sainte, & dans la créance universelle de l'Eglise durant tous les siécles. Ceux qui veulent qu'on s'attache simplement à l'Ecriture, ont à mon avis raison; mais il faut aussi avoir de la condescendance pour ceux qui prennent l'autre party, & comme il n'est pas avantageux à ces derniers qu'on croye qu'ils fuyent l'Ecriture, il ne seroit pas bon aussi qu'on soupçonnast les autres de fuïr le jugement des Peres.

Il est vray que les questions de Foy estant des questions de droit, où il s'agit de ce que nous devons croire, il est plus naturel de les décider par la régle du droit, que de les faire dépendre de la question de fait, c'est à dire de ce qui a esté creu dans les siécles passez; car ce dernier chemin est oblique & indirect, au lieu que l'autre est régulier & dans l'ordre.

De plus, il ne faut pas priver l'Ecriture Sainte de ſes droicts, & puiſque Dieu l'a faite pour eſtre la Loy perpetuelle de l'Egliſe, elle merite bien que l'on conſerve avec ſoin & avec jalouſie ſon honneur & ſon authorité. Elle eſt le fonds & la ſource de la revelation, la voix immediate & originale du Ciel, dont les Peres ne peuvent eſtre que l'écho. Or nous ne ſommes pas en l'eſtat des Iſraëlites qui diſoient à Moïſe, que Dieu ne parle point à nous, mais toy parle à nous. Sa voix eſt familiere, douce, nette & accommodée à noſtre capacité, il ne faudroit donc pas en détourner noſtre oreille pour aller chercher ſon oracle dans un écho.

On ne ſauroit meſme deſavouër qu'il n'y ait de grands inconveniens à prendre cette derniere voye, parce qu'elle eſt extrémement longue & pleine de difficultez, & qu'aſſeurément la verité y eſt meſlée avec les imperfections humaines. Que s'il n'y avoit que les doctes qui deuſſent croire, ils en pourroient convenir entr'eux; mais chacun doit croire pour ſoy, & le plus petit y a intereſt comme le plus grand. Et que ſeroit-ce donc ſi on obligeoit tous les hommes de ſuſpendre leur foy ſur chaque article de la Religion, juſqu'à ce qu'on leur ait fait voir le conſentement de l'Egliſe en tous les ſiécles? Au contraire ſi l'on conduit les peuples à l'Ecriture, ce moyen n'a point de circuit, il eſt court, clair, facile, infaillible, c'eſt un ſeul livre que tout homme peut lire ou ſe faire lire; la verité y eſt au deſſus de tout ſcrupule, abondante, pure, ſouveraine en ſon authorité, & victorieuſe des cœurs en ſon efficace.

Mais, dit-on auſſi d'autre coſté, quelle apparence y a-t-il que ce qui a eſté tenu conſtamment par toute l'Egliſe en tous les ſiécles ne ſoit point la Foy de le-

ſus-Chriſt ? Comment l'Egliſe auroit-elle eſté toûjours engagée dans un culte d'idolatrie, & que deviendra le deſſein que Ieſus-Chriſt a eu de former une Egliſe qui luy fuſt un Peuple ſaint, & une Cité ſainte ? Pour moy je ne doute point qu'il n'y ait icy du mal-entendu. Les uns s'écrient, n'aurons-nous point d'eſperance d'eſtre ſauvez que par la condamnation de tant de Martyrs, de tant de Saints & de tant de Peres ? Les autres diſent, n'aurons-nous donc point de foy qu'en nous éloignant des Ecritures, & qu'en aneantiſſant la ſacrée autorité de la parole de Dieu.

I'eſtime donc que pour avoir là-deſſus des ſentimens raiſonnables, il ne faut point faire combattre deux puiſſances qui ſont amies ; il les faut conſerver toutes deux en gardant à chacune le rang qu'elle doit occuper. Noſtre Foy a deux rélations, elle eſt fille de la parole de Dieu, elle eſt ſœur de la Foy de l'Egliſe ancienne. L'Ecriture Sainte eſt le principe divin, ſeul neceſſaire, & ſuffiſant pour la faire naître. Le conſentement de l'Egliſe eſt un principe humain, trés-propre ſouvent pour la faire connoître. A-peu-prés comme ſi l'on me conteſtoit mon ſang, mon nom & ma famille, le vray & aſſeuré moyen que j'aurois pour prouver qui je ſuis, ſeroit ſans doute de faire voir que le pere qui m'a mis au monde m'approuve, & me reconnoiſt pour ſon enfant, & je ne penſe pas qu'il y euſt rien à dire aprés cela ; mais ſi de ſurabondant je pouvois faire voir que les autres enfans de ce meſme pere m'approuvent auſſi & me reconnoiſſent pour leur frere, l'argument ſeroit bon, & je ne mépriſerois pas cette voye.

Cette comparaiſon donc de noſtre créance avec celle de l'Egliſe ancienne, a deux utilitez qui ne doi-

vent pas estre rejettées. La premiere est à nostre égard, car il ne faut pas douter que nous ne soyons fort consolez de voir que nous croyons ce qui a esté toûjours creu. Il est bien vray que quand nous n'aurions jamais veu les Peres, pourveu que nous croyions ce que l'Ecriture nous enseigne, non seulement nous croirons tout ce que les Fideles ont toûjours creu, mais encore nous saurons nôtre conformité avec eux, & nous en serons perfuadez, parce que Iesus-Christ, qui est infaillible en ses promesses, nous a protesté qu'il auroit une Eglise en tous les siécles. De sorte que quand je ne pourrois pas décider la question de fait par l'inspection du fait mesme, je la décideray par la régle du droit, c'est à dire, par l'Ecriture, & j'employeray pieusement la confiance que j'ay en Iesus-Christ, pour établir un fait dont l'histoire m'est inconnuë. Mais il est aussi vray que quand je verray l'uniformité de ma Foy avec celle de l'ancienne Eglise par la lecture des Peres mesmes, j'en seray merveilleusement réjouï.

La seconde utilité est à l'égard de ceux avec qui nous disputons; car d'un costé ils sont préocupez de cette opinion, que c'est leur Foy, & non pas la nostre, qui est une & mesme avec la Foy de tous les siécles, & il est bon de les détromper; & de l'autre ils se scandalisent de ce qu'il leur semble que nous voulons casser la Foy de toute l'Eglise, pour en établir une toute nouvelle sous le pretexte de l'Ecriture, & il est bien important de leur oster cette pierre d'achopement, quoyque sans doute ce soit un scandale pris & non pas donné. Si un homme me disoit que les bonnes mœurs se peuvent trouver aussi bien dans la pratique de tous les gens de bien qui ont vécu dans les siécles passez, comme dans la Loy de Dieu, parce qu'il n'y a

point d'apparance que Dieu ait laissé son Eglise sans une vraye sanctification, je croirois estre bien fondé de luy dire, Mon amy vous avez la Loy de Dieu claire & nette, qui est la régle de ce que vous devez faire, conformez-vous-y, sans chercher toutes ces longueurs. Mais cependant je ne laisserois pas de luy faire voir dans l'histoire, les actions de sainteté qui nous y sont racontées; & j'en userois ainsi, soit pour le toucher par l'exemple, soit pour me consoler moy-mesme, soit pour le gagner par son propre préjugé. I'en userai donc de mesme avec ceux qui ne se contentent pas de voir ma Foy autorisée par les Ecritures, mais qui demandent encore de la voir soûtenuë & embrassée par les Peres.

Aussi est-ce de la sorte que les Ministres en ont toûjours usé, sur tout dans la grande controverse qui nous divise sur le point de l'Eucharistie, & il n'est pas necessaire que je fasse un catalogue des volumes qui ont esté faits là-dessus. Ie diray seulement un mot pour la justification de Blondel, dont les paroles sont bonnes & chrestiennes, quelque effort que fasse l'Auteur du traitté que j'examine pour se persuader qu'elles sont fort criminelles. Il ne dit pas positivement que personne n'ait défendu la verité depuis les Apôtres, ni que l'opinion fausse ayt esté suivie dés le commencement; cette proposition seroit absurde & impie; mais il dit, que *quand une verité celeste n'auroit eſté défenduë de perſonne depuis les Apôtres, elle devroit pourtant eſtre creuë, & que quand une opinion fauſſe auroit eſté ſuivie dés le commencement, elle n'en ſeroit pas plus recevable.* Il fait une supposition sous la forme d'un, *Quand cela seroit*, & non une assertion sous la forme d'un, *Cela eſt.* Son sens est à-peu-prés comme celuy de Saint Paul, *Quand nous*

meſmes, dit-il, *ou un Ange du Ciel vous évangeliſeroit outre ce qui vous a eſté évangelizé, qu'il ſoit anatheme.* Conclure de ces paroles, que donc il ſe peut faire que la parole d'un Apôtre & celle d'un Ange ſoit fauſſe & criminelle, ce ſeroit ſans doute conclure mal; ce ſeroit pourtant conclure comme fait l'Auteur, qui des paroles de Blondel tire cette conſequence, que donc à ſon ſens il ſe peut faire que toute l'Egliſe par un conſentement general ayt eſté toûjours engagée dans une erreur mortelle, & dans un culte d'idolatrie. Ces façons de parler ſont des exagerations qui expriment avec force, d'un côté la certitude qui eſt en la parole de Dieu, & de l'autre le profond reſpect qu'on doit rendre à ſes veritez, mais il ne faut pas les étendre plus avant. Voilà briévement ma penſée ſur le premier point.

Quand au ſecond, j'oſeray dire d'abord que je trouve trop de fineſſe dans le procedé de cét Auteur; car il nous dit au commencement qu'il faut vuider la queſtion de l'Euchariſtie, non par l'Ecriture Sainte, mais par le conſentement univerſel de l'Egliſe dans tous les ſiécles; & quand nous ſommes à chercher ce conſentement, il veut que cette ſeconde queſtion ſe vuide, non par les paſſages des Peres, mais par des raiſonnemens. Il veut qu'une queſtion de droit ſe décide, non par la régle du droit qui pourtant en eſt le juge naturel, mais par le fait meſme, c'eſt à dire, par ce que l'Egliſe ancienne en a creu: mais dés qu'on en eſt à la queſtion de fait, il la veut décider non plus par l'inſpection du fait meſme; mais par des ſubtilitez & des vray ſemblances. Certes, à voir toute cette conduite, ſi on eſtoit tant ſoit peu défiant de ſon naturel, on auroit quelque ſujet de ſoupçonner que ſous ce myſtere, il y euſt du deſſein de nous tromper.

De plus, on ne peut nier que des changemens insensibles ne soient arrivez dans l'Eglise, dont on ne sauroit trouver les commencemens, ny reconnoître les progrés ; & sur lesquels on pourroit appliquer tous les raisonnemens de l'Auteur. Pourquoy donc trouvera-t-on étrange qu'il s'en soit fait un dans la matiere dont il s'agit ? Le retranchement de la coupe en est un considerable, toute l'ancienne Eglise pratiquoit la Communion sous les deux especes ; Mais il paroist par le Concile de Constance, que dés-auparavant, la coûtume contraire estoit établie dans l'Eglise Romaine. Comment s'est faite cette innovation ? Où sont ces quatre degrez, où ces quatre tems, par où l'Auteur veut qu'on passe necessairement pour changer ? Où sont les contestations & les querelles arrivées sur ce sujet, & comment est-il possible que de tant d'Evesques, de Prelats & de Prestres qui composent le corps de l'Eglise, aucun ne se soit avisé qu'il se faisoit un changement ? Au quatriéme & cinquiéme siécles, toute l'Eglise donnoit la Communion aux petits enfans ; aujourd'huy toute l'Eglise est dans une contraire pratique. Au cinquiéme siécle toute l'Eglise a esté dans ce sentiment, que nôtre conversion est un effet de la grace victorieuse & toute-puissante de Dieu contre les Pelagiens, & demy-Pelagiens. Comment s'est-il fait qu'elle ait passé dans des sentimens opposez, où elle se trouve aujourd'huy toute-entiere, s'il est vray que la Communion Romaine soit l'Eglise ? Autrefois les Fideles communioient estant debout devant la sainte Table ; aujourd'huy dans l'Eglise Romaine ils sont à genoux. Autrefois on communioit avec des pains faits en forme de tourteaux ; aujourd'huy c'est avec des Hosties rondes & déliées. Autrefois il ne se fai-

Concil. Constant. sess. 13. & Conc. Trid. sess. 21.

ſoit point d'élevation d'Hoſtie pour l'adorer ; aujourd'huy tout au contraire. Autrefois le peuple avoit le droit d'élire & de nommer ſes Paſteurs ou ſes Eveſques par la pluralité des ſuffrages ; aujourd'huy ce droit n'eſt plus en ſes mains. Et j'en pourrois marquer une infinité de ſemblables ; ſoit en la doctrine, ſoit en l'uſage. Ce ſont ſans doute des changemens arrivez, & j'eſpere que l'Auteur en ſera d'accord. Comment donc ſont-ils arrivez ſi imperceptiblement, qu'il ne s'en trouve preſque rien dans l'hiſtoire ?

On me dira peut-eſtre que des changemens inſenſibles peuvent bien arriver en des choſes de petite importance, qui ne ſont pas capables de faire du bruit, mais qu'ils ne ſont pas concevables en une grande matiere comme eſt celle de l'Euchariſtie, où il faut que la foy & le culte changent tout-à-fait d'objet & de forme ; c'eſt à dire, où non ſeulement les mouvemens & les intentiõs de l'ame ſont interieurement changez, mais où il faut paſſer juſqu'à une adoration exterieure, qui eſtant fauſſe, ne peut eſtre qu'une idolatrie.

Pour mettre cette queſtion hors de doute, il faut bien poſer la choſe comme elle eſt. Et premierement il faut ſavoir qu'il ne s'agit point icy de la caſſation d'une verité qu'on ayt ceſſé de croire, mais de l'introduction d'une erreur qu'on ne croyoit point auparavant ; non de l'extinction de la Foy, mais d'une augmentation vicieuſe qui a eſté faite à la Foy. La verité qu'on croit, eſt que l'Euchariſtie eſt un Sacrement, c'eſt-à-dire un ſigne ſacré du Corps mort, & du Sang répandu de Ieſus-Chriſt ; cette verité a eſté toûjours creuë, & l'eſt encore aujourd'huy dans l'Egliſe Romaine : mais l'erreur nouvelle eſt que ce ſigne du Corps de Ieſus-Chriſt eſt le Corps meſme de Ieſus-Chriſt ſubſtanciellement. La verité qu'on croid

est, que le Corps de Iesus-Christ nous est present en l'Eucharistie en quatre sortes. Premierement d'une présence rélative, par son signe qui le represente, & qui en est le memorial & le gage. Secondement d'une présence d'objet à la meditation de l'ame fidelle. En troisiéme lieu, d'une présence d'union qui fait que Iesus-Christ est à moy en le recevant comme mien au Sacrement; Et enfin d'une présence d'efficace qui fait que Iesus-Christ agit, opere, & déploye sa vertu vivifiante en moy; & toutes ces manieres de présence sont réelles chacun en son genre ou en son ordre. Cette verité a esté toûjours creuë, & l'est encore sans contestation; mais l'erreur est, qu'il y est encore présent d'une présence locale & corporelle. La verité est que le pain & le vin, la matiere du Sacrement, quittent par la consecration leur usage ordinaire & commun, pour en acquerir un plus noble. Cette verité a esté toûjours creuë & l'est encore, mais l'erreur est qu'ils quittent leur premiere substance, & sont changez en la substance du Corps & du Sang du Sauveur. La verité est que nous devons en participant au Sacrement adorer Iesus-Christ comme nôtre Dieu & nôtre Redempteur. C'est une verité qui a esté toûjours creuë; mais l'erreur est qu'il faut adorer cette substance mesme individuelle qui est entre les mains du Prestre, & tout cela sont des augmentations vicieuses qui ont esté faites à la Foy. Par là nous commençons à comprendre que cette innovation insensible n'a pas esté si difficile qu'on se l'est imaginé: car il est bien plus aisé d'introduire peu-à-peu une erreur, qui semble conserver tout ce qu'on croyoit auparavant, que d'en établir une qui anéantiroit formellement des veritez communement reconnuës; plus aisé de changer l'estat de l'Eglise par une addition à la

Foy, que par une extinction de la prémiere Foy pour en ſubſtituër un autre. Ceſſer de croire ce qu'on croyoit auparavant, c'eſt condamner ſes prémieres penſées & ſes prémieres actions ; c'eſt en quelque façon renoncer à ſoy-même, ce qui ne ſe peut faire qu'avec éclat & violence : mais croire ce qu'on ne croyoit pas auparavant, c'eſt une choſe qui paſſe doucement, ſous le titre d'apprendre ce qu'on ne ſavoit pas encore.

Secondement, il faut remarquer qu'avant qu'une erreur ayt fait du bruit & du deſordre dans le monde, il n'y a perſonne qui ſonge encore formellement à la rejetter ; & la raiſon en eſt que les erreurs poſſibles eſtant infinies, s'il faloit que nôtre penſée les rejettaſt actuellement avant mêmes qu'elles euſſent paru, l'eſprit de l'homme ſeroit aſſeurément abſorbé. Il eſt donc vray qu'on n'enviſage jamais bien une fauſſe opinion pour en découvrir la laideur & les mauvaiſes ſuittes, qu'aprés qu'elle eſt tout à fait bien formée. Il en eſt des erreurs comme des maladies, il faut pluſieurs expériences avant que de les bien connoître, & d'en bien trouver les remedes ; & de là vient que quand une erreur commence à naître & à ſe pouſſer, elle trouve les hommes qui dorment à ſon égard ; de ſorte qu'il n'eſt pas bien malaiſé, ou qu'elle entre dans l'Egliſe ſans qu'on la voye, ou que ſi on la voit, on la laiſſe paſſer ſans dire mot. C'eſt ainſi que s'eſt inſinuée l'erreur de la tranſubſtanciation & de la préſence locale, doucement & peu-à-peu ; on n'en connoiſſoit ni le fond ni la force, & perſonne ne la craignoit, parce que perſonne n'en avoit encore ſenty les funeſtes effets.

Vne troiſiéme remarque donnera du jour à ce que nous venons de dire, c'eſt que l'erreur dont il s'agit

ayant deux parties, l'une éclatante & populaire, l'autre sourde & moins exposée à la connoissance publique; l'une ouvertement mauvaise & dangereuse à la Religion, l'autre qui semble assez innocente, c'est-à-dire qui ne découvre pas si fortement son venin; le changement a commencé par cette derniere, & a finy par la prémiere. I'appelle la partie éclatante & dangereuse l'adoration de l'Hostie, la pompe des Processions où on la porte, la Feste qu'on celebre à son honneur. I'appelle la partie sourde & couverte le dogme de la transubstanciation, ou de la presence locale, & j'avouë que si on eust commencé par l'introduction du culte, le changement eust esté plus surprenant & plus sensible. Mais on a fait marcher devant, la doctrine seule sans toucher à ses consequences, ni innover rien au culte; & encore à l'égard de la doctrine on y a procedé par degrez: mais enfin aprés que la doctrine a obtenu le dessus, elle a fait suivre facilement le culte comme un trophée de sa victoire.

Outre cela, il est bon encore de considerer que d'un côté cette erreur est de telle nature qu'elle se cache facilement, & qu'elle peut imposer aux yeux des hommes par des expressions apparemment ortodoxes, comme quand on dit que le Corps de Iesus-Christ est present au Sacrement spirituellement, qu'il nous y est donné comme viande de l'Ame, que ce Mystere doit estre connu par la Foy; expressions qui semblent bonnes, & qui par leurs fausses couleurs, empeschent une ame pieuse de s'effaroucher, & d'autre côté, quand cette erreur se découvre pleinement, il luy est aisé de cacher sa nouveauté, endétournant à son sens les expressions anciennes dela vérité; car les termes dont cette derniere se

ſert, ſont ordinairement de telle force qu'il n'eſt pas difficile d'en abuſer, comme quand on dit que c'eſt le Corps & le Sang du Sauveur, que Ieſus-Chriſt eſt preſent au Sacrement, que le Pain & le Vin ſont changez par la parole ineffable de Dieu, qu'on y mange le Corps, & qu'on y boit le Sang du Fils de Dieu; expreſſions bonnes & ſaintes, mais qu'il n'eſt pas malaiſé de détourner en un mauvais ſens.

De cette quatriéme conſideration il en naiſt une cinquiéme qui ne nous donnera pas peu de lumiere; c'eſt que la vérité & l'erreur ayant également deux degrez, l'un de connoiſſance confuſe, & l'autre de connoiſſance diſtincte, à-peine peut-on remarquer quelques differences entr'elles pendant qu'elles ſont dans ce premier degré, que nous appellons de connoiſſance confuſe, & à-moins que l'on vienne à l'autre, que nous diſons eſtre de connoiſſance diſtincte, les idées en ſont ſi ſemblables qu'on ne les ſauroit diſcerner que tres-difficilement. Ie ſuis perſuadé que tout homme d'honneur tombera d'accord avec moy là-deſſus; & je ne doute pas auſſi qu'on ne m'avouë de bonne foy, qu'avant qu'il y ait eu de la conteſtation ſur une matiere; c'eſt-à-dire avant qu'une erreur ayt fait du bruit, & ſe ſoit renduë remarquable par le combat, la plus grande partie de l'Egliſe, le peuple, & une bonne partie des Paſteurs, ſe contentent de tenir la vérité dans ce degré indiſtinct que je viens de dire. Chacun ſait en ſa conſcience que ce que je dis eſt vray, & diſputer là deſſus ſeroit aſſeurément chicaner. Qui eſt-ce donc qui peut nier qu'il ne ſoit facile à une erreur nouvelle de s'inſinuer & de s'établir dans les eſprits, ſous le titre d'éclairciſſement donné à la vérité ancienne? Le paſſage de l'idée con-

fuſe de la vérité à l'erreur & au menſonge, n'eſt-il pas aiſé ſous le pretexte de donner du jour, de la diſtinction & de la perfection à nos prémieres connoiſſances ? Pour appliquer cecy à la matiere que nous traitons, je dis qu'avant que la tranſubſtanciation vinſt au monde, chacun croyoit que Ieſus-Chriſt eſt preſent au Sacrement, & que ſon Corps & ſon Sang y ſont vrayment receus par le fidele communiant, & que le Pain & le Vin ſont les ſignes & les mémoriaux de la mort de Ieſus-Chriſt, & de ſa paſſion en la Croix, c'eſtoit la Foy de toute la terre ; mais je ne me tromperay pas quand je diray qu'il y en avoit peu qui portaſſent leur méditation aſſez avant, pour marquer au juſte la differance des deux opinions, qui ſéparent aujourd'huy les Réformez & les Romains, il y en avoit mêmes qui ne ſavoient la vérité qu'en gros. Quand donc l'erreur eſt venuë là-deſſus, & que bâtiſſant mal ſur un bon fondement, elle a déclaré qu'il faut entendre que Ieſus-Chriſt eſt preſent en l'Euchariſtie ſubſtanciellement & localement, que ſon Corps & ſon Sang y ſont receus de la bouche de nôtre corps, & que le ſigne de ſon Corps eſt le Corps même ; ç'a eſté ſans doute en effet une nouveauté bien extraordinaire, & dont on n'avoit pas encore ouï parler ; mais je ne trouve pas pourtant étrange que beaucoup de monde y ayt eſté trompé, & qu'ils ayent pris cela, non pour une nouveauté, mais pour un éclairciſſement de la Foy commune.

Ce que je dis paroîtra ſans doute encore mieux, ſi pour une ſixiéme remarque on tourne un peu les yeux ſur le tems, où ce changement s'eſt plus avancé. Ce n'a été ni dans le ſiecle des Hilaires, ou des Athanaſes, ni dans celuy des Ambroiſes & des

Auguſtins ; mais dans le dixiéme & dans l'onziéme, c'eſt-à-dire dans les ſiécles les plus tenebreux, les plus ſales & les plus dénuez d'hommes pieux & ſavans, que le Chriſtianiſme ayt encore veu couler. L'ignorance & la ſuperſtition, la corruption des mœurs, l'avarice, & l'ambition, & toutes ces autres peſtes de la Foy & de la pieté, avoient tellement corrompu l'Egliſe Chreſtienne, qu'à-peine pouvoit-on remarquer quelques rayons Evangéliques à travers cette épaiſſeur. Il n'y a donc pas ſujet de s'étonner ſi l'erreur a fait des conqueſtes en ce temps-là, & l'étonnement ſeroit bien mieux fondé, ſi elle n'en avoit point fait: car comment une telle nuit euſt-elle pû paſſer, ſans que le malin euſt jetté de l'yvroye dans le champ de Ieſus-Chriſt? Dés qu'on néglige de cultiver les véritables lumieres qu'on a receuës, l'ignorance de la vraye doctrine enfante bien-toſt aprés le menſõge & l'erreur; & c'eſt en ce ſens que l'Auteur a fort bien rencontré, quand il a dit que l'Egliſe s'eſt endormie Calviniſte, & qu'elle s'eſt réveillée Romaine.

Il y a beaucoup d'autres choſes qui ont rendu aiſée l'introduction inſenſible de cette erreur; comme le penchant que les hommes ont naturellement à la ſuperſtition, & ſingulierement à avoir devant leurs yeux l'objet de leur devotion; inclination ſi forte, qu'elle n'a jamais manqué de revenir autant de fois qu'elle a eſté repouſſée: comme encore la facilité que nous avons tous à dire, ou à laiſſer dire des choſes grandes, extraordinaires & miraculeuſes, d'où vient l'amour qu'on a pour les paradoxes, ſur tout en matiére de Religion. Or qui ne ſait que la tranſubſtanciation donne lieu à l'eſprit humain de s'égayer en des choſes de cette nature? des accidens ſans ſubſtance, des ſubſtances ſans accidens, des couleurs ſans

rien de coloré, des quantitez sans extension, un corps en plusieurs lieux, plusieurs corps en un seul point, une production nouvelle d'une chose qui estoit déja, une multiplication de presence, & telles choses admirables qui nous plaisent, parce que nous avons tous un peu de l'humeur des petits enfans.

Ajoûtez enfin que cette erreur produisoit en apparance deux bons effets, l'un est de concilier beaucoup de respect au Sacrement, & l'autre de rendre plus vénérables les personnes Ecclésiastiques, ce qui n'étoit pas un petit interest, pour les faire travailler à son établissement avec application.

Aprés toutes ces observations, si on veut prendre le soin d'examiner un peu par le menu les prétenduës absurditez que l'Auteur trouve à poser le changement que nous disons estre arrivé, on verra qu'elles disparoissent d'elles-mêmes, & qu'il ne les a assemblées avec cette exagération, que pour jetter de la poudre aux yeux du monde.

Prémierement il raisonne sur un mauvais principe que toute l'Eglise au temps de Lanfranc estoit dans le sentiment de la transubstanciation. Car je soûtiens au contraire, que la plus grande partie des Chrestiens ne savoient ce que c'estoit, que la plus grande partie des Pasteurs ne le savoient gueres bien, & qu'encore de ceux qui connoissoient bien ce sentiment, il y en avoit un grand nombre qui le rejettoient; ce qui paroist par les contestations qui furent sur cette matiere entre les Evesques du Concile de Rome, tenu l'an 1079. sous Gregoire VII. Ce Concile fust le huitiéme tenu contre Bérenger pour faire établir l'erreur: & quoy que dans les précédens la transubstanciation l'eust emporté, elle ne laissa pas de trouver encore bien de la résistance dans le huitiéme;

tiéme ; ce qui marque évidemment que l'introduction publique en a esté faite avec beaucoup de peine. Et il ne sert rien de dire, que Lanfranc & Hugues d'Auxerre protestoient que leur sentiment estoit celuy de toute l'Eglise. Car qui ne sait que chacun fait valoir son opinion, comme l'opinion de l'Eglise Catholique ? Bérenger soûtenoit ainsi la sienne, & Bertram qui avoit écrit sur cette matiere avant Bérenger par le commandement de Charles le Chauve, & qui avoit enseigné la mesme doctrine que Bérenger avoit aussi protesté, que sa foy estoit la foy de l'Eglise Catholique.

Secondement je ne say pas pourquoi cét Auteur veut que nous croyions qu'au fait de l'Eucharistie tous les fidelles ayent eu toûjours une connoissance distincte, ou de la presence substancielle, ou de l'absence substancielle : En telle sorte que si nostre sentiment a esté celuy de l'ancienne Eglise la Transsubstanciation ait esté toûjours formellement rejettée par chaque particulier, comme elle l'est aujourd'huy dans nôtre réformation ; d'où il conclud que cette foy universelle ne sauroit avoir changé sans un bruit & un desordre extréme. Car sans parler icy de sa consequence, je dis que sa supposition n'est pas vraye, & si on prend la peine de relire ma seconde & ma cinquiéme observation, on verra que sa pretention est entierement frivole.

En troisiémelieu ce qu'il dit, que comme la Religion Chrestienne ne s'est établie qu'avec des oppositions bien violentes, ni la Réformation de Luther & de Calvin, que par des convulsions qui ont fait un prodigieux éclat dans l'Europe, de même doit-on croire, que si quelque changement s'étoit fait dans l'Eglise par l'introduction de la Transsubstanciation,

ç auroit esté avec les mesmes accidens, c'est à dire, avec des révolutions étranges; cela, dis-je, me semble tout à fait déraisonnable; car qui ne voit que la difference y est bien grande. La Religion Chrestienne détruit d'abord les Autels, les Temples, les Services, & les divinitez de toute la terre, & la Réformation de Luther & de Calvin détruit & casse ouvertement des erreurs déja profondément enracinées dans l'esprit de beaucoup de monde; mais l'erreur de la Transsubstanciation s'insinuë peu-à-peu sans choquer formellement aucune des véritez de foy positivement receuës entre les Chrestiens. Celles-là sont venuës en forme d'ennemi déclaré: celle-ci s'est glissée sous la forme d'un amy qui donne ses avis & ses éclaircissemens sur les anciennes véritez, comme je l'ay dit dans ma prémiere remarque.

Ie ne trouve pas aussi beaucoup de sincerité à raisonner comme fait l'Auteur, que si le changement que nous prétendons estoit arrivé, on n'auroit jamais souffert sans se porter aux extrêmes remedes, l'introduction d'une damnable idolatrie, telle que seroit l'adoration du pain & du vin. Car qui ne sait que le culte a esté le dernier degré de l'innovation, & que cette adoration du Sacrement n'a esté commencée qu'apres que la doctrine de la conversion substancielle a esté établie, & c'est ce que j'ay dit en ma troisiéme remarque.

Ie ne doute point que les prémiers Auteurs de la Transsubstanciation n'ayent abusé des expressions qui estoient communes dans l'Eglise au sujet de l'Eucharistie, comme je l'ay dit en ma quatriéme remarque: Mais je ne trouve point de solidité dans le raisonnement qu'on fait contre ces équivoques.

Quelle apparence (dit-on) qu'aucun des Pasteurs

n'ait jamais expliqué les termes ambigus, pour empécher qu'ils fussent pris en mauvais sens ? Certes, si ce qu'on dit estoit vray, cette negligence seroit en effet assez surprenante, mais qui luy a dit qu'on n'ait jamais éclairci ces expressions ? Qu'il voye Théodoret dans ses Dialogues, Saint Augustin dans l'Epistre à Boniface, Facundus au livre 9. de son Apologie, & généralement tous les Péres citez par Aubertin ; car leurs passages sont autant d'expositions données aux termes ordinaires dont on pouvoit abuser. Mais pourquoy, dit-il, ces équivoques n'auroient-elles commencé à tromper le monde, que vers le neufiémè & dixiéme siécles ? C'est, dis-je, parce qu'alors Dieu irrité contre les crimes des hommes, les a privez de la lumiere de son esprit. C'est parce qu'alors l'ignorance & la superstition s'épaissirent prodigieusement, & que le soin de la verité diminua visiblement, comme je l'ay dit en ma sixiéme observation

I'oseray dire encore que cét Auteur se moque de nous, quand il dit, qu'en supposant le changement que nous prétendons estre arrivé, il faut necessairement qu'il y ait eu un tems, ou la créance de la presence réelle estoit tellement meslée avec celle de l'absence réelle, qu'il y avoit la moitié des Evesques, des Prestres, & du peuple, qui tenoient l'une, & l'autre moitié qui tenoient l'autre : Surquoy il exagere ses estonnemens, que cette division si génerale, si grande, si importante, ou ait demeuré si long-tems inconnuë, ou qu'estant connuë, elle n'ait produit une actuelle séparation.

Ce raisonnement qui occupe six grandes pages dans l'écrit qu'on m'a fait lire, & dont pourtant je r'assemble toute la force en quatre mots, a deux in-

signes defauts ; l'un est qu'il suppose faux, & l'autre qu'il conclut mal. Ie dis qu'il suppose faux ; car dans le plus grand progrez de l'erreur dans l'onziéme siécle, si vous voulez, je ne doute point qu'il n'y ait eu de quatre ou cinq sortes de personnes dans le Corps de l'Eglise visible ; les uns profanes & mondains, qui ne prenans pas grand interest en la Religion, se tenoient fort à l'écart de ces disputes sans prendre party ; les autres ignorans qui se contentoient de savoir en général, que l'Eucharistie est le mémorial de la Passion de leur bon Sauveur, & qu'ils y recevoient son Corps & son Sang, & ceux-là tenoient la véritable foy dans le degré de connoissance confuse, que j'ay dit en ma cinquiéme observation. Les troisiémes tenoient la veritable foi dans un degré de connoissance distincte, croyant que le pain & le vin sont les signes du Corps & du Sang du Fils de Dieu, que ce Corps & ce Sang y sont presens, non localement & substanciellement, mais mystiquement à nos ames, & qu'ils y sont receus de nous, non par la bouche du corps, mais par l'operation de la foy, & de ceux-là, les uns avoient assez de courage & assez de force pour soûtenir la verité publiquement, les autres se contentoient de la croire & de la maintenir en particulier. Les quatriémes estoient ceux qui avoient embrassé l'erreur de la presence substancielle, & ceux-ci se divisoient en diverses branches ; les uns croyoient l'inpanation, les autres, que la substance du pain est changée en la substance du corps, tant pour les bons que pour les méchans: & les autres, que quand les indignes approchoient de la Communion, le Corps & le Sang sont derechef changez en pain & vin. C'est ce que Guitmond & le Commentateur des Décrétales d'Innocent III. nous enseignent,

Bibl. Patr. T. 6. p. 388. P. 1873.

& de tous ceux-cy même il ne faut pas douter qu'il n'y en eust beaucoup qui s'abstenoient d'entrer dans la contention. Enfin il faut conter les indéterminez, qui voyant la dispute ouverte entre divers partis sur une telle matiere, suspendoient leur jugement, ou jusques à ce qu'ils eussent plus de lumieres, ou jusques à ce qu'ils visſent quel seroit le succez de tous ces differens. Ainsi cette grande division, dont l'Auteur nous fait l'idée, comme de la chose la plus terrible du monde, se reduit en petit volume selon toutes les apparences.

Mais je dis de plus, que quand ce que l'Auteur pose seroit vray, & qu'il y eut eu une réelle division entre les fidelles de toute l'Eglise, sa conclusion pourtant seroit toûjours mal déduite, en ce qu'il veut que cela eust produit infailliblement une rupture actuelle de Communion. C'est ce que je nie, & je me fonde sur deux raisons; l'une, que les uns & les autres convenoient en un mesme culte public, qui n'avoit point encore receu de changement; parce que l'erreur de la Transsubstanciation n'avoit pas encore esté pousſée jusques à ce comble, que de faire adorer publiquement ce que le Prestre tient en ses mains, ni d'obliger les passans par le son d'vne cloche à se mettre à genoux quand on le porte aux malades, ni de le porter pompeusement en procession, ni d'instituer une Feste à son honneur. L'autre raison est, que l'Eglise n'ayant encore rien déterminé là dessus on se supportoit mutuellement dans une même communion extérieure; chacun attendant le jugement d'un Concile; attente pourtant que Dieu ne voulut pas benir, puis que dans les Conciles tenus pour cette querelle, l'erreur triompha de la vérité, & abusa scandaleusement de sa victoire; Dieu ayant permis

une cheute si épouventable, pour faire voir que la subsistance de la verité & celle de son Eglise, ne dépendent ni de l'authorité, ni de la sagesse des hommes, mais de la seule conduite admirable de sa Providence.

Aprés tout ce que je viens de dire, il n'y a plus de Philosophie qui tienne, il faut avoüer que le changement que nous prétendons estre arrivé dans l'Eglise a pû se faire ; & toutes les subtilitez de l'Auteur ne sauroient empécher, qu'un homme bien raisonnable n'en demeure persuadé. Mais il me reste encore une autre voye pour fermer la bouche à toute contradiction, c'est celle qu'on dit que Diogene employa, lors qu'estant un jour entré dans l'école d'un Philosophe, il ouït qu'il raisonnoit fortement contre la possibilité du mouvement ; car sans dire mot, il cassa tous ses argumens en sautant & se promenant, pour luy faire entendre qu'il raisonnoit inutilement contre la possibilité d'une chose qu'on luy faisoit voir en effet. Puis donc qu'Aubertin a fait voir par les passages formels qu'il a recueillis des Peres, que la Transsubstanciation estoit inconnuë à l'ancienne Eglise, il faut bien conclure qu'il est arrivé du changement, puis que cette même Transsubstanciation a esté établie dans l'onziéme siécle ; & philosopher apres cela sur l'impossibilité d'un changement, c'est ce me semble se donner bien de la peine en vain. S'il y avoit quelque chose à faire là-dessus, ce seroit de montrer que les passages alléguez par Aubertin sont ou faux, ou tirez mal à propos contre la Transsubstanciation ; mais de laisser ces preuves de fait, qui sont nettes, formelles & concluantes pour s'attacher à je ne say quelles impossibilitez pretenduës, c'est sans mentir se joüer purement de la matiere qu'on traite.

Ie ferois un volume au lieu d'un petit écrit, si je voulois icy rapporter ces passages, il me suffira d'en dire quelque chose sommairement. Si donc vous demandez aux Peres ce qu'est le Sacrement à l'égard de la substance, ils vous diront *que c'est du pain & du vin, que la premiere substance demeure, que ces choses sont ce qu'elles estoient, & que la nature n'est point changée.* Si vous leur demandez ce qu'ils sont formellement en qualité de Sacrement, ils vous diront que ce sont *des Images, des Figures, des Symboles, des Signes, des Types & des antitypes du Corps & du Sang du Sauveur:* Si vous vous informez de ce qu'ils sont dans l'usage, ils vous répondront *qu'ils sont le vrai corps & le vrai sang de Iesus-Christ*, mais afin que vous ne vous trompiez pas, ils s'expliqueront & diront *qu'ils en portent le nom, non qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils en contiennent & qu'ils en communiquent le Mystere.* Si vous leur demandez ce que c'est que manger le corps & boire le sang du Seigneur, ils vous diront *que c'est communiquer à ses souffrances par la meditation de l'ame.* Si vous leur demandez ce que reçoivent les méchans quand ils entreprennent de communier, ils vous diront *qu'ils ne prennent ni la chair ni le sang de Christ, mais seulement le Sacrement d'une si grande chose à leur éternelle condamnation*: Dire cela, croire cela, ce n'est point asseurément avoir l'ame remplie de la Transsubstanciation.

Si les Peres eussent à cét égard creu & enseigné la même chose que Rome enseigne aujourd'hui, comment eussent-ils osé declarer ce qu'ils nous declarent, *que nos corps sont nourris de cette viande sanctifiée, & qu'elle se change en nôtre substance, & qu'elle est mesme en ce qu'elle a de materiel, soûmise à la neceſſi-*

té des alimens ordinaires, dont Iesu-Christ dit, que tout ce qui entre dans la bouche s'en va au ventre, &c.

Si c'eust esté leur doctrine, comment eussent-ils osé reprocher aux Payens les mesmes choses, qu'on reproche aujourd'huy aux Transsubstanciateurs? comme qu'ils adoroient ce que leurs mains avoient fait, & que leurs paroles avoient consacré; des choses qui n'avoient ni mouvement, ni parole, ni action; que leurs divinitez estoient exposées à la vieillesse, à la corruption, à la pousſiere, aux vers, à la cheute, au feu, & autres tels accidens; que ce qu'ils adoroient, pouvoit tomber entre les mains de leurs ennemis vainqueurs, & faire une partie de leur butin, que les larrons avoient la puissance de l'emporter; & que n'ayant pas la puissance de se conserver soy-mesme, il falloit le tenir enfermé sous des clefs, sous des barres, sous des verrous. Quand ils faisoient ces reproches aux Payens, s'ils eussent creu la Transsubstanciation, leur conscience ne leur eust-elle point dit, qu'il n'y avoit rien en cela qui ne fust conforme aux maximes du Christianisme? que le pain & le vin estoit l'ouvrage de leurs mains, & l'hostie celuy de leur consecration, qu'elle est privée de mouvement, d'action & de parole, & sujette à la corruption, aux vers, au feu, & à tomber entre les mains, ou des ennemis, ou des larrons, ayant besoin, & de la seureté des clefs, & de la garde des Temples & des Tabernacles, tout de même que les Divinitez de ces gens-là? Vn Prestre Romain oseroit-il aujourd'huy combattre le Paganisme par des raisons de cette sorte, sans craindre qu'on n'en tournast la force contre luy-mesme, & qu'auroit-il à dire pour mettre à couvert l'adoration qu'il rend à son Sacrement? Diroit-il qu'il

n'adore pas du pain & du vin, mais le corps & le sang de Christ cachez sous les especes du pain & du vin ? Mais le Payen lui diroit aussi, qu'il n'adore pas la matiere du simulacre, le bois ou la pierre, mais la Divinité qui est cachée sous cette matiere sensible. Diroit-il que ce sont les especes Sacramentales qui sont sujettes à ces accidens de corruption, de cheute, de feu, au lieu que le corps demeure immortel & impassible ? Mais le Payen luy diroit aussi, que c'est le bois ou la pierre qui se pourrit, ou qui tombe, mais que rien de tel n'arrive à la Divinité qui habite là-dedans.

Si les Peres eussent creu la transsubstanciation, eussent-ils manqué à nous en exalter les merveilles, & à nous dire, qu'un corps qui a toutes ses parties & ses naturelles dimensions, est reduit en un seul point où il existe avec toutes ses longueurs sans occuper aucun espace ? Eussent-ils manqué de nous parler des accidens de l'Eucharistie, qui ne sont soûtenus d'aucun sujet, c'est-à dire, de la couleur, de l'odeur du pain & du vin qui restent exposées à nos sens apres la ruine de leur substance ? Mais tout au contraire, ils nous disent formellement que c'est aneantir un corps que de le mettre en quelque endroit sans qu'il occupe son espace, & que ce que nous appellons accident, ne peut estre, s'il n'est soûtenu par une substance.

S'ils eussent creu la transsubstanciation, n'eussent-ils point fait effort d'éclaircir les difficultez qui en naissent, au moins celles qui sautent aux yeux, & qui ne sont pas en petit nombre, comme de savoir dequoy sont nourris nos corps quand ils reçoivent le Sacrement ; car ils ne le peuvent estre, ni de la substance du pain, ni de celle de Iesus-Christ, ni des accidens ; Dequoy se forment les vers qui s'engendrent de la

corruption des Hosties ? D'où vient le vinaigre ou l'esprit de vin, qui se fait du Calice consacré ? Qu'est-ce que devient le corps & le sang du Sauveur, quand les especes qui l'envelopent sont détruites ? Difficultez qui ont remply les livres, & fait l'occupation de l'école, depuis que la transsubstanciation a passé dans les Conciles, mais dont nous ne trouvons ni trace ni ombre dans les écrits des Anciens Peres.

S'ils eussent creu la transsubstanciation, n'eussent-ils point adouci le scandale qu'on peut prendre de voir le corps glorieux du Sauveur soûmis à beaucoup de choses qui sont si indignes de sa Majesté ? Comment les Payens n'en eussent-ils point pris des avantages pour décrier leur Religion ? Comment l'Empereur Iulien devenu par son Apostasie l'ennemy mortel de Iesus-Christ & de son Eglise, ne leur eust-il jamais reproché ces choses, luy qui ne les pouvoit ignorer, puis qu'il avoit esté fort avant instruit & initié dans les mysteres ?

Enfin, je trouve que depuis le temps de Paschase & de Lantfranc, c'est-à-dire, depuis que cette opinion de la presence corporelle est au monde, les contestations n'ont jamais finy là-dessus, jamais la transsubstanciation n'a esté paisible Bertram l'impugna dans sa conception, Béranger la combatit dans l'onziéme siecle, & sa doctrine fut receuë aprés sa mort en France, en Italie, & en Angleterre. Les Vaudois & les Albigeois s'élevérent contre elle dans le douziéme siecle, Wiclef vint apres, y former son opposition, & apres Wiclef les Hussites, & finalement la reformation : mais je ne trouve point qu'il y ait eu de contestation sur cette matiere dans l'ancienne Eglise, & cependant il y a eu dans ces premiers siécles des Heretiques presque sur tous les arti-

cles de la Foy Chreſtienne. Comment n'y en euſt-il point eu ſur celui-cy qui n'eſt pas des moins difficiles ? Certes il faut donner gloire à Dieu, & reconnoître de bonne foy, que la tranſſubſtanciation n'étoit pas encore ; car ſi cela euſt eſté, elle n'euſt pas manqué de produire les meſmes effets, qu'elle a produits dés ſon berceau.

Il faut maintenant paſſer à la troiſiéme partie de l'écrit que l'on m'a mis en main, & qui eſt employé à critiquer l'Hiſtoire, que Blondel & Aubertin ont dreſſée touchant le changemẽt que nous diſons eſtre arrivé dans l'Egliſe. Ie ne pretends pas faire icy une diſpute réglée, je ne diray que les choſes inconteſtables, mais j'en diray ſuffiſamment pour éclaircir & pour défendre la verité.

Il eſt donc vray que juſqu'au ſixiéme ſiécle incluſivement les Peres ont communement parlé de l'Euchariſtie dans les meſmes termes & dans les meſmes ſentimens que nous faiſons aujourd'huy. Au ſeptiéme ſiécle Anaſtaſe Sinaïte fut le premier, qui s'éloigna des expreſſions ordinaires ; car il écrivit que ce que nous recevons en la Communion, *n'eſt ni du ſimple pain ni une image, comme le ſacrifice du Bouc, que les Iuifs offroient : Mais le vrai corps & le vrai ſang de Jeſus-Chriſt incarné*, au lieu que les Peres avoient toûjours dit que nous y recevons les Symboles, les Images, les Figures, les Types, les Antitypes du Corps & du Sang de Ieſus-Chriſt. Ie ne veux point diſputer ici ſi Anaſtaſe a creu l'aſſomption du pain, ou ſi ſa penſée a eſté bonne, quelque irregularité qui paroiſſe eſtre en ces termes : C'eſt une queſtion qui ne regarde que ſa perſonne, & qui ne fait rien à noſtre Hiſtoire. Ie dis la même choſe de Germain, & de Damaſcene, quoy qu'à mon avis,

on ne puisse pas douter que ce dernier n'ait esté dans cette erreur, puis qu'il se sert du propre terme d'assomption. Au moins est-il évident que Rupert, qui semble avoir suivy Damascene, a esté dans cette opinion, & qu'il l'a clairement enseignée. Voicy ses paroles au livre sixiéme sur saint Iean, *Comme le Verbe a esté fait chair, n'estant point changé en chair, ainsi le Verbe fait chair, est fait pain visible, n'estant point changé en pain; mais prenant & transferant le pain en l'unité de sa personne.* Quoy qu'il en soit, cette question est de fort petite importance à nôtre égard, pourveu que nous sachions deux choses, l'une, que ni Anastase, ni Damascene, ni Rupert, n'ont jamais enseigné le changement de substance; & l'autre, que c'est Anastase qui a le premier changé les termes ordinaires des Peres: La premiere est évidente, parce qu'on ne sauroit faire voir aucun passage de ces Auteurs, qui donne lieu necessairement à la transsubstanciation, & qu'ils disent au contraire des choses qui la détruisent; comme quand Anastase dit, que le corps de Christ que nous recevons à la Communion, se gâte, s'altere, & est corruptible; d'où il conclud, qu'avant la Resurrection, le corps de Christ estoit corruptible; ce qui suppose necessairement que le pain est le corps de Christ, non pas immortel, glorieux, & ressuscité comme il est presentement, mais mortel, passible, ou selon qu'il dit lui même, immolé, mortifié, blessé, mis en pieces, mangé ce qui aneantit entierement la transsubstanciation, s'accordant au reste fort bien avec nôtre doctrine, qui veut que le pain soit le corps mort du Seigneur Iesus, non seulement parce qu'il le represente, mais parce qu'il nous le donne & nous le communique. Damascene dit que le pain de la Communion passe en

noſtre ſubſtance, & en la conſiſtance de nos ames & de nos corps, ce qui ruine l'erreur de Rome: Et Rupert au ſecond Livre ſur l'Exode, chap. 10. dit en propres termes, *que comme le ſaint Eſprit ne détruiſit point la nature humaine, quand il l'unit par ſon operation au Verbe en unité de perſonne, la prenant du ventre de la Vierge, de même il ne change ni ne détruit la ſubſtance du pain & du vin, laquelle ſelon ſon eſpece exterieure eſt expoſée aux ſens.* La ſeconde choſe que nous devons ſavoir, n'eſt pas moins claire: Car juſqu'à Anaſtaſe, les Peres avoient parlé du Sacrement, comme des Images & des Types du corps & du ſang de Chriſt, & celuy-cy l'a nié. Il a donc changé les expreſſions.

I'avouë qu'on peut donner un bon ſens à ce qu'il a dit, & l'accorder avec les autres Peres, ou en diſant qu'il a pris le nom d'image pour une figure legale, auquel ſens il a dit vray, que le pain de la Cõmunion n'eſt point une Image, & il ſemble qu'il ne l'a pas pris autrement, puis qu'il a dit que ce n'eſtoit pas une Image, comme le ſacrifice du Bouc que les Iuifs offroient; ou bien en diſant qu'il a entendu que ce n'étoit pas une Image nuë & deſtituée de ſa verité, mais une Image qui nous repreſente & qui nous donne en meſme temps ce qu'elle nous repreſente. Que ſi ç'a eſté ſa penſée, comme l'Auteur de l'écrit nous le veut perſuader, il n'y a pas un de nous qui ne vueille de bon cœur qu'Anaſtaſe ſoit ortodoxe, & qui ne diſe la même choſe que luy. Certes, l'ame Chreſtienne ſeroit bien mal-heureuſe, ſi elle ne recevoit à la Communion qu'une vaine Image; car une Image n'eſt ni la cauſe de nôtre ſalut, ni celle de noſtre conſolation. Nous y recevons donc la choſe même, le corps & le ſang de nôtre Redempteur, l'unique victime de

nos pechez. Mais il faut confeſſer auſſi, qu'Anaſtaſe euſt mieux fait de ne s'éloigner pas des expreſſions communes, puis qu'il ne s'éloignoit pas de leur ſens, & s'il n'y a pas eu de l'erreur en ſa doctrine, il y a eu de l'imprudence en ſes termes; car ils ont fait planche à l'erreur, & du changement des termes on a facilement paſſé juſques au changement de la choſe.

Cependant pour Anaſtaſe, l'Egliſe ne changea point l'ancienne forme de ſa foy. Et le ſeptiéme & le huitiéme ſiécle, allerent leur cours ſans que rien fuſt alteré dans la doctrine des Sacremens: Nous avons un témoignage inconteſtable de cette verité dans ce que je m'en vay dire.

Au huitiéme ſiécle, trois cens trente-huit Eveſques furent aſſemblez en Concile dans la ville de Conſtantinople, pour regler le fait des Images: Et apres en avoir aneanty & le culte & l'uſage, ils voulurent éclaircir en paſſant la doctrine de l'Egliſe ſur le point de l'Euchariſtie, pour en tirer une preuve contre ces mêmes Images qu'ils avoient condamnées. Ils declarérent donc, que ce qui eſt offert au Sacrement, eſt *la ſubſtance du pain & du vin*, que ce pain eſt *l'Image non trompeuſe de la chair naturelle du Sauveur, que c'eſt un Type & une Commemoration de ſa Paſſion*, que *Dieu n'a point voulu choiſir d'autre Type, ni rien qui euſt la figure d'un homme, pour ne donner pas occaſion à l'Idolatrie.* Fut-il jamais un témoignage, ou plus grand, ou plus beau, ou plus digne de foy que celui-cy.

Premierement, ce ſont trois cens trente-huit Eveſques aſſemblez, c'eſt-à-dire, la plus pure & la plus éclatante partie de l'Egliſe, un plus grand nombre, qu'il n'y en eut au Concile de Nicée. Secondement, ils s'expliquent bien clairement; car ils

disent que c'est la substance du pain, que c'est un Type & une Commemoration de la Passion de Iesus-Christ, que c'est une Image non trompeuse de sa chair naturelle, & que Dieu en choisissant ce Type, & non pas une Effigie humaine, a voulu éviter l'occasion d'idolatrie. Qu'est-ce que Calvin pourroit dire de plus formel? De plus, ce sont des Peres assemblez pour un autre sujet que celuy du Sacrement, & qui de bonne foy, sans qu'on puisse soupçonner ni la préoccupation ni la contrainte, ni l'intrigue, nous apprennent par occasion le sentiment general & commun des Chrestiens. Enfin, leurs plus grands ennemis mêmes qui furent depuis assemblez à Nicée, reconnoissent qu'en ce point ils ne se sont point éloignez de la foy ortodoxe, bien qu'ils censurent en passant une de leurs expressions; & l'Auteur du Livre que j'examine avouë lui-mesme qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent erré dans la foy de l'Eucharistie, parce que celui qui rejette leurs expressions dans le second Concile de Nicée, les décharge de ce soupçon: Voilà donc sans contredit le sentiment de l'Eglise en ce temps-là.

On vêcut trente-deux ans sous l'autorité de ce Concile. Mais l'an sept cens quatre-vingts-sept l'Imperatrice Irene, qui avoit l'ame remplie d'une violente passion pour les Images, n'oublia rien pour faire assembler un second Concile qui se tint à Nicée, où elle appella des gens choisis, & dont elle pouvoit rendre bon compte. Là elle fit casser ce qui avoit esté fait à Constantinople à l'égard des Images, & en passant on y censura ce que les autres Peres avoient dit, que le Sacrement est une Image du Corps de Iesus-Christ, parce, disent-ils, que c'est le propre corps & le sang du Seigneur, & non pas une Image. Mais

en même temps ils reconnoissent, que s'ils ont erré dans les termes, ils n'ont point erré dans le fond. I'avouë que leurs paroles peuvent recevoir une bonne explication, comme est celle que leur donne l'Auteur de nôtre écrit, que l'Eucharistie n'est point une vaine Image, vuide & destituée de la verité, mais que le propre corps & le sang de Christ nous y sont donnez; ce qui ne s'éloigne point de nôtre créance. Mais ce qui à mon avis est concluant, c'est que ces Peres ne considerent que le terme d'Image, mais ne touchent point à ce qu'ils avoient dit, que ce qui est offert au Sacrement, est la *substance du pain*; preuve évidente qu'ils estoient eux-mêmes dans ce sentiment. Car si aujourd'huy quelqu'un de nous dit ces deux choses, que c'est du pain en substance, & que c'est une Image; Rome ne manquera pas de supporter cette derniere proposition, parce qu'elle ne la croit pas tout-à-fait contraire à son sens, comme l'Auteur le remarque, & ceux qui ont fait l'Office du saint Sacrement, le reconnoissent de même dans leur Table Historique & Chronologique, page 549. Mais elle ne manquera pas aussi de foudroyer contre la premiere; parce qu'elle est diametralement opposée à la transsubstanciation. D'où vient donc que les Peres de Nicée laissent la premiere, qui est si importante à Rome, & s'attachent à la seconde qui ne l'est point? Il ne faut pas estre fort fin pour répondre à cette question. C'est que le Concile de Nicée n'avoit point du tout la transsubstanciation dans l'esprit. Cependant j'ose dire qu'on ne sauroit excuser ce Concile de passion, d'aveuglement, & d'imprudence; de passion, pour avoir critiqué une expression bonne & ordinaire à tous les anciens Peres; parce qu'elle estoit en la bouche de leurs ennemis; d'aveuglement,

glement ; car ils disent, que les Peres ont bien appellé l'Eucharistie avant la Consecration, *Image*, mais non apres la Consecration, ce que les Auteurs de l'Office du saint Sacrement reconnoissent estre tout à fait contraire à la Verité ; & la chose parle d'elle-mesme quand ils ne le reconnoistroient pas ; enfin d'imprudence, pour avoir donné lieu à la naissance de l'erreur en s'éloignant ainsi des termes anciens.

Quelque temps apres Charlemagne scandalisé de ce qu'on avoit fait à Nicée à l'égard des Images, fit convoquer le Concile de Francfort, pour arrester les victoires de cét abus : mais là par une pitoyable surprise, ce qu'on avoit dit à Constantinople, que l'Eucharistie est une Image, fut attribué à ceux de Nicée ; de sorte que ces bons Peres qui avoient pour Nicée la même irritation que Nicée avoit euë pour Constantinople, ne manquerent pas de censurer ce mot d'Image ou de Type : Mais afin que Rome n'en prenne pas avantage, il est important de les ouïr eux-mesmes, comme ils s'en expliquent dans le Livre de Charlemagne, *Le mystere du corps & du sang du Seigneur ne doit pas estre à present appellé Image, mais verité ; non ombre, mais corps ; non Type des choses futures, mais ce qui estoit préfiguré par les Types : déja le jour est venu, & les ombres s'en sont allées : déja Christ qui est la fin de la Loy en Iustice à tout croyant, est venu : déja il a accomply la Loy : déja celuy qui estoit assis en la region d'ombre de mort, a veu une grande lumiere : deja le voile de la face de Moïse est tombé, & le voile du Temple qui s'est fendu nous a découvert toutes les choses cachées & inconnuës. Déja le vray Melchisedech, à sçavoir Christ, Roy Iuste, Roy de Paix, nous a conferé, non les victimes des bestes, mais le Sacrement de son corps & de son sang.* Lib. 4. c. 14. Il est donc plus clair que le jour, que

ce Concile desaprouve le mot d'Image, non au sens que nous le prenons pour un signe sacré de Iesus-Christ mort pour nôtre salut; de Iesus-Christ, dis-je, qui se communique à nos ames, à mesure que nôtre bouche corporelle reçoit le signe, mais entant qu'Image se prend pour une ombre legale, ou pour une préfiguration de Christ à venir. Car au reste, le mesme Charlemagne écrivant à Alcuin qui avoit esté son Precepteur, ne dit-il pas en termes formels, *que Iesus-Christ en soupant avec ses Disciples rompit le pain, & leur donna pareillement le Calice en figure de son corps & de son sang.*

Iusques-là donc la foy de l'Eglise ne receut point d'alteration, & si on fit quelque tort aux anciennes façons de parler, la doctrine demeura toûjours bonne. Mais quelque temps apres, c'est-à-dire dans le neuviéme siécle, un Moine de Corbie nommé Paschase Rabert mit au jour un Livre où il entreprit d'éclaircir comment l'Eucharistie est le vray corps & le vray sang du Seigneur. Ce fut le premier qui favorisa la présence substancielle & corporelle par le changement du pain en la substance du corps de Christ. Son Livre excita des troubles, il eut des partisans, il eut des contredisans, sans que pour cela le corps de l'Eglise en fust pourtant divisé. Or c'est ce que l'Auteur de l'écrit que j'examine ne peut comprendre; Le mystere, dit-il, de l'Eucharistie, est tel, qu'il faut que tous les Chrétiens, & mêmes les plus simples, croyent de foy distincte, où la présence réelle, ou l'absence réelle: il falloit donc que l'une des deux opinions fut la maîtresse de l'esprit des peuples; car on ne peut pas s'imaginer qu'elles ayent toutes deux subsisté en même temps, & formé deux partis considerables sans qu'on s'en apperceust, & qu'on tâchast d'y mettre remede en quelqu'un des

Conciles qui ont esté tenus en ce siecle ; & si l'une de ces deux opinions a esté la maîtresse, comment a-t-elle souffert l'autre, puis que de la diversité de ces deux créances, il s'ensuit que les uns eussent esté des Idolatres, des Superstitieux & des Novateurs, ou que les autres eussent esté des Impies & des Heretiques, & cette division eust changé tout le culte exterieur de la Religion ? Mais j'ay déja répondu à cette raison, en faisant voir que toutes ces suppositions sont fausses & mal-avancées. Et premierement pourquoy faut-il dire qu'alors chaque Chrestien croyoit de foy distincte, ou la présence substancielle, ou l'absence substancielle ? Ne suffisoit-il pas qu'ils ignorassent cette présence substancielle, & par consequent qu'ils ne la creussent pas, sans qu'il soit encore besoin de la leur faire rejetter formellement ? Il y a grande difference, entre ne croire pas la présence substancielle, & croire l'absence substancielle ; ce dernier signifie rejetter positivement & actuellement cette présence, au lieu que l'autre signifie n'y songer pas, ne l'avoir ni dans sa pensée ni dans sa foy ; comme il y a de la difference entre n'aymer pas une personne & la haïr, l'un est un acte, & l'autre une simple negation d'acte. Ie dis donc que le corps de l'Eglise & la plusparт des Pasteurs estoient à l'égard de la présence corporelle dans cette simple negation ; Ils ne savoient ce que c'estoit, mais je dis de plus, qu'à l'égard même de la verité, qui devoit estre creuë positivement, la plusparт des Pasteurs se contentoient de garder la foy ancienne dans le degré de connoissance confuse, sans venir au menu des questions qu'on laissoit aux Doctes. Mon Dieu, pourquoy ne disons-nous les choses comme elles sont, & pourquoy faut-il que la dispute nous préöccupe à tel poinct, qu'elle nous face contredire à ce que nous voyons tous les jours, &

que nôtre conſcience ſait eſtre vray ? Que ſi l'Auteur ne m'en veut pas croire, qu'il en croye au moins Bellarmin, qui dit que Paſchaſe a eſté *le premier Auteur qui a écrit ſerieuſement & amplement de la verité du corps & du ſang du Seigneur en l'Euchariſtie* ; Qu'il en croye Sirmond, qui bien que Ieſuite ne luy ſera pas ſuſpect en cette affaire ; car il declare que *Paſchaſe a eſté le premier qui a expliqué le veritable ſentiment de l'Egliſe Catholique, & qu'il a ouvert le chemin aux autres.* Où eſtoit donc cette foy diſtincte de la préſence réelle, puiſque Paſchaſe a eſté le premier qui l'a expliquée ? Remarquez en paſſant la verité de ce que j'ay dit en ma cinquiéme obſervation, que l'erreur s'eſt inſinuée ſous le titre d'explication de la foy Catholique. Que l'Auteur en croye au moins Paſchaſe meſme, qui dans ſa Lettre à Frudegard Pag. 343. dit ces mots ; *Quoy que je n'aye rien écrit digne de mes Lecteurs, en un Livre que j'ay dedié à un jeune garçon, j'apprens pourtant que j'ay émeu pluſieurs perſonnes à l'intelligence de ce myſtere :* En troiſiéme lieu j'ay fait voir qu'il ne ſe parloit point encore alors de l'adoration du Sacrement, ni de la ſolemnité de ſa Feſte, & ainſi l'erreur ne ſe rencontroit pas en oppoſition avec la verité dans le culte exterieur.

I'ajoûteray une choſe qui décide ce me ſemble toute ſorte de difficultez ; c'eſt que quelques années apres que le Livre de Paſchaſe eut veu le jour, l'Empereur Charles le Chauve obligea Bertram un autre Moine de Corbie, de luy donner ſes ſentimens ſur cette meſme matiere du Sacrement, & par ſon commandement Bertram fit ce beau Traité qui nous reſte encore, où il explique fortement & nettement la verité, comme Calvin l'enſeigne. Son Livre addreſſé à un grand Empereur eut ſans doute plus d'é-

clat, que celuy de Paſchaſe n'en avoit eu, & cependant il n'effaroucha perſonne, au lieu que celuy de Paſchaſe en avoit irrité beaucoup, comme luy-meſme le confeſſe dans ſa Lettre à Frudegard pag. 344. *I'ay parlé de ces choſes*, dit-il, *plus au long & plus expreſſément, parce que j'apprens que quelques-uns me reprennent, comme ſi dans le Livre que j'ay mis au jour des Sacremens de Chriſt, j'avois voulu attribuer aux paroles du Seigneur, ou davantage, ou tout autre choſe que ce que la verité promet.* Paſchaſe & Bertram ſe connoiſſent; Ils ſont Moines dans une même Abbaye, leurs opinions ſont oppoſées, & l'on trouve étrange, que ſi Paſchaſe eſt Innovateur, ſon Livre n'ayt pas eſté condamné par quelqu'un des Conciles qui ont eſté tenus en France pendant ce temps. Et moy, je trouve étrange que cela ne ſoit pas arrivé au Livre de Bertram, ſi Bertram a eſté l'Innovateur, & qu'il ait choqué la foy publique, & mon étonnement eſt dautant mieux fondé, que le Livre de Bertram a plus paru que celuy de Paſchaſe, & que Paſchaſe a eu des contrediſans, mais l'autre n'en a point eu. Au reſte, je ne fay point d'état de ce qu'on dit que Paſchaſe proteſte que ſon opinion eſt celle de toute l'Egliſe: Cette petite ſubtilité que j'ay déja refutée, me ſemble plus plaiſante que raiſonnable, comme ſi tous les Heretiques n'avoient pas accoûtumé de debiter leurs erreurs ſous le nom de la foy Catholique.

Cette nouveauté de Paſchaſe ne fut pas ſuivie de beaucoup de gens, & il s'en faut peu que tous ceux qui ont écrit en ce neuviéme ſiécle, ne luy ſoient évidemment contraires; On ſe mocqua de ſa foibleſſe, d'avoir dit que le Sacrement eſt la même chair de Chriſt qu'il a priſe de la Vierge, on parla fort bien de cette matiere, on en fit même des Traitez exprés

pour renverſer cette prétenduë preſence corporelle de Paſchaſe. L'Auteur de l'écrit que j'examine dit que Blondel & Aubertin font monter juſqu'à onze les écrivains de ce ſiécle qui furent oppoſez à Paſchaſe, & qu'ils ne luy laiſſent qu'un ſeul défenſeur, qui eſt encore Anonyme. Cela luy fait grand pitié; mais pourquoy luy en donneroient-ils davantage, puis qu'il n'y en a point d'autre qui en effet ayt paru juſqu'à preſent? & ſi l'Auteur en ſait quelqu'autre, que ne l'a-t-il mis ſur les rangs? Ces onze ſont preſque tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans ce ſiécle là, Amalarius, Heribald, Raban, Bertram, Iean Erigéne, Valafridus Strabo, Flore, le Concile de Creſſy, Loup Abbé de Ferriere, Prudence Eveſque de Troyes, & Chreſtien Drutmar: mais l'Auteur s'eſt trompé de deux, qu'il y faut ajoûter Frudegard & Rémigius.

De ces onze, l'Auteur en réforme quatre tout à la fois, Valafridus Strabo, Flore, Loup Abbé de Ferriere, & Chreſtien Drutmar; & moy, je rétablis premierement Valafridus; parce qu'il dit ces mots, *Dans la Cene que Chriſt célebra avec ces Diſciples avãt qu'il fuſt livré, aprés la ſolemnité de l'ancienne Paſque, il donna à ſes Diſciples les Sacremens de ſon corps & de ſon ſang en la ſubſtance du pain & du vin, & leur enſeigna de la célébrer en commémoration de ſa Paſſion. Il ne ſe pouvoit rien trouver de plus propre que ces eſpeces, pour ſignifier l'union du chef & de ſes membres. Car comme le pain eſt de pluſieurs grains, & eſt réduit en un ſeul corps par le ciment de l'eau, & comme le vin eſt épreint de pluſieurs grappes, de méme le corps de Chriſt ſe fait de l'union de la multitude des Saints.* Secondement, je remets Flore par les mêmes paroles qui l'ont fait caſſer; *l'Oblation*, dit il, *quoy que priſe des ſimples fruits de la terre, eſt*

Lib. de reb. Eccl. c. 6. p. 674.

faite (non pas pour les fideles, comme tourne l'Auteur, mais) *aux fidelles, le corps & le sang du fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la bénédiction divine.* Car qui ne voit que ces mots *aux fideles*, sont ruineux à la Transsubstanciation ? Quant à Loup Abbé de Ferriere, il paroist bien par les loüanges qu'il donne à Héribald Evesque d'Auxerre, l'appellant tres-excellent Prélat, & homme d'un esprit sublime & divin ; Il paroist, dis-je, qu'il ne le regardoit pas comme un Héretique, & par conséquent on ne le doit pas bannir de sa societé. Enfin je rétablis aussi Chrestien Drutmar avec beaucoup de raison. Car voicy comme il parle sur saint Mathieu, *Le Seigneur a donné à ses Disciples le Sacrement de son corps pour la remission des pechez, & pour l'entretien de la charité, afin que conservant le souvenir de cette action, ils fissent toûjours en figure ce qu'il devoit accomplir pour eux. Cecy est mon corps, c'est à dire, en Sacrement* ; Et là même, *parce qu'entre tous les alimens de la vie, l'aliment du pain & du vin sont les plus propres à fortifier & à réjoüir nôtre infirmité, ç'a esté bien à propos qu'il a voulu confirmer le mystere de son Sacrement par ces deux choses. Car le vin réjoüit & augmente le sang ; C'est pourquoy ce n'est pas sans raison que le sang de Christ nous est figuré par le vin, parce que tout ce qui nous vient de Christ, nous réjoüit d'une véritable joye.*

Quant à Prudence Evesque de Troyes, je suspendray pour encore mon jugement, parce qu'il ne me paroist pas nettement qu'il soit parlé de luy dans le passage de Hincmar, allegué par Aubertin ; mais quand Hincmar ne parleroit pas de Prudence, quel avantage en reviendroit-il à l'Auteur ? Il parle toûjours de quelques-uns qui ne croyent pas que le Sacrement soit le vray corps & le vray sang du Sei-

gneur, mais seulement la mémoire de son vray corps & de son vray sang. Il faut donc substituer ceux-là quels qu'ils soient en la place de Prudence.

Aprés ceux-là viennent Amalarius, que les uns font Archevesque de Tréves, & les autres Evesque de Mets, Raban Archevesque de Mayence, & Héribald Evesque d'Auxerre, de quil'Auteur avouë qu'ils ont été contraires à Paschase; mais il dit qu'ils ont enseigné une doctrine toute contraire à la nôtre, c'est à dire, la pretenduë héresie des Stercoranistes, qui vouloient que le Sacrement, quant à sa matiere, suivist la condition commune des alimens. A cela je réponds, qu'il faut avoir une soupleſſe d'esprit inconcevable, pour éluder des véritez si claires que celle-cy. Car s'il y a eu jamais de passages formels, ce sont ceux qu'Aubertin allégue d'Amalarius & de Raban, & ceux aussi qui parlent de l'opinion d'Héribald; Ils ont esté sans doute tous trois dans nos sentimens; & je n'en veux pas d'autre preuve, que celle même que l'Auteur tâche de tirer en sa faveur, c'est qu'ils ont crû que le Sacrement, quant à sa matiere, se digére, & qu'une partie passe en nôtre substance, & l'autre en excremens. Car dire cela, c'est déclarer hautement que c'est du pain en substance, & le corps de Christ en Sacrement.

Ie ne diray rien du Synode de Cressy, sinon qu'à proprement parler, nous ne sçavons encore ce que c'est, puis que les actes n'en ont pas esté donnez au public; & avec le respect que je dois à l'Auteur, je trouve que sa critique sur ce sujet contre Blondel est tout à fait injuste, & indigne d'un homme de Lettres: Car outre que Blondel ne fait que dire en passant qu'il n'excepte pas le Concile de Cressy du nombre de ceux qui ont contredit à Paschase, qui ne sait qu'en matiere de choses inconnuës, & qu'on ne voit qu'au travers d'un voile chacun a la liberté

de ſes conjectures, & ſur tout des gens d'une litérature conſommée, comme Blondel l'a eſté ? Encore y a-t-il dans la diſpute, comme dans la guerre, un certain droit que la bien-ſeance ne nous permet pas de violer. Reſte Bertram & Erigéne ? On dit que le Livre du prémier eſt fort embaraſſé, & qu'il y a des expreſſions dures, mais qu'il y en a auſſi d'autres qui ſont formelles pour la preſence réelle. Mais ſans mentir, ſi on nous veut perſuader cela, il faut avant toutes choſes qu'on nous faſſe renoncer au témoignage de nos yeux. Il y enſeigne par tout la même vérité que nous enſeignons ; il réfute par tout la preſence corporelle, tout eſt formel, & je ne ſay ce que j'en dois choiſir de plus convaincant. Cét endroit peut-eſtre ſuffira : *Il faut*, dit-il, *conſidérer, que dans ce pain, n'eſt pas ſeulement figuré le corps de Chriſt, mais auſſi le corps du peuple fidele ; c'eſt pour cela que le pain eſt fait de pluſieurs grains, parce que le corps du peuple eſt compoſé de pluſieurs Croyans. C'eſt pourquoy, comme le pain eſt le corps de Chriſt en myſtére, auſſi les membres du peuple qui croit en Ieſus-Chriſt, y ſont repreſentez en myſtére ; & comme ce pain eſt le corps des Croyans, non pas corporellement, mais ſpirituellement, auſſi eſt-il neceſſaire d'entendre le corps de Chriſt, non pas corporellement, mais ſpirituellement ; & auſſi dans le vin qui eſt appellé le ſang de Chriſt, il eſt commandé d'y méler de l'eau, & il n'eſt pas permis d'offrir le vin ſans l'eau, ny l'eau ſans le vin, parce que ny le peuple ne peut eſtre ſans Chriſt, ny Chriſt ſans le peuple, comme la teſte ne peut eſtre ſans le corps, ny le corps ſans la teſte, & l'eau dans ce Sacrement porte l'image du peuple. Si donc ce vin ſanctifié par le miniſtére des Preſtres eſtoit changé corporellement au ſang de Chriſt, il ſeroit néceſſaire que l'eau qui y eſt*

aussi mélée fust changée corporellement au sang du peuple fidelle. Car là où est la mesme sanctification, il faut qu'il y ait une mesme opération, & où il y a une mesme raison, il faut qu'il en naisse un mesme mystére. Or nous voyons qu'il ne s'est point fait de changement en l'eau selon le corps ; il faut donc aussi consequemment, qu'il n'y ayt rien de changé corporellement dans le vin. Tout ce qui est signifié par l'eau à l'égard du corps du peuple, est pris spirituellement ; tout ce qui est donc signifié par le vin à l'égard du sang de Christ, doit estre necessairement pris spirituellement. De plus, les choses qui sont differentes entr'elles, ne sont pas une mesme chose ; Le corps de Christ qui est mort, qui est ressuscité, & qui a esté fait immortel, ne meurt pas maintenant, la mort n'a point de domination sur luy, il est eternel, il n'est pas passible : Or ce corps qui est celebré dans l'Eglise, est temporel, & non pas eternel, corruptible, & non incorruptible, il est dans la voye, & non dans la patrie, ils sont differens entr'eux ; ils ne peuvent donc pas estre le mesme. Que s'ils ne sont pas le méme, commẽt les appelle-t-on le vray corps de Christ & son vray sang? Car si c'est le corps de Christ, & qu'on puisse dire cela veritablemẽt, le corps de Christ estant incorruptible, impassible, & par consequent eternel : il faudra necessairement que ce corps de Christ qu'on fait en l'Eglise, soit incorruptible & eternel ; mais on ne peut nier qu'il ne soit corruptible, puis qu'estant mis en pieces, il est partagé aux fideles qui le reçoivent, & estant brisé par les dents, il est avallé & passé dans le corps. C'est donc autre chose ce que nous faisons exterieurement, & autre chose ce que nous croyons par la foy ; ce qui regarde le sentiment du corps, est corruptible, ce qui paroist au dehors, n'est pas la chose mesme ; mais l'image de la chose. Mais ce que le cœur sent & comprend est la

verité de la choſe. N'eſt-ce pas là un homme fort embaraſſé, & dont il eſt difficile de connoiſtre les ſentimens? Mais dit-on il y a eu des Catholiques qui l'ont voulu tirer à leur party. Certes, je ne trouve pas étrange, que ceux qui ſavent changer les ſubſtances, entreprennent auſſi de changer le ſens des paroles: Mais l'Abbé Tritheme luy donne des loüanges. Ie n'en doute pas, mais c'eſt parce qu'il eſt en effet loüable, & cela ne fait qu'accroiſtre ſon autorité. Au fond, dit l'Auteur, vous ne pouvez conclure, ſinon qu'un ou deux Auteurs vous ont eſté favorables: Avoüez donc enfin que celuy-cy eſt pour nous; & apres nous parlerõs des autres. Et pourquoy s'il a ſi rudement choqué la foy de ſon ſiécle, n'a-t-il pas eſté condamné? C'eſt, dit l'Auteur, ou parce que ſon ſentiment n'a pas eſté cõnu, ou parce qu'on a mieux aymé le laiſſer étouffer ſans bruit, que de le rendre celebre en le condamnãt. Ie répons, que ces raiſons ſont frivoles; Bertram a eſté en ſinguliere reputation, comme l'Abbé Tritheme le reconnoiſt. *Bertram*, dit-il, *Preſtre & Moine, perſonnage tres-docte aux ſaintes Ecritures & aux Lettres humaines, ſubtil d'eſprit, renommé pour ſon éloquence, non moins inſigne en vie qu'en doctrine, a écrit pluſieurs Traitez excellens, entr'autres un œuvre tres-recommandable adreſſée au Roy Charles frere de l'Empereur Lothaire, un Livre de la Predeſtination, & un Livre du Corps & du Sang du Seigneur.* Et comment ſon ſentiment pouvoit-il demeurer caché, puis qu'il écrivit par le commandement de l'Empereur, & qu'il luy adreſſe ſon Livre? De dire auſſi que ce qu'on ne l'a pas condamné, a eſté par politique, pour laiſſer étouffer ſon erreur ſans bruit, c'eſt nous prendre pour des enfans: Car quoy? Celuy qui nous veut prouver, que la tranſſubſtanciation ne peut eſtre nouvelle, parce que ſi elle l'eſtoit, celuy qui l'auroit

le premier introduite, auroit émeu toute la terre, nous veut persuader que l'opinion de Bertram nouvelle, impie, heretique, & qui renverse la foy de tout le monde, a esté soufferte par raison d'Estat? il ne peut comprendre ce support à l'égard de la presence réelle, & il veut que nous le comprenions à l'égard de l'absence réelle? Si un seul homme, dit-il, ou plusieurs eussent introduit nouvellement la presence réelle; on s'en seroit étonné, les Prestres, les Curez, les Evesques s'en seroient apperçeus, ils auroient fait effort pour la reprimer, & pour en detromper les peuples. On eust crié de toutes parts, & les Conciles n'eussent pas manqué de s'assembler & de foudroyer. Et à present que Bertram introduit l'absence réelle, cette nouveauté qui scandalise tout l'Vnivers, il dit que personne ne s'en étonne; qu'il n'y a ni Prestres, ni Curez, ni Evesques qui s'en apperçoivent, ni qui fassent effort pour la reprimer, & pour en desabuser les peuples & tout cela par raison d'Estat. Et d'où sort maintenant cette raison d'Estat, qui tient toute la terre en silence sur l'absence réelle, & qui ne la pouvoit pas retenir sur la présence? O qu'elle eust esté la bien-venuë, cette aimable raison d'Estat, si elle fust arrivée un peu plûtost; car elle eust épargné à l'Auteur la peine qu'il a prise en tout son écrit, & à moy celle que je prends en la réponse. *Mais*, dit-il, *quoy que Bertram qui estoit Innovateur n'ait pas esté condamné, Paschase sans doute l'eust esté, si son opinion eust esté nouvelle.* Hé pourquoy voulez-vous ainsi mal-traiter Paschase? pourquoy luy ostez-vous le mesme droit que vous donnez à Bertram? Ils estoient tous deux Moines, & tous deux contemporains, & tous deux dans un même Cloistre. C'est, dit-il, parce que l'opinion de Paschase se devant trouver établie dans l'onziéme siécle, elle eust fait asseurément du bruit

dans le neuviéme, & y euſt partagé les eſprits. Cela n'eſt pas mauvais ; mais il falloit que les Peres devinaſſent ce qui ſe feroit à cent cinquante ans de là, & s'ils euſſent auſſi deviné que l'opinion de Bertram ſe communiqueroit à Berenger dans l'onziéme ſiécle, & que même elle occuperoit quaſi toute la France, l'Italie & l'Angleterre, comme ledit Matthieu de Weſtminſter, ſans doute ils l'euſſent condamnée ; car elle euſt déja partagé les eſprits dans le neuviéme.

Voilà comme l'Auteur ſe ſauve de l'autorité de Bertram : Pour Iean Erigene, il dit que c'eſtoit un broüillon, un ignorant, un homme remply d'erreurs, dont le Livre fut brûlé dans un Concile tenu prés de deux cens ans apres luy.

Iean Erigene vêcut dans le neuviéme ſiécle, & mourut l'an 883. ou 84. à Malmeſbury en Angleterre, & nous pouvons ſavoir en quelle eſtime il fut pendant ſa vie & apres ſa mort par beaucoup de choſes. Premierement, l'honneur qu'il eut d'eſtre Precepteur de Charles le Chauve marque qu'il eſtoit en reputation d'homme ſavant. Secondement, il écrivit de l'Euchariſtie par le commandement de Charles auſſi-bien que Bertram. De plus, la reputation de ſon ſavoir le fit appeller par Alfride Roy d'Angleterre : Enfin tous les Hiſtoriens luy rendent témoignage d'avoir eſté perſonnage de grand eſprit & de grande éloquence, Docteur conſommé en toute litterature, Preſtre & Moine, tres-ſaint Abbé d'un Monaſtere de fondation Royale : (ce ſont leurs termes.) Ils diſent même qu'ayant eſté enterré ſans beaucoup d'honneur dans une Egliſe où il avoit eſté tué, il y eut durant pluſieurs nuicts une lumiere miraculeuſe, qui reſplendiſſoit ſur ſon ſepulchre, ce qui obligea les Moines de le tranſporter dans la grande Egliſe, & de luy faire un honorable Tombeau auprés de l'Autel avec cét Epitaphe. *Cy giſt Iean le ſaint Phi-*

losophe, qui en sa vie fut enrichy d'une merveilleuse doctrine, & qui enfin eut l'honneur de monter par le martyre au Royaume de Christ, là où tous les Saints regnent eternellement. Voilà ce broüillon, cét ignorant, & cét homme remply d'erreurs.

Ainsi se passa le neuviéme siécle. Le dixiéme en fut un de fer & de plomb, disent les Historiens; on l'appelle ordinairement le siécle obscur, dit Baronius, ou le siécle mal-heureux, dit Genebrard. Ce fut donc en ce triste temps, que deux sœurs qui vont presque toûjours ensemble, l'ignorance & la superstition appliquerent leurs soins à nourrir & à élever l'erreur de Paschase. Elle ne s'y rendit pas pourtant si forte, que nous n'y trouvions encore des témoins pour la verité, comme un Elfric Archevesque de Cantorbery, & une Homelie Paschale, c'est-à-dire, un sermon de l'Eucharistie, qu'on avoit accoûtumé de lire au peuple le jour de Pasques avant qu'on vinst à la Communion, & cette derniere piece est tirée presque mot à mot du Livre de Bertram.

En ce siecle tenebreux, se perdit la distincte connoissance de la vraye doctrine, non seulement sur le sujet du Sacrement, mais presque sur toutes les autres matieres de la Religion Chrestienne. L'honneur, la pieté, la vertu, le soin du salut, l'étude des bonnes mœurs s'y negligerent d'une si prodigieuse maniere, sur tout dans l'Ordre Ecclesiastique, que Baronius n'a peu s'empescher de s'en écrier pitoyablement, comme chacun sçait. Qui trouvera donc étrange que la plus-part des hommes ayant demeuré si long-tems sans converser familierement avec la saine doctrine, & sans voir distinctement les traits & les lineamens de son visage, principalement à l'égard de cette partie qui rejette l'erreur, l'ayent en suite méconnuë, quand Bérenger la leur proposa toute pure, & dans sa naturelle beauté? C'est-à-peu-prés comme un enfant

accoûtumé de voir sa nourrice mal vestuë, maigre & malade, la méconnoîtra si elle se presente à luy dans l'embonpoint que donne une parfaite santé, fraiche, propre, & honnestement habillée. Encore est-il vray qu'un grand nombre de gens de bien, ne laisserent pas de reconnoître cette bonne doctrine, & de l'embrasser de toute leur ame, & bien-tost ces premiers eussent ramené toute l'Eglise à ses anciennes lumieres, si on n'eust employé les derniers efforts pour empécher cette salutaire reconnoissance. Les Conciles la condamnérent, les Papes la persecutérent, & le fer & le feu la firent tenir cachée. Elle eut le mesme sort qu'on dit qu'eut Sebastien Roy de Portugal, lors qu'il se sauva de la prison des Sarrasins, & qu'il se presenta vivant aprés le bruit de sa mort; Quelques-uns le reconnurent d'abord, & tous ses naturels subjets en eussent bien-tôt fait autant, si la force & la violence ne les en eust empeschez. Il y a pourtant cette difference, c'est que Sebastien fut opprimé, mais la pure doctrine qui ne peut mourir, ne le fut point; elle triompha des persecutions Papales, & quelque soin qu'on prist d'établir l'erreur de la presence substancielle, il y eut toûjours un party considerable qui la rejetta formellement, les Petrobusiens, les Vaudois, les Albigeois, les Wiclefites, les Hussites, qui tous ont esté de mesme sentiment que nous, & qui ont fait un corps considerable, que l'horreur des tourmens & la fureur des guerres n'ont jamais pû dissiper, jusqu'à ce que la grande reformation est venuë.

En voilà ce me semble assez pour dissiper tous les estonnemens de l'Auteur, qui ne peut comprendre, dit-il, comment la créance de la presence réelle a pû s'établir sans bruit & sans éclat, & se trouver la maîtresse dans le temps de Bérenger. Car je dis premierement que mille choses ont favorisé l'insinuation de cette partie de l'erreur qui s'est insensiblement éta-

blie ? Et secondement je dis, que l'opposition de Berenger, & de ce grand nombre de Sectateurs qu'il a eus par tout, est venuë precisément lors que le mal a commencé de se rendre dangereux & considerable, & que ni l'adoration de l'Hostie, ni la Feste du Sacrement, ni la solemnité de ses Processions, ni rien de ce que nous condânons dans le culte & dans l'usage, ni mesme la transsubstanciation n'estoient point establies du temps de Bérenger, c'est-à-dire en un mot, que l'erreur ayant diverses parties ou divers degrez, elle s'insinua insensiblement par les degrez les moins criminels & les plus supportables ; & parce que lors mesme qu'on s'opposa à ses progrez, la resistance aigrit & aveugla les esprits, qui se trouvoient déja préocupez par ces premieres nouveautez, ils acheverent de se precipiter dans l'abysme, & par des fureurs inouïes, firent monter l'erreur toute formée & toute complete sur le trône, à peu-prés, comme Saint Paul dit, que par la loy le peché se rendit excessivement pechant.

Il ne me reste qu'un mot à dire, touchant l'opinion des Grecs & des autres Chrestiens, que l'Auteur dit estre d'accord avec l'Eglise Romaine ; c'est que je soûtiens que la transsubstanciation & l'adoration du Sacrement sont deux choses inconnuës à toute la terre, à la reserve de l'Eglise Romaine ; car ni les Grecs, ni les Armeniens, ni les Russiens, ni les Iacobites, ni les Ethiopiens, ni en general aucuns Chrestiens, horsmis ceux qui se soûmettent au Pape, ne croyent rien de ces deux articles. Et pour la Communion sous une espece, les Messes sans Communians, & les autres choses semblables, il n'y a aussi que l'Eglise Romaine qui les pratique. Dieu veuille par sa grace ramener les errans, & affermir les autres en la profession de la verité.

DEFENCE

DEFENCE DE LA RÉPONCE *faite au Traité de la Perpetuité de la Foy de l'Egliſe Catholique, touchant l'Euchariſtie, contre la prétenduë Réfutation de cette Réponſe.*

DIVISEE EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

Contenant la Iuſtification de l'Abregé de la doctrine des Peres qui eſt au milieu de la Réponſe, contre les illuſions & les mauvaiſes réponſes de l'Auteur de la Réfutation.

CHAPITRE PREMIER.

Où ſont examinées les Plaintes injuſtes que l'Auteur de la Réfutation fait contre la forme de cét Abregé.

LA diſpute eſt une eſpece de voyage où un homme ne ſe doit pas engager s'il ne ſe reſout à avoir preſque toûjours devant ſes yeux, & le lieu d'où il eſt party, & celuy où il deſire d'aller, puis que c'eſt par là qu'il doit regler ſa conduite, & choiſir ſes chemins, pour ne prendre pas de la peine inutilement, & ſur tout pour n'eſtre pas ſoupçonné du mauvais deſſein de faire perdre la verité par un égarement volontaire. Chap. I.

Chap. I. Si l'Auteur des deux Traitez qui ont paru depuis peu dans le Monde, sous le tiltre de *la Perpetuité de la Foy de l'Eglise Catolique touchant l'Eucharistie*, eust pris soin d'observer cette maxime que la raison & la bonne foy rendent si necessaire & si importante, je ne serois pas obligé, comme je suis, de repousser ses plaintes par les miennes, ni de commencer ma Défence par des considerations sur la forme de proceder, qui est un objet auquel on n'a pas accoûtumé de s'attacher beaucoup. Mais puis qu'il a voulu également oublier & son commencement & sa fin, & que cét oubly affecté est un des principaux moyens dont il s'est servy pour imposer à ses lecteurs, il est juste que j'employe ce premier Chapitre à rendre à nôtre dispute l'ordre, & la clarté qu'il a voulu luy ravir, & que pour cét effet je le face souvenir de ce dont il semble avoir perdu la memoire.

Le premier sujet de cette contestation est un livre que feu M. Aubertin nous a laissé sur le S. Sacrement de l'Eucharistie, dans lequel, aprés en avoir traitté à fond toutes les questions par l'Ecriture Sainte, & par le raisonnement, & avoir remporté une belle victoire sur toutes les subtilitez de l'Ecole Romaine, il examine fort au long tous les passages des SS. Peres qui ont esté jusques-icy produits sur cette matiere de part & d'autre, faisant voir par ce moyen à toute la Terre, le changement que l'Eglise Romaine a fait, en faisant luy-mesme une perpetuelle comparaison de la creance ancienne & de la nouvelle: A quoy il ajoûte l'histoire de la naissance & des progrez de la Transsubstanciation & de la Presence réelle. C'est ce livre que l'Auteur a attaqué dans son premier Traité, mais qu'il a attaqué

d'une maniere si oblique, si indirecte, & si peu con- Chap. I.
forme à l'estime qu'il a acquise d'ailleurs entre les honnestes-gens, qu'il ne faut pas trouver étrange s'il tâche d'empescher qu'on ne s'en souvienne. Car au lieu de satisfaire aux preuves de fait dont ce livre est remply, & qui estant claires, fortes, & en grand nombre rendent sensible le changement, que nous soûtenons estre arrivé, tout son effort ne consiste qu'en quelques raisonnemens, ou en quelques conjectures imaginaires, qui aboutissent à persuader aux peuples qu'il n'est pas possible que ce changement se soit fait.

Comme cette maniere d'agir n'est pas dans l'ordre, & qu'elle jette les deux Partis dans des longueurs, & dans des confusions ennuyeuses, quand on s'est resolu de mettre par écrit les principales considerations qui se peuvent faire sur ce sujet, on a creû qu'a mesure que l'on dissipoit ces difficultez ou ces conjectures par des réponses formelles, il faloit en mesme tems faire voir à l'Auteur que son procedé n'est qu'un amusement qui tend à étouffer la voix des SS. Peres, lors qu'ils parlent eux-mesmes nettement pour la declaration de leur foy. On a creû qu'on devoit rappeller les preuves produites par Aubertin, pour s'en servir comme d'un argument convaincant, devant qui toutes ces subtilitez tombent à terre, & se reduisent à neant; n'estant pas possible que l'Eglise Romaine n'ayt dégeneré de la foy de l'Eglise ancienne, puisque la doctrine des SS. Peres se trouve si contraire à celle que Rome professe aujourd'huy.

C'est dans cette veuë, & dans cét usage qu'on a fait un Abregé de ces preuves, & l'on avoit sujet d'esperer que l'Auteur traittant cét Abregé dans les

Chap. I. égards, & dans les relations que la suite du raisonnemẽt luy donne, s'appliqueroit à l'une de ces deux choses, ou à faire voir que les preuves de Mr Aubertin sur lesquelles on s'est fondé sont fausses, & de nulle consideration; ou à montrer que la consequence qu'on a pretendu d'en tirer n'est pas legitime, c'est-à-dire, qu'il ne s'ensuit pas qu'une chose ayt esté possible, encore qu'on fasse voir qu'elle est en effet; & à dire le vray, il n'y avoit que ces deux voyes ouvertes à la dispute, pour agir sincerement & de bonne foy. Mais l'Auteur n'a voulu suivre ni l'une ni l'autre, le desespoir de sa cause & la necessité de son engagement, luy en ont fourny une troisiesme, qui est de regarder cét Abregé hors de son naturel employ, détaché de la question & de l'ordre de la dispute; & pour cét effet il s'est donné la liberté de le détacher luy-mesme, & d'en faire la premiere partie de sa Réfutation, aimant mieux commencer son ouvrage par un tissu d'injustices, & d'obliquitez, que de tomber dans l'écueil des preuves de fait.

D'abord, il appelle mon Abregé un *Amas de difficultez, & une voye d'égarement & d'illusion*, & il se plaint que j'ay voulu me mettre au large, & qu'en embrassant une grande diversité de matieres, qui n'ont rien de commun avec son Traité, j'ay eû dessein d'éblouïr les yeux des simples, & d'étouffer la dispute particuliere touchant le changement que nous prétendons estre arrivé, & qu'il soûtient estre chimerique & impossible. Et pour donner quelque couleur à ses plaintes, il nous dit, que la Religion Chrestienne n'a point de mysteres contre qui l'on ne puisse faire un amas de difficultez, s'étendant à nous faire voir que la sagesse de Dieu a voulu mesler les tenebres, & les obscuritez, avec la lumiere de sa

Revelation, pour *tendre des pieges aux esprits impurs*, & pour humilier les fidéles-mesmes : d'où il conclut, que le moyen dont je me sers n'est pas propre à trouver, ni à éclaircir la verité puis-qu'il est propre à combattre, & à obscurcir toute verité Il ajoûte, que dans l'examen des matieres de la foy il ne faut pas s'arrester aux seules difficultez, mais qu'il faut reconnoître ce qui doit passer pour difficulté, & ce qui doit passer pour lumiere ; ce qui ne se peut faire que dans une juste comparaison des difficultez avec les preuves qui établissent le dogme contesté, & que c'est ce que je devois entreprendre si je voulois traitter cette matiere de-bonne-foy. C'est le sommaire de tout ce grand discours qui occupe les quatorze premieres pages de la Refutation, & qui sert de fondement à toute sa premiere Partie. Chap. I.

Mais tout cela n'est qu'un oubly volontaire du vray estat de nôtre dispute, & un artifice vicieux, où l'on ne voit paroître qu'un esprit de surprise & de déguisement, un esprit qui ne regarde que la victoire, sans songer à la verité, & qui n'établit ses esperances que sur la simplicité des hommes, & sur le peu de soin qu'ils prennent d'examiner les choses qu'on leur propose. Premierement, il ne s'agit point icy de savoir si j'ay pû faire un Abregé des principaux passages, & des principales difficultez que Monsieur Aubertin produit contre la creance de Rome. Il s'agit de savoir si l'Auteur a pû renverser les preuves de Monsieur Aubertin, qui montrent un changement réel & effectif, par des impossibilitez conjecturales, ou si j'ay eû droit de renverser ses impossibilitez conjecturales par les preuves réelles & effectives de Monsieur Aubertin. Il s'agit de savoir, s'il a pû nier l'existence actuelle d'une chose qu'on luy

Chap. I. fait voir, parce qu'elle luy semble impossible, ou si au contraire, je dois nier l'impossibilité apparente d'une chose qu'on voit, parce que son existence est actuelle. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a des ombres ou des obscuritez dans les mysteres, ni si j'ay pû faire de mon chef un amas de difficultez contre la Transsubstanciation & la presence réelle. Mais il s'agit de savoir si les preuves de Monsieur Aubertin demeurant bonnes & fermes en elles-mesmes, l'Auteur a pû en détourner le coup par des raisonnemens Philosophiques sur l'impossibilité du changement qu'elles établissent, ou si j'ay eû droit d'opposer nos preuves à ses discours. Voilà le veritable état de cette question, & le naturel usage de mon Abregé, & pour s'en éclaircir il ne faut que consulter la page 27. de ma Réponse.

En second lieu, que se peut-il dire de moins raisonnable que cette plainte, que j'ay eû dessein d'éblouïr les yeux des simples, & d'étouffer la dispute particuliere du changement? Car quand je diray que le premier Traité de l'Auteur tend à éluder les témoignages alleguez par Monsieur Aubertin, en portant la question du fait dans un champ vague de conjectures & de vray-semblances, je ne diray rien qui ne paroisse dans la chose mesme: Quand je diray que ses impossibilitez ne sont qu'un détour, pour faire perdre une importante verité sur le point qu'elle se presente aux yeux, je ne diray rien que tout le monde ne puisse voir: Quand je diray que sa metode est plus sujette aux égaremens que la mienne, je ne diray rien que l'experience ne verifie. Mais qu'il m'accuse de mauvais dessein, lors que je veux ramener la dispute dans son vray canal, & apprendre des Peres mesmes ce qu'ils ont creû sur le sujet

de l'Euchariſtie; c'eſt aſſeurément vouloir pénétrer mon cœur & corrompre le bien que je fay, par des ſoupçons imaginaires. Chap. I.

Mais, dit il, c'eſt une voye d'égarement & d'illuſion. I'avouë que la voye de chercher la vérité de l'Euchariſtie par la doctrine des Peres eſt d'elle-meſme une voye indirecte, oblique, ſujette à de grandes longueurs, & où il y a de l'illuſion & de l'égarement à craindre: & c'eſt pour cela que nous avons ſi ſouvent propoſé l'Ecriture Sainte comme un moyen direct, court facile, & tres aſſeuré. Mais puiſque l'Auteur meſme nous déclare que le plus ordinaire & le plus puiſſant moyen qu'il y ait pour nous amener à la foy de l'Egliſe Romaine, eſt de nous repreſenter le conſentement de tous les ſiecles, & la dépoſition fidelle de tous les Peres; eſt-ce une voye d'égarement & d'illuſion que de vouloir conſulter les Peres meſmes ſur une choſe qui les regarde, & quelle apparence y a-t-il que nous puiſſions mieux apprendre leur veritable doctrine, par les raiſonnemens de l'Auteur; que par les paſſages que Monſieur Aubertin a tirez fidélement de leurs livres? Au commencement du premier Traité, *pag.* 1. & 2.

Ne dois-je pas auſſi conter pour une de ſes injuſtices le nom d'*Amas de difficultez*, qu'il donne à mon Abregé, & la demande qu'il fait d'une juſte comparaiſon de ce qu'il appelle nos difficultez avec les preuves qui établiſſent la Tranſſubſtanciation & la preſence réelle? Car comment peut-il diſſimuler que cette juſte & pleine comparaiſon de nos preuves avec celles de ſon Egliſe ſe trouve dans le livre de Monſieur Aubertin, ce qui en rend, à l'égard de nôtre diſpute, la repetition non-neceſſaire? Nous ſommes en different, s'il s'eſt pû faire du changement dans la créance des Chreſtiens ſur le point de l'Eu-

Chap. I. charistie ; j'argumente de l'acte à la puissance, disant, qu'il s'en est pû faire, puisque Monsieur Aubertin l'a fait voir tout fait ; je fais un Abregé de ses preuves, & je renvoye l'Auteur au livre dont il s'agit entre nous pour les y voir dans toute leur étenduë ; là-dessus il me dit, que c'est un *Amas de difficultez, & qu'il faut faire une comparaison des difficultez & des preuves.* Cette maniere de disputer est admirable.

Mais quand il seroit vray que j'aurois fait de mon chef un Abregé de nos preuves contre la créance Romaine, ce que l'Auteur ne me sauroit pourtant imputer, il ne faudroit pas estre si prompt à condamner cette maniere d'agir, puisque les Peres s'en sont fort heureusement servis, & contre les Iuifs & contre les hérétiques. I'en pourrois alléguer beaucoup d'exemples, si celuy de S. Cyprien, & celuy de S Epiphane ne suffisoient ; Le premier a fait un recueil de témoignages & de preuves contre les Iuifs dans les deux premiers livres à Quirinus, sans dire seulement un mot de leurs raisons ; & l'autre a fait de mesme un Abregé de preuves contre les impietez de Marcion, dans l'héresie 42. sans presque se souvenir de ce que cét héretique disoit pour appuyer ses sentimens. Et sans aller si loin, quand l'Auteur a invectivé contre les Amas de difficultez, il ne s'est pas souvenu de l'Office du S. Sacrement, qui n'est qu'un recueil des passages des Peres, que l'Eglise Romaine estime luy estre favorables. Dira-t-il que S. Cyprien & S. Epiphane n'ont esté que des ramasseurs de difficultez ? Se donnera-t-il ce nom à luy-mesme, & seray-je obligé à le défendre contre sa propre colere, en luy faisant reconnoître qu'il n'est pas necessaire de traitter les matieres dans leur éten-

duë en toutes occasions, sur tout y ayant d'autres livres qui le font, & qu'il y a du choix à faire & de la mesure à garder pour ne dire pas en tout temps & en tout lieu tout ce qu'on peut dire? Chap. I.

Voilà de quelle maniere je satisfais aux plaintes de l'Auteur; mais apres cela je ne pense pas qu'il me soit défendu de me plaindre à mon tour, sans blesser pourtant ni la charité ni la verité. Que veulent dire premierement ces impossibilitez chimeriques, qu'il a ramassées dans son Traité? N'est-ce pas que les preuves de fait sont trop bien establies dans l'écrit de Monsieur Aubertin pour les pouvoir combattre directement? De plus, lors que dans ma Réponse je luy ay reproché ce détour, comme une finesse suspecte du dessein de tromper les hommes; que veut dire le silence dont il a couvert ce reproche, n'en ayant pas dit un seul mot dans toute sa Réfutation? N'est-ce pas confesser, que cét endroit est un Abysme pour luy? Pourquoy ayant dessein de donner au public son premier Traité, avec la Réfutation d'une Réponse qui estoit encore manuscrite, & particuliere, ne l'a t-il pas en mesme temps publiée aussi bien que ses ouvrages, afin que l'on vist la piece à laquelle il répondoit? N'est-ce pas qu'il a voulu cacher aux yeux des hommes le peu de solidité & de sincerité qui se trouve dans sa Réfutation? Et quand j'ay rappelé les preuves de Monsieur Aubertin, en les produisant en Abregé, pour conclure la possibilité du changement, par le changement mesme; que veut dire cét artifice de n'avoir consideré cét Abregé, que comme une piece détachée de l'ordre de la dispute, & comme un Amas de difficultez? N'est-ce pas vouloir ensevelir ses premieres illusions sous un autre déguisement & deve-

Chap. I. nir plus injuſte pour ne le paroître pas ? S'il ſe fuſt ſouvenu du livre de Monſieur Aubertin, le premier objet de ſa querelle, il euſt pris garde que je n'ay fait mon Abregé que par rapport à l'examen étendu des preuves & des difficultez qui ſe trouvent dans ce livre, & que je l'y ay renvoyé, non comme à un livre inconnu, mais comme au livre qu'il a luy-meſme attaqué, & qui a fait naître nôtre different. De meſme, s'il ſe fuſt ſouvenu, que le deſſein de ſon Traité eſt, comme il dit luy-meſme, de montrer que le changement que nous prétendons eſtre arrivé, eſt chimerique & impoſſible, il euſt reconnu que la meilleure voye pour anéantir ſes conjectures, eſtoit de le renvoyer aux preuves de fait qui rendent ce changement palpable, & qui ſont juſques-icy ſans réponſe. Car comment peut on mieux arreſter un homme qui nie qu'une choſe puiſſe eſtre, qu'en luy faiſant voir qu'elle eſt en effet ? Et quel meilleur moyen avoit le Sauveur du Monde pour diſſiper toutes les difficultez dont la raiſon de ſes Diſciples eſtoit préöccupée contre ſa Reſurrection, que de leur produire ſon corps vivant, en leur diſant: Voyez-moy, touchez-moy; car un eſprit n'a ni chair, ni os ?

I'eſpere que l'Auteur me ſatisfera ſur ces plaintes, & ſur cette eſperance, je luy feray remarquer deux choſes; l'une que quand il nous dit, qu'un moyen n'eſt pas propre à trouver la verité, lors qu'il eſt propre à combattre & à obſcurcir toute verité, il s'eſt laiſſé ſurprendre à une choſe qui ſemble avoir quelque eſprit, mais qui au fond n'a point de ſolidité. Car il n'ignore pas que ces moyens generaux, comme ſont les diviſions, les metodes, les abbregez, les ſources des raiſonnemens, & autres choſes ſem-

blables, ſont communs aux deux partis, ſans que l'a- Chap. II.
bus en doive faire condamner l'uſage; non plus que de l'encre, & du papier, qui ſervent également à chercher & à combattre la verité. Il ſeroit bon de raiſonner plus juſte dans un commencement de Refutation.

L'autre choſe que l'Auteur reconnoîtra eſt, qu'en faiſant des plaintes injuſtes contre mon écrit, il nous a fait juſtice ſans y penſer ſur ſon premier Traité, & m'a donné occaſion de luy dire, qu'un homme qui attaque un Livre où la matiere de l'Euchariſtie eſt traitée à fond, & à qui perſonne n'a répondu, ne le doit point faire, comme il a fait, par un *Abbregé confus & captieux*, & par un *Amas de difficultez* contre une verité de fait que Monſieur Aubertin a renduë ſenſible; & ainſi la cenſure retombe ſur luy-meſme, mais elle y retombe plus forte & plus juſte qu'elle n'eſt partie de ſa main.

CHAPITRE II.

Où il eſt montré que c'eſt en vain que l'Auteur de la Refutation a recours aux myſteres difficiles du Chriſtianiſme, pour mettre à couvert la Tranſſubſtanciation, & la preſence réelle.

LES abſurditez qui naiſſent de la Tranſſubſtanciation, & de la preſence réelle ſont ſi étonnantes, que l'ombre meſme en a fait peur à l'Auteur de la Refutation. Vn ſimple abbregé de la doctrine des Peres l'a tellement effrayé qu'en s'écriant, *Amas de difficultez*, il s'eſt allé mettre à l'abry des myſteres difficiles du Chriſtianiſme. Mais aprés luy avoir montré qu'il a cherché ce refuge avec précipitation, & ſans occaſion legitime, il faut encore

luy faire voir, qu'il luy est absolument inutile, & que nos mysteres ne donnent point de protection aux siens.

I'avouë donc que la Religion Chrestienne enseigne des mysteres, que l'entendement humain a de la peine à comprendre, qui ne s'établissent pas d'eux-mesmes sur l'évidence de la raison, & contre qui l'on peut faire un amas d'objections surprenantes, ou qui auront de la couleur. Ie veux mettre dans ce rang la Trinité, l'Incarnation, la Redemption de Iesus-Christ, le Peché originel, la Grace, & l'Eternité des supplices de l'Enfer, & je ne nie pas que les Sociniens qui impugnent toutes ces saintes doctrines, n'ayent de la subtilité. Ie tombe d'accord, que si Dieu eust voulu marquer expressément dans les anciennes Propheties toutes les circonstances de la naissance, de la vie, & de la mort de son Fils, jusques-à nous designer sa stature, les traits, & les lineamens de son visage, il le pouvoit faire: & que de mesme Iesus-Christ pouvoit ou marquer luy-mesme, ou faire marquer précisément par ses Apostres toutes les heresies qui ont paru dans la suite des siécles contre les veritez Evangeliques, sans laisser aux Conciles le soin d'en faire une particuliere condamnation. Ie reconnois avec l'Auteur, que le silence & les nuäges qui se trouvent dans la revelation de Dieu, ne sont pas moins dans l'ordre de sa Providence, que ses lumieres, & sa parole; & que les ombres qu'il a voulu laisser sur les mysteres, sont elles-mesmes un mystere ou de sa sageſſe, ou de sa justice, dont nous ne devons nous approcher qu'avec la frayeur de Moyse, qui disoit au pied de la montagne, *Ie suis épouvanté, & j'en tremble.*

Mais il faut prendre garde à n'abuser pas de ces

difficultez, ou de ces obscuritez par lesquelles Dieu a voulu exciter nôtre diligence, & humilier nôtre orgueil, & non pas favoriser les égaremens de l'esprit humain. Car si l'on ne distingue l'usage d'avec l'abus, il n'y aura point d'imagination grossiere, qui sous ce pretexte ne se fâche d'estre rejettée. [a] Valentin, Menander, Marcion, & tous ces heretiques anciens deffendoient leurs folies par l'ambiguité & l'insuffisance des Ecritures. [b] Basilide debitoit ses songes sous le voile d'une doctrine mystique. [c] Appelles protestoit qu'il ne faloit pas chercher la raison de la foy, & [d] l'Arien qui disputa contre S. Atanase se couvroit de ce que les Ecritures luy paroissoient fort discordantes & contraires à elles-mesmes sur la matiere qu'ils traitoient. Il y a donc du danger de tomber dans les pieges des hommes, sous pretexte d'éviter ce que l'Auteur appelle *les pieges de Dieu.* Car les absurditez voudront passer pour simples difficultez, & dés qu'on entreprendra d'examiner les visions mesmes des Fanatiques, elles feront ferme sur le respect qu'on doit aux mysteres difficiles. Chap. II.

[a] *Iren. adversus hæres. L. 3. c. 2.*

[b] *Euseb. histor. Eccles. L. 4. c. 6.*

[c] *Euseb. L. 5. c. 12.*

[d] *Disput. in Nic. Concil. con. Ari. to 1. edit. Paris.*

Sans mentir si nous avions admis ce principe, [a] *Qu'il faut prendre les difficultez pour une marque de verité*, comme l'Auteur se le persuade, nous serions tous les jours en estat d'ouïr de belles extravagances. Les fous desirant d'en estre creus aussi-bien que les sages, se picqueroient à l'envy d'entasser difficultez sur difficultez, & dans ce bizarre combat, nôtre foy seroit le prix du plus ridicule. Ie ne veux pas faire ce tort à l'Auteur que de luy attribuer une maxime qui a des consequences si étranges, & j'aime mieux prendre ce qu'il en a dit pour une exaggeration éloquente, que pour une declaration précise de son sentiment. Car il sait bien qu'encore que les do-

[a] *Pag. 107.*

Chap. II. ctrines celeſtes ayent des difficultez, ce n'eſt pas pourtant de-là que l'on tire les marques de leur verité : Rien ne paroiſt par ce qui le cache; & luy-meſme vient de nous dire, que ce qui obſcurcit la verité n'eſt pas propre pour la faire reconnoiſtre. Les difficultez eſtant des ombres, qui couvrent une partie de la verité des doctrines Evangeliques, on peut bien montrer par là, que ce ſont des myſteres, mais il faut prouver d'ailleurs que ce ſont des vrays myſteres, dignes de la foy des hommes.

Il y a donc un diſcernement à faire des vrays myſteres d'avec les faux. Car il faut recevoir ceux-là ſans avoir égard aux difficultez qu'on y trouve, au lieu que ces derniers meritent d'eſtre rejettez par les abſurditez qui les ſuivent. Mais pour faire ce diſcernement on doit obſerver ces trois regles. La premiere eſt, qu'il faut mettre de juſtes bornes aux tenebres de Dieu pour me ſervir de la comparaiſon de l'Auteur, & ſe ſouvenir que l'ancienne nuée n'avoit pas ſeulement des obſcuritez, mais qu'elle avoit auſſi des lumieres. La ſeconde qu'il faut bien diſtinguer les tenebres, & la lumiere de Dieu, d'avec les tenebres, & la lumiere des hommes. Et la troiſiéme qu'il faut ſe tenir du côté de la lumiere, & en reſpectant les tenebres de Dieu, n'entreprendre pas de les penetrer avecque nos fauſſes clartez.

Si nous examinons ſur ces regles tout ce qui ſe preſente ſous le titre de myſteres difficiles, nous ne ſaurions nous tromper à reconnoiſtre les vrays d'avec les faux, & ce qui eſt divin d'avec ce qui eſt humain. Et pour ne chercher pas des exemples hors de nôtre diſpute, quand le myſtere de la Trinité, dont l'Auteur exaggere les difficultez avec tant d'excés, ſe preſente à moy, je me ſouviens, que ſi Dieu a des tene-

bres, il a aussi des lumieres qu'il faut consulter pour établir les veritez de la Foy. Ie consulte donc premierement l'Ecriture sainte la plus éclatante & la plus vive de toutes les lumieres de Dieu, & j'y trouve ce mystere enseigné d'une maniere si distincte, & si évidente, que le Soleil n'est pas plus visible dans les Cieux, que la Trinité l'est dans ce divin Livre. I'y voy d'un côté l'unité de la nature divine bien établie; Moyse l'enseigne; [a] *Ecoute Israël*, dit-il, *le Seigneur nôtre Dieu est un seul Eternel.* Esaïe la confirme, [b] *Ie suis*, dit Dieu, *le premier & le dernier, & il n'y a point d'autre Dieu que moy.* S. Paul la presche, [c] *Il y a un seul Dieu*, dit-il, *& un seul Mediateur.* I'y voy de l'autre côté la divinité du Pere, du Fils, & du S. Esprit si inviolable, que toute la temerité des heretiques n'ose l'attaquer, que par des détours, & des distinctions, qui ont autant d'impertinence, que d'impieté. Car si le Seigneur de la terre & du ciel est Dieu, le Pere l'est, [d] *Ie te rends graces, ô Pere, Seigneur du ciel & de la terre*, dit Iesus-Christ: le Fils l'est aussi, puis-qu'il est dit, [e] *qu'au nom de Iesus tout genou se ploye, de ceux qui sont aux cieux, en la terre, & sous la terre & que toute langue doit confesser qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu le Pere*: le S. Esprit l'est de mesme, puis-que S. Paul dit, [f] *qu'il fait toutes choses, & qu'il distribuë à chacun selon ce qu'il veut.* Si le Createur du Monde est Dieu, le Pere l'est. [g] *C'est luy*, dit S. Paul, *par qui toutes choses sont*: le Fils l'est aussi, [h] *car par luy*, dit ce mesme Apostre, *toutes les choses qui sont au ciel, & en la terre ont esté creées, les visibles, & les invisibles, les trônes, les dominations, les principautez, les puissances; toutes choses ont esté creées par luy*: le S. Esprit l'est de mesme, [i] car *les cieux*,

Chap. II.

a *Deuter.* 6 4.
b *Esa.* 44. 6.
c 1. *Tim.* 2. 5.
d *Luc.* 10. 21.
e *Philipp.* 2. 10. & 11.
f 1. *Cor.* 12. 11.
g *Heb.* 2. 10.
h *Coloss.* 1. 16.
i *Ps.* 33. 6.

Chap. II. dit David, *ont esté faits par le Verbe de Dieu, & toute l'armée des cieux par l'Esprit de sa bouche.* Si celuy qui soûtient le Monde par sa providence est Dieu, le Pere le fait, [k] *Mon Pere agit jusques à maintenant*, dit Iesus-Christ : le Fils le fait aussi, [l] *Il soûtient*, dit S. Paul, *toutes choses par sa parole puissante* : le S. Esprit le fait de mesme, [m] *Si tu envoyes ton Esprit*, dit David, *les creatures sont recreées, & tu renouvelles toute la face de la terre.* Ie trouve, enfin, dans cette Ecriture la distinction des trois Personnes clairement établie comme leur Divinité. Car elle paroist par tout dans l'Incarnation du Fils de Dieu, dans son Baptesme, dans ses Miracles, dans sa Vie, dans sa Mort, dans sa Resurrection, dans son Ascension, dans son intercession, dans la mission du S. Esprit, dans le Baptesme des Chrestiens, & en un mot, dans toute la doctrine des Evangelistes, & des Apôtres.

k *Ioan.* 5. 17.

l *Heb.* 1. 3.

m *Ps.* 104. 30.

Aprés l'Ecriture Sainte, je consulte les principales parties de la Religion Chrestienne, qui sont une autre lumiere de Dieu, & je les trouve si liées avec la Trinité, qu'il n'est pas possible de l'en détacher sans ruïner tout. La Divinité du Fils de Dieu, sa charge de Mediateur, son Sacerdoce, son regne, sa prophetie, ses combats, ses victoires, & son triomphe, tout est joint avec elle, comme les parties de la celebre statuë d'Atenes avec l'image du Statuaire.

Ie consulte encore la raison, & j'avouë qu'elle ne m'enseigne pas ce mystere ; mais sans dire qu'elle-mesme me renvoye à une revelation plus haute, & qu'elle-mesme consent, que je croye tout ce que l'Ecriture me dit, je voy qu'elle approuve & reconnoist pour certaines d'autres veritez qui ont une liaison necessaire avec celle-cy ; comme la remission des pechez

chez des hommes, l'esperance du salut, & la necessité de la satisfaction. Chap. II.

Ie consulte, enfin, les sens, & quoy que ce mystere ne dépende pas de leur témoignage, je voy neantmoins avec plaisir, que s'ils ne l'établissent pas, ils ne le renversent pas aussi, & qu'ils n'établissent rien de contraire.

Mais à l'égard de la Transsubstanciation & de la presence réelle, il en est bien autrement; Car quand elles se presentent à nous sous le nom de mysteres difficiles, si nous consultons l'Ecriture Sainte, nous ne les y trouvons enseignées, ni en termes exprés, ni par aucune consequence legitime; mais au contraire l'Ecriture dit beaucoup de choses qui les détruisent. Si nous consultons les plus sacrez articles de la Religion, nous ne voyons pas qu'ils ayent aucune liaison, ni aucune consanguinité, s'il m'est permis de parler ainsi, avec elles; il y en a mesme quelques-uns qui se déclarent contr'elles ouvertement, comme contre des doctrines étrangeres & supposées. Si nous consultons la raison, de quelque costé que nous la prenions, il n'est pas possible de l'adoucir en leur faveur. Si nous nous tournons du costé des sens, ils dépose nt si fortement & si unanimement contr'elles, qu'il n'y a rien de plus précis. Aprés y estre revenus mille fois, ils nous disent toûjours la mesme chose, & il n'y a pas d'apparence qu'ils changent de langage à l'avenir.

Voilà déja quatre differences essencielles que la premiere regle nous fournit pour ne confondre pas la Transsubstanciation & la presence réelle, avec les mysteres difficiles du Christianisme. La seconde ne nous aidera pas moins à faire ce discernement. Car pour commencer par la comparaison des tenebres de

Chap. II. Dieu, avec les tenebres des hommes, les difficultez de nos mysteres consistent, ou en ce que les choses spirituelles se trouvent cachées sous le voile des choses sensibles, comme sont les Types, les Sacremens, & les expressions empruntées des choses temporelles; ou en ce que les doctrines celestes nous sont quelquefois exprimées en des termes obscurs, dont l'intelligence dépend de l'étude & de la méditation ce que nous appellons les passages difficiles de l'Ecriture; ou en ce que la gloire des œuvres divines est couverte des infirmitez & des bassesses de la créature, qui en obscurcissent l'éclat, ce qui se rencontre particulierement dans l'anéantissement de Iesus-Christ; ou en ce que le silence de Dieu nous oste en partie la connoissance de ses veritez, quand sa parole nous les découvre, & c'est de cette sorte que la Trinité, l'Incarnation, la Redemption de Iesus-Christ, le Peché originel, la Grace, & l'éternité des supplices de l'Enfer, peuvent estre appellez des mysteres difficiles: car Dieu qui nous a fait savoir, que ces veritez sont, ne nous a pas voulu découvrir tout-à-fait, de quelle maniere elles sont; Ou enfin ces difficultez viennent d'un trop grand éclat de lumiere, & de majesté, qui se découvrant dans les mysteres à mesure qu'on les médite, engloutit la pensée, & en éblouïssant la raison la contraint d'adorer ce qu'elle ne peut bien comprendre. C'est ainsi que je trouve difficile à concevoir ce grand excés d'amour qui a porté le Fils Eternel à mourir pour nous, & cette tendre misericorde du Pere, qui nous a élûs de la masse de perdition, pour nous faire ses enfans: C'est ainsi qu'il est difficile de comprendre la puissance infinie, qui a tout créé de rien, & l'ordre ineffable de la Providence, qui meut & qui gouverne

toutes choſes. Voilà, ce me ſemble, de quelle ma- Chap. II.
niere nos myſteres ſont difficiles.

Mais ce qu'on appelle les difficultez de la Tranſſubſtanciation, & de la preſence réelle, ne conſiſte en rien de tout cela. Ce n'eſt ni les types, ni les figures, ni les expreſſions empruntées, ni l'obſcurité des paſſages, ni le voile des infirmitez, ni le ſilence de Dieu ſur la maniere de ces pretendus myſteres, ni un trop grand éclat de gloire, qui nous les rendent incomprehenſibles. Ce qui nous en éloigne, c'eſt qu'ils ſont enveloppez d'impoſſibilitez & de contradictions manifeſtes, comme ſont l'exiſtence des accidens ſans ſujet, la converſion d'une choſe en une autre qui exiſte déja réellement, l'augmentation de noſtre ſubſtance par la voye de la nourriture ſans addition d'aucune ſubſtance, la poſition d'un corps en pluſieurs lieux à la fois, l'exiſtence d'un corps à la maniere d'un eſprit, & d'autres choſes ſemblables, qui ſont certainement les ſonges de l'homme, plûtoſt que les miracles de Dieu, ſans parler des autres abſurditez, qui ſuivent neceſſairement ces doctrines.

De plus, à l'égard de nos myſteres, Dieu a tellement temperé ſes tenebres par ſa lumiere, qu'elles ne peuvent ni affoiblir noſtre foy, ni troubler noſtre conſolation : car ce qui eſt caché ſous le voile des choſes ſenſibles, nous eſt clairement expliqué ailleurs par des paroles nuës & développées ; ce qui eſt dit obſcurément en un endroit, nous eſt enſeigné fort diſtinctement en un autre. Ieſus-Chriſt, au milieu des infirmitez de ſa chair, a donné des marques de ſa Divinité. La majeſté des myſteres éblouït la raiſon, mais elle la ravit, & la remplit en l'éblouïſſant, & ſi Dieu nous cache une partie de ſes veritez,

Chap. II. la connoissance n'en est pas necessaire au salut.

Mais les difficultez de la Transsubstanciation, & de la presence réelle ne prennent jour de pas-un endroit; Dieu ne leur a donné aucun éclaircissement, ni directement, ni indirectement, ni par la voye des exemples, ni par la voye de la ressemblance, ni par la voye de la proportion; il se trouve, au contraire, des choses dans l'Ecriture qui les augmentent. Cependant, on me dit d'un costé, qu'il faut croire ces doctrines sous peine de damnation; & de l'autre, je voy que si je m'y trompe en les croyant, elles m'engagent à des choses qui renversent l'esperance de mon salut. Voilà donc des difficultez, qui troublent tout l'état de mon ame, & qui me jettent dans des perplexitez épouventables. Quelle apparence y a-t-il que ce soit les tenebres de Dieu? Quand un homme seroit au premier état d'Adam, en l'état mesme des Apostres, remply du S. Esprit, ces difficultez produiroient en luy le mesme effet, qu'elles produisent en nous; elles arresteroient sa foy, & troubleroient sa consolation. Asseurément ce sont les tenebres des hommes, & non pas celles de Dieu; car Dieu ne les eust pas laissées dans cette force, sans les adoucir par quelque temperament de sa lumiere. Si vous voulez que Dieu *tende des pieges aux hommes*, dites au moins que c'est au vice des hommes, & non à leur innocence; à leur aveuglement malicieux, & non à la simplicité de leurs sens, & à la droiture de leur raison; & souvenez-vous de ce que dit saint Paul: [a] *Que si nostre Evangile est couvert, il est couvert à ceux qui perissent, de qui le Dieu de ce siecle a aveuglé les entendemens.*

a 2. Cor. 4. 3. & 4.

Enfin, les mysteres Evangeliques sont si fort au dessus de nous, que la raison ne trouve pas étrange

qu'il y ait des difficultez. L'eſſence divine & ſes attributs, les perſonnes avec leurs relations, les decrets de l'élection & de la reprobation, l'union hypoſtatique du Verbe avec la chair, la ſatisfaction de la juſtice Divine par le ſang de Ieſus-Chriſt, & les voyes du concours de Dieu ſur nos volontez, ſont des choſes éloignées de noſtre veuë, & d'elles-meſmes incomprehenſibles; nos ſens ne s'en peuvent méler, & noſtre raiſon avouë qu'elle s'y trompe. Mais les difficultez de la Tranſſubſtanciation & de la preſence réelle, ſont ſur des choſes que nous voyons tous les jours, ſur le pain & ſur le vin, qui ſont nos alimens familiers, & ſur l'exiſtence d'un corps humain, de meſme nature que les noſtres; les ſens proteſtent que ce ſont leurs objets, & la raiſon déclare que ſes experiences, à cét égard, ſont infaillibles. Chap. II.

S'il y a de la difference entre les difficultez de la Tranſſubſtanciation, & de la Preſence réelle, & celles de nos myſteres, il n'y en a pas moins entre les preuves qui les ſoûtiennent: Car nos myſteres ſont établis ſur les déclarations expreſſes des Prophetes, des Evangeliſtes, & des Apoſtres, c'eſt-à-dire, ſur la voix de Dieu-meſme, qui s'en eſt ſi clairement expliqué dans ſes Ecritures Saintes, qu'il faut eſtre incredule volontairement, pour y reſſiſter. Par exemple, que ſe peut-il trouver de mieux fondé dans l'Ecriture que la Divinité de Ieſus-Chriſt, qui eſt elle-meſme le fondement de tous les autres myſteres? Les noms & les tiltres de [a] Dieu, [b] de Seigneur, [c] de Fils de Dieu, [d] de Fils unique & propre de Dieu, [e] d'égal au Pere, luy ſont donnez pluſieurs fois dans

a *Eſa.* 9. 6. *Pſ.* 45. 7. *Oſe.* 1. 7. *Ioan.* 1. 1. & 20. 28.

1. *Tim.* 3 16. *Act.* 20. 28. *Heb.* 1. 8. *& alibi.* b *Paſſim in Novo Teſtam.* c *Paſſim etiam.* d *Ioan.* 1. 14. *&* 3. 16. *Rom.* 8. 31. e *Phil.* 2. 6.

le Vieux & dans le Nouveau Testament, & en des occasions où la metaphore n'a point de lieu. Ce qu'on appelle les attributs, ou les proprietez de l'Essence Divine, & qui en sont comme les caracteres, incommunicables, [f] l'Eternité, la [g] Toute puissance, la [h] Presence par tout, [i] la Connoissance de toutes choses, la [k] Vertu originaire de faire des Miracles, [l] l'Inspection des cœurs & des pensées, [m] la Gloire, & la Majesté infinie, [n] la Fermeté éternelle, ou l'Immutabilité; tout cela luy est distinctement attribué. Les plus éclattantes des œuvres Divines, celles-mesmes où la creature n'a point de part, comme la [o] Création de l'Vnivers, [p] la Conservation, & la Providence, [q] l'Election, [r] la Vocation efficace des hommes, [s] la Redemtion, [t] la Mission du S. Esprit, [u] la Protection de l'Eglise, [x] la Victoire de Satan, & du Monde, [y] la Remission des pechez, [z] la Condamnation derniere des méchans, & la Conduite des Fideles à la Felicité des Cieux; tout cela luy est rapporté proprement & litteralement. Le culte, que la conscience ne doit qu'à un seul Dieu, comme l'adoration, [a] la foy, [b] la confiance, [c] l'invocation, & [d] l'action de graces luy est rendu dans cette mesme Ecriture. Il est appellé [e] le Chef, [f] l'Epoux, & le [g] Seigneur de l'Eglise, [h] le Maître, & l'Heritier de la maison de Dieu. Et ce qui ferme la bouche à la plus opiniâtre contradiction; c'est, que les passages des Prophetes, qui parlent du Dieu d'Israël, de cét Eternel que l'ancien peuple reconnoissoit pour l'unique objet de sa crainte, sont évidemment rapportez par les Evangelistes, & par les Apostres à Iesus-Christ: comme celuy du 6. chap. d'Esaïe; *I'ay veu le Seigneur assis sur un trône haut élevé, & ses pans rempliſſoient le Temple, & les Seraphins cou-*

f *Proverb.* 8. *Es.* 9. 5. *Mich.* 5. 1. *& alibi.*
g *Apoc.* 1. 8. *Phil.* 3. 21.
h *Matt.* 18. 20. *&* 28. 20.
i *Ioan.* 21. 17. *&* 16. 30. *& alibi.*
k *Marc.* 5. 30. *Luc.* 6. 19. *Act.* 3. 12. *&* 4. 7. 10.
l *Apoc.* 2. 23. *& alibi.*
m *Ioan.* 12. 41.
n *Heb.* 1. 11. 12. *&* 13. 8.
o *Ioan.* 1. 3. *Heb.* 1. 2. *& alibi.*
p *Heb.* 1. 3.
q *Ioan.* 13. 18.
r *Ioan.* 10. 16.
s *Passim in Novo Testam.*
t *Ioan.* 16 7.
u *Ioan.* 10. 28.
x *Coloss.* 2. 15. *&* *Ioan.* 16. 33.
y *Matt.* 9. 5. 6.
z *Ioan.* 5. *&* 6. *Act.* 17. 31.
a *Ioan.* 3. 16. *& alibi.*
b *Rom.* 8. 34.
c *Act.* 7. 59.
d 1. *Tim.* 1. 12.
e *Coloss.* 1. 18.
f *Eph.* 5. 31. 32.
g *Passim in Novo Testam.*
h *Heb.* 3. 3. *& seq.*

vrant leurs faces de leurs aisles, crioient, Saint, Saint, Chap. II.
Saint, est le Seigneur des Armées, & tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire, est rapporté à Iesus-Christ Fils de Marie, par S. Iean au 12. de son Evangile. Et celuy du Pseaume 97. *Vous tous les Anges prosternez vous devant luy* ; c'est-à-dire devant le Seigneur Regnant, autour de qui est la *nuée* & l'obscurité, & dont le Trône est affermy par la Iustice & le Iugement, comme il paroist par la lecture de ce Pseaume, est rapporté à Iesus-Christ par S. Paul, au premier chap. de l'Epistre aux Hebreux. Et celuy du Pseaume 102. *Seigneur tu as fondé la terre, & les cieux sont l'ouvrage de tes mains*, &c. est rapporté à Iesus-Christ, dans le mesme chapitre premier de l'Epistre aux Hebreux.

Voilà ce me semble de bonnes preuves, que je puis bien nommer les lumieres de Dieu. Car, au reste, la divinité de cette Ecriture qui nous les fournit, se montre d'elle-mesme par mille marques éclatantes, & qui convainquent la raison. C'est un trône de gloire d'où le S. Esprit fait sortir mille éclairs, & mille feux étincelans. [a] *C'est la voix du Ciel*, dit Lactance, *enseignant la verité, & nous montrant une lumiere plus claire que le Soleil, une lumiere celeste qui se leve sur tous ceux qui ont des yeux.* La lecture des Ecritures, dit S. Chrysostome, est l'ouverture des Cieux ; & [b] Origene a bien remarqué qu'un homme qui lit l'Ecriture avec soin, reconnoist que les paroles qu'il lit ne sont pas proferées par un homme, mais que ce sont les paroles de Dieu, & qu'il sent en luy mesme, que ces livres ne sont pas écrits par un art humain, mais par une éloquence divine.

a *Inst. l. 3. c. 30. & c. 26.*

b *Orig. περὶ ἀρχῶν, l. 4. c. 1.*

Comparez, je vous prie, ces lumieres toutes du

Chap. II. Ciel, avec celles dont on colore la transſubſtanciation, & la préſence réelle, & vous verrez que ces dernieres ſont des lumieres en peinture, qui ne ſauroient vaincre l'obſcurité d'une nuit ; parce que la nuit eſt réelle, & que les lumieres ſont imaginaires.

[a] On nous donne pour preuves quelques paſſages des Peres mal-entendus ; quelque pretenduë conformité des Egliſes Schiſmatiques ; quelques conjectures en l'air, ſur l'impoſſibilité d'un changement ; je ne ſay quelle hiſtoire de la converſion de Bérenger en mourant ; la devotion des Convens, & la ſainteté d'Eliſabet & de Malachie.

a Refut. *page 111. & ſuivantes.*

Ce ſont les preuves, que l'Auteur nous exhorte d'enviſager dans toute leur majeſté, diſant, que nous aurons bien peu de ſens, ſi nous n'en ſommes touchez. En verité, je demeure fort mal ſatisfait aprés de ſi grandes preparations. J'attendois de voir crever de tous côtez la nuée myſtique, & que les lumieres de Dieu ſortant tout d'un coup des Cieux, reſplendiroient en terre, comme dans la converſion de S. Paul. J'attendois, ou des paſſages convaincans tirez de la parole de Dieu, ou des oracles & des revelations nouvelles, ou, au moins, des raiſonnemens tirez de la ſubſtance du Chriſtianiſme. Mais toutes ces lumieres que je voy, ſont des lumieres d'hommes, de fauſſes clartez qui ſortent de la terre, & qui ſont bien differentes de celles de nos myſteres.

La troiſieſme regle que j'ay donnée, c'eſt qu'il faut ſe tenir du coſté de la lumiere de Dieu, & reſpecter ſes tenebres, ſans entreprendre de les diſſiper de ſoy-meſme. C'eſt une regle d'humilité, dont l'inobſervation, toûjours fatale à la Religion, a produit la plus-part des difficultez dont les prophanes & les

heretiques chargent nos doctrines. L'Ecole Romaine a fait à l'égard de nos mysteres ce que Pompée fit au Temple de Ierusalem. Car elle a voulu penetrer par tout sans épargner le dernier Sanctuaire, & sa temerité a esté punie par ces difficultez, que l'Auteur appelle *effroyables*, & qu'il faut plûtost attribuer à l'égarement des hommes qui ont voulu marcher sans guide, qu'aux mysteres mesmes de la Foy. Pour éviter ces abysmes il faloit estre modeste; il faloit aller autant que la lumiere de Dieu va, & s'arrester où ses tenebres commencent. Mais on s'est imaginé, que puis que les étoiles du Ciel éclairent la terre, les chandelles qui sont en terre pourroient bien illuminer le Ciel: on a essayé de découvrir ce que Dieu a caché; & de là sont venuës les difficultez. Chap. II.

Il ne se peut rien dire de semblable à l'égard de la Transsubstanciation. Ce n'est pas nostre excessive curiosité qui en a fait naistre les difficultez, puis qu'elles sont toutes formées dans la créance de Rome. Elle pose une apparence sans réalité, & une réalité sans apparence, la figure du pain sans sa substance, & la substance du corps de Christ sans sa figure; un corps en plusieurs lieux separez, & plusieurs parties distinctes d'un mesme corps, en un point. Ainsi, nous pouvons dire, que les difficultez de nos mysteres sont dans le silence, & non dans la parole, dans ce qui est couvert, & non dans ce qui est declaré: au lieu que celles de la Transsubstanciation sont dans la parole & non dans le silence, dans ce qu'on en dit, & non dans ce qu'on en cache; Elles naissent mesmes des preuves qu'on employe pour la soûtenir, c'est-à-dire du témoignage des Peres, de l'histoire des siécles passez, & des décisions des Conciles; de

Chap. II. sorte que ses propres lumieres ne servent qu'à convaincre & à condamner son aveuglement.

Ne faloit-il pas que l'Auteur considerast toutes ces differences, avant que d'alleguer les mysteres difficiles, pour ne s'engager pas si facilement dans un party, qui favorise les impies & les heretiques, & qui tend à jetter des scrupules dans les ames, qui d'ailleurs n'ont que trop de panchant à douter de la verité des doctrines Evangeliques?

Ne faloit-il pas laisser à une plume moins discrette que la sienne, le soin de relever des difficultez frivoles, & qui ne sont que dans l'imagination des hommes préoccupez? comme [a] *que Dieu n'a pas marqué par ses Prophetes le jour, & l'heure de la naissance de Iesus-Christ*; [b] *qu'il a caché le regne Spirituel de son fils sous des expressions empruntées d'un regne exterieur & temporel*; [c] *que les Propheties peuvent recevoir un double sens, & s'appliquer litteralement à David, ou à Salomon*; [d] *que Iesus-Christ n'a pas formellement condamné toutes les heresies, ni n'a évité les expressions dont les heretiques abusent*; [e] *& que les Apostres ne nous ont pas laissé un Symbole aussi clair sur la Trinité, & sur l'Incarnation qu'est celuy de S. Atanase.*

a Refut. page 101.
b Là mesme.
c Page 103.
d Là mesme.
e Page 104.

Car qu'y a-t-il de plus leger que cela? Les Prophetes ont-ils esté des historiens, ou des Evangelistes? La Loy ne devoit-elle pas avoir des ombres & des figures? Vne regle de verité doit-elle s'étendre jusques-à marquer formellement toutes les erreurs? Et faut-il oster du monde toutes les expressions, dont la malice ou la sottise des hommes abuse? Quelle obscurité y a-t-il en tout cela, non plus que dans le Symbole, qui n'y doive estre necessairement, & qui ne soit d'ailleurs suffisamment éclaircie?

Faloit-il porter sa chaleur jusques-à cét excés que de nous alleguer des difficultez fausses, & sans fondement? comme [a] *que l'immortalité des ames, & la béatitude éternelle sont ensevelies dans les livres de l'Ancien Testament*; [b] *que Iesus-Christ n'a pas fait connoistre sa Divinité en des termes clairs, & que l'on ne puisse éluder*, [c] *& qu'il ne s'est fait voir aprés sa Resurrection qu'à un petit nombre de témoins?* Chap. II.

a Page 103.

b Là mesme.

c Là mesme.

Quand il n'y auroit que ces belles paroles de David au Ps. 17. *Seigneur, délivre-moy des gens du monde, dont la portion est en cette vie*, &c. *mais moy je verray ta face en justice, & seray rassasié de ta ressemblance quand je seray réveillé.* Et ce que [a] Iacob dit en mourant; *Seigneur j'ay attendu ton salut*; & Esayë au 57. chapitre de son livre, *Le Iuste est mort, & il n'y-a personne qui y prenne garde, & les bien-aimez sont recueillis sans qu'on y soit attentif. Le Iuste a esté recueilly arriere du mal, il entrera en paix, ils se reposent en leurs couches, savoir quiconque aura cheminé devant luy*; & Salomon au livre de l'Ecclesiaste, [b] *La poudre retourne en terre, comme elle y-avoit esté, & l'Esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Quand il n'y auroit, dis-je, que ces passages, ils suffisent pour dissiper la premiere de ces accusations, & pour établir l'immortalité de l'ame, & la beatitude éternelle; sans parler [c] du raisonnement de Iesus-Christ contre les Saducéens, ni de celuy de S. Paul, [d] qui conclud que les Patriarches ont desiré la patrie celeste, parce qu'ils se sont declarez étrangers, & pelerins sur la terre.

a *Gen.* 49.

b *Chap.* 12.

c *Marc.* 12.

d *Heb.* 11. 13. 14.

La seconde se peut refuter par un nombre infiny de textes Evangeliques, que l'Auteur ne sauroit dissimuler. *Personne*, dit Iesus-Christ, *n'est monté au Ciel, sinon celuy qui est descendu du Ciel, assavoir*

Chap. II. *le Fils de l'Homme qui eſt au Ciel*, au 3. chapitre de S. Iean ; & au 17. *Pere glorifie-moy envers toy-meſme, de la gloire que j'ay euë par devers toy avant que le monde fut fait* ; & au 14. *Philippe, qui m'a veu, il a veu mon Pere, & comment dis-tu, montre-nous le Pere ? Ne crois-tu pas que je ſuis au Pere, & le Pere en moy ?* & au 28. de S. Matthieu, *Toute Puiſſance m'eſt donnée au Ciel, & en la Terre ; Allez, enſeignez toutes les Nations, les baptiſant au nom du Pere, du Fils, & du S. Eſprit : Voicy je ſuis avec vous toûjours juſques-à la conſommation du ſiecle.* N'eſt-ce pas enſeigner clairement ſa Divinité ?

Enfin, la derniere accuſation contredit formellement à S. Paul, qui nous aſſeure au 15 chapitre de la premiere aux Corinthiens, *que Ieſus-Chriſt reſſuſcité a eſté veu de plus de cinq cens freres à une fois.* Eſt-ce ne ſe faire voir qu'à un petit nombre de témoins ? I'avouë qu'il ne ſe montra pas à tout le peuple, mais aux témoins, qui avoient eſté choiſis de Dieu pour cela, comme S. Pierre le dit dans le livre des Actes. Mais pourquoy faut-il reduire ces témoins à un petit nombre contre l'expreſſe declaration de S. Paul ? Sans mentir il y a en cela du chagrin contre nos myſteres.

Ie ne ſay d'où vient ce chagrin, mais il faut que la cauſe en ſoit bien forte, puis-qu'elle a empeſché l'Auteur de conſiderer, que de la maniere qu'il s'y prend, il ſe refute luy-meſme, à meſure qu'il me combat. Car s'il veut que la Tranſſubſtanciation ſoit un myſtere qu'il ne faut pas attaquer par les ſeules difficultez, il doit permettre auſſi que je veüille, que le changement arrivé dans l'Egliſe Romaine ſoit un autre myſtere, que de meſme il ne faut pas attaquer par les ſeules difficultez ; & s'il y a de l'avantage, il

est de mon costé; parce que ce changement est un mystere, & pour me servir de ces termes, *un mystere effroyable* de la justice & de la Providence de Dieu, qui a permis, que les hommes tombassent dans des sentimens si éloignez de la verité & de la pureté de sa Religion; au-lieu que la Transsubstanciation ne seroit au pis aller, qu'un mystere de la doctrine revelée. Ayant donc attaqué ce changement comme il a fait, par la voye des difficultez, je suis en droit de luy donner le choix, ou de revoquer sa maxime, ou de revoquer son Traité. Que s'il dit que je n'ay pas raison d'appeller ce changement, un mystere de la Providence, je luy diray qu'il en a moins d'appeller la Transsubstanciation un mystere de la Revelation. Chap. III.

CHAPITRE III.

Où sont rapportées les preuves qui combattent la Transsubstanciation, & la presence réelle, pour en faire comparaison avec celles que l'Auteur de la Refutation nous donne pour les établir.

CE que je viens de dire touchant nos mysteres fait assez voir quel jugement on doit faire de la Transsubstanciation, & de la presence réelle, & dans quel rang il faut tenir ces doctrines qui sont si differentes de celles de l'Evangile: mais nous en serons encore mieux éclaircis, si nous entrons dans la comparaison, que la Refutation veut que nous facions, des preuves qui les soûtiennent, avec celles qui les combattent, pour reconnoistre ce qui doit passer pour difficulté, & ce qui doit passer pour lumiere. Car encore que les plaintes de l'Auteur soient à cét égard injustes, & de nulle force, puis que Monsieur Aubertin s'est fort heureusement acquitté

Ch. III. de cette comparaiſon dans le livre, qui a donné naiſſance à noſtre diſpute, je ne laiſſeray pas de luy donner la ſatisfaction qu'il deſire, & de la luy donner de bon cœur, ſans craindre ces victoires anticipées, dont il nous dit que ſon Egliſe ſe glorifie.

La premiere autorité qui ſe declare contre la créance de Rome eſt celle de nos ſens, à qui Dieu, dit[a] Tertullien, a donné l'intendance, la diſpenſation, & la jouïſſance de toutes ſes œuvres. Toute la nature aboutit à eux; les actions, les paſſions, les deſirs, & les mouvemens de tous les animaux en dépendent; les liaiſons des familles, des villes, des royaumes; les arts, les ſciences, & le commerce; les deſſeins, les travaux, & les eſperances des hommes en relevent. Dieu qui en eſt le Createur, eſt le garant de leur fidelité. Ieſus-Chriſt meſme a bien voulu remettre à leur deciſion, la verité de ſa Naiſſance, de ſa Vie, de ſa Mort, de ſa Reſurrection, & de ſon Aſcenſion, & a établi les doctrines fondamentales de ſa Religion, ſur la certitude de leurs rapports. Cependant, ils dépoſent unanimement contre la Tranſſubſtanciation, & contre la preſence réelle, ſans qu'on puiſſe accuſer ni le vice de leurs organes, ni le trouble de l'imagination, ni le milieu, ni la diſtance, ni dire autre choſe, ſinon que Dieu luy-meſme immediatement cauſe leur illuſion. Mais qui le croira?

[a] *Tertull. de anima, c. 17.*

Secondement, les lumieres les plus communes & les plus naturelles de la raiſon rejettent ces dogmes, tant à cauſe de leurs conſequences inouïes, que pour les contradictions qu'ils enveloppent, & ſur tout parce qu'ils ſont d'eux-meſmes inconcevables. Car qui peut concevoir la réproduction d'un corps déja exiſtant depuis pluſieurs ſiecles, ſans une deſtruction

préalable ? Qui peut concevoir un corps existant en meſme temps en pluſieurs lieux, ſans que ni ſa forme, ni ſa matiere, ni ſa ſubſtance ſe ſoit multipliée ? Qui peut concevoir qu'un corps demeurant un & meſme, ſubſiſte en meſme temps à la maniere d'un corps, & à la maniere d'un eſprit ; & tant d'autres myſteres ſurprenans qui ſont enfermez dans ces doctrines ? Monſieur le Cardinal de Richelieu a dit en quelque endroit de ſa Methode, [a] *Que la lumiere naturelle ne peut tromper perſonne à cauſe de ſa pureté* ; Et en effet, quelque deſordre que le peché ayt mis dans noſtre raiſon, il y eſt reſté des clartez infaillibles en leurs jugemens. Mais ce ſont ces clartez & ces lumieres naturelles qui renverſent tout ce que Rome établit, & qui établiſſent ce qu'elle renverſe. Ch. III.

[a] Au chap. 1. ſur la fin.

A ces deux puiſſances ennemies de la Tranſſubſtanciation, & de la preſence réelle, ſe joint le ſilence de la premiere & de la plus inviolable de toutes les authoritez, qui eſt la parole de Dieu contenuë dans ſes Ecritures Saintes. Car qui croira que tant de miracles ſe faſſent tous les jours, en tous lieux, par le miniſtere des hommes, & par un établiſſement perpetuel dans l'Egliſe Chreſtienne, ſans que ni les Evangeliſtes ni les Apoſtres ayent eu charge de nous en avertir, ou ſans qu'ils ſe ſoient ſouvenus de nous en rien laiſſer dans leurs écrits ? Qui croira que ces doctrines tiennent le rang que Rome leur a donné dans la Religion, comme fondamentales, & neceſſaires au ſalut des hommes, ſans que la Révelation celeſte les ait favoriſées du moindre de ſes rayons ? Qui croira que ſi elles ſont de Dieu, Dieu les ait expoſées en proye aux contradictions de la raiſon & des ſens, qu'il a luy meſme armez contr'elles, ſans les munir de ſa protection par quelque de-

Chap. III. claration formelle de sa parole ? Qui croira que la Sagesse Divine ait voulu ravir à ses bien-heureux Apostres la gloire de nous réveler ces mysteres inouïs, pour la communiquer à deux Moynes dans l'obscurité des derniers temps, dans le neuviesme, & dans l'onziesme siécles? Dites-en ce qu'il vous plaira, je ne saurois croire que ce silence ne vous donne de l'inquietude ; sur tout si vous considerez qu'il y a dans le Nouveau Testament quatre differentes occasions, où selon toutes les apparences, il faudroit trouver la Transsubstanciation, & la presence réelle, distinctement énoncées.

La premiere occasion est l'histoire de l'Institution du S. Sacrement ; Car s'il faut croire les merveilles dont on nous parle, ne dérivent-elles pas de cette premiere source, & comment ne s'y en feroit-il aucune mention ? Cependant, il est vray qu'il ne s'y en fait point ; lisez & relisez les trois Evangelistes, vous n'y trouverez, ni le changement des substances du pain & du vin, ni la subsistance de leurs accidens sans sujet, ni la position du corps de Christ en plusieurs lieux, ni la distinction de son estre en Naturel, & Sacramental, ni son existence à la maniere d'un esprit, ni rien de ce qu'on nous ordonne de croire. Cela est assez étonnant.

La seconde occasion est l'histoire de ces tristes, & tendres consolations que le Sauveur donnoit à ses Disciples, estant sur le point de quitter le Monde, & de s'en aller au Pere, & que S. Iean a recueillies avec beaucoup de soin. C'estoit, ce me semble, un lieu propre pour leur parler de cette presence réelle de son corps, qui doit estre avec nous jusques à la fin des siécles. C'estoit le lieu de leur reprocher leur incrédulité ; car il venoit de celebrer la premiere Cene,

Cene, & de leur dire: *Faites cecy.* Que ne leur dit-il donc : Ie vous ay donné mon Humanité presente, sous les especes du pain & du vin ? Pourquoy vous troublez-vous de mon depart ? Ie ne vous abandonne pas, puis que vous m'aurez quand vous voudrez, dans vos mains & dans vos estomacs ; pourquoy vous affligez-vous ? Cependant, il leur parle de la protection de son Pere, de l'envoy de son S. Esprit, de la presence de sa Divinité, de la place qu'il va leur preparer au Ciel, de son intercession, & de son second avenement ; mais il ne leur dit pas un mot de cette prétenduë réalité. Cela ne vous surprent-il point ? Ch. III.

Le troisiéme lieu, où selon toutes les apparences, cette doctrine devroit paroître, est l'onziéme chapitre de la premiere Epistre aux Corinthiens, où saint Paul censure ce peuple de l'irréverence & de la prophanation qu'il commettoit dans la celebration de ce S. Sacrement. Ne vous semble-t-il pas, qu'il faloit dans cette occasion, relever toute la gloire de l'Eucharistie, & dire : C'est le corps propre du Fils de Dieu, & non plus du pain ni du vin ; la substance mesme de sa chair & de son sang que vous prenez de vos mains, & qui entre dans vos bouches ; pourquoy la prophanez-vous si outrageusement ? Mais il ne dit rien de cela. D'où vient une retenuë qui à en juger sur le pied de la Transsubstanciation, seroit si indigne de l'Apostolat de S. Paul, & si peu compatible avec son zele ?

Enfin le mesme Apostre traite assez amplement dans son Epistre aux Hebreux, le sacrifice de Iesus-Christ, par opposition aux sacrifices de l'ancienne Loy, & par rapport au Sacerdoce de Melchisedech. Comment donc s'est-il fait que dans une si belle

Chap. III. occasion il ne nous ait rien laissé de cette presence réelle de Iesus-Christ sur les Autels, sous la forme du pain & du vin, pour estre tous les jours immolé par les mains des hommes ? Que l'Auteur se préoccupe tant qu'il voudra ; je suis persuadé que s'il veut méditer sur le procedé des Evangelistes & de saint Paul, ce silence l'étonnera.

Mais il sera bien plus étonné s'il considere que dans ces mesmes occasions, qui demandoient la Transsubstanciation, & la presence réelle, dans ces mesmes lieux où la conscience espere de les trouver, il se trouve des choses qui leur sont évidemment contraires. Dans l'institution du S. Sacrement Iesus-Christ dit du pain : *Cecy est mon corps, rompu ou livré pour vous* : il parle de son sang comme d'un *sang répandu* ; il ordonne de celebrer le Sacrement *en commemoration de luy* ; il appelle le sacré Calice, *du fruit de vigne*. Dans sa derniere consolation aux siens, il leur déclare *qu'il s'en va, qu'il laisse le Monde, & qu'il est mesme necessaire qu'il s'en aille*. Dans la censure des Corinthiens, S. Paul appelle plusieurs fois le Sacrement, *du pain*, & il le distingue mesme d'avec le *corps de Iesus-Christ*. Dans l'Epistre aux Hebreux, non seulement il dit, *que Iesus-Christ est au Ciel*, mais il asseure avec beaucoup de force, *que s'il estoit sur la terre, il ne seroit pas Sacrificateur*. Ie ne touche pas maintenant, si la subtilité de l'école Romaine, peut ou ne peut pas éluder la force de ces passages. Cela n'est pas de mon sujet ; il me suffit de faire voir, que dans les mesmes lieux où il faudroit trouver la Transsubstanciation, & la presence réelle, si c'étoient des doctrines Apostoliques, on y trouve des choses contraires, sans qu'il y ait ni correctif, ni explication qui les adouciſſe.

Ie n'ignore pas qu'au temps où nous sommes, on conte pour rien tout ce que je viens d'alleguer ; que l'Ecriture, la raison & les sens, n'ont plus de part en cette contestation, & que je passe déja pour un homme de l'autre Monde, de m'estre si bonnement confié à des authoritez surannées. Mais si c'est le préjugé du siecle, nous déclarons franchement que ce n'est pas le nostre ; & toutes les fois qu'on nous demandera ce qui nous éloigne de la créance Romaine, nous dirons hardiment, que c'est les sens, la raison, & l'Ecriture. Ce sont les trois sources generales de nos connoissances ; l'une est la lumiere de tous les animaux ; l'autre est celle de tous les hommes, & la derniere est celle de tous les fidelles. Ch. IV.

CHAPITRE IV.

Continuation de nos preuves contre la Transsubstanciation, & la presence réelle, tirées de la doctrine commune & perpetuelle de l'Eglise ancienne.

MAIS ces premieres authoritez n'empeschent pas que je ne produise aussi l'exemple de l'Eglise ancienne & la foy commune de toute la terre, depuis les Apostres jusques à la fin du neuviéme siecle. En rendant donc à l'Auteur ses [a] propres paroles, il me permettra de luy dire, que s'il est necessaire pour obtenir le salut, de croire la Transsubstanciation, & la presence réelle, c'est une chose étrange que nous n'ayons plus d'esperance d'y parvenir, que par la damnation de tant de Martyrs, de tant de Saints, de tant de Peres, & generalement de tous ceux qui ont vescu dans l'ancienne Eglise, puis qu'il est vray qu'ils ne l'ont ni connuë, ni creuë, ni professée. En voicy les preuves.

[a] Voyez son Traité, *page* 5.

Chap. IV. Premierement, les SS. Peres qui appellent communément l'Eucharistie consacrée, du pain & du vin, employent aussi tous les termes dont on se peut raisonnablement servir pour marquer, qu'on entend de vray pain & de vray vin sans figure & sans équivoque. Car ils disent que c'est [a] *du blé*, [b] *du froment*, [c] *du fruit de vigne*, [d] *le fruit de la moisson*, & *la joye de la vigne*, [e] *les fruits de la terre*, [f] *les biens du Createur*, [g] *des creatures de ce monde*, où nous naissons & vivons, [h] *le sang de la vigne*, [i] *la liqueur de la joye*, [k] *un pain composé de plusieurs grains*, & *un vin fait de plusieurs raisins*, [l] *des pains au nombre pluriel*, [m] *un aliment sec*, & *liquide*, [n] *un pain que l'on rompt*, [o] & *dont chacun prend une partie*, [p] *un pain que l'on mange*, [q] & *qui rassasie le ventre*, [r] *du pain & du vin de mesme ordre que celuy de Melchisedec*. Apres tant d'explications, d'exaggerations, de differentes expressions, dira-t-on que l'Eucharistie n'est pas vrayment du pain & du vin, & qu'elle n'est ainsi nommée, que par un abus de langage, à cause qu'elle en porte les couleurs & les apparences? Non sans doute; ces diverses manieres de s'énoncer qui aboutissent toutes à un mesme sens, font voir que les SS. Peres ont entendu proprement, & de bonne foy, du pain & du vin.

a *S. Augst. serm. 44. de diverf.*
b *Eudoxia in Centon. sect. 36. & Arnob. Comment. in Ps. 104.*
c *Theodoret. Dial. 1. Hilar. Comment. in Matth. can. 30.*
d *Sedulius in opere Paschali, cap. 14.*
e *Isidor. Hispal. tract. de Allegor. Raban: Maurus, Comment. in Eccles. l. 7. c. 8.*
f *Tertull. l. 1. adversus Marcion. c. 14.*
g *Iren. l. 4 contra haref. c. 34. & lib. 5. c. 4. 8.*
h *Clem. Alex. L. 2. Pædag. c. 2.*
i *Idem, ibidem.*
k *Cyprian. Ep. 76. & Ep. 63. Theophilus Antioch. Comment. in Matth. Chrysost. hom. 24. in 1. Cor. Augst. tr. 26. in Ioan. & serm. 83. de diverf. Isidor. Hisp. de off. Eccl. l. 1. c. 18. & alij passim.*
l *Origen. contra Celsum, l. 8. Hesich. in Levit. l. 6.*
m *Iustin. Dial. cum Tryphone*
n *Ignat. Ep. ad Philad. Clem. Alex. lib. 1. Strom. Aug. serm. 140. de tempore, & Ep. 86. ad Casul. & alibi. Hilar. in Matth. can. 30. Beda in Marc. 14.*
o *Aug. cont. Don. post. coll. c. 6.*
p *Clem. Alex. l. 1. Strom. Orig. hom. 13. in Levit. Augst. de Civit. l. 17. c. 5. & tract. 59. in Ioan.*
q *Aug. serm. 9. de diverf. Isidor. Hisp. apud Bertram. Raban. Maurus de Inst. Cler. l. 1. c. 31.*
r *Chrysost. in Psal. 109. Beda hom. Æstiv. de 55. in Vigil. in Ioan. Bapt. & alij passim.*

Secondement, ils comparent l'Eucharistie consacrée à plusieurs choses, & par toutes ces comparaisons, ils nous enseignent que c'est de vray pain & de

Ch. IV.

vray vin en substance. [a] Ils la comparent avec le pain qu'on mangeoit dans la celebration de la Pasque, & disent que ce sont *des morceaux de mesme nature.* [b] Ils comparent le vin du sacré calice que Iesus-Christ beut, avec celuy qu'il beuvoit avant l'institution du S. Sacrement, & disent que l'un & l'autre est du vin. [c] Ils comparent le pain consacré avec la vertu que la consecration luy donne, & dans cette opposition ils disent, *que le pain est un aliment, mais que sa vertu est vivifiante.* [d] Ils comparent ce pain avec les pains de proposition que la Loy commandoit d'offrir, & en parlent comme estant également *du pain.* [e] Ils comparent les deux especes avec le pain & le vin de Melchisedec, & disent que *c'est aussi du pain & du vin.* [f] Ils comparent le sacré Calice avec le vin, que Iesus-Christ beut apres sa resurrection, & ils prouvent que le premier étoit du *vin*, parce que ce dernier en étoit aussi. [g] Ils comparent le pain apres la consecration, avec le Corps mesme du Sauveur, & ils disent, *que l'un est rond à l'égard de sa forme, & insensible quant à sa puissance*, mais que l'autre *a les traits, & les lineamens des membres*, & est *tout sentiment, tout mouvement, & tout action*, [h] Ils disent que ce sont deux pains differens, dont l'un est *consacré par les Prestres*, & l'autre est *le pain de vie*; [i] l'un *est un pain visible*, & l'autre *un pain spirituel*, [k] l'un *le pain du Seigneur que les méchans mangent*, & l'autre *le pain qui est le Seigneur mesme, que les méchans ne peuvent manger, mais que les fidelles reçoivent.*

a *Origen. Comment. in Ioan. tom. 32.*
b *Idem hom. 7. in Levit.*
c *Epiphan. in Pan. expesit. fid.*
d *Isidor. Pelus. Epist. l. 1. Epist. 401. & Cyrill. Hieros. Cat. 4. Myst.*
e *Cyprian. Epist. 63. Hieron Comment. in 26. Matt. Chrys. in Ps. 109. Isidor. Hisp. in Alleg. Beda & alij.*
f *Chrysost. hom. 83. in Matt.*
g *Epiphan. in Anchorat.*
h *Ambr. lib. de Bened. patr. c. 9.*
i *August. de serm. Dom. in monte c. 12. & c. 17.*
k *August. tract. 59. in Ioan.*

En troisiéme lieu, il n'y a presque point de questions essencielles contestées entre l'Eglise Romaine, & nous, qui ne soient formellement vuidées en nostre faveur, par les SS. Peres. L'Eglise Romaine soû-

tient que le pain ceſſe d'eſtre, lors qu'il eſt conſacré: Nous diſons qu'il ne ceſſe d'eſtre que lors qu'il eſt mangé: [a] S. Auguſtin declare en termes exprés, que *le pain n'eſt conſumé, ou ne ceſſe d'eſtre*, (car il employe ces deux expreſſions) *qu'en la reception du Sacrement, & quand ſon uſage prend fin.* L'Egliſe Romaine aſſeure qu'il ſe fait pluſieurs miracles au Sacrement: Nous diſons qu'il ne s'en fait point: [b] S. Auguſtin définit, *que ces choſes peuvent bien donner du reſpect comme religieuſes, mais que pour donner de l'admiration comme miraculeuſes, c'eſt ce qu'elles ne peuvent pas.* L'Egliſe Romaine dit que le Sacrement eſt le corps glorieux, & vivant de Ieſus-Chriſt: Nous diſons que ce ſont des creatures inanimées, ſanctifiées pourtant par la grace du S. Eſprit: [c] Theophile d'Alexandrie prononce *que le pain du Seigneur par lequel ſon corps eſt repreſenté, & que nous rompons pour noſtre ſanctification, le pain, dis-je, & le calice; qui tous deux ſont mis ſur la table de l'Egliſe ſont aſſeurément des choſes inanimées, ſanctifiées par la priere, & par la venuë du S. Eſprit.* L'Egliſe Romaine dit, que la conſecration change réellement la nature des choſes, le pain & le vin eſtant réellement convertis en la ſubſtance du corps & du ſang du Seigneur: Nous ſouſtenons, au contraire, que la conſecration ne change pas réellement la nature, mais qu'elle ajoûte la grace à la nature: [d] Theodoret décide expreſſément, *que Ieſus-Chriſt a honoré les Symboles viſibles du nom de ſon corps & de ſon ſang, non en changeant la nature, mais en ajoûtant la grace à la nature.* L'Egliſe Romaine enſeigne que les ſubſtances du pain & du vin ne ſont plus aprés la conſecration, & nous diſons que le pain & le vin gardent leur propre ſubſtance. Les SS. Peres

a *De Trinit. lib. 3. c. 10.*

b *Ibidem.*

c *Epiſt. 2. Paſchali.*

d *Dial. 2.*

Chap. IV.

prononcent, [c] *Que les Symboles mystiques ne quittent point leur propre nature, mais qu'ils demeurent en leur premiere substance, de mesme que le corps de Christ a gardé la vraye substance d'un corps, quand il a esté glorifié.* [f] *Que le pain consacré est honoré du nom de corps du Seigneur, encore que la nature du pain demeure en luy.* [g] *Que la substance, ou la nature du pain, ne cesse point d'estre au S. Sacrement, & que ce que nous celebrons est l'image, ou la ressemblance du corps et du sang de Christ.* [h] *Qu'il y a deux choses la substance sensible, & la grace intelligible, de mesme qu'au Baptesme.* [i] *Que Iesus-Christ nous a commandé d'offrir une image, une matiere choisie, asçavoir la substance du pain.* [k] *Que ces creatures, le pain & le vin sont apres la consecration, à l'égard de leur substance ce qu'elles estoient auparavant.* [l] *Que Iesus-Christ a établi les Sacremens de son corps & de son sang dans la substance du pain & du vin.* L'Eglise Romaine enseigne que Iesus-Christ est tous les jours present en terre à l'égard mesme de son corps & de son humanité: Nous disons qu'entant que Dieu, il nous est & nous sera toûjours present; mais qu'il est absent de nous entant qu'homme, son corps ayant esté élevé au Ciel, où nostre foy le doit aller trouver, sans le chercher plus en terre; Les SS. Peres définissent, [m] *Que quand à la nature de sa divinité, il n'est pas absent de nous; mais qu'il est absent selon la dispensation du corps qu'il a pris.* [n] *Qu'il ne faut pas le chercher sur la terre, mais au Ciel,* [o] *où il faut pousser & élever nostre foy, si nous le voulons tenir.* [p] *Qu'à l'égard de la presence de sa divinité, il est toûjours avec le Pere, mais qu'à l'é-*

c *Theodoret. Dial. 2.*

f *Chrysost. Ep. ad Cesarium.*

g *Gelasius Episcopus Rom. lib. de duab. natur. adversus Nest. & Eutych.*

h *Ephrem. Antiochenus apud Photium Biblior. cod. 229.*

i *Concil. Constan. in actis Concilij Nicæni 2. Act. 6.*

k *Bertram. de corpo. & sang. Dom.*

l *Valafridus Strabo lib. de r b. Eccles. c. 16.*

m *Origen. tract. 33. in Matt.*

n *Idem hom. 10. in Levit. Ambr. comment. in Luc. L. 10. c. 24. Maximus Taur. serm. 4. de sep. Chr.*

o *August. tr. 50. in Ioan. & in Ps. 46. & alib. & Leo primus Epist. Rom. tens.*

p *Aug. serm. 120.*

ser. 2. de Ast.

Ch. IV.

gard de sa presence corporelle ; il est maintenant au dessus des Cieux, encore qu'il soit dans le cœur de tous les Chrestiens, par une presence de foy. [q] En un mot, *Qu'il s'en est allé, qu'il s'est éloigné, qu'il est absent de nous quant à sa chair, quant à son corps, à l'égard de ce par quoy il est homme, de ce par quoy il est dans un lieu.* [r] *& que s'il ne s'estoit pas absenté de nous corporellement, nous verrions toûjours son corps charnellement, & ne croirions jamais spirituellement.* L'Eglise Romaine enseigne que Iesus-Christ entant qu'homme, est dans le Ciel & sur la Terre, en plusieurs lieux à la fois : Nous disons au contraire, que sa nature humaine est circonscrite, & qu'elle n'occupe qu'un lieu, & qu'estant maintenant au Ciel, il n'est pas en terre à l'égard de son corps immediatement & substanciellement. Les SS. Peres prononcent formellement, [s] *Que la nature humaine de Iesus-Christ est locale, absente du Ciel lors qu'elle est sur la terre, laissant la terre lors qu'elle monte au Ciel.* [t] *Qu'il est par tout entant que Dieu, mais qu'il est dans le Ciel entant qu'homme, & que mesme il est dans un certain lieu du Ciel, à cause de la maniere d'estre d'un vray corps.* [u] *Qu'il n'y a aucune nature corporelle qui puisse estre toute entiere dans le Ciel, & toute entiere dans la terre à la fois.* [x] *Que Iesus-Christ comme homme selon le corps est dans un lieu, & qu'il part tellement d'un lieu, qu'il n'est plus au lieu d'où il est party, lors qu'il est allé à un autre lieu.* [y] *Que quand la chair du Seigneur estoit sur la terre, certainement elle n'estoit pas au Ciel, & que de mesme estant maintenant au Ciel, certainement elle n'est pas sur la terre, & qu'il est si vray qu'elle n'y est pas, qu'à son égard nous attendons qu'elle vienne du Ciel.* L'Eglise Romaine asseure que le corps de Ie-

q *Orig. ubi supra Cyrill Hier. Car. 14. Chrysost. hom. 87. in Ioan. Aug. tr. 78. in Ioan. & tr. 92. & tr. 102. & tr. 106. & tr. 107. & alibi Cyrill. Alex. comment. in Ioan. l. 9. c. 21 & l. 11. & alibi passim. Ita Leo Rom. ser. 2. de Ascens. & Vigil. l. 1. contra Eutych. & Fulgen. l. 2. ad Trasi. & alij.*

r *Aug. ser. 60. de Verb. Dom.*

s *Fulgen. l. 2. ad Trasi.*

t *Aug. Ep. 57.*

u *Aug. de Civit Dei l. 22. cap. 29.*

x *Idem, tr. 31. in Ioan.*

y *Vigil. contra Eutych. l. 4.*

sus-Christ existe dans l'Eucharistie à la maniere d'un esprit, invisiblement, & sans occuper aucun espace. Nous disons, au contraire, qu'un corps ne sauroit estre s'il n'est visible, coloré, figuré, rempliſſant un espace selon la mesure de ses dimensions, & qu'il ne peut exister qu'à la maniere d'un corps. Les SS. Peres décident la question en nostre faveur, disant, [z] *Qu'il n'est pas possible que ce qui n'a ni termes, ni bornes, ni figure, & qui ne peut estre ni touché, ni veu, soit un corps.* [a] *Que tout corps, quel qu'il soit, occupe un espace de lieu par son étenduë.* [b] *Et que chaque chose demeure dans l'estat, où Dieu l'a miſe quand il l'a faite, n'ayant point esté donné aux corps d'exister à la maniere des esprits.* Enfin, l'Eglise Romaine a déterminé que nous mangeons la chair de I. Christ & que nous beuvons son sang immediatement & en substance, par la bouche de nostre corps; & nous croyons que cette manducation se rapporte à l'ame, & à la foy, non à la bouche corporelle, sinon entant qu'elle reçoit le Sacrement ou le signe visible de cette chair. Les SS. Peres declarent ouvertement, [c] *Qu'il ne faut pas preparer la bouche, mais le cœur: non les dens, ou le ventre, mais la foy.* [d] *Et qu'il ne faut pas prendre ce manger, & ce boire à la lettre, mais l'entendre ſpirituellement en le rapportant à l'ame.* Ie pourrois pouſſer cette preuve plus loin, & donner d'autres exemples; mais ceux-là ſuffiſent, à mon avis, pour former au moins une de ces legeres ombres, que l'Auteur veut joindre dans un meſme ordre avec la clarté de ses mysteres.

Ch. IV.

z *Cyrill. Alex. l. de Trin. c. 3.*
a *Aug. l. 83. quaſt. quaſt. 51. & alibi. paſſim.*
b *Fulgent. de fide ad Petr. cap. 3.*

En quatrieſme lieu, quand ces meſmes Peres parlent de l'Eucharistie, eu égard à l'effet de la Conſecration, non ſeulement ils disent que c'est un Sacrement; mais pour donner à connoistre qu'ils n'enten-

c *Aug. ſer. 33. de Verb. Dom. & tr. 25. in Ioan.*
d *Orig. hom. 7. in Levit. Euſeb. Caſ. de Theol. Eccleſ. l. 3. c. 12. Cyrill. Hier. Catech. myſt. 4. Tertull. de reſurr. car. c. 37. Aug. l. 3. de doctri. Chriſt. & alibi ſæpius.*

Ch. IV.

dent pas que ce soit le corps & le sang mesme de Iesus-Christ réellement & en substance ; Premierement ils employent tous les termes dont nous nous servons d'ordinaire pour éloigner la pensée d'une transsubstanciation, & pour établir celle d'un signe exclusif de la presence réelle. Car ils disent que ce sont [a] *des signes*, [b] *des symboles*, [c] *des images*, [d] *des types*, [e] *des figures*, [f] *des memoriaux*, [g] *des representations*, [h] *des ressemblances*, [i] *des gages*, [k] *des enigmes*, [l] *des expressions*, [m] *des voiles materiels*, [n] *des apparences*, [o] *des portraits du corps & du sang de Iesus Christ* ; ce qui donne déja un grand soupçon qu'ils n'ont jamais entendu, que ce soit le corps mesme ; car c'est absolument le mesme langage que nous tenons. De plus, ce n'est pas seulement quelques-uns d'entr'eux, qui s'émancipent d'accommoder ainsi leur style à ces expressions Calvinistes ; c'est tous les Peres communément qui s'énoncent de cette sorte, ce qui rend le soupçon encore plus fort. Mais ce qui en fait une preuve entiere & bien convaincante c'est, qu'ils se servent de ces termes en toutes occasions indifferemment, sans attendre qu'ils y soient poussez par la necessité du discours. Il n'est pas tout à fait hors d'exemple, que des gens qui croyent la Transsubstanciation, usent quelquesfois des termes de *signe*, *d'image*, & *de figure* ; mais c'est rarement, lors que la dispute les y contraint, ou que la suite du raisonnement les y conduit ; autrement il est inoüy qu'ils s'en servent, & moins encore

a *Aug. l. 3. d. doctr. Chr. c. 8. & l. 2. c. 2. & l. con. adim. c. 12. Amalar. l. 3. de off. Eccl. c. 26. & alij.*
b *Dionys. Ar. l. de hier. Eccl. c. 3. Passim. & Maxim. Scholiastes eius in notis passim. Eusèb. Cesar. l. 1. de demonstr. Evang. c. 10. & lib. 8. sect. 1. Chrys. hom. 83. in Mat. & in Psal. 133. Theodoret. in dial. passim. Epist. 130. & Epist. 145. & Comment. in 1. Cor. c. 11. Victor. Ant. Comment. in Marc. 14. & alij & Origen. Palladius, Georgius Alex.*

c *Dion. ar. & Maxim, ubi supra. Eusèb. l. 8. Dem. Ev. sect. 1. Gaudent. tr. 2. in Exod. Procop. gaz. comment. in Gen. c. 49. Gelas. l. d. duab. nat. Ambros. de offic. l. 1. c. 48.*
d *Hier. comm. in Ier. c. 31. & alibi. Cyrill. Alex. l. 12. in Ioan. Iunil. & alij.*
e *Confit, Apost. l. 5. c. 13. & alibi Eustat. Antio. Basil. Gregor. Naz. Macar. Cyrill. Hieros. Theodoret. Item. Tertull. Gaudent. Aug. Beda & alij.*
f *Tatian. in Diatess. Primas. Comment. in 1. Cor. c. 11. & alij.*
g *Tertull. l. 1. con. Mar. c. 14. Hier. comment. in Matth. 26.*
h *Gelas. l. de duab. natur.*
i *Gaudent. ubi supra. Primas. ubi supra. Vetus liturg. apud Bertr.*
k *Eusèb. demonst. l. 5. cap. 3.*
l *Cypr. Ep. 63.*
m *Dionys. ar. 1. Hier. Eccl. c. 1. & c. 3. & Maxim. in notis.*
n *Vetus liturg. apud Bertr.*
o *Theod. dial. 2.*

qu'ils en facent leur ſtyle ordinaire. Mais les Peres, au contraire, s'en ſervent à tout propos, ſans obligation, & ſans neceſſité, dans des occaſions éloignées, où un Docteur Romain craindroit aſſeurément de ſe rendre ſuſpect d'hereſie s'il s'en ſervoit. Par exemple, qui d'entre ces Meſſieurs voudroit dire, ſur le ſujet des ſacrifices Moſaïques, ce qu'Euſebe & Procope ont dit, *Que Ieſus-Chriſt a rejetté les ſacrifices ſanglans, & a ordonné qu'on ſe ſerviſt du pain pour le ſigne ou pour l'image de ſon propre corps?* Qui d'entr'eux voudroit dire ſur le ſujet d'une Prophetie de Ieremie, où il eſt parlé de vin, ce qu'a dit S. Ierôme, *C'eſt le vin, dont on accomplit le type, ou la figure du ſang de Chriſt?* Diroient-ils bonnement ſur le ſujet de Iudas ce que S. Auguſtin, & Beda ont dit, *Ieſus-Chriſt témoigna une patience admirable, quand il admit Iudas au banquet, où il donna à ſes Diſciples la figure de ſon corps & de ſon ſang?* Diroient-ils dans un diſcours hiſtorique ce que l'Auteur des Conſtitutions attribuées à Clement a dit, *Apres que Ieſus-Chriſt eut donné à ſes Diſciples les myſteres, les antitypes, ou les figures de ſon precieux corps & de ſon ſang, il ſortit, & s'en alla à la montagne des Oliviers?* Diroient-ils ſur le ſujet des anciens Patriarches ce que S. Macaire a dit, *Il n'eſtoit pas monté dans leur cœur qu'on deuſt offrir dans l'Egliſe le pain & le vin, la figure de la chair, & du ſang de Chriſt?* Non, ſans doute; ces expreſſions, au contraire, leur ſont ſi odieuſes, que bien loin de s'en ſervir communément & ſans neceſſité, ils ne manquent pas de relever avec joye quelques paſſages d'Anaſtaſe Sinaïte, de Damaſcene, du ſecond Concile de Nicée & de Theophylacte, où les termes, de type & d'image, ſont rejettez en cette matiere, &

Ch. IV.

Ch. IV. l'Auteur meſme s'eſt perſuadé, que ſa cauſe en recevoit bien de l'avantage, ce qui fait voir la difference qu'il y a de la foy des SS. Peres à la ſienne.

I'ajoûteray pour une cinquiéme preuve, qu'il y a de certaines occaſions fortes, où il n'eſt pas concevable, que ſi les SS. Peres euſſent eû la creance de la Tranſſubſtanciation, ils n'euſſent dit *realité*, au lieu de dire *figure & ſigne*; & neantmoins, ils ont dit *figure & ſigne*, au lieu de dire *realité*. En voicy quelques exemples. [a] L'Auteur des Conſtitutions Apoſtoliques nous donne un formulaire d'action de graces pour la Communion, où il nous fait dire, *O noſtre Pere, nous te rendons graces pour le ſang precieux de Ieſus-Chriſt qui a eſté épandu pour nous, & pour ſon precieux corps dont nous celebrons ces figures, luy meſme nous ayant commandé d'annoncer ſa mort.* En bonne foy, eſtoit-ce le lieu de dire *figure*, s'il euſt creu *realité*? Qui ne ſait que dans l'ardeur de la devotion, l'ame d'un Communiant, qui croit la realité n'a garde de quitter ſon principal objet, la perſonne meſme, & la ſubſtance de ſon Sauveur, pour s'amuſer à des figures? [b] S. Gregoire de Nazianze raconte la gueriſon miraculeuſe de Gorgonie ſa ſœur, & la rapporte au S. Sacrement en ces termes, *Verſant*, dit-il, *un torrent de pleurs à l'exemple de celle qui arroſa de ſes larmes les pieds de Ieſus-Chriſt, elle declara qu'elle ne bougeroit de-là qu'elle n'euſt obtenu la ſanté. Ses pleurs furent le parfum qu'elle répandit ſur tout ſon corps; elle les meſla avec les antitypes, où les figures du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt, autant que ſa main en avoit pû reſerver, & incontinent, ô miracle, elle ſe ſentit guerie, & ſe retira.* Si S. Gregoire croyoit qu'il y a deux choſes au Sacrement, la *figure & la realité*, n'eſtoit-ce pas la

[a] *l. 7. c. 26.*

[b] *Orat. 11.*

derniere de toutes les impertinences de rapporter ce miracle à la *figure*, sans rien dire de la *realité*? Ie suis persuadé que l'Auteur n'en useroit pas de la sorte; Il n'auroit garde d'appeller dans cette occasion le S. Sacrement *figure*, il ne manqueroit pas de rapporter ce miracle au corps mesme, & d'en tirer une preuve de sa presence. Cependant, vous voyez de quelle maniere S. Gregoire en use. Ie trouve dans les œuvres de ce mesme Pere une [c] Oraison forte, & éloquente, & qui satisfait bien à la necessité de son sujet; car il s'agissoit de sauver la ville de Nazianze, que le Préfet de l'Empereur menaçoit de saccagement & de ruyne. Ce bon Prélat qui en estoit Evesque, Coadjuteur de Gregoire son pere, sollicite le Préfet à user de misericorde, avec une vehemence incomparable. Il le prie, il le conjure, il luy met devant les yeux tout ce qu'il y a de touchant dans la Religion, & entr'autres choses, il luy parle du Saint Sacrement. *Ie mets*, dit-il, *devant vos yeux cette table où nous communions ensemble, & les figures de mon salut que je consacre de cette mesme bouche dont je vous offre ma requeste, ce Sacrement, dis-je, qui nous éleve au Ciel.* Sans mentir, si le Sacrement est le corps mesme de Iesus-Christ en substance, on ne vit jamais une expression ni plus lâche, ni plus froide, ni qui réponde moins au zele & au dessein de Gregoire. Quelle apparence y a-t-il qu'il eust parlé de la sorte, si desiors on eust creu ce que l'Eglise Romaine croit aujourd'huy, mais plûtost n'eust-il pas dit, Ie mets devant vos yeux cette Table où nous communions ensemble, & le corps mesme de mon Sauveur, que je fais de cette mesme bouche, dont je vous prie; mais au lieu de cela, il ne luy parle que des *figures* de son salut. S. Augustin au livre 19. con-

Ch. IV.

[c] *Orat.* 17.

Ch. IV. tre Faustus chap. 13. releve l'honneur de nos Sacremens au dessus des Sacremens anciens, jusques à nous exhorter de souffrir le martyre pour eux avec plus de courage & de force, que ne firent les trois enfans, ni Daniel, ni les Maccabées pour les leurs; & dans cette occasion il se contente de nous dire, que c'est *l'Eucharistie de Christ, les signes des choses accomplies, au lieu que les Sacremens anciens estoient les promesses des choses avenir.* S'il a creu que nostre S. Sacrement est la substance propre du Fils de Dieu, & sa chair mesme, n'est-il pas vray qu'il a trahy la pieté Chrestienne de nous taire cette difference essencielle, dans une occasion où il veut que nous allions jusqu'au martyre pour sa deffence?

6. Mais pour mettre cette verité dans une entiere évidence, & pour faire voir quelle a esté la pensée des SS. Peres sur ce sujet, il ne faut que considerer que quand ils parlent de figure, de signe, d'image, de representation, ils ne disent rien de ce que Rome a inventé pour joindre ensemble la realité avec la figure, ni que les accidens visibles du pain soient les signes du corps de Christ invisible, ni que le corps mesme en son estre Sacramental soit le signe de soy-mesme en son estre naturel: mais ils disent formellement, que c'est le pain & le vin qui sont signes, images, figures. C'est ainsi que s'en expliquent le pretendu [a] Denis Areopagite & [b] son Scholiaste Maxime, [c] Tertullien, [d] Eusebe Evesque de Cesarée, [e] Saint Machaire Abbé Egyptien, [f] S. Ephrem Diacre d'Edesse, [g] Gaudence Evesque de Bresse, [h] Theodoret Evesque de Cyr, [i] Procopius de Gaze, [k] Victor d'Antioche, [l] Beda, [m] Charlemagne, [n] Amalarius,

a *Hier. Eccl. cap.* 3.
b *In Notis.*
c *Lib.* 1. *contra Mar. cap.* 14. *& l.* 3. *c.* 19.
d *Lib.* 8. *dem. Evang. sect.* 1.
e *Hom.* 27. f *Intr. de natu. Dei non curios. scrutanda.* g *Tract.* 2. *in Exo.* h *Dial.* 1.
i *Comment. in Genes.* 49. k *Comment. in Marc.* 14. l *Comment. in Marc.* 14. *& in Luc.* 22. m *Ep. ad Alcuin. de ratione sep.* n *Lib* 3. *de Offic. Eccles.*

Ch. IV.

[o] Bertram, & les autres ne s'en éloignent nullement. Ils descendent mesme jusques à une particuliere explication des rapports, ou des conformitez qui sont entre le pain & le corps de Christ, & qui servent de fondement à la signification. Car ils disent, que [p] *comme le pain est fait de plusieurs grains, il en est de mesme du corps de Christ, & que son sang est comme un vin exprimé au pressoir de la croix qui est receu dans les cœurs des fidelles, comme dans des vaisseaux spacieux*; [q] *que comme le pain & le vin fortifient, nourrissent & réjouyssent nostre corps; de même Iesus-Christ augmente le bien qui est en nous, & nous réjouït d'une veritable joye*: [r] *que comme dans l'action du S. Sacrement le pain est couvert, & puis découvert, un & puis divisé, distribué & mangé; de mesme Iesus-Christ a esté caché dans le sein du Pere, & puis manifesté au monde, un en soy-mesme, & fait divisible par l'assomption de nostre nature, & enfin communiqué aux hommes pour estre leur vie spirituelle.*

o *Lib. de corp. & sang. Dom.*

p *Gaudent. ubi supra. Valafridus Strabo, de reb. Eccles. c. 16. Item Cypr. Ep. 63. & 76. Theoph. Antioch. Comment. in Matth. Aug. tr. 26. in Ioan. & alibi.*

q *Isidor. Hispal. apud Bertram. Beda Comment. in Marc. & Luc. Christia. Drutmar. Comme. in Matth. 26.*

r *Dionys. Areop. Hier. Eccles. c. 3.*

7. Voilà de quelle maniere les SS. Peres éclaircissent leurs sentimens. Mais il ne faut pas oublier; pour une septiesme preuve, que quand ils parlent de l'Eucharistie comme d'un *signe*, d'une *figure*, d'un *memorial*, & d'un *gage*, non seulement ils la mettent en opposition avec la verité, mais avec la verité absente. Car ils disent, [a] *Que les dons sacrez qui sont le pain & le calice, sont les signes des choses d'en-haut qui sont plus vrayes.* [b] *Que les choses du Vieux Testament estoient l'ombre, que celles du Nouveau sont l'image; mais que la verité sera dans l'estat du siecle avenir.* [c] *Que l'image est icy, mais que la verité est au Ciel.* [d] *Que le S. Sacrement est un gage de la presence de Iesus-Christ, & un Viatique qui nous nourrit, & nous soustient dans le chemin de cette vie,*

a *Maximus in notis Dion. Areop.*

b *Idem Ibidem.*

c *Ambros. l. 1. de offic. c. 48.*

d *Gaudent. tr. 2. in Exod.*

Ch. IV.

jusqu'à ce qu'en quittant ce siecle nous parvenions à Iesus-Christ meſme. C'eſt dans ce ſens que l'ancienne Liturgie Latine diſoit, [e] *Seigneur nous recevons un gage de vie éternelle, mais nous te demandons avec humilité que nous puiſſions prendre par une participation manifeſte, ce que maintenant nous obtenons en image de Sacrement*; & aprés, *Que tes Sacremens, ô Seigneur, accompliſſent en nous ce qu'ils contiennent, afin que nous puiſſions recevoir en verité, ce que maintenant nous celebrons en apparence.* C'eſt dans ce meſme ſens que l'Auteur des Commentaires, ſur les Epiſtres de S. Paul attribuez à S. Ierôme dit, [f] *Que nous avons beſoin de ce memorial, pendant tout le temps qui coulera juſques à ce qu'il daigne venir luy-meſme*; & Theodoret, [g] *aprés ſon avenement nous n'aurons plus beſoin des ſignes, ou des ſymboles du corps, puis que le corps meſme apparoiſtra*, & Primaſius, [h] *Que c'eſt comme un gage qu'un homme mourãt laiſſe à ſon amy, pour le pleurer aprés ſa mort*; & Drutmar, [i] *Que c'eſt un gage qu'un homme laiſſe aux ſiens lors qu'il entreprend quelque grand voyage.* C'eſt auſſi dans cette meſme penſée que S. Auguſtin dit en quelque endroit, [k] *Que nous ne recevrons pas l'Euchariſtie quand nous ſerons parvenus à Iesus-Christ meſme regnans éternellement avec luy.*

e *Vitus Liturgia apud Bertram.*

f *In 1. Cor. c. 11.*

g *In 1. Cor. cap. 11.*

h *In 1. Cor. cap. 11.*

i *In Matth. cap. 26.*

k *Serm. 9. de diverſis.*

8. Au reſte, comme les SS. Peres diſent ordinairement que l'Euchariſtie eſt *du pain & du vin*, ils l'appellent auſſi communément *le corps & le ſang de Iesus-Christ*: Mais on trouve cette difference entre ces deux expreſſions, c'eſt qu'à l'égard de la premiere ils n'en font jamais une remarque, ni ne diſent que ce ſoit une expreſſion impropre, figurée, équivoque, & qu'il ne faut pas prendre à la lettre, le Sacrement eſtant appellé pain & vin, non parce qu'il le

le ſoit, mais parce qu'il l'a eſté, & qu'il en a encore les accidens & les apparences. Mais à l'égard de la ſeconde, premierement ils en font une remarque, [a] *Preſque tous*, dit S. Auguſtin, *appellent le Sacrement le corps de Chriſt*; & ailleurs, [b] *Nous n'appellons corps & ſang de Ieſus-Chriſt que ce qui ayant eſté pris des fruits de la terre, & conſacré par la priere myſtique eſt receu de nous pour le ſalut de nos ames.* Theodoret, [c] *Quand Ieſus-Chriſt donna les myſteres, il appella le pain ſon corps, & le calice meſlé ſon ſang*; & ailleurs, [d] *Nous diſons que c'eſt le corps & le ſang du Seigneur.* Theopile d'Antioche, [e] *Quand Ieſus-Chriſt a dit, Cecy eſt mon corps, il a appellé ſon corps un pain qui eſt fait de pluſieurs grains*; Tertullien, [f] *Ieſus-Chriſt a appellé le pain ſon corps.* Origene, [g] *Ce pain que Dieu Verbe appelle ſon corps.* S. Cyprien, [h] *Le Seigneur a appellé ſon corps le pain qui eſt compoſé de pluſieurs grains de froment.* Facundus, [i] *Le Seigneur a appellé le pain qu'il benit, & le calice qu'il donna à ſes diſciples ſon corps & ſon ſang.* S. Iſidore, [k] *par le commandement de Ieſus-Chriſt meſme nous appellons ſon corps, & ſon ſang ce qui eſtant tiré des fruits de la terre eſt ſanctifié, & eſt fait Sacrement.* Qui ne voit que déja cette remarque nous fait comprendre que cette expreſſion eſt impropre & figurée ? car on ne remarque pas des expreſſions propres ; elles coulent d'elles-meſmes ſans aucune difficulté. Mais il y a plus ; car ils nous diſent en termes plus forts, que le Sacrement eſt honoré du nom de corps de Chriſt. C'eſt ainſi que s'en explique S. Chryſoſtome dans ſa lettre à Ceſarius, *Le pain*, dit-il, *eſt reputé digne d'eſtre appellé le corps du Seigneur*; & Theodoret au Dialogue premier, *Celuy qui a appellé froment & pain ce*

Chap. IV.

a *Serm. 53. de verb. Dom.*
b *Lib. 3. de Trin. c. 4.*
c *Dial. 1.*
d *In 1. Cor. cap. 10.*
e *Comm. in Matth. 26.*
f *Lib. 4. contra Marc. cap. 40.*
g *In Matth. tr. 35.*
h *Ep. 76.*
i *Lib. 9. pro defenſ. trium. capit.*
k *Orig. l. 6. cap. 19.*

qui eſt ſon corps par nature, a honoré les ſignes viſibles du nom de ſon corps & de ſon ſang. Si ce S. Sacrement eſt réellement & ſubſtanciellement le corps de Chriſt que veulent dire ces gens avec leur *honoré*? Ce n'eſt pas tout; car S. Auguſtin nous declare, *Que le Sacrement eſt en quelque ſorte le corps de Chriſt*, [l] *le Sacrement*, dit-il, *du corps de Chriſt eſt le corps de Chriſt ſelon quelque maniere*; & ailleurs, [m] *Ieſus-Chriſt ſe portoit en quelque ſorte quand il diſoit, Cecy eſt mon corps.* Que veulent dire ces corrections, & ces adouciſſemens, *ſelon quelque maniere, en quelque ſorte*, ſi c'eſt proprement & pleinement le corps de Chriſt dans toute la rigueur de l'expreſſion? Mais que peut-on oppoſer à ce que Theodoret nous enſeigne, [n] *que Ieſus-Chriſt a appellé le pain ſon corps par un échange, ou une permutation de noms, ayant appellé ſon corps pain, & le pain ſon corps? Le Sauveur*, dit-il, *a fait un échange des noms, & a donné à ſon corps le nom du Symbole, & au Symbole le nom du corps.* C'eſt à peu prés la penſée de Tertullien, qui nous aſſeure [o] *que Ieſus-Chriſt a appellé le pain ſon corps pour éclaircir l'ancienne Prophetie de Ieremie qui avoit appellé ſon corps un pain.* C'eſt dans ce ſens que l'Auteur de l'interpretation des paraboles, ſous le nom de S. Athanaſe, dit, *que Iacob a appellé le corps de Chriſt un veſtement, & ſon ſang du vin; car auſſi le Seigneur a appellé le vin myſtique ſon ſang.* Enfin, que peut-on répondre à ce que Facundus Eveſque d'Hermiane nous a laiſſé au neuviéme livre de ſa défence pour le Concile de Calcedoine, *Nous appellons le Sacrement du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt qui eſt au pain & au Calice conſacrez, ſon corps, & ſon ſang, non pas que proprement le pain ſoit ſon corps, ou le calice ſon ſang?* Cette declaration n'eſt-elle pas aſſez expreſſe, ou aſſez for-

l Ep. 23. ad Bonif.
m Conc. 2. in Pſ. 33.
n Dial. 1.
o Lib. 3. contra Marc. c. 19.

te ? si l'Auteur ne la juge pas telle, qu'il la fortifie du témoignage de Chrysostome, qui dans ses Commentaires sur l'Epistre aux Galates, exposant ces paroles, *La chair convoite contre l'esprit, & l'esprit contre la chair*, met entre les diverses significations impropres de ce terme de chair, celle-cy, qu'elle se prend quelquefois pour les mysteres. *Derechef*, dit-il, *l'Ecriture a accoûtumé d'appeller du terme de chair les mysteres, & quelquefois toute l'Eglise disant, qu'elle est le corps de Christ.*

9. C'est donc asseurément une locution impropre & figurée, & ce que je viens d'alleguer ne souffre pas que nous en doutions. Mais les SS. Peres ne s'arrestent pas là. Car ils nous en veulent encore donner les raisons, & apres l'avoir remarquée, modifiée, expliquée, declarée impropre, ils desirent que nous sachions pourquoy elle est en usage dans l'Eglise : Ayons la patience de les écouter. Premiérement donc ils nous disent que le pain & le vin sont appellez le corps & le sang de Iesus-Christ, parce qu'ils en sont les *signes, les figures, & les Sacremens qui en contiennent le mystere.* C'est la raison de Tertullien, [a] *Dieu*, dit-il, *a appellé le pain son corps, afin que vous reconnoissiez que celuy dont le Prophete avoit anciennement figuré le corps par le pain a maintenant donné au pain la figure de son corps.* C'est aussi évidemment ce que veut dire S. Augustin dans ce celebre passage, [b] *Le Seigneur n'a point fait difficulté de dire, Cecy est mon corps, quand il donnoit le signe de son corps.* Et ailleurs, [c] *Comment le pain est-il son corps, & le calice son sang ? Mes freres, ces choses sont appellées Sacremens, parce qu'autre chose est ce que nous voyons, & autre chose ce que nous entendons ; ce qu'on voit à une espece corporelle, ce qu'on*

a *Lib. 3 contra Marc. cap. 19.*

b *Contra Adim. cap. 12.*

c *Serm. ad inf. apud Fulg. & Bed.*

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

Chap. IV.

entend à un fruit spirituel. C'est la raison de Facundus, [d] *Le pain*, dit-il, *n'est pas proprement son corps, ni le calice son sang, mais ils sont ainsi appellez, parce qu'ils en contiennent le mystere, & pour cette raison le Seigneur les appella son corps & son sang.* C'est dans ce sens que S. Irenée explique [e] les noms de corps & de sang que Iesus-Christ donna au pain & au vin par ces termes, *l'Eucharistie du corps & du sang*; & qu'Origene appelle le pain, [f] *le corps symbolique & typique*. Chrysostome de mesme les nomme, [g] *le corps & le sang mystiques*. S. Hierôme, [h] *le mystere du corps & du sang de Christ*. Et Beda s'explique de cette sorte, [i] *Le pain & le vin se rapportent mystiquement au corps & au sang de Christ.* Secondement, ils nous disent qu'ils sont ainsi appellez à cause de la ressemblance. C'est la raison qu'en donne S. Augustin dans son Epistre à Boniface, & apres luy Beda sur le chapitre sixiesme de l'Epistre aux Romains, & Bertram dans son livre du corps & du sang du Seigneur. Mais en expliquant cette raison, les uns établissent la ressemblance dans la composition du pain & du vin, & disent *que le pain est appellé le corps parce qu'il est fait de plusieurs grains, & le vin le sang parce qu'il est tiré de plusieurs raisins*. C'est la raison de [k] Theophile d'Antioche, de [l] S. Cyprien, de [m] S. Augustin, de [n] Raban & de quelques autres. Les autres l'établissent dans les effets, & disent *que le pain est appellé le corps de Christ, parce qu'il nourrit & fortifie le corps, & que le vin est appellé son sang parce qu'il fait du sang dans la chair, & qu'il réjouit nostre cœur.* C'est la raison qu'en donnent [o] S. Isidore Archevesque de Seville, [p] Beda, [q] Raban, & [r] Chrestien Drutmar. En troisiesme lieu, ils nous donnent pour raison de cette dénomination, que le S. Sacrement est un memorial

d *Lib. 9. pro def. trium. capit.*

e *Lib. 5. adversus haeres. cap. 4.*

f *In Matth. cap. 15.*

g *Hom. de resurr.*

h *Comm. in Ezech. c. 41.*

i *In Marc. 14. & in Luc. 22.*

k *Comm. in Matt. 26.*

l *Ep. 76.*

m *Serm. ad infam.*

n *Lib. 1. de Inst. Cler. c. 31.*

o *Lib. 1. de Off. Eccles. c. 18.*

p *Comment. in Marc. 14.*

q *De Institut. Cleric. c. 31.*

r *Comment. in Matth. 26.*

de la mort de Iesus-Christ. C'est la raison de Tatien ancien Auteur disciple de Iustin martyr; [f] *Iesus-Christ*, dit-il, *ayant pris le pain & le vin du calice témoigna que c'estoit son corps, & son sang, & commanda à ses disciples de manger & de boire parce que c'estoit là la memoire de son affliction prochaine & de sa mort.* C'est la raison qu'en donne l'Auteur des Commentaires sur les Epistres de S. Paul attribuez à S. Hierôme, [t] *Le Sauveur*, dit-il, *nous a donné son Sacrement afin que par ce moyen nous fassions tôûjours commemoration qu'il est mort pour nous. Et c'est pourquoy quand nous le prenons de la main des Prestres, on nous avertit que c'est le corps & le sang de Christ, afin que nous ne soyons pas ingrats à tant de bien-faits que nous en avons receus.* C'est encore ce que nous enseigne Primasius Evesque Africain. [u] *Dieu nostre Sauveur*, dit-il, *nous a voulu donner un exemple afin que toutes les fois que nous faisons cecy, nous nous souvenions que Iesus-Christ est mort pour nous tous. C'est pour cela qu'on nous dit, le corps de Christ, afin qu'en nous en ressouvenant nous ne soyons pas ingrats à sa bonté: comme si quelqu'un en mourant laissoit un gage à son amy, afin qu'apres sa mort il ne puisse s'empescher de pleurer.* Et c'est dans ce sens que S. Augustin dit au livre troisiesme de la Trinité, chap. 4. [x] *Que nous n'appellons corps & sang de Iesus-Christ, que ce qui estant pris des fruits de la terre & consacré par la priere mystique est receu de nous pour le salut de nos ames, en memoire de la mort que le Seigneur a soufferte pour l'amour de nous.* Mais ils nous en donnent encore une quatriesme raison, savoir, parce qu'ils tiennent la place du corps & du sang de Christ. C'est, à mon avis, le sens de ces paroles de Tertullien, [y] *Corpus ejus in pane cen-*

Chap. IV.

f *In Diatess.*

t *Comment. in 1. Cor. c. 11.*

u *Comment. in 1. Cor. 11.*

x *De Trin. l. 3. c. 4.*

y *De Orat. c. 6.*

Chap. IV. *setur, hoc est corpus meum, le corps de Christ est reputé estre au pain, Cecy est mon corps.* C'est encore ce que veut dire S. Augustin dans le Traité quarante-cinquiesme sur S. Iean, où parlant des Anciens, il dit, *Voyez comment la foy demeurant une & mesme, les signes ont esté changez. Là la pierre estoit Christ; à nous ce qui est mis sur l'Autel de Dieu est Christ*; & c'est une maxime generale qu'il établit ailleurs, [a] *Que toutes les choses qui signifient, semblent en quelque façon tenir la place de celles qui sont signifiées, selon ce que l'Apostre a dit, que la pierre estoit Christ, parce, sans doute, qu'elle signifioit Christ.* C'est dans cette mesme pensée que S. Cyrille de Ierusalem dit dans une de ses Catecheses. [b] *Recevons* (ces choses) *avec pleine certitude comme le corps & le sang de Christ; car au type du pain le corps vous est donné, & le sang au type du vin.* C'est aussi ce qu'enseigne évidemment Victor d'Antioche selon que l'allegue Boulenger contre Casaubon, [c] *Puisque le Seigneur a dit, Cecy est mon corps, cecy est mon sang, il faut que ceux qui proposent le pain l'estiment apres l'action de graces le corps de Christ, & y participent, & que de mesme ils estiment que le calice est en la place de son sang.* Amalarius, que Baronius & Bellarmin font Evesque de Tréves, tombe à peu prés dans ce sentiment, puis qu'il nous dit formellement au livre 3. des Off. Eccles. chap. 24. que le Sacrement *est ce qui est immolé en la place de Christ.* Et je ne doute pas que ce ne soit le sens naturel & originaire de cette priere, qui est encore dans le Canon de la Messe, *Que cette oblation nous soit faite le corps & le sang de ton Fils*; Car pourquoy ce, *nous soit faite*, sinon pour dire qu'elle nous soit au lieu & en la place du corps & du sang, nous en estant un

a *De Civit. Dei l. 18. cap. 48.*

b *Catech. Myst. 4.*

c *Comment. in Marc.*

gage asseuré ; L'on peut encore rapporter cette clause à une cinquiéme raison ; que les SS. Peres nous donnent de cette mesme appellation, savoir, parce que le pain & le vin mystiques sont accompagnez de la vertu surnaturelle, & de l'efficace vivifiante du corps & du sang du Sauveur. Mais quoy qu'il en soit de cette clause, l'on ne peut nier que les Anciens ne l'ayent pris de cette façon ; témoin Cyrille Patriarche d'Alexandrie, allegué par Victor d'Antioche, & par quelques autres. [a] *Dieu*, dit il, *condescendant à nos infirmitez verse dans les choses qui sont offertes, une vertu de vie, & les change en l'efficace de sa chair* ; témoin Theodote Auteur de l'Epitome qui est au bout des œuvres de Clement Alexandrin, [b] *Le pain*, dit-il, *est changé en une vertu spirituelle* ; témoin Theodoret, [c] *Iesus-Christ*, dit-il, *a honoré les Symboles du nom de son corps & de son sang, non en changeant la nature, mais en ajoûtant la grace à la nature* ; & là mesme, il dit, que c'est la raison pourquoy le Seigneur a fait une permutation des noms, donnant à son corps le nom de pain, & au pain le nom de son corps ; *Afin*, dit-il, *que ceux qui participent aux mysteres ne s'arrestent pas aux choses visibles, mais que par le changement des noms ils croyent le changement, qui a esté fait par sa grace.* C'est évidemment la doctrine des trois cens trente-huit Peres, assemblez en Concile à Constantinople l'an 754. contre les images, [d] *Comme le corps naturel de Iesus-Christ est Saint, parce qu'il a esté Divinisé ; de mesme celuy-cy* (assavoir la substance du pain) *qui est son corps par institution, & qui est son image, est Saint, comme estant rendu Divin par une sanctification de grace.* I'en pourrois produire beaucoup d'autres témoins ; mais il me suffira de dire,

Chap. IV.

a *Victor manuss. in Marc.* 14.

b *In Epito.*

c *Dialog.* 1.

d *Apud Concil. Nican.* 2, *Act.* 6.

Chap. IV. que c'est la raison que Rupert mesme Abbé de Duits, qui vivoit au douziesme siecle, en a renduë dans son livre sur S. Matthieu, où apres avoir proposé la question Comment le pain est fait le corps de Christ & le vin son sang, il répond, g *Panis iste rectè dicitur & verè est caro Christi, quia nobis residuis, qui nondum eramus nati, nobis viventibus sive venientibus ab Apostolis idem facit comesus iste panis, quod illis prioribus sanctis fecit in sua specie crucifixa, moriens, & sepulta caro Christi. Remissionem peccatorum contulit prioribus illis caro Christi mortua, & eodem ventre recepta quo sepulta continebantur eorum corpora, & sanguis ille quem & vivens illâ nocte sudando emanavit, & jam mortuus de latere suo fudit: remissionem peccatorum operatur & nobis Sacramentum ejusdem carnis & sanguinis sub istis speciebus panis & vini.* Ie n'ignore pas que cét Auteur a eu une erreur sur cette matiere que j'ay remarquée dans ma réponse; mais tant y a qu'en cét endroit il parle dans le sentiment des Peres, auquel aussi se rapporte manifestement la clause qui est dans la Liturgie Grecque, en ces termes: *Fay que le Saint Esprit descende sur nous, & qu'il face ce pain estre en nous le precieux corps de ton Fils Christ, & ce qui est dans ce calice, le sang precieux de ton Christ, & les change par le S. Esprit, afin qu'ils soient faits à ceux qui y participent en lavement de l'ame, & en remission des pechez,*

g *De glor. & honor. filij ho. sec. Ev. Matt. c.* 10.

10. Voilà déja ce me semble bien des difficultez, & un peu plus sans doute que l'Auteur n'en desireroit. Mais qu'il se donne patience; car les SS. Peres ne me permettent pas encore d'achever. Faisons donc cette dixiesme reflexion, & disons qu'ils n'ont jamais connu aucune de ces distinctions, qui sont or-

dinaires à l'Eglise Romaine ou à ses Docteurs, pour l'établissement de la Transsubstanciation & de la Presence réelle. Par exemple, ils nous disent qu'il y a deux sortes de presence du corps de Iesus-Christ, l'une visible & l'autre invisible, l'une à la maniere d'un esprit, l'autre à la maniere d'un corps, l'une en son estre naturel, l'autre en son estre Sacramental. Mais les SS. Peres n'ont point connu cette distinction, ce qui paroist non seulement par leur silence, mais aussi par leurs paroles; Premierement, parce qu'ils opposent toûjours la presence de son corps à la presence de sa Majesté, de sa Divinité, de sa Providence, de son Esprit, & de sa Grace ineffable, niant absolument la premiere, & ne nous laissant que l'autre. *Il est maintenant absent, à l'égard de sa chair*, dit[a] S. Cyrille: *mais il est present au milieu de nous en esprit; Il entend les choses qui se disent de luy, il voit les pensées & sonde les reins & les cœurs. Il s'en est allé*, dit[b] S. Augustin, *& il est icy: Il s'en est retourné, & il ne nous a pas quittez. Car il a porté son corps au Ciel; mais il n'a point retiré sa Majesté du Monde.* Et ailleurs, [c] *Il enleve son corps de devant vos yeux; mais comme Dieu il ne sera jamais separé de vos cœurs. Contemplez-le montant, croyez en luy absent, attendez-le comme devant venir: mais sentez-le toûjours present par sa secrette misericorde.* Il y a une infinité de passages de cette sorte. Secondement, ils veulent bien que Iesus-Christ tout absent qu'il est, soit present à nos cœurs, par le commerce de nostre devotion & de nostre foy; Mais ce n'est point par le commerce de nostre foy, qui aille percer les accidens du pain & du vin pour le voir caché dessous: Non; c'est nostre foy, qui s'esleve jusques au Ciel, & qui le va voir là haut,

Ch. IV.

a *Cyrill. Hier. Catech.* 14.

b *Tract.* 50. *in Ioan.*

c *In Ps.* 46.

& le va prendre sur le trône de sa Gloire. *Que les Iuifs écoutent*, dit [d] S. Augustin ; *qu'ils le prennent. Mais ils répondent ; Comment le pourray-je prendre, puis qu'il est absent ? Comment porteray-je mes mains dans le Ciel, pour l'aller embrasser sur son trône ? Envoyes-y ta foy, & tu l'as déja embrassé. Tes peres l'ont tenu en chair ; mais toy tiens-le du cœur ; car Christ tout absent qu'il est, est aussi present.* Et ailleurs, [e] *Nous croyons maintenant en luy assis à la dextre de Dieu, & toutefois pendant que nous sommes en ce corps, nous sommes absens de luy, & si quelqu'un le revoquoit en doute, ou qu'il le niast, & nous dist : Où est ton Dieu, nous ne saurions le luy montrer.* En troisiesme lieu, quand ils distinguent sa presence corporelle, & sa presence spirituelle, ils nous enseignent, que cette derniere luy est commune avec le Pere & le S. Esprit. [f] *Quand le Fils*, dit S. Augustin, *a osté à ses Disciples sa presence corporelle, il a retenu avec son Pere leur garde spirituelle :* Et [g] ailleurs, *Il avoit gardé ses fidelles par une presence corporelle, & il les devoit laisser par une absence corporelle, pour les garder avec son Pere par une presence spirituelle.* Ie pourrois alleguer d'autres exemples des distinctions familieres à l'Eglise Romaine, mais inouïes aux SS. Peres, & contraires mesme à leur commune doctrine, comme celle qu'on nous donne à l'égard des signes, disant qu'il y a des signes de difference, & des signes d'identité, des signes qui ne sont pas les choses qu'ils representent, & d'autres qui sont ces choses mesmes réellement : Car il est certain que ces pretendus signes d'identité, & ces Rois de Theatre, que le Cardinal du Perron nous met en avant, sont des choses inconnuës aux SS. Peres, qui nous enseignent unanimement, [h] *que les*

d *Tract. 50. in Ioan.*

e *Serm. 74. de diverſ.*

f *Tract. 107. in Ioan.*

g *Tract. 106.*

h *Method. apud Plat. ad.*

signes & les figures ne ſont jamais les choſes repreſentées. Cela eſtant ainſi, apprenez-nous, s'il vous plaiſt, comment ils ont ſi rudement choqué des diſtinctions qui naiſſent immediatement de l'hypotéſe Romaine, & ſans leſquelles elle ne peut ſubſiſter. S'ils ont creu & enſeigné ce que Rome enſeigne, & ce qu'elle croit aujourd'huy, ſe peut-il, ſans un extrême étourdiſſement, qu'ils ayent appellé par tout l'Euchariſtie, un ſigne, une figure, une image du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt, qu'ils nous ayent aſſeuré que le ſigne n'eſt pas la choſe meſme, & que neantmoins ils ayent creu que l'Euchariſtie eſt la réalité & la ſubſtance propre de ce corps & de ce ſang, qui y ſont repreſentez ?

234. *Tertull. de reſur. c. 30. Ambroſ. l. 3. de fide c. 5. & in Pſ. 118. tr. 13. Orig. tr. 4. in Roman. Hilar de Syn. Euſeb. l. 1. de Theol. Eccleſ. Gregor. Naz. Orat. 13. & Orat. 37. & alii.*

11. Mais ce n'eſt pas tout : car ſi nous y prenons un peu garde, nous trouverons que les SS. Peres ont conſtamment rejetté toutes les doctrines, qui accompagnent neceſſairement celle de la Tranſſubſtanciation, & qui ſont aujourd'huy receuës dans l'Egliſe Romaine, come certaines & inviolables. Par exemple, l'exiſtence des accidens ſans ſujet eſt une ſuitte inévitable de la créance Romaine, n'eſtant pas poſſible de tenir l'une ſans l'autre par la liaiſon naturelle des choſes : Et cependant, il eſt vray qu'il n'y a rien qui ſoit, je ne diray pas moins favoriſé, mais plus ouvertement combatu par les SS. Peres, que cette pretenduë exiſtence des accidens ſans leur naturelle ſubſtance. Il nous diſent, [a] *que cela eſt impoſſible*, [b] *que la nature ne le ſouffre point*, [c] *que c'eſt une choſe monſtrueuſe, & tout à fait contraire à la verité*, [d] *que cette ſeparation ſe peut bien faire par la penſée, mais non réellement, en telle ſorte que l'accident ſubſiſte ſeul*, [e] *que l'accident & ſon ſujet ne ſont au fond qu'une meſme choſe*, [f] *& que ſi Dieu*

a *Iren. l. 2. ad verſ. hæreſ. c. 14. Meth. apud Phot. cod. 234.*
b *Baſil. Ep. 43.*
c *Aug. Solilo. l. 2. c. 12.*
d *Cyrill. Alex. in Ioan. l. 1. c. 7.*
e *Idem ibidem.*
f *Atanaſ. or. 5. contra Arrian.*

Ch. IV. *mesme avoit des accidens, ils existeroient dans sa substance.* Y a-t-il apparence que des gens qui parlent ainsi, croyent la Transsubstanciation, selon laquelle il faut mettre des étenduës sans rien d'étendu, des apparences sans rien d'apparent, des figures sans rien de figuré, des resistances sans qu'il y ait rien qui resiste, une pesanteur sans rien de pesant, une liqueur sans rien de liquide, une rougeur sans rien de rouge, & telles choses semblables ? Vne autre suitte de la Transsubstanciation est qu'il ne faut pas croire la déposition de nos sens, quand ils nous rapportent, que c'est du pain & du vin, parce qu'en effet ce n'est ni l'un ni l'autre, que ce ne sont que des apparences vuides de leur naturelle substance, & que les sens se trompent. Mais les SS. Peres, au contraire, établissent le témoignage des sens comme certain & infaillible, & nous asseurent, [g] *que ce seroit autrement renverser l'état tout entier de nostre vie, troubler l'ordre de la nature, & aveugler la Providence mesme de Dieu; que ce seroit ébranler jusques aux fondemens la verité de l'Evangile de Iesus-Christ,* [h] *que ce seroit une tromperie indigne de ce grand Sauveur,* [i] *& une menterie de laquelle Dieu n'est pas capable, si une chose n'étoit pas en effet réellement & dans la verité & la solidité de sa substance ce qu'elle paroist estre.* Parlons franchement; est-ce le langage des gens qui croyent la Transsubstanciation; c'est-à-dire, une doctrine, qui dés sa naissance a proposé des oppositions & des recusations contre le rapport des sens, & qui s'irrite contre la simplicité de leur témoignage ? Il y a de plus à considerer, que dans toute cette dispute du témoignage des sens, ils n'ont jamais excepté le Sacrement de l'Eucharistie, comme une chose particu-

g *Tertull. l. de anima c. 17.*

h *Idem l. 3. adversus Marc. c. 8.*

i *Idem ibid. c. 9. vide & Iren. l. 3. adv. hæres. c. 20. & l. 5. cap. 2. & Epiphan. hæres. 42.*

liere, & qui ne tire pas à conſequence pour le reſte; Ch. IV.
au contraire, ils ont établi la fidelité de ce témoignage en ce qui concerne meſme le Sacrement; *Ce que vous voyez*, dit [k] S. Auguſtin, *eſt du pain, & c'eſt auſſi ce que vos yeux vous déclarent*; & Tertullien au livre de l'Ame, chap. 17. declare *qu'il n'eſt pas permis aux Chreſtiens de revoquer en doute le témoignage des ſens, de peur qu'on ne diſe que Ieſus-Chriſt a goûté une autre ſaveur, que celle du vin qu'il a conſacré en memoire de ſon ſang.* Ne faudroit-il pas dire qu'il auroit perdu le ſens commun d'alleguer la ſaveur du vin de l'Euchariſtie, pour ſoûtenir la fidelité des ſens, s'il euſt creu ce que Rome croit aujourd'huy, que cette ſaveur de vin eſt un objet où nos ſens ſont abuſez; prenant par le moyen de cette ſaveur, pour du vin, ce qui en effet n'eſt pas du vin, mais une autre ſubſtance infiniment differente, de celle du vin? Ce ſeroit ſe trahir ſoy-meſme, & prendre pour argument, une difficulté qui ne ſouffre point de réponſe. Ce ſeroit auſſi tomber dans la derniere de toutes les impertinences, que d'appeller vin une apparence de vin qui n'eſt pas vin réellement, & qui n'en a que la figure & la couleur, dans une diſpute où il veut que tout ce qui paroiſt ſoit vrayment & réellement ce qu'il paroiſt eſtre. Et puiſque je ſuis ſur ce ſujet, je ne puis m'empeſcher de rapporter ces deux definitions, que S. Chryſoſtome nous a données, l'une du myſtere, & l'autre de la tromperie. [l] *Le myſtere*, dit-il, *eſt lors que nous ne voyons pas ce que nous croyons, mais que nous voyons une choſe, & que nous en croyons une autre.* [m] *La tromperie eſt, lors qu'une choſe ne paroiſt pas eſtre ce qu'elle eſt, mais qu'au contraire, elle paroiſt eſtre ce qu'elle n'eſt pas.* Ie ne veux que ces deux

k *Serm. ad infant.*

l *Hom. 7. in 1. Cor.*

m *Hom. 13. in Ep. ad. Epheſ.*

Ch. IV. définitions pour vuider d'un seul coup tout nostre different. Car qui ne void, que quand nous établissons une chose visible qui est veritablement ce qu'elle paroist estre, & qui de plus éleve nostre foy à la meditation d'un autre que nous ne voyons pas, nous faisons un mystere, & non une tromperie? mais quand au contraire, nous établissons une chose qui cache à nos yeux sa veritable forme, & qui paroist sous des apparences étrangeres, nous faisons une tromperie, & non un mystere? Pensez-vous que S. Chrysostome, dans la difference qu'il met entre ces deux choses le *mystere*, *& la tromperie*, ayt favorisé la Transsubstanciation? Mais il faut aller plus avant, & considerer une autre suitte de la creance de Rome, elle porte que les méchans mangent réellement le corps mesme, & qu'ils boivent le propre sang de nostre Seigneur Iesus-Christ. Les SS. Peres, au contraire, nous disent que non. Origene s'en est formellement declaré. [n] *Nul méchant*, dit-il, *ne peut manger le Verbe mesme qui a esté fait chair. Car s'il estoit possible que celuy qui continuë à estre méchant, mangeast le Verbe fait chair, qui est le Verbe & le pain vivant, il n'auroit pas esté écrit, Quiconque mangera ce pain vivra éternellement.* Et ailleurs, [o] *Les bons mangent le pain vivant qui est descendu au Ciel, mais les méchans mangent un pain mort, qui est la mort.* S. Hierôme enseigne la mesme chose; [p] *Tous ceux*, dit-il, *qui aiment plus leurs plaisirs que Dieu mesme, sanctifiez au dehors aux jardins, & aux portes, mais non au corps ni en l'esprit, ne mangent pas la chair de Iesus, ni ne boivent son sang, duquel luy-mesme dit; Qui mange ma chair, & qui boit mon sang a la vie éternelle, parce qu'ils ne sauroient entrer dans les mysteres de la verité, &*

n *In Matth.* 15.

o *Hom. 3. in Matt.*

p *In Esai. 66.*

manger en meſme temps les viandes de l'impieté. Ch. IV.
C'eſt la doctrine ordinaire de S. Auguſtin, qu'il établit en bien des lieux. q *Il ne faut pas s'imaginer*, dit-il, *qu'un homme qui n'appartient pas au corps de Chriſt mange le corps de Chriſt.* Et là meſme, r *Qu'on ne diſe pas*, dit il, *que ces gens-là mangent le corps de Chriſt, puis qu'ils ne ſont pas conuez entre les membres de Chriſt: car ſans dire autre choſe, ils ne peuvent eſtre tout à la fois membres de Ieſus-Chriſt, & membres d'une impudique. Et enfin, luy-meſme diſant; Qui mange ma chair, & qui boit mon ſang, il demeure en moy, & moy en luy, ne montre-t-il pas ce que c'eſt que manger le corps de Chriſt, & boire ſon ſang, non en Sacrement, mais en verité*; non Sacramento tenus, ſed revera: *car c'eſt demeurer en Chriſt, & avoir Chriſt demeurant en ſoy-meſme. Et c'eſt autant que s'il diſoit, Que celuy qui ne demeure pas en moy, & en qui je ne demeure pas, ne s'imagine point manger mon corps ou boire mon ſang.* Quelle apparence y a-t-il que des gens doctes & judicieux comme ont eſté les SS. Peres, ayent creu la Tranſſubſtanciation, & qu'en meſme temps ils ayent rejetté les ſuittes premieres, & immediates qui procedent de cette doctrine, & qui ſe preſentent d'elles-meſmes ſans meditation & ſans étude? Mais je veux qu'il ſoit arrivé à quelqu'un d'eux par infirmité humaine de tomber dans ces inconſiderations, comment s'eſt-il fait que pas un des autres ne l'ayt relevé, en nous avertiſſant charitablement, que ces maximes ainſi generalement poſées choquent la foy de l'Euchariſtie, & qu'il eſt neceſſaire de les éclaircir & de les diſtinguer? Donnons encore cela comme une choſe poſſible, que tous ayent eſté des inconſiderez & des complaiſans à l'égard de quelqu'une de ces

q *Decivit. Dei l. 21. c. 25.*
r *Ibidem.*

Ch. IV. conſequences, qui naiſſent immediatement de la Tranſſubſtanciation; ſe peut-il concevoir, que tous l'ayent eſté à l'égard de toutes? Fuſſent-ils des Eſcoliers, & non pas des Docteurs, des enfans, & non pas des peres, cela n'eſt pas imaginable. Et neantmoins il eſt vray qu'il n'y a pas une de ces ſuites dont nous parlons, qu'ils n'ayent communément combattuës, ſoit en les niant formellement, ſoit en établiſſant des maximes tout à fait contraires, comme l'ont montré M. Blondel dans ſes Eclairciſſemens, & Monſieur Daillé dans ſon livre contre Meſſieurs Adam & Cottiby. C'eſt à cela qu'il faloit répondre, & non pas s'amuſer à philoſopher ſur l'impoſſibilité d'un changement.

12. En verité, voilà trop de difficultez, & je ne conſidere pas que l'Auteur de la Refutation en eſt importuné pour le moins autant que je l'ay eſté de ſes Metaphores. Mais quoy qu'il en ſoit, je ſuis obligé d'ajoûter, qu'il ne ſuffit pas aux SS. Peres de ſe declarer contre les ſuittes de la Tranſſubſtanciation; car ils ſe declarent encore pour celles de la ſubſiſtance du pain & du vin. Aſſeurément c'en eſt une, de croire que la communion du S. Sacrement rompt le jeuſne, & neantmoins l'Auteur ſait que ç'a eſté le ſentiment des Anciens, comme il paroiſt par un paſſage [a] de Tertullien du livre de l'Oraiſon. C'en eſt encore une autre de croire que la ſubſtance de noſtre corps eſt veritablement nourrie & augmentée par l'aliment ſacré de l'Euchariſtie, & c'eſt pourquoy l'Ecole Romaine nioit autrefois fortement, que cette nourriture ſe fiſt en effet. Il eſt vray qu'aujourd'huy, ces Meſſieurs convaincus par l'experience ne prennét plus ce party; mais ils diſent, les uns que ce ſont les accidens du pain & du vin qui font cét effet; les autres,

[a] *D. orat. c. 14.*

tres, que Dieu crée pour cela une nouvelle substance; d'autres enfin, que Dieu reproduit la premiere substance du pain & du vin. Mais les SS. Peres les combattent tous également, & sans que j'allegue icy [b] Iustin Martyr, [c] Chrysostome, [d] Damascene, [e] Raban, [f] Bertram qui nous preschent cette nourriture, il me suffit d'un seul passage de S. Irenée Evesque de Lyon, & martyr de Iesus-Christ, l'une des plus belles lumieres de l'Eglise ancienne, & qui vivoit & fleurissoit en nostre France il y a prés de quinze cens ans. [g] *Iesus-Christ a confessé que le calice, qui est une creature, est son sang, duquel il augmente nostre sang. Il a de mesme affirmé que le pain qui est du nombre des creatures est son corps, duquel il augmente nostre corps, Quand donc le calice meslé & le pain fait* à cét usage reçoivent la parole de Dieu, alors se fait l'Eucharistie du corps, & du sang de Christ, dont la substance de nostre chair est augmentée & entretenuë. Et comment les heretiques osent-ils nier que la chair soit capable de recevoir le don de Dieu, c'est à dire la vie éternelle, puis qu'elle est nourrie du sang, & du corps de Christ, & qu'elle est membre de Christ, comme parle l'Apostre dans l'Epistre aux Ephesiens; Nous sommes membres de son corps, de sa chair, & de ses os? Et ne pensez pas qu'il dise cela à l'égard de l'homme spirituel, & invisible, non: un esprit n'a ni chair ni os. Il parle de cette vraye constitution humaine qui est composée de chair, de nerfs, & d'os, laquelle est nourrie du calice qui est le sang de Christ, & est augmentée du pain qui est le corps de Christ.* Ce passage bat en ruine toutes les échapatoires de ces Messieurs; car s'ils nient que nos corps soient nourris de l'Eucharistie, il asseure positivement le contraire. S'ils disent que les accidens nourrissent, il

Ch. IV.

b *Apol.* 1.
c *Hom.* 24 *in* 1. *Cor.*
d *L.* 4. *de fide ort. c.* 14.
e *De Instit. Cler. l.* 1. *c.* 31.
f *D. corpor. & sang. Dom.*
g *Adverss. hæres. l.* 5. *c.* 12.

* γεγονὼς ἄρτος Interpres habet, *fractus panis.*

Ch. IV. declare que cette nourriture se fait par *augmentation de substance* ; s'ils veulent chercher quelque détour, & dire, que Dieu crée pour cét effet une nouvelle substance, il les arreste en prononçant que nostre chair est nourrie *du sang & du corps de Christ* ; s'ils s'imaginent une reproduction de la substance premiere du pain & du vin ; Non, dit-il, nous sommes nourris *du pain qui est le corps de Christ, & du calice qui est le sang de Christ.* Et si, enfin, on luy dit, mais comment le corps & le sang de Christ nous peuvent-ils nourrir ? Apprenez leur, dit-il, que c'est *l'Eucharistie du corps & du sang de Christ*, c'est à dire le Sacrement. L'on sait jusques où [h] Origene est allé sur ce sujet, ayant soumis l'aliment sacré, le pain, dis-je, à l'égard de sa matiere à cette basse necessité des alimens ordinaires, & luy ayant appliqué la parole de Iesus-Christ, *Tout ce qui entre dans la bouche va au ventre*, & est déchargé en suitte, comme je l'ay remarqué dans ma Réponse. Ie n'ignore pas, qu'il se trouve deux passages dans les Auteurs Anciens, qui choquent cette pensée d'Origene ; mais il faut savoir aussi qu'en mesme temps ils renversent celle de la Transsubstanciation, & qu'ils ne luy sont pas moins contraires qu'Origene mesme. L'un est dans l'Homelie de l'Eucharistie pour la Dedicace, attribuée à S. Chrysostome, quoy qu'elle ne soit pas de luy, où il est dit, [i] *Ne regardez pas que c'est du pain, & ne songez pas que c'est du vin ; car il n'en est pas comme des autres viandes qui s'en vont en excremens ; Ia n'avienne, que vous ayez une telle pensée. Car comme la cire presentée au feu ne jette point d'écume ni d'excremens ; pensez que de mesme icy les mysteres sont consumez avec la substance du corps.* L'autre est de Damascene au qua-

h *In Matt.* 15.

i *Hom. de Eucharist. in Encæniis.*

trieſme Livre de la Foy orthodoxe, chap. 14. [k] *Les pains de propoſition*, dit-il, *figuroient ce pain, & c'eſt cette oblation pure & ſans ſang que le Seigneur diſoit par le Prophete, que l'on luy devoit offrir depuis l'Orient, juſques à l'Occident, ſavoir, le corps & le ſang de Chriſt, qui paſſe en la conſiſtence de noſtre ame & de noſtre corps, ſans eſtre conſumé, ſans eſtre corrompu, ſans paſſer au retrait. Ia n'avienne, mais paſſant en noſtre ſubſtance pour noſtre conſervation.* Que l'Auteur de la Refutation juge luy-meſme ſi ces gens-là ayant ce ſentiment, que le Sacrement paſſe tout entier apres que nous l'avons receu en noſtre ſubſtance, en la ſubſtance de noſtre corps ſans laiſſer apres luy aucun excrement, croyoient, que ce fuſt la propre ſubſtance du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt. Mais je le prie auſſi de ne trouver pas mauvais, ſi je me plains de luy par occaſion ſur le ſujet du paſſage que je viens de citer de l'Homelie *in Encœniis*; Eſt-il poſſible qu'un homme comme luy ayt pû ſe réſoudre d'en corrompre non ſeulement le ſens, mais les termes & les expreſſions d'une maniere ſi étrange, qu'il a fait dans l'office du S. Sacrement? car voicy de quelle ſorte il nous l'a donné. *Eſt-ce du pain que vous voyez? Eſt-ce du vin? ſont-ils de la meſme nature que les autres viandes, qui apres eſtre entrées dans l'eſtomach paſſent dans les inteſtins? Dieu nous garde d'avoir une telle penſée. Car comme la cire eſtant preſentée au feu luy devient ſemblable, perd ſa ſubſtance, & n'en conſerve plus rien, auſſi vous devez eſtre perſuadé qu'en ce Sacrement les myſteres, (c'eſt à dire le pain & le vin) ſont conſumez par la ſubſtance du corps de Ieſus-Chriſt.* Bellarmin & Duperron l'avoient déja cité corrompu ſous la foy d'un faux

Chap. V.

[k] *De fide Or. l. 4. c. 14.* On peut ajoûter un troiſiéme paſſage de Cyrille de Ieruſ. Cat. Myſt. 5. *Ce pain, dit-il, ne va point au ventre, ni n'eſt jetté au retrait, mais il eſt diſtribué par toute ta ſubſtance pour le bien du corps & de l'ame.*

Chap. V. Interprete. M. Aubertin avoit averty le monde de cette alteration ; * mais depuis cét avertissement, l'Auteur nous l'a redonné cent fois plus alteré & plus défiguré qu'il n'estoit. Quel mystere y a-t-il dans une conduite si peu conforme à l'honneur & à la pieté !

* *Aubert. de l'Euchar. p. 575. col. 2. 576 tot. in Chryſ. c. 9.*

Chapitre V.

Suite des mesmes preuves contre la Transſubſtanciation & la preſence réelle.

13. Mais il faut continuer nos preuves. En voicy ce me semble une treiziéme qui n'est pas peu considerable. Les SS. Peres ont donné diverses significations mystiques au S. Sacrement, qui suppose nt toutes la subsistence du pain & du vin apres la consecration, d'où il s'ensuit evidemment, qu'ils ont esté fort éloignez de la Transsubstanciation qui la détruit. Ils ont crû que le pain de l'Eucharistie estant un corps composé de plusieurs grains, representoit fort bien le corps de l'Eglise qui est composée de plusieurs fidelles unis en une mesme societé. C'est le sentiment de S. Cyprien Evesque de Cartage, & martyr de Iesus-Christ. [a] *Quand le Seigneur*, dit-il, *a nommé son corps le pain qui est composé de plusieurs grains de froment, il a voulu marquer le peuple fidelle, qu'il portoit en luy-mesme, entant que ce n'est qu'un seul peuple. Et quand il a nommé son sang, le vin qui est fait de plusieurs raisins pressez ensemble & reduits en un, il a signifié encore ce peuple fidelle composé de plusieurs personnes unies en un mesme corps.* C'est la doctrine ordinaire de [b] S. Augustin, & generalement de tous les SS. Peres, de [c] Theophile d'Antioche, de [d] S. Chry-

[a] *Ep. 76. Idem dicet Ep. 63.*

[b] *Serm. ad Infant. Tr. 26. in Ioan. & ſerm. 83. de div.*

[c] *Comm. in Matt.*

[d] *hom. 24. in 1. Cor.*

Chap. V.

soſtome, de [e] S. Iſidore Archeveſque de Seville, [f] de Valafridus Strabo, [g] de Beda, de [h] Raban, & d'autres, afin qu'on ne diſe pas que ce n'eſt qu'un jeu d'eſprit, & une meditation allegorique de quelqu'un d'eux. Or qui ne voit que ſi la conſecration eſtablit le pain & le vin pour ſignes de l'Egliſe, elle ne détruit pas leur nature ou leur ſubſtance, dans laquelle ſeule conſiſte le fondement de cette ſignification qui eſt eſtablie ſur ce que l'une de ces eſpeces eſt compoſée de pluſieurs grains & l'autre de pluſieurs raiſins? N'y auroit-il pas de l'impertinence de nous dire que le pain & le vin à raiſon de leurs parties ſubſtancielles ſignifient l'Egliſe, & de croire en meſme temps qu'il n'y a ni pain, ni vin, ni ſubſtance, ni parties, ni quoy que ce ſoit qui en reſte, que des figures & des couleurs? Mais outre l'impertinence il eſt certain qu'il y auroit encore du crime, puiſque je ſuis obligé par cette doctrine des Peres de dire du corps propre de Ieſus-Chriſt, *Ce pain compoſé de pluſieurs grains me repreſente l'Egliſe compoſée de pluſieurs hommes*, ce qui eſt aſſurément une impieté. De plus toute l'Egliſe ancienne, qui a meſlé de l'eau avec le vin du ſacré Calice, a crû que le vin repreſentoit le ſang de Chriſt, que l'eau ſignifioit le peuple fidelle, & que le mélange de l'un avec l'autre repreſentoit l'union indiſſoluble qui eſt entre Ieſus-Chriſt & ſes fidelles. C'eſt la doctrine [i] de S. Cyprien, [k] du troiſieſme Concile de Braga, [l] de ſaint Iſidore, [m] de Beda, [n] de Bertram, & de beaucoup d'autres, dont je ne rapporteray pas les paſſages, parce que cela n'eſt pas conteſté. Or qui ne voit que cela auſſi témoigne bien fortement, qu'ils ont crû la ſubſiſtance de ces deux matieres apres la conſecration? Car donnant au

e *De off. Eccleſ. l. 1. c. 18.*
f *De reb. Eccleſ. c. 16.*
g *Comm. in 1. Cor.*
h *De Inſtit. Cler. cap. 31.*
i *Ep. 63.*
k *Can. 2.*
l *De off. Ecc. l. 1. c. 18.*
m *In Marc. 14.*
n *De Corpor. & Sanguin. Dom.*

Chap. V. vin & à l'eau des significations differentes, il faut bien qu'ils ayent crû que ces deux choses demeuroient differentes entr'elles. Supposé que le vin & l'eau se convertissent au sang de Christ, direz-vous que le sang de Christ, entant qu'il a esté du vin signifie le sang de Christ, & entant qu'il a esté de l'eau le peuple fidelle ? Cela ne seroit pas mauvais. Et puisque l'eau n'est pas réellement convertie au peuple, mais le represente, pourquoy faut-il que le vin soit réellement converty au sang de Christ ? Pourquoy l'eau mesme sera-t-elle changée au sang avec qui elle n'a aucun rapport, estant toute destinée pour figurer le peuple ? Comment le peuple sera-t-il uny à Christ, au S. Sacrement, si son Symbole mystique n'est plus ? Mais enfin que peut-on répondre à cecy, savoir que les SS. Peres veulent que le vin & l'eau meslez, signifient l'union de Iesus-Christ & de son peuple, par la subsistance ou la solidité de leur union, qui emporte necessairement la subsistence de leur estre ? Les paroles de S. Cyprien sont admirables sur ce sujet ; [o] *Le peuple fidelle*, dit-il, *est entendu par l'eau & le sang de Iesus-Christ par le vin : & quand l'eau est meslée avec le vin dans le calice, le peuple est uny à Iesus-Christ, & le corps des fidelles est joint avec celuy en qui ils ont creu. Et ce mélange de l'eau & du vin au calice du Seigneur est tel que ces choses ne peuvent plus estre separées : d'où il s'ensuit que rien ne pourra separer de la communion de Christ l'Eglise ; c'est à dire, le peuple qui est dans l'Eglise, qui persevere fidellement & fermement en ce qu'il a creu, ni rien qui ébranle cette indivisible dilection. Ainsi, il n'est pas permis en consacrant le calice du Seigneur de n'offrir que l'eau seule ou le vin seul : Car*

[o] *Epist.* 63.

Chap. V.

si on n'offroit que le vin, on pourroit dire que le sang de Iesus-Christ seroit separé du peuple, & si on n'offroit que l'eau on pourroit dire que le peuple seroit separé de Iesus-Christ; mais quand on les mesle, & qu'on les joint inseparablement, alors on accomplit le celeste, & spirituel Sacrement. Vous voyez bien nettement, que le vin & l'eau meslez ne sont pas seulement signes entant que meslez, mais formellement entant que leur meslange subsiste & est permanent pour representer la permanence, si je puis parler ainsi, de l'union spirituelle de Christ & de son Eglise. Et pourquoy veut-on détruire ce mystique meslange par le changement de ces deux especes en un mesme sang? En troisiesme lieu, je trouve que les SS. Peres ont voulu que le vin & l'eau meslez dans le calice consacré representassent l'eau & le sang qui coulerent du precieux costé de Iesus-Christ au temps de sa passion. C'est la doctrine [p] d'un Concile d'Orient assemblé dans le dome du Palais Imperial à Constantinople l'an 691. Celle [q] de S. Athanase rapporte ce meslange à l'union du Verbe Eternel avec l'Humanité. Mais à quoy bon toutes ces significations, si la consecration ne laisse plus ni vin ni eau, & quelle apparence que les SS. Peres se fussent donnez le soin de rechercher tous ces mysteres, pour en ruyner en mesme temps le fondement par l'abolition de ce qui seul est capable de les signifier?

[p] *Can.* 32.

[q] *In Psc.* 74. tiré de l'Office du S. Sacrement.

14. Mais n'est ce pas trop exercer la patience de l'Auteur de la Refutation, & ne croira-t-il pas que les difficultez se veulent vanger des Metaphores? Non, sans doute, le sujet que nous traittons est trop important pour me permettre ces gayetez; & cette quatorziesme demonstration fera voir si je pouvois la taire sans trahir la verité: Nostre question est, si

Chap. V. les SS. Peres ont creu la conversion substancielle du pain & du vin au corps & au sang du Seigneur. Or soit qu'elle soit faite par ces paroles, *Cecy est mon corps*, *Cecy est mon sang*, soit qu'elle y soit seulement déclarée comme déja faite par la benediction, il ne faut pas douter que pour décider cette affaire bien nettement il ne faille avoir recours aux Commentaires que les SS. Peres nous ont laissez sur l'histoire de l'Institution du Sacrement; car ayant à interpreter de dessein formé les paroles de Iesus-Christ, quelle apparence y a-t-il qu'ils ayent negligé de nous dire qu'elles operent, ou du moins qu'elles signifient la Transsubstanciation, s'il est vray qu'ils en ayent eu la creance? Certainement, elle ne peut manquer d'y paroître, & d'y estre bien expliquée, & ce moyen me semble un des plus propres & des plus infaillibles pour vuider une dispute qui tient toute la terre en suspens; car n'y ayant rien dans l'Ecriture qui donne fondement à cette doctrine que ces paroles, *Cecy est mon corps*, *Cecy est mon sang*, on ne sauroit mieux savoir de quelle maniere les SS. Peres les ont entenduës, qu'en consultant les lieux mesmes où ils les ont expliquées de propos déliberé; & si le dogme que nous contestons ne s'y trouve pas, ou que le contraire s'y trouve, il est certain que c'est une victoire pour nous. I'ay donc consulté tous les Commentateurs anciens; I'ay leu Tatien disciple de Iustin Martyr qui vivoit au deuxiesme siecle, dans une paraphrase harmonique, qu'il a faite sur les quatre Evangelistes; I'ay leu Theophile d'Antioche, qui vivoit à peu prés dans ce mesme temps, & qui nous a laissé des Commentaires sur S. Matthieu; I'ay leu Origene dans ses Traittez sur le mesme Evangile; I'ay leu Tertullien dans son livre quatriesme contre

Marcion, qui est une espece de Commentaire Polemique sur l'Evangile de S. Luc; I'ay consulté S Hilaire Evesque de Poictiers dans ses Canons sur Saint Matthieu; I'ay veu les Commentaires sur la premiere Epistre aux Corinthiens, attribuez à S. Ambroise, & que Bellarmin croit estre d'Hilaire Diacre Romain; I'ay leu S. Chrysostome dans l'Homelie 83. sur S. Matthieu, où il expose l'Institution de la Cene. Ie n'ay pas manqué de visiter S. Hierôme dans ses Commentaires sur S. Matthieu. I'ay veu les Commentaires sur la premiere Epistre aux Corinthiens, qui luy sont attribuez, mais qui sont de Pelage; I'ay consulté ceux de Theodoret sur la mesme Epistre; I'ay leu ceux de Victor d'Antioche sur l'Evangile de S. Marc de la version du Iesuite Peltan; I'ay ensuite examiné Primasius Evesque Africain dans ses Commentaires sur la 1. Cor. I'ay veu Beda sur S. Marc & sur S. Luc; I'ay veu Sedulius Evesque Irlandois sur la 1. Cor. I'ay consulté Raban dans ses Commentaires sur S. Matthieu; I'ay veu Chrestien Drutmar sur le mesme Evangeliste. Mais de tous ces Interpretes il n'y en a pas un qui se soit avisé de nous enseigner la Transsubstanciation de Rome. D'où vient un silence si general, s'agissant d'une doctrine si importante, & dans une occasion, où il n'est pas possible de la taire sans estre prévaricateur? Sans mentir, si j'estois Catholique Romain, je ne serois nullement édifié de ces Commentateurs; Ils nous parlent de memorial, de figure, de signe, de representation, de pain, de vin, de fruit de vigne, de symbole, de type, de gage, de Sacrement; mais de realité de conversion substancielle, & de presence locale, ils ne nous en disent pas un mot; Au contraire, ils prennent formellement ces paroles, *Cecy est mon corps*, *Cecy* Chap. V.

Chap. V. *est mon sang*, en un sens figuré. Asseurément ils estoient heretiques comme nous. On nous produit des homelies, des exhortations populaires, où la chaleur de l'esprit, & les élancemens de l'ame font tout; mais je produis des Commentaires; où d'ordinaire l'on parle dogmatiquement, & de sang froid, où l'on debite les vrays & naturels sentimens de l'Eglise; Iugez je vous prie laquelle de ces productions est la plus decisive du different. Si je ne craignois de tomber dans la longueur qui est aujourd'huy si fatale aux livres, je mettrois icy leurs passages dans toute leur étenduë; mais il suffira de marquer tous les Peres, tant Commentateurs, que autres, qui ont exposé ces paroles, *Cecy est mon corps, Cecy est mon sang* en un sens figuré pour faire voir quels garens & quels protecteurs nous avons. Le premier est Clement Alexandrin qui vivoit au deuxiesme siecle, [a] *Iesus-Christ* dit-il, *a b ny du vin en disant, Prenez, beuvez, Cecy est mon sang; le sang de la vigne; car cette sainte liqueur de joye represente par allegorie le Verbe qui s'est répandu pour plusieurs en remission des pechez.* Le second est Theophile d'Antioche. [b] *Quand Iesus-Christ*, dit-il, *a dit Cecy est mon corps, il a appellé son corps un pain qui est fait de plusieurs grains, en quoy il a voulu representer le peuple qu'il a pris à soy.* Le troisiesme est Tertullien, [c] *Iesus-Christ*, dit-il, *prit le pain, & le distribuant à ses disciples il le fit son corps disant Cecy est mon corps, c'est à dire la figure de mon corps.* Le quatriesme est S. Cyprien, [d] *Quand le Seigneur*, dit-il, *a appellé le pain, qui est composé de plusieurs grains de froment, son corps, il a voulu marquer le peuple fidelle, qu'il portoit en luy-mesme, entant que ce n'est qu'un seul peuple.* Le cinquiesme est S. Hie-

a *Pædag. l. 2. c. 2.*

b *Comment. in Matt.*

c *L. 4. adv. Marc. c. 40.*

d *Ep. 76.*

rôme, [e] *Iesus-Christ dit, prenez, mangez, Cecy est mon corps; Comme Melchisedech avoit fait en prefiguration offrant du pain, & du vin, luy aussi a voulu representer la verité de son corps & de son sang.* Le sixiesme est S. Augustin, [f] *Le Seigneur n'a point fait difficulté de dire Cecy est mon corps, quand il donnoit le signe de son corps.* Le septiesme est Theodoret, [g] *Le Sauveur, dit-il, a fait un échange des noms, & a donné à son corps le nom du symbole, & au symbole le nom de corps, & comme il s'est nommé luy mesme une vigne, il a aussi appellé le symbole son sang.* Et là mesme, *Dites nous en verité dequoy pensez-vous que le S. aliment soit signe & figure? Est-ce de la Divinité de Iesus-Christ, ou de son corps, & de son sang? Ie ne doute pas que ce ne soit des choses, dont ils prennent les noms. Car le Seigneur ayant pris le signe ne dit pas, Cecy est ma divinité, mais, Cecy est mon corps, & en suitte, Cecy est mon sang.* Le huitiesme est Facundus, [h] *Nous appellons, dit-il, le Sacrement du corps & du sang qui est au pain & au calice consacrez le corps & le sang de Christ, non que proprement le pain soit son corps, & le calice son sang, mais parce qu'ils en contiennent le mystere: & pour cette raison le Seigneur mesme a appellé le pain qu'il benit, & le calice qu'il donna à ses disciples, son corps & son sang.* Le neuviesme est S. Isidore, [i] *Par le commandement de Iesus-Christ mesme nous appellons son corps & son sang, ce qui estant tiré des fruits de la terre est sanctifié, & est fait Sacrement.* Le dixiesme est Beda, [k] *Iesus-Christ, dit-il, dit à ses disciples Cecy est mon sang parce que le pain fortifie le corps, & que le vin produit du sang dans la chair, pour cette raison le*

e *Comment. in Matt. 26.*

f *L. contra Adim. c. 12.*

g *Dialog. 1.*

h *L. 9. pro défens. trium capit.*

i *Orig. l. 6. c. 19.*

k *Comment. in Marc. 14.*

Ch. V. *pain se rapporte mystiquement au corps de Christ, & le vin à son sang.* L'onzieſme eſt le ſeptieſme Concile univerſel tenu contre les images à Conſtantinople, [l] *Ieſus-Chriſt*, diſent ces Peres, *ayant pris du pain le benit, & apres avoir rendu graces le rompit, & le donnant dit, prenez, mangez, en remiſſion des pechez, Cecy eſt mon corps, Et de meſme ayant pris le Calice, il dit, Cecy eſt mon ſang, faites cecy en commemoration de moy, comme n'y ayant aucune autre eſpece ſous le Ciel digne d'eſtre choiſie, ni aucune autre figure propre pour exprimer ſon incarnation. Voilà donc l'image de ſon corps vivifiant faite precieuſement & honorablement.* Le douzieſme eſt Chreſtien Drutmar, [m] *Ieſus-Chriſt*, dit-il, *donna le pain à ſes diſciples leur diſant Prenez, mangez, Cecy eſt mon corps. Il donna à ſes diſciples le ſacrement de ſon corps pour la remiſſion de leurs pechez, & pour conſerver en eux la charité, afin que ne perdant jamais le ſouvenir de cette action, ils fiſſent toûjours en figure ce qu'il alloit faire pour eux, & n'oubliaſſent jamais ce témoignage de ſon amour. Cecy eſt mon corps; c'eſt à dire en Sacrement.* Le treizieſme [n] eſt Raban Archeveſque de Mayence, l'honneur & la lumiere de ſon ſiecle, qui dans ſes Commentaires ſur ſaint Matthieu expoſe les paroles de Ieſus-Chriſt de la maniere que Beda les avoit expoſées, & dit que le *pain eſt appellé le corps de Chriſt, parce qu'il fortifie le corps, & que le vin ſe rapporte au ſang, parce qu'il fait du ſang dans la chair.* Le quatorzieſme eſt Bertram, [o] *Cette chair*, dit-il, *en laquelle Chriſt a eſté crucifié, & a eſté enſevely n'eſt pas le myſtere, mais la verité de la nature, & cette chair qui a en myſtere la reſſemblance de l'autre, n'eſt pas*

l *Apud Conc. Nicen. 2. Act. 6.*

m *Comment. in Matt. 26.*

n *Comment. in Matt. 26.*

o *L. De Corp. & Sang. Dom.*

chair en espece, mais en Sacrement. Car en espece Chap. V.
c'est du pain, mais en Sacrement, c'est le vray corps de Christ selon que le Seigneur Iesus-Christ crie luy-mesme, Cecy est mon corps. Le quinzieſme eſt Zonare moyne Grec, p *Les divins mysteres, dit-il, je veux dire le pain & le calice, nous representent le corps & le sang du Seigneur; car en donnant le pain à ses disciples il dit, Prenez, mangez, Cecy est mon corps, & en leur presentant le calice, il dit, Beuvez-en tous, Cecy est mon sang.* Le ſeizieſme enfin ſera q Rupert, dont j'ay déja cité les paroles tirées de ſon Commentaire ſur le vingt-ſixieſme de S. Matthieu, où il explique les paroles *Cecy est mon corps*, en ce ſens, Ce pain a la vertu, l'efficace, & le meſme effet que mon corps. En voilà, ſeize de conte fait, qui donnent tous un ſens figuré à ces paroles, *Cecy est mon corps, Cecy est mon sang*, ſans parler de ceux qu'on peut ranger à ce meſme ſentiment par des conſequences évidentes & neceſſaires, qui ne ſont pas en petit nombre.

p *In Can. 32. Concil. in Trullo.*

q *Vbi suprà.*

15. Mais il me ſemble que nous pouvons bien mettre pour une quinzieſme preuve la ſimplicité avec laquelle les anciens ont celebré le S. Sacrement, & quelques couſtumes ou quelques uſages, qui paſſeroient aujourd'huy dans l'Egliſe Romaine pour des impietez & des prophanations, & qui ſont en effet incompatibles avec la creance de la Tranſſubſtanciation. Y a-t-il rien de plus ſimple que la forme du ſervice des premiers Chreſtiens, comme Iuſtin Martyr nous la rapporte dans ſa premiere Apologie? On s'aſſembloit de la ville & de la campagne dans un certain lieu, où premierement on liſoit l'Ecriture Sainte; Apres la lecture, le Paſteur faiſoit un ſermon pour l'inſtruction, & la conſolation de ſon peu-

Chap. V. ple; le sermon finy ils se levoient tous pour prier, & en suitte de la priere, l'on presentoit au Pasteur du pain, du vin, & de l'eau; Il benissoit ces choses par des prieres & des actions de graces, que le peuple accompagnoit de son Amen; Apres quoy les Diacres distribuoient aux assistans le pain, le vin, & l'eau sur lesquels les actions de graces avoient esté dites, & puis ils en portoient aux absens. Y a-t-il rien de plus simple que ce que le pretendu Denis Areopagite nous raconte de ce méme service? [a] L'on faisoit sortir du Temple les possedez & les Catechumenes, & les portes estant fermées, le Pasteur celebroit par un beau discours les œuvres de Iesus-Christ, & sa gloire, & apres avoir luy-mesme devotement medité sur la grace du Sauveur, & imploré avec humilité le secours de Dieu pour cette sainte action, tant à son égard, qu'à l'égard des communians, il découvroit le pain qui estoit demeuré couvert jusques alors; il le rompoit en plusieurs morceaux, il le distribuoit à tous les communians, & de mesme il leur distribuoit un seul calice: Y a-t-il rien de plus simple, que la coustume qui a duré long-temps dans l'Eglise, d'administrer avec un verre, de communier estant debout, de prendre la communion avec la main, d'en emporter une partie chez soy, de l'envoyer aux malades par des personnes laïques sans aucun scrupule, & mesme de communier quelquefois apres le repas ordinaire? Mais y a-t-il rien de plus incompatible avec la foy de la Transsubstanciation, que la coustume que Balsamon Patriarche d'Antioche rapporte de mesler de l'eau chaude avec le vin du calice apres la consecration, & l'action de [b] Theodore Evesque de Rome en la condamnation de Pyrrhus, & celle du Concile

a *De Hierarch. Eccles.*

Voyez la Replique de Monsieur Daillé, contre Messieurs Adam & Cottiby.

b *Baron. ann. 648. n. 15. & ann. 869. n. 39.*

tenu à Constantinople l'an 869. pour la condamnation de Photius ? Car ils prirent le calice consacré, & en verserent avec de l'encre, & ayant trempé leurs plumes dans ces deux liqueurs meslées, ils en signerent les dépositions de ces hommes. Certainement, ces actions m'épouvantent à ne croire seulement, que ce que je croy ; & que feroient-elles si je posois, que ce Pape & ces Peres croyoient que ce fust la propre substance du sang du Fils de Dieu ? Chap. V.

16. On ne peut desavoüer qu'il ne se trouve deçà & delà dans les SS. Peres beaucoup de choses de cette nature dont on peut tirer des preuves certaines de ce que nous pretendons, comme la question que Consentius propose à S. Augustin, [a] *Si Iesus Christ depuis sa Resurrection a du sang*, & la réponse que S. Augustin luy donne, qu'*il ne veut pas decider ce fait, puisque l'Ecriture n'en dit rien, & que si l'on avoüoit qu'il a du sang, les prophanes demanderoient encore s'il a de la pituite & de la mélancolie.* Car qui ne voit que cette question est du style de Geneve, & que la Réponse aussi est bien digne de Charenton ? Il faut mettre dans ce rang le reproche que l'on faisoit aux Orthodoxes dans saint Augustin [b] qu'*ils servoient Ceres & Bacchus*, sous pretexte du pain & du vin de l'Eucharistie ; à quoy ce S. Pere répond, non ce que Rome répondroit, que ce n'est plus du pain ni du vin, que c'est le propre corps, & le propre sang du Sauveur ; mais, il répond qu'*encore que ce soit du pain & un calice, ils ne se rapportent pas pourtant à ces Idoles payennes.* Il y faut joindre encore l'accusation de Rabbi Benjamin dans S. Isidore de Damiette, [c] lors qu'il dit que les Chrestiens *avoient inventé une obla-*

[a] *Ep.* 146.

[b] *Contra Faust. l.* 20. *c.* 13.

[c] *Ep.* 401.

tion nouvelle & estrangere, en consacrant à Dieu du pain, au lieu que la loy établit les sacrifices dans le sang; à quoy S. Isidore répond, non que l'oblation de l'Eglise est le vray corps & le vray sang de Iesus-Christ, & qu'il y a de l'ignorance à croire qu'on sacrifie du pain; mais il dit seulement, *que la Loy elle mesme consacroit les pains de proposition*, ce qui fait voir, qu'en ce temps-là, le Iuif & le Chrestien croyoient bonnement, que nostre S. Sacrement est du pain. On peut ajoûter ce que Gennadius Prestre de Marseille, qui vivoit au cinquiesme siecle nous dit, [d] qu'il y avoit des gens qui *sous pretexte de sobrieté, ne vouloient pas qu'on celebrast l'Eucharistie avec du vin, mais avec de l'eau pure*; à quoy il répond qu'*il y a eu du vin au mystere de nostre redemption, puisque Iesus-Christ a dit, Ie ne boiray plus de ce fruit de vigne.* Comment se peut-il faire que des gens qui croyoient qu'on boit au calice le pur sang de nostre Sauveur, & non du vin, ayent peu s'imaginer sous pretexte de sobrieté, qu'il n'y faut mettre que de l'eau ? Mais comment les SS. Peres ne leur ont-ils dit franchement, ce n'est plus du vin; c'est le sang propre de Iesus-Christ, au lieu de s'opiniâtrer comme ils ont fait, à leur prouver que c'est du vin? Que peut-on dire contre ce qui se trouve dans une dispute de S. Hierôme contre Iovenien touchant l'usage libre du vin, que S. Hierôme vouloit interdire, sur tout aux filles & aux jeunes gens? Iovinien prouve que nous en devons user, [e] *parce*, dit-il, *que Iesus-Christ a offert non de l'eau, mais du vin en figure de son sang*, argument qui est impertinent, si on ne suppose que c'est de vray vin que nous beuvons au calice. Si S. Hierôme eust esté preoccupé d'un sentiment contraire

d *L. de dogm. Eccles. c.* 75.

e *L. 2. c. 4. & c. 11.*

contraire, il n'eust pas manqué; de l'humeur qu'il Chap. V.
estoit, de faire voir l'absurdité du raisonnement & l'heresie qu'il supposoit; mais voicy de quelle maniere il y répond, *Bien que Iesus-Christ*, dit-il, *ayt eu faim, & soif, & qu'il se soit trouvé souvent à des banquets, vous ne trouverez pas pourtant qu'il soit écrit de luy, qu'il ayt servy ny à sa bouche ny à son ventre, si vous en exceptez le mystere qu'il a exprimé en figure de sa passion.* Ie laisse à part le terme de *figure*, dont je ne me sers pas maintenant; il me suffit de faire remarquer, que le raisonnement de l'un, & la réponse de l'autre, témoignent qu'ils estoient tous deux d'accord en la créance, que ce que nous prenons en la communion, est de vray vin. Or c'est de bonne foy ce que nous croyons aussi.

17. Mais il faut achever nos preuves & laisser l'Auteur en liberté de quitter le livre, & d'aller dissiper ailleurs le chagrin que cette lecture luy aura donné. Que ce soit donc icy la derniere demonstration, & que les personnes non passionnées jugent si elle est digne d'estre mise au rang des autres. Elle se tire des disputes, que les SS. Peres ont euës contre les anciens heretiques, où ils ont employé le mystere de l'Eucharistie d'une maniere fort contraire à la creance de Rome. Les premiers qui troublerent la Religion naissante, furent les Saturniens, les Menandriens, les Valentiniens, les Marcionites, & tels autres extravagans, qui enseignoient entr'autres choses trois épouventables impietez; l'une que Iesus-Christ n'avoit pas eu une veritable chair humaine, mais seulement une ombre de chair, un phantôme, & une apparence vaine dénuée de substance & de solidité, l'autre que le Pere de Iesus-Christ n'estoit pas le Createur du Monde, mais que le Monde & ces Crea-

Chap. V. tures que nous voyons sont l'ouvrage de la passion, du défaut, & de l'ignorance, & non du Pere de Christ; & la troisiesme, que toutes ces creatures materielles doivent estre entierement détruites, & que par consequent, nos corps ne ressuſciteront point, estant incapables de recevoir l'incorruption surnaturelle, ni de participer à la grace du S. Esprit, la chair & l'esprit ne pouvant compâtir ensemble. Pour refuter la premiere de ces impietez, les SS. Peres alleguent-ils le S. Sacrement? cela est vray. Ils leur disent donc asseurément, Que faites-vous heretiques? Pourquoy renversez-vous la foy de toute l'Eglise? Me savez-vous pas que la propre substance de la chair & du sang de Christ est réellement contenuë sous les especes? Ignorez-vous que les substances du pain & du vin sont converties en ces substances divines du corps & du sang du Sauveur? Et si Iesus-Christ n'a point de vray corps, s'il n'a qu'un phantôme, & une apparence vuide, comment se peut faire la Transsubstanciation? Vous aneantissez la plus grande de toutes les merveilles de Dieu, & la plus importante de ses œuvres pour la consolation des fidelles. N'est-ce pas ainsi que les Peres parlent? Non; ils n'en disent pas un mot. Voicy de quelle maniere ils procedent; Le S. Sacrement est la figure & l'image du corps de Iesus-Christ; Iesus-Christ a donc un vray corps. Car un phantôme n'est pas capable d'avoir une figure. C'est le raisonnement de Tertullien dans ses disputes contre Marcion. [a] *Iesus-Christ*, dit-il, *fit le pain son corps, disant, Cecy est mon corps, c'est à dire la figure de mon corps. Or ce n'eust pas esté une figure, s'il n'y avoit pas un vray corps; car au reste, une chose vaine & vuide telle qu'est un phantôme, n'est pas capable d'avoir une fi-*

[a] *L. 4. adverſ. Marc. c. 40.*

gure. C'eſt le raiſonnement de l'Auteur des Dialo- Chap. V.
gues contre les Marcionites, ſous le nom d'Origene.
[b] *Si Ieſus-Chriſt*, dit-il, *n'a eu ni chair ni ſang, comme diſent les Marcionites, qu'ils nous apprennent de quelle chair, & de quel ſang il nous a donné les images, ſavoir le pain & le calice, quand il a commandé à ſes diſciples de faire commemoration de luy par ces choſes.* Voilà de quelle maniere ils raiſonnent contre la premiere impieté de ces gens. A l'égard de la ſeconde, ils employent auſſi le S. Sacrement, & il eſt important de conſiderer comment ils y procedent. Ils diſent donc *que l'Euchariſtie eſt une reconnoiſſance que nous rendons à Dieu ſous la qualité de Createur, puiſque nous luy offrons les premices de ſes creatures, des creatures qu'il a faites, & que ce ſeroit outrager le Pere de Ieſus-Chriſt, s'il n'eſtoit pas le Createur du Monde que de luy offrir des choſes qui ne luy appartiennent pas, comme s'il eſtoit avide du bien d'autruy, & qu'il deſiraſt ce qui n'eſt pas à luy. Que ſi les creatures eſtoient l'ouvrage de la paſſion, du défaut & de l'ignorance, ce ſeroit faire injure à Dieu, au lieu de celebrer l'Euchariſtie à ſon honneur, que de luy offrir les fruits de la paſſion, du défaut, & de l'ignorance.* C'eſt de cette ſorte que raiſonne S. Irenée au livre quatriéme contre les hereſies, chap. 34. & l'on peut voir quelque choſe de ſemblable dans Tertullien au livre premier contre Marcion, chap. 14. Or on void bien que ce raiſonnement ſuppoſe, que l'Euchariſtie eſt de vray pain, & de vray vin de l'ordre de ces creatures, dont les heretiques parloient ſi mal, & non le propre corps, & le propre ſang du Fils de Dieu. Mais il eſt encore plus important de voir de quelle maniere ils ont employé le S. Sacrement contre la troiſieſme impieté

[b] *Dial. 3. in Marc.*

Chap. V. de ces heretiques qui nioient la resurrection des corps soûtenant que toutes les creatures materielles seront détruites, & que la chair ne sauroit recevoir l'incorruption, parce que l'incorruption est une grace de l'esprit, & que l'esprit & la chair sont incompatibles. [c] *Nous établissons dans l'Eucharistie*, dit S. Irenée, *la communion & l'unité de la chair & de l'esprit: car comme le pain qui est de la terre, recevant l'invocation de Dieu n'est plus pain commun, mais est l'Eucharistie composée de deux choses, l'une terrestre, & l'autre celeste; de mesme nos corps, qui reçoivent l'Eucharistie ne sont plus corruptibles, mais ont l'esperance de la resurrection future.* Ce passage est si demonstratif qu'il ne peut recevoir aucune réponse solide. Car non seulement il veut que le pain recevant la consecration figure nos corps recevans l'incorruption, mais il veut qu'il les figure formellement par la subsistence de son estre sous la qualité de Sacrement, que l'invocation ou la consecration luy donne. Ainsi, bien loin que le mystere en détruise la substance, qu'au contraire, il faut par la raison du mystere qu'elle ne soit pas détruite, pour representer la chair qui n'est pas détruite sous la grace de l'Esprit. Et sur ce propos, je ne puis m'empescher de produire un passage de Tertullien qui est de la mesme force. Il est du livre premier contre Marcion, chap. 14. *Le Dieu*, dit-il, *que Marcion reconnoist pour Seigneur, employe le pain pour representer son propre corps, & ainsi dans ses propres Sacremens, il a besoin d'emprunter les biens du Createur. Mais Marcion qui est un disciple au dessus de son Maistre, & un serviteur au dessus de son Seigneur, est bien plus sage que luy; car il détruit ce que son Maistre desire.* Y eut-il jamais rien de plus

[c] *Adverſ. hæreſ. l. 4. c. 34.*

clair ? Iesus-Christ desire le pain & l'employe dans son Sacrement ; mais Marcion qui veut estre plus sage que luy, détruit ce que son maistre desire. Concluez que son maistre ne le détruit donc pas quand il le desire, & qu'il l'employe. Que peut-on dire là-dessus ? Si de cette dispute nous passons à celle que l'Eglise ancienne a euë contre les Encratites, elle nous fournira une preuve fort evidente de cette verité que nous soûtenons. Ces heretiques ayant en horreur le vin comme une chose diabolique, & dont l'usage est impie, & criminel, celebroient les mysteres avec de l'eau pure. Mais les SS. Peres au lieu de leur dire ce que Rome leur diroit aujourd'huy, Que Iesus-Christ ayant employé du vin pour estre la matiere de ce Sacrement, il n'est pas possible que l'eau pure puisse estre convertie au sang de Christ, & que l'aversion qu'ils avoient pour le vin ne devoit pas les empescher d'en mettre au sacré calice, puis que le vin y est aboly, & sa substance changée en la propre substance du sang de I. Christ en telle sorte que ce n'est plus du vin que nous beuvons, mais le pur sang du Sauveur : au lieu dis-je, de leur parler ainsi, ils s'opiniastrent au contraire, à leur montrer que Iesus-Christ *a offert du vin*, qu'il *a beu du vin*, qu'il *a donné du vin*, que le *sang de Christ ne peut estre figuré que par du vin*, ce qu'ils prouvent par ces paroles, *Ie ne boiray plus de ce fruit de vigne, jusques à ce jour que je le boiray nouveau au Royaume de mon Pere.* C'est de cette sorte que raisonnent [d] S. Clement Catechiste d'Alexandrie, [e] S. Cyprien Evesque de Cartage, [f] S. Epiphane Evesque de Salamine, [g] S. Chrysostome Evesque de Constantinople. Qui ne void que cette maniere d'agir n'a point de rapport avec la Transsubstanciation, mais qu'elle

Chap. V.

d *Pædag. l. 2. c. 2.*
e *Ep. 63.*
f *Adverſ. hæreſ. l. 2. hæreſ. 47.*
g *Hom. 83. in Matt.*

Chap. V. en a beaucoup avec nostre sentiment ? Mais je vien, enfin, à la dispute contre les Eutychiens, où je pretens que les SS. Peres se sont si formellement declarez, qu'il n'y a plus rien à contester, & voicy comment je le montre. Ces heretiques soûtenoient que le corps de Iesus-Christ, au moment de son élevation dans la gloire celeste, avoit esté changé en la nature, ou en la substance divine. Les SS. Peres employent divers moyens pour combattre cette erreur, & entre autres ils se servent du S. Sacrement. Or il ne faut pas avoir l'esprit fort penetrant pour reconnoistre, que s'ils eussent creu la Transsubstanciation, & la presence réelle, ils eussent reproché aux heretiques qu'ils aneantissoient la foy d'un si grand mystere, & qu'ils tomboient dans deux erreurs capitales, l'une contre la nature humaine du Sauveur considerée par rapport à l'union hypostatique, & l'autre contre cette mesme nature considerée à l'égard du Sacrement; car si la nature humaine a esté engloutie par la Divinité, & le corps du Seigneur changé en la substance divine, il n'y a plus de Transsubstanciation ni de presence réelle au Sacrement; ces deux choses se renversent mutuellement, la presence réelle détruit l'erreur Eutychienne, & l'erreur Eutychienne combat la presence réelle; l'incompatibilité est évidente. Comment donc s'est-il fait que les Eutychiens, & les Ortodoxes n'ayent jamais eu rien à démesler ensemble sur le sujet de l'Eucharistie ? Se peut-on imaginer que les Eutychiens ayent creu, que le corps de Iesus-Christ n'est plus, ayant esté converty en la substance divine, & que cependant ils ayent creu qu'il est tous les jours substanciellement present sur l'Autel ? Mais supposons qu'ils soient tombez dans cette manifeste contradiction; Peut-on

s'imaginer que les SS. Peres ne s'en ſoient pas eux-meſmes aviſez, & qu'ils ne ſe ſoient pas ſervis de ce dernier article pour impugner le premier en leur diſant, Vous croyez avec nous que le corps & le ſang du Sauveur ſont réellement & ſubſtanciellement preſens dans l'Euchariſtie; & pourquoy donc dites-vous que ce corps & ce ſang ne ſont plus, & qu'ils ont eſté changez en la Divinité? Cependant ils ne l'ont pas fait; ils ſont demeurez les uns & les autres dans une paix profonde à cét égard. En verité cette paix eſt une enigme, & un myſtere pour moy, dont je voudrois bien avoir l'intelligence. Mais ce n'eſt pas tout: ce que je vay dire eſt encore plus ſurprenant. Les SS. Peres employent poſitivement le S. Sacrement pour refuter l'erreur Eutychienne en cette maniere. *Il faut qu'une image ayt ſon original; car les Peintres imitent la nature, & peignent les images des choſes qu'on void. Si donc les divins myſteres ſont les figures d'un vray corps, il s'enſuit que le Seigneur a encore maintenant un corps, non changé en la nature de la Divinité, mais remply de la gloire divine.* C'eſt en propres termes le raiſonnement de Theodoret dans le ſecond Dialogue, & il repete la meſme choſe, & le meſme ſens en deux autres lieux. Que veut-il dire d'alleguer le S. Sacrement comme une image, & une figure qui prouve la verité du corps de Chriſt ſans ſe ſouvenir que c'eſt le corps meſme réellement? Si dans cette diſpute il n'euſt pas parlé de l'Euchariſtie, à la bonne heure; je dirois qu'il ne s'en eſt pas ſouvenu, mais l'alleguer, & de deux argumens qui s'en peuvent tirer, l'un à l'uſage de Rome, & l'autre à la façon de Geneve, laiſſer celuy de Rome, & choiſir celuy de Geneve, c'eſt ſans mentir ſcandaliſer tous les Catholiques, & ſe decla- Chap. V.

Chap. V. rer Calviniſte trop ouvertement. Mais Theodoret ſe mocque de ce reproche, & ne voulant plus rien ménager, voicy comment il s'explique immediatement apres, en forme de Dialogue entre l'Eraniſte, c'eſt à dire l'Eutychien & l'Ortodoxe, qui eſt luy-meſme. [a] L'Eraniſte. *C'eſt fort à propos que vous avez émeu le diſcours des divins myſteres; car je pretens vous montrer par là, que le corps de Ieſus-Chriſt eſt changé en une autre nature. Répondez donc aux queſtions que je vous feray.* L'Ortodoxe. *I'y répondray.* L'Eran. *Comment appellez-vous, avant l'invocation ſacerdotale, le don qui eſt offert?* L'Ortod. *Il n'en faut pas parler ouvertement; car il peut eſtre que nous ſommes écoutez par des perſonnes qui ne ſont pas initiées.* L'Eran. *Répondez obſcurement.* L'Ortod. *Ie l'appelle un aliment fait de quelques grains.* L'Eran. *Et comment nomme-t-on l'autre ſymbole?* L'Ortod. *On luy donne un nom ordinaire, qui deſigne une certaine eſpece de breuvage.* L'Eran. *Mais apres la conſecration, comment les appellez-vous?* L'Ortod. *Le corps & le ſang de Chriſt.* L'Eran. *Et croyez-vous recevoir le corps & le ſang de Chriſt?* L'Ortod. *Ie le croy ainſi.* L'Eran. *Comme donc les ſymboles du corps & du ſang du Seigneur ſont autres avant l'invocation ſacerdotale, mais apres la conſecration ſont changez, & ſont faits autres: de meſme le corps du Seigneur a eſté changé en la ſubſtance divine apres ſon aſſomption.* L'Ortod. *Vous vous eſtes enveloppé dans les filez que vous avez vous-meſme tiſſus; car les ſymboles myſtiques ne quittent point leur propre nature aprés la conſecration, puis qu'ils demeurent en leur premiere ſubſtance, en leur premiere figure, & en leur premiere forme. Ils ſont viſibles, & palpables tels qu'ils eſtoient au-*

[a] *Dial. 2.*

paravant. Mais on conçoit par l'entendement qu'ils Ch. V.
ſont ce qu'ils ont eſté faits, & on les croit, & on les venere comme eſtant ce qu'on les croit. Comparez donc maintenant cette image avec ſon original, & vous verrez le rapport qu'il y a de l'un à l'autre; car il faut que la figure reſſemble à la verité. Le corps donc de Ieſus-Chriſt garde ſa premiere forme, ſa premiere figure, ſa premiere circonſcription; & pour le dire en un mot, il a la ſubſtance d'un corps. Mais apres la reſurrection, il a eſté fait immortel, & incorruptible, il s'eſt aſſis à la dextre de Dieu, & toute creature l'adore, parce qu'il eſt appellé le corps du Seigneur de la nature. L'Eran. *Mais le ſymbole myſtique change ſon premier nom; car on ne l'appelle plus comme l'on faiſoit auparavant, mais on le nomme le corps de Chriſt. D'où il s'enſuit que la verité* (qui répond au ſigne) *doit eſtre appellée Dieu & non pas corps.* L'Ortod. *C'eſt une groſſiere ignorance; car le ſymbole n'eſt pas ſeulement nommé corps, mais auſſi pain de vie, le Seigneur meſme l'appelle ainſi. Et quant au corps meſme nous l'appellons un corps divin, un corps vivifiant, le corps du Seigneur, voulant dire par là que ce n'eſt pas le corps d'vn homme ordinaire, mais le corps de Ieſus-Chriſt noſtre Seigneur qui eſt Dieu & homme.* En verité voylà l'hereſie de Calvin plus fortement établie qu'il ne l'établit luy-meſme. Car il ſe contente de dire que la ſubſtance du pain demeure, & celuy-cy veut qu'elle demeure par une raiſon myſtique, afin de repreſenter que la nature humaine en Chriſt a conſervé ſa propre ſubſtance & ſon eſtre, encore qu'elle ayt eſté élevée à l'union hypoſtatique, & en ſuitte à la gloire des Cieux; de ſorte que à ſon conte, ſi la ſubſtance du pain ne

Chap. V. subsistoit pas apres la consecration, le mystere seroit anéanty, & sa principale signification abolie. Y eut-il jamais un homme plus insupportable que ce Theodoret avec ses raisonnemens? Il le faut mettre au rang des heretiques, & non pas des Peres. Mais non; il ne faut pas aller si viste; car il seroit soûtenu par d'autres Peres, dont il ne seroit pas à propos de choquer l'authorité; Avant qu'Eutyches parust, S. Chrysostome Archevesque de Constantinople avoit raisonné de mesme, que Theodoret. S. Ephrem Patriarche d'Antioche confirme sa doctrine, & sa maniere de proceder, en disant la mesme chose. Et Gelase Pape de Rome le dit, & l'enseigne de mesme en termes si formels, qu'il n'y a pas moyen de les conteſter. Quelle apparence y a-t-il que l'on puisse aujourd huy faire le procés à deux saints Patriarches, & à un souverain Pontife?

Chapitre VI.

Comparaison de nos preuves avec celles que l'Auteur met en avant pour établir la Transsubstanciation.

[a] *Refutat. pag. 111.*

Voyla' nos preuves, ou nos difficultez, que [a] l'Auteur reduit à une douzaine de passages de conte fait; encore dit-il qu'ils sont obscurs, & que nous les multiplions en les rebatant sans cesse, ou en les joignant à d'autres qui n'ont aucune difficulté. Mais il faut avoüer que le monde ayme bien à se laisser tromper, puisqu'un homme qui fait d'ailleurs profession de sincerité, & de bonne foy, s'est veu tenté de luy faire une illusion si grossiere. Car il est vray que ce que je viens de produire n'est, qu'environ la moitié des passages qu'Aubertin,

Blondel, & les autres, qui ont traité cette matiere à fond, ont produits, sans y comprendre les preuves tirées du silence des Peres, de leurs disputes contre les Payens, du silence des Payens mesmes, & de la paix qui a esté, à cét égard, dans l'Eglise ancienne, qui sont les principales preuves, que j'avois relevées dans l'Abregé de ma Réponse, & que je défendray dans le chapitre suivant. Ch. VI.

Quoy qu'il en soit, il y en a ce me semble assez pour leur permettre d'entrer dans la comparaison, que l'Auteur desire que l'on en fasse, avec celles qu'il met en avant, & dont il tient que les gens de bon sens seront tellement touchez, qu'ils ne considereront les nostres que comme de legeres ombres qui rehaussent la clarté de ses mysteres. Voyons donc à la bonne heure ces clartez & ces ombres en opposition.

[b] *Il y a*, dit-il, *un nombre infiny de passages qui contiennent nettement & literalement ce que l'Eglise Catholique enseigne, & les Calvinistes n'en ont qu'une douzaine d'obscurs.* A la verité si cela est, le combat est inégal pour le nombre & pour la qualité, & si nos douze avanturiers Calvinistes en pouvoient soûtenir l'effort, ils acquerroient plus de gloire que les trois cent Grecs n'en acquirent aux Termopyles contre l'armée innombrable de Xerces, dont la terre estoit couverte, & qui tarissoit les rivieres. Mais cette infinité n'est qu'une chimere, & une pure imagination, & l'on seroit bien empesché de nous montrer un seul passage bon & legitime, qui contienne nettement & literalement ce que l'Eglise Romaine conteste contre nous. [b] Pag. 111.

I'avoüe que les anciens ont communément nommé l'Eucharistie le corps de Christ, & S. Augustin

Ch. VI.

nous en a avertis dans un passage, que nous avons déja allegué. [c] *Presque tous*, dit-il, *appellent le Sacrement le corps de Christ.* Ils nous disent que le pain est le corps de Christ, qu'il est fait le corps de Christ, qu'il est changé au corps de Christ, que le corps de Christ nous est donné au pain. Mais l'Auteur veut-il, que ce soit des passages, qui contiennent nettement & literalement son opinion, & n'auray-je pas plus de droit d'appeller passages nets & formels ceux où communément cette mesme Eucharistie est appellée du pain & du vin, du blé, du froment, du fruit de vigne, la figure, le signe, & l'image du corps de Christ, qui ne sont pas en plus petit nombre que les autres ? Ma pretention a cét avantage sur la sienne, qu'elle est soûtenuë par les loix du langage ordinaire des hommes, par les sens, par la raison, & par l'Escriture; au lieu que la sienne est choquée par toutes ces autoritez.

[c] *Serm. 53. de verb. Dom.*

Mais je veux que nos pretentions soient égales en ce point; elles ne le seront pas au moins en cecy, c'est que quand il expliquera & adoucira en sa faveur, les expressions des Peres dont je me sers, ses explications, & ses distinctions seront tirées de son cerveau, ou des écoles de son Eglise; au lieu que quand j'expliqueray celles qu'il allegue, & qu'il appelle nettes & literales, mes distinctions & mes explications seront tirées des Peres mesmes qui nous apprennent, que le pain est appellé le corps de Christ *parce qu'il en a la ressemblance, qu'il en contient le mystere, qu'il en est le Sacrement, le memorial & le gage, qu'il en tient la place, & qu'il en a l'efficace & la vertu, & que le changement qui arrive aux symboles se fait non en transmuant la nature, mais en ajoûtant la grace à la nature.*

Ch. VI.

Mais, dit l'Auteur, [d] *les passages que les Catholiques produisent sont tirez des instructions que les Peres donnent aux peuples sur ce mystere, pour leur enseigner ce qu'ils en devoient croire, & de celles qu'ils en donnent aux nouveaux baptisez devant lesquels ils estoient obligez de parler nettement, & il y faut avoir plus d'égard qu'à des passages tirez de lieux écartez, de quelques épitres, & de quelques livres de disputes qui ont esté inconnus au peuple, & qui par consequent n'ont rien contribué à former ses idées & sa creance.* l'avouë que si nous avions à faire à des charlatans, ou à des affronteurs qui eussent un double sens, l'un public & l'autre particulier, cette observation ne seroit pas inutile. Mais, c'est bien le plus cruel outrage que l'on puisse faire aux SS. Peres, que de s'imaginer qu'ils ayent fourbé les peuples en mettant leurs veritables explications dans des lieux écartez sans les communiquer à leurs troupeaux, à qui cependant ils parloient en des termes qui formoient necessairement d'autres idées, & d'autres sentimens que les leurs. Or on ne sauroit donner un autre sens aux paroles de l'Auteur. Les Peres ont dit dans leurs homelies & dans leurs catecheses, que *l'Eucharistie est le corps de Christ.* Ils ont dit aussi dans leurs Epistres, & dans leurs disputes, que *l'Eucharistie est appellée le corps de Christ, non qu'elle le soit, proprement, mais parce qu'elle en contient le mystere, & qu'elle en est le signe, & le memorial.* Ils ont dit dans leurs Homelies que *le pain est fait le corps de Christ.* Ils ont dit aussi dans leurs disputes, que *ce corps de Christ garde la substance sensible jointe à la grace intelligible, de mesme que le Baptesme.* Ils ont dit dans leurs Catecheses, que le *pain est changé au corps de*

[d] Pag. 111. & 112.

Ch. VI. *Christ.* Ils ont dit dans leurs Epistres & dans leurs disputes, que *la nature du pain demeure, & qu'il ne quitte pas sa premiere substance, & que c'est le corps de Christ par institution, & par grace, du pain en espece, mais en Sacrement le corps de Christ.* Là-dessus, l'Auteur veut que l'on renonce à ces explications formelles, parce qu'elles se trouvent dans des lieux écartez, dans des Epistres, & dans des disputes, & que l'on se range aux expressions populaires des Catecheses & des Homelies. Peut-on faire ce qu'il desire sans accuser les Peres d'imposture & de fourberie?

Pour moy qui ay plus de respect pour la bonne foy des anciens, je ne puis me persuader qu'en un sujet si important, qu'est celuy de l'Eucharistie, ils ayent eu deux religions, ou deux créances contraires, l'une publique & populaire à l'usage des chaires, & l'autre secrette pour les livres du cabinet, & pour les lieux écartez. Ayant cette opinion d'eux il ne faudroit pas nous les proposer pour juges, ou pour regles de nos differens. Car quelle confiance peut-on prendre en des gens, qui condamnent en public, & qui absolvent en particulier, qui favorisent l'un des partys dans les Homelies & les Catecheses, & qui soûtiennent l'autre dans les Epistres & dans les disputes?

Ie croy donc que la foy des SS. Peres a esté par tout uniforme, & qu'il ne faut pas autoriser par leur exemple ce double esprit, ce double cœur, ce double langage. Non sans doute; car ces explications que nous trouvons dans leurs lettres & dans leurs disputes sont les mesmes instructions, qu'ils donnoient à leurs troupeaux dans leurs predications ordinaires; & en effet, je ne voy pas que nous alle-

guions plus de passages de ces pretendus lieux écar- Ch. VI.
tez, que des Sermons ou des Homelies, ni que Rome neglige plus ceux qu'elle peut tirer des autres ouvrages des Peres, que ceux qu'elle tire des Homelies ou des Sermons.

Toute la difference que j'y connois, est que les expressions des Homelies sont d'ordinaire plus figurées & plus hardies, parce que le feu qui regne dans ces actions ayme les exaggerations, les figures, & les paradoxes, au lieu qu'ailleurs on exprime avec plus de froideur & de simplicité. Mais je ne veux pas pourtant qu'on les rejette; pour estre figurées, elles n'en sont pas moins claires; car si le monde n'estoit pas preoccupé, qu'y a-t-il de plus aisé à comprendre, que le sens de ces paroles, Le pain est le corps de Iesus-Christ, Le pain nous est fait le corps de Iesus-Christ? Ie veux seulement qu'on les compare avec les autres passages, & qu'on les entende selon les explications, que les Peres mesmes en donnent ailleurs.

L'Auteur dira peut-estre, qu'il pretend aussi la mesme chose à l'égard de ces passages qu'il appelle écartez, c'est qu'estant obscurs, il soient reglez & éclaircis par les expressions communes & populaires. Mais il y a bien de la difference; car qui ne voit que quand les Peres disent en un endroit, *Le pain est le corps de Christ*, & en un autre, *Le pain est appellé le corps de Christ non qu'il le soit proprement, mais parce qu'il en contient le mystere*, ce dernier passage est l'explication du premier? Qui ne voit qu'ils considerent cette premiere locution comme figurée, & que cette derniere qui est nette & literale est la reduction, & l'éclaircissement de l'autre. Il est donc plus raisonnable de regler une expression

Ch. VI. figurée par une explication literale, que si nous corrompions une explication literale par une expression figurée.

Cependant l'Auteur est d'avis contraire, & si nous l'en croyons, nous reglerons nostre foy par ces expressions figurées, qu'il trouve dans S. Ambroise, dans Gregoire de Nysse, dans Cyrille de Ieruſalem, dans Gaudence, & dans S. Chrysostome, & nous mettrons les explications de Tertullien, de S. Augustin, de Theodoret, de Gelase, & de Facundus au rang des passages obscurs, dans l'ordre des tenebres & des difficultez, c'est à dire que nous changerons les éclaircissemens des Peres en difficultez, & leurs difficultez en éclaircissemens.

C'est dans ce mesme sens qu'il nous proposoit deux pages auparavant de faire du livre de Monsieur Aubertin un excellent livre à son goût! [a] *Il ne faut*, disoit-il, *que mettre en preuve ce qu'il met en objection, & en objection ce qu'il met en preuve*; c'est à dire changer, ses tenebres en lumiere, & sa lumiere en tenebres. N'est-ce pas une agreable metode pour terminer tout d'un coup bien des differens, & pour refuter à bon marché un livre tel que celuy de Monsieur Aubertin? L'invention en est bonne, pleine d'esprit, & propre pour faire gagner les mauvais procez: Il ne faut que prendre pour preuve ce qui est en objection, & pour objection ce qui est en preuve. Elle seroit fort à l'usage de ceux qui ont mal administré l'argent public, qui rendroient admirablement bien leurs contes, si l'on vouloit changer les articles de la dépense en recepte, & ceux de la recepte en dépense. En verité ces Messieurs ont tort de nous engager dans ces disputes, puis qu'ils veulent agir avec nous de la sorte. Quand nous

[a] Pag. 108.

nous

nous en tenons à l'Ecriture, ils nous disent qu'il faut venir aux Peres: quand nous sommes aux Peres, ils nous disent qu'il ne s'en faut pas tenir à ce qu'ils en ont dit devant tout le monde; car ils cachoient leurs sentimens aux Infidelles, & aux Catecumenes; & qu'il faut venir à leurs autres livres: quand nous sommes aux autres livres, ce sont des lieux écartez, & inconnus, il faut venir aux Homelies, & aux Catecheses: & quand nous serons aux Homelies & aux Catecheses, il faudra changer les preuves en objections, & les objections en preuves: & enfin, tout cela ne vaudra rien; il faudra se regler par les raisonnemens de l'Auteur sur l'impossibilité d'un changement. Il paroist bien, Messieurs, que vous vous mocquez de nous. Chap. VI.

Mais accordons à l'Auteur ce qu'il desire; abandonnons nos passages obscurs pour nous ranger sous l'autorité de ses lumieres: quel avantage en aura-t-il? Supposé, comme j'ay dit, qu'un homme ne soit pas préoccupé du préjugé de la Transsubstanciation; n'entendra-t-il pas facilement, [a] *Que le pain est le corps de Christ*; parce qu'il en est le Sacrement? *Qu'il faut consulter, non les yeux, mais la foy*, parce que c'est par la foy, & non par les yeux, que nous distinguons le Sacrement d'avec un simple aliment. *Que apres la consecration ce que nous voyons n'est plus de simple pain, quoy qu'il semble tel au goust*, (car c'est ainsi que les Peres parlent) parce que c'est un pain mystique, qui a son rapport à l'ame; *Qu'il est changé au corps & au sang de Christ*, parce qu'il en tient la place, & qu'il en communique la vertu; *Que ce changement se fait par la parole de celuy qui a creé le ciel & la terre*, parce qu'il n'y a que le Dieu tout-puissant, le Maistre de la creature, qui puisse donner

[a] *Refut.* 145. 113.

Chap. V. à des élemens terrestres la force de nous communiquer la paix, & la sainteté de la conscience, le droit des cieux & l'esperance de l'immortalité; *Que nous voyons à l'Autel le corps du Seigneur que les Mages ont respecté dans la Créche*, parce qu'à mesure que nos yeux voyent son Sacrement sur la table sacrée, nostre ame void de ses yeux mystiques le mesme corps qui prit naissance dans Bethlehem, & qui mourut sur la croix; *Que les Anges y sont presens pour l'adorer*, parce que dans cette redoutable action, où nous celebrons son mystere, les Anges assistant à nos assemblées y adorent nostre commun Maistre.

Ce sont là les idées que ces paroles formoient d'elles-mesmes, sans force & sans violence dans l'esprit des Auditeurs. L'Ecriture Sainte & la nature du mystere les y conduisoient: les sens & la raison les empeschoient d'en former d'autres. Et combien plus lors que ces mesmes Auditeurs entendoient aussi continuellement retentir à leurs oreilles, [a] *Que c'est du pain & du vin*, [b] *du blé, & du fruit de vigne*, [c] *comme leurs yeux le leur declaroient*, [d] *qu'ils ne se départoient point de leur premiere substance*, [e] *mais qu'ils estoient faits les signes, & les figures du corps, & du sang de Christ*, [f] *qu'ils estoient appellez le corps & le sang de Christ, parce que les Sacremens prennent les noms des choses qu'ils representent*, [g] *que Dieu nous communique en ce mystere les choses spirituelles par des choses sensibles*, [h] *nous élevant de celles que nous voyons à celles que nous entendons*, [i] *qu'on offre dans l'Eglise du pain & du vin, la figure de la chair, & du sang de Christ, & que ceux qui reçoivent ce pain visible mangent spirituellement la chair du Seigneur.* Si les paroles que l'Auteur a produites forment dans l'esprit une idée de Transsubstancia-

a *Aug. serm. ad infant.*
b Voyez cy-dessus, chap. 3. preuve 1.
c *Aug. serm. ad inf.*
d *Theodor. dialog. 2.*
e Voyez cy-dessus, chap. 3. preuves 4. §. 6. 7.
f *Aug. Ep. ad Bonif.*
g *Chrysost. hom. 83. in Matth.*
h *Chrysost. hom. 7. in 1. Cor.*
i *Macar. hom. 27.*

tion, il eſt clair qu'elles l'y forment avec plus de force & de violence mille fois, que celles-cy n'en forment une contraire. Le ſens de ces dernieres eſt facile, net, & diſtinct, d'où il s'enſuit que les peuples n'ont peu s'empeſcher de le recevoir, & de regler ſur luy leurs ſentimens & leur foy. Ch. VI.

Apres cela, l'Auteur nous produit deux avantages de ſa cauſe qui ne ſont au fond que deux de ces préjugez. L'un eſt le conſentement de toutes les Egliſes Schiſmatiques avec la Romaine ſur le point de l'Euchariſtie, & l'autre l'impoſſibilité du changement que nous pretendons eſtre arrivé. *Pag.* 113. & 114.

Mais il ne faut pas anticiper les triomphes, ni poſer pour aſſeuré ce qui eſt en conteſtation. Nous en parlerons en un autre lieu, & quand il aura gagné ces deux points, il luy ſera permis de les mettre en preuves, & à nous de les mettre en objections pour en examiner la force. Il me ſuffit de luy dire icy, que quand il ſeroit vray que les Egliſes Schiſmatiques euſſent la meſme creance que la Romaine, il ne s'enſuivroit rien de ſemblable à l'égard de l'ancienne Egliſe. Elles ſe ſont abaſtardies en bien d'autres points, & nous n'avons pas encore reconnu leur Tribunal pour la déciſion de nos differens.

De meſme quand il ſeroit vray que je ne peuſſe luy répondre formellement ſur ces pretenduës impoſſibilitez, les preuves que j'ay produites touchant la foy des SS. Peres luy répondroient pour moy; car il eſt plus raiſonnable que des conjectures cedent à des preuves de fait, que ſi des preuves de fait cedoient à des conjectures.

Touchant Bérenger, j'avouë que ſi ce que l'Auteur en dit eſtoit vray, je ſerois ſcandaliſé de ſon changement, comme je le ſuis de ceux de Marcellin, *Pag.* 114.

Chap. VI. de Felix, & de Liberius Evesques de Rome : & je ne me consolerois que par la meditation de la foiblesse humaine, & des profondeurs de nostre corruption, & par celle des mysteres de la providence qui releve quelquefois sa gloire par la cheute des étoiles pour nous apprendre que les dons de l'esprit, & les lumieres de la connoissance ne sont pas toûjours des marques de l'élection de Dieu qui est indépendante de ces autres graces.

Mais je conjecture avec assez de raison, ce me semble, que toute cette histoire de la conversion de Bérenger mourant, & choisissant le sein de l'Eglise Romaine pour y verser ses derniers soûpirs, est une de ces fraudes pieuses dont la vertu des hommes est tentée de se servir, afin d'avancer les affaires du party. Ie suis au moins asseuré que [a] Guillaume de Malmesbury qui nous a parlé le premier de cette conversion pretenduë, ne la met pas au moment de la mort. Il la met *apres le premier feu de la jeunesse dans un âge plus meur*, & il donne le loisir à Bérenger de faire apres cela mille biens, d'estre humble, & charitable, de fuir la conversation & la veuë des femmes, de vivre selon la nature, estant content de la nourriture & du vestement, & de passer pour un grand Saint dans l'esprit de quelques-uns. C'est donc le bon plaisir de l'Auteur, qui nous le fait changer sur le point de sortir du Monde, & lors qu'il est obligé de pourvoir à la seureté de sa conscience, parce que le conte en est plus agreable de cette façon, & que l'effet en sera bien plus grand. Car un heretique qui se meurt, & qui revient à la foy de la Transsubstanciation est une chose plus touchante, que s'il se convertissoit tout plein de vie & de santé.

[a] *Lib. 3.*

Mais il y a aussi beaucoup d'apparence, que Guil-

laume de Malmesbury nous en a conté de mesme que l'Auteur, à l'égard de cette conversion qu'il met *post primum calorem juventutis, ævo austeriore.* Car [a] Monsieur Aubertin a remarqué, que Lanfranc son adversaire écrivit sa lettre à Reginald l'an 1087. ou 1088. c'est à dire l'an de la mort de Bérenger, ou un an auparavant, & que dans cette Epistre il appelle Bérenger, *Schismatique*, & dit qu'il *croit & enseigne touchant Christ des choses méchantes.* Comment s'accorde cette accusation avec la conversion dont on nous parle? De plus, il est certain que Bérenger estoit déja dans un âge fort avancé quand il comparut à Rome au dernier Concile tenu sous Gregoire septiéme l'an 1079. car Baronius & l'Auteur de la Refutation apres luy, ont remarqué que son opinion commença de paroistre dés l'an 1035. ce qui conclud que son âge couroit à peu prés avec les ans du siecle, c'est à dire qu'il avoit prés de quatre-vingts ans, quand il comparut à ce Concile. L'Auteur dans la Table Chronologique qu'il a mise au bout de l'Office du S. Sacrement, ne luy donne que quatre-vingts ans de vie, & dit qu'il mourut l'an 1088. Et quoy qu'il ne soit pas tout à fait vray-semblable qu'à vingt-six ou vingt-sept ans, il ayt esté en estat de faire remarquer ses sentimens dans le monde, si est-ce qu'à ce conte mesme il avoit soixante & onze ans quand il comparut devant Gregoire soûtenant encore son sentiment. D'où il s'ensuit évidemment que Guillaume de Malmesbury nous a trompez quand il a dit, *qu'apres avoir deshonoré le premier feu de sa jeunesse par la défense de quelques heresies, il se repentit dans un âge plus meur*; car le voilà encore à soixante-onze ans qui défend sa foy dans un Concile, sans qu'on puisse dire que sa conversion arrivast apres;

Chap. VI.

[a] *De Euch. l. 3. pag. 953.*

Chap. VI. car Guillaume marque comme un des fruits de cette conversion, qu'il estoit, *fœmineæ venustatis adeo parcus, ut nullam conspectui suo pateretur admitti, ne formam videretur delibasse oculo, quam non pluriebet animo*; ce qui est une loüange fort ridicule, si on l'applique à un homme qui est entre soixante & onze ans, & quatre-vingts, n'estant pas une chose fort admirable ni fort exemplaire, qu'un homme soit maistre de ses desirs à cét égard dans un âge si avancé. Ce mesme historien nous rapporte, que Hildebert, qui fut depuis Evesque du Mans, composa son Epitaphe; & nous apprenons d'ailleurs, comme Monsieur Aubertin l'a remarqué, que Baldric qui fut apres Evesque de Dole, luy rendit le mesme devoir, sans que ni l'un ni l'autre ayent dit un seul mot de ce pretendu changement. Enfin, le Iesuite [a] Chifflet scandalisé des loüanges qui luy sont données par Hildebert, luy oppose un Auteur anonyme, *qui fit*, dit-il, *ses obsèques d'une façon plus prudente, prudentius ei funus duxit*; C'est qu'il écrivit un livre contre luy precisément l'an 1088. qui est l'année de la mort de Berenger. Le titre de ce livre est, *De Berengarij hæresiarchæ damnatione multiplici*; ce qui fait voir évidemment que Berenger retint son sentiment jusques à la mort; puis qu'apres sa mort les Moines luy rendent des honneurs funebres de cette sorte; car quelle apparence y a-t-il, que si cette pretenduë conversion, que Guillaume de Malmesbury nous a racontée cinquante-deux ans apres, eust esté vraye; cét Auteur anonyme qui écrivit la mesme année de sa mort eust traité un converty comme un heresiarque, sans nous dire au moins un mot de sa repentance & de ses dernieres œuvres, qui effaçoient la memoire de ses erreurs, jusques à le

[a] *Præfat. ad hunc libellum.*

faire tenir pour Saint? C'eſt donc une fable, que Monſieur Blondel a eu raiſon de mépriſer, & que l'Auteur ne devoit pas produire avec tant de ſecurité. [a] Le Ieſuite Petau y eſt allé plus ſagement, puis qu'il ſe contente de nous la donner ſous un, *on dit*; *On dit*, dit-il, *que Bérenger mourant renonça enfin à ſon erreur.* Chap VI.

[a] *In Ration. temp.*

Ie ne diray rien de la comparaiſon odieuſe, que [b] l'Auteur fait entre les perſonnes qui ont ſoûtenu l'un des partis, & celles qui ont paru dans l'autre, ni de cette deſcription ſanglante qu'il fait de nous, & de nos Docteurs, ni de la baſſeſſe des Henriciens, des Vaudois, des Albigeois, & des Huſſites, qu'il nous reproche, oppoſée à la ſainteté de ces troupes innombrables de Religieux, & de Religieuſes, & à celle de S. Bernard, de S. Malachie, & de ſainte Elizabeth. Nous avons tous un Maiſtre & un Iuge, en la preſence duquel il nous faut comparoiſtre. L'Egliſe Romaine élevera comme il luy plaira, la gloire de ſes Saints; quant à nous, nous nous tiendrons loin, à l'exemple du Peager, & ſans oſer lever les yeux au Ciel, nous frapperons nos poitrines & dirons, *O Dieu ſois appaiſé envers nous, qui ſommes pecheurs.* Que ſi les hommes nous font tort en nous imputant des choſes dont nous ne nous ſentons pas coupables, nous nous conſolerons dans la confiance que noſtre innocence & noſtre vie eſt *cachée avec Ieſus-Chriſt en Dieu, & que lors que Ieſus-Chriſt qui eſt noſtre vie apparoîtra, nous apparoîtrons auſſi avec luy en gloire.* Qu'avons nous fait à l'Auteur qui l'oblige d'inſulter ſi cruellement ſur noſtre miſere? Avons-nous armé toute la terre pour ſa ruine? L'avons-nous pourſuivy juſques dans les monts inacceſſibles, & dans les cavernes? Avons-nous employé

[b] *Pag. 115. & 116.*

Chap. VI. contre luy le fer, & le feu, & ce que la passion inspire de plus violent, pour luy donner un ressentiment si injuste, & si contraire mesme à sa profession & à son humeur? Qu'il nous laisse manger pauvrement nostre pain trempé dans l'eau de nos sueurs, & dans celle de nos larmes, sans le venir encore arroser de son vinaigre. Et qu'il se souvienne que les SS. Apostres se sont glorifiez de leur bassesse, & qu'ils ont confessé leurs defauts, pour attribuer toute la gloire de leur ministere à Dieu, & que les anciens Chrestiens n'ont pas perdu courage quand on leur a dit, [a] *Vous suivez des hommes miserables, qui ont établi des loix dures & barbares, au lieu des nostres qui sont justes, & charitables, plus saintes, plus pures, & plus chastes. Vous faites comme les sang-suës qui laissent le bon sang, & prennent le corrompu; Car vous savez que vos Auteurs n'ont pas seulement fait mention de la saintetè, & vous imitez leurs fureurs, & leur rage, renversant les Temples & les Autels, & mettant à mort non seulement ceux d'entre nous qui veulent demeurer dans la tradition de leurs Peres, mais ceux-là mesmes qui ont esté seduits avec vous, & que vous appellez heretiques, parce qu'ils ne pleurent pas vostre Iesus mort de la mesme maniere que vous. Il est vray que ces fureurs vous doivent estre imputées plûtost qu'à eux; car ni Iesus ni Paul ne vous en ont rien commandé. Mais c'est parce qu'ils ne croyoient pas que leurs affaires allassent jusques au point qu'elles sont parvenuës. Ils estoient contens lors qu'ils avoient seduit quelques servantes, ou quelques esclaves, & par eux quelques femmes, ou quelques hommes, comme un Corneille, & un Serge entre lesquels mesme vous n'en sauriez nommer un seul qui fust du rang des no-*

[a] *Iulian. apud Cyrill. Alex. l. 6.*

bles. Ces terribles reproches n'ont pas ébranslé la foy des anciens qui s'appuyoit sur Dieu, & qui se consoloit en Dieu. C'est aussi ce que nous ferons à leur exemple. Nous avons pour principe l'autorité souveraine de la parole de Dieu ; les plus pures lumieres de la raison, la dépositon perpetuelle de tous nos sens, la foy commune de l'Eglise ancienne. Quels Bernards, & quels Malachies, quelles conjectures ou quelles subtilitez, quels exemples tirez des Eglises Schismatiques, quelles conversions imaginaires, quelles bassesses d'Henriciens & de Vaudois, quelles accusations injustes seroient capables de nous les faire abandonner ? Ni l'opprobre des Hussites & des Taborites, ni les troupes vagabondes des Vaudois & des Albigeois chassez de lieu en lieu pour la querelle de leur foy, ne nous sauroit scandaliser puis que nous les voyons à la suite des Evangelistes & des Apostres, des Irenées, des Augustins, des Gelases, des Isidores, & d'une foule de Saints qui rendent les éclipses de nostre tradition plus belles & plus glorieuses que n'est l'éclat, & le grand jour où l'Auteur veut mettre la sienne. Ch. VII.

CHAPITRE VII.

Examen des réponses que l'Auteur de la Refutation fait aux preuves contenuës dans mon abbregé.

I'Avois dit dans mon Abbregé, que si l'on demande aux Peres ce qu'est le Sacrement à l'égard de la substance, ils disent, Que c'est du pain & du vin, que la premiere substance demeure, que ces choses sont ce qu'elles estoient, & que leur nature n'est pas changée. Voyons la réponse de l'Auteur. *Les Peres,* dit-il, *nous avertissent souvent, Que le pain & le vin* Pag. 119.

Ch. VII. *sont faits le corps & le sang de Jesus-Christ.* Il est vray ; mais si leur premiere substance demeure, si leur nature n'est pas changée, ils ne sont pas faits le corps & le sang de Iesus-Christ par Transsubstanciation comme vous le pretendez. *Ils nous avertissent*, ajoûte-t-il, *Qu'ils sont creus ce qu'ils ont esté faits, & qu'ils sont ce qu'ils sont creus.* Ie l'avouë ; mais puis qu'ils nous disent deux lignes auparavant, *Qu'apres la consecration ils ne se départent point de leur nature, mais demeurent en leur premiere substance*, il n'y a pas d'apparence qu'ils soient faits par Transsubstanciation, ce que l'on les croid. Qu'est-ce donc qu'ils sont faits ? Ils sont faits le mystere ou le Sacrement du corps & du sang de Christ ; c'est ce que nous entendons, c'est ce que nous croyons, & c'est ce qu'ils sont en effet comme nous les croyons. Que si cette réponse n'est pas selon vostre humeur, dites-nous vous-mesme ce qu'ils sont faits ? car pourveu que vous gardiez leur nature, & que vous ne touchiez pas à leur premiere substance, comme les Peres vous le défendent ; nous serons bien-tost d'accord. *Mais*, dit l'Auteur, *les Peres nous disent, Que le createur de la nature, qui produit le pain de la terre, fait derechef du pain son propre corps, parce qu'il le peut, & qu'il l'a promis.* Ie le veux ; mais je veux aussi qu'il le laisse dans sa premiere substance, & qu'il ne détruise pas sa nature. Qu'y a-t-il dans ces paroles qui ne soit facile à entendre sans recourir aux merveilles de la Transsubstanciation ? Le Createur, dit-il, le Maistre du Monde produit le pain de la terre, en agissant selon les loix de la nature, mais il fait du pain son propre corps, c'est à dire le mystere ou le Sacrement de son propre corps par une action qui s'éleve au dessus de la nature, & de toutes ses

puissances. *Ce n'est pas la nature*, disoit S. Augustin, *mais la consecration qui nous rend le pain & le vin mystiques, & ce qui n'est pas ainsi consacré encore qu'il soit du pain & du vin, est bien un aliment de nourriture, mais non un Sacrement de Religion.* S'il l'Auteur eust voulu agir sincerement, il ne nous eust pas caché qu'il est dit au mesme lieu d'où il a tiré ces paroles, que c'est *le mystere du pain & du vin*, que le *sang de Christ est bien exprimé par l'espece du vin*, que *nous avons au pain une figure fort raisonnable du corps de Christ*, & que *ce Sacrement est un Viatique qui nous nourrit, & nous entretient jusques à ce que sortant de ce siecle, nous allions à Iesus-Christ mesme*, ce qui marque bien que le Pere duquel il s'agit n'a jamais pensé à la Transsubstanciation ni à la presence réelle. Ch. VII.

Apres cela, [a] l'Auteur nous asseure *que les symboles sont appellez pain & vin à cause des apparences sensibles, qui n'estant pas changées, le langage humain nous porte à ne changer pas aussi les noms.* Mais cette réponse a deux défauts considerables; l'un, qu'elle ne dit rien de solide, & l'autre, qu'elle ne touche pas à ma preuve estant tout à fait hors de propos. Ce dernier défaut paroist de luy-mesme, puis que ma preuve porte, *Que les Peres nous disent que c'est du pain & du vin, que la premiere substance demeure, & que leur nature n'est pas changée.* Là-dessus il nous dit que *les symboles sont appellez pain & vin à cause des apparences.* Est-ce répondre? Les Peres ne les appellent pas seulement pain & vin, ils disent qu'ils le sont, & que leur premiere substance demeure. Ce n'est ni accident, ni apparence, ni couleur; c'est substance. [a] *Ibidem.*

Mais quand ils ne feroient autre chose que donner

Ch. VII. aux symboles les noms de pain & de vin, je ne serois pas satisfait de la réponse de l'Auteur. Car quelle apparence y a-t-il que les Peres se soient servis dans leur langage ordinaire d'une figure negligée, dangereuse, nuisible à la devotion, & qui favorise l'erreur, comme seroit celle-cy d'appeller le S. Sacrement pain & vin, si c'est en effet le corps mesme & le sang du Sauveur sous les apparences du pain & du vin ? Ie ne trouve pas étrange dans mon sentiment que les Peres ayent appellé le Sacrement le corps & le sang de Iesus-Christ ; La figure est élevée & forte, autorisée par Iesus-Christ mesme, & soûtenuë par la raison du mystere ; elle favorise la devotion, elle est douce à la conscience, & à la foy, & n'est pas d'elle-mesme dangereuse ; car les sens, & la raison, la nature, l'usage & la fin du mystere éclaircissent assez ce qu'elle pourroit avoir de surprenant. Mais il n'en est pas de mesme de l'autre ; car si nous entrons dans les sentimens de Rome, & qu'il faille prendre pour une figure ce que les Peres appellent l'Eucharistie pain & vin, nous ne saurions assez nous étonner qu'ils ayent voulu se servir d'une figure si peu raisonnable que d'appeller sur de simples apparences pain & vin, ce qui est en effet le corps & le sang de Christ. Il faut combattre nos sens, & voicy une figure qui en autorise le témoignage. Il faut renoncer aux yeux pour se soûmettre à la foy, & cette figure renonce à la foy pour se soûmettre aux yeux ; Il faut abbaisser sa raison, & cette figure l'éleve. Il faut adorer le S. Sacrement, & cette figure vous en détourne. Il faut bien se garder d'estre surpris par les apparences, & cette figure vous pousse dans le piege que les apparences vous tendent. Il faut en un mot éloigner toutes les idées qui vous peuvent porter à

croire que c'eſt du pain & du vin, car il faut reſiſter au panchant de la nature, & cette figure vous tente, & vous induit tout ouvertement à les croire pain & vin. La premiere eſt une figure de la foy; mais celle-cy en ſeroit une contre la foy. Ch. VII.

Si les Peres s'en eſtoient ſervis rarement, s'ils s'en eſtoient ſervis dans des occaſions de neceſſité, ou de bien-ſeance y eſtant conduits par la ſuite du diſcours, je n'en ſerois pas ſi étonné; mais s'en ſervir d'ordinaire, s'en ſervir ſans choix & ſans diſtinction des temps & des lieux, s'en ſervir meſme dans des occaſions, où il faloit dire corps & ſang, & non pas pain & vin, c'eſt aſſeurément une marque qu'ils n'y entendoient ni fineſſe ni figure, mais qu'ils croyoient de bonne foy que c'eſt du pain & du vin. Ce qui me confirme entierement dans cette penſée eſt que les Peres nous avertiſſent bien que le pain eſt appellé le corps de Chriſt, mais ils ne nous diſent pas que le corps de Chriſt au Sacrement ſoit appellé du pain. Il nous diſent bien que la premiere expreſſion eſt impropre, & qu'il la faut entendre ſelon quelque maniere; mais ils ne nous diſent rien de tel à l'égard de la ſeconde. Il nous donnent bien les raiſons pourquoy le Sacrement eſt appellé dans l'uſage de l'Egliſe le corps de Chriſt; mais ils ne ſe ſont jamais mis en peine de nous dire pourquoy il eſt appellé du pain.

Ma ſeconde preuve eſtoit que les SS. Peres appellent le pain & le vin des ſignes, des ſymboles, des figures, & des images du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt. [a] L'Auteur répond *que l'Euchariſtie eſtant eſſentiellement verité & figure, image & realité, les Peres la conſiderent ſelon l'une, & l'autre de ces qualitez.* Mais pour bien juger de cette réponſe, il ne faut que relire ce que j'ay déja dit ſur ce ſujet dans

[a] Page 110.

Ch. VII. le chapitre troisiéme, aux preuves 4. 5. 6. & 7.

I'avois dit que les SS. Peres enseignent que le pain & le vin sont appellez le corps & le sang de Iesus-Christ, non qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils en contiennent & qu'ils en communiquent le mystere. La prudence de l'Auteur a trouvé bon de ne toucher pas à cette preuve ; & je laisse aussi à ceux qui liront nos écrits de juger si c'est, ou parce qu'elle est trop foible, ou parce qu'elle est trop forte. Il passe donc à ce que les Peres ont dit, que *manger la chair, & boire le sang du Seigneur, c'est communiquer à ses souffrances par la meditation de l'ame !* [a] *Ces mesmes paroles*, dit-il, *se trouvent dans S. Bernard vostre persecuteur en la personne de Henry, & de ses sectateurs, qu'il poursuivit apres les avoir convaincus par des miracles, & ces explications morales ne détruisent point l'intelligence naturelle & literale.*

a Pag. 111.

Ie ne say ce qu'on peut dire d'un Saint, dont on fait un persecuteur, ni quel jugement il faut faire de ces miracles qui ne convertissent personne, s'ils ne sont suivis de persecutions. Mais sans m'attacher à ces curiositez scrupuleuses, je dis qu'il ne s'agit pas de ce qu'a dit S. Bernard dans l'épaisseur des tenebres du douziéme siecle. Ie parle des Peres, & il faut voir en quel sens ils ont dit, Que manger la chair, & boire le sang de Christ, c'est communiquer à ses souffrances par la meditation de l'ame. S. Augustin nous en éclaircira, [b] *La locution*, dit-il, *qui ordonne quelque chose, n'est point figurée si elle nous défend, ou une vilenie ou une méchanceté ; ou nous commande une utilité ou une beneficence. Mais s'il semble qu'elle nous commande une vilenie ou une méchanceté, ou bien qu'elle nous défende une utilité*

b Lib. 3. de doctr. Chr. c. 16.

ou une beneficence elle eſt figurée. Ieſus-Chriſt dit, ſi vous ne mangez la chair du fils de l'hõme, & ne beuvez ſon ſang, vous n'aurez point vie en vous-meſmes. Il ſemble qu'il commande une méchanceté ou une vilenie. C'eſt donc une figure, qui ordonne qu'il faut communier à la paſſion du Seigneur, & remettre doucement, & utilement en noſtre memoire, que ſa chair a eſté crucifiée & navrée pour nos pechez. Direz-vous encore que ce ne ſont que des explications morales qui ne détruiſent pas l'intelligence naturelle & literale? S. Auguſtin rejette formellement le ſens literal, il dit que c'eſt une locution figurée, il en donne la raiſon, ſavoir qu'il ſemble que Ieſus-Chriſt commande un crime, & il va juſques à expliquer le vray ſens de cette figure. Origene avoit dit la meſme choſe avant S. Auguſtin, [b] *Il y a dans le nouveau Teſtament une lettre qui tuë, ſi l'on ne prend ſpirituellement ce qui y eſt dit. Car ſi vous prenez à la lettre ce qui eſt dit, Si vous ne mangez ma chair & ne beuvez mon ſang, cette lettre tuë, mais ſi vous l'entendez ſpirituellement, elle ne tuë point, il y a dans ces paroles un eſprit vivifiant.* Que veut dire l'Auteur de la Refutation avec ſes explications morales qui ne détruiſent pas la naturelle? Ch. VII.

b *Hom. 7. in Levit.*

Il nous dit en ſuite, que [a] *quand les Peres attribuent à l'Euchariſtie l'effet de nourrir nos corps, ils en parlent ſelon l'apparence, ſans avoir égard au changement qui s'y fait, parce qu'en effet les corps de ceux qui reçoivent l'Euchariſtie ſont nourris & fortifiez de quelque maniere que cela ſe faſſe.* Il y a des negligences étudiées, qui cachent quelquefois mieux la foibleſſe d'une cauſe, que ne ſauroient faire les plus grands efforts. Cette réponſe en eſt une. L'Auteur affecte d'y parler en ſommeillant, afin de

a *Pag. 121.*

Ch. VII. nous endormit par son exemple. Mais il est plus raisonnable de le réveiller luy-mesme, que de dormir avec luy. Les SS. Peres ne disent pas seulement que l'Eucharistie nourrit; ils disent [b] *que ce qui nourrit & entretient nostre chair est le corps de Christ, ces creatures que Iesus Christ confesse estre son corps, & son sang, le pain qui est son corps & le calice qui est son sang.* Ils ajoûtent que [c] *cette nourriture se fait par le changement de la viande sanctifiée, & par l'augmentation de nostre substance.* Est-ce en parler selon l'apparence, & sans avoir égard au changement qui s'y fait? Est-ce de quelque maniere que cela se fasse? Ils définissent formellement ce que c'est qui nous nourrit, & comment cette nourriture se fait. Ce qui nous nourrit, disent-ils, est le corps de Christ, la creature que Iesus-Christ confesse estre son corps, le pain qui est le corps de Christ; & la maniere est par le changement de cette viande sanctifiée, & par l'augmentation de nostre substance. Comment peut-on parler de la sorte du propre corps & du propre sang du Seigneur? Cependant je remarque encore icy une suite de cette prudence de l'Auteur qui luy fait choisir dans mon écrit les endroits qu'il veut pour les refuter, en laissant ceux qui ne sont pas à son usage; car il passe sous silence ce que j'avois dit dans ce mesme article de mon abregé, touchant la matiere de l'Eucharistie qu'Origene soûmet apres la digestion à la necessité des alimens ordinaires.

[b] *Iren. adverf. hæref. l. 5. c. 4.*

[c] *Iustin. martyr. Apol. 2.*

I'avois dit que si l'on demande aux Peres ce que reçoivent les méchans quand ils entreprennent de communier, ils répondent, qu'ils ne prennent ni la chair ni le sang de Christ, mais seulement le Sacrement d'une si grande chose à leur eternelle condamnation

damnation. L'Auteur dissimulant la derniere partie de cette preuve, qui ne laisse aux méchans que le Sacrement de la chair & du sang de Christ, s'attache à la premiere, [a] & distingue *deux manieres de manger, l'une qui s'arreste à la bouche du corps, & l'autre qui va jusqu'à la nourriture de l'ame; disant qu'à l'égard de la premiere les bons & les méchans reçoivent réellement le corps de Iesus-Christ. Mais parce que leur ame ne s'en nourrit pas, & qu'elle n'en reçoit aucune vertu, ni aucune force, il ne faut pas s'étonner si les Peres disent quelquefois qu'ils ne le mangent pas, suivant cét autre sens du mot de manger que Saint Augustin explique ainsi, Manducare refici est, manger c'est se nourrir.* Ie voudrois dans ces réponses moins d'esprit, & plus de sincerité; Disons-le franchement, n'est-il pas vray que les SS. Peres ne reconnoissent aucune autre maniere de manger réellement la chair de Iesus-Christ que celle de la foy, & de la participation de l'esprit? I'avouë que comme ils appellent d'ordinaire le S. Sacrement le corps, & la chair de Christ, ils disent aussi que les méchans reçoivent le corps de Christ, & qu'ils mangent sa chair, pour dire qu'ils reçoivent son mystere; mais ils s'expliquent si bien & si nettement, qu'il n'est pas possible de détourner leurs paroles à un autre sens. [b] *Le Sacrement*, dit S. Augustin, *qui est pris de la table du Seigneur tourne à quelques-uns à vie, & aux autres à mort. Mais la chose mesme dont il est Sacrement, est à tout homme à vie, & ne tourne à destruction, à qui que ce soit qui y participe.* Et ailleurs, *Celuy qui n'est pas d'accord avec Christ ne mange point sa chair, ni ne boit son sang, encore que tous les jours il prenne indifferemment le Sacrement d'une si grande chose à la condam-*

Ch. VII.

[a] Pag. 121. & 122.

[b] *Tract. 26. in Ioan.*

Ch. VII. *nation de sa temerité.* Il distingue le Sacrement d'avec la chose mesme dont il est le Sacrement, il donne le Sacrement aux bons & aux méchans indifferemment, il reserve la chose mesme pour les seuls fideles; & pour s'expliquer autant qu'on le peut sur cette matiere, il declare ce qu'il entend par cette chose mesme, c'est, dit-il, la chair & le sang du Seigneur que les impies ne prennent point.

Ce mesme Docteur au Traité 27. sur S. Iean, apres avoir exposé ce que veut dire manger la chair de Christ, & boire son sang, savoir demeurer en luy & l'avoir luy-mesme demeurant en nous, ajoûte ces saintes paroles, *Que ce que je vien de dire, mes freres, nous serve, afin que nous ne recevions pas le corps & le sang de Christ en Sacrement seulement, ce que plusieurs méchans font aussi-bien que nous, mais que nous le mangions & le beuvions jusques à la participation de l'esprit.* [a] Et ailleurs, *Iesus-Christ a montré ce que c'est que manger son corps & boire son sang non en Sacrement seulement, mais veritablement, ou en effet, non Sacramento tenus sed revera; car c'est demeurer en Christ, & avoir Christ qui demeure en nous.* Ce sont les deux manieres de manger la chair de Christ, que S. Augustin reconnoist, l'une en Sacrement seulement, & l'autre réellement & par la participation de l'esprit. C'est la doctrine perpetuelle de ce grand Saint, laquelle il établit dans le lieu mesme que l'Auteur a cité. Voicy ses termes: [b] *Que ceux qui mangent, mangent, que ceux qui boivent, boivent, qu'ils soient affamez & alterez, qu'ils mangent la vie, qu'ils boivent la vie. Ce manger c'est estre nourry, mais vous estes nourry de telle sorte que ce qui vous nourrit ne cesse pas d'estre. Qu'est-ce que ce boire, si ce n'est vivre? Mangez donc la vie*

a De Civit. Dei l. 21. c. 25.

b Serm. 2. de Verb. Apost.

beuvez la vie, vous aurez la vie, & la vie demeurera toute entiere. Or cela arrivera de la sorte, c'est à dire que le corps & le sang de Christ seront la vie de chacun, si l'on mange & boit en la verité mesme spirituellement, ce que l'on prend en Sacrement visiblement. Car nous avons oüy dire au Seigneur, C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien, les paroles que je vous ay dites sont esprit & vie. Si l'Auteur eust eu la bonté de produire le passage dans sa juste étenduë, on eust veu que les deux manieres de manger que S. Augustin établit, l'une en Sacrement visiblement, & l'autre en la verité mesme spirituellement, sont les mêmes que nous admettons, & qui sont incompatibles avec la realité que Rome enseigne. Ch. VII.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'examen des réponses de l'Auteur aux preuves de mon abbregé.

ON peut dire en general de tout ce qui reste dans cette premiere partie de la Refutation, que ce sont les inquietudes d'un homme mécontent de sa propre tradition, qui s'irrite contre les Peres, jusques à décrier leur conduite, & à ruïner leur autorité. C'est ce qui paroist par la simple lecture des réponses qu'il donne aux preuves, que j'avois tirées des disputes que les anciens Chrestiens ont euës contre les Payens, du silence des Payens mesmes, & de celuy des Peres sur les merveilles & sur les difficultez de la Transubstanciation. Car si ce que l'Auteur dit est vray, [a] *Que les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & ne contiennent pas mesme toûjours les plus ordinaires de leurs pensées, & de leurs discours; que* [a] Pag. 124.

Ch. VII. *c'est le hazard, ou les rencontres particulieres qui les déterminent à conserver à la posterité quelques-unes de leurs pensées, & qu'ils en laissent perir une infinité d'autres, qui leur estoient encore plus ordinaires, & souvent plus importantes:* Si cela, dis-je, est absolument vray, que deviendra la tradition, dont on nous a fait jusques icy tant de montre? Ne sera-ce qu'une Ecole defectueuse, que le hazard a formée, où nous ne saurions trouver que la moindre partie de ce que nous cherchons, & où mesme nous ne trouverions rien, sans quelques rencontres particulieres, à qui nous devons le peu qui nous reste? S'il est vray que [b] *les Peres se servent quelquefois d'expressions étranges & [c] dures, & qu'ils employent des [d] comparaisons qui ont une étrange disproportion avec les mysteres, qu'ils veulent representer*: Comment les pourrons-nous prendre pour juges & pour regles de nostre foy, & que deviendra nostre conscience, quand elle tombera dans les perplexitez qui naissent de ces expressions étranges & de ces comparaisons disproportionnées? S'il est vray que [e] *les Peres se sont contentez de prouver Iesus-Christ par les Prophecies, & qu'en suite ils ayent fait recevoir sa Religion toute entiere avec tous les dogmes qui la composent, non par voye de discussion, mais par voye d'autorité sans s'arrester à l'explication particuliere de chacune de ses articles*; N'est-ce pas une grande folie à nous, que d'aller chercher dans leurs livres la definition de nos disputes, puis qu'elles sont toutes sur des articles particuliers? S'il est vray [f] qu'il y a des *tenebres & des lumieres aussi-bien dans la tradition, que dans l'Escriture*, [g] & *que Dieu y tende des pieges à l'orgueil des hommes*, [h] *que les Peres se servent dans leurs écrits de certaines expressions dont l'apparence porte à l'er-*

b *Pag.* 135.
c *pag.* 137.
d *Pag.* 138.
e *Pag.* 142.
f *Pag.* 159.
g *Pag.* 158. & *passim.*
h *Pag.* 158.

reur ; Où faut-il enfin que noſtre eſprit eſpere de trouver du repos ? & qui nous ſauvera de ces tenebres & de ces pieges & de ces expreſſions induiſantes à l'erreur ? Comment pourrons-nous diſcerner la lumiere d'avec les tenebres, les pieges d'avec les lieux aſſeurez, & les bonnes expreſſions d'avec les erronées ? Faudra-t-il faire ce diſcernement par S. Malachie & ſainte Elizabeth, ou par les perſecuteurs de Henry ? Mais qui nous dira ſi l'exemple qu'ils nous ont donné n'eſt pas un de ces pieges, que Dieu tend à l'orgueil des hommes ? Car il y a bien plus d'apparence, que le piege ſoit dans ce vain éclat qui ébloüit les yeux humains, que dans la baſſeſſe des Vaudois, & des Henriciens, qui n'a eu rien de propre à ſurprendre les ames ſuperbes ; il y a plus d'apparence qu'il ſoit du coſté des perſecuteurs, que du coſté des perſecutez. Ch. VII.

Il faut avoüer qu'on nous fait paſſer par d'étranges chemins pour nous amener enfin à l'obeïſſance aveugle des oracles de Rome. Premierement, l'on nous épouvante par ces effroyables difficultez, qui ſe trouvent dans les myſteres. On nous parle en ſuite de la revelation de Dieu, comme d'une nuée où les tenebres ſont meſlées avec les lumieres ſans diſtinction, comme elles l'eſtoient dans l'ancien caös avant que Dieu euſt ſeparé le jour & la nuit. On nous dépeint l'Ecriture comme un livre qui eſt remply d'obſcuritez, de contrarietez apparentes, d'ambiguïtez, & qui eſt tout parſemé de pieges de Dieu. On nous dit la meſme choſe des écrits des Peres, ce ne ſont que comparaiſons diſproportionnées, que locutions étranges & dures, qu'expreſſions dont l'apparence porte à l'erreur, que ſemences qui font naître les hereſies, que pieges tendus à l'orgueil des

Ch. VIII. hommes, que nuages & tenebres qui couvrent les mysteres de la tradition. A quoy aboutit toute cette triste pompe d'ombres & d'obscuritez? N'est-ce pas à nous faire embrasser aveuglement les définitions de Rome dans l'onziéme & le douziéme siécles? L'Auteur s'en explique assez quand il nous parle [a] du choix que ses Catholiques font, qui est le mesme que celuy de l'Eglise au temps de Bérenger. [b] Et ailleurs il nous dit qu'il faut avoir assez d'humilité pour se soûmettre à l'autorité de l'Eglise. En un mot, il veut que nous nous soûmettions sans raison, & sans discretion à tout ce qu'il a plû aux Papes de determiner. Car c'est ce qu'il entend par l'Eglise. Est-ce donc là que vous nous voulez conduire? Est-ce le fruit que vous esperez tirer de tant d'épines dont vous avez couvert le champ de l'Ecriture, & celuy des Peres? & ne pouvez-vous faire de l'Eglise de Rome un port asseuré, qu'en faisant de l'Ecriture & des Peres une mer sujette aux tempestes, pleine d'écueils, & renommée par mille naufrages? Ne vous y flattez pas, nous ne voulons point aller aux pieds de vostre tribunal, si vous ne nous y menez par des chemins qui soient moins scandaleux, & moins funestes à la Religion Chrestienne; que ceux que vous nous venez d'ouvrir. Nous aimons mieux dans nostre simplicité nous tenir religieusement attachez à l'Ecriture Sainte, & si quelquefois nous sortons de cette Arche sacrée pour aller vers la tradition, vers la raison & les sens, nous aurons au moins cette satisfaction d'y revenir avec la branche d'olive, c'est à dire, avec la paix des SS. Peres, celle des sens, & celle de la raison; au lieu que ceux qui ont fait le choix de cette soûmission aveugle à l'autorité des Papes, ont une guerre perpetuelle avec la raison, les sens, les Peres, & la parole de Dieu.

a *Pag.* 163.

b *Pag.* 161.

Ch. VIII.

Au reste, je suis étonné que l'Auteur prenne tant de soin pour affoiblir les preuves qui se tirent du silence des Peres, jusques à nous dire que [a] *les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & qu'ils en laissent perir les plus importantes.* [b] *Que de nouveaux livres se découvrent tous les jours qui nous apprennent des choses que nous nous imaginions n'avoir jamais esté dites.* [c] *Que Dieu se sert pour l'execution de ses desseins du silence de ses amis & de ses ennemis:* Ie suis, dis-je, étonné de luy voir remüer tant de machines pour renverser son propre projet, & pour battre en ruine tout ce qu'il avoit élevé avec tant de peine dans son traité. Car s'il est vray, comme il dit, qu'on ne doit pas avoir grand égard à ces sortes d'argumens que l'on tire du silence des Peres, & de ce qu'ils ne disent pas toûjours tout ce que nous jugerions selon nostre sens qu'ils devroient dire, quel égard devons-nous avoir aux conjectures qu'il tire luy-mesme de ce silence sur le sujet du changement que nous pretendons estre arrivé? Qui sait si les SS. Peres ne se sont pas émeus encore plus fortement qu'il ne paroist qu'ils ont fait, sur les nouveautez de Paschase? qui sait si nous ne trouverions pas des oppositions plus vives dans les livres que le temps a devorez, ou que la malice des hommes a fait perdre, comme dans la lettre de Raban à Egilon, dans le livre de Iean Erigene, dans les écrits d'Heribald Evesque d'Auxerre, & dans tant d'autres Auteurs dont nous ignorons & les noms & les ouvrages, & que le party victorieux a sacrifiez à sa passion? Qui sait si nous ne verrons pas encore sortir de bonne foy, de la bibliotheque du Vatican quelque nouveau Facundus, qui nous parlera aussi claire-

a *Pag.* 124.

b *Pag.* 123.

c *Pag.* 158.

Ch. VIII. ment que celuy que Sirmond nous a donné? Qui sait si les Historiens ne nous ont pas caché la plus grande partie des choses arrivées dans les neuvieſme, dixieſme, & onzieſme siecles, non seulement parce que les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & qu'ils en laissent perir les plus importantes; mais aussi parce que le peu mesme que nous en avons nous vient de gens attachez aux interests de l'Egliſe Romaine, & a passé par des mains suspectes, qui n'ont pas fait conscience d'alterer, de changer, & de corrompre ce qu'ils n'ont pas trouvé à leur goût? Pourquoy ne diray-je pas, que la tradition a ses tenebres & ses obscuritez à l'égard des évenemens, & des Histoires, de mesme qu'à l'égard des dogmes? & que Dieu qui permet que les choses éclatent, ou n'éclatent pas, selon qu'il luy plaist, qui est le maistre des paroles & des écrits des hommes tant bons que méchans, n'a pas voulu ou que les choses éclatassent en cette occasion, ou que les hommes en parlassent, ou que la memoire en vinst jusques à nos siecles, parce qu'il vouloit punir les hommes, dont la presomption meritoit qu'il ne leur ostast pas ces occasions d'illusion & d'égarement? Quand je parleray de la sorte, je ne feray qu'imiter l'Auteur, & suivre son raisonnement, & ses termes, sans qu'il y ait autre difference que celle de l'application. Encore est-il vray que cette difference d'application me fournira des avantages qui rendront mon raisonnement plus fort & plus solide que le sien. Car d'un costé la sincerité de Dieu, la bonne foy de sa vocation, & son amour pour le genre humain souffrent bien moins, qu'il y ait des nuages & des tenebres épanduës sur les dogmes de la Religion, que sur les éve-

nemens de l'Histoire : & de l'autre il y a bien plus d'apparence que les pieges soient tendus à ceux qui presument au delà de ce qui est écrit, & qui veulent que les oracles de leur bouche soient la regle souveraine & perpetuelle de la foy des hommes, qu'à ceux qui respectent avec humilité les bornes que Dieu a plantées, s'assujettissant uniquement à l'authorité de sa parole. Ch. VIII.

Mais pour venir à une consideration plus particuliere des réponses de l'Auteur ; il faut bien que les preuves que j'ay tirées du silence des Payens, & de la dispute des Peres contre eux, l'ayent fort pressé, puisqu'elles l'ont contraint à recourir à des remedes si violens & si extrémes ; comme d'aller forcer les secrets de la Providence, qui luy sont inconnus, & d'accuser la tradition d'insuffisance, de pieges, & de tenebres. C'est le desespoir de sa cause qui l'a porté là ; mais il l'y a porté inutilement. Car je veux bien qu'il y ayt une infinité de choses, qui ont esté dites par les Payens, & par les Peres, qui ne sont pas venuës jusques-à nous ; & je l'avouë, non par la raison des Penitentiels Grecs, que l'Auteur [a] met en avant, qui ne sont pas d'une antiquité si considerable, qu'ils nous puissent découvrir ce qui se pratiquoit dans les six & sept premiers siecles, & qui par consequent sont alleguez mal à propos ; mais parce que c'est une verité dont il faut convenir de bonne foy. Ie veux que les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes, & qu'ils ne contiennent pas mesme toûjours les plus ordinaires de leurs pensées & de leurs discours : Cela n'affoiblit en aucune sorte ma preuve, qui s'établit sur deux propositions, qui sont d'une verité incontestable. L'une, que si les an-

[a] *Pag.* 123.

Ch. VIII. ciens Chreſtiens ont creu la Tranſſubſtanciation Romaine, il n'eſt pas imaginable que les Payens ne leur en ayent pas reproché les inconveniens ; & l'autre, que ſi les Payens ont formé contre les Chreſtiens toutes les plaintes que la raiſon & les ſens peuvent former contre des Tranſſubſtanciateurs, il ne ſeroit pas poſſible que nous n'en trouvaſſions quelque trace, dans ce qui nous reſte de leurs anciennes diſputes.

Pour commencer par la premiere de ces veritez, eſt-il concevable que des gens qui haïſſoient mortellement les Chreſtiens, & qui avoient dans leur party [a] *toute la puiſſance & toute la ſcience du Monde*, c'eſt à dire & l'art, & la liberté de parler, ayent oüy dire à leurs adverſaires, que le corps de leur Ieſus demeurant un, & meſme, eſt en pluſieurs lieux à la fois, qu'il exiſte dans le Sacrement en la maniere d'un eſprit, ſans y occuper d'eſpace, qu'il a toutes les parties qui compoſent un vray corps humain diſtinctes l'une de l'autre, & pourtant toutes en un point indiviſible, qu'il n'y paroiſt pas en ſa forme propre, mais qu'il eſt reveſtu des accidens, ou des apparences du pain, & du vin, qu'il y eſt réellement, & corporellement mangé par les communians, que ce que les yeux voyent, ce que les mains touchent, & ce que la bouche goûte, en un mot, ce que tous les ſens aſſeurent eſtre du pain, & du vin, ne l'eſt pas en effet, mais que c'eſt le propre corps de Ieſus ; que la ſubſtance de ce pain & de ce vin ſont changées en un corps qui exiſte déja dans le Ciel, & qui pour cela ne quitte pas le Ciel, que les accidens du pain, & du vin qui reſtent apres ce changement, ſubſiſtent ſans eſtre ſoûtenus par aucune ſubſtance ; qu'on voit des figures,

a Pag. 124.

Ch. VIII.

mais qu'il n'y a rien de figuré, des étenduës, sans qu'il y ayt rien d'étendu, des couleurs & des saveurs, sans rien de savoureux, ou de coloré; est-il, dis-je, concevable qu'ils ayent appris toutes ces choses de leurs adversaires sans dire mot, sans témoigner leur étonnement, sans leur reprocher qu'ils introduisoient au monde une creance estrange qui choquoit les sens & qui renversoit toutes les maximes de la raison? Est-il concevable que les Payens ayent souffert tous ces reproches que les Chrestiens leur faisoient à l'égard de leurs Dieux, que j'ay touchez dans mon Abregé, & qui se trouvent dans Origene, dans Tertullien, dans Minutius Felix, dans Arnobe, dans Lactance, & ailleurs, sans se souvenir que ces mesmes objections retomboient sur les Chrestiens en la cause de l'Eucharistie? Est-il concevable qu'ils n'ayent pas fait effort de décrier par-là la Religion de Iesus-Christ, d'en arrester les progrés, & de justifier en quelque sorte les violences & les cruautez qu'ils exerçoient contre elle?

[a] *Peut-estre*, dit l'Auteur, *n'en ont-ils point parlé, & l'on ne s'en devroit pas étonner, puisque c'est le mystere que l'Eglise leur a caché avec le plus de soin.* Mais ce n'est que jetter de la poudre aux yeux; car premierement cette coustume de cacher l'Eucharistie aux Infidelles n'est nullement de la pratique des trois premiers siecles, comme [b] Monsieur de l'Aubespine Evesque d'Orleans l'a reconnu, & comme il paroist évidemment par le Dialogue de Iustin contre Triphon Iuif, & par la seconde Apologie de ce mesme Auteur, qui vivoit au second siecle. Aussi ne trouve-t-on point dans les vrays ouvrages de ces premiers Auteurs, aucune de ces reticences,

[a] Pag. 125.

[b] *Observ. Eccles. l. 1. c. 13.*

Ch. VIII. ou de ces formules qui sont familieres aux Ecrivains du quatriesme & du cinquiesme siecles, οἶδας ὁ μυημθεὶς, οἶδε ὁι μύσαι, ἴσασιν οἱ μεμυημμένοι, ἴσασιν οἱ πιστοὶ, ἴσασιν οἱ συμμύσαι, οἶδε οἱ μυστηρίων μετέχοντες, *Norunt fideles, agnoscunt fideles, fidelibus loquor, qui fidelis est, novit.* De plus, l'Auteur n'ignore pas que ce que les Peres du quatriesme & du cinquiesme siecles ont caché de l'Eucharistie aux Catechumenes, aux Payens, & aux Iuifs, a esté la matiere seulement, savoir le pain & le vin; de peur qu'ils ne mépriſaſſent nostre mystere par la basseſſe de ces élemens, mais non l'appellation de corps & de sang du Seigneur; ce [c] que Monsieur Aubertin a fait voir bien clairement, & cela paroist par Theodoret au second Dialogue, dans un lieu où il est question de nommer le pain & le vin, l'Ortodoxe dit, qu'il ne le faut pas dire ouvertement de peur qu'on ne soit escouté par des personnes non initiées; & au lieu de dire du pain, il use de détour & dit, *un aliment fait de certaines semences*, & de mesme, au lieu du vin, il dit, *une espece de breuvage*: mais quand il est question d'appeller le Sacrement *le corps & le sang de Christ*, il le fait ouvertement, sans détour & sans apprehender les non initiez. Enfin peut-on nier que les Payens n'ayent appris le fond du mystere de l'Eucharistie, & la vraye creance des Chrestiens par le moyen des deserteurs, qui passoient de la Religion de Iesus-Christ à celle des Idolatres dans les temps de la persecution? Peut-on nier que Iulien l'Apostat qui avoit esté baptisé, & élevé dans la foy Chrestienne, ne seust quel estoit le sentiment de l'Eglise à cét égard, & qu'il ne l'ayt rendu public au milieu de ceux dont il embrassa la superstition en renonçant aux veritez

[c] *L. 2. de Euch. pag. 703.*

Evangeliques ? Ce perfide deserteur du Christianisme avoit accoustumé de purger ses mains avec le sang des victimes, en detestation de ce qu'il s'en estoit servi pour recevoir la sainte Eucharistie de Iesus-Christ, comme [d] Gregoire de Nazianze nous l'enseigne. Et cela prouve clairement deux choses ; l'une qu'il avoit esté initié aux mysteres, n'ignorant rien de ce que l'Eglise en croyoit ; & l'autre, qu'il avoit conceu une haine effroyable contre nostre foy, & nos ceremonies. En effet le livre que ce malheureux Prince fit contre nostre Religion, fait voir également, qu'il la savoit, & qu'il l'avoit en horreur. Quelle apparence y a-t-il, qu'il eust épargné la Transsubstanciation & la presence réelle, si elles eussent esté receuës entre les Chrestiens ? N'en eust-il pas tiré des avantages pour justifier son changement en divulgant à toute la terre ce grand secret, sur lequel on craignoit si fort le scandale des Payens ? Quand il n'eust pas esperé d'en tirer des avantages, sa passion seule estoit suffisante pour le luy faire publier ; & combien plûtost l'eust-il fait s'en pouvant servir pour se mettre à couvert des reproches d'injustice & d'inegalité, qu'il avoit attirez sur luy par sa revolte ? L'Auteur a bien connu la force de cét exemple, puis que m'en estant servy dans mon Abbregé, il l'a fort adroitement couvert du voile de son silence. Il a creu que la meilleure réponse estoit de ne dire mot ; qui est une agreable maniere de refuter des argumens, & fort aisée, puis qu'il ne faut que se taire pour triompher. Mais ni son silence, ni ses paroles ne nous empescheront pas de conclure avec certitude, que si les anciens Chrestiens eussent creu la Transsubstanciation & la presence réelle, il n'estoit pas possible que les Payens

Ch. VIII.

[d] *Greg. Naz. Orat. in Iuli.*

Ch. VIII. l'ignorassent, & ne l'ignorant pas, il n'est pas possible qu'ils ne s'en servissent pour en tirer de l'avantage dans ces generales contestations qui ébranloient tout l'univers.

Les exemples que l'Auteur allegue des autres points de nostre foy dont ils ne se sont pas servis, sont ou inutilement avancez, ou avancez sans fondement & sans verité. Car qu'y a-t-il de plus hors de propos, que de nous dire [a] que les Payens n'ont pas relevé les difficultez qui se trouvent dans la doctrine du peché originel? Il y a bien de la difference de cette doctrine à celle de la Transsubstanciation; l'une est speculative, & l'autre pratique; la premiere ne paroist presque point au dehors, la seconde paroist tous les jours dans le culte ordinaire dont elle fait le capital; la premiere est commune aux Iuifs & aux Chrestiens, & n'est pas tout à fait estrangere aux Philosophes. [b] Aristote a confessé qu'*il trouvoit quelque chose dans la nature de l'homme contraire à la droite raison.* [c] Socrate avoit dit avant luy, qu'*un homme de bien n'est tel ni par art ni par nature, mais par inspiration divine:* [d] Et Ciceron mesme est tombé dans ce sentiment, qui ne s'éloigne pas du peché originel. Mais si les Chrestiens ont enseigné la presence réelle, ils n'ont trouvé ni appuy ni faveur en aucun lieu, toute la terre a esté contr'eux. La doctrine du peché originel ne choque ni les sens ni la raison, quoy que l'Auteur en veüille dire; au contraire, nos yeux voyent des choses, & nostre raison en connoist qui forcent les hommes à confesser, qu'ils sont originairement corrompus, [e] & *ces inconcevables transmissions, ces effroyables condamnations, ces excez de cruauté*, dont parle l'Auteur, sont des termes qui

[a] *Pag.* 126.

[b] *L.* 1. *Ethic. c. ultimo.*

[c] *In vetere Dialogo inter Platonicos.*

[d] *L.* 2. *de Natura Deor. sub finem.*

[e] *Pag.* 126.

font pis, que *sauter aux yeux*; car ils blessent la foy, & scandalisent la conscience. Mais on ne peut rien dire de semblable touchant la Transsubstanciation, avec qui les sens & la raison ne feront jamais d'accord. Enfin les SS. Peres ont creu & enseigné la doctrine du peché originel d'une maniere fort simple, [f] comme l'Auteur mesme est contraint de le reconnoistre; de sorte qu'il n'est nullement étrange que les Payens n'ayent pas relevé les *difficultez impenetrables*, que cét article de nostre foy produit, si nous l'en croyons; car elles ne paroissoient pas. Mais il n'en peut estre ainsi de la Transsubstanciation; si elle a esté creuë, il faut qu'elle ait esté enseignée distinctement, parce qu'il a fallu adorer le Sacrement aprés la consecration, ce qui ne se peut faire sans savoir positivement, que ce n'est plus du pain, mais la propre substance du corps de Christ. Or il n'est pas possible d'enseigner distinctement la Transsubstanciation sans que les difficultez impenetrables paroissent tout incontinent. Ainsi cét exemple du peché originel est tout à fait hors de propos. Et quant à ces excés imaginaires de cruauté, que les Pelagiens trouvoient dans la conduite de Dieu en la punition des uns pour les pechez des autres, l'Auteur n'a qu'à lire les écrits de Iulien dans Cyrille d'Alexandrie, & il trouvera que cét Apostat en fait une objection aux Chrestiens, [g] soit en relevant ce qui est écrit que Dieu visite l'iniquité des peres sur les enfans, soit en censurant fierement ce que Dieu dit dans le livre des Nombres touchant Phinées, qui transperça l'homme Israëlite qui se polluoit avec une femme Madianite, qu'il avoit détourné sa colere de dessus les enfans d'Israël, & empesché qu'il ne les consumast; [h] *Posons le cas*, dit ce miserable De-

Ch. VIII.

f *Pag.* 151. & 152.

g *L.* 3.

h *L.* 5.

Ch. VIII. ſerteur, *qu'il y en euſt juſqu'à mille qui euſſent entrepris de tranſgreſſer les loix de Dieu ; falloit-il en détruire ſix cens mille à cauſe de mille ? Il valoit bien mieux ſauver un méchant homme avec tant de milliers de gens de bien, que d'envelopper ces milliers de gens de bien dans la perte d'un méhant homme.* Voylà comment ce mal-heureux blaſphémoit contre la juſtice divine.

L'exemple du myſtere de l'Incarnatiou du Fils de Dieu, de ſa naiſſance d'une Vierge, de ſa converſation avec les hommes, de ſes miſeres & de ſa croix a eſté mal-avancé par l'Auteur. Car s'il veut ſe ſouvenir de ce qu'il a leu dans Origene contre Celſus, il ne peut ignorer [a] les fables prodigieuſes & impies, dont les Payens noirciſſoient la naiſſance de Ieſus-Chriſt, pour ſe mocquer de l'Immaculée Virginité de Marie. Il ne peut ignorer que ce prophane Philoſophe n'ayt [b] reproché aux Chreſtiens la doctrine de l'Incarnation du Verbe comme une choſe tres-abſurde & tres-indigne de la Divinité. *Il faloit*, dit-il, *que le Fils de Dieu apparuſt comme le Soleil qui ſe fait voir en répandant ſa lumiere ſur toutes choſes. Mais vous*, ajoûte-t-il, parlant aux Chreſtiens, *apres nous avoir promis le Verbe pour le Fils de Dieu, vous nous produiſez au lieu de la parole pure & ſainte, un homme honteuſement ſupplicié, battu de verges, & attaché à une croix.* [c] Il ſe mocque de ce que nous croyons qu'un Dieu eſt né d'une Vierge, diſant, que Dieu voulant envoyer un Eſprit, n'avoit pas beſoin de le former par ſon ſouffle dans le ſein d'une femme ; parce que ſachant déja bien baſtir un corps, il pouvoit luy en faire un luy meſme ſans jetter ſon eſprit dans une ſi grande ordure. [d] Il dit que c'eſt une *fable forgée ſur celles de Danaé*

a *Origen. contra Celſum, l. 1.*

b *Idem, l. 2.*

c *L. 6.*

d *Greg. Naz. Orat. in Iulian.*

Danaé, de Menalipe ; d'Augé, & d'Antiope : Le Ch. VIII.
Iuif Triphon dans Iuſtin Martyr, nous fait à peu prés les meſmes reproches, comparant la naiſſance du Seigneur Ieſus à celle de Perſée, & diſant que c'eſt un paradoxe & une folie, un conte prodigieux & une ſottiſe ſemblable à celle des Grecs ; & toutes les diſputes anciennes contre les infideles ne ſont pleines que d'objections & d'abſurditez apparentes contre le myſtere de l'aneantiſſement & de la Croix du Sauveur.

Que l'Auteur liſe les ſeuls écrits de Iulien dans S. Cyrille d'Alexandrie, & il y trouvera tout ce qu'il s'imagine n'avoir jamais eſté relevé par les Payens. Il y combat le myſtere de l'Incarnation, la divinité de Ieſus-Chriſt, le ſalut qu'il nous a acquis ; Il nous reproche le titre de *Mere de Dieu*, que nous donnons à la ſainte Vierge. Il refute le myſtere de la Trinité nous accuſant de tomber en contradiction, recevant Moyſe, qui eſtablit par tout un ſeul Dieu, & admettant neantmoins le Pere, le Fils & le Saint Eſprit, [a] *Vous avez*, dit-il, *inventé des choſes qui ne s'accordent pas avec ce que Moyſe dit ; car vous enſeignez que le Fils eſt Dieu avec le Pere* : [b] Et un peu auparavant ; *Il peut eſtre qu'ils me diront qu'ils n'en admettent ni deux ni trois, mais je feray voir qu'ils les admettent par le témoignage de Iean, diſant, Au commencement eſtoit la parole, & la parole eſtoit avec Dieu, & cette parole eſtoit Dieu.* Et peu aprés, *Si le Verbe eſt Dieu de Dieu, comme vous le dites, engendré de la ſubſtance du Pere, pourquoy dites-vous que la Vierge eſt Mere de Dieu ? Car comment une femme de nature humaine, comme nous, pourroit-elle enfanter un Dieu ?* Et de plus, puiſque Dieu dit, *C'eſt moy, & il n'y a point d'autre*

[a] *L.* 9.
[b] *L.* 8.

Ch. VIII. *Sauveur que moy, comment avez-vous osé appeller vostre Sauveur celuy qui est le Fils d'une femme?* Ce mesme adversaire ne manque pas de nous reprocher ce que nous croyons de l'eau du Bapteſme, &
c L. 7. de son efficace. [c] *Voyez*, dit-il, *ce que Paul leur dit, qu'ils ont esté sanctifiez & nettoyez par le moyen de l'eau, comme si l'eau entroit dans l'ame pour la pouvoir laver & purifier. Mais le Bapteſme ne sauroit guerir ni une lepre ni un feu volage, ni une gale, ni une goute, ni une dyſſenterie, ni la moindre maladie du corps, & combien moins pourroit-il oſter les adulteres, les rapines, & les autres iniquitez de l'ame?*

C'eſt ainsi que cét ennemy de Ieſus-Chriſt attaque les plus inviolables articles de noſtre Religion. Celſus n'en fait pas moins dans Origene; car défendant la pluralité de ſes Dieux, & l'adoration qu'il leur rendoit, il dit, [d] *Que ſi les Chreſtiens n'adorent*
d L. 8. *qu'un ſeul Dieu, ils auroient, peut-eſtre, quelque raiſon de mépriſer les autres; mais ils rendent des honneurs infinis à celuy-cy, qui n'a paru que depuis peu de temps, & comment ne penſent-ils pas offenſer Dieu, quand ils honorent ſon Miniſtre?* Ajoûtons à cela les paſſages que l'Auteur nous fournit luy-meſme de Lucien, qui dit que les Chreſtiens croyent que trois choſes ne font qu'un: de Tertullien, qui ſe plaint que déja l'on les accuſoit d'en preſcher deux & trois, & de Saint Atanaſe qui déclare que les Payens & les Iuifs leur reprochoient la pluralité des Dieux. Enfin je trouve dans les actes du martyre de Taracus, que Baronius a inſerez dans ſes Annales, que le Iuge Maxime, Payen, entendant dire au Chreſtien qu'il faiſoit ſuplicer, qu'il ſe confioit au nom de Dieu & de ſon Chriſt, ne manqua pas de prendre de-là occaſion de l'appeller injuſte, & de luy

reprocher la pluralité des Dieux, [b] *Injuſte & maudit que tu es*, dit-il, *tu adores donc deux Dieux, tu confeſſes toy-meſme qu'il y a des Dieux, & tu nies ceux aue nous adorons.* Ch. VIII.

[b] *Baron. anno. 290. num. 5. & 6.*

Aſſeurement l'Auteur n'y a pas bien ſongé, quand il a voulu par ces exemples mettre la doctrine de ſon Egliſe à couvert de la preuve que l'on tire du ſilence des Payens. Mais, dit-il, ils n'ont pas approfondi ni développé les effroyables difficultez, que le myſtere de la Trinité renferme, comme les Sociniens le font à preſent. Ie répons premierement, que ce qui les en a empéchez, a eſté la ſimplicité avec laquelle les premiers Chreſtiens manioient ce myſtere, le traittant avec une ſobrieté & une retenuë admirable; au lieu que depuis l'innocence de ces premiers ſiecles, l'orgueil des Ecoles a converty la foy en curioſité, & a ſouſmis la Majeſté de la Religion aux ſubtilitez de la Metaphyſique, ce qui a donné occaſion aux Sociniens de relever quelques difficultez qui ne ſont au fond, effroyables qu'à ceux qui veulent traiter les ſecrets de Dieu par les lumieres d'Ariſtote, plûtoſt que par celles des Ecritures. Ie dis de plus, que ce qui empeſchoit les Payens de trouver ſi eſtrange la doctrine de la Trinité des perſonnes, eſtoit qu'ils voyoient dans les livres de leurs Philoſophes, des choſes qui ne leur ſembloient pas fort eſloignées de cét article de noſtre foy. Les Peres meſmes prenoient ſoin de ramaſſer toutes les expreſſions des Philoſophes, pour peu de rapport qu'elles euſſent à noſtre myſtere, afin d'adoucir les infideles par ce moyen, comme il paroiſt par [a] Euſebe & par [b] Cyrille d'Alexandrie. Quand donc ils voyoient les témoignages qu'on leur alleguoit de Platon, de Numenius, de Plotin, de Hermes, d'Amelius & de

[a] *De Prepar. Evang.*
[b] *Contra Iulian.*

Ch. VIII. quelques autres, ils estoient plus retenus à donner leur jugement sur ce point, s'imaginant que leurs propres Auteurs en estoient d'accord, & que tout l'avantage qu'il en falloit tirer, estoit de presser les Chrestiens à reconnoistre la pluralité des Dieux qu'ils sembloient establir eux-mesmes en enseignant la Trinité des personnes. Enfin les Payens confessoient eux-mesmes que Dieu est un Estre singulier & admirable, & que la raison humaine se perd si elle veut le comprendre & le définir : d'où il s'ensuit qu'ils ne pouvoient trouver estrange que les Chrestiens fondez sur une revelation qu'ils croyoient surnaturelle, en disent des choses incomprehensibles; & la recherche curieuse des difficultez estoit arrestée par cette consideration que Dieu est élevé au dessus des loix ordinaires de la nature, & qu'il ne faut pas étendre jusques à luy les maximes de nostre Philosophie.

Mais on ne peut rien dire de semblable touchant la doctrine de la Transsubstanciation ou de la presence réelle. Car premierement, soit que vous la proposiez en des termes simples & succints, soit que vous la traittiez dans toute son étenduë, tout est égal; les difficultez en paroissent de loin & de pres, & quand vous ne diriez autre chose sinon que le corps de Iesus-Christ est réellement & substanciellement present sur tous les Autels du monde sous les apparences du pain, & qu'il est réellement mangé par tous ceux qui communient à l'Eucharistie, il y en a assez pour remplir l'esprit des hommes d'étonnement, & pour soûlever toutes les contradictions de la raison, & des sens. On ne peut dire non plus qu'il y eust rien dans la doctrine des Philosophes qui approchast de celle-cy, pour tenir les Payens en suspens par l'au-

torité de leurs propres Auteurs ; car je ne penſe pas Ch. VIII.
que depuis Adam juſques à Paſchaſe Ratbert perſonne ſe fuſt imaginé de mettre un corps humain en pluſieurs lieux à la fois, ni de le faire exiſter en meſme temps à la maniere d'un corps, & à la maniere d'un eſprit. Moins peut-on dire encore que le ſujet qui fait noſtre queſtion ; eſtant par l'aveu des Payens meſmes éloigné de nos notions ordinaires, ils n'ayent pas trouvé mauvais, qu'il y euſt des difficultez ; car il s'agit d'un corps humain de meſme nature que le noſtre. Il s'agit du pain & du vin qui ne ſont pas des choſes fort élevées aux deſſus de la connoiſſance des hommes.

Mais je veux que toutes ces differances ne ſoient pas ; Puiſque je fais voir à l'Auteur que les Payens nous ont reproché nos myſteres, la Trinité, l'Incarnation, la naiſſance du Fils de Dieu d'une Vierge, ſes miſeres & ſa Croix, comme des choſes abſurdes & ridicules ; Puiſque je fais voir qu'ils en ont tiré des avantages pour ſe deffendre contre les attaques des Peres, d'où il s'enſuit évidemment que l'ancienne Egliſe croyoit ces doctrines de meſme que nous, encore que les Payens n'ayent pas approfondy les difficultez : c'eſt à luy à me montrer, s'il peut, la meſme choſe touchant la Tranſſubſtanciation, & à me faire voir que les Payens l'ont reprochée aux Chreſtiens, ou qu'ils l'ont ſeulement mentionnée comme une de leurs doctrines ; car encore qu'ils n'en ayent pas exageré les difficultez, je ne laiſſeray pas de renoncer à ma preuve, & de reconnoiſtre de bonne foy que je l'ay mal avancée. Mais c'eſt ce qu'il ne ſauroit montrer, parce que cela n'eſt pas en effet, & que la prudence de ceux qui nous ont donné pour leur intereſt des Epiſtres, des donations, des Litur-

Ch. VIII. gies, des Sermons & des Traitez supposez, n'est pas allée jusques là que de nous donner aussi des disputes des Payens ou des Iuifs sur le sujet de l'Euchari-
a *Apud Aug. Ep.* 43. stie. Car quant à ce que l'Auteur nous allegue[a] de Maxime, de Madaure, qui dit dans S. Augustin, *Quis sit iste Deus quem vobis Christiani quasi proprium vendicatis, & in locis abditis præsentem vos videre componitis*; Ie ne voy pas qu'il s'y agisse de l'Euchariſtie, & quand on rapporteroit ces paroles à l'Euchariſtie en les expoſant comme fait l'Auteur, je n'y voy ni preſence réelle, ni Tranſſubſtanciation. Il pouvoit avoir oüy dire aux Chreſtiens que dans la celebration de leurs myſteres, ils contemploient leur Dieu mourant pour eux, & le voyoient preſent par les ſymboles du Sacrement, & là deſſus il demanda quel eſt ce Dieu. Mais il me ſemble que le vray ſens de ces paroles porte, non que les Chreſtiens viſſent leur Dieu dans les lieux cachez, comme l'Auteur les interprete, mais que leur Dieu les voyoit dans les lieux les plus reculez; *Quel eſt ce Dieu*, dit-il, *que vous autres Chreſtiens vous appropriez, & que vous feignez eſtre preſent, & vous voir dans les lieux cachez*, il fait alluſion à ce qui eſt écrit dans l'Evangile, *Quand tu pries entre dans ton cabinet*, & ayant fermé ta porte prie ton Pere qui te voit en ſecret, & ton Pere qui te voit en ſecret te le rendra à découvert. Il avoit oüy dire aux Chreſtiens que leur Dieu les voyoit dans les lieux les plus écartez, qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de l'aller chercher dans les Temples, comme faiſoient les Payens à l'égard des leurs, que leur Dieu eſtoit preſent & les voyoit dans les cavernes & dans les foreſts. Il leur avoit oüy dire qu'il ne falloit pas rechercher le grand jour & l'éclat pour les actes de la vraye devo-

tion, mais plûtoſt aller trouver Dieu dans les ſolitudes & dans les lieux reculez; qu'il y eſtoit preſent & les voyoit. Il leur avoit oüy dire, qu'il ne falloit pas s'imaginer de pouvoir commettre des crimes impunément dans les lieux cachez, parce que Dieu y eſtoit preſent & les y voyoit, & là-deſſus il demanda quel eſt ce Dieu; Car au reſte les Payens ne pouvoient ignorer que les Chreſtiens faiſoient profeſſion d'adorer un Dieu, qu'ils ne voyoient pas & de ſervir un Chriſt qu'ils ne pouvoient montrer, [b] *Nous ne montrons pas*, diſent-ils, dans Minutius Felix, *ni ne voyons pas le Dieu que nous ſervons, & noſtre foy envers luy paroiſt d'autant plus rude que nous ne le ſentons ni ne le voyons point*; [c] *Pendant que nous ſommes en ce corps* (diſoit S. Auguſtin) *nous ſommes abſens du Seigneur, & ſi quelqu'un doute de luy, ou s'il nie tout à fait qu'il ſoit, & s'il me dit, où eſt ton Dieu, je ne ſaurois le luy montrer.*

Ch. VIII.

b *in Octavio.*

c *Serm. 74. de diverſ.*

CHAPITRE IX.

Continuation de la meſme diſpute touchant les controverſes d'entre les Payens & les premiers Chreſtiens.

SI l'Auteur n'a pas eſté heureux en exemples, il ne faut pas eſperer qu'il le ſoit davantage en raiſonnemens. Il nous dit [a] *que la diſpute d'entre les Payens & les Chreſtiens eſtoit non d'opinion à opinion, comme eſt celle d'entre les diverſes Sectes d'une meſme Religion, mais d'un Corps de Religion contre un autre Corps, comme d'armée à armée, & qu'il y avoit une infinité de points qui demeuroient étouffez, les Payens ſe contentant d'attaquer la Religion Chreſtienne en gros, & les Chreſtiens au contraire ſe contentant de ſe juſtifier dans les points ſur leſquels ils eſtoient attaquez, & de repouſſer les ca-*

a *Pag. 40.*

Ch. IX. *tomnies qu'on leur imposoit.* Ce qu'il dit au commencement est vray ; mais ce qu'il en infere ne l'est pas. Il est vray que c'estoit un combat entre deux Corps de Religions differentes ; mais il est vray aussi que la dispute descendoit jusqu'aux points particuliers ; & que comme les Chrestiens n'oublioient rien de leur costé pour rendre la Religion Payenne ridicule, selon qu'elle l'est en effet, & pour défendre la leur ; les Payens de mesme faisoient leurs efforts pour décrier celle des Chrestiens, relevant les moindres choses qui ne leur sembloient pas raisonnables, jusques à imputer à tout le corps les extravagances des heretiques, qui n'avoient rien de commun avec la foy sincere des Ortodoxes. I'avouë qu'ils alleguoient en general quelques mauvais préjugez en faveur de leur Religion, & contre la nostre. Ils accusoient les Chrestiens d'estre des seditieux, & des mutins, de faire des assemblées illegitimes, & clandestines, d'estre des Schismatiques, & des perturbateurs de la paix du Monde. Ils disoient que leurs Auteurs estoient des scelerats, des impies, & des furieux, qui s'estoient fierement separez de la communion des Iuifs, & qui s'estoient jettez au milieu des Gentils, pour troubler tout. Ils crioient que l'esprit general des Chrestiens estoit d'avoir des sentimens particuliers, & que si tout le monde vouloit estre Chrestien, eux-mesmes n'en seroient pas d'avis ; qu'au commencement ils sembloient estre d'accord, parce qu'ils estoient peu de gens, mais qu'en suite leur nombre s'estant accreu, ils s'estoient divisez en diverses Sectes, chacun ayant voulu faire la sienne, & se distinguer des autres. Ils ne manquoient pas de mettre en avant leur antiquité opposée à la nouveauté du Christianisme, l'éclat de leurs devotions, leurs Tem-

ples, leurs sacrifices, leurs simulacres, leurs autels, Ch. IX.
opposez à la simplicité de nostre culte, qui n'avoit rien de semblable, l'heureux succés de leurs armes & leurs prosperitez temporelles opposées à nos pertes & à nos miseres, la majesté de leurs Empereurs, la sagesse de leurs Philosophes, la sainteté de leurs regles, opposées à la bassesse de nos Tisserans, de nos Tailleurs, & de nos Cordonniers, dont ils disoient que l'Eglise estoit composée; en un mot, ils traitoient les anciens Chrestiens à peu prés de la mesme maniere, que l'Auteur nous a traitez dans la comparaison qu'il a faite de l'Eglise Romaine avec la nostre.

Mais ces objections generales n'empeschoient pas qu'ils ne vinsent à l'examen des points particuliers, & comme c'est une question de fait qui dépend de la lecture, si l'Auteur veut prendre la peine de voir les livres d'Origene contre Celsus, il y trouvera, sans aller plus avant, qu'à peine y a-t-il rien qui puisse estre relevé avec quelque apparence contre nostre sainte Religion, que ce Philosophe Epicurien ne l'ayt relevé avec autant de subtilité, que de malice. Il attaque la Divinité de Iesus-Christ, la doctrine du Verbe eternel, le mystere de son Incarnation, ou de sa venuë au Monde, sa naissance d'une Vierge, la verité de ses miracles, sa fuite en Egypte, l'innocence de sa conversation, ou de sa vie. Il luy reproche la bassesse de sa condition, ses miseres & ses souffrances, sa pauvreté, son impuissance à se défendre contre l'effort de ses ennemis, la trahison de Iudas, le renoncement de S. Pierre, la fuite de ses disciples, la croix, la robbe de pourpre, la couronne d'épines & le roseau, l'abandon de son Pere, & la tristesse de ces paroles, *Mon Pere s'il*

Ch. IX. *eſt poſſible que cette couppe paſſe arriere de moy.* Il ſe mocque de ſes predictions, de l'Hiſtoire de ſa Reſurrection, & de la gloire de ſon regne. Il cenſure cruellement la doctrine de la remiſſion des pechez; par le recours à la miſericorde de Dieu, celle du ſalut des hommes & de la deſtruction de Sathan par l'efficace de la mort de Ieſus-Chriſt, celle de la providence particuliere de Dieu pour l'Egliſe, celle de la rejection des Iuifs, la creation de l'homme & de la femme comme Moyſe nous la raconte, la cheute d'Adam, l'Hiſtoire du Deluge, la fin du Monde par le feu, la reſurrection des morts, le jugement dernier, la gloire des juſtes, & les peines des méchans, de la maniere que les Chreſtiens l'enſeignent. Voylà, ce me ſemble, bien des points particuliers; & quelle apparence y a-t-il qu'on euſt oublié la Tranſubſtanciation & la preſence réelle, ſi dés-lors elles euſſent eſté entre les Chreſtiens ce qu'elles ſont aujourd'huy dans la communion de Rome? Ne paroiſſent-elles pas aſſez d'elles-meſmes, & le rang que Rome leur fait tenir dans la Religion, n'eſt-il pas aſſez conſiderable pour ne permettre pas aux Payens de les méconnoiſtre, ni de les laiſſer paſſer ſans leur donner quelque atteinte?

I'avouë que ces anciens ennemis employoient beaucoup plus ſouvent la force & la violence que le diſcours, & qu'ils abuſoient inſolemment de la puiſſance, & de l'authorité qui eſtoit dans leur party, pour opprimer la verité de noſtre Evangile. Car d'un coſté ils couvroient les Chreſtiens d'opprobres, & de calomnies, & de l'autre ils les pourſuivoient fierement quelquefois avec le fer, & le feu, & quelquefois en les privant des écoles, des charges, des employs, des moyens de gagner leur vie, & faiſant

contre eux en toutes sortes d'affaires tout ce que peut inspirer une hayne impitoyable, & une dureté victorieuse. Les peuples se laissoient emporter aux crieries perpetuelles des Philosophes, & les Magistrats prevenus de cette pensée, que c'estoit une Religion impie & méchante, sans s'en informer plus avant, ne gardoient aucune mesure dans leurs jugemens. C'estoit la plainte ordinaire des anciens Peres, & l'Auteur a bien fait de condamner en l'exemple des Infideles, une conduite si peu conforme à l'esprit de la vraye Religion. Mais cela n'empeschoit pas que les Philosophes ne recherchassent aussi fort curieusement dans nos doctrines & dans nos coustumes, tout ce qui sembloit choquer la raison, & qu'ils ne s'en servissent pour soûtenir tous les autres maux que leur passion nous faisoit. Ce que je viens d'alleguer de Celsus en est une preuve évidente; d'où il s'ensuit que si les Chrestiens eussent creu la Transsubstanciation, asseurément ces premiers adversaires n'eussent pas manqué de la leur reprocher. Ch. IX.

Que s'ils la leur eussent reprochée, comment se pourroit-il faire que nous n'en trouvassions aucune trace dans ce qui nous reste de ces anciennes disputes? Il ne faut pas nous avertir que les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes. Nous le savons: Il ne faut pas nous dire que beaucoup de livres se sont perdus. Nous l'avoüons. Mais je soûtien qu'il nous en reste assez pour y trouver une chose de cette importance, si elle n'y eust esté en effet; je soûtiens qu'il n'est pas concevable que Celsus qui a fait une perquisition si exacte de tout ce qu'il a creu pouvoir estre reproché aux Chrestiens, ayt oublié

Ch. IX. une doctrine qui luy ouvroit un si beau champ, & dont il se devoit promettre bien plus d'avantage que de celles qu'il attaque avec tant de fureur. Toutes ses objections nous restent dans Origene rapportées en propres termes ; Comment se fait il qu'il ne s'y trouve pas une syllabe de celle-cy ? Origene y parle mesme en deux ou trois endroits de nostre S. Sacrement ; Comment auroit-il laissé au bout de sa plume les objections des Payens s'il y en eust eu? Nous avons les écrits de Iulien l'Apostat qui ont esté conservez & fortement refutez par S. Cyrille d'Alexandrie ; Comment est-il possible qu'il ayt passé la Transsubstanciation sous silence, luy qui savoit fort bien la doctrine de l'Eglise sur ce sujet? Nous avons la dispute de Iustin Martyr contre Tryphon, où il est souvent parlé du pain de l'Eucharistie ; que veut dire qu'il ne s'y trouve rien de ce que nous cherchons, non plus que dans ses Apologies, ni dans celle de Tertullien, ni dans celle d'Atenagore, ni dans Minutius Felix, ni dans Arnobe, ni dans Lactance, ni generalement dans toute cette partie de l'antiquité qui nous reste, & qui n'est pas si peu de chose que l'Auteur nous le veut faire croire, & je l'estime trop savant pour ne l'avoir pas veuë à fond, & trop judicieux pour ne l'estimer pas autant qu'elle le merite?

Quelle apparence y a-t-il que si les Payens & les Infidelles eussent disputé contre les Chrestiens sur le sujet de la Transsubstanciation nous n'en trouvassions aucune memoire dans toute cette multitude innombrable de livres qui nous restent des Anciens ? Les Peres n'en auroient-ils pas laissé échaper quelque chose dans leurs écrits ? Les Iuifs n'en marqueroient-ils rien dans leur Talmud ? Les Philosophes n'en au-

roient ils rien dit quand ils ont traité des propriétez du corps naturel, du témoignage des sens, & de la nature des accidens? Il faut avoüer que c'est la chose du Monde la plus miraculeuse, que depuis l'onzieſme & le douzieſme siecles, tous les livres soient pleins de memoires touchant la Transſubſtanciation, & ses difficultez; que les amis & les ennemis en parlent, que les Iuifs se soient aviſez d'écrire contre elle, que les Turcs & les Payens l'ayent outragée, les Philoſophes ou refutée ou défenduë selon leurs divers préjugez, que les Hiſtoriens meſmes en ayent parlé, & que cependant il ne s'en voye ni ombre ni veſtige dans toute l'antiquité. Ch. IX.

Mais il y a bien plus; Car nous trouvons que [a] les Iuifs ont reproché aux Chreſtiens d'avoir établi la saineteté du ſervice divin dans du pain, au lieu que la Loy l'établit dans le ſang des ſacrifices. Nous trouvons [b] qu'on a reproché aux Chreſtiens de ſervir Ceres & Baccus ſous pretexte du pain & du vin de l'Euchariſtie; Nous trouvons [c] que quelques eſclaves des Chreſtiens eſtant forcez par les perſecuteurs Payens à leur découvrir les ſecrets de leurs Maiſtres, leur dirent enfin, qu'ils avoient oüy dire, qu'ils recevoient dans la communion le corps & le ſang de Ieſus-Chriſt, & que ces perſecuteurs prenant cela comme s'il euſt eſté fait réellement, contraignoient par des tourmens Santus & Blandine deux Martyrs, à leur confeſſer que cela eſtoit ainſi, juſques à ce que Blandine en les deſabuſant leur dit, qu'il n'y avoit pas d'apparence que cela fuſt vray, puis que les Chreſtiens par exercice de devotion s'abſtenoient de manger des chairs, qui leur eſtoient permiſes.

[a] *Iſidorus Peluſ. Epiſt. l. 1. Ep. 401.*

[b] *Aug. contra Fauſt. l. 20. c. 13.*

[c] *Iren. apud Oecum. in 1. Petr. 2.*

Que l'Auteur en diſe ce qu'il luy plaira, il n'y a

Ch. IX. point d'homme non préöccupé, qui ne juge, que ce silence des Iuifs & des Payens est une demonstration convaincante que la doctrine des anciens Chrestiens n'estoit pas telle sur ce sujet qu'est aujourd'huy celle de l'Eglise Romaine. Et il ne faut point alleguer, que c'est le hazard, ou les rencontres particulieres, qui font que les livres nous conservent quelques-unes des pensées des hommes, pendant que d'autres, qui sont plus ordinaires & plus importantes perissent. Car posé que ce soit le hazard, ou les rencontres particulieres qui determinent les hommes à écrire sur de certaines matieres, ce qui pourtant n'est pas toûjours vray, ce n'est ni le hazard ni les rencontres particulieres, qui leur font dire sur ces matieres ce qu'ils disent. C'est la nature des choses mesmes, la raison & la science que chacun a. Ie veux que ce soit le hazard, qui ayt obligé Celsus à écrire contre les Chrestiens; est-ce le hazard qui l'a fait parler sur tant de points de nostre Religion, & qui l'a fait taire sur la Transsubstanciation & la presence réelle? Posé que ce soit le hazard qui ayt porté Iustin Martyr a écrire sa dispute contre Tryphon, & Tertullien son Apologetique & Minutius Felix son Octave; seroit-ce le hazard qui les auroit empeschez de repousser les reproches des Infidelles sur le sujet de l'Eucharistie, si en effet il y en eust eu?

Mais il ne faut pas seulement considerer le silence des Payens dans les occasions où ils ont argumenté de leur chef contre nostre Religion; il le faut regarder aussi dans les lieux où ils ont esté obligez de repousser les objections que les Chrestiens leur faisoient touchant leurs Dieux de bois & de pierre. Comment ne se sont-ils pas souvenus de les faire retomber sur les Chrestiens mesmes, puis qu'il ne

faloit que leur changer d'objet, en les appliquant au corps & au sang de Iesus-Christ réellement existens au Sacrement, comme je l'ay dit dans mon abbregé? Voilà des rencontres particulieres qui les déterminoient : ils avoient de leur costé toute la science & toute la puissance du monde, & cependant ils ont épargné nos mysteres quand on n'épargnoit pas les leurs. D'où vient une complaisance si admirable? Ch. IX.

L'Auteur espere de nous avoir bien satisfaits en nous disant, [a] qu'il y a d'autres points de nostre foy, qui leur pouvoient servir de mesme à répondre avec quelque sorte d'apparence, sans que l'on voye qu'ils en ayent fait aucun usage. Mais j'ay déja fait voir sur les exemples mesmes que l'Auteur a alleguez que cette excuse est vaine, & mal établie. Les Payens n'ont pas laissé d'accuser nostre Dieu d'injustice & de cruauté en ce qu'il punit les uns pour les autres, encore qu'un de leurs Oracles eust dit, [b] *que la justice de leurs Dieux passoit des peres sur les enfans des enfans. Serò molunt Deorum molæ, & in natos natorum, & qui nascentur ab illis.* Ils se sont mocquez du mystere de l'Incarnation, & ont défendu leurs idoles d'or & d'argent en les comparant avec la chair humaine du Seigneur Iesus, disant [c] *que la matiere de leurs simulacres estoit bien moins corruptible, que celle dont nous croyons, que le Fils de Dieu s'est revestu.* Ils ont soustenu leur erreur de la pluralité des Dieux par la doctrine de l'Eglise touchant la Trinité des personnes. Et quant aux souffrances & à la croix de nostre Redempteur, elle a esté le sujet perpetuel du scandale de ces impies, soit qu'ils nous ayent attaquez d'eux-mesmes, soient qu'ils se soient défendus contre nos attaques ou nos objections. *Ne voyez-vous pas,*

a *Pag.* 126.

b *Orig. contra Cels. l.* 8.

c *Celsus apud Orig. l.* 3.

Ch. IX. disoit Celsus dans Origene, *que vostre Demon*; *Lib.* 8. (car c'est ainsi que ce blasphemateur appelloit le Verbe incarné) *a esté exposé aux outrages de ses ennemis, qui l'ont poursuivy par mer & par terre? Vous vous mocquez de nos simulacres; mais si vous aviez entrepris d'outrager nos Dieux en leur presence, vostre crime ne demeureroit pas impuny; au lieu que ceux qui ont crucifié vostre Dieu n'en ont pas esté pour cela plus mal-traitez. Et si vous me dites qu'il a souffert, parce qu'il l'a ainsi voulu, ne vous diray-je pas la mesme chose de mes Dieux, que vous outragez? Ils le souffrent parce qu'ils le veulent ainsi.* [d] Ce farouche & insolent aversaire compare nostre Religion avec les Temples des Egyptiens qui sont beaux au dehors, & superbes en portiques, & en vestibules, mais qui ne contiennent que des singes & des crocodiles que l'on adore. Il dit que nous avons tort de nous mocquer de ce culte, & de le traitter de superstitieux, & de ridicule, puisque dans les recits que nous faisons de nostre Iesus, nous mettons en avant des choses qui ne sont pas moins indignes d'estre reverées que les divinitez Egyptiennes. *Pourquoy*, répond Origene, *fait-il cette comparaison, & qu'avons-nous de semblable aux belles apparences des Temples des Egyptiens? Qu'avons-nous qui ressemble aux animaux qu'ils adorent? Dira-t-il que nos Prophetes, que ce seul Dieu, que nous annonçons & qui est le Seigneur & le Maistre de l'Univers, & que le mépris que nous faisons des Idoles, sont des choses qui mesme à son jugement doivent sembler magnifiques au dehors? Mais que Iesus-Christ crucifié est semblable à ces animaux adorez? S'il dit cela, car je ne croy pas qu'il ayt à dire autre chose, nous répondrons,*

d *Origen. contra Celsus, lib.* 3.

Id. ibid.

répondrons que ces mesmes accidens humains, que Ch. IX.
nous confessons estre arrivez à Iesus-Christ ont produit mille biens au Monde & mille salutaires avantages. Voyez l'innocence d'Origene, si dés-lors on croyoit la Transsubstanciation, de ne comprendre pas que Celsus pouvoit dire encore quelqu'autre chose que Iesus-Christ crucifié. *Ie ne croy pas*, dit-il, *qu'il ait à dire autre chose.* Rome sait bien, que les Turcs & les Payens d'aujourd'huy prophanent ses Autels d'une autre maniere.

Cela fait voir, ce me semble, évidemment que les SS. Peres ne craignoient pas qu'on repoussast leurs objections par le moyen de l'Eucharistie, parce qu'ils ne croyoient rien à cét égard, qui donnast occasion aux Payens de tourner contr'eux-mesmes ce qu'ils disoient de leurs Dieux de bois ou de pierre. *Mais*, dit l'Auteur, [a] *ils se sont plus mis en peine, que leurs preuves fussent solides & veritables en soy, que non pas qu'elles ne peussent estre repoussées par des reparties apparentes.* Ie répons, qu'il est vray que leurs preuves estoient solides & legitimes; car ce que les mains des hommes ont faits, ce que leurs paroles ont consacré, ce qui n'a ni mouvement, ni parole, ni action, ce qui est exposé à la corruption, à la poussiere, & aux vers, ce qui ne se peut conserver soy-mesme, mais qui a besoin d'estre enfermé sous des clefs, sous des bartes, sous des verroux, cela dis je asseurément n'est pas un Dieu. Il est vray aussi que les reparties des Payens tirées de la sacrée humanité de Iesus-Christ, de ses souffrances & de sa croix, estoient tres-injustes & tres-mal fondées, & les Peres n'ont pas manqué de faire voir à leurs adversaires la difference infinie qu'il y avoit de l'un à l'autre. Car cét homme

[a] Pag. 143.

Ch. IX. que nous adorons, vivoit, parloit, agissoit pendant qu'il estoit en terre; & l'innocence de sa vie, la sagesse de ses paroles, les miracles de ses mains authorisoient le titre qu'il se donnoit de fils unique de Dieu; mais on ne voyoit rien de tel dans ces Idoles froides & mortes adorées par les Payens. La naissance de cét homme avoit esté pleine de merveilles, le Ciel & la terre concourant ensemble pour luy rendre leurs témoignages: au lieu que les simulacres des Payens devenoient des Dieux par la simple consecration des hommes. [b] *Ie n'ay rien à dire des simulacres*, disoit Tertullien, *sinon, que ce sont des matieres sœurs de nos poëles & de nos chauderons, qui changent leur destinée par la consecration.* [c] *Voyez*, disoit Minutius Felix, *il est fondu, forgé, taillé, & il n'est pas encore Dieu; il est plombé, ajusté, dressé, mais il ne l'est pas encore; il est orné, consacré, prié, & enfin le voilà Dieu.* Si cét homme que nous adorons a esté exposé aux outrages & aux opprobres des méchans, ç'a esté non par impuissance de se défendre, mais par obeïssance volontaire aux decrets de son Pere Eternel, & les miracles qu'il avoit faits, ne permettoient pas qu'on le revoquast en doute: au lieu que ces foibles images des Payens ne donnoient aucune marque de leur pouvoir, & n'en avoient en effet aucun, que celuy d'abuser ou de tromper miserablement les hommes qui les servoient. Cét homme adoré par les Chrestiens n'estoit demeuré que fort peu de temps dans la misere ou dans la mort, & apres avoir accomply le dessein de sa vocation, il s'est ressuscité luy-mesme, & est monté dans le Paradis, pour y vivre dans la gloire, & pour y regner eternellement: Mais les simulacres des Payens sont pour toûjours

b *In Apologet.*

c *In Octavio.*

exposez aux indignitez qu'on leur reproche, & nous ne les voyons jamais passer de la bassesse dans l'élevation. Nostre Iesus a souffert ; il est vray, mais il y a dans ces souffrances quelque chose de si grand & de si admirable, que l'ame fidelle le trouve, si je l'ose dire, plus digne d'estre adoré mourant que vivant, plus sur la croix que sur le thrône : mais que peut-on dire de semblable de ces sales Idoles qui souffrent tout, par necessité de matiere, & non par principe de vertu, ni par dessein de sauver & de sanctifier les hommes comme a fait le Seigneur Iesus ? Enfin Iesus-Christ au milieu de ses plus grandes miseres donnoit des preuves de sa divinité, le Soleil s'obscurcit, la Terre trembla, les monumens s'ouvrirent, les morts resusciterent, & le voyle du Temple se fendit pendant qu'il mouroit en croix ; ce qui fit dire au Centenier, *Vrayment celuy-cy estoit le Fils de Dieu.* Mais il ne se pouvoit rien dire de tel touchant les simulacres des Gentils. L'imagination des hommes peut changer à leur égard pour les honorer ou pour les maltraiter, mais quant à eux ils ne changent point, insensibles & morts également dans la gloire comme dans l'ignominie. Ainsi les SS. Peres n'avoient garde de craindre les reparties des Payens, & quand ils ont entrepris de les faire, ils n'ont pas esté sans replique. Ch. IX.

Mais il n'en eust pas esté de mesme si ces infidelles eussent peu tirer leurs reparties du S. Sacrement en la forme que Rome le croit estre, c'est à dire transsubstancié au corps mesme & au sang du Sauveur. Car il n'y a pas une de ces differences que je viens de relever en faveur de la parole incarnée, qui puisse convenir à l'Hostie que l'Eglise Romaine adore ; ce qu'il est facile de reconnoistre si l'on veut

Ch. IX. prendre la peine de les parcourir toutes, & de les luy appliquer; d'où il s'enſuit que les reparties des Payens à cét égard n'euſſent eſté que trop fortes & trop bonnes, & que les SS. Peres n'ayant rien à leur repliquer euſſent eſté de grands imprudens de s'engager dans une diſpute dont ils ne pouvoient eſperer que de la confuſion, & la perte de leur cauſe toute évidente.

C'eſt une choſe étrange que l'Auteur pour jetter un peu de poudre aux yeux de ſes Lecteurs, ayt mieux aimé affoiblir & rendre inutiles les preuves des SS. Peres contre les idoles Payennes, que de ſouffrir qu'on diſe qu'elles pouvoient eſtre tournées par les Payens contre l'Euchariſtie Romaine. Car au lieu de mettre en avant ces veritables differences que je viens d'alleguer, entre ces anciens ſimulacres, & Ieſus-Chriſt naiſſant, converſant & vivant en terre, qui ſont des repliques ſolides & capables de diſſiper les vaines reparties des Payens, il en donne d'autres qui ne ſont nullement propres pour arreſter les Infideles, ni pour ſoûtenir les premiers argumens qu'on a pouſſez contr'eux. A la bonne heure qu'il vueille ſauver le myſtere de Rome contre les reparties des Payens, c'eſt la cauſe qu'il ſoûtient: mais d'affoiblir les défenſes du myſtere de l'aneantiſſement de Ieſus; en ne luy en laiſſant que de communes avec l'Euchariſtie, afin que s'ils ne ſe peuvent ſauver enſemble, ils periſſent au moins enſemble, c'eſt un procedé tout à fait injuſte & violent. Cependant, ſi vous prenez garde aux raiſons qu'il allegue pour faire voir que les preuves des Peres eſtoient bonnes contre les Idoles, & que ces meſmes preuves tournées par les Payens contre les infirmitez de Ieſus-Chriſt Homme n'avoient aucune ſolidité, vous

trouverez qu'il les donne si foibles, & si languissantes, qu'elles laissent la victoire toute entiere aux Payens & qu'il l'a fait parce qu'il a voulu que ces raisons fussent propres pour défendre aussi l'Eucharistie transsubstanciée, c'est à dire, que s'il ne peut garentir la presence réelle de la repartie des Payens, il consent que les anciennes idoles triomphent de l'aneantissement & de la croix de Iesus-Christ. Ch. IX.

Il nous dit premierement, [a] que ces choses qu'on reprochoit aux Payens touchant leurs Dieux, leur convenoient selon la Divinité mesme, au lieu que ce que les Payens nous reprochent touchant Iesus-Christ ne luy convient que selon la nature humaine qu'il a prise. Mais c'est mal défendre la cause de Iesus-Christ, car les Payens vous asseurent que leurs statuës ne sont point des Dieux. [b] Celsus dés l'entrée de sa dispute, declare que ni luy ni les siens ne tiennent point que ces ouvrages faits de main soient de veritables Divinitez; [c] *Où est l'homme*, dit-il ailleurs, *s'il n'est tout à fait idiot qui croye que ces figures d'or, & de pierre, de cuivre ou de bois, soient des Dieux & non des representations consacrées aux Dieux?* [d] Lucien en dit autant, & se moque d'une personne qui prendroit pour Minerve la figure que Phidias en avoit faite, ou pour la vraye Venus celle que Praxitele avoit faite dans l'Isle de Gnide. Ils font communément les mesmes protestations dans Origene, dans Arnobe, dans S. Augustin & ailleurs. Ils croyoient donc, non que le simulacre fust un Dieu, mais que le Dieu habitoit dans le simulacre d'une façon particuliere, en telle sorte pourtant qu'il estoit dans le Ciel, comme dans sa demeure originaire, & ne laissoit pas aussi d'estre dans les autres simulacres sur la terre; ce qui fait voir que cette dif-

a *Pag.* 146.

b *Apud Orig. l.* 1.

c *Lib.* 7.

d *Pro imagin.*

Ch. IX. ference ne pouvoit estre receuë, ni fermer la bouche aux ennemis. I'avouë que quand les Chrestiens reprochoient aux Payens les foiblesses de leurs Dieux sans avoir égard aux statuës ou aux simulacres, comme les blessures qu'Homere leur attribuë, la servitude d'Apollon chez Admette, & le sang qu'on leur faisoit verser dans les combats, si les Payens eussent voulu repousser ces objections par l'exemple de Iesus-Christ homme, les Chrestiens eussent eu raison d'alleguer, que les infirmitez de Iesus ne luy conviennent que selon la nature humaine qu'il a prise, & la difference eust esté bien appliquée. Mais quand ils leur ont reproché ce qui arrivoit à leurs idoles materielles, cette difference n'avoit plus de lieu, & il faloit recourir à celles que j'ay alleguées, qui mettent bien à couvert l'humanité sacrée du Redempteur, mais non l'Eucharistie trassubstanciée de Rome. Car qu'y a-t-il à répondre à un Payen qui vous dira, Vous nous reprochez que nous adorons ce que nos mains ont fait, ce que nos paroles ont consacré, des choses qui n'ont ni mouvement, ni parole, ni action, qui ne prouvent leur divinité par aucun signe. Et vous, n'adorez-vous pas ce que vos mains ont formé, & que vos paroles ont consacré, ce qui ne se meut, ni ne parle, ni n'agit, & ce qui ne montre sa divinité par aucun effet surprenant? Vous nous reprochez que nos Dieux sont exposez à la vieillesse, à la pourriture, à la cheute, au feu, qu'ils peuvent tomber entre les mains des ennemis vainqueurs pour faire une partie de leur butin, & que ne se pouvant conserver eux-mesmes, ils ont besoin d'estre enfermez sous des clefs, sous des barres, sous des verroux. Et vous, n'adorez-vous pas un Dieu à qui tous ces accidens arrivent? Vostre Eucharistie se cor-

rompt & se moisit, elle tombe à terre, elle est sujette au feu, elle peut estre emportée par les ennemis, & vous la tenez en seure garde dans vos Eglises, & dans vos Tabernacles. Répondre à cela, nous n'adorons pas les accidens du pain & du vin, mais le corps & le sang de Iesus-Christ cachez sous ces accidens; les especes sacramentales sont bien sujettes à tous ces inconveniens, mais le corps & le sang de Iesus ne sont pas exposez à ces choses, n'est-ce pas ouvrir la bouche au Payen pour luy faire dire, Ie n'adore pas aussi le bois, ou la pierre, mais le Dieu qui est caché sous le bois ou sous la pierre? Le bois ou la pierre sont exposez à ces accidens, mais non la Divinité qui est en elle-mesme impassible & inviolable. Qui croira que les SS. Peres ayent esté capables de former des accusations que l'on pouvoit faire retomber sur eux-mesmes avec tant de justice & de solidité? Qui croira qu'ils ayent si severement relevé cette faute dans les disputes de leurs adversaires, & qu'ils y soient tombez eux-mesmes. [e] Origene reproche à Celsus son peu de sincerité de traitter de ridicule & de fabuleux dans nos Ecritures Saintes cela mesme qu'il admiroit dans ses Philosophes comme un grand mystere. [f] *Ils nous accusent*, disoit Tertullien, *de faire en secret des choses qu'ils font eux-mesmes ouvertement*: [g] *Cujus est pudoris*, disoit Arnobe, *quinimo invercundiæ cujus, quod agere te videas in eo alterum reprehendere, maledicti & criminis loco dare ea quæ in te possint reciprocata vicissitudine retorqueri?*

Ch. IX.

e *lib. 4. contra Celsum.*

f *In Apolog.*

g *Arnob. l. 2.*

I'avouë qu'ils n'ont pas craint des reparties froides, injustes, & qui ne pouvoient avoir que quelque apparence sans fondement, comme sont toutes celles que les Payens leur ont faites sur l'In-

Ch. IX. carnation & sur l'aneantissement du Verbe Eternel,
h Pag. 143. & celle que les Ariens leur faisoient d'admettre la pluralité des Dieux, sous pretexte qu'ils admettoient la Trinité des personnes, & celles que les Atheniens eussent faites à S. Paul s'ils eussent pû consulter l'Auteur, quand cét Apostre leur disoit, que Dieu n'habite point dans des Temples bastis par les mains des hommes. Toutes ces reparties estoient frivoles; car il y a bien de la difference entre l'humanité du Sauveur, & les simulacres des faux Dieux; Admettre les trois Personnes en unité de nature & d'essence, ce n'est point admettre trois Dieux, & enseigner, comme fait S. Paul, l'immensité de la nature divine & sa presence par tout, ce n'est pas choquer l'entrée de Iesus-Christ homme dans le Temple de Ierusalem, ni la formation de sa chair dans le sein de la Vierge, ni les autres accidens humains qui sont arrivez au Fils de Dieu quand il s'est fait Fils de l'homme, & qui ne luy conviennent que selon la nature qu'il a prise. Il ne falloit donc pas que la crainte de ces reparties apparentes leur fist quitter des avantages réels & solides. Mais il en est tout autrement de celles que les Payens eussent faites contre l'Eucharistie transsubstanciée, puis qu'il est manifeste qu'elles eussent esté bonnes & réelles, & non apparentes seulement. Il les falloit donc apprehender, & les SS. Peres avoient trop de lumiere pour ne prevoir pas qu'elles naissoient sans aucun effort de leurs argumens, trop de jugement pour n'en considerer pas la force, & trop de prudence pour s'exposer à une défaite & à une confusion inévitable. Et apres tout, je le redis encore une fois, puis que les infideles ont fait tant de reparties sur l'Incarnation & l'aneantissement de Iesus-Christ, comment peut-

on s'imaginer qu'ils en ayent pû faire sur l'Euchari- Ch. IX.
stie, & qu'ils ne les ayent pas faites ? Ils en ont fait d'impertinentes, comment n'en auroient-ils pas fait de raisonnables ?

L'Auteur nous donne une autre difference entre Iesus-Christ homme & les Divinitez des Payens, qui rendoit leurs reparties vaines & sans effet ; C'est que le Dieu des Chrestiens a souffert les miseres humaines, parce qu'il l'a voulu ; au lieu que les indignitez que les Idoles du Paganisme souffroient, estoient des suites de leur impuissance, les Payens ne supposant pas que ces souffrances fussent volontaires. Ie répons, qu'à considerer la chose en elle-mesme dans le fond de la verité, les Idoles Payennes ne souffroient point par volonté, mais par pure impuissance ; au lieu que Iesus Christ a souffert non par impuissance, mais par volonté. Mais à considerer la dispute qui estoit entre les deux Religions, & à comparer ensemble les principes de l'une & de l'autre, comme il le faut faire dans cette occasion, il est certain que cette seconde difference n'a pas plus de force que la premiere, puis que nous avons déja oüy Celsus disant dans Origene, [a] *Comment celuy qui a envoyé son Fils sous ses ordres, l'a-t-il laissé cruellement perir avec ses ordres ? Quel pere impitoyable est-ce ? Vous me direz qu'il a souffert, parce qu'il l'a ainsi voulu. Et je vous puis dire aussi que mes Dieux souffrent que vous les outragiez, parce qu'il leur plaist de le souffrir ; car il est bon de vous faire voir que les choses sont égales.* Ce qui fait voir que l'Auteur n'a pas trop bien rencontré quand il a dit, que les Payens ne supposoient pas que ces souffrances fussent volontaires.

[a] *Origen. l. 8. contra Celsi.*

Chap. X.

CHAPITRE X.

Examen des Réponses, que l'Auteur fait aux preuves de mon Abregé, tirées du silence des Peres sur les difficultez & sur les merveilles de la presence réelle.

VOYLA' ce que j'avois à dire touchant les preuves de mon Abregé, tirées des anciennes disputes d'entre les Payens & les Chrestiens. Ie viens maintenant à celles qui se tirent du silence des Peres sur les miracles & sur les difficultez de la Transsubstanciation. I'avois dit que si les Peres eussent creu & enseigné sur le sujet de l'Eucharistie, ce que l'Eglise Romaine d'aujourd'huy enseigne & croit, ils eussent asseurement fait effort de nous en exalter les merveilles, & de nous en éclaircir les difficultez; au lieu que non seulement ils ne l'ont pas fait, mais ils ont posé des maximes contraires aux miracles qu'on y pretend, & ont dit des choses qui aggravent les difficultez qu'on y découvre. L'à-dessus l'Auteur nous dit, [a] *que les Peres nous avertissent en plus de lieux des incomprehensibilitez de l'Eucharistie, que de celles de la Trinité, & que les comparaisons dont ils se servent pour expliquer l'unité de la nature divine dans les trois personnes, sont beaucoup plus étranges que celles par lesquelles ils expliquent l'Eucharistie*: Sur quoy il nous donne quelques passages des Peres qui semblent exaggerer les merveilles du Sacrement, & en suite il nous en donne d'autres où ces mesmes Peres mettent en avant des comparaisons fort disproportionnées de ce que nous devons croire au mystere de la Trinité.

[a] *Pag.* 132.

Chap. X.

Il ne faut pas desavoüer qu'il n'y ayt beaucoup d'art & de subtilité dans tout ce discours; mais il ne sera pas difficile de faire voir qu'il n'y a aucune solidité. Premierement, à quel propos l'Auteur met-il encore icy le mystere de la Trinité en paralelle avec celuy de l'Eucharistie transsubstanciée, & quelle proportion y a-t-il de l'une à l'autre? La Trinité est establie tres-clairement, & tres-fortement dans l'Ecriture; la Transsubstanciation y est combattue. Celle-là est enseignée formellement, & distinctement par les SS. Peres; & ils n'ont pas seulement fait mention de celle-cy. La premiere a des difficultez qui ne paroissent qu'aux yeux trop perçans de la curiosité; & l'autre en a qui ne se sauroient cacher aux yeux les plus endormis. Les difficultez de celle-là ne sont pas tout à fait étranges à la raison; mais celles de l'autre renversent toutes ses maximes, & choquent ce qu'elle a de plus inviolable. Qu'ont-elles donc de commun?

On ne peut douter que la premiere Eglise n'ayt creu trois personnes en unité d'essence divine, puis que les SS. Peres ont constamment enseigné, qu'il n'y a qu'un Dieu, comme il se voit dans Atenagore, dans Iustin martyr, dans Irenée, dans Clement Alexandrin, dans Tertullien, dans Origene, dans S. Cyprien, dans Eusebe, dans S. Athanase, & generalement dans tous les Peres, & qu'en mesme temps ils ont reconnu & distingué en cette divinité le Pere, le Fils, & le S. Esprit, enseignant que ces trois n'ont qu'une seule & mesme nature. [a] *Nous croyons*, dit Tertullien, *un seul Dieu, mais par cette dispensation que nous appellons œconomie, il y a aussi le Fils de Dieu qui est sa parole qui procede de luy, & par qui toutes choses ont esté faites. Celuy qui a*

[a] *Tertull. adverſ. Praxeam.*

Chap. X. *esté envoyé par le Pere, qui est né d'une Vierge, homme & Dieu, fils de l'homme, & fils de Dieu, que nous appellons Iesus-Christ. Il est mort, & est resuscité, il est monté au Ciel, & est assis à la dextre du Pere, d'où il viendra pour juger les vivans & les morts. De là il a envoyé de par son Pere selon sa promesse le S. Esprit, le Consolateur pour sanctifier la foy de tous ceux qui croyent au Pere, au Fils, & au S. Esprit.* [b] Οὐ φθάνω τὸ ἓν νοῆσαι, dit S. Gregoire de Nazianze, καὶ τοῖς τρισὶ φειλαμπομαι, ὀ φθάνω τατεία διελεῖν, καὶ εἰς τὸ ἓν ἀναφέρομαι. *Ie n'en puis concevoir un, que je ne sois ébloüy de la lumiere de trois. Ie ne puis en distinguer trois, qu'en mesme temps ma pensée ne revienne à un. C'est la foy Catholique*, dit S. Athanase dans son symbole, *que nous adorions une unité en Trinité; & une Trinité en Vnité.* [c] *Le Pere*, dit S. Augustin, *n'est pas celuy qu'est le Fils, ni le Fils celuy qu'est le Pere, cependant le Pere est Dieu, le Fils est Dieu, & ce n'est pas deux Dieux, mais un seul Dieu*, [d] *L'essence de la Divinité*, dit S. Cyrille, *est une, & mesme, c'est pourquoy nous ne disons pas trois Dieux, mais un Dieu.* Il est certain qu'il n'y a point de mystere Chrestien, que les Peres ayent étably avec plus de soin que celuy-cy, & l'Autheur sait bien qu'on pourroit faire un juste volume de leurs témoignages.

b *Orat. de Baptis.*

c *L. 2. contra Maximin. c. 1.*

d *L. 9. in Ioan. c. 30.*

L'on ne peut douter aussi qu'ils n'en ayent connu les difficultez, & qu'ils n'ayent tasché de les éclaircir autant qu'ils l'ont jugé necessaire. Dés le deuxiesme siecle Praxeas commença de troubler l'Eglise là-dessus, & Tertullien qui écrivit contre luy, dit [a] que *les simples, les imprudens, & les idiots voyant que la regle de la foy ramene les hommes de la pluralité des*

a *Tertull. advers. Praxeam.*

Dieux à l'unité d'un ſeul & vray Dieu, & n'entendant pas qu'il le faut croire unique, mais avec ſon œconomie, s'épouvantoient quand ils entendoient parler d'œconomie. Ils croyent, dit il, *que le nombre & l'ordre de la Trinité emporte la diviſion de l'unité, ne prenant pas garde que c'eſt l'unité qui dérive de ſoy-meſme la Trinité, & que l'unité n'en eſt pas détruite, mais communiquée. Ils crient déja que nous en preſchons deux, & trois, & ſe diſent adorateurs d'un ſeul Dieu, comme ſi l'unité ſerrée plus qu'il ne faut, n'eſtoit pas une hereſie, ou comme ſi la Trinité raiſonnablement étenduë n'établiſſoit pas la verité.* Il enſeigne apres cela l'unité de l'eſſence, & la Trinité des perſonnes, & l'éclaircit par quelques comparaiſons. Gregoire de Nazianze en fait de meſme dans ſon Oraiſon à Evagrius. L'Auteur meſme avouë que Gregoire de Nyſſe remarque les difficultez incomprehenſibles de ce myſtere, que S. Baſile le fait auſſi, & les autres Peres de meſme en quelques endroits, dit-il, qui ne ſont pas trop frequens. Il y pouvoit ajoûter Gregoire de Nazianze dans l'Oraiſon à Maxime, qui dit formellement *que ce nous eſt aſſez d'enſeigner la Trinité en unité, & l'unité en Trinité, dont la diviſion & la conjonction eſt entierement admirable.* Et S. Auguſtin qui nous dit dans ſon premier livre contre Maximin, *que l'union de la Trinité eſt ineffable & élevée au deſſus de nous, & qu'elle nous enſeigne un ſeul Dieu, & un ſeul Seigneur.* [b] Et ailleurs, apres avoir traité ce myſtere fort au long, il conclud, *que ſi nous ne le pouvons comprendre par l'entendement, nous y devons acquieſcer par la foy. Si intellectu capi non poteſt, fide teneatur.* Chap. X.

[b] *L. 7. de Trin. c. ult.*

Que ſi les Peres ne ſont pas deſcendus juſques à

Chap. X. ces menuës & frivoles questions, que la faineantise & la temerité des hommes a depuis émeuës sur ce grand sujet, l'Auteur nous en donne luy-mesme la raison, disant, [a] *Que l'esprit general des Peres & des Chrestiens des premiers siecles, a esté d'honorer les veritez de la foy par une soûmission interieure, sans pretendre en penetrer la profondeur, ni en développer les difficultez.* Car il est vray qu'ils ont traité le mystere de la Trinité avec une humilité & une sobrieté admirable : ce qui fait que la plûspart de ses difficultez, que la Metaphysique d'Aristote, subtilisée par les Arabes, & les speculations des Scholastiques ont fait naistre, n'ont point paru à leurs yeux. Mais tout cela est bon pour la Trinité, & non pour la Transsubstanciation, que les Peres n'ont jamais enseignée positivement, dont ils n'ont jamais relevé les incomprehensibilitez, ni fait effort de les éclaircir, & dont pourtant on ne peut pas dire qu'une partie fust cachée à leurs yeux par l'humilité, & la simplicité de leur foy. Car il ne faut qu'avoir le sens commun sans philosophie & sans étude pour les voir toutes depuis un bout jusques à l'autre. Prenez si vous voulez le plus ignorant de tous les hommes, expliquez-luy nettement ce que l'on entend par la Transsubstanciation ; je suis asseuré qu'il y verra d'abord des abysmes sans fond, & des difficultez que peut-estre il ne pourra dire, mais qui ne laisseront pas de le choquer rudement, & de rebuter sa raison.

[a] Pag. 150.

En second lieu, je ne puis comprendre pourquoy l'Auteur nous vient entretenir de ces comparaisons disproportionnées, que les Peres employent pour expliquer le mystere de la Trinité, qui sont, t-il, plus étranges que celles par lesquelles ils expliquent

l'Euchariſtie. Cela eſt hors d'œuvre, puiſque je n'avois point parlé des comparaiſons qu'ils font ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Mais il faloit que l'Auteur fiſt voir au monde, qu'il ſait cenſurer quand il veut la Religion Chreſtienne dans ſes ſources & dãs ſes ruiſſeaux. Ieſus-Chriſt & ſes Apoſtres ne ſont pas aſſez clairs à ſon gré, leurs Ecritures ſont pleines de nuages, & la Tradition meſme, où l'Egliſe Romaine a établi ſes villes de refuge & de ſes aſyles, eſt un païs dangereux; le ſilence des Peres y eſt un ſilence trompeur, & leurs paroles ne le ſont pas moins. Quand ils ne diſent mot, il n'en faut pas croire moins, & quand ils parlent il n'en faut pas croire plus; leurs expreſſions ſont dures & leurs comparaiſons ſont étranges. Plus de la moitié de ce païs a eſté ou emportée par des déluges, ou conſumée par des embraſemens, ou abyſmée par des tremblemens de terre, & combien ce qui nous en reſte eſt-il peu de choſe? Ie ſuis fâché que noſtre diſpute ayt mis l'Auteur dans cette humeur chagrine, où tout l'incommode, & tout luy déplaiſt. Les Payens ne ſe ſont pas bien défendus ſelon ſon ſentiment, les Heretiques auſſi n'y ont rien entendu. Les Prophetes nous ont parlé trop obſcurément. Ieſus-Chriſt meſme & ſes Evangeliſtes pouvoient s'énoncer d'une autre maniere. Les Peres n'ont ſçeû ni bien ſe taire ni bien parler; enfin, tout eſt ſoûmis à ſa colere, & à ſa cenſure, amys ou ennemys il n'importe. Chap. X.

Tros Rutulusve fuat nullo diſcrimine habebo. Dieu ſoit loüé qui apres nous avoir appellez à la défenſe de ſes Ecritures, ce qui n'eſt pas une petite gloire pour nous, nous appelle encore à la défenſe des SS. Peres, ce qui auſſi ne nous eſt pas une mediocre conſolation.

Chap. X. Il me semble donc, qu'il ne faut pas tant crier contre ces comparaisons, encore qu'à quelque égard elles soient disproportionnées ; car qui ne sait que les comparaisons prises des creatures ne peuvent jamais remplir toute la verité des choses divines ? Quand Moyse & les Prophetes comparent la Iustice divine à la jalousie, à la colere, à la fureur, & au feu consumant ; faut-il accuser ces comparaisons parce qu'elles sont disproportionnées ? Quand S. Paul compare le Fils Eternel du Pere à la resplendeur qui émane du Soleil, & à l'impression d'un cachet, faut-il rejetter sa Theologie, parce que ces comparaisons n'ont pas une entiere proportion avec la generation du Verbe ? De mesme, quand les Peres ont enseigné la consubstantialité des Personnes divines, par l'exemple de la consubstantialité des hommes, ou par celuy de trois pieces d'or qui sont d'une mesme nature ; quand ils ont éclaircy le mystere de la generatiõ du Fils par la comparaison de nos enfans, qui ont une mesme nature avec nous, quand ils ont employé l'union des premiers fidelles qui n'avoient qu'un cœur, & qu'une ame, pour donner quelque idée de cette parfaite unité qui est entre le Pere, le Fils, & le S. Esprit, faut-il s'emporter contre ces exemples ou ces comparaisons, sous pretexte qu'elles ne sont pas dans une exacte conformité ? Les choses creées ne sont que de legeres ombres de ce qui est en Dieu, & les Peres ne les ont considerées que dans l'égard auquel elles en ont quelque ressemblance, sans pretendre qu'on les étende plus loin. L'Auteur mesme avouë qu'ils nous ont avertis de leur disproportion, & qu'ils ont enseigné tres-clairement ailleurs, l'unité individuelle de la nature divine, ce qui renverse tout ce qu'il peut avoir dessein d'établir. Et s'il faut recueillir

sur quelque chose de son discours, c'est ceci; Qu'il ne faut pas trouver étrange que les Peres se soient servis sur le sujet du Sacrement, de quelques expressions fortes, de quelques exemples ou de quelques comparaisons disproportionnées, comme sont celles de S. Gaudence, de S. Ambroise, & de quelques autres, & que l'Auteur a tort de les presser au delà de leur legitime usage. Ch. X.

Cela paroistra si nous voulons examiner quelques passages qu'il produit, où les Peres relevent en effet les merveilles de l'Eucharistie; mais non celles de la Transsubstanciation, ou de la presence réelle. Il donne le change selon son addresse ordinaire, & celle des gens de son party, qui lors qu'on leur demande une chose, nous en produisent une autre, & substituent ce qui n'est pas en question, en la place de ce qui y est, & qu'ils ne peuvent montrer. Il y a dans le Sacrement sans presence réelle, & sans conversion de substance, des merveilles & des incomprehensibilitez, c'est à dire, des choses au dessus de l'ordre de la nature, qui dépendent de la puissance souveraine de Dieu, & sur lesquelles il ne faut pas consulter les sens, ni suivre les pensées ordinaires de la raison, mais croire à la parole de Dieu. Les Peres les ont exaltées, & nous les exaltons avec eux; mais ce ne sont pas les miracles de la Transsubstanciation. Il y a une difference infinie, & un abysme entre-deux. Ie demande des nouvelles de ces derniers, & l'Auteur me parle des autres. Pourquoy faut-il abuser le monde de cette sorte, & quelle gloire y a-t-il à dérober des avantages qu'on vous peut oster de plein droit, & de vive force?

Ie mets en ce rang, celuy qu'on tire de S. Ambroi-

Chap. X. se qui prouve que le mystere de l'Eucharistie est au dessus de l'ordre de la Nature ; Qui en doute? La nature fait le pain & le vin des alimens de nourriture, mais la grace qui est au dessus de la nature, les fait un Sacrement de Religion, comme disoit S. Augustin, *Quod non ita fit quamvis sit panis & calix alimentum est refectionis, non Sacramentum Religionis.* Mais il appelle le Sacrement le corps de Christ, *Pourquoy cherchez-vous l'ordre de la nature dans le corps de Christ?* Il est vray, mais il le distingue aussi de Iesus-Christ mesme en ajoûtant, *Puis que Iesus-Christ mesme est né d'une Vierge contre l'ordre de la nature* ; voyez ce qui suit, *Vera utique caro Christi quæ crucifixa est, quæ sepulta est. Verè ergo carnis illius Sacramentum est. La chair de Christ qui a esté crucifiée & ensevelie est une vraye chair. C'est donc vrayment le Sacrement de cette chair-là.* Ce qu'il entend par le corps de Christ, est le Sacrement de sa chair crucifiée & ensevelie. Mais dit l'Auteur, il se sert des plus grands miracles de Dieu, comme la creation du Monde, pour prouver celuy de l'Eucharistie ; *La parole de Iesus-Christ*, dit-il, *qui a pû créer de rien ce qui n'estoit pas, ne pourra-t-elle pas changer les choses qui sont, en ce qu'elles n'estoient pas auparavant ?* Ie répons, qu'il ne faut pas porter plus loin ni les exemples dont ce Pere se sert, ni le changement qu'il pretend en tirer, que la conclusion qu'il en tire luy mesme, *Verè ergo carnis illius Sacramentum est.* Ce petit traité que l'on attribuë à S. Ambroise, quoy qu'en effet il ne soit pas de luy, ni bien digne d'estre mis au rang de ses ouvrages, est d'un stile fort declamatoire & fort figuré. Il aboutit tout entier à relever l'honneur des

deux Sacremens, du Bapteſme & de l'Euchariſtie, contre le mépris qu'on peut faire de leur matiere, & à affermir la foy de ces ſaints myſteres contre le doute qu'on peut avoir, que ce n'eſt que de l'eau ſimple, du pain & du vin communs, comme le porte le premier jugement des ſens & de la raiſon. Pour cét effet il en établit l'antiquité par le moyen des prefigurations legales, qu'il recherche fort curieuſement à l'égard de l'un & de l'autre; il introduit en ſuite un homme doutant & diſant du Bapteſme, *Eſt-ce donc ce grand myſtere que l'on n'a point veu, que l'oreille n'a point oüy, & qui n'eſt pas monté dans le cœur de l'homme? I'y voy de l'eau que j'y voyois tous les jours. Eſt-ce là ce qui me doit nettoyer? I'y ſuis ſouvent deſcendu ſans jamais y avoir eſté nettoyé.* Et touchant l'Euchariſtie, *Ie voy une autre choſe, & comment m'aſſeurez-vous que je reçois le corps de Chriſt?* Là-deſſus, il nous aſſeure que le S. Eſprit eſt communiqué au Bapteſme, qu'il a la vertu de la croix de Chriſt en remiſſion des pechez, & en regeneration celeſte. Que Ieſus-Chriſt y eſt preſent, & que le feu des Cieux y deſcend. Il aſſeure que nous recevons le corps de Chriſt dans l'Euchariſtie, le pain vivant qui eſt deſcendu du Ciel, & dont quiconque mangera ne mourra jamais, la chair de Ieſus-Chriſt qui eſt plus excellente que la manne des Iſraëlites, & ſon ſang beaucoup plus precieux que l'eau du rocher ancien; & pour confirmer toutes ces choſes à l'égard tant du Bapteſme, que de l'Euchariſtie, il allegue des miracles, que Dieu a faits, où il a agy au deſſus des ordres de la nature par une puiſſance & une autorité de Maiſtre & de Souverain. Il met en avant pour le Bapteſ-

Chap. X.

Ch. X. me le miracle de Moyse, qui rendit les eaux de Mara douces d'ameres qu'elles estoient, & celuy qui fut fait en la personne du lepreux Naaman; & pour l'Eucharistie il allegue les changemens que fit Moyse, de sa verge en un serpent, & des eaux du Nil en du sang, le passage des Ispaëlites par la mer rouge & par le Jordain, la fontaine de Mara, le rocher du desert, le fer d'Elisée, le feu d'Elie, & la naissance de Iesus-Christ d'une Vierge. Des premiers exemples, alleguez pour le Bapteſme, il conclud, *Que nous n'en devons pas croire les seuls yeux de nostre corps; car ce qu'ils ne voyent pas est plus visible que ce qu'ils voyent, l'un estant temporel & l'autre éternel, & que ce que les yeux ne peuvent comprendre doit estre vû par l'entendement.* Et des seconds alleguez pour l'Eucharistie, il en conclut ce que j'ay déja mis en avant, *Verè ergo carnis illius sacramentum est. Ipse clamat Dominus Iesus, hoc est corpus meum. Ante benedictionem verborum cælestium alia species nominatur, post consecrationem corpus Christi significatur.* Il n'y a pas plus de raison d'établir là-dessus les miracles d'une Transsubstanciation dans l'Eucharistie, qu'il y en auroit de les établir au Bapteſme. Mais, dit l'Auteur, S. Cyrille de Ierusalem, de mesme que S. Ambroise fortifie nostre foy contre nos sens. Ie répons qu'il y a deux rapports, ou deux témoignages des sens sur les mysteres; l'un affirmatif, & l'autre négatif. Par le premier ils nous asseurent, que le Bapteſme est de l'eau, que l'Eucharistie est du pain & du vin; & par le second ils nous disent que ce n'est que de l'eau, que ce n'est que du pain & du vin, ou pour me servir des termes mesmes des Peres, que c'est de l'eau vuide, que c'est de simple

pain & de simple vin, du pain & du vin communs. Chap. X.
Le premier de ces témoignages est vray, il ne choque point la foy, & jamais les SS. Peres n'ont dit qu'il le faluſt révoquer en doute. Quand [a] Chryſoſtome a définy le Myſtere, il n'a pas dit, que nous y rejettons comme faux ce que nous y voyons; mais il a dit, *que nous y voyons une choſe, & que nous en croyons une autre.* Il ſe ſert de la comparaiſon des lettres ou des caracteres pour éclaircir le Myſtere en general, & celuy de l'Euchariſtie en particulier, *l'entens dire*, dit-il, *le corps de Chriſt, mais un infidele & moy l'entendons bien differemment; & comme un ignorant qui ne connoît pas l'uſage des lettres verra des livres, mais n'entendra pas pour cela la force de l'écriture, ni ne comprendra point ce que ſes yeux voyent, au lieu qu'un homme qui ſait lire y trouvera bien de la vertu cachée, des vies & des hiſtoires toutes entieres. L'ignorant trouvant une lettre ne croira rien ſinon que c'eſt du papier, mais l'autre y trouvera des mots, & s'en ſervira pour entretenir un abſent, & pour luy demander tout ce qu'il voudra. Il en eſt de meſme du Myſtere; les infideles en entendent parler, & ne conprennent pas ce que c'eſt, mais les fideles qui ont l'experience du S. Eſprit, en conſiderent la vertu cachée.* Eſt-ce dire que le premier témoignage des ſens eſt faux, & cette comparaiſon n'induit-elle pas le contraire évidemment, puis qu'un homme qui ſait lire, ne laiſſe pas de croire poſitivement que c'eſt du papier & de l'ancre, & des figures, encore que par elles il s'éleve à la conſideration des choſes & des affaires ſignifiées par ces figures? De meſme, quand S. Auguſtin nous a parlé du Sacrement, il nous a bien dit, [b] *Qu'autre choſe eſt ce que nous y voyons,*

[a] *Homil. 7. in 1. Cor.*

[b] *Serm. ad infant.*

Chap. X. *& autre chose ce que nous y entendons* ; mais il n'a point dit que ce que nous y voyons est une illusion, & qu'il n'en faut pas croire nos yeux ; au contraire, il a dit, *Ce que vous voyez est du pain, comme aussi vos yeux vous le declarent.* Il ajoûte ; *Mais l'instruction que vostre foy demande est que le pain est le corps de Christ* : La foy donc suppose, que c'est du pain, & à cét égard elle est d'accord avecque les yeux. Mais si les yeux veulent aller plus avant, & dire, que ce n'est que du pain ; ou que c'est de simple pain, du pain ordinaire, alors il faut que la foy les corrige, & qu'elle se fortifie de la parole de Iesus-Christ, contre la deception de leur témoignage ; & c'est ce que veulent dire S. Ambroise, S. Cyrille de Ieruſalem, & S. Chrysostome, que l'Auteur allegue aussi sur le mesme sujet.

Ce qu'il nous produit en suite de Gregoire de Nysse ne le favorise pas davantage. *Il faut*, dit ce Pere, *considerer comment il se peut faire que cét unique corps qui est toûjours divisé à tant de milliers de fideles dans toute la terre, soit tout entier en chacun d'eux par la partie qu'ils en reçoivent, & demeure neantmoins tout entier en soy.* N'est-ce pas ce que j'ay dit, que quand nous demandons une chose que ces Messieurs ne sauroient montrer, ils ont cette adresse de nous en substituër une autre, que nous ne leur demandons pas, & qui ne fait rien à nostre question ? Nous croyons que le corps de Iesus-Christ demeurant un & entier en soy-mesme est communiqué à tous les fideles, qui participent à la sainte Table, par la partie du Sacrement que chacun d'eux reçoit, chacun le prenant en toute la plenitude de son merite ; d'où naît cette merveille qui surprend

d'abord la raiſon, qu'il eſt diviſé à tant de perſonnes, & que pourtant chacune d'elles le poſſede tout entier, & qu'il demeure encore tout entier en ſoy. C'eſt la merveille que Gregoire de Nyſſe touche, mais ce n'eſt pas celle que je demande. Ie demande comment il ſe peut faire que cét unique corps qui eſt toûjours ſubſtanciellement & immediatement diviſé à tant de milliers d'hommes fideles & infideles dans toute la terre, ſoit immediatement, & ſubſtanciellement tout entier en chacun d'eux par la partie qu'ils reçoivent, & demeure neantmoins tout entier ſubſtanciellement au Ciel ? Que l'Auteur me montre cette merveille ou cette difficulté traitée par les SS. Peres, s'il veut me ſatisfaire de bonne foy, & qu'il ne s'imagine pas de me faire prendre l'un pour l'autre. Car quelque reſſemblance qu'il y ayt entre les termes, il y a au fond une difference infinie entre ces deux choſes. Ie répons la meſme choſe aux paſſages qu'il allegue d'Eucher, de Chryſoſtome, & de Damaſcene ; les merveilles qu'ils découvrent dans l'Euchariſtie, ne ſont pas celles de la Tranſſubſtanciation ; il s'en faut bien, puis qu'ils ne diſent rien que ce que nous diſons tous les jours. Cependant je le ſupplie de ne mettre pas une autre fois S. Chryſoſtome entre ſon pretendu S. Eucher, & Iean Damaſcene ; car il ſait bien que l'inegalité, qui eſt entr'eux m'obligera toûjours à les ſeparer, parce qu'en effet ils ne doivent avoir rien de commun dans cette diſpute. Chap. X.

Quoy qu'il en ſoit, je ne voy, ni dans les uns ni dans les autres, les miracles de la converſion ſubſtancielle ; & il faut avoüer que les Peres ont eſté bien negligens, s'ils les ont creus de ne les mediter

Chap. X. point, & s'ils les ont meditez de ne laisser à la posterité aucune de leurs pensées sur ce grand sujet. Ils ont fait des traitez exprés sur le Sacrement, des expositions sur la Liturgie, des Sermons & des Catecheses. Pourquoy n'y trouverions-nous rien de ces pretenduës merveilles ? Il ne faut pas dire que les livres se sont perdus ; car il nous en reste assez pour cela ; ni que c'est le hazard qui détermine les hommes à conserver quelques-unes de leurs pensées, pendant qu'ils laissent perir les plus importantes. Car quand on a entrepris d'écrire sur une matiere, & qu'on taît ce qu'on y devroit dire, & ce que le moindre des hommes diroit, ce qui se presente de soy-mesme sans étude & sans attention, ce n'est plus hazard, c'est impertinence & legereté d'esprit. Et quand un silence, qui d'ailleurs seroit extravagant, se trouve non seulement dans un ou deux lieux semblables, non seulement dans un ou deux Auteurs, non seulement en un ou deux siecles, mais en tous les lieux, en tous les Auteurs, en tous les siecles, c'est asseurément une demonstration convaincante que ces Auteurs n'ont jamais connu ce dont il s'agit.

Il ne faut pas esperer aussi de se mettre à couvert par l'exemple des merveilles & des difficultez qui sont au mystere de la Trinité, puis que j'ay déja refuté cette vaine excuse faisant voir qu'elle suppose ce qui n'est point ; car les Peres ont fort bien relevé les merveilles, & ont fort bien connu les difficultez de la Trinité. I'ay fait voir de plus que l'Auteur conclut mal de cét exemple à un sujet tout à fait different de celuy de la Trinité.

De s'imaginer aussi que les SS. Peres ont fait recevoir en gros toute la Religion Chrestienne sans

examiner en particulier les articles de la foy qu'elle propose, c'est s'abuser volontairement. Car quels articles y a-t-il sur lesquels ils n'ayent fait de beaux efforts pour les persuader aux hommes? Il est vray qu'ils n'ont pas pretendu prouver tout par des raisons humaines & philosophiques; mais on ne peut pas aussi nier qu'aprés avoir prouvé la divinité de Iesus-Christ, & de sa Religion, ils n'ayent tâché d'en éclaircir les points particuliers par l'Ecriture sainte, pour faire voir qu'ils appartiennent au corps de la doctrine Chrestienne. On ne peut nier, qu'ils ne les ayent enseignez distinctement, & traitez avec assez d'étenduë quand les occasions s'en sont offertes. On ne peut nier, qu'ils n'ayent pris soin de les justifier, en montrant qu'ils ne choquent point la droite raison, ni ne s'éloignent des plus pures & plus sinceres notions de l'ame humaine; d'où vient l'exclamation de Tertullien, *ô testimonium animæ naturaliter Christianæ.* Chap. X.

I'avouë qu'ils n'ont pas permis à la curiosité de s'enfoncer trop avant dans les mysteres de Dieu, ni pretendu d'en développer toutes les difficultez; & pluſt à Dieu que les siecles suivans eussent imité leur prudence & leur modestie! Mais je dis qu'ils n'en ont pas aussi caché les miracles, qu'ils les ont au contraire exaltez pour relever la gloire de Dieu, & pour rendre sa Religion plus sainte & plus venerable. Ie dis mesme que pour oster tout sujet de scrupule & de scandale, & pour n'exposer pas la Religion Chrestienne aux opprobres des ennemys, ils n'ont pas negligé d'éclaircir les premieres, & les plus apparentes difficultez. Or comme celles qui

Chap. X. naissent de la Transsubstanciation sont de cette sorte, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent fait effort de les adoucir s'ils l'eussent creuë; & quand ils n'en auroient pas parlé sous le titre de difficultez, ils en auroient au moins dit quelque chose, sous le titre de merveilles & de miracles, pour ne dérober pas à Dieu l'honneur qui luy en revient.

Enfin, il ne faut pas que pour excuser ce silence, l'Auteur entreprenne de monter au Ciel, ni d'entrer dans le conseil de Dieu. On doit, ce me semble, plus de respect aux voyes de la Providence, que de l'appeller au secours d'une cause desesperée. Si la Transsubstanciation venoit de Dieu, il l'auroit revelée dans ses Ecritures saintes, la voix & la plume de ses Apostres l'eust authorisée en terre. Nous la verrions paroistre dans les écrits des premiers Chrestiens, que sa bonté nous a conservez. Elle tiendroit quelque rang dans les Symboles, dans les Confessions, & dans les determinations des anciens Conciles. Elle se trouveroit dans les livres des SS. Peres, & la Tradition qui l'appuye monteroit plus haut que Lanfranc, & que Paschase Ratbert. Tradition pitoyable, qui commence neuf cens ans apres la venuë de Iesus-Christ, qui ne paroist que dans les ombres de l'Eglise, & qui est invisible dans ses beaux jours. Ie reconnois que la Providence de Dieu preside sur les plus tristes accidens, qu'il est le Maistre & le dispensateur des lumieres & des tenebres, & que comme les soins de sa grace sont admirables pour les éleus, de mesme les jugemens de sa colere à l'égard des autres sont étonnans. Mais que l'Auteur prenne garde luy-mesme si ce

qu'il prend pour lumiere, ne seroit pas de veritables tenebres ; & au contraire, si ce qu'il prend pour tenebres, ne seroit pas de veritables lumieres. Qu'il prenne garde que les pieges ne soient tendus à luy, & à ses semblables qui quittent la vraye source des eaux pour aller puiser dans les cisternes rompuës. Dieu nous est témoin que c'est nostre humilité, & l'inviolable respect que nous devons à sa parole qui nous empesche de recevoir ce que nous n'y trouvons pas ; que c'est la sainte communion que nous voulons avoir avec ses Evangelistes & ses Apostres, ses Martyrs, & ses Confesseurs, ses serviteurs & ses premiers Ministres, qui nous empesche d'estre d'une societé dans laquelle il faut ou que nous soyons hypocrites, ou que nous croyons la Transsubstanciation. Dieu nous est témoin que nous anéantissons tous nos desirs, & tous nos interests, jusques à imposer silence mesme aux plaintes innocentes de la nature, pour ne choquer pas la fidelité que nous devons à nostre Seigneur Iesus-Christ, & pour garder nos consciences pures. Seroit-ce donc à nous que Dieu auroit tendu des pieges ? Non ; mais il faut que ceux-là les craignent qui veulent presumer de savoir au delà de ce qui est écrit, & se dresser eux mesmes un Tribunal infaillible pour dominer sur les heritages du Seigneur. Dés que l'homme veut estre le souverain Docteur de l'homme, c'est orgueil ; & quand on se donne à l homme au prejudice de Dieu, ce n'est plus obeïssance, ni humilité, c'est rebellion ; & c'est alors que la Providence divine permet qu'on trouve des pieges & des achoppemens. Ceux qui se sentent coupables, auront raison de s'éfrayer à Chap. X.

Chap. X. cette pensée. Mais quant à nous, nous nous sentons innocens là-dessus, & nous esperons avec S. Paul, qu'à l'avenir *Dieu nous gardera de toute mauvaise œuvre, pour nous sauver enfin dans son royaume celeste*. Amen.

SECONDE PARTIE,

Où l'on fait voir que le changement que nous soûtenons est arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, n'a esté ni impossible ni difficile.

Chapitre Premier.

Contenant quelques reflexions generales sur cette seconde partie, avec une défense de ma cinquiéme consideration, contre les déguisemens dont l'Auteur de la Refutation a usé en la proposant.

Saint [a] Augustin traitant du peché originel, & n'approuvant pas cette excessive curiosité que les hommes ont pour savoir les voyes de sa propagation, allegue l'exemple d'un homme tombé dans un abysme, lequel estant interrogé comment il s'y estoit precipité, répondit fort sagement; Ne vous informez pas de quelle maniere j'y suis tombé; mais pensez seulement aux moyens de m'en retirer. Il est certain que nous ne saurions donner une plus grande marque de foiblesse, qu'en faisant de nos propres maux l'objet d'une simple speculation. Chercher à nous divertir l'esprit par des questions, & par des raisonnemens inutiles sur une chose déja faite, lors qu'il faudroit songer à la reparer,

[a] *Ep. 29. ad Hieron.*

Chap. I. c'eſt eſtre ennemis de nos veritables intereſts, c'eſt nous flatter, c'eſt étudier à nous trahir nous-meſmes.

Si l'Auteur de la Refutation vouloit ſuivre les ſentimens, que la nature & la raiſon inſpirent dans ces triſtes occaſions, je ne ſerois pas obligé d'entrer dans cette ſeconde controverſe; & apres ce que je viens de faire dans la premiere partie, il faudroit conſulter ſur les remedes, ſans diſputer davantage ſur la naiſſance, ni ſur les progrés d'un malheur que je ne puis aſſez déplorer. S'agiſſant de ſavoir ſi l'Egliſe Romaine a degeneré de la foy des Peres ur le point de l'Euchariſtie, ou ſi elle y a perſeveré, & cette queſtion eſtant *ſuffiſamment définie dés que* l'on a montré par des preuves réelles & convaincantes, que l'ancienne Egliſe croyoit & enſeignoit tout autrement, que l'on ne croit & que l'on n'enſeigne aujourd'huy ſous la communion du Pape, c'eſt eſtre injuſte, c'eſt mal employer ſon temps, que de nous faire encore un nouveau procés ſur la maniere du changement qui eſt arrivé.

Pour luy faire reconnoiſtre cette injuſtice, & le mauvais uſage qu'il fait des graces qu'il a receuës de Dieu, en les employant à obſcurcir une verité ſi bien éclaircie, je n'ay qu'à le ſupplier de s'écouter ſoy-meſme, & de conſentir qu'on le juge ſur ſes propres maximes & ſur ſes propres paroles; car ſi nous obtenons ce conſentement de luy, nous ſommes en paix; toute noſtre conteſtation va finir. Il nous di-
a Pag. 108. & 109. ſoit ſur le ſujet de la Tranſſubſtanciation, [a] qu'il ne faut pas ſe contenter de produire quelques difficultez apparentes contre un dogme conteſté, mais qu'il les faut comparer avec les preuves qui établiſſent ce dogme, puis que c'eſt par cette comparaiſon, que l'on doit juger ordinairement ce que l'on doit pren-

dre pour raison, & ce que l'on doit prendre pour difficulté. Si cette maxime est bonne, il a eu tort de former seulement des difficultez contre le changement que nous disons estre arrivé; Il en faloit en mesme temps examiner les preuves, les considerer serieusement, & ne faire recevoir ses conjectures qu'apres avoir satisfait à toutes les choses qu'une juste refutation demande, sans s'imaginer qu'il pourra persuader tout ce qu'il luy plaira par un petit recueil de difficultez entassées dans un traité particulier, puis que ce seroit estre sans jugement, que de former son jugement, & établir sa creance sur un fondement si foible & si peu solide.

Il nous disoit en faveur de cette mesme Transsubstanciation, [a] qu'il faloit enviſager ses preuves dans leur entiere majesté, & considerer ses difficultez comme des ombres qui doivent estre jointes dans l'ordre de Dieu avec ses clartez & ses lumieres; & que la premiere conclusion que la raison fait tirer, est que, soit que l'on voye ou que l'on ne voye pas le moyen de resoudre ces difficultez, on doit demeurer inviolablement attaché à cette foy, qui est confirmée par tant de preuves, & environnée de tant de lumieres. Ie luy diray donc de mesme sur le sujet du changement dont il s'agit, qu'il faut enviſager ses preuves dans leur entiere verité, & considerer ses difficultez comme des ombres, que l'on doit joindre dans l'ordre de la Providence, avec les lumieres qui nous la découvrent. Ie luy diray, que la premiere conclusion que la raison nous fera tirer sur sa dispute, sera que soit que nous voyions, ou que nous ne voyions pas le moyen de resoudre ces difficultez, nous devons demeurer inviolablement attachez à une verité qui est d'ailleurs confirmée par tant de témoignages, &

[a] Pag. 118.

Chap. I. environnée de tant de lumieres ; & qu'eſtant ainſi établis ſur ce principe immobile, ou nous ne nous mettrons pas en peine d'en chercher l'éclairciſſement, comme ne nous eſtant pas neceſſaire, ou nous le chercherons avec indifference, & comme une choſe dont noſtre foy ne dépend point.

S'il a creu pouvoir mettre à-couvert ſa Tranſſubſtanciation en nous alleguant les myſteres difficiles du Chriſtianiſme ; pourquoy ne pourray-je pas de meſme mettre à couvert le changement, qu'il attaque, en luy produiſant mille changemens ſemblables qui arrivent dans la nature & dans les ſocietez, dont nous ſommes convaincus par l'experience, & dont pourtant il eſt bien difficile de dire au juſte de quelle maniere ils arrivent ? Eſt-il facile d'éclaircir comment ſe forment les orages & les tempeſtes dans un air parfaitement tranquille ? Comment d'un tas de matieres mortes & inanimées, s'engendrent des creatures vivantes ? Comment on paſſe de la ſanté à la maladie, & de la maladie à la mort ? Comment ſe forment les ſeditions & les tumultes dans un Eſtat qui auparavant eſtoit en paix ? Comment ſe changent les couſtumes publiques, les loix, les formes de gouvernement, les langues, les arts, les ſciences & les diſciplines meſmes ? Eſt-il facile d'expliquer comment les Anges parfaitement ſaints, & parfaitement éclairez, ſont tombez dans l'Apoſtaſie : comment Adam de l'eſtat de ſon innocence a paſſé dans la rebellion & dans le crime : comment l'Egliſe d'Iſraël eſt tombée ſi ſouvent dans l'idolatrie, & dans la revolte : comment de cette pureté de religion, où elle eſtoit au temps d'Eſdras, & meſme au temps des Maccabées, elle a pû paſſer dans cette corruption épouvantable, où elle s'eſt trouvée au

temps

temps de nostre Seigneur Iesus-Christ ? Si je voulois Chap. I.
appliquer à tous ces changemens-là, les raisonnemens de l'Auteur, ses quatre temps, & ses connoissances distinctes, ne diroit-on pas que j'aurois le cerveau renversé, parce que le bon sens ne permet pas qu'on aille choquer des experiences visibles par des imaginations creuses, ou par des chimeres d'école? Il en est de mesme du changement que l'Eglise Romaine a fait; nous le voyons, nous le sentons, nous le montrons par la comparaison de la doctrine ancienne avec la nouvelle; & que peuvent faire contre nos yeux ces subtilitez raffinées, ces creances positives, ces preceptes metaphoriques, & ces idées premieres ou litterales, dont on bat nos oreilles avec tant d'importunité?

Si nous avions veu passer sous nos yeux les temps où se fit ce changement, nous pourrions sans doute en parler avec un peu plus de distinction & de clarté, que nous ne faisons. Nous eussions remarqué les artifices dont se servirent les disciples de Paschase, pour conduire les choses au point où elles parurent, lors que les contestations de Lanfranc & de Bérenger firent éclat. Comme les Astronomes font leurs observations sur les accidens & les revolutions des Cieux, nous eussions fait de mesme les nostres sur ce phenomene humain; nous eussions pris garde de plus prés à l'ignorance des Prelats, à la simplicité des peuples, aux intrigues des Cours, aux liaisons des grands, aux interests des Evesques, & à tant d'autres machines mondaines, qui s'ajustent ordinairement ensemble pour faire triompher le mauvais party. Nous ne serions pas obligez comme nous sommes maintenant à recourir à des causes generales; car les particulieres nous seroient connuës.

Chap. I. Apres tout, j'estime que le monde s'est toûjours gouverné à peu prés d'une mesme façon, & nous ne nous éloignerõs pas beaucoup de la verité, quãd nous prendrons nos conjectures touchant les accidens anciens sur le pied des choses qui se passent aujourd'huy. Si le plomb & la cire eussent esté favorables à Ianſenius, l'Eglise Romaine seroit Ianseniste, sans qu'elle creust avoir changé ; de mesme qu'elle est Moliniſte sans s'imaginer qu'il soit arrivé d'alteration à sa doctrine. Ie ne say quelle est cette espece d'aveuglement qui laisse voir aux gens la verité quand elle fait pour leurs interests, & qui les empesche de la connoistre, quand elle ne leur est pas agreable. Ceux qui philosophent maintenant avec tant de fierté contre la possibilité d'un changement au sujet de l'Eucharistie, nous avertissoient eux-mesmes il n'y a que peu de temps, des moyens dont leurs aversaires se servent pour introduire des nouveautez sans que le monde y prenne garde. [a] Ils nous disoient, qu'ils disposent premierement les choses avant que de produire leurs opinions, & qu'ils *ne les proposent avec éclat, que lors qu'ils voyent qu'il n'y aura personne assez hardy pour s'y opposer ouvertement : Que d'abord leur pretention n'est pas d'en tirer des Evesques une approbation formelle, mais qu'ils esperent (puis qu'il le faut dire*, ajoûtent-ils, comme ayant de la peine à découvrir ce secret) *ils esperent que leur credit & le pouvoir qu'ils ont ou de servir ou de nuire, retiendra tous les Evesques dans le silence, & que nul n'osera entreprendre de les condamner, ni n'aura la hardiesse de les censurer. Que dans ce silence, & pendant que tout le monde demeurera comme endormy, cette zizanie qu'ils auront semée dans le champ de l'Eglise prendra racine, & se fortifiera par le temps. Qu'ils la laisseront meurir, relinquent tempori ma-*

[a] Dans l'écrit intitulé *La nouvelle heresie soûtenue publiquement à Paris dans le College de Clermont*, Page 25.

turandam, & que lors qu'elle sera dans cét estat de maturité, ils en tireront les consequences naturelles, qui en naissent necessairement. N'est-ce pas une préoccupation épouvantable de vouloir que nous comprenions cét ordre dans leurs affaires, & que nous ne le comprenions pas dans les nostres ? Car enfin c'est à peu prés de cette maniere que la Transsubstanciation s'est établie entre les hommes. Paschase en a jetté les fondemens quand il a creu que son opinion trouveroit des partisans, & bien que les plus doctes de ce temps là s'en soient mocquez, & l'ayent traitée comme une de ses resveries, cela n'a pas empesché que cette zizanie n'ayt demeuré semée dans le champ de l'Eglise. Ceux qui l'ont favorisée n'ont pas pretendu d'abord en obtenir des Evesques une approbation formelle. Ils l'ont laissé meurir, *reliquerunt tempori maturandam.* Elle a esté dans cét estat de maturité en l'onziéme siecle, alors ils en ont tiré les consequences naturelles qui naissent necessairement, & quand Bérenger a voulu rétablir l'ancienne & perpetuelle foy de l'Eglise, on l'a fait passer luy-mesme pour un innovateur, on l'a condamné comme un heretique. Chap. I.

Vn des plus ordinaires reproches que ces Messieurs ont accoustumé de faire à nostre Reformation, & où ils se persuadent d'avoir quelque avantage sur nous, est que nous avons quitté l'Eglise Romaine sous pretexte de la vouloir reformer ; que nous avons abandonné nostre mere malade au lieu de la secourir par des remedes, & de luy rendre les services que nous luy devions. Qu'il falloit demeurer dans la communion exterieure, & y travailler doucement à la reformation, & non pas faire cette rupture ou cette separation scandaleuse, qui a fait éclat par tout l'V-

Chap. I. nivers. Ils nous protestent en mesme tems, que c'est le conseil qu'ils desirent eux-mesmes suivre, qu'ils reconnoissent qu'il y a des abus & des superstitions, qu'ils voyent des erreurs & des maximes criminelles qui sont autorisées & soûtenuës par le plus grand party, pendant que la verité n'ose paroistre en public: mais qu'ils ne quitteront pourtant jamais la communion de tout le corps en general, parce qu'ils esperent de ramener enfin les choses au point où elles doivent estre, à quoy, disent-ils, ils travailleront incessamment. Ils nous exhortent de nous rejoindre, & de revenir au milieu d'eux, alleguant que si nous estions ensemble il y auroit bien des choses à faire & bien des choses à esperer. Ce n'est pas icy le lieu d'examiner si ces raisonnemens ont de la force & de la justice, ou s'ils n'en ont pas. Il me suffit de dire qu'il faut necessairement, ou qu'ils ne concluënt rien, ou qu'ils concluënt sur ce fondement, qu'il y a quelque moyen de faire dans l'Eglise, à nostre commune satisfaction, un changement insensible. Si cela est, pourquoy sont-ils si ardens à nous contester le changement insensible, que nous disons estre arrivé sur le sujet du Sacrement? Car à raisonner sur l'estat où nous voyons que les choses humaines sont, il est certain qu'il est mille fois plus aisé de concevoir un changement insensible qui se fasse de bien en mal, que de s'en promettre un qui se fasse de mal en bien. Les hommes ont bien plus de penchant à se corrompre qu'à se corriger, la descente est aisée, mais il est difficile de remonter.

Enfin si nous avions cette dispute avec des Grecs, ou des Egyptiens, nous ne trouverions peut-estre pas mauvais qu'ils nous demandassent comment ce changement s'est fait, & nous voudrions bien sans repu-

gnance & sans déplaisir nous appliquer à les satis- Chap. I.
faire sur cette question. Ce seroit des étrangers, qui n'ayant point de part au mal-heur qui nous est arrivé, ne meriteroient pas tout-à-fait qu'on blâmast leur curiosité. Mais peut-on souffrir sans quelque espece de chagrin, & de douleur, que ces mesmes Transsubstanciateurs, ce mesme party qui a fait le changement, qui a employé mille artifices pour le faire reüssir insensiblement, qui s'est servy de la fraude & de la violence pour empescher qu'il ne se fist avec éclat, qui a pris des soins infinis pour dérober à la posterité la connoissance de la maniere dont il s'est fait, nous viennent demander aujourd'huy raison de cette innovation ? Demandez-la, s'il vous plaist, à ceux des vostres qui en ont esté les premiers Auteurs. Demandez-la à ceux qui ont travaillé de tout leur pouvoir à fermer la bouche aux gens de bien. Demandez-en des nouvelles à la Cour de Rome, à ses Inquisiteurs, & à ses Croisez. Demandez-en à ceux qui ont pris tant de soin pour nous déguiser les choses. Mais quant à nous, laissez-nous au moins en repos; apres nous avoir enlevé nos titres, ne nous venez pas dire, où sont-ils ? Apres avoir fait taire tout le monde par la crainte des derniers supplices, ne nous venez pas dire, pourquoy n'ont-ils pas parlé ? Insultez sur nostre misere tant qu'il vous plaira, mais ne changez pas en argument contre l'innocence de nostre cause, le mal que vous-mesmes nous avez fait. Contentez-vous de nous l'avoir fait, glorifiez-vous en si vous voulez, mais n'en tirez pas des preuves contre la verité de nostre Religion; car on ne sauroit porter la cruauté plus loin que de nous imputer à crime l'injustice qu'on nous a faite.

C'est ce que l'on peut dire en general sur cette se-

Chap. I. conde dispute. La nature, la raison, les préjugez & les maximes de l'Auteur, les loix que luy & ses semblables ont autorisées, celles de la justice & de l'équité commune arrestent tous les vains discours, que sa seconde Partie contient, & qui sont plus propres à divertir l'esprit, qu'à satisfaire la conscience, ni à mettre en repos l'ame d'un homme qui adore le Sacrement. Ie pourrois me dispenser d'entrer dans une plus particuliere discussion de ces pretendues impossibilitez, si la verité que je soûtiens avoit besoin de ménager tous ses avantages. Mais comme je les ay déja solidement refutées dans ma Réponse, j'espere aussi de faire voir maintenant que tout ce que l'Auteur y a repliqué, n'est pas capable d'affoiblir ce que j'ay dit, ni d'obscurcir les éclaircissemens que j'ay donnez sur cette matiere.

Cette seconde partie de la Refutation commence par un desordre & par une fable. Le desordre consiste en ce qu'elle attaque ma cinquiesme observation
a Pag. 165. la premiere, [a] sous pretexte qu'elle sert de fondement, dit-il, à toutes les autres, quoy qu'en effet elles soient toutes fondamentales, & que la premiere ne le soit pas moins que la cinquiesme. Mais la vraye raison est, qu'il a voulu trouver une occasion pour débiter d'abord ses lieux communs des idées & des metaphores; dont je puis dire, ce que S. Augustin a dit des vertus des hommes avant la grace, que ce sont des pechez illustres, *splendida peccata*, des fautes brillantes, de belles visions, & des égaremens pleins d'esprit. I'espere qu'on en tombera d'accord, si je fay voir que toute cette longue dispute, qui remplit le deuxiesme & le troisiesme Chapitre,
b Pag. 171. n'est que la *suite d'un faux & fabuleux estat de question*, qu'il a posé en ces termes; [b] *Il s'agit de*

savoir si les fideles ont pû demeurer mille ans dans l'Eglise en voyant tous les jours ce que l'on appelloit le corps de Iesus-Christ, en assistant tous les jours au sacrifice que l'on nommoit le sacrifice du corps de Iesus-Christ, en recevant souvent en leur bouche, ce que l'on disoit estre le corps de Iesus-Christ (corpus Christi) s'ils ont pû demeurer en cét estat sans former une pensée distincte & determinée, si ce qu'ils voyoient estoit ou n'estoit pas réellement le vray corps de Iesus-Christ. L'Auteur, ajoûte-t-il, *de la Réponse le pretend, parce que cette pretention luy est utile pour son dessein, & il l'avance sans preuve, parce qu'il luy estoit impossible d'en trouver.* C'est sur cette supposition, que roulent tous les raisonnemens du premier Chapitre, & toutes les regles des metaphores qui sont dans le troisiesme; tout aboutissant à prouver deux choses; l'une, que l'Eglise n'a pû demeurer toûjours dans une connoissance confuse du mystere de l'Eucharistie, mais qu'il faut que les fideles des premiers siecles ayent eu une connoissance distincte ou de l'absence, ou de la presence réelle: l'autre, qu'en effet ils ont eu une connoissance distincte de cette presence. Chap. I.

I'avouë que si c'est le veritable estat de la question, je n'ay rien à dire sur la forme de sa dispute, & que je me dois seulement défendre sur la matiere. Mais si je fais voir que cét estat de question est un fantôme de l'invention de l'Auteur, si je le surprens dans une dépravation visible de mon sens & de mes paroles, si je fay voir que c'est une insigne mauvaise foy, & un manquement inexcusable de sincerité, que ferons-nous de tout ce qu'il a bâty sur un si méchant fondement? ne m'avouëra-t-on pas que tout cela est mal bâty, mal avancé, mal disputé?

Chap. I. C'eſt donc un fait que nous devons éclaircir.

[a] *Pag. 36.* I'avois dit dans ma cinquiéme obſervation [a] *Que la verité & l'erreur ayant également deux degrez, l'un de connoiſſance confuſe, & l'autre de connoiſſance diſtincte on ne peut qu'à peine remarquer de la difference entr'elles pendant qu'elles ſont dans ce premier degré de connoiſſance confuſe : d'où il s'enſuit que le paſſage de l'une à l'autre eſt facile, & qu'une erreur nouvelle ſe peut aiſément inſinuër ſous le titre d'éclairciſſement donné à la verité ancienne.* Et pour appliquer cette obſervation à la matiere de l'Euchariſtie, j'avois dit, *Qu'avant que la Tranſſubſtanciation s'établiſt, chacun croyoit que Ieſus-Chriſt eſt preſent au Sacrement, que ſon corps, & ſon ſang y ſont vrayment receus par les fidelles, & que le Sacrement eſt le ſigne & le memorial de la mort de Ieſus-Chriſt. Mais qu'il y en avoit peu qui connuſſent au juſte la difference des deux opinions qui ſeparent aujourd'huy les Reformez des Romains ; qu'il y en avoit meſme qui ne ſavoient la verité qu'en gros ; & qu'ainſi quand l'erreur eſt venuë, & qu'elle a déclaré qu'il faut croire Ieſus-Chriſt preſent dans l'Euchariſtie ſubſtanciellement, & localement, que ſon corps & ſon ſang y ſont reçeus de la bouche de noſtre corps, & que le ſigne de ſon corps eſt le corps meſme, ç'a eſté ſans doute une nouveauté dont on n'avoit pas oüy parler, mais qu'il n'eſt pas eſtrange que beaucoup de monde y ait eſté trompé, & qu'ils ayent pris cela non pour une nouveauté, mais pour un éclairciſſement de la foy commune.*

Iuſques-là je reconnois mes paroles fidelement rapportées par l'Auteur de la Refutation ; mais je ne voy pas que j'aye dit que l'Egliſe ayt pû demeurer mille ans ſans ſavoir diſtinctement ce que c'eſt que

le Sacrement, s'il est ou n'est pas réellement le vray corps de Iesus-Christ. Il suffit qu'elle soit tombée dans cette connoissance confuse de la verité, dont je parle *avant que la Transsubstanciation s'établist.* Chap. I.

Sur ce principe, je reprens l'Auteur du traitté d'avoir supposé, *Que tous les fidelles ayent toûjours eu une connoissance distincte ou de la presence substancielle ou de l'absence substancielle; de telle sorte que si nostre sentiment a esté celuy de l'ancienne Eglise, la Transsubstanciation ayt esté toûjours formellement rejettée par chaque particulier, comme elle l'est aujourduy dans nostre Reformation.* Ie ne voy pas encore là ces mille ans de connoissance confuse.

Mais on les verra bien moins si l'on prend la peine de relire cette autre partie de ma Réponse, où je fay mention de la mesme chose, & dont l'Auteur rapporte les termes avec une infidelité tout-à-fait surprenante, & que je n'eusse jamais attenduë d'un homme comme luy, me faisant dire, *Que l'Eglise est demeurée dans cette ignorance jusqu'au temps de Bérenger.* Voicy mes paroles, *Iusques-là*, (c'est à dire, jusques au huictiesme siecle inclusivement) *la foy de l'Eglise ne recent point d'alteration, & si l'on fit quelque tort aux anciennes façons de parler, la doctriue demeura toûjours bonne. Mais quelque temps apres, c'est à dire, dans le neuviesme siecle un Moine de Corbie nommé Paschase Ratbert, mit au jour un livre, où il entreprit d'éclaircir comment l'Euchariſtie est le vray corps & le vray sang du Seigneur*, &c. *Son livre excita des troubles, il eût des partisans, il eût des contredisans, sans que pour cela le corps de l'Eglise en fust divisé; & c'est ce que l'Auteur de l'écrit ne peut pas comprendre; Le Mystere, dit-il, de l'Euchariſtie est tel, qu'il faut que*

Chap. I. *tous les Chrestiens, & mesme les plus simples, croyent de foy distincte, ou la presence réelle, ou l'absence réelle, &c. Mais j'ay déja répondu à cette raison en faisant voir que toutes ces suppositions sont fausses, & mal avancées. Et premierement, pourquoy faut-il dire qu'alors chaque Chrestien croyoit de foy distincte, ou la presence substancielle, ou l'absence substancielle? Ne suffisoit-il pas qu'ils ignorassent cette presence substancielle, & que par consequent ils ne la creussent pas, sans qu'il soit encore besoin de la leur faire rejetter formellement? Il y a grande difference entre ne croire pas la presence substancielle, & croire l'absence substancielle. Ce dernier signifie rejetter positivement, & actuellement cette presence; au lieu que l'autre signifie n'y songer pas, ne l'avoir ni dans sa pensée ni dans sa foy; comme il y a de la difference entre n'aymer pas une personne & la haïr; l'un est un acte & l'autre une simple negation d'acte. Ie dis donc que le corps de l'Eglise, & la plus part des Pasteurs estoient, à l'égard de la presence corporelle, dans cette simple negation, ils ne savoient ce que c'estoit. Mais je dis de plus, qu'à l'égard mesme de la verité, qui devoit estre creuë positivement, le peuple & la plus part des Pasteurs se contentoient de garder la foy ancienne dans le degré de connoissance confuse, sans venir au menu des questions qu'on laissoit aux doctes.* Que peut dire à cela l'Auteur de la Réfutation, & quel moyen a-t-il pour se mettre à couvert du reproche de mauvaise foy, ayant étendu à mille ans ce que j'ay formellement déterminé au temps de Paschase, c'est-à-dire, au neufiesme siecle?

Le quatriesme passage de ma Réponse auquel il a eu égard, se trouve dans la page 16. où je dis

Il raisonne sur un mauvais principe, Que toute l'Eglise au temps de Lanfranc estoit dans le sentiment de la Transsubstanciation; car je soûtiens au contraire que la plus grande partie des Chrestiens ne savoit ce que c'estoit, que la plus part des Pasteurs ne le savoient gueres bien, & qu'encore de ceux qui connoissoient bien ce sentiment, il y en avoit un grand nombre qui le rejettoient. Est-ce l'estat de l'Eglise durant *mille ans?* Chap. I.

Enfin, le dernier lieu où j'ay parlé de ces connoissances distinctes & confuses, & duquel l'Auteur a abusé, est dans la page 46. en ces termes, *Dans ce siecle tenebreux* (c'est le dixiesme) *se perdit la connoissance distincte de la vraye doctrine, non seulement sur le sujet du Sacrement, mais presque sur toutes les autres matieres de la Religion*, &c. *Qui trouvera donc étrange que la pluspart des hommes ayant demeuré si long-temps sans converser familierement avec la saine doctrine, & sans voir distinctement les traits & les lineamens de son visage, principalement à l'égard de cette partie qui rejette l'erreur, l'ayent en suite méconnuë, quand Bérenger la leur proposa toute pure & dans sa naturelle beauté?* Ne faut-il pas estre maistre en déguisemens pour fonder là dessus ce bel estat de question? *Il s'agit de savoir si les fideles ont peu demeurer mille ans dans l'Eglise, sans former une pensée distincte & determinée, si ce qu'ils voyoient estoit ou n'estoit pas réellement le vray corps de Iesus-Christ.* Que puis-je donc esperer dans un commerce, où la sincerité a si peu de part, & où je ne saurois faire un pas, que je ne découvre une nouvelle illusion? Le traité de la perpetuité de la foy est en son tout un amusement pour rendre inutiles nos

Chap. I. preuves de fait ; & la Refutation n'eſt qu'une ſuite perpetuelle d'embûches & de détours. Au lieu d'avoir fait imprimer ma Réponſe toute entiere, ou du moins d'avoir ſuivy mon ordre pas à pas, & refuté paſſage à paſſage, on en a pris ce qu'on a voulu. On a fait une diviſion en trois parties, pour avoir occaſion d'invectiver. On a détaché de la ſuite du raiſonnement, l'Abregé que j'avois fait de nos preuves touchant la doctrine des Peres, pour le conſiderer hors de ſon uſage, ſous le nom d'amas de difficultez. On a jetté des ſcrupules dans les conſciences ſur les plus ſacrez articles de la Religion, afin de ſauver la Tranſſubſtanciation avec eux, ou de faire perir tout le Chriſtianiſme avec elle. On a fait paſſer les plus authentiques témoignages, & les plus évidentes demonſtrations, ſous le titre de tenebres jointes avec les lumieres de Dieu dans l'Ecriture & dans la Tradition. Pour mettre tous ces artifices à couvert, on a étendu deſſus, le beau voile de la Providence, comme ſi l'on luy diſoit.

Da mihi fallere, da rectum ſanctumque videri,
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

Et quand je croyois eſtre au bout, voicy la ſeconde partie, qui commence comme j'ay dit, par un deſordre & par une fable, & qui continuëra par des diſcours tout à fait hors de noſtre ſujet. Il eſt vray que Dieu qui ſurprend les ſages en leurs fineſſes, a permis que dans cette occaſion où l'Auteur s'eſt joüé de noſtre diſpute, il ayt fait luy-meſme réellement ce qu'il combat comme une choſe impoſſible, & qu'il ayt confirmé par ſon exemple ce que je ſoûtiens avoir eſté fait dans les ſiecles du changement. On y a paſſé de la verité diſtincte, à la verité confuſe, & de la verité confuſe à l'erreur. Et c'eſt preciſement

ce que l'Auteur a fait dans cette occasion. Car ce que j'avois dit distinctement des temps de Paschase & de Lanfranc, il l'a rapporté dans un sens vague & general, sans marquer le temps que je déterminois, & en suite de cette preparation, il en a tiré la proposition imaginaire, Que durant mille ans les fidelles n'ont point seu distinctement ce que c'est que le Sacrement. C'est aller, comme je viens de dire qu'ont fait les premiers Transsubstanciateurs, de la verité distincte à la verité confuse, & de la verité confuse à l'erreur. Chap. I.

Il faut donc revenir à cette verité distincte, & dire qu'il s'agit non de l'estat de l'Eglise *durant mille ans*, mais de son estat au temps de Paschase, & jusques à Bérenger dans l'épaisseur du neuviesme & du dixiesme siecles. Il s'agit de savoir si lors que le soin d'enseigner distinctement les mysteres de la foy, & celuy de s'en instruire s'est visiblement relâché dans l'Eglise, lors que la pluspart des Pasteurs ont endormy les peuples, & se sont endormis eux-mesmes dans le sein de la superstition & de l'ignorance, il a pû se faire que beaucoup de gens tombassent dans une connoissance confuse du mystere de l'Eucharistie, pour de-là passer dans les nouveautez de Paschase, lesquelles d'ailleurs ont esté fomentées & favorisées par tout ce que j'ay representé dans ma Réponse. Voylà l'estat de cette question, & voylà ce que je pretens. Ie le mets en avant, non parce que cette pretention m'est utile, mais parce qu'elle est raisonnable; & je ne l'ay pas avancée sans preuves, quoy qu'en veüille dire l'Auteur, puisqu'il n'a pour les trouver, qu'à chercher la page 36. de ma Réponse, où il verra que j'ay appuyé ma pretention des témoignages de Bel-

Chap. II. larmin, de Sirmond, & de Paschase mesme. C'est un étrange défaut de voir ce qui n'est pas, & de ne voir pas ce qui est.

Chapitre II.

Examen des raisons que l'Auteur de la Refutation apporte, pour impugner la connoissance confuse du mystere de l'Eucharistie.

Après ce que je viens de montrer touchant l'estat de la question mal-étably par l'Auteur, je pourrois me dispenser d'entrer dans la discussion de sa dispute, qui ne peut estre jugée qu'un écart, & un égarement volontaire, puis qu'elle suit une fausse presupposition. Mais il faut quelquefois passer par dessus les loix, pour n'oublier rien de ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de la matiere qu'on traite, & c'est ce qui m'obligera d'examiner en particulier tout ce que l'Auteur met en avant contre cette connoissance confuse du mystere de l'Eucharistie, en le reduisant autant qu'il me sera possible à la veritable question qui est entre nous.

Pour commencer par le premier de ses raisonnemens, il nous asseure [a] qu'il n'est pas possible que l'on conçoive un corps sans l'appliquer à un certain lieu, & qu'on le conçoit toûjours au lieu où il nous est exprimé, à moins qu'on ne sache qu'il n'y est pas. *Or*, dit-il, *les fideles en assistant au sacrifice, en entendant dire que ce qu'on leur donnoit estoit le corps de Iesus-Christ, & répondant Amen, c'est à dire, en verité, ont songé à Iesus-Christ, ils l'ont donc appliqué à quelque lieu, ou sur l'Autel, s'ils ont suivy les paroles qui le leur representoient là*

[a] *Page 172. 173.*

preſent, ou au Ciel, s'ils les ont priſes en un autre ſens; d'où il s'enſuit qu'ils ont eu une creance diſtincte ou de la preſence réelle, comme les paroles l'exprimoient, ou de l'abſence réelle, s'ils ont corrigé le ſens où les paroles les portoient, & s'ils ne ſont pas demeurez dans ce degré de confuſion & d'indiſtinction, dans lequel l'eſprit humain ne peut ſubſiſter. Chap. II.

Mais il n'y a rien de ſi foible que cette ſubtilité, & ſi je voulois faire le cenſeur, j'y trouverois preſque autant de fautes qu'il y a de paroles. Car premierement, l'eſprit humain ayant une infinité de manieres de concevoir les choſes ſoit bien ſoit mal, ſoit en ſe trompant ou en ne ſe trompant pas; c'eſt mal philoſopher que de vouloir réduire toutes les manieres de concevoir en communiant, le corps de Ieſus-Chriſt à ces deux-cy; je veux dire, ou comme preſent ſur l'Autel, ou comme preſent au Ciel. Ne le peut-on pas concevoir ſans aucune application de lieu, comme une chair vivifiante, unie au Verbe eternel, la cauſe meritoire de tous nos biens, le fondement de noſtre eſperance, & le milieu de noſtre communion avec le Pere celeſte, ſans venir juſqu'à cette queſtion, où eſt-elle maintenant à l'égard de ſa matiere & de ſa ſubſtance? d'autant plus, que dans l'acte de la communion l'ame fidelle la conſidere, non comme une cauſe Phyſique, qui agiſſe par l'application de ſa maſſe ou de ſa matiere, mais comme une cauſe morale qui agit par la communication de ſon merite; en la meſme maniere que nous concevons Adam comme le principe de tous nos maux, le dépoüillant & renonçant à ſa communion, ſans ſonger ſeulement où eſt maintenant ſa ſubſtance? Ne le peut-on pas concevoir avec application

Chap. II. de lieu sans songer à la table du Sacrement, sous l'idée de naissant d'une Vierge à Bethlehem, ou sous celle de conversant avec les hommes, les instruisant, & faisant des miracles dans la Iudée, ou sous celle de mourant en Croix pour le salut du genre humain, ou sous celle de ressuscitant glorieusement du tombeau, en un mot, sous toutes les idées, que l'Evangile nous represente, sans songer nullement, ni à sa presence réelle sur l'Autel, ni à son absence? Comme nous concevons ordinairemẽt les grans hommes, dont l'Histoire nous a parlé, en les appliquant aux lieux où sont arrivez leurs accidens memorables; Moyse recevant la Loy sur la montagne de Sinay, Iosué triomphant dans les campagnes de Gabaon, David combatant le Geant Philistin entre les deux armées, sans songer où ils sont à present? L'esprit d'un communiant, ne sera-t-il pas assez remply de l'idée de Iesus-Christ en Croix & de toutes les autres où cette meditation le mene, pour y subsister sans venir jusqu'à cette question, est-il icy substanciellement ou n'y est-il pas? ne le peut-on pas concevoir comme present réellement & localement au Ciel, suivant l'exhortation de l'Eglise ancienne *sursum corda*, *Elevez vos cœurs au Ciel*, sans rejetter positivement & formellement une opinion, dont on n'a jamais ouï parler, qui le met en plusieurs lieux à la fois, au Ciel, & en la terre en mesme temps?

Mais dit l'Auteur, quand on disoit aux Communians, *le Corps de Christ*, & que les Communians répondoient *Amen*, c'est à dire, en verité, ces paroles le leur representoient present sur l'Autel. Il faut donc ou qu'ils les ayent suivis, ou qu'ils les ayent démentis en les prenant en un autre sens. S'ils les ont suivis, ils ont eu une créance distincte de la presence réelle;

réelle ; s'ils les ont corrigées en regardant Ieſus-Chriſt, comme preſent ſeulement au Ciel, ils ont eu une créance tres-diſtincte de l'abſence réelle, puis que elle leur faiſoit corriger le ſens, auquel les paroles les portoient. Chap. II.

Ie répons que c'eſt un ſophiſme, qui n'eſt pas digne d'entrer dans une diſpute ſi ſerieuſe. Quand on offroit le Sacrement aux Communians en leur diſant *le corps de Chriſt*, ils concevoient comme réellement preſent devant leurs yeux un ſujet qu'on diſoit eſtre le corps de Chriſt, & ils le concevoient ſous la premiere idée que les ſens leur en preſentoient. Ils concevoient auſſi le corps de Ieſus-Chriſt, comme la cauſe de leur ſalut & l'objet de leur devotion, & ils le concevoient ſous l'idée, que l'Evangile nous en donne, ou ſans application à un lieu, ou par application aux lieux, où l'Hiſtoire nous le décrit, ou comme preſent réellement au Ciel. Mais quand il faloit joindre ces deux idées enſemble pour ſavoir comment l'une pouvoit eſtre l'autre, comment ce ſujet qu'ils voyoient eſtoit le corps de Chriſt, chacun agiſſoit ſelon la clarté ou la confuſion de ſes penſées. Ie ne doute pas qu'il n'y en euſt un nombre infiny, qui ne deſcendoient pas meſme juſques à cette queſtion, comment le Sacrement eſt le corps de Chriſt, ils paſſoient de l'idée du Sacrement à celle du corps de leur Sauveur, laquelle occupant toutes leurs penſées, & rempliſſant leur ame, terminoit auſſi leur devotion, ſans qu'ils paſſaſſent plus avant. Chacun ſait que la premiere impreſſion que font ſur nôtre eſprit les choſes & les paroles, qui ſont deſtinées à quelque uſage, eſt celle de leur uſage. Ainſi, nous concevons tous les matins la lumiere, non ſous l'idée d'un corps, ou d'un accident ; ou d'une motion d'air.

Chap. II. ou de ce qu'il vous plaira ; nous n'y songeons pas seulement, mais sous l'idée d'une chose qui nous sert, & qui nous conduit au travail. Ainsi, concevons-nous l'air, le feu, l'eau, les alimens, les vestemens, la monnoye, & presque toutes les choses du monde, sous l'idée de leur usage, sans songer que fort peu à ce qu'elles sont en soy. Il en est de mesme des paroles ; car quand elles sont destinées à nous faire faire quelque action, on ne s'applique pas d'abord à rechercher leur exacte signification, ni à examiner le sens propre & precis qu'elles peuvent avoir d'elles-mesmes. Le premier effet qu'elles operent, c'est de nous faire faire ce à quoy elles sont employées. On les conçoit sous cette premiere notion, que l'on peut appeller une notion de pratique, ou d'action, & l'on s'arreste là sans faire de plus particulieres reflexions sur la liaison des termes. Il n'est pas necessaire d'en produire des exemples, puis que toute la vie humaine en est remplie, & je n'ay qu'à dire que ces paroles, *Corpus Christi*, que l'on disoit aux communians en leur donnant le Sacrement, estant destinées à élever leurs pensées de l'idée du Sacrement à celle du corps de Iesus-Christ, le premier & l'unique effet qu'elles produisoient dans l'ame de plusieurs fidelles, estoit de les conduire à la meditation de ce corps divin, à laquelle ils se donnoient tout entiers, & n'alloient pas plus avant.

Ie ne nie pas qu'il n'y en eust aussi qui descendoient jusques à la question, comment le Sacrement est le corps de Christ, & de ceux-là les uns y trouvant de la difficulté s'arrestoient en chemin, & changeoient de pensée, soit parce que l'esprit humain, est de sa nature paresseux, soit parce que le respect que l'on a pour les mysteres de la Religion, fait que l'on

se retient pour n'aller pas au delà des bornes de la modestie. Les autres se contentoient de savoir en general que le corps de Iesus-Christ est present en l'action du Sacrement; Les autres se souvenoient que le Sacrement est le memorial de la mort de Iesus-Christ, les autres se satisfaisoient dans cette pensée confuse que c'est le mystere du corps de Iesus-Christ sans approfondir davantage ce que c'est qu'un mystere; comme c'est l'ordinaire des hommes, qui ne sont pas fort intelligens, d'avoir de certains termes generaux sous lesquels ils conçoivent & expriment les choses sans aller plus loin. Enfin, il est vray que les hommes ignorans ont des moyens de concevoir les choses qui sont si vagues, si confus, & si differens les uns des autres, qu'il n'est pas facile de les reduire tous dans l'ordre; mais il est bien-aisé de les surprendre & de les faire passer de la verité à l'erreur sous pretexte de donner de l'éclaircissement à leurs premieres pensées. Il ne faut qu'un peu de couleur & de caquet, un peu de credit & d'authorité, un peu d'adresse & de politique pour introduire une nouveauté, sans qu'on la connoisse sous le titre de nouveauté. Chap. II.

Au reste, je voy que l'Auteur abuse & icy & dans un autre lieu, de cét *Amen*, que les fidelles répondoient, quand on leur donnoit la communion; de mesme qu'il se sert mal à propos de ces termes qu'on leur disoit, *Le corps de Christ*. Car comme d'un costé la vraye & naturelle fin de ces paroles, *Le corps de Christ, le sang de Christ* estoit, non de faire entendre aux communians que le corps & le sang du Sauveur fussent réellement presens sur l'Autel, mais de les asseurer par le moyen des memoriaux qu'on leur distribuoit, que Iesus-Christ avoit un vray corps &

Chap. II. un vray ſang, une vraye nature humaine en laquelle il avoit vrayment ſouffert la mort pour nous, & vrayment répandu ſon ſang, & que les fidelles eſtoient ſon corps moral & myſtique : auſſi d'autre part le vray & naturel ſens de cét *Amen*, que les fidelles répondoient, eſtoit de faire confeſſion de la verité de ces choſes les croyant, & les tenant pour certaines, & recevant la communion en cette foy. C'eſt ce que les S. Peres nous enſeignent fort clairement, [a] *Le Sauveur*, dit l'Auteur des Commentaires attribuez à S. Ierôme, *nous a donné ſon Sacrement, afin que par ce moyen nous faſſions toûjours commemoration qu'il eſt mort pour nous ; & c'eſt pourquoy quand nous le prenons de la main des Preſtres, on nous avertit que c'eſt le corps & le ſang de Chriſt, afin que nous ne ſoyons pas ingrats à tant de bien-faits.* [b] *Toutes les fois*, dit Primaſe, *que nous faiſons cecy*, (c'eſt à dire que nous celebrons le Sacrement) *nous nous devons ſouvenir que Ieſus-Chriſt eſt mort pour nous. C'eſt pour cela qu'on nous dit ; le corps de Chriſt, afin qu'en nous en reſſouvenant, nous ne ſoyons pas ingrats à ſa bonté.* S. Baſile avoit dit à peu prés la meſme choſe avant luy ; car ayant recité toutes les paroles, que Ieſus-Chriſt prononça dans la premiere celebration de ce Sacrement, il ajoûte, [c] *Quel eſt, je vous prie, le fruit de ces paroles ? C'eſt qu'en mangeant & en beuvant, nous gardions ſans ceſſe le ſouvenir de celuy qui eſt mort pour nous, & qui eſt reſſuſcité, & qu'ainſi nous apprenions à garder inviolablement devant la face de Dieu, & de ſon Chriſt, la doctrine que ſaint Paul nous a laiſſée en ces paroles, La charité de Chriſt nous étraint, tenant cela pour certain, que ſi un eſt mort pour tous, tous auſſi ſont morts, & qu'il eſt mort pour tous, afin que ceux qui*

a *In* 1. *Cor.* 11.

b *In* 1. *Cor.* 11.

c *Lib.* 1. *de Bapt. c.* 3.

vivent, ne vivent plus à eux-mesmes, mais à celuy qui est mort, & qui est ressuscité. S. Augustin,[d] *Voulez-vous savoir ce que c'est que le corps de Christ? Ecoutez l'Apostre, qui dit aux fideles, vous estes le corps de Christ & ses membres. Si donc vous estes le corps de Christ & ses membres, c'est vostre mystere qui est mis sur cette table, & c'est le mystere du Seigneur que vous prenez. Vous dites, Amen, à ce que vous estes, & vous y souscrivez par vôtre réponse. On vous dit donc, le corps de Christ; & vous répondez, Amen. Soyez membre du corps de Christ, afin que vostre Amen soit veritable:* Et ailleurs. [e] *Chacun qui prend le sang de Christ dit Amen; Que veut dire Amen? Il est vray. Qu'est-ce qui est vray? Que le sang de Iesus-Christ a esté répandu.*

Chap. II.

[d] *Sermone ad inf.*

[e] *Tractatu 3. De 4. feria, sive de cultura agri Dom. c. 3.*

Ce premier raisonnement que je viens d'abattre est suivy de quatre autres, qui occupent tout le reste de ce chapitre, ou pour mieux dire, il y a quatre autres exagerations de ce mesme raisonnement; car à dire le vray, ce ne sont pas cinq raisons, mais c'est une raison rebatuë cinq fois, dont la force consiste en cecy, que les paroles dont on instruisoit d'ordinaire les peuples, signifioient precisément & naturellement la presence réelle, & que la premiere idée qu'elles portoient à l'esprit, estoit celle de la presence réelle; d'où il s'ensuit qu'il faut ou que les peuples l'ayent receuë & creuë positivement, ou qu'ils l'ayent formellement rejettée en la corrigeant, pour en recevoir une autre, ce qui induit necessairement qu'ils ont eu une creance distincte, ou de cette presence, ou de l'absence qui luy est opposée, sans qu'ils ayent pû demeurer dans le degré de connoissance confuse, où je les avois mis dans ma

Chap. II. cinquiesme observation. C'est tout ce que j'ay pû recueillir de la lecture exacte de ce chapitre, où l'Auteur assaisonne une mesme chose diversement, tirant toûjours de mesmes principes, mesmes conclusions, tombant & retombant dans les mesmes fautes, & ne disant rien du tout que ce que j'ay déja suffisamment refuté.

Mais pour mettre dans un plus grand jour & la nullité de ses pretentions & la solidité de mes réponses, faisons encore quelques reflexions particulieres sur la suite de ses pensées. [a] Il nous dit que la suspension d'esprit entre le oüy & le non de deux opinions contradictoires, ne peut venir que de deux causes, dont la premiere est une irresolution, qui naist de la diversité des raisons qu'on voit également fortes d'un & d'autre costé, entre lesquelles *l'esprit a peine à prendre party*, & ne sait à quoy se determiner. La seconde est le defaut d'application aux differences particulieres qui distinguent les opinions opposées, l'esprit se contentant quelquefois de concevoir les choses dans une certaine generalité qui les unit sans descendre au particulier qui les distingue. Que la premiere de ces causes ne peut avoir lieu en ce qui regarde l'Eucharistie, parce que cette matiere estant d'une extreme importance, & y ayant une estrange difference entre le corps de Iesus-Christ present réellement, ou present significativement, il n'est pas possible que les Chrestiens ne s'en fussent instruits, & ne se fussent determinez à l'une ou à l'autre des deux opinions. Que la seconde est hors d'apparence; parce que les mots dont on s'est servy sur le sujet de ce mystere, signifiant naturellement une presence réelle appliquent l'esprit à la considerer, & s'y representoient si sou-

a *Pag.* 174.

vent, qu'il eſt impoſſible qu'on ne ſe portaſt à former l'une de ſes deux penſées diſtinctes, ce l'eſt, ou ce ne l'eſt pas. Chap. II.

Mais tout cela n'eſt qu'illuſion & ſubtilité ſans verité. Car premierement, à proprement, parler la ſuſpenſion d'eſprit entre le oüy & le non de deux opinions contradictoires, n'a lieu que quand on deſcend juſques à la queſtion, *Eſt-ce, ou n'eſt-ce pas.* Et il eſt vray qu'alors l'eſprit peut demeurer ſuſpendu. Mais quand on ne vient pas juſques à cette queſtion, & que les deux opinions contradictoires ſont également inconnuës, parce qu'on n'en a jamais oüy parler, & qu'on n'y a pas ſongé de ſoy-meſme, je ne croy pas qu'on puiſſe dire en ce cas là, que l'eſprit demeure ſuſpendu. On peut bien appeller cét eſtat une ignorance de pure negation, mais non une ſuſpenſion d'eſprit. Par exemple, direz-vous que l'eſprit d'un peuple demeure ſuſpendu ſur ces queſtions, ſi la lumiere eſt une ſubſiſtance, ou ſi elle ne l'eſt pas, s'il y a du vuide dans le monde, ou s'il n'y en a pas, ſi le cœur eſt le ſiege de l'ame, ou s'il ne l'eſt pas, ſi le feu eſt un élement, ou s'il ne l'eſt pas? La pluſpart du peuple ne deſcend pas juſques à ces queſtions, & n'a par conſequent nulle ſuſpenſion d'eſprit entre le oüy & le non, des deux opinions contradictoires qu'il ne connoiſt pas. Puis donc que je poſe qu'au temps de Paſchaſe & de Lanfranc, le peuple qui n'avoit pas encore oüy parler ni de la Tranſſubſtanciation, ni de la preſence réelle, & qui eſtoit aſſez ignorant pour n'aller pas de luy-meſme juſques à cette queſtion, ſi le Sacrement eſt la ſubſtance meſme du corps de Chriſt, ou s'il ne l'eſt pas, ſoit demeuré à cét égard dans une ignorance de ſimple negation, je ne ſçay pas pourquoy l'Auteur nous parle d'une ſuſpenſion d'eſprit.

Chap. II. I'avouë qu'il y a eu une veritable suspension d'esprit en plusieurs, dés que la question a esté ouverte, & que la contestation a esté formée dans l'Eglise, & je l'ay remarqué [a] en un autre lieu de ma Réponse. Mais cela n'est pas du fait present, où l'Auteur ne se propose que de faire voir que les fidelles ont toûjours eu une connoissance distincte, ou de la presence, ou de l'absence réelle. En effet, la seconde cause qu'il donne de la suspension de l'esprit & à laquelle il dit que je m'arreste pour établir une creance confuse sur le sujet de l'Eucharistie, savoir le defaut d'application aux differences particulieres qui distinguent les opinions opposées, l'esprit se contentant de concevoir les choses dans une certaine generalité qui les unit, sans descendre au particulier qui les divise, cette seconde cause, dis-je, produit un effet qui ne doit pas estre appellé proprement une suspension d'esprit, entre le oüy & le non, mais une ignorance de l'estat de la question; Et il y a bien de la difference entre ignorer, qu'il y ayt une question, ignorer le vray estat de cette question, & avoir l'esprit suspendu entre le oüy & le non des deux opinions contradictoires; car ce dernier emporte qu'on sait, que la question est, qu'on sait en quoy elle consiste, qu'on sait le oüy, & le non, mais qu'on ne prend pas party.

[a] Pag. 21.

Il paroist visiblement que l'Auteur a eu dessein d'embroüiller cette dispute, pour se sauver à la faveur des tenebres, & c'est déja un préjugé pour la bonté de la cause, que je deffens, que je sois sans cesse obligé de developper ce qu'il embarrasse, & d'éclaircir ce qu'il confond, comme je vay faire encore une fois à l'égard de cette contestation, où nous sommes maintenant, afin qu'on voye nette-

ment ce que je soûtiens, & ce qu'il combat, ce que je dis, & ce qu'il doit nier. Chap. II.

Il s'agit donc de savoir si la creance, que nous avons aujourd'huy touchant l'Eucharistie, ayant esté originairement établie dans l'Eglise, & s'y estant conservée pure fort long-temps, il a pû se faire que celle de la Transsubstanciation & de la presence réelle ayt pris insensiblement sa place, & se soit enfin renduë la maistresse de l'esprit, & du cœur des peuples, sans que ce changement ayt esté connoissable à ceux mesmes qui l'ont souffert. Ie le pretens, & l'Auteur le nie.

Pour establir ma pretention, je dis que le corps de l'Eglise est insensiblement tombé de la connoissance distincte de la verité, dans une connoissance confuse, & qu'elle a pû facilement passer de la connoissance confuse à l'erreur, par une surprise ordinaire à un peuple, l'erreur s'introduisant sous le titre d'éclaircissement de la creance ancienne & perpetuelle.

Pour établir la facilité de ce passage, [a] je dis que quand la Transsubstanciation a fait ses plus grands progrés, il y a eu dans le corps de l'Eglise cinq sortes ou cinq ordres de personnes, 1. Les doctes qui connoissoient la verité distinctement, & dont les uns la soûtenoient courageusement contre l'erreur, & les autres se contentoient de la tenir & de la croire en particulier; 2. d'autres doctes qui avoient embrassé l'erreur, & qui la maintenoient de toutes leurs forces; 3. les prophanes & les mondains qui se tenoient à l'écart de ces disputes sans y vouloir prendre d'interest; 4. les indeterminez qui voyant la dispute ouverte, suspendoient leur jugement jusques à ce qu'ils eussent plus de lumiere, ou qu'ils vissent quel

[a] *Pag.* 20.

Chap. II. seroit le succés de ces contestations : 5. les ignorans qui ne savoient la verité que confusément : Sur ce fondement, je conclus qu'il a esté facile à l'erreur soustenuë par des gens adroits & accreditez, & appuyée d'ailleurs par beaucoup de choses, de triompher d'un petit nombre de personnes savantes & courageuses, puis que ce triomphe a esté favorisé par la lascheté des autres doctes, par l'indifference des prophanes, par la suspension des indeterminez, & par l'ignorance des peuples qui n'avoient qu'une connoissance fort confuse de la verité.

C'est dans cette difference, dans ce temps, & dans cét usage qu'il faloit considerer la suspension d'esprit, & la connoissance indistincte, & non pas mettre embarras sur embarras en confondant & les temps & les choses pour faire perdre la verité par des disputes inutiles. Ie mets une irresolution d'esprit, il est vray ; mais je la distingue d'avec la connoissance confuse, & ne la mets ni dans tous les siecles, ni dans toutes les personnes ; Ie la mets dans quelques-uns durant les premieres chaleurs de la contestation, & jusques à ce qu'ils eussent plus de lumiere, ou qu'ils visent quel seroit le succés de tous ces differens : & il ne faut pas dire que l'importance de la matiere les auroit obligez de s'en instruire, & de se déterminer. Car combien y a-t-il de gens qui ne se resolvent jamais sur les matieres les plus importantes, encore qu'ils y méditent tous les jours ? C'est l'importance de la matiere & l'étude particuliere qu'ils en font qui fait quelquefois qu'ils demeurent irresolus. I'ay oüy dire, qu'un Evesque mourant vers le milieu de l'autre siecle, declara l'irresolution où son ame avoit esté toute sa vie sur le sujet du Sacrement ; car en recevant l'Hostie sur le point qu'il

estoit prest de sortir du monde, il se leva sur son séant, & pria Dieu qu'il luy fist la grace de recevoir le corps de son Fils en la maniere qu'il l'avoit donné à ses disciples dans la premiere Cene. Chacun sait qu'il y a eu, & qu'il y a encore bien des personnes qui voudroient accorder nos differens par le moyen de cette irresolution, c'est à dire, que nous creussions tous que Iesus-Christ est present au Sacrement, mais que nous laissassions à Dieu la maniere de sa presence. Pourquoy donc trouvera-t-on étrange si je dis, que quand les premieres contestations ont esté émeuës sur ce sujet, il y a eu grand nombre de gens, dont l'esprit est demeuré suspendu en attendant qu'un Concile legitime en eust meurement deliberé, & qu'il eust decidé la question. Chap. II.

Voilà, sans aucune difficulté, quatre sortes de personnes qui ont aydé à ce changement de la maniere que je pretens qu'il est arrivé. 1. Ceux qui ont ouvertement soûtenu l'erreur. 2. Ceux qui estant d'un contraire sentiment n'ont pas eu le courage de le produire en public pour resister à l'innovation. 3. Les prophanes ou les libertins qui estoient occupez ailleurs. 4. Les indeterminez qui n'ont seu prendre aucun party dans une si grande affaire. Restent les ignorans que je soûtiens n'avoir eu qu'une connoissance confuse de ce mystere, & dont je dis que la surprise a esté facile, sous pretexte de recevoir une plus particuliere instruction.

L'Auteur nous asseure que cela ne peut estre, *Parce*, dit-il, *que les mots par lesquels on a exprimé ce mystere soit en le celebrant, soit en distribuant la communion aux peuples, soit en les instruisant de ce qu'ils en devoient croire, signifient si precisément & si naturellement une presence réelle, & ap-*

Chap. II. *pliquent tellement l'esprit à la considerer, qu'il est impossible qu'en ayant mis l'idée une infinité de fois devant les yeux de tous les Chrestiens, ils ne les ayent obligez d'en former quelques jugemens, ou pour la rejetter ou pour l'admettre.* Mais j'ay déja fait voir la foiblesse de cette raison à l'égard des mots de la celebration & de la communion. Car il est certain que la premiere idée qu'ils ont portée dans l'esprit des peuples a esté celle de l'action de pieté à laquelle ils les incitoient, & pour laquelle ils estoient employez. Ie veux dire que la premiere impression qu'ils y ont faite a esté d'élever leur ame par la veuë du Sacrement à la meditation du corps de Iesus-Christ mort & ressuscité pour les hommes. A peine trouvera-t-on quelque art ou quelque exercice, soit du corps, soit de l'esprit où il y ait societé de plusieurs personnes qui n'ayent de ces sortes d'expressions destinées pour porter ceux qui les entendent à faire quelque action, ou à s'acquitter de quelque devoir, lesquelles ne font autre impression sur nous que celle de cét usage particulier, auquel elles sont employées. C'est non seulement la premiere idée sous laquelle elles se presentent à nous, mais aussi d'ordinaire c'est l'unique sous laquelle nous les recevons. Ainsi, quand ces mots signifieroient encore plus précisément & plus naturellement une presence réelle, que l'Auteur ne le pretend, & quand ils seroient repetez encore plus souvent qu'il ne dit, il est évident qu'ils n'auroient point appliqué l'esprit à la considerer pour la rejetter ou pour l'admettre, l'esprit se trouvant assez appliqué à faire ce que ces termes luy font faire selon leur naturelle destination, qui est de nous faire mediter le corps de Iesus-Christ comme la cause de nostre salut.

Pour les instructions que les peuples recevoient en ce temps-là de leurs Pasteurs, si l'Auteur veut qu'elles signifiassent precisément & naturellement une presence réelle, il faut avant toutes choses qu'il nous dise en quels termes elles estoient conceuës, qu'il nous apprenne le soin que les Pasteurs prenoient pour les donner à leurs troupeaux, & l'attachement que leurs troupeaux avoient à les recevoir, & à en profiter; car à moins qu'il luy plaise de s'éclaircir là-dessus, posant comme je fay en ces siecles obscurs & mal-heureux, une ignorance fort grossiere par la negligence des Pasteurs, & par la stupidité des peuples, on voit bien que je ne puis reconnoistre ces instructions dont il nous parle, comme estant si préciſes & si naturelles qu'elles obligeassent les peuples à former des jugemens pour rejetter la presence réelle, ou pour l'admettre. Il faloit nous faire un recueil des enseignemens ordinaires de ce temps-là, & non pas s'amuser comme il a fait, à nous ramasser des passages des Peres qui ont écrit durant les six ou sept premiers siecles, & qui ne touchent point à nostre question. Il nous parle de la presence réelle comme d'un homme, qui se presentoit tous les jours à la porte des fidelles, qui heurtoit, qui pressoit, qui crioit, qui se faisoit voir, qui importunoit le monde; tout cela est bien imaginé, mais ce sont des contes en l'air, qu'il faut prouver avant que de les faire croire. Ie ne say si j'ay l'oreille dure, mais je n'entens rien de ce tintamarre, ou de ce grand bruit, que la presence réelle fait à la porte; asseurément c'est une vision; car quand je mets la teste à la fenestre, je ne voy rien. Chap. II.

C'est ce que devient la seconde consideration de l'Auteur. La troisiéme n'aura pas un meilleur succés

Chap. II. si nous examinons les deux parties qui la composent, qui sont une dispute generale qu'il nous fait sur les sons & sur les idées, & une application particuliere aux instructions qui ont esté données au peuple sur le sujet de l'Eucharistie. La premiere est une erreur au principe, & la seconde est un égarement en la consequence qu'il veut tirer.

a Pag. 177. [a] Son principe est, *que si-tost que le son des mots frappe l'oreille, l'idée qui est ordinairement jointe au son se presente incontinent à l'esprit, & que cette idée ne manque jamais d'estre receuë, à moins que les opinions dont l'esprit est prévenu, ou les autres circonstances qui accompagnent cette idée n'obligent de la bannir pour y en substituer une autre.*

Ce principe n'est pas absolument ou universellement vray, & à le prendre dans cette generalité que l'Auteur luy donne, la fausseté s'en découvre par mille exemples. L'idée qui est ordinairement jointe au son de ce mot, *Maison*, est celle de nos maisons ordinaires selon que les sens nous les representent, composées de fondemens, de murailles, de toit, de portes, de fenestres, & de chambres. Mais quand dans l'Astrologie, l'on entend dire, *les douze Maisons du Soleil*, il est certain que cette idée ordinaire ne se presente nullement à l'esprit de ceux qui ont quelque habitude à entendre les termes de cette science, & il n'est pas necessaire de la bannir, parce qu'elle ne vient jamais. L'idée qui est ordinairement jointe à ces mots, *Aristote, & Platon*, est celle de deux hommes Grecs, Philosophes fort renommez. Mais lors que dans mon cabinet, je dis, *Prenez Aristote, prenez Platon*, cette idée ordinaire ne se montre point du tout à l'esprit, & il n'est pas necessaire de la bannir, puis

qu'elle ne se presente pas. L'idée naturelle attachée ordinairement à ces mots *Agnus*, *& Crucifixus*, est celle d'un veritable Agneau qui broute l'herbe, & celle d'un homme mourant en Croix. Et toutefois, dans le stile de l'Eglise Romaine ces idées ne viennent point quand on dit un *Agnus*, *& un Crucifix*, & l'on n'est pas occupé à les bannir ou à les corriger, pour en substituër une autre en leur place; car elles n'entrent pas seulement dans la pensée. L'idée ordinaire, qui est jointe à ces mots, *Hercule*, *Alexandre*, *Iules Cesar*, *Henry quatriéme*, est celle que l'Histoire nous fait concevoir de quatre grands hommes, dont l'un fut la gloire de la Grece, l'autre le fleau de l'Asie, le troisiesme le vainqueur de la liberté Romaine, & le quatriéme le glorieux & invincible ayeul de nostre invincible & glorieux Roy. Mais si j'entre dans la boutique d'un Peintre, ou d'un Statuaire, & qu'il me dise, *C'est un Hercule*, *un Alexandre*, *un Cesar*, *un Henry quatre*, la premiere & immediate idée qui se presentera à mon esprit à l'ouïe de ces mots, sera celle de quatre tableaux, ou de quatre statuës, & non celle de quatre hommes illustres, ausquels je ne songeray que quand les tableaux mesmes m'y feront songer. Chap. II.

Il faut donc ajoûter quelque restriction à ce principe, & le recevoir sous cette condition, à moins que l'usage ait établi & autorisé en des matieres ou en des sujets particuliers une seconde signification differente de la commune, car en ce cas l'idée commune ne se presente pas, & ne se presentant pas on n'a pas besoin de la bannir pour en substituer une autre: Les mots de *Christ*, & de *Paradis*, portoient communément dans l'esprit des Grecs l'idée d'une Onction, & celle d'un beau jardin, mais dés que

Chap. II. l'usage voulut que par ces termes on entendist la personne de nostre Sauveur, & l'éternelle felicité des Cieux, non seulement l'idée commune ne se presenta plus la premiere, quand ils les entendoient prononcer en matiere de Religion; mais je ne doute pas, qu'ils n'eussent mesme quelque peine à la faire revenir dans leur pensée, & qu'il n'y faluſt employer quelque acte de réflexion.

Ce que je dis se rendra sensible, si l'on considere, qu'il peut bien arriver quelquefois, que cette idée commune se presente à l'esprit d'un homme dans ces occasions particulieres dont j'ay parlé, & fasse quelque effort pour estre receuë; mais cela passe aussi d'aborb pour une impertinence, & une simplicité digne de risée. On se moquera par exemple d'un homme qui entendant parler des maisons du Soleil, recevra d'abord l'idée commune de nos maisons, & sera obligé de la rejetter, en disant qu'il s'agit d'autres maisons. On se moquera si estant dans une Biblioteque, & entendant dire *Aristote*, *S. Augustin*, *le nouveau Testament*, il a besoin de distinguer en disant, Ce ne sont pas des hommes, ce sont des livres, Ce n'est pas un Testament selon l'idée ordinaire que ce nom donne; mais c'est un livre, qui contient la doctrine de l'Evangile. Ce qui fait voir évidemment que cette idée commune n'a pas accoûtumé de se presenter, & que nous n'avons pas aussi accoûtumé de la rejetter formellement pour en substituer un autre en sa place; car on ne se moque pas des choses familieres, & moins de celles qui arrivent necessairement à tous.

Il ne faut donc pas s'imaginer, que quand les peuples ont entendu appeller le Sacrement *Corpus*, *Corpus Domini*, *Corpus Christi*, *le Corps du Seigneur*,

le

le corps de Iesus-Christ, ces mots ayent porté l'idée de la presence réelle dans leur esprit. Cette pretention est hors d'apparence, puis que l'usage ayant donné une autre signification à ces termes, je veux dire celle du Sacrement, il est certain que quand ils les entendoient prononcer, la seule idée qu'ils concevoient estoit celle de l'Eucharistie telle que les sens nous la forment ordinairement. Et cela est si vray que mesmes aujourd'huy dans la communion Romaine, où l'opinion de la presence réelle est si fort établie, je ne doute pas que quand le peuple entend dire, *Voilà le Corpus*, il ne conçoive d'abord l'idée du Sacrement selon que les sens la luy presentent sans songer à la presence réelle. On nous demande ce que signifient naturellement ces mots, *Cecy est mon Corps*; mais l'on ne considere pas que le dernier de tous les sens, qu'on leur peut donner, est celuy de la Transsubstanciation, & que s'agissant d'un pain que Iesus-Christ tenoit entre ses mains, & dont il faisoit un Sacrement, ces paroles ne peuvent former dans l'esprit qu'un sens Sacramental, ni avoir d'autre signification que celle-cy, *Ce pain est le Sacrement de mon Corps*, à cause du sujet & de l'action particuliere qui ne laisse entrer dans l'esprit autre idée, que celle-là. Ie demande à l'Auteur de la Refutation ce que signifient naturellement ces paroles, *La Pierre estoit Christ*; Dira-t-il que la premiere idée qu'elles presentent est celle de la presence réelle de Iesus-Christ en la Pierre, ou de la Transsubstanciation de la Pierre en Iesus-Christ? non, sans doute; mais il dira que s'agissant d'une figure ancienne ce sujet particulier détermine d'abord le sens à un estre de signification, ne permettant pas qu'aucun autre se presente à la pensée. Ie luy demande ce

Chap. II.

a Pag. 181

Chap. II. que signifioient naturellement ces paroles de Daniel, *Le Roy est la teste d'or*, & celles-cy de Ioseph, *les sept épys sont sept années*; dira-t-il que la premiere idée qu'elles presentent est la Transsubstanciation de Nebucadnetsar en or, & de sept épys en sept années? Non, mais il dira que s'agissant de visions, & de songes, ce sujet particulier détermine le sens à un estre de signification, & que c'est le premier qui s'offre à l'esprit. Ie luy diray de mesme que s'agissant d'un Sacrement, c'est à dire, d'un signe, d'un memorial, & d'un gage de Religion, la plus naturelle, & la premiere signification de ces mots, *Ceci est mon Corps*, est celle-cy, *Ce pain est le signe, le gage, & le memorial de mon Corps*; Il n'y en peut avoir d'autre naturelle que celle-là. D'où je conclus, que quand les peuples les ont oüi dire, ils n'ont songé ni à la Transsubstanciation, ni à la presence réelle, soit pour les rejetter, ou pour les admettre, mais ils ont uniquement conçeu que c'est un Sacrement qui nous éleve à la meditation, & à la communion du Corps de Iesus-Christ.

Ie n'ignore pas que les esprits des hommes ne soient fort differens en leurs façons de concevoir les choses, & que mesme il n'y en ayt d'assez grossiers & d'assez malheureux pour ne rencontrer pas d'abord le vray & naturel sens d'une proposition; & pour s'y forger des chimeres, qui n'y sont pas. Aussi ne voudrois-je pas nier, que comme les premiers Transsubstanciateurs ont pris ces paroles, *Ceci est mon Corps*, en un sens qui est nul en luy-mesme, mais que leur imagination leur a fait trouver beau & plausible, il n'y en ayt eu de mesme quelques-uns d'entre ces ignorans dont nous disputons, qui d'abord auront trouvé de la difficulté dans ces mots,

Ils auront eu deux idées dans l'esprit, celle du Sacrement de la maniere qu'ils le voyoient, & celle du corps de Christ, & ne voyant pas le moyen de les unir toutes deux, ils auront esté choquez de l'incompatibilité apparente des termes. Mais je dis qu'à l'égard mesme de ceux-cy, il n'y a rien qui nous oblige à croire, qu'ils ayent ni reçeu ni rejetté formellement la Transsubstanciation, ou la presence réelle; car il se peut faire, comme je l'ay déja dit, que leur esprit s'est arresté à la seule difficulté sans en chercher la resolution, soit par le respect d'un mystere qu'ils n'ont osé penetrer, soit parce que l'esprit humain ayme le repos, & fuit naturellement ce qui le travaille. Il se peut faire qu'ils l'ont resoluë par des notions generales, & confuses, comme, Que Iesus-Christ est present au Sacrement, Que le Sacrement est le mystere du corps de Christ, sans porter leur pensée plus avant. Quoy qu'il en soit il y a toûjours eu beaucoup de facilité à les tromper, & à leur persuader l'erreur sous pretexte de les éclaircir. Chap. II.

On nous demande encore une fois [a] ce que veulent dire ces mots, dont on se servoit en communiant les fidelles, *Corpus Christi*, & cette réponse *Amen*. Ie répons encore une fois, que ces mots doivent estre considerez ou comme des formules d'usage, ou comme des termes d'instruction. Au premier égard, *Corpus Christi*, élevoit l'ame du Communiant à son Sauveur, & l'*Amen* estoit une confession de foy que le Communiant faisoit, que Iesus-Christ estoit mort pour luy. Au second égard, *Corpus Christi*, peut se rapporter ou au pain, ou à Iesus-Christ mesme. Si l'on le rapporte à Iesus-Christ mesme il signifie que Iesus-Christ a un vray corps, & qu'il est vrayment nostre frere, vrayment mort &

[a] *Pag.* 181.

Chap. II. ressuscité pour nous. Si l'on le rapporte au pain, il signifie que le pain est le Sacrement de ce corps-là.

Apres cela, l'Auteur nous met en avant quelques passages des anciens Peres, dont il pretend que le sens naturel, & qui se presente le premier à l'esprit, est celuy de la presence réelle. Mais en mesme temps il nous reduit à une rude necessité qui est de laisser ces passages sans en faire aucune consideration: car il nous dit [a] *qu'il n'a pas besoin d'examiner si l'on ne pourroit point les détourner à un sens metaphorique, ni de refuter toutes les subtilitez par lesquelles Aubertin tâche de le faire dans son livre, parce, dit-il, qu'il ne s'agit pas de savoir si on les peut prendre en un sens metaphorique, mais qu'il s'agit de savoir s'il n'est pas vray, que la premiere idée que ces passages offrent à l'esprit est celle d'une presence réelle, & telle que les Catholiques la croyent.*

a Pag. 190.

Mais il n'a pas besoin d'examiner ces passages à l'égard du sens metaphorique, j'en ay encore moins de les examiner à l'égard de cette premiere idée dont il nous parle, parce qu'ils sont tous hors du temps de nostre dispute. Car il s'agit du temps de l'ignorance des peuples, dont nous pretendons, qu'on ayt abusé pour faire reüssir le changement insensible. Or nous déterminons ce temps à peu pres depuis Paschase jusques à Bérenger, c'est à dire, depuis le commencement du neuviéme siecle jusques au milieu de l'onziéme, & il nous produit des passages bons ou mauvais des sept ou huit premiers siecles. C'est un effet de ce faux estat de la question qu'il a proposé au commencement, ce qui fait voir combien il est important à un homme qui veut disputer sincerement d'une matiere, de bien connoître, & de bien établir ce qu'il a dessein de combatre,

& ce qu'il a dessein de prouver, puis que sans cela tous ses efforts ne produisent aucun bon effet. Ie suis donc inconteſtablement en droit de rejetter tous ces passages, comme n'estant pas alleguez dans l'ordre, & si je m'applique à les examiner, c'est une condescendance à laquelle je me porte de moy-mesme sans aucune obligation. Chap. II.

Pour en dire mon sentiment en peu de mots, j'avoüe que ces passages, de la maniere que l'Auteur les propose, trouvant des personnes preöccupées de la Transsubstanciation & de la presence réelle, leur paroistront assez favorables, & que la premiere idée qu'ils en recevront sera celle de leur préjugé; parce que c'est l'ordinaire des hommes d'accommoder non leur sens aux paroles des Auteurs, mais les paroles des Auteurs à leur sens. Ainsi, quand les Ariens lisoient dans l'Evangile ce passage, *Mon Pere est plus grand que moy*, ils y croyoient voir d'abord l'inégalité des personnes divines, & la difference des natures, ce qui pourtant est tres-éloigné de la veritable pensée de Iesus-Christ. Ainsi quand les Molinistes trouvent au premier de S. Iean, que *Iesus-Christ est la lumiere qui illumine tout homme venant au monde*, ils s'imaginent incontinent que c'est la grace suffisante, & pour me servir d'un exemple plus ordinaire, quand un homme est prévenu de hayne & de ressentiment contre quelqu'un, il ne manque pas d'interpreter en mal ses paroles & ses actions encore qu'elles soient innocentes, parce que tout ce qui entre dans son esprit y reçoit d'abord, & la forme & la teinture de sa passion.

C'est ce qui me fait trouver moins étrange que l'Auteur qui a vû les solides explications, que Monsieur Aubertin a données à tous ces passages qu'il

allegue, ne laisse pas de nous les produire encore, & de s'y figurer la Transsubstanciation, & la presence réelle, & pour nous faire mieux connoistre sa préoccupation, il n'a pû s'empescher de les alterer dans les endroits, qui ne luy ont pas esté favorables. Mais ostez de l'esprit des hommes les préjugez, & ne leur laissez que ces notions pures & sinceres, que le pain & le vin sont faits le Sacrement du corps & du sang de Iesus-Christ, & que dans la sainte Communion nostre foy contemple & reçoit ce corps & ce sang comme les causes meritoires de nostre paix avec Dieu, il est certain qu'ils ne trouveront rien en ces passages qui les fasse songer à une presence réelle, telle que l'Eglise Romaine la croit.

Ils ne feront pas surpris de lire dans les allegations de Theodoret sous le nom de S. Ignace, Que [a] *les Heretiques ne recevoient pas l'Eucharistie, & les oblations; parce qu'ils ne confessoient pas que l'Eucharistie soit la chair de nostre Seigneur, qui a souffert pour nos pechez, & que le Pere a ressuscitée par sa bonté*; Parce que Iesus-Christ ayant dit du pain, *Cecy est mon Corps qui est livré pour vous*, il a signifié par ces paroles non qu'il adoptoit le pain pour estre son corps, comme n'ayant point de vray corps, ce qui estoit la folle imagination de ces Heretiques anciens, ainsi qu'il paroist par les disputes [a] de Tertullien contre Marcion, mais que le pain estoit le Sacrement de ce vray corps qui est mort & ressuscité pour nous. Cependant l'Auteur n'ignore pas que ces Epistres qui courent sous le nom de Saint Ignace sont en contestation entre les doctes, que [b] Nicephore Patriarche de Constantinople les a mises il y a plus de huit cens ans entre les livres apocryphes, [c] & qu'Anastase son Interprete Latin en a fait de mesme.

a *Epist. ad Smyr.*

a *Lib. 4. ad vers. Marcion. c. 40.*
b A la fin de sa petite Chronologie edition du Louvre.
c Au commencement de son Hist. Eccles. edition du Louvre.

Chap. II.

Ils ne seront pas surpris de lire dans Iustin Martyr, [a] *Que nous ne recevons pas ces choses comme un pain commun, ou comme un breuvage commun, mais qu'en la mesme maniere que Iesus Christ nostre Sauveur, qui a esté fait chair par la parole de Dieu, s'est revestu de chair & de sang pour nostre salut: ainsi, nous avons appris que cét aliment estant fait Eucharistie par la parole de la priere que nous tenons de Iesus-Christ, & dont nostre chair, & nostre sang sont nourris par le moyen du changement, est la chair & le sang de ce mesme Iesus incarné. Car les Apostres, dans les écrits qu'ils nous ont laissez, qu'on nomme Evangiles, nous apprennent que Iesus-Christ leur ordonna d'en user ainsi; car ayant pris du pain, & rendu graces il dit, faites cecy en commemoration de moy, Cecy est mon corps.* Ils ne trouveront, dis-je, rien de difficile dans ces paroles, parce qu'en effet l'Eucharistie n'est pas un pain, & un breuvage commun, mais un grand Sacrement du corps & du sang du Seigneur; qui est celebré en commemoration de ce qu'il a voulu prendre un corps pour nous, estant honoré du nom de corps & de sang de Iesus-Christ selon la forme mesme des expressions du Seigneur, *Cecy est mon Corps, Cecy est mon Sang.* Que s'ils veulent mediter avec un peu d'application sur les paroles de ce S. Pere, ils reconnoistront bien-tost que son dessein est de nous dire, que l'Eucharistie est une image de l'œuvre admirable de l'Incarnation; car comme par la parole du Pere, c'est à dire, par son ordre & par sa mission, Iesus-Christ a esté fait chair, non en changeant sa divinité, en chair, mais en unissant personnellement la chair à sa divinité: de mesme par la parole de sa priere, c'est à dire, par la benediction, le pain, & le vin sont

[a] *Apol. 2.*

Chap. II. faits son corps & son sang, non en les changeant substanciellement en son corps & en son sang, mais en les unissant d'une union sacramentale à son corps, & à son sang, ou comme parle Iustin, en les faisant Eucharistie. Ils verront facilement qu'il faut bien que l'Eucharistie soit du pain en substance, puis que ce Pere nous asseure *qu'elle nourrit nos corps*, & que pour cét effet elle souffre le *changement*, qui est ordinaire aux alimens. Au reste, l'Auteur ne se peut excuser d'avoir corrompu ce passage en faisant dire à Iustin, *Nous savons que cette viande & ce breuvage, qui par le changement qu'ils reçoivent dans nos corps, nourrissent nostre chair & nostre sang, ayant esté consacrez & faits Eucharistie sont la chair & le sang de Iesus-Christ*, au lieu qu'il y a, *Nous avons appris que cette viande ayant esté faite Eucharistie par la parole de la priere que nous tenons de Iesus-Christ, de laquelle nostre chair, & nostre sang sont nourris par le moyen du changement, est la chair & le sang de Iesus-Christ.* Les paroles de Iustin portent expressément, que cette viande faite Eucharistie nourrit nostre corps & souffre changement; ce qui est un coup mortel à la Transsubstantiation : mais l'Auteur l'a voulu détourner adroitement en rapportant cette nourriture à la viande & au breuvage en general.

Ils ne seront point étonnez, quand ils liront dans Gelase de Cyzique [a] *Qu'il ne faut pas estre bassement attentifs au pain, & au calice, qui nous sont proposez sur la table divine, mais qu'en élevant nostre esprit il faut concevoir par la foy que l'Agneau de Dieu qui oste les pechez du monde est gisant sur cette Table sacrée, qu'il est sacrifié sans sacrifice par les Prestres, & qu'ainsi prenant verita-*

a *Part. 2. c. 31. 1.*

blement son precieux corps & son sang nous croyons que ce sont les gages de nostre resurrection. Car c'est pour cela que nous n'en prenons pas beaucoup, mais peu, pour nous enseigner que ce n'est pas pour nous rassasier, mais pour nous sanctifier. Car ils verront que ce qui est proposé sur la sainte Table est *du pain & du vin*; qu'il ne les faut pas considerer comme de simples alimens destinez pour nourrir le corps, mais élever nostre ame jusques à Iesus-Christ, qui paroist sous ces symboles à nostre foy, *gisant*, c'est à dire mort, comme la victime de nostre salut, *qu'il y est immolé sans immolation*, parce qu'il s'y fait une commemoration de son sacrifice; *que nous y recevons veritablement son corps & son sang*, savoir, immediatement par l'acte de l'ame, & mediatement par l'acte du corps entant que nous en recevons les symboles, qui nous sont des gages de resurrection. Ils verront que ce *peu* ou ce *beaucoup*, que nostre bouche en prend, se rapporte au pain & au vin, & non au corps propre ou au sang du Fils de Dieu, dont on ne peut prendre ni plus ni moins. Ie ne veux pas, au reste, parler du peu d'autorité que ces collections de Gelase doivent avoir; mais je ne puis m'empescher de me plaindre du peu de fidelité qui est en la version de l'Auteur, quand il met, que l'Agneau de Dieu est *present*, au lieu que le Grec porte qu'il est *gisant*, ce qui a une manifeste relation à la condition de mort sous laquelle Iesus-Christ est dans l'Eucharistie, & quand il traduit que cét Agneau de Dieu est *immolé sans effusion de sang*, au lieu qu'il y a qu'il est *immolé sans immolation*, ou *sacrifié sans sacrifice*. Si l'Auteur avoit dessein de suivre Balfour & Bellarmin, les premiers Auteurs de cette dépravation, il ne devoit pas au moins dissimuler la

Chap. II.

ἀθύτως θυόμενον.

Chap. II. censure que Monsieur Aubertin leur en a faite.

Ils ne seront touchez d'aucune idée de presence réelle, quand ils liront dans S. Cyrille de Ierusalem ces paroles, [a] *Iesus-Christ ayant dit du pain, Cecy est mon corps, qui en osera douter desormais, & luy-mesme ayant dit, Cecy est mon sang, qui oseroit en entrer en doute, en disant que ce n'est pas son sang? Il a autrefois changé l'eau en vin en Cana de Galilée par sa seule volonté, pourquoy ne meritera-t-il pas d'estre creu quand il change le vin en son sang?* Car ils verront bien que le sens de ce Docteur est d'établir la verité du Sacrement, contre l'incredulité des prophanes, qui nient que ce soit autre chose que de simples alimens. Ils entendront, qu'il ne faut pas douter de la verité des paroles de Iesus-Christ; car encore que ce soit du pain comme celuy que nous mangeons dans nos repas ordinaires, si est-ce que dans cette action mystique il le faut considerer comme le corps de Iesus-Christ, parce qu'il en est le Sacrement, le Seigneur ayant dit, *Cecy est mon corps.* Ils comprendront facilement, que c'est par un raisonnement tiré du plus au moins que Cyrille dit, que puis que Iesus-Christ a changé l'eau en vin, il peut aussi changer ce vin-cy en un Sacrement de son sang, & nous communiquer veritablement son corps & son sang par le moyen de ces alimens. Car il est vray que la nature les a faits de simples alimens, mais si Iesus-Christ a pû changer la nature en faisant estre vin ce qui estoit eau, combien plus la pourra-t il changer en faisant que ce qui est vin, devienne le Sacrement de son sang?

[a] *Catech. 4. Myst.*

Il paroist que c'est-là le sens de S. Cyrille par les paroles qu'il ajoûte immediatement apres, & que l'Auteur ne devoit pas dissimuler, s'il vouloit agir

de bonne foy, *Iesus-Christ estant appellé à des nopces corporelles a fait miraculeusement cette œuvre surprenante en faveur de ceux qui estoient invitez à ces nopces. Et ne confesserons-nous pas beaucoup plûtost qu'il nous donne la jouïssance de son corps & de son sang?* Car ces paroles marquent, qu'il ne rapporte le miracle de Cana au sujet de l'Eucharistie, que comme un exemple sur lequel il raisonne du plus au moins, en la mesme maniere qu'il dit ailleurs parlant de nostre regeneration spirituelle; *O homme, celuy qui a ressuscité le Lazare mort depuis quatre jours, ne te ressuscitera-t-il pas beaucoup plus facilement toy qui respires & qui vis?* Et encore ailleurs; *La verge de Moyse fut changée par la volonté de Dieu en la nature d'un serpent, qui n'avoit nul rapport avec elle; Et pourquoy donc l'homme tombé en la mort ne pourra-t-il estre rétably, εἰς ἑαυτὸν en soy-mesme?* C'est à dire en son premier estat. Qu'on apprenne donc que les miracles de la puissance de Dieu sont employez fort legitimement pour raffermir la foy des hommes contre les doutes, qu'ils ont sur les merveilles de la grace.

Chap. II.

Cyrill. Catech. 2. ad illum.

Id. ibid. Cat. 4.

Ils ne trouveront point de Transsubstanciation dans les paroles de Gregoire de Nysse, pourveu qu'elles leur soient rapportées fidellement, & dans toute leur juste étenduë, & non de la maniere que l'Auteur les propose apres le Cardinal du Perron. Voicy ses termes. [a] *Depuis que le pain qui avoit esté changé au corps de Iesus-Christ a esté transferé en une puissance divine, le semblable se fait maintenant icy* (en l'Eucharistie) *par la mesme cause. Car là la grace du Verbe rendoit Saint ce corps-là qui avoit sa consistence du pain, & qui, en quelque façon, estoit luy-mesme du pain: de mesme icy le pain est*

[a] *Orat. Catech.*

Chap. II. *sanctifié comme dit l'Apoſtre, par la parole de Dieu, & par la priere, non qu'il devienne le corps du Verbe par le manger & le boire, mais eſtant changé au corps du Verbe tout d'un coup par la parole ſelon ce qui a eſté dit par le Verbe meſme, Cecy eſt mon corps.* Son raiſonnement revient à cecy, que comme le pain dont le corps de Ieſus-Chriſt eſtoit nourry pendant qu'il eſtoit en terre, eſtoit uny au Verbe perſonnellement, de meſme le pain de l'Euchariſtie eſt uny au Verbe par une union de ſanctification & de grace. Que ce pain-là eſtoit fait le corps du Verbe par deux actes, dont le premier le changeoit en la ſubſtance du corps, & l'autre le transferoit à une dignité divine en le faiſant corps du Verbe; mais que quant au pain de l'Euchariſtie il eſt fait corps du Verbe par un ſeul acte, qui eſt la ſanctification. Et afin qu'on ne trouve pas étrange que par ce ſeul acte de ſanctification le pain devienne le corps du Verbe, il nous aſſeure que le corps de Ieſus-Chriſt ayant accoûtumé de ſe nourrir de pain, le pain & ce corps ſont en quelque maniere une meſme choſe, & que quand on void du pain on voit en quelque façon un corps humain. I'avouë que ce raiſonnement a quelque choſe de fort confus & de fort ſingulier, & que l'on pourroit bien le conter entre ces expreſſions dures & irregulieres des Anciens dont l'Auteur nous parloit dans la premiere partie : en effet, aucun des Peres, ni avant ni apres Gregoire, ne s'en eſt ſervy; Il eſt le ſeul qui ayt philoſophé de la ſorte ſur ce grand ſujet. Mais quoy qu'il en ſoit, il n'y a rien qui favoriſe la Tranſſubſtanciation, puis qu'au contraire, il ſuppoſe que le pain garde ſa nature de pain, & n'eſt le corps de Chriſt qu'en quelque façon, à cauſe qu'il a ſervy d'aliment au corps de Chriſt. Oſtez donc de

l'esprit des hommes les préjugez & les opinions anti- Chap. II.
cipées, laissez leur l'ame tranquille, & soyez asseuré qu'ils ne trouveront dans ces paroles, ni Transsubstanciation, ni presence réelle, ni aucune de ces idées, que l'Auteur s'imagine d'y découvrir.

Ils ne les trouveront pas non plus dans les passages qu'il produit de S. Ambroise & de S. Gaudence, que j'ay déja examinez, ayant fait voir que par le corps de Iesus-Christ ils entendent le Sacrement ou le mystere de ce corps, selon l'usage ordinaire de l'ancienne Eglise, dont les Peres nous avertissent assez souvent; & que quand ils alleguent les miracles de l'Ancien ou du Nouveau Testament pour prouver la verité de l'Eucharistie, ils n'entendent autre chose sinon que le pain & le vin de la sainte Table ne doivent pas estre considerez selon leurs effets ordinaires & naturels, mais selon l'usage surnaturel & mystique auquel Dieu les a appellez par la force de sa benediction, & par l'autorité souveraine & indépendante, qui le met au dessus des loix de la nature, & qui luy fait faire de sa creature ce qu'il veut.

Ils ne les verront point paroistre dans ces paroles d'Optat, [a] *Qu'est-ce que l'Autel sinon le siege du corps & du sang de Iesus-Christ? Quelle offense aviez-vous receuë de Iesus-Christ, dont le corps & le sang habitoient sur cét Autel en certain temps. Vous avez rompu les calices qui portoient le sang de Iesus-Christ.* Parce qu'ils se souviendront que c'est le stile des Peres d'appeller la Table sacrée, *Autel*, à cause de la commemoration qui s'y fait du sacrifice de Iesus-Christ, & le pain & le vin consacrez, le *corps & le sang du Seigneur*, pour les distinguer du pain & du vin ordinaires.

[a] *Lib. 6. contra Parmen.*

Les paroles de Chrysostome seront specieuses à des

Chap. II. personnes préoccupées, & estant produites dans une dispute déja ouverte, & poussée avec chaleur & contention d'esprit, comme est aujourd'huy celle du S. Sacrement, je ne doute pas qu'on n'en puisse abuser pour imposer à des ignorans. Mais prenez un homme qui n'ayt jamais oüi parler ni de transsubstanciation, ni de presence réelle, & qui ne sache autre chose sinon, que l'Eucharistie est une action mystique, où nous celebrons la memoire, & où nous avons la communion du corps & du sang de Iesus-Christ; faites-luy entendre ces belles paroles de Chrysostome, [a] *Combien y en a-t-il qui disent maintenant je voudrois bien avoir veu sa forme, sa figure, ses vestemens? Et bien vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez. Vous estiez contens de voir seulement ses vestemens, & il se donne luy-mesme à voir, à toucher, à manger, & à prendre au dedans de vous.* Il concevra d'abord qu'il void, qu'il touche, qu'il mange, qu'il prend au dedans de soy le corps de son Sauveur non immediatement & par l'attouchement de sa matiere; c'est à quoy l'ame fidelle ne songe point, mais mediatement par son Sacrement, ou son symbole: de mesme que quand on luy fera lire ces autres paroles de Chrysostome, [b] *Combien y en a-t-il qui desireroient d'avoir esté en ces temps-là, lors que Iesus-Christ conversoit en terre revestu de sa chair, pour avoir pû loger avec luy, & manger avec luy? Et bien vous pouvez maintenant accomplir vos desirs; Vous pouvez plus; car vous le pouvez appeller à vostre table, manger avec luy, & en retirer un plus grand profit. Revestons pour cét effet celuy qui est nud, recueillons l'estranger, nourrissons l'affamé, donnons à boire à celuy qui est alteré, visitons le malade & le prisonnier.* Il comprendra

a *Homil. 83. in Matth.*

b *Homil. 53. in Ioan.*

facilement qu'il peut loger avec Iesus-Christ, converser & manger avec luy, non immediatement & personnellement, mais mediatement par les pauvres qui le representent.

Il est bien étrange, que l'Auteur pretende tirer avantage de ces sortes d'expressions, que l'Eglise Romaine mesme ne sauroit approuver estant prises à la lettre, puis qu'elle veut, que Iesus-Christ soit dans l'Eucharistie invisiblement, & à la maniere d'un esprit, sans pouvoir ni toucher, ni estre touché, ni estre reconnu par aucun des sens, non pas mesme estre conceu par les sens interieurs. Elle nous dit, que Iesus-Christ est dit estre vû & touché, parce que les especes sacramentales, c'est à dire, en son langage, les accidens du pain & du vin sont touchez & veus. Pourquoy ne dirons-nous pas plûtost, que c'est parce que le pain & le vin, qui sont ses Symboles mystiques, sont veus & touchez?

Les paroles de [a] S. Isidore disant, que *le S. Esprit rend le pain commun proposé sur la Table mystique le propre corps de l'Incarnation de Iesus-Christ*, ces paroles, dis-je, ne peuvent faire d'autre impression sur l'esprit que celle-cy, *savoir*, Que le S. Esprit rend le pain commun le propre corps de Iesus-Christ mystiquement, & c'est pour cela que l'Auteur s'est contenté de dire, *la Table*, nous ayant finement dérobé le mot de *Mystique*, parce qu'il dénouë son mystere. Il n'y a rien, au reste, de plus ordinaire aux Peres, comme Monsieur Aubertin l'a montré, que d'employer le mot de propre en des occasions où il n'y a ni proprieté de lettre, ni réalité de presence. Car ils disent, que [b] l'Eglise est la propre espouse de Dieu, [c] sa propre maison, [d] son propre tabernacle, [e] le propre vétement de Christ, [f] son propre

a *Lib. 1. Ep. 109.*

b *Clem. Alex. Strom. l. 3.*
c *Gregor. Nyss. de inf. Psalm. c. 8.*
d *Idem de vita Mosis.*
e *Isidor. Hispal. in Levit. c. 12.*
f *Gregor. Nyss. Orat. in Tunc ipse filius.*

Chap. II.

corps, [g] & que le Seigneur a fait l'eau qui découloit de l'ancien rocher son propre sang.

[g] *Bertram. de corp. & sang. Dom.*

Les paroles de S. Augustin nous asseurant, [a] *qu'il a plû au S. Esprit, en l'honneur de ce grand Sacrement, que le corps de Iesus-Christ entrast dans la bouche des Chrestiens avant toutes les autres viandes*: Et ailleurs: [b] *Que c'est le corps & le sang du Seigneur, à ceux mesmes qui le mangeant indignement, mangent & boivent leur jugement*; ces paroles, dis-je, ne donnent aucune idée de la presence réelle, à ceux qui savent, que le Sacrement est appellé de ce nom de corps & de sang, selon l'avertissement du mesme Saint, *Presque tous appellent le Sacrement le corps de Christ*; car quoy que les prophanes ne reçoivent ces choses que comme du pain & du vin, leur impieté n'empesche pas que ce ne soit le mystere du corps & du sang de Iesus-Christ.

[a] *Ep. ad Ianuar.*

[b] *De Bapt. cont. Don. l. 5. c. 8.*

Les paroles de S. Cyrille dans l'explication de l'onziesme de ses Anathematismes, ne porteront point aussi la Transsubstanciation dans l'esprit d'un homme, qui saura quelle estoit la question agitée alors entre Cyrille & l'Heretique Nestorius. Ce dernier divisoit les natures en Iesus-Christ, dogmatisant que son corps n'est que le corps d'un homme, & non le corps mesmes du fils de Dieu, le corps d'un Dieu. C'est contre cette impieté que Cyrille dit, *Nous celebrons le Saint, vivifiant, & non sanglant sacrifice, dans les Eglises, croyant que le corps qui est proposé n'est pas le corps d'un homme commun, & semblable à nous, & le sang de mesme; mais nous le recevons comme ayant esté fait* (ou comme estant) *le propre corps, & le propre sang du Verbe qui vivifie toutes choses.* La question n'estant pas de quelle maniere ce corps est proposé sur la sainte Table, si c'est

C'eſt en ſa propre ſubſtance ou en ſon ſigne, mais ſeulement de ce qu'il eſt en luy-meſme, s'il eſt le corps d'un ſimple homme, ou le corps d'un homme-Dieu, le propre corps & le propre ſang du Verbe eternel; les paroles de Cyrille ne peuvent eſtre tournées en faveur de la preſence réelle, que par la force du préjugé. Car il eſt certain que le corps qui nous eſt propoſé, & que nous recevons en l'Euchariſtie eſt non le corps d'un homme commun, mais le propre corps du Verbe; c'eſt la foy dans laquelle nous voulons mourir. Mais de quelle maniere nous eſt-il propoſé? de quelle maniere le recevons-nous? Eſt-ce par ſa ſubſtance & ſa matiere, ou par ſon ſigne & ſon Sacrement? C'eſt une queſtion, que Cyrille ne touche point: d'où il s'enſuit, qu'un homme qui n'aura jamais oüi parler de cette preſence réelle, n'aura garde d'en recevoir l'idée par ſes paroles. Chap. II.

Il ne la recevra point auſſi par ces paroles de Theodote Eveſque d'Ancyre, [a] *Il n'eſt plus couché dans une créche; mais il eſt propoſé ſur cette table ſalutaire. Cette créche eſt la mere de cette Table, il a eſté mis dans cette créche, afin qu'il fuſt mangé ſur cette Table, eſtant fait aux fideles un aliment ſalutaire.* L'Auteur a diſſimulé ces derniers termes, *eſtant fait aux fideles un aliment ſalutaire*, parce qu'il a bien vû qu'ils rendoient ce diſcours fort intelligible, comme en effet il ne contient rien que ce que nous diſons ordinairement, Ieſus-Chriſt n'entre plus dans le Temple de Ieruſalem, mais il entre tous les jours dans nos chambres & dans nos cabinets; il ne parle plus ſur la montagne, mais il parle ſur ſes chaires Evangeliques; il ne meurt plus ſur le Calvaire, mais il meurt ſur la Table myſtique, & mille exemples

[a] *Concil. Epheſ. part. 3.*

Chap. II. semblables qui ne reçoivent aucune difficulté.

Ce que l'Auteur allegue en suite, de Hesychius est étrangement corrompu, & pour le sens, & pour les termes, & il n'est pas difficile d'établir au Sacrement des presences réelles à ce prix-là. Hesychius dit que [a] *c'est communier par ignorance, que de n'en savoir pas la vertu & la dignité, & d'ignorer que c'est le corps & le sang de Iesus-Christ selon la verité. C'est recevoir les mysteres, & ne savoir pas la vertu des mysteres.* Mais ostez le voile de dessus vos yeux, & ces paroles vous seront claires. Distinguez, selon S. Fulgence, [b] *le Mystere de la verité, & la verité du Mystere*, & vous verrez que manger le Mystere par ignorance, c'est ne savoir pas que c'est le corps & le sang de Christ *selon la verité*, c'est à dire selon l'intelligence spirituelle, selon la signification mystique: c'est recevoir les Mysteres, & ne savoir pas la vertu des Mysteres. Cette verité ou cette vertu des Mysteres, c'est l'objet divin qui est caché sous ces envelopes, & que nostre ame reçoit, lors que nostre bouche prend le symbole. Car dans cette sainte action où la Religion rassemble tout ce qu'elle a de plus grand & de plus auguste, les choses qui frappent nos sens, & qui regardent nostre corps, ne sont pas la verité; ce n'est que l'ombre, l'écorce, ou la figure; mais la verité, la solidité, la substance est ce qui s'y passe à l'égard de l'ame qui y voit de ses yeux, & y reçoit de sa bouche spirituelle, le corps & le sang de son Sauveur mort & ressuscité pour nostre salut. Voilà la verité que nous presche Hesychius bien éloignée de la Transsubstanciation de Rome.

Si j'avois à recevoir les paroles que l'Auteur nous produit sous le nom de S. Eucher ou de S. Cesaire, disant, [a] *Que le Prestre invisible change par une*

a *Hesych. in Levit. l. 6.*

b *De Bapt. Æthiop.*

a *Hom. 5. Paschal.*

puissance secrette les creatures visibles en la substance de son corps & de son sang ; en disant, Prenez, & mangez, Cecy est mon corps, je répondrois ce que Monsieur Aubertin a fort bien répondu, & que l'Auteur ne devoit pas dissimuler, que les Peres expriment souvent un changement de qualité & de condition par les termes de changement de substance, sans que pourtant leurs paroles ayent porté dans l'esprit de leurs Auditeurs aucune idée de réelle Transsubstanciation. Ainsi Tertullien dit, qu'au jour de la Resurrection [b] *nous serons changez en une substance Angelique.* Ainsi Cassian parlant de Iesus-Christ ressuscité, dit [c] *que sa chair a esté changée en une substance spirituelle.* Ainsi Chrysostome dit, qu'au grand & dernier jour, [d] *la chair sera reparée, l'ame renouvellée, & la nature mesme changée en une substance celeste.* Ces Peres n'entendent autre chose qu'un changement de qualitez, encore qu'ils s'expliquent par le mot de substance. Quand donc je trouveray dans cét Auteur, que les creatures visibles sont changées en la substance du corps & du sang de Iesus-Christ, il ne me sera pas difficile d'interpreter benignement ces paroles en les reduisant à ce sens, Que les creatures visibles sont tellement changées par la benediction, qu'elles reçoivent la vertu, & l'efficace du corps & du sang de Iesus-Christ. Ie pourrois encore dire que son sens est, Que les creatures visibles sont changées en la substance du corps & du sang de Christ, c'est à dire, qu'elles en tiennent la place à nostre égard, ce que S. Augustin a fort bien exprimé quand il a dit [e] *Que les signes semblent soûtenir le nom & occuper le lieu des choses qu'ils signifient, Omnia significantia videntur earum rerum quas significant sustinere personas.*

Chap. II.

b *Con. Marc. l. 7. c. 24.*

c *De Incarn. l. 3. c. 3.*

d *Serm. 45.*

e *De Civit. Dei l. 18. c. 48.*

Chap. II. Car en effet dans l'acte de la Communion ce ne sont pas ces creatures visibles qui tiennent nostre ame occupée, c'est le corps & le sang de Iesus-Christ qui attache toute nostre pensée, & qui attire toute nostre devotion; nos yeux voyent du pain & du vin, mais nostre cœur medite le corps & le sang du Sauveur, & en ce sens on peut dire que ces creatures visibles se changent en la substance de ce corps & de ce sang precieux; ce qui est une espece de Transsubstanciation bien differente de la Romaine. Mais il n'est pas necessaire de nous donner beaucoup de peine pour adoucir les termes de cette Homelie Paschale, que l'Auteur attribuë à S. Eucher, ou à S. Cesaire, puisque c'est une piece, dont la naissance est inconnuë, & le Pere incertain, donnée au public, avec beaucoup d'autres Homelies, sous le nom d'Eusebe d'Emese Evesque Arrien, & sur laquelle ceux mesmes qui nous la produisent sont en querelle; les uns l'attribuant à cét Eusebe, les autres à Eucher Evesque de Lyon, les autres à Fauste Evesque de Riez Heretique Demi Pelagien, les autres à Cesaire Evesque d'Arles, sans que leurs conjectures soient établies sur aucun fondement raisonnable, ni à l'égard de son vray Auteur, ni à l'égard de son antiquité. Voilà les pitoyables refuges de la Transsubstanciation.

Ie viens au passage de S. Gregoire, qui dit [a] qu'*on marque du sang de l'Agneau les deux costez de la porte, lors que le recevant de la bouche du corps, on le reçoit aussi de la bouche du cœur.* Ie répons, qu'il faut avoir la Transsubstanciation dans l'esprit avant que de la trouver dans ces paroles; car s'il faut faire un mesme jugement de ces deux manieres de recevoir le sang de Christ, par la bouche du corps & par

a *Hom. 22. in Evang.*

la bouche du cœur, qui ne void qu'il faut, ou que la bouche du corps le reçoive moralement, ou que la bouche du cœur le reçoive substanciellement, c'est à dire, que comme la substance de ce sang entre réellement dans nos corps, elle entre de mesme réellement dans nos ames, qui est la derniere de toutes les absurditez. Il faut donc dire, que S. Gregoire veut que la bouche du corps, & la bouche du cœur reçoivent le sang de Christ, chacune selon sa maniere, & S. Augustin nous apprendra quelles sont ces deux manieres, & comment elles different quand il nous dira que l'une est [a] *en Sacrement visiblement*, & l'autre en *la verité mesme, spirituellement.* Chap. II.

a *De Verb. Apost. serm. 2.*

Germain Patriarche de Constantinople dit, il est vray [b] *que le S. Esprit change, & fait les dons proposez le corps & le sang de Iesus-Christ*; mais c'est un changement mystique & sacramental, qui n'a rien de commun avec le préjugé de l'Auteur.

b *In Theoria myst.*

I'avouë que Iean de Damas a [c] nié que *le pain & le vin fussent des figures du corps & du sang du Sauveur*, & qu'il a dit, que c'est *le corps mesme deifié de Iesus-Christ*, à quoy il ajoûte, que *Iesus-Christ n'a pas dit, Cecy est la figure de mon corps, mais, Cecy est mon corps.* Mais je me plains de l'Auteur de nous alleguer le témoignage d'un homme que nous recusons avec beaucoup de raison sur cette matiere, puis que ç'a esté un des premiers qui s'est écarté du chemin battu, & des expressions ordinaires de l'Eglise, pour se jetter dans des conceptions imaginaires & singulieres, qui sont autant éloignées du sentiment de l'Eglise Romaine, que de celuy des Reformez. C'est ce que Monsieur Aubertin a fait voir clairement, & il ne faloit pas le dissimuler, si l'on vouloit nous alleguer encore l'autorité de Iean de Damas. Apres tout, il

c *De fide Ort. l. 4. c. 14.*

Chap. II. nous dit trois choſes ; l'une que le pain & le vin ne ſont pas des figures, l'autre, que c'eſt le corps meſme deïfié de Ieſus-Chriſt; & la troiſieſme, que Ieſus-Chriſt a dit, non, Cecy eſt la figure de mon corps, mais, cecy eſt mon corps. Qu'y a-t-il dans ces paroles qui puiſſe eſtre tourné en un ſens de Tranſſubſtanciation, à moins que d'eſtre déja préöccupé, ou d'avoir l'eſprit déja embarraſſé par les crieries & les conteſtations de la diſpute ? Le pain & le vin ne ſont pas *des figures*, c'eſt à dire, des repreſentations nuës, ou de ſimples peintures ; *c'eſt le corps meſme deïfié de Ieſus-Chriſt*, c'eſt à dire, c'eſt la communion à ce corps divin, comme S. Paul a pris les paroles de l'inſtitution, *Cecy eſt mon corps*, en ce ſens, *Le pain que nous rompons eſt la communion au corps de Chriſt*, car le pain & le vin nous communiquent vrayment le corps & le ſang precieux de noſtre Redempteur. Et enfin, Ieſus Chriſt n'a pas dit *Cecy eſt la figure*, mais *Cecy eſt mon corps*, parce qu'il a voulu donner plus de poids & plus de force à ſon expreſſion pour nous faire mieux connoiſtre l'efficace myſtique, & la vertu ineffable de ſon Sacrement. Voilà de quelle maniere un homme, qui n'auroit jamais oüy parler de cette preſence réelle que l'Egliſe Romaine enſeigne, prendroit le ſens de ces paroles, & ſi Damaſcene n'avoit rien dit davantage ſur ce ſujet, nous n'aurions pas raiſon de luy imputer des ſentimens écartez. Mais il nous a parlé de je ne ſay quelle aſſomption du pain, & de ſon union avec la Divinité, comme le charbon eſt uny avec le feu, & nous a de cette ſorte expliqué comment il entendoit que le pain fuſt fait le corps de Chriſt ; ce qui porte d'abord l'idée d'une impanation, ou d'un corps de pain uny au Verbe, ce qui s'éloigne également & de noſtre creance, & des deciſions de Rome.

Ie ne diray rien de Theophylacte, ni d'Euthymius, mal-produits dans cette dispute, puis que l'un d'eux vivoit sur la fin de l'onziesme siecle, & que l'autre est entré assez avant dans le douziesme, tous deux Grecs, & tous deux tels qu'ils ne peuvent estre des témoins legitimes touchant l'estat de l'Eglise Latine au temps que le changement arriva. Ch. III.

CHAPITRE III.

Continuation de cette dispute, où est aussi particulierement consideré le vray estat des peuples dans les huit premiers siecles, d'où l'Auteur a tiré les passages precedens.

IE le redis donc encore une fois, puis que l'Auteur veut que cecy décide nostre different; Quand ces expressions & mille semblables auroient esté tous les jours dans la bouche des Peres, elles n'eussent jamais formé dans l'esprit des peuples l'idée d'une Transsubstanciation, ou d'une presence réelle, telle que l'Eglise Romaine l'enseigne, à moins que d'en avoir esté préöccupez d'ailleurs; comme sont aujourd'huy ceux qui vivent sous la communion du Pape. Mais n'en ayant jamais oüy parler, & ne meditant pas d'eux-mesmes assez fortement pour inventer cette pretenduë maniere de faire exister le corps de Christ au Ciel & en terre tout à la fois, visiblement & invisiblement, à la façon d'un corps, & à la façon d'un esprit, il n'y a pas d'apparence que ces paroles leur en fissent naistre la pensée, pendant qu'ils les pouvoient entendre en un sens commode, & qui s'ajustoit avec ce qu'ils savoient déja de ce mystere.

Pour mettre toute cette dispute dans un estat à estre facilement comprise par les seules lumieres du

Ch. III. sens commun, il faut reduire mes réponses en abbregé. Ie mets donc dans l'Eglise cinq sortes de personnes, qui n'avoient aucune connoissance distincte de la presence réelle, ni pour la rejetter, ni pour l'admettre, sans y comprendre les prophanes, ou mondains dont j'ay parlé cy-dessus. Car il n'est pas possible dans cette grande diversité de la portée, de l'application, de la condition, & de l'humeur des hommes; il n'est, dis-je, pas possible de les ranger tous, ni à une mesme mesure de connoissance, ni à une mesme forme d'action. I'en mets donc de cinq sortes. Premierement, ceux qui concevoient ces deux termes, le *Sacrement*, & *le corps de Iesus-Christ*: le Sacrement sous l'idée que les sens leur en fournissoient; car soit qu'on l'appellast pain, soit qu'on l'appellast corps, soit qu'on luy donnast quelque autre nom, l'idée qu'ils s'en formoient estoit telle que les yeux la leur representoient. Ils concevoient ensuite le corps de Iesus-Christ, de la maniere que l'Evangile nous en parle, un corps, une chair semblable à celle que nous avons, née d'une Vierge, unie au Verbe Eternel, vivante en terre, mourante en croix; ressuscitée, & élevée dans la gloire; en un mot, sous l'idée que la Religion nous en donne. L'idée du Sacrement leur servoit pour passer à l'autre; mais ils s'arrestoient-là, & ne faisoient point de plus particuliere reflexion sur cecy, comment le Sacrement estoit le corps de Christ. Leur devotion estant contente de l'usage qu'ils avoient fait du Sacrement, à quoy ils avoient esté aydez par cette formule de communion *Corpus Christi*, ils n'alloient pas jusques à cette question-là. Secondement, ceux qui alloient jusques à la question, Comment ce pain visible, ce sujet qu'on nomme Sacrement est le corps de Christ; mais

trouvant de l'incompatibilité dans les termes, leur esprit s'arrestoit à la seule difficulté sans entreprendre de la resoudre. Troisiesmement, ceux qui allant jusques à la question, alloient aussi jusques à la resolution; mais leur esprit s'arrestoit à des termes generaux, comme, que Iesus-Christ nous est present au Sacrement, que nous y recevons son corps & son sang, sans en chercher un plus grand éclaircissement. Quatriesmement, ceux qui apres avoir esté choquez par l'incompatibilité de ces termes, le pain, & le corps de Christ, trouvoient enfin le vray dénouëment de la question; Ie veux dire, que le pain est le Sacrement, le memorial, & le gage du corps sacré de nostre Redempteur. Cinquiémement enfin, ceux qui à l'ouïe de ces propositions, *le pain est le corps de Christ, le pain est changé au corps de Christ, le pain est fait le corps de Christ*, alloient d'abord à leur vray & naturel sens, sans embarras ni difficulté, & sans songer mesme à l'incompatibilité des termes, entendant fort bien que le pain demeurant pain est consacré pour nous estre un Sacrement qui nous represente & qui nous communique le corps du Seigneur Iesus, & ceux-cy avoient une connoissance plus claire & plus distincte de la verité, & une habitude mieux formée pour entendre le stile & les expressions ordinaires de l'Eglise. Ch. III.

De tous ces cinq ordres d'hommes, il est certain qu'il n'y en avoit aucun qui eust une connoissance formelle & distincte de la realité Romaine, pour la rejetter ou pour l'admettre. Car quant aux premiers, je suppose que ces instructions des Peres, dont l'Auteur nous a parlé, ne venoient pas jusques à eux, pour y avoir aucune attention. Ils savoient de l'Eucharistie ce que la celebration leur en pouvoit ensei-

Chap. III. gner, que c'est un Sacrement de Religion, que ce Sacrement est appellé *le Corpus*, que quand on dit, *Corpus Christi*; il faut songer à Iesus-Christ mort & ressuscité : leur connoissance s'arrestoit-là, & leur pieté n'en recevoit point de préjudice. Les seconds oyant ces instructions, n'en comprenoient pas le sens, & ne se mettoient pas en soin de le rechercher. Les troisiesmes le recherchoient, & croyoient l'avoir trouvé dans des generalitez. Les quatriesmes le trouvoient heureusement, apres l'avoir long-temps cherché. Les derniers, plus heureux le trouvoient sans l'avoir mesme cherché.

Mais, dira-t-on, ceux qui trouvoient de la difficulté dans ces paroles, *Le pain est le corps de Christ*, ne concevoient-ils pas la presence réelle, & venant en suite à prendre un autre sentiment ne la rejettoient-ils pas ? Car qu'est-ce qui faisoit leur difficulté si ce n'est la presence réelle ? Elle estoit donc contenuë dans les instructions de l'Eglise, elle se presentoit la premiere à l'esprit, & par consequent ils en avoient une connoissance formelle & distincte pour l'admettre, ou pour la rejetter.

Ie répons, que la difficulté venoit, non de la presence réelle, à laquelle ils ne songeoient pas, mais de l'incompatibilité de ces termes, *Pain* & *Corps*, qui formoient deux idées differentes, & ils ne voyoient pas le moyen de les unir. Il y a grande difference entre ces deux choses, connoistre que ces deux termes, pain & corps, sont incompatibles, & connoistre la presence réelle. L'un est ne trouver point de sens à ces paroles, *Le pain est le corps de Christ*, & l'autre est y en trouver un ; l'un est voir de l'incompatibilité aux termes, & l'autre est voir un moyen bon ou mauvais d'oster cette incompatibili-

té. Ces perſonnes concevoient fort diſtinctement l'idée du pain, ils concevoient auſſi diſtinctement l'idée du corps de Chriſt; mais ils ne concevoient pas d'abord le ſens de cette propoſition, *Le pain eſt le corps de Chriſt*; car en effet, il n'y en a point, à prendre les paroles litteralement, n'eſtant pas poſſible de faire proprement une ſeule idée, de deux idées ſi diverſes. Ils ne concevoient donc pas l'idée de la preſence réelle de la maniere que Rome l'enſeigne, qui eſt que le pain eſt ſubſtanciellement converty au corps de Ieſus-Chriſt, & c'eſt à quoy leur penſée ne ſe portoit pas, ni pour le rejetter, ni pour l'admettre. Pour éclaircir cecy par un exemple, je demande à l'Auteur, ſi quand un homme dit, *Je ſuis mort*, ceux qui l'entendent, fondent la difficulté qu'ils peuvent trouver dans cette expreſſion, ſur le ſens que leur peut donner ce qu'on appelle dans l'Ecole la Polutopie, c'eſt à dire, l'exiſtence d'un corps en pluſieurs lieux à la fois, en telle ſorte qu'il puiſſe eſtre vivant en un lieu, & mort en un autre? Non, ſans doute; ſi l'on trouve dans ces paroles quelque choſe qui arreſte l'eſprit, c'eſt l'incompatibilité des termes, qui fait qu'elles n'ont point de ſens; mais on ne raffine pas juſques à s'imaginer ce moyen que la Philoſophie de Rome a trouvé pour unir dans un meſme ſujet la mort & la vie, & il y auroit quelque choſe d'aſſez plaiſant, à dire que ce fuſt la premiere & naturelle idée que ces paroles portent à l'eſprit. I'avouë qu'il faut avoir bien peu de connoiſſance du langage ordinaire des hommes pour y trouver de la difficulté; car la premiere idée qui ſe preſente à l'eſprit, à l'oüie de ces paroles, eſt que cét homme eſt frappé d'une maladie incurable, ou menacé de quelque funeſte accident, ou quelque choſe ſemblable, Ch. III.

Ch. III. selon les circonstances du discours. Mais il se peut faire qu'un ignorant demeurera suspendu, & ce sera par la répugnance des termes, sans qu'il pense à la Polutopie, ni pour la rejetter, ni pour l'admettre.

Il en est de mesme au sujet dont il s'agit. Quand on entendoit dire, *Le pain est le corps de Christ. Ce que vous voyez est le corps de Christ*, & d'autres expressions pareilles, ceux qui estoient plus habituez au style de l'Eglise n'y trouvoient point de difficulté; Le pain, disoient-ils d'aborb, est le Sacrement du corps de Iesus-Christ; & ceux qui y trouvoient de la difficulté, la fondoient sur l'impossibilité litterale de ces propositions, qui ne permet pas qu'elles ayent un sens propre, à cause de la répugnance des termes. Mais ni les uns ni les autres ne songeoient pas à ces moyens imaginaires, que la subtilité des hommes a inventez pour donner un autre sens à ces paroles, ou que Iesus-Christ eust adopté le pain pour estre son corps, comme n'en ayant point d'autre qui est l'extravagance de Marcion; ou que le pain fust le corps de Iesus-Christ en puissance, parce que son corps se nourrissoit de pain, qui est l'opinion de Gregoire de Nysse; ou que le Verbe eust uny à soy le pain, qui est le sentiment de Rupert; ou que la substance du pain & celle du corps de Christ se penetrassent, qui est la pensée des Luteriens; ou que le pain fust réellement changé en la substance du corps de Christ, qui est la créance de Rome. N'y a-t-il pas de l'absurdité à vouloir que ces pretendus moyens dont les peuples n'avoient jamais ouï parler, tombassent formellement dans leur esprit pour les rejetter, ou pour les admettre? I'avouë que ceux qui prenoient les instructions de l'Eglise dans leur vray sens, qui est que le pain est le Sacrement du corps de Christ, rejettoient

implicitement, comme on parle, toutes ces manieres écartées; Mais il y a bien de la difference entre rejetter implicitement une choſe, & la rejetter formellement & diſtinctement. Ch. III.

Que l'Auteur ne pretende donc pas nous éblouïr par ſes dilemmes. Ou ils ont receu, dit-il, cette premiere idée qui eſtoit celle de la preſence réelle, ou ils l'ont rejettée; s'ils l'ont reçeuë, on m'accorde tout ce que je prétens; s'ils l'ont rejettée, ils en ont donc jugé, ils ont creû poſitivement & diſtinctement l'abſence réelle. Ie répons, qu'ils ne l'ont ni reçeuë, ni rejettée formellement, parce qu'elle ne ſe preſentoit pas. Les expreſſions de l'Egliſe ne la ſignifioient point ſimplenent & naturellement, comme il preſuppoſe; car ou elles ne ſignifient rien, & ne font point de ſens ni vray, ni faux, ou elles ſignifient ſimplement & naturellement que le pain eſt le Sacrement du corps de Ieſus-Chriſt: de meſme que ces expreſſions de la femme Técohite à David, Mon fils eſt un *charbon vif*, le Roy eſt un *Ange de Dieu*, & celle de Ieſus-Chriſt, *Ie ſuis un ſep*, & celle de S. Paul, *La pierre eſt Chriſt*, ne font aucun ſens, à les prendre à la lettre, par la reſiſtence reſpective des termes; mais elles en font un figuré, qui eſt le ſimple & le naturel, & celuy qu'on reçoit d'abord, ſans ſonger ni aux Tranſſubſtanciations, ni aux preſences réelles, qui ne s'offrent point d'elles-meſmes à l'eſprit; & il eſt vray qu'on les rejette implicitement, quand on donne dans le vray ſens; mais ce n'eſt pas les rejetter poſitivement, & diſtinctement.

Que l'Auteur le repete donc tant qu'il voudra; Vn mauvais argument pour eſtre repeté juſqu'à cinq fois, & juſqu'à cent fois, n'en devient pas pourtant

Chap. III. meilleur. Ses repetitions roulent toutes sur un principe mal-posé, que les expressions des Peres signifient naturellement la realité Romaine ; c'est ce que le sens commun ne me peut permettre de luy avoüer. Le pain signifie naturellement du pain, le corps de Christ signifie naturellement le corps de Christ ; mais cette proposition, *Le pain est le corps de Christ*, signifie naturellement que le pain est le Sacrement du corps de Christ. L'incompatibilité évidente des termes empesche qu'il y ayt un sens purement literal, l'esprit humain ne pouvant en mesme temps concevoir affirmativement une chose qu'il reconnoist qu'il nie, ni en nier une qu'il reconnoist qu'il affirme : & de là vient que ceux qui nous veulent surprendre, & nous persuader des choses contraires, cachent autant qu'il leur est possible cette contrarieté, pour donner un sens concevable à leurs paroles. C'est ce qui a fait naistre toutes les disputes où l'école Romaine s'est engagée sur le mot de *Cecy*, dans cette proposition, *Cecy est mon corps*, les plus habiles ayant veu & confessé que si l'on reduit ces paroles à cette forme, *Ce pain est mon corps*, il faut necessairement avoir recours au sens figuré, parce qu'en effet une impossibilité évidente n'est pas un sens.

Il ne faut donc pas que l'Auteur nous dise, que comme quand on dit qu'un métal est de l'or, on dit que c'est substanciellement de l'or, & d'une pierre precieuse, que c'est un diamant, on dit qu'elle est substanciellement & réellement un diamant. Ainsi, estre le corps de Iesus-Christ, & estre substancielement & réellement le corps de Iesus-Christ, ne sont point deux idées differentes, mais une mesme & simple idée. Cette comparaison est captieuse &

tout à fait dissemblable ; Car quand j'entends dire, Ch. III.
Ce metal est de l'or, Cette pierre precieuse est un diamant, je ne voy point d'incompatibilité dans les termes ; ces deux idées s'unissent d'elles-mesmes naturellement, & ainsi le sens simple & naturel est que c'est substanciellement de l'or, & substanciellement un diamant. Et de mesme si j'entendois dire, la chair formée par le saint Esprit dans le sein de la Vierge est le corps de Christ, la chose representée par l'Eucharistie est le corps de Christ, la victime de mon salut est le corps de Christ ; n'y ayant nulle incompatibilité entre ces idées, je comprendrois simplement & naturellement, que c'est en substance & en realité le corps de Christ. Mais il en est autrement icy ; car j'entens dire d'un sujet qui est substanciellement du pain, que c'est le corps de Iesus-Christ. Or je ne puis concevoir en mesme temps un mesme sujet sous l'idée de deux substances *Corps* & *pain* ; le sens purement litteral est donc nul ; & il faut que pour en concevoir un, j'entende un estre sacramental ; comme quand je lis dans l'Ecriture que les Israëlites sont le *joyau de Dieu*, que la parole de Dieu est de *l'argent*, que l'Evangile est une *perle de grand prix*, la contrarieté évidente de ces termes ne permettant pas que ces paroles ayent un sens de realité, je les prens simplement & naturellement en un sens de figure & de métaphore. Il est donc vray de dire que dans ces expressions de l'Eglise, les peuples ont rejetté d'eux-mesmes, comme inconcevable, l'unité de ces deux substances *pain* & *corps*, ce qui les a conduits au sens sacramental ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils ayent formellement rejetté les moyens qu'on a trouvez depuis, pour oster cette incompatibilité ; qui est, ou que les deux substances sont l'une dans

Ch. III. l'autre, selon l'opinion des Consubstanciateurs, ou que celle du pain cede sa place à celle du corps de Christ, selon la créance de Rome. Ils n'ont point pensé à ces pretendus moyens, & ne les ont ni positivement admis, ni positivement rejettez.

Ce que j'ay dit à l'égard de ces propositions, *Le pain est le corps de Christ*, *L'Eucharistie est le corps de Christ*, doit estre appliqué à ces autres expressions, *Le pain est changé*, *Le pain devient*, ou *est fait le corps de Iesus-Christ*, encore qu'il ne semble pas qu'il y ayt d'incompatibilité dans les termes. Car eu égard à l'estat où estoit l'esprit des peuples avant la préoccupation Romaine, ces dernieres expressions ont la mesme repugnance des termes que les autres; parce que l'idée que les sens nous donnent du Sacrement, est non seulement l'idée d'un pain, mais d'un pain qui subsiste, & qui demeure tel, apres la consecration; ce qui montre évidemment que cette proposition, *Le pain est changé au corps de Iesus-Christ*, & ses semblables, ne peuvent estre prises par des gens qui seront exemts du prejugé de la Transsubstanciation, qu'en cette forme, *Le pain demeurant pain, est changé au corps de Iesus-Christ*; ce qui est inconcevable en prenant le terme de changer substanciellement; de sorte que le premier & naturel sens, va à un changement mystique & sacramental.

Ie conclus de cette dispute deux choses qui decident nostre different, avec bien plus d'évidence, & de force, que n'a fait le raisonnement de l'Auteur. L'une est, que ces instructions ordinaires que les peuples recevoient, ne pouvant d'elles-mesmes avoir un sens propre, à cause de la repugnance des termes que l'esprit humain ne peut souffrir, il faloit neces-

sairement

Ch. III.

sairement que ces peuples prissent le sens qui se presentoit le premier à eux. Or ce ne pouvoit estre que celuy que la nature du sujet leur suggeroit, & ainsi s'agissant d'un Sacrement, c'est à dire d'une action religieuse, où l'on celebre la memoire de Iesus-Christ, la chose mesme les conduisoit au sens sacramental & ce sens estant le premier qui se presentoit, les peuples ne le pouvoient refuser. La seconde est, que l'esprit se trouvant déja saisi de ce sens là, & ne pouvant en estre que fort satisfait, il ne se mettoit pas en peine d'en rechercher d'autre, ne songeant ni à celuy de la Consubstanciation, ni à celuy de la Transsubstanciation, ni aux autres que la Philosophie humaine peut inventer: & pour dire ce qu'il m'en semble, je croy que quand un peuple eust resvé toute sa vie sur les diverses manieres dont il se peut faire que le pain soit le corps de Iesus-Christ, celle de la Transsubstanciation eust esté la derniere qui se fust offerte à son imagination, tant elle est pleine de choses dures & choquantes qu'il n'est pas facile de digerer.

Mais enfin, l'Auteur nous asseure que si les peuples ont pris ces expressions des Peres dans un sens métaphorique, il s'ensuit de là qu'ils ont eu une idée tres-distincte de l'absence réelle, & qu'ainsi ils ne sont pas demeurez dans ce degré de confusion. Car, dit-il, *S'il est vray, par exemple, que lors que Cyrille de Ierusalem disoit aux nouveaux baptisez, Croyez tres-certainement que ce pain apparent n'est point pain, quoy que le gouſt vous le rapporte, mais le corps de Iesus-Christ: il vouloit dire que ce pain n'est plus un pain commun, mais un pain sanctifié, & que c'estoit le corps de Iesus-Christ en figure, & non en verité, ce qui seroit une estrange maniere* Pag. 194. & 195. Catech. 4.

Ch. III. *de s'exprimer, il eſt clair que ſi les fidelles l'avoient entendu dans ce ſens & avec cette explication, ils auroient eu une idée tres-diſtincte de l'abſence réelle.* Ie répons que l'Auteur ſe joüe de la ſimpilcité de ſes lecteurs par des ſurpriſes, & des ſubtilitez, qui ne ſont pas dignes de l'importance de ce ſujet. Celle-cy en eſt une, qui s'établit ſur le peu de diſtinction qu'on fait ordinairement de deux expreſſions fort ſemblables quant aux termes, mais fort differentes quant au ſens, comme de *Ne croire pas qu'une choſe ſoit*, & de *Croire qu'une choſe n'eſt pas*; de *Ne connoiſtre pas qu'une choſe ſoit telle*, & de *Connoiſtre qu'elle n'eſt pas telle*. C'eſt toute la fineſſe de ce raiſonnement. Mais il ne faut que diſtinguer, & faire voir la difference de ces deux expreſſions. Car ne connoiſtre, & ne croire pas qu'une choſe ſoit, marque une ſimple negation de connoiſſance, & de foy. Connoiſtre & croire qu'une choſe n'eſt pas, marque un acte poſitif de connoiſſance & de foy, qui nie formellement l'exiſtence de cette choſe. Par exemple, un homme qui n'a jamais oüi parler de l'Aſie, ni de Conſtantinople, ne connoiſt, ni ne croit que Conſtantinople ſoit en Aſie. Mais un homme qui ſait ce que c'eſt que l'Aſie, & que Conſtantinople, connoiſt & croit que Conſtantinople n'eſt pas en Aſie. Vn homme qui n'a jamais ouï parler de la guerre de Ceſar & de Pompée, ne connoiſt ni ne croit que Ceſar & Pompée fuſſent amis ou ennemis; Mais un homme qui ſait l'Hiſtoire de l'un & de l'autre connoiſt & croit que Ceſar & Pompée eſtoient ennemis. Ie dis donc, que ne croire pas la preſence réelle, & croire que la preſence réelle n'eſt pas, ſont deux choſes qu'on ne prend d'abord que

pour une : mais elles different infiniment. Car cette premiere expreſſion emporte ſeulement, qu'on ne met pas cette preſence pour un article de ſa Foy, parce qu'on n'y ſonge point. Mais cette ſeconde emporte quelque choſe de plus, qui eſt, qu'on la met entre les articles que l'on rejette. Ainſi, quand l'Auteur nous dit, que ceux qui prenoient les inſtructions des Peres en un ſens metaphorique, *avoient une idée & une creance diſtincte de l'abſence réelle*, s'il entend qu'ils croyoient Ieſus-Chriſt preſent corporellement au Ciel, ſans ſonger à ce qu'on a dit depuis qu'il eſt en meſme temps au Ciel & en terre, là, à la maniere d'un corps, icy à la maniere d'un eſprit, pour rejetter formellement cette opinion. I'avouë que les fideles avoient, en ce ſens là, une idée tres-diſtincte de l'abſence réelle, c'eſt à dire, qu'ils ne croyoient point du tout qu'il fuſt ſubſtanciellement preſent au Sacrement, appliquant toute leur penſée à la preſence de ſa grace & de ſon merite, s'attachant à mediter ſon amour infinie, le prix de ſa mort & la gloire de ſon exaltation, & gouſtant les douceurs ineffables de ſa benediction, ſans porter leur eſprit juſqu'à cette preſence de ſubſtance, que Rome a depuis trouvée. Mais ſi par, *avoir une idée & une creance diſtincte de l'abſence réelle*, l'Auteur entend, qu'ils connoiſſoient & rejettoient diſtinctement ce moyen de faire exiſter le corps de Ieſus-Chriſt, à l'Autel, en multipliant ſa preſence en pluſieurs lieux à la fois, en luy donnant une exiſtence inviſible & à la façon des eſprits ; je dis qu'ils ne l'avoient point du tout ; car comme j'ay dit dans ma Réponſe, avant qu'une erreur ayt paru dans le monde, on ne ſonge pas à elle pour en faire une actuelle rejection. Ils le croyoient preſent corporellement au Ciel, ils le Ch. III.

Ch. III. croyoient present mystiquement, par sa grace, & par sa vertu, dans le Sacrement, ils ne cherchoient point sa substance ou sa matiere dans la Communion, car ce n'est pas ce qu'une ame affamée demande. Mais ils ne s'imaginoient pas aussi qu'on deust inventer cette realité Romaine, qui a fait depuis tant de bruit; ils ne pouvoient ni la rejetter, ni l'admettre, puis qu'elle ne paroissoit pas à leurs yeux. Quand un homme sait que son amy est à Paris, il est certain qu'il ne croit pas qu'il soit à Rome: Mais l'Auteur s'imagine-t-il, qu'il songe positivement à cette nouvelle Philosophie qui pose qu'un homme peut estre en mesme temps & à Rome & à Paris, à Rome fort sain, & à Paris fort malade? Asseurément il n'y pense *pas*, ni pour la rejetter, ni pour l'admettre. Il en est de mesme de ces fidelles dont nous disputons. Ils croyoient Iesus-Christ au Ciel, ils ne le croyoient point corporellement en terre, mais n'ayant point oüi parler de cette nouvelle maniere d'estre au Ciel & en terre à la fois, ils ne la rejettoient point actuellement, ou distinctement.

Dans cét estat, il ne faut pas douter qu'ils n'ayent fort bien pris les paroles de S. Cyrille, quand il dit, *Croyez certainement que ce pain visible n'est pas pain, quoy que le goût vous le rapporte, mais le corps de Iesus-Christ*; & il faudroit s'étonner qu'ils les eussent autrement entenduës qu'en ce sens cy, Ce pain que vous voyez, n'est pas de simple pain, encore que vostre goût n'y trouve rien davantage. Mais vostre foy le doit recevoir comme un Sacrement qui vous éleve jusques au corps de vostre Sauveur; vostre langue goûte du pain, mais vostre foy goûte les biens & les consolations infinies qui sont en Iesus-Christ. Comment les pouvoient-ils entendre autre-

ment, puis que [a] S. Cyrille explique luy-mesme sa pensée de cette sorte, *Ne considerez pas*, dit-il, *ces choses comme de simple pain, & de simple vin, car c'est le corps & le sang de Iesus-Christ*; & dans la Catechese suivante, *Vous entendez une divine melodie, qui pour vous inviter à la Communion des sacrez mysteres, chante ces paroles, goûtez, & voyez combien le Seigneur est doux; Pensez-vous que l'on vous ordonne de faire ce discernement par le palais corporel? Nullement, mais plûtost par une foy certaine & qui ne laisse aucun doute. Car on ne vous recommande pas de goûter le pain & le vin, mais l'Antitype*, (c'est à dire, la figure) *du corps & du sang de Christ*. Il ne faut pas dire que la façon de s'exprimer de Cyrille soit étrange; mais il faut trouver étrange que l'Auteur se laisse toûjours conduire à son préjugé, qui paroist en ce qu'il fait dire à ce Pere, *Croyez que ce pain apparent n'est pas pain*, au lieu qu'il falloit tourner, *Croyez que ce pain visible* ou *ce pain qui se voit* n'est pas pain, comme Monsieur Aubertin l'a montré par des exemples formels tirez du stile ordinaire des Peres, & de Cyrille mesme. Ch. III.

[a] *Ibid. Cat. 4.*

C'est ce qui fait voir évidemment l'injustice des pretentions de l'Auteur, qui veut que les instructions ordinaires de l'Eglise ayent porté simplement & naturellement dans l'esprit des peuples, l'idée d'une presence réelle, d'où il conclut, qu'ils l'ont ou receuë, ou rejettée, & que par consequent ils ne sont pas demeurez dans cét estat indistinct, où ma cinquiesme consideration les avoit mis. Car il paroist par ce que j'ay dit dans le cours de cette dispute, que quand on étendroit jusqu'à mille ans le temps de cette indistinction, comme l'Auteur a fait par son faux estat de la question, sa preuve ne laisseroit pas d'estre

Ch. III. nulle, parce que les paroles des Peres, quelques fortes qu'elles soient, ne pouvoient jamais donner d'elles-mesmes l'idée de la Transsubstanciation, ni de l'existence du corps de Iesus-Christ au Sacrement, à moins qu'elle leur vinst d'ailleurs. Quand ils disoient, en communiant les peuples, *Corpus Christi*, les plus simples prenoient ces paroles dans le sens de leur usage. Quand ils appelloient le S. Sacrement *le Corps de Christ*, *le Corps du Seigneur*, le stile ordinaire faisoit que l'idée du Sacrement se presentoit à l'ouïe de ces mots, selon que les sens nous la representent. Quand ils disoient que *le pain est le corps de Christ*, que *le pain est fait le corps de Christ*, & d'autres expressions semblables, les plus forts, accoûtumez au stile de la foy, n'y trouvoient aucune difficulté, mais alloient d'abord au vray sens, sans peine & sans inquietude; les moins avancez trouvoient de l'incompatibilité aux termes, & de ceux-cy les uns ne se donnoient pas la peine d'en rechercher le sens, les autres le trouvoient confusément dans les termes generaux, les autres, enfin, le trouvoient assez clairement, concevant fort bien que le pain est ainsi nommé, parce qu'il est le Sacrement & le gage du corps de Christ qui nous en communique la vertu.

Mais il ne faut pas que la verité relâche toûjours de ses droits. Il est juste de faire connoistre à l'Auteur le vray estat des peuples durant les sept & huit premiers siecles de l'Eglise; d'où il a tiré les passages qu'il a produits. Ie ne pretens pas qu'ils ayent eu une connoissance fort distincte de la Transsubstanciation, ni de cette double existence du corps de Iesus-Christ au Ciel, & sur tous les Autels du monde. L'erreur n'estant pas encore formée, ils ne pou-

voient la connoistre aussi precisément que nous avons Ch. III.
fait depuis ; car nous l'avons veuë, nous l'avons considerée de prés, nous en avons disputé avec grande application d'esprit, & la premiere Eglise ne pouvoit faire cela. Mais il est certain que la verité positive que nous croyons y estoit enseignée d'une maniere si claire, si forte, & si distincte, qu'elle dissipoit toutes les difficultez qui pouvoient naître de ces expressions, *Le pain est le corps de Christ, il est changé au Corps de Christ*, & d'autres semblables, les Peres prenant soin de s'expliquer nettement, & de premunir l'esprit des peuples contre l'erreur ; & en effet, l'erreur n'osa paroistre pendant tous ces siecles-là, que nous pouvons appeller les beaux jours, les jours de benediction & de paix. On enseignoit que le Sacrement estoit du pain & du vin, que ce pain & ce vin estoient les signes & les figures du corps de Iesus-Christ, qu'ils ne perdoient point leur naturelle substance ; mais qu'ils estoient appellez le corps & le sang de Christ, parce qu'ils en estoient les Sacremens. L'Auteur ne sauroit nier qu'il ne se trouve une infinité de ces passages, & sans toucher à ceux que j'ay rapportez dans la premiere partie de cét ouvrage, en voicy quelques-uns qui pouvoient bien donner ces éclaircissemens-là.

S. Ignace dans l'Epistre aux Philadelphiens, *Il y a une seule chair de nostre Seigneur Iesus-Christ, & un seul sang qu'il a répandu pour nous. Aussi y a-t-il un seul pain qui est rompu à tous, & un seul calice qui est distribué à tous.*

Iustin Martyr dans le Dialogue contre Tryphon, *Quand Esaïe a dit que l'on donneroit du pain au juste, & que son eau luy seroit fidele, il a voulu parler du pain que Iesus-Christ nous a commandé d'em-*

ployer pour nous faire ressouvenir qu'il a voulu prendre un corps pour l'amour de ceux qui croyent en luy, & pour lesquels il s'est fait passible. Il parle aussi du calice dont il a ordonné de se servir dans la celebration de l'Eucharistie en memoire de son sang.

Origene au livre 8. contre Celsus; *Nous devons à la providence de Dieu ce que nous sommes, & nous esperons recevoir de luy apres cette vie des choses beaucoup meilleures. Aussi avons-nous le pain, que l'on nomme Eucharistie pour un symbole de nos actions de grace.*

a *Can. 40. apud Balsam alias 24.*

Le troisiéme Concile de Carthage, [a] *Que rien ne soit souffert dans le service sacré, sinon le corps & le sang du Seigneur, c'est à dire du pain, & du vin meslé d'eau.*

b *Demonst. Evang. l. 8. sect. 1.*

Eusebe Evesque de Cesarée en Palestine, [b] *Jesus-Christ ne voulant plus avoir d'égard aux sacrifices sanglans, ni s'arrester à ce que la Loy de Moïse ordonne en l'immolation de tant d'animaux, a ordonné qu'on se servist du pain pour signe de son propre corps, & la blancheur de cét aliment a esté fort à propos designée par ces paroles de Iacob, ses dents sont blanches comme du lait.*

c *Tract. de Natura Dei non curiosè scrutanda*

S. Ephrem Diacre d'Edesse, [c] *Considerez attentivement comment Jesus-Christ prit du pain dans ses mains, qu'il le benit, & le rompit en figure de son corps immaculé, & comment il benit aussi le calice en figure de son sang precieux.*

S. Augustin parle de cette sorte dans l'Epistre à Boniface; *Si les Sacremens n'avoient quelque ressemblance de ce dont ils sont Sacremens, ils ne seroient pas Sacremens, & c'est à cause de cette conformité que les Sacremens prennent ordinairement les noms des choses mesmes. Le Sacrement donc du corps*

de Iesus-Christ est en quelque façon le corps de Iesus-Christ, & le Sacrement du sang de Iesus-Christ, le sang de Iesus-Christ, & de mesme le Sacrement de la foy est la foy. Ch. III.

Theodote Evesque d'Antioche rapporté par Boulenger contre Casaubon, dit, *Que comme le Roy & son image ne sont pas deux Rois; de mesme le corps de Christ personnellement existant au Ciel, & le pain qui est sa figure que les Prestres donnent aux fidelles dans les Eglises ne sont pas deux corps.*

Qu'y a-t-il de plus exprés que ce que Gelase Evesque de Rome dit au livre des deux natures contre Nestorius & Eutyches? *Les Sacremens que nous recevons du corps & du sang de Iesus-Christ sont une chose divine, & c'est pourquoy nous sommes rendus par leur moyen participans de la nature divine. Mais toutefois la substance ou la nature du pain ne cesse point d'estre, & certainement ce qui est celebré dans les mysteres est l'image & la ressemblance du corps & du sang de Iesus-Christ.*

Qu'y a-t-il de plus formel que ces paroles de S. Ephrem Patriarche d'Antioche, [a] *Le corps de Christ, que les fidelles reçoivent ne se départ point de la substance sensible, ni n'est separé de la grace spirituelle, & de mesme le Bapteſme, tout spirituel qu'il est, en demeurant un & mesme, conserve la proprieté de la substance sensible, savoir de l'eau, & ne cesse pas d'estre ce qu'il a esté.*

[a] *Apud Photicum Biblioth. Cod. 229.*

Qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles de S. Fulgence, [b] *L'Eglise Catholique offre sans cesse à Dieu Pere, Fils, & S. Esprit un sacrifice de pain & de vin par toute la terre. Car dans les victimes charnelles du Vieux Testament, il y a eu une prefiguration de la chair de Iesus-Christ qu'il devoit offrir sans peché*

[b] *Lib. de Fide ad Petrum Diac.*

Ch. III. *pour nos pechez. Mais dans ce ſacrifice, il y a une action de graces, & une commemoration de cette meſme chair, qu'il a offerte pour nous, & du ſang qu'il a répandu.*

Qu'y a-t-il de plus évident que ces paroles de S. Iſidore Archeveſque de Seville, [a] *Melchiſedec offrit à Dieu un ſacrifice tiré des fruits de la terre, figurant le regne & le ſacerdoce de Ieſus-Chriſt, qui eſt le vray Roy de Iuſtice; & maintenant on offre par toute la terre le Sacrement de ſon corps & de ſon ſang, c'eſt à dire l'oblation du pain, & du vin.*

a *In allegor. vet. Teſt.*

Qu'y a-t-il de plus fort que ce que dit Maxime Abbé de Conſtantinople, [b] *L'appareil typique de la table, ce ſont les myſteres celebrez ſur la table divine, par le pain ſacré & par le calice de benediction, & il faut remarquer que l'ancienne & la nouvelle Ecriture nous donnent beaucoup de choſes par le moyen des ſymboles.* Et en un autre lieu, [c] *Il faut bien remarquer que le culte religieux qui eſt établi entre les hommes doit conſiſter en des ſignes & en des choſes ſenſibles, c'eſt à dire, que nous ne traitons pas les choſes divines nuëment, mais que nous tendons à la perfection par le moyen des ſignes, comme par le calice de benediction, & par le pain que nous rompons, & de meſme des autres ſignes.*

b *In Epiſt. 9. Dionyſ.*

c *In lib. 1. Hierarch. Eccleſ. Dion.*

Qu'y a-t-il de plus diſtinct que ce que dit Beda, [d] *Si Dieu demandoit anciennement une pureté exquiſe en celuy qui portoit le pain typique, ſanctifié par les mains de Moïſe, combien plus doit eſtre ſoigneux de conſerver ſa pureté celuy qui doit recevoir le pain que Ieſus-Chriſt a pris en ſes ſaintes & venerables mains, & qu'il a conſacré pour eſtre le Sacrement de ſon corps, l'ayant laiſſé aux hommes en memoire de ſa mort, & pour leur eſtre une ayde pour parvenir à la vie eternelle?*

d *Lib. 3. in Samuël, c. 8.*

C'eſt ainſi que ces bons ſerviteurs de Dieu pre- Ch. III.
noient ſoin d'inſtruire leurs troupeaux, pour éclaircir & oſter toutes les difficultez qui pouvoient naiſtre de ce qu'on appelloit communément le Sacrement, le corps de Ieſus-Chriſt : & leurs troupeaux aydez par la lumiere des Ecritures, par le perpetuel témoignage des ſens, par la vive force de la raiſon, & par ces claires explications qu'ils recevoient ſans ceſſe de leurs Paſteurs, ne pouvoient prendre d'autre impreſſion que celle que la nature meſme de la choſe leur donnoit, qui eſt que le pain & le vin, ſanctifiez par la parole de Dieu, nous deviennent non une figure vaine & creuſe, mais une figure ſolide, & efficace, & un grand Sacrement qui nous repreſente, & qui nous communique le corps & le ſang de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt.

Mais les ſiecles ſuivans ayant veu mal-heureuſement relaſcher dans les Paſteurs le ſoin d'inſtruire les peuples, & dans les peuples celuy de s'avancer en la connoiſſance des myſteres de la Religion, il ne faut pas s'étonner ſi la zizanie a eſté ſemée dans le champ de l'Egliſe, ſi elle y a crû, & y a pris racine, & ſi s'en eſtant renduë maiſtreſſe, elle s'eſt maintenuë dans ſa poſſeſſion. La premiere lumiere qu'on a fait éclipſer devant les yeux des peuples a eſté l'Ecriture ſainte. La ſeconde a eſté les claires & bonnes explications des SS. Peres ſur le ſujet du Sacrement. La troiſieſme a eſté la connoiſſance des autres myſteres du Chriſtianiſme, qui pouvoient fortifier l'eſprit, & encourager le zele pour la verité. La quatrieſme a eſté la raiſon naturelle meſme, qu'on a laiſſée abaſtardir, & tomber dans un eſtat de langueur. Il n'eſt preſque rien reſté d'entier que les ſens, à qui on a declaré une guerre ouverte. Ie ne doute pas qu'ils ne ſe ſoient

Ch. III. défendus, mais quel moyen de se tenir fermes estant seuls dénuez de tout appuy, attaquez par la fausse philosophie, par les bruits de la dispute, par les intrigues des Moines, par l'autorité de la Cour Romaine, qui n'a jamais esté ni plus fiere ni plus puissante qu'en ces temps-là, trahis par le penchant que l'homme a naturellement pour l'erreur & la superstition, & battus par ces expressions difficiles des Peres qu'on tournoit & qu'on manioit de tant de façons, qu'on leur faisoit enfin signifier ce qu'elles ne signifioient pas. Depuis, une fermeté fausse & mal nommée qui ne veut jamais se démentir, a produit cette défence animée qu'on a faite, & qu'on fait encore de ces étranges opinions. C'est-là où est l'engagement de la passion & de l'interest, & le long raffinement d'esprit; & non pas de nostre costé, comme l'Auteur en accuse Monsieur Aubertin, contre toute sorte d'apparence. Car quelle passion y a-t-il à donner à des paroles un sens qui s'accorde avec l'Ecriture, la raison, les sens, & les autres expressions claires & nettes des SS. Peres? Et quel interest y peut-il avoir autre que celuy de la gloire de Dieu, à défendre une verité que la joye & l'abondance du monde n'accompagnent pas, & qui ne voit à ses costez que des miseres & des afflictions? Dieu fera voir un jour qui sont ceux qui font tort à son Eglise, la lumiere de son jugement manifestera toutes choses, & j'espere mesme qu'avant cela, les hommes se desabuseront, & alors il ne sera plus necessaire d'écrire par politique en faveur de la Transsubstanciation; il ne faudra plus se servir de ce moyen pour se remettre en grace avec Rome, & regagner le cœur des peuples; car les choses ayant changé de face, ces prudences de la chair & du sang n'auront plus de lieu.

Chap. IV.

CHAPITRE IV.

Où il eſt montré que les expreſſions des Peres, appellant l'Euchariſtie le corps de Chriſt ne pouvoient eſtre priſes que dans un ſens metaphorique.

IL s'agit dans ce chapitre de ſçavoir ſi les peuples ont pû prendre les expreſſions des Peres, qui appellent le Sacrement le corps de Ieſus-Chriſt ; qui diſent que le pain eſt le corps de Ieſus-Chriſt, & qu'il eſt changé au corps de Ieſus-Chriſt, en un ſens métaphorique, ou s'ils ne l'ont pas pû. L'Auteur de la refutation a eſté ſi ſatisfait de ce qu'il a écrit dans le ſecond chapitre de ſa ſeconde Partie, qu'il a crû devoir aller plus loin, & apres avoir prouvé, comme il luy ſemble, que ces expreſſions des Peres portent ſimplement & naturellement dans l'eſprit des hommes l'idée de la preſence réelle, pour la rejetter ou pour l'admettre, il a voulu paſſer dans le troiſieſme, juſqu'à pretendre qu'elles n'ont pû en aucune maniere eſtre priſes dans le ſens que nous leur donnons. Et moy, de mon coſté, apres avoir invinciblement prouvé, comme j'ay fait dans le chapitre precedent, que le ſens ſimple & naturel de ces façons de parler, & celuy qui s'offre le premier à l'eſprit, eſt le ſacramental, ou le metaphorique, je n'auray pas grand peine à montrer, que non ſeulement les peuples le pouvoient recevoir, mais auſſi qu'ils n'en pouvoient recevoir d'autre, & toutes les ſubtilitez de l'Auteur, ni ſes regles de Metaphore, ne ſauroient empeſcher que la verité ne demeure la plus forte.

On la verra plus claire que le Soleil, ſi l'on ſe ſou-

Chap. IV.

vient que nous parlons maintenant de l'estat des peuples, avant que Paschase eust produit ses nouveautez touchant la presence réelle, & que les Iesuites, Bellarmin, & Sirmond, comme j'ay remarqué dans ma Réponse, disent de luy, que c'est le premier Auteur [a] *qui a écrit serieusement & amplement de la verité du corps & du sang du Seigneur en l'Eucharistie*, [b] qu'il est *le premier qui a expliqué le veritable sentiment de l'Eglise Catholique, & qu'il a ouvert le chemin aux autres.* Car quelle apparence y a-t-il que les peuples se soient d'eux-mesmes imaginez la Transsubstanciation, & la presence réelle, c'est à dire une opinion éloignée de la veuë ordinaire des hommes, une opinion que toutes les lumieres de la nature & de la Religion combattent, & qui mesme aujourd'huy qu'elle est formée, & proposée en termes clairs & distincts ne se peut concevoir qu'avec peine? Quelle apparence, dis-je, y a-t-il, qu'avant que Paschase en eust fait cette premiere explication, les hommes ayent abandonné leurs sens, leur raison, les enseignemens de l'Ecriture, les autres instructions du Christianisme, la nature du sujet dont il s'agit, les exemples frequens des locutions sacramentales, les familiers & faciles éclaircissemens que les SS. Peres leur donnoient, en un mot, tout ce qui s'employe à la conduite de l'esprit humain, qui les poussoit à donner un sens metaphorique à ces expressions dont nous parlons, pour aller inventer cette existence invisible du corps de Iesus-Christ en terre, à la façon d'un esprit, & en une infinité de lieux à la fois?

a *Bellarm. de scrm. Eccles.*

b *Sirm. in vita Raiberti.*

Certainement l'Auteur a pris un pen trop de confiance en ses regles de metaphores, & ce qu'il espere en tirer est une chose incomprehensible, que

les peuples sachant d'un costé que le Sacrement est Chap. IV.
du pain & du vin, par le rapport fidelle de leur sens, par le jugement de la droite raison, par les expressions formelles de Iesus-Christ & de saint Paul, & par les enseignemens ordinaires de l'Eglise; sachant de l'autre, que le corps de Iesus-Christ est un vray corps humain, de mesme forme & de mesme matiere que les nostres, & qu'il est au Ciel en gloire, & en felicité; voyant d'ailleurs qu'il s'agit icy d'un Sacrement, & que les façons de parler sacramentales donnent ordinairement au signe le nom de la chose representée, & n'ayant au reste jamais ouï parler distinctement & positivement de cette presence substancielle du corps & du sang de Iesus-Christ dans l'Eucharistie; mais au contraire, oyant dire tous les jours que le pain & le vin sont les Sacremens, les memoriaux, les figures & les gages du corps & du sang de Iesus-Christ, il est incomprehensible, dis-je, qu'ils ayent d'eux-mesmes renoncé à toutes ces bonnes lumieres qui les induisoient à donner aux paroles des Peres un sens naturel, clair & facile pour en imaginer un écarté, pour lequel toutes les abstractions de la Metaphysique se trouvent court, & qui est singulier, sans exemple, sans proportion, sans appuy, ni dans la nature, ni dans la Religion; & cela pour conserver quelques méchans preceptes de Retorique, & quelques regles de Metaphores. Asseurément, il n'y a eu que l'ombre & l'oisiveté du Convent de Corbie, qui ayt esté capable de produire un si grand détour d'imagination, & je croirois bien plûtost que les peuples eussent choqué cent regles de Metaphores, pour suivre ces grandes & communes notions de la nature & de la grace, que de me persuader qu'ils eussent violé

Chap. IV. ces notions, pour garder le respect qu'on doit aux regles des Métaphores.

Que l'Auteur ne dise donc plus que la presence réelle, telle que son Eglise l'enseigne, soit le sens *simple & naturel* des paroles des Peres, & celuy qui s'offre le premier à l'esprit. Qu'il ne dise plus que le sens métaphorique que nous leur donnons est un sens *éloigné*. Ce sont deux principes évidemment faux, ausquels j'oppose deux veritez inconteſtables; l'une, que le sens métaphorique est le simple & le naturel, & celuy qui se presente d'abord : l'autre, que celuy de la realité Romaine en est un éloigné, qui ne peut qu'à peine venir le dernier en la pensée. I'appelle le sens métaphorique simple & naturel, parce qu'il naist de la nature de la chose dont il est question, c'est à dire, d'un Sacrement; & que de plus, il s'establit sur l'usage commun d'où dépend la force que les expressions & les paroles ont de signifier. Ie dis aussi qu'il se presente le premier à l'esprit, parce que toutes les lumieres qui aydent à former une idée, concourent ensemble pour former celle d'un mystere & d'un signe qui represente le corps de Iesus-Christ, & qui pour cette raison en prend le nom. I'appelle de mesme le sens de la presence réelle un sens éloigné, & qui vient le dernier en la pensée, parce qu'il faut mille machines de Philosophie pour le former, & que de toutes les portes qui sont destinées pour introduire un sens dans l'esprit, il n'y en a aucune qui luy soit ouverte.

Refutation, page 202.

Au reste, il ne faut pas appeller la Retorique au secours; car nous conserverons ses droits, sans faire aucun préjudice à la verité, & comme ses preceptes sont établis sur la droite raison, nous ne pretendons pas ni que les Peres s'en soient écartez en

parlant

parlant aux peuples, ni que les peuples s'en soient éloignez dans l'explication qu'ils ont faite des paroles des Peres; & vous verrez, enfin, que ce prodige de mille ans, dont l'Auteur a crû nous épouvanter, pendant lesquels les *Pasteurs auroient parlé d'une maniere contraire à leurs pensées, & les peuples les auroient entendus d'une maniere contraire à leurs paroles*, vous verrez, dis-je, que tout cela s'évanoüira sans effet, comme font ces grandes nuées, qui quelquefois menacent d'inonder les campagnes, & qui s'en vont sans donner une goutte d'eau. Ch. IV. Refutation, page 209.

I'avouë donc qu'il y a des regles pour distinguer les expressions purement litterales des expressions metaphoriques, sans qu'il soit necessaire qu'on nous allegue les inconveniens & les confusions qui naîtroient si ce discernement ne se pouvoit faire. I'avouë que les Arriens & les Sociniens sont non seulement impies, mais ridicules, de donner une Divinité metaphorique à Iesus-Christ, à qui l'Ecriture attribuë la creation du Monde, la providence, l'élection, l'éternité, tous les noms, toutes les proprietez, toutes les œuvres, & tous les cultes du vray Dieu, comme je l'ay montré dans la premiere partie. Les Eutychiens de mesme sont impertinens de luy attribuer une naissance metaphorique; car on ne peut dire de l'eau qui passe par un canal, qu'elle est faite du plomb du canal, que ce plomb l'a conceuë, qu'il en a accouché à son terme, & que l'eau est fille de la mine, d'où ce plomb a esté autrefois tiré, comme il est dit que Iesus-Christ a esté fait d'une femme, que la Vierge l'a conçeû, qu'elle en a accouché, & que Iesus-Christ est fils de David, de qui la Vierge tiroit son origine. Les Manichéens & les Mahometans renoncent au sens commun, quand Refutation, page 203. & 204.

Ch. IV. ils révent que Iesus-Christ n'est mort qu'en apparence ; car l'expresse & claire narration de l'Evangile ne souffre pas la metaphore. Et si Socin explique les passages de l'Ecriture, où il est dit que Iesus-Christ est mort pour nous, dans le sens que l'Auteur luy attribuë, il ne sauroit rien dire de plus badin ; car peut-on dire d'un Philosophe qui aura souffert la mort pour confirmer les maximes de sa discipline, ou d'un Martyr qui aura perdu la vie, pour la confirmation de l'Evangile, ce que l'Ecriture dit de Iesus-Christ, qu'il a *expié nos pechez par son sang*, qu'il a *porté nos pechez en son corps sur le bois*, qu'il a *esté fait peché pour nous, afin que nous fussions faits justice de Dieu en luy*, & mille choses semblables qui marquent une vraye satisfaction offerte à la justice divine pour nos crimes.

Mais s'il y a du danger à prendre les expressions litterales en un sens metaphorique, il n'y en a pas moins à prendre les metaphoriques en un sens litteral, & la foy des mysteres n'en seroit pas moins ruinée, puis qu'il n'y a rien de plus commun que les termes figurez dans l'Ecriture, & dans les Peres. C'est pourquoy S. Basile asseure, que [a] *Si un homme ayme à s'arrester simplement à la lettre de l'Ecriture, & à s'attacher à la premiere rencontre des mots, il s'égarera aprés des fables Judaïques, & vieillira sans trouver la verité.* Saint Gregoire de Nazianze parle, si vous voulez, avec plus de force que son amy, [b] *Que ceux*, dit-il, *qui combattent opiniâtrement pour la lettre, sachent qu'ils ont peur, quand il n'y a point de sujet de craindre, & que leur attachement à la lettre n'est qu'un pretexte dont ils couvrent leur impieté.* En effet, quelles heresies ne pourroit-on pas former si l'on prenoit à la lettre les

a *Lib. 1. adversus Eunom.*

b *Orat. 5. de Spir. Sancto.*

expreſſions metaphoriques de l'Ecriture & des Peres? L'immenſité de Dieu ſera renverſée, parce que les Prophetes diſent, qu'il deſcend du Ciel & qu'il remonte au Ciel, d'où il s'enſuit, à prendre ces termes à la lettre, qu'il n'eſt pas preſent par tout. La fermeté inviolable de ſes deſſeins ou de ſes décrets ſera choquée, parce qu'il eſt dit dans la Geneſe, qu'il ſe repentit d'avoir fait l'homme, ce qui, à le prendre à la lettre, marque un changement de volonté. L'Hiſtoire de la mort de Ieſus-Chriſt ſous l'Empire de Tibere ſera ébranlée, parce qu'il eſt écrit qu'il a eſté immolé devant la fondation des ſiecles, & mille choſes ſemblables. Mais ſans parler de ce qui pourroit arriver, il ne faut que voir ce qu'a produit en effet ce ſcrupuleux attachement au ſens litteral. Il eſt parlé dans les Prophetes du regne glorieux du Meſſie, de ſon trône, de ſes armes, & de ſes conqueſtes; Les Iuifs prenant cela litteralement, ſe ſont figurez un Meſſie temporel, & ſur ce préjugé ils ont eſté ſcandaliſez de la baſſeſſe de Ieſus-Chriſt; ils l'ont mis à mort. Il eſt parlé du bras, de l'œil, & de la main de Dieu; Les Antropomorphites prenant cela litteralement, ſe ſont imaginez un Dieu qui a la forme & les parties corporelles, de meſme que nous les avons. Il eſt dit dans l'Apocalypſe, que Ieſus-Chriſt regnera mille ans avec ſes fideles; Les Millenaires n'ont pas manqué, par un faux reſpect pour la lettre, d'établir là deſſus leur erreur du ſéjour perſonnel de Ieſus-Chriſt en terre, durant mille ans. Ch. IV.

Il faut donc éviter également les deux écueils, c'eſt à dire, ne prendre ni les expreſſions litterales en un ſens metaphorique, ni les metaphoriques en un ſens litteral, & pour cét effet il faut ſe dépoüiller de paſſion, & de préjugé, & laiſſer agir le ſens commun

Ch. IV. dans toute sa liberté. La premiere régle qu'il suivra de luy-mesme, sans étude, & sans meditation, sera celle-cy, que quand la proprieté de la lettre porte une contradiction ou une impossibilité évidente, les paroles doivent estre prises en un sens figuré, parce que l'entendement humain ne pouvant concevoir en mesme temps qu'une chose soit, & qu'elle ne soit pas, ni former du oüy & du non une seule idée, ni mettre en paix deux choses qui se combattent, & se chassent mutuellement, a recours incontinent à la figure, qui luy donne le moyen de former une pensée, & de donner un sens aux Paroles. Ainsi, quand Chrysostome a dit, [a] que *l'or ne souffre pas que les hommes soient hommes, mais qu'il les change en bestes brutes, ou en demons*; & ailleurs, *que le Baptesme ne permet plus aux hommes d'estre hommes; car au lieu d'hommes il les fait estre des Anges*; & S. Epiphane, [b] *que dans un homme temperant la chair n'est plus chair; mais qu'elle est changée en esprit*, la contradiction formelle qui se trouve dans la lettre ne permettant pas qu'elle fasse un sens propre, il faut necessairement en donner un Metaphorique à ces expressions; car en effet l'esprit humain ne conçoit pas des répugnances ou des impossibilitez connuës. C'est la régle que pose Tertullien dans ses disputes contre Marcion, [c] *Si la nature*, dit-il, *répugne à cela, savoir à combatre avant que de vivre, il s'ensuit que la locution est figurée*; & Theodoret dans l'un des vingt-sept traittez, dont Photius [d] a fait mention, & qui se trouve entre les œuvres [e] d'Atanase nous instruisant comment il faut entendre les paroles de l'Ecriture, dit entre autres choses, qu'il faut considerer la *puissance de la verité, & ce qui s'accorde avec la nature*. C'est sur cette regle que j'ay dit

a *Hom. 39. in 1. Cor.*

b *Heref. 66.*

c *Lib. 3. adv. Marc. c. 13*

d *Bibl Phot. Cod. 46.*

e *Apud Atan. tom. 2.*

dans le Chapitre precedant, ce que je redis encore, Ch. IV.
que le sens de ces expressions des Peres, *Le pain de l'Eucharistie est le corps de Iesus-Christ, le Sacrement est le corps de Iesus-Christ, le pain est fait, ou est changé au corps de Iesus-Christ*, estoit simplement & naturellement metaphorique ou figuré, parce que ces paroles prises à la lettre, enveloppant une manifeste contradiction, savoir, que ce sujet est du pain, & qu'il est neantmoins le corps de Christ, qu'il demeure pain, & que pourtant il est fait le corps de Christ, & l'entendement humain n'estant pas capable de former de ces deux idées pain & corps qui se choquent & se détruisent mutuellement, une seule idée, on est contraint de recourir à la figure, pour donner un sens concevable à ces instructions. Que l'Auteur me dise, s'il luy plaist, en quel sens les peuples pouvoient prendre ces paroles qui se trouvent dans le traitté des Sacremens attribué à S. Ambroise; g *Comment se peut-il faire que ce qui est pain soit le corps de Christ? C'est par consecration*; & plus bas, *si la parole de Iesus-Christ a eu tant de force que les choses qui n'estoient point ayent commencé d'estre, combien plus sera-t-elle efficace pour faire que les choses soient ce qu'elles estoient, & qu'elles soient changées en d'autres?* N'y a-t-il pas de la contradiction en cette lettre, Ce qui est pain est le corps de Christ, Il est ce qu'il estoit, & est changé en une autre chose? Quel sens donc peut-on donner à ces termes autre que le figuré.

g *De Sacr. l. 4. c. 4.*

La seconde régle que le sens commun suivra de luy-mesme est, que quand des paroles prises à la lettre, offenseront en quelque sorte le respect qu'une ame Chrestienne doit avoir pour Iesus-Christ, soit en nous donnant des pensées qui ne seroient pas di-

Ch. IV. gnes de sa Majesté, soit en nous commandant quelque action à laquelle la conscience resiste naturellement, il faut necessairement les prendre en un sens figuré, parce qu'il n'est pas possible que la Religion se démente, ni qu'elle abandonne ses propres maximes, qui vont toutes à la gloire de Iesus-Christ. Ainsi, quand S. Paul nous dit, *que nous sommes ensevelis avec Iesus-Christ par le Baptesme, que nous sommes crucifiez avec luy, que nous le revétons*, & *qu'il est formé en nous*, ne pouvant concevoir sans outrager le Sauveur, qu'il soit encore dans un sepulcre pour estre ensevelis avec luy, ni qu'il soit encore en Croix pour y estre attachez avec luy, ni qu'il se transforme en un vestement, ni qu'il soit réellement formé au dedans de nous, nous donnons d'abord un sens metaphorique à ces paroles. Ainsi, quand les Peres m'asseurent que les pauvres sont Iesus-Christ, qu'il est le nud, l'aveugle, le boiteux & le mendiant, qui nous demande l'aumône, j'entens facilement que ce sont des figures, parce que le sens litteral ne me donneroit pas une pensée assez digne de l'état glorieux où il est maintenant élevé. De mesme, quand on entend appeller *le corps de Christ* un sujet que l'on voit devant ses yeux, que l'on touche de ses mains, que les bons & les méchans indifferemment peuvent manger de leur bouche, & qui est exposé à beaucoup d'accidens, qui ne sont nullement dignes de la Majesté du corps propre du Fils de Dieu, on dit incontinent que c'est une expression figurée, parce que la pieté, & le premier mouvement de la conscience resiste à la proprieté de la lettre. C'est la régle que S. Augustin établit au livre troisiesme de la doctrine Chrestienne, *Si une expression*, dit-il, *semble nous commander une vilenie, ou*

un crime ; elle eſt figurée, & enſuite l'appliquant au ſujet du Sacrement, *Ieſus-Chriſt*, ajoûte-t-il, *a dit*, *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, & ſi vous ne beuvez ſon ſang, vous n'aurez point la vie en vous-meſmes, il ſemble qu'il commande une méchanceté ou une vilenie. C'eſt donc une figure.* Ch. IV.

En troiſieſme lieu, Quand le ſujet dont il s'agit eſt de telle nature, que non ſeulement il admet facilement la métaphore, mais qu'encore il l'admet en quelque ſorte neceſſairement, le ſens commun nous perſuade qu'il faut prendre les expreſſions en un ſens figuré, parce que les conceptions & les paroles prennent l'air, & la teinture des choſes meſmes que l'on conçoit, & dont on parle, & ſuivent leur deſtination & leur uſage. Ainſi, quand on donne à un ſigne le nom de la choſe qu'il repreſente, à un gage le nom de la choſe dont il eſt une aſſeurance, à une cauſe le nom de ſon effet, à un moyen le nom de ce qu'il nous communique, perſonne ne fait difficulté ſur ces façons de parler, car elles ſont évidemment figurées, comme quand on dit qu'un homme a ſongé ſa mort, parce qu'il a veu en ſonge des choſes qui luy préſagent ſa mort, ou quand on dit qu'une ville a receu la paix, parce qu'elle a receu les lettres du Prince qui luy déclarent qu'il luy donne la paix, ou quand on dit que le Soleil eſt la vie des creatures terreſtres, parce qu'il eſt la cauſe de leur vie, ou quand on dit que le commerce eſt la richeſſe d'un Eſtat, parce que c'eſt un moyen d'enrichir ſes peuples, & de mettre l'abondance par tout ; perſonne ne doute que ce ne ſoit des expreſſions figurées, parce que les ſignes eſtant naturellement deſtinez à porter dans l'entendement l'idée d'une autre choſe, les gages à nous aſſeurer la jouïſſance de ce

Ch. IV. que nous desirons, les causes à nous produire leurs effets, & les moyens à nous communiquer ce dont ils sont moyens, l'esprit les considerant dans cét usage, les confond en quelque sorte avec les choses mesmes dont ils sont ou les signes, ou les gages, ou les causes, ou les moyens; ce qui se fait encore plus aisément quand il y a de la ressemblance, ou de la proportion. S. Augustin a souvent remarqué cette regle, & s'en est servy, [a] *Il faut*, dit-il, *bien prendre garde à ces façons de parler où les signes sont nommez du nom des choses qu'ils signifient*; Et ailleurs [b] *Une chose qui signifie, prend le nom de celle qu'elle represente; ainsi le S. Esprit a esté appellé colombe, & la pierre Christ?* [c] Et en quelques autres endroits, il nous avertit que les choses semblables prennent les noms de celles à qui elles sont semblables. Or le Sacrement de l'Eucharistie est non seulement un signe qui represente le corps de Christ, non seulement un gage exterieur & visible qui nous en asseure la possession invisible & spirituelle, non seulement un moyen qui nous le communique, & qui nous en fait ressentir l'efficace, mais c'est un signe, un gage, un moyen qui a de la ressemblance & du rapport avec le corps du Seigneur; c'est donc un sujet où la métaphore a lieu en quelque sorte necessairement, d'où il paroist, que quand il est appellé le corps de Iesus-Christ, le sens commun guidé par la nature de la chose, comprend aisément que c'est une expression figurée.

[a] *Locut. de Genes. l. 1.*

[b] *Epist. 102.*

[c] *Lib. 2. oper. imchoat. con. Iul. & serm. 48. de Verb. Dom.*

Le mesme sens commun nous fournit une quatriesme regle qui est, que quand nous voyons la figure employée en des sujets tout à fait semblables à celuy dont il s'agit, il faut conclurre à cause de cette parfaite ressemblance que les expressions sont figu-

rées, parce qu'il est vray que les hommes gardent à peu prés la mesme forme de s'exprimer dans des sujets égaux. Ainsi, quand on lit dans l'Ecriture que la Circonsion est appellée l'alliance de Dieu, parce qu'elle en estoit le signe; que l'agneau est appellé le passage de Dieu, parce qu'il en estoit le memorial; l'on ne trouve pas étrange que l'Arche soit appellée du nom de Dieu, parce qu'elle estoit le symbole de sa presence. Ainsi, quand je trouve dans les Peres que [a] *Iesus-Christ a transmué nostre nature*, [b] qu'il *a transmué toutes choses*, [c] *qu'un idolâtre est transmué en la vanité de l'Idole qu'il contemple*, [d] *que les SS. seront changez par la resurrection en la nature divine*, [e] *que le corps mortifié par la foy est changé en la nature de l'ame*, [f] *que la chair d'une personne soumise à Dieu se change en esprit*; je ne trouve pas étrange que S. Augustin, dit [g] *que nostre chair mortelle se convertit & devient le corps d'un Ange*, ni qu'ailleurs il nous ayt presché, [h] *que Iesus-Christ prit à soy en un jour trois mille fideles, & en un autre jour cinq mille, & qu'il les convertit en son corps*. La ressemblance que je voy entre ces expressions, me fait d'abord reconnoistre que ces dernieres sont figurées comme les autres, & qu'il s'y agit non d'un changement de substance, mais d'un changement d'estat & de qualité. Or il est certain que l'Ecriture sainte, ni les Peres, n'ont point sur le sujet de l'Eucharistie d'autres expressions que celles-là mesmes dont ils se servent dans tous les sujets semblables, & qui sont évidemment figurées. Trouverons-nous étrange, par exemple, que Iesus-Christ ayant choisi le pain pour estre le memorial de son corps mort pour nous, l'ayt appellé son corps mort pour nous? Abraham appella bien le lieu où

Chap. IV.

a *Greg. Naz. Orat.* 47.
b *Cyrill. Al. Comment. in Es. l.* 5.
c *Greg. Nyss. in cantica hom.* 5.
d *Macar. hom.* 44.
e *Hilar. in Matt. can.* 10.
f *Paulin. Nol. Ep.* 4.
g *Aug. serm.* 12. *ex* 40. *à Sirmund. edit.*
h *Aug. contra Cres. l.* 4. *c.* 54.

Chap.IV. Dieu luy fournit un belier pour le sacrifier en la place de son fils Isaac, *l'Eternel y pourvoyra*, parce qu'il en faisoit un memorial de la providence de Dieu. Isaac appella bien les puits qu'il fit creuser dans le pays des Philistins, l'un *Querelle*, parce que c'estoit un memorial de la querelle qu'il avoit euë avec Abimelec, l'autre *Contestation*, en memoire de ce qu'on le luy avoit contesté, l'autre *Serment*, parce que les Philistins jurerent alliance avec luy. Trouverons-nous étrange que Iesus Christ ayt dit du pain sacramental, *Cecy est mon corps ?* Iacob dit bien de la pierre qu'il éleva apres son songe, *Cette pierre cy que je dresse pour enseigne, sera la maison de Dieu.* Dieu dit bien de la Circoncision, *Cecy est mon alliance*, & de l'agneau Paschal, *C'est le passage du Seigneur.* Les Iuifs avoient bien accoustumé de dire du pain, qu'ils mangeoient aprés la Pasque ; & en la place duquel Iesus-Christ substitua sa sainte Cene, *Cecy est le pain d'affliction que nos peres ont mangé dans la terre d'Egypte.* Trouverons-nous étrange que les Peres ayent dit que le pain est le corps de Christ ? Ils disent bien [i] *que nous sommes la chair que le Seigneur a prise de la Vierge*, [k] *que le Bapteſme est l'eau qui coule du sacré costé de Iesus-Christ*, [l] *que le Bapteſme est une source de sang*, [m] *qu'il est un vestement lumineux, ou plûtost la lumiere mesme*, [n] *que les pauvres sont Iesus-Christ mesme*, & mille expressions semblables qu'il n'est pas necessaire de ramasser. Trouverons-nous étrange qu'ils ayent dit que le pain est fait le corps de Iesus-Christ ? mais ils disent de mesme, [o] *que celuy qui a receu Christ n'est pas le mesme qu'il estoit avant le Bapteſme ; parce que le corps de l'homme régeneré est fait la chair du crucifié* ; Ils

i *Leo Rom. serm.* 10. *de natiu. Dom.*
k *Isidor. De eff. Eccles. l.* 2. *c.* 24.
l *Philo. in Cantica* 4. 12.
m *Theodor. hæret. fab. l.* 5. *c.* 18.
n *Patres pass. sim, vide Albertin. l.* 2. *pag.* 542.
o *Leo Rom. de pass. Dom. ser.* 14.

disent, [p] *que les fideles sont faits les membres de Jesus-Christ*, [q] *qu'ils sont faits non seulement Chrestiens, mais Christ mesme*, [r] *que Iesus-Christ nous a rachetez, afin que nous fussions faits son sang*, & je ne say combien de façons de parler semblables. Trouverons-nous étrange qu'ils disent, que le pain est changé au corps de Iesus-Christ? Ils disent bien, [s] *que les richesses changent les hommes en bestes*, [t] *que nous sommes changez au fils de Dieu*, [u] *que la main de Moyse fut changée en neige*, [x] *que par le feu du S. Esprit tout ce que nous pensons, que nous disons, & que nous faisons, est changé en une substance spirituelle.* Trouverons-nous étrange qu'ils alleguent quelquefois le changement de l'eau de Cana en vin, pour mieux persuader celuy qui arrive au Sacrement? S. Augustin l'a bien allegué en un sujet où il ne s'agit pas de conversion substancielle, [y] Qu'est-ce, dit-il, *que cette chair*, (il parle de nos corps) *la devons nous mépriser? Non; c'est du foin, il est vray, mais elle sera un jour de l'or. Ne mépriſez pas ce foin, il sera changé en or. Car celuy qui fut assez puissant pour changer l'eau en vin, pourra aussi changer cette herbe en or, & faire de la chair un Ange.* L'égalité de ces expressions découvre évidemment que les unes & les autres sont figurées, & empesche que l'esprit ne s'égare en les prenant à la lettre. S. Augustin s'est servy fort heureusement de cette regle dans ses disputes contre les *Manichéens*, & dans les explications qu'il a données aux difficultez qu'on luy proposoit. Car ayant esté consulté par Boniface Evesque Africain, pourquoy ceux qui presentent un enfant au Baptesme declarent qu'il a la foy, encore que l'enfant soit dans un estat, où il ne sait pas seulement s'il y a un Dieu,

p *Aug. de Tem. serm. 164.*
q *Aug. tr. 21. in Ioan.*
r *Paulin. Ep. 16.*
s *Chrysolog. serm. 29.*
t *Chrysost. in Gal. 3. 27.*
u *Epiphan. hæres. 64.*
x *Hieron. in 43. Ezech.*
y *Aug. serm. 12. ex 40. à Sirmun. edit.*

Chap. IV.

il répond, [z] que le Sacrement de la foy peut-estre appellé la foy, & qu'on peut dire par consequent, que l'enfant a la foy, non qu'il l'ayt en effet, mais parce qu'il en reçoit le signe; & pour établir ce sens-là, il prend l'exemple des expressions sacramentales où les noms des choses representées sont donnez à leurs Sacremens, *cõme*, dit-il, *le Sacrement du corps de Christ est en quelque maniere le corps de Christ, & le Sacrement de son sang, son sang.* Et disputant contre Adimante, [a] afin de trouver le vrai sens de cette axpression de Moyse, *Le sang est l'ame*, il a recours aux exemples des façons de parler figurées, où les signes prennent les noms des choses qu'ils signifient, & il donne à ces paroles un sens figuré ou metaphorique, savoir, que le sang est le signe de l'ame, parce que S. Paul a fort bien dit, *que la pierre estoit Christ*, pour dire qu'elle le signifioit, & *que Iesus-Christ n'a point fait de difficulté de dire, Cecy est mon corps, quand il donnoit le signe de son corps.* C'est sur cette regle que Facundus cherche le vray sens de ces paroles, Iesus-Christ a receu l'adoption des enfans de Dieu, disant [b] que cela veut dire, qu'il a receu les Sacremens de l'adoption, qui sont la Circoncision & le Bapteſme, parce que le pain de l'Eucharistie est bien appellé le corps de Christ, *non qu'il le soit proprement, mais parce qu'il en contient le mystere.* Le procedé de ces Peres fait voir quel estoit l'estat de l'Eglise dans ces siecles heureux, où au lieu d'estre obligez, comme nous sommes aujourd'huy, d'éclaircir le sens de ces paroles, le pain est le corps de Iesus-Christ, le Sacrement est le corps de Iesus-Christ, par l'exemple des autres expressions figurées, on éclairciſſoit, au contraire, la difficulté des autres, par l'évidence de celles-cy.

Cette remarque nous conduit à une cinquiesme

[z] *Epist. 23.*

[a] *Aug. con. adiman. c. 12.*

[b] *Lib. 9.*

regle, que le sens commun suit de luy-mesme, savoir que quand l'usage a autorisé des expressions figurées, nous ne devons pas consulter seulement si elles sont figurées, ou non, mais nous devons les prendre dans le sens que l'usage leur a donné. La raison de cela est que l'usage est le maistre du langage humain, & qu'il ne faut jamais chicaner, ni philosopher contre ses établissemens, sur tout quand ils se trouvent appuyez d'une autorité souveraine, contre laquelle il n'est pas permis de contester. Or il est certain que l'usage public, fondé sur la parole de Iesus-Christ mesme, a établi la locution figurée dans la matiere de l'Eucharistie; & n'y eust-il que S. Augustin qui nous l'enseignast, nous n'en devrions pas douter, *Presque tous*, dit-il, *appellent le Sacrement le corps de Christ.* D'où je conclus que les peuples ne trouvoient aucune difficulté dans ces expressions des Peres, & que le sens metaphorique leur estoit devenu naturel. Chap. IV.

Saint Chrysostome nous fournit une sixiesme observation pour reconnoistre le vray sens des paroles : *Il ne faut pas*, dit-il, *s'arrester aux termes, mais il faut regarder le but de celuy qui parle, la cause & l'occasion de son discours, & en rassemblant ces choses, chercher le sens qui y est caché.* On ne peut rien dire de plus raisonnable que cette regle; car elle est du sens naturel, & d'un usage general & inviolable, estant fondée sur cette maxime, que les expressions doivent estre prises selon le mouvement de l'esprit qui a fait agir la langue, & dans la veuë qu'il a euë quand il a traité de quelque chose; autrement il n'est presque pas possible qu'on ne s'égare. Mais comme cette observation est fort importante, il sera bon de s'y arrester un peu, & d'en faire l'application au sujet dont il s'agit, d'une maniere claire & distin-

[a] *Homil. in haec verba : Pater si fieri potest &c. t. 5. p. 115. B.*

Chap. IV.

cte, qui satisfasse l'esprit & la conscience des personnes qui ayment la verité. Supposé donc qu'il y eust de la difficulté dans ce que les Peres disoient du Sacrement, le sens commun dictoit aux peuples de prendre leurs paroles selon l'intention que Iesus-Christ a euë en instituant l'Eucharistie, & que l'Eglise a en la celebrant, & de consulter les causes & les occasions qui les émouvoient à parler ainsi.

L'intention de Iesus-Christ & de son Eglise paroîtra, si nous prenons le soin de nous representer toutes les diverses fins du Sacrement de l'Eucharistie, autant que l'Ecriture nous en instruit, & que nous les trouvons communément dans les Peres. La premiere qui se presente à nous est de conserver au milieu des hommes la memoire de l'Incarnation bien-heureuse du Fils de Dieu, de sa mort sanglante pour nostre salut, de sa resurrection, & de son exaltation dans la gloire. *Faites cecy*, dit le Sauveur, *en commemoration de moy. Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain, & que vous boirez de ce calice*, dit S. Paul, *vous annoncerez la mort du Seigneur jusques à ce qu'il vienne.* La meditation de sa mort suppose celle de sa venuë en chair, de sa naissance, & de sa vie: Et ces termes, *jusques à ce qu'il vienne*, emportent sa Resurrection, son Ascension au Ciel, & son absence. Ainsi, le Sacrement met devant nos yeux tous ces grands objets, ouvrant à nostre ame une belle carriere pour la parcourir d'un bout à l'autre, depuis l'Incarnation du Verbe Eternel, jusques à son second avenement. Sa naissance nous conduit à nous souvenir de cét effroyable estat où estoit le monde sous l'empire du Demon & du peché, de l'amour ineffable du Fils de Dieu qui a voulu venir au monde pour nous délivrer, de la misericorde du Pere

qui l'a envoyé, des merveilles de sa Conception, & de l'union hypostatique des deux natures. Sa vie nous met devant les yeux la pureté de son innocence, la gloire de ses miracles, la sagesse de ses discours, la perfection de ses vertus, & l'opprobre de son abbaissement. Sa mort nous met dans l'esprit l'idée de nos pechez, celle de la justice du Pere, de sa bonté, & de son amour, celle de l'extréme aneantissement du Fils, de la grandeur de sa charité, & du prix infiny de son sang. Sa Resurrection nous fait mediter sa victoire & la nostre. Son Ascension nous fait soûpirer pour son absence, mais elle nous le montre assis sur un trône eternel, Maistre de la terre, & du Ciel, Dispensateur des tresors de Dieu, amy des bons, ennemy des méchans, Protecteur de l'Eglise, Seigneur des Anges, & Iuge des Demons. Son second avenement nous fait penser à ce grand & dernier jour où les morts ressuſciteront, & où le jugement universel se fera pour abysmer les méchans & pour élever l'Eglise à la felicité du Paradis; Et toutes ces idées forment en nous les actes de la foy, de la repentance, de la charité, de l'esperance, de la joye, & de toute la devotion Chrestienne. Or il est vray que la meditation de ces merveilles demande bien que le pain, & le vin, soient le corps & le sang de Iesus-Christ en mystere, c'est à dire, qu'ils les rendent presens à nôtre ame d'une presence d'objet pour estre contemplez par les yeux de l'entendement sous tous ces égards, mais elle ne demande pas qu'ils soient réellement & substanciellement ce corps, & ce sang, pour les rendre presens d'une presence materielle, & locale, aux yeux de nostre corps; au contraire, elle n'a rien qui ne détourne l'esprit de la grossiereté de la lettre, & qui ne le conduise au sens figuré. Car les

Chap. IV.

Chap. IV. mémoriaux sont faits pour les choses absentes :
b In ps. 37. b *Personne*, dit S. Augustin, *ne se ressouvient que de ce dont il n'a pas la presence.*

En second lieu, la fin de ce Sacrement est de nous donner la communion de Iesus-Christ nostre Sauveur ; car il ne nous y est pas proposé comme un objet de simple meditation, mais comme un objet d'application que nous devons recevoir : *Le pain que nous rompons*, dit S. Paul, *est la communion au corps de Christ, & le calice de benediction que nous benissons est la communion à son sang.* C'est pourquoy
a Cap. 3. l'Auteur de la Hierarchie Ecclesiastique a appelle le pain & le vin, *les venerables symboles par lesquels Iesus-Christ est signifié, & est participé.* Et S. Ma-
b Hom. 27. caire nous asseure, b *qu'en participant à ce pain visible, l'on mange spirituellement la chair du Seigneur.* C'est la doctrine commune de tous les Peres. En effet, l'ame affamée & alterée, c'est-à-dire, accablée du sentiment de ses pechez demande cette communion, & le corps aussi mortel & miserable la desire : Car nous cherchons un principe de repos & de consolation pour l'esprit, un principe de vie & d'immortalité pour la chair. Or pour avoir cette communion, & pour faire que Iesus-Christ se donne à nous, par le ministere de son Sacrement, il est bien necessaire qu'il y soit present, non seulement d'une presence d'objet, exposé à nostre contemplation, mais aussi d'une presence d'objet offert à nostre conscience, afin qu'elle le puisse recevoir, & s'unir à luy, mais il n'est nullement necessaire qu'il y soit present quant à sa substance réellement & localement. La raison de cela est, que la chair & le sang du Sauveur sont un principe de paix, de vie, & de salut, à nos corps & à nos ames, non en qualité

lité de causes Physiques qui agissent par l'attouchement, & par la position de leurs substances, mais en qualité de causes meritoires qui agissent moralemẽt, ou de causes motives qui non seulement operent, & produisent leurs effets estant absentes, mais mesme lors qu'elles ne sont pas encore, comme il paroist par l'exemple des anciens Patriarches qui ont esté sauvez par la vertu de Iesus-Christ, de mesme que nous. Chap. IV.

Vne troisiesme fin de ce Sacrement est, de nous estre un canal, & un moyen exterieur, par lequel Dieu nous communique son S. Esprit, & sa grace. C'est ce que veut dire Theophile d'Alexandrie, [a] *nous rompons*, dit-il, *le pain du Seigneur pour nostre propre sanctification*; & l'Auteur des Commentaires attribuez à S. Ambroise, nous asseure, [b] *que bien que ce mystere ayt esté celebré en soupant, ce n'est pas pourtant un souper, mais une medecine spirituelle qui purifie ceux qui s'en approchent avec devotion, & qui la reçoivent avec reverence.* C'est en ce sens que S. Epiphane nous enseigne, [c] *qu'encore que le pain soit un aliment, il y a pourtant en luy une force & une vertu pour nous vivifier.* C'est cette influence de vie, dont parle S. Cyrille, & de laquelle Dieu accompagne le pain & le vin, les sacrez symboles que nous prenons à sa Table, & à qui nous pouvons appliquer ce que S. Paul a dit de la parole Evangelique, que c'est la puissance de Dieu en salut à tout fidele. Car il ne faut pas douter que Dieu ne communique à ses enfans, par le moyen de ce saint Mystere, une plus abondante mesure de sa paix & de sa consolation, un nouveau rayon de sa lumiere, un nouveau degré de sa sanctification, de son amour, & de sa crainte, & nos consciences le sentent bien quand nous avons digne-

a *Ep. Paschi* 2.

b *In cap. 11. 1. Cor.*

c *In Ancorat.*

Chap. IV. ment communié. Or il est bien necessaire pour cette communication de grace qui se fait au S. Sacrement que le corps & le sang de Iesus-Christ y soient presens d'une presence d'efficace, & d'action; Car toute la benediction, qui descend du Ciel en terre, toute la fecondité de la grace de Dieu sur les hommes, émane de ce corps precieux & de ce sang qui ont esté offerts a Dieu, *pour purifier*, comme dit S. Paul, *nos consciences des œuvres mortes, afin de servir au Dieu vivant.* Mais il n'est pas besoin qu'ils y soyent presens d'une presence de substance, parce que ce n'est pas la matiere de la chair de Christ, ni la substance de son sang, qui sanctifient les hommes; c'est son S. Esprit lequel nous a esté acquis par les douleurs de sa mort, & par l'effusion de son sang, à quoy l'on peut rapporter ce qu'il dit luy-mesme, La chair ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie. Il ne faut pas aussi s'imaginer que son Esprit sorte réellement & physiquement de la substance de sa chair & de son sang; cette pensée ne seroit pas Evangelique; Il émane de sa personne glorieuse, le Pere ayant mis en luy la plenitude de tous ses biens pour nous les donner. Mais parce que son corps & son sang ont esté la victime qui nous a reconciliez à Dieu, & qui a merité son amour, nous rapportons fort bien à ce corps & à ce sang la grace que nous recevons, comme à une cause meritoire, mais non pas comme à une cause Physique. Cette fin donc du Sacrement conduisoit les peuples à une presence de vertu & de merite, & nullement à une presence de substance, & par consequent elle les conduisoit à prendre les expressions des Peres en un sens metaphorique, ou figuré.

La quatriesme fin de ce mystere est, que nous ayons un symbole de la presence spirituelle de Iesus-

Chap. IV.

Christ avec nous, & de son habitation dans nos cœurs, qui nous tienne lieu de son corps, nous estant un gage de son alliance, & de son amitié, pour nous asseurer qu'il est nostre frere, os de nos os & chair de nostre chair, jusques à ce qu'il nous redonne son corps mesme au dernier jour. C'est la doctrine des SS. Peres [a] *Si vous estes homme de bien*, dit S. Augustin, *& que vous apparteniez au corps de Christ, vous avez Christ, & dés maintenant & à l'avenir. Vous l'avez maintenant par la foy, vous l'avez par le signe de Christ, vous l'avez par le Sacrement du Baptesme, vous l'avez par l'aliment & par le breuvage de l'Autel. Ainsi avez-vous Christ maintenant, mais vous l'aurez toûjours, parce que quand vous sortirez de ce monde vous irez à celuy qui a dit au Larron, Aujourd'huy tu seras avec moy en Paradis.* [b] *Nous avons besoin d'une memoire*, dit l'Auteur des Commentaires attribuez à S. Hierôme, *jusques à ce qu'il daigne venir luy-mesme.* [c] *Aprés son avénement* dit Theodoret, *nous n'aurons plus besoin des symboles du corps, parce que le corps mesme apparoistra.* Saint Gaudence enseigne la mesme chose disant formellement, [d] que c'est un gage de sa presence, & un portrait de sa Passion, jusqu'à ce qu'il redescende des Cieux. Or il est bien necessaire pour cela que le pain soit le corps de Iesus-Christ en signification, en representation, & en Sacrement, mais bien loin qu'il le doive estre en substance réellement, il faut, au contraire, reconnoistre que ce ne l'est pas, puis qu'il est un gage qui en tient la place, jusques à ce que nous l'ayons luy-mesme, & cette idée ne pouvoit qu'elle n'éloignast les peuples des embarras de la lettre, pour les mener à la metaphore.

a *Aug. tr. 50. in Ioan.*

b *In cap. 11. 1. Cor.*

c *In cap. 11. 1. Cor.*

d *Tract. 2. in Exod.*

Ch. IV. C'eſt auſſi une des fins pour laquelle le Sacrement eſt celebré, que nos corps reçoivent le pain & le vin comme une arre, & un ſymbole de leur reſurrection future, & c'eſt encore la doctrine des SS. Peres, de S. Irenée, de Gelaſe de Cyzique, & de beaucoup d'autres. Mais cette penſée, non plus que les autres, ne conduiſoit point les peuples à l'exiſtence ſubſtancielle & réelle du corps de Ieſus-Chriſt ſur la ſainte table; car il ſuffit que nos corps participent aux myſteres de la Religion, & qu'ils ſoient nourris du Sacrement, pour avoir une marque de leur communion à Ieſus-Chriſt, & une aſſeurance que ſes graces s'eſtendent juſques ſur la chair mortelle, pour la reſſuſciter un jour.

Il faut mettre pour un ſixieſme uſage du Sacrement, dans l'intention de l'Egliſe, celuy que les Peres remarquent aſſez ſouvent, qui eſt, de rendre graces à Dieu le Createur, de ce qu'il nous donne les biens de la terre, & à cét égard nous luy conſacrons le pain & le vin comme les premices de ſes creatures; comme auſſi de le remercier en qualité de Redempteur, de ce qu'il nous a donné le corps & le ſang de ſon Fils, & par eux ſon Ciel, & ſon ſalut, & à cét égard, nous luy conſacrons le pain & le vin comme des memoriaux de la mort ſanglante de Ieſus-Chriſt. Saint Irenée remarque cét uſage au premier égard. [a] *Il faut*, dit-il, *que nous faſſions nos offrandes à Dieu, & qu'en toutes choſes nous ſoyons reconnoiſſans envers le Createur; mais il faut que cela ſe faſſe avec des ſentimens purs, avec une foy ſans hypocriſie, une eſperance ferme, & une charité tres-ardente en luy offrant les premices des creatures qui ſont à luy. Mais il n'y a que l'Egliſe qui preſente au Createur cette pure oblation, en*

a *Adverſ. hæreſ. l. 4. c. 34.*

luy offrant avec action de grace des creatures qu'il a faites. Saint Augustin remarque le second égard, lors que parlant du sacrifice de la Croix, il dit [b] que *la chair, & le sang de ce sacrifice estoient promis avant l'avenement de Iesus Christ par des victimes de ressemblance, qu'en la passion de Christ elle fut donnée en la verité mesme, & qu'apres son ascension elle est celebrée par un Sacrement de commemoration.* Mais Iustin Martyr les joint tous deux ensemble dans ces excellentes paroles, [c] *Iesus-Christ nous a commandé de nous servir du pain de l'Eucharistie pour celebrer la memoire de la mort qu'il a soufferte pour ceux dont les ames sont nettoyées de toute malice, afin que nous rendions graces à Dieu, & de ce qu'il a creé le monde, & les choses qui y sont, pour l'usage de l'homme, & de ce qu'il nous a délivrez de nos pechez, ayant triomphé des puissances, par celuy qui en executant le decret de son conseil, a daigné prendre une nature passible.* Ne faut-il pas avouër que l'une & l'autre de ces deux idées éloigne extrémement l'esprit des hommes de ce pretendu sens litteral dont nous disputons, & que ce sont deux guides qui nous conduisent tout droit à la metaphore, puis que la premiere pose évidemment que c'est du pain & du vin, les premices des creatures que Dieu nous donne, & que la seconde établit que c'est une commemoration du corps & du sang du Sauveur?

Chap. IV.

[b] *Con. Faust. l. 20. c. 21.*

[c] *Dial. cum Tryph.*

Enfin, le S. Sacrement nous doit estre un symbole d'unité, un lien de charité, & de paix, où sous l'image d'un pain composé de plusieurs grains de froment, & sous celle d'un vin tiré de plusieurs raisins, le corps des fideles, composé de plusieurs personnes, nous est saintement representé. C'est la doctrine de

Chap. IV. S. Paul, *Nous qui sommes plusieurs*, dit-il, *sommes un seul pain, & un seul corps, car nous sommes tous participans d'un mesme pain.* C'est aussi la doctrine perpetuelle des SS. Peres, comme je l'ay montré dans ma premiere partie. Mais qui ne voit que cét usage suppose aussi que le Sacrement est du pain & du vin?

Voilà déja, ce me semble, l'esprit des fideles fort bien conduit vers la metaphore; car de toutes les diverses fins que Iesus-Christ, & son Eglise ont pû se proposer dans la celebration de l'Eucharistie, & dans les instructions qu'ils en ont données, il n'y en a aucune qui n'ayt porté les peuples à entendre leurs paroles dans un sens figuré, sans s'égarer dans les difficultez de la lettre. Mais suivons encore la régle de S. Chrysostome, qui veut qu'apres avoir examiné l'intention de celuy qui parle, nous prenions garde aux causes, & aux occasions qui l'obligent de parler ainsi. Ie ne veux pas descendre jusques aux occasions particulieres, qui ont donné sujet aux Peres, de s'expliquer, comme ils ont fait, dans les passages dont il s'agit, il y auroit trop de longueur. Il me suffit de dire en general, que l'occasion commune qui les a conduits à ces façons de parler, a esté l'expression mesme de Iesus-Christ qui a dit du pain, *Cecy est mon corps*, & du calice, *Cecy est mon sang.* Ils n'ont pas creû que personne se deust scandaliser de leurs paroles, puis qu'elles estoient formées sur celles de nostre commun Maistre, ni que l'on les deust tirer à un autre sens qu'à celuy des siennes, qui leur servoit de modele. Que si les peuples vouloient rechercher l'occasion des paroles mesmes de Iesus-Christ, elle se presentoit d'abord à eux. C'est qu'il celebra son Sacrement apres celuy de la Pasque, où

le memorial estoit appellé du nom de la chose mes- Ch. IV.
me; car l'Agneau estoit appellé le passage, & l'on disoit du pain de cette Table là, *Cecy est le pain d'affliction qne nos Peres ont mangé dans la terre d'Egypte*, ce qui rendoit l'expression du Seigneur fort intelligible.

Quant aux causes ou aux raisons qui portoient les Peres à se servir de ces termes figurez, il n'estoit pas bien difficile de les reconnoistre. Ils vouloient arrester le mépris que les prophanes font ordinairement des mysteres de l'Eglise, à cause de la simplicité de leur matiere; car *les choses qui sont communes, & familieres sont facilement mépriſées*, dit S. Basile; [a] C'est pourquoy ils en relevoient la bassesse apparente, tant à l'égard de l'eau du Bapteſme, que du pain & du vin de l'Eucharistie, par des titres magnifiques, & des expressions pompeuses, ce qui les obligeoit necessairement à se servir de la figure, & il faut avoir fort peu de connoissance du stile des Peres, pour ne tomber pas d'accord de cette verité. De plus, ils vouloient élever la foy des peuples à la meditation des choses spirituelles, par le moyen des corporelles qui les representoient, ce qui ne se peut faire sans tomber presque inévitablement dans la figure, c'est à dire, sans confondre en quelque sorte les actes du corps avec ceux de l'ame, & les objets visibles avec les invisibles. *Si tu savois le don de Dieu*, disoit Iesus-Christ à la Samaritaine, *& qui est celuy qui te dit donne-moy à boire, tu luy en eusses demandé toy-meſme, & il t'eust donné de l'eau vive.* Voilà l'idée de la grace, confonduë avec celle de l'eau, & le gouſt spirituel de la conscience, avec l'acte de boire. *Travaillez*, disoit-il ailleurs, *non apres la viande qui perit, mais apres celle qui est permanente à la vie eter-*

[a] *De Spiritu sancto c. 27.*

Chap.IV. *nelle.* Voilà de meſme les actes & les objets du corps & de l'eſprit confondus. Les peuples qui n'eſtoient pas preöccupez, comme l'on eſt aujourd'huy dans la communion de Rome, & qui n'avoient pas comme nous avons les oreilles battuës des conteſtations qui troublent l'Egliſe ſur ce ſujet-cy, ne manquoient pas de voir les veritables cauſes qui obligeoient leurs Paſteurs à ces expreſſions, & les voyant ils ne trouvoient pas étrange qu'on leur parlaſt du corps de Ieſus Chriſt comme eſtant du pain, & de ſon ſang comme eſtant du vin, parce qu'ils ſavoient qu'en matiere de myſteres, les objets de l'ame prennent les noms des objets du corps. Ils ne trouvoient pas étrange qu'on leur parlaſt du pain & du vin comme du corps & du ſang de Chriſt, parce qu'ils ſavoient auſſi que dans ces occaſions les objets du corps ſe dérobent à noſtre veuë, & qu'on les confond avec les objets de l'ame. Ainſi, ſoit qu'ils conſideraſſent les fins pour leſquelles le S. Sacrement eſt étably, ſoit qu'ils priſſent garde aux occaſions qui donnoient lieu aux expreſſions de Ieſus-Chriſt, & de ſes Miniſtres, ſoit qu'ils conſideraſſent les raiſons qui rendoient ces façons de parler neceſſaires, ils eſtoient toûjours conduits au ſens figuré, ſans qu'il y euſt rien qui les induiſiſt à s'embarraſſer dans le litteral.

Cette ſixieſme regle que je viens de donner, ſera ſoûtenuë par une ſeptieſme, que l'on ne manque jamais de ſuivre quand il y a quelque difficulté à entendre des paroles, & à trouver leur ſens legitime; c'eſt que l'eſprit ſe porte d'abord vers les éclairciſſemens, & les autres inſtructions ordinaires que l'on reçoit ſur ce meſme ſujet, afin que par la comparaiſon qu'on en fera avec les paroles obſcures, l'obſcurité de ces dernieres ſoit diſſipée par la lumiere des

autres. Par exemple, quand nous entendons parler de la main de Dieu, de son œil & de son bras, si nous trouvons quelque chose de choquant dans ces termes, nous recourons incontinent à ce que nous avons ouï dire d'ailleurs, que l'on se sert de l'idée des choses humaines pour concevoir les perfections infinies de Dieu, d'où naist cét éclaircissement que la main & le bras de Dieu sont sa puissance, & que son œil est sa sagesse. Quand nous trouvons de la difficulté dans ces façons de parler ordinaires de l'Eglise, que nous sommes regenerez par le S. Esprit, que nous renaissons au Baptesme, que nous y sommes faits nouvelles creatures; nous rappellons incontinent ce que nous avons appris d'ailleurs, que la grace qui nous est donnée au Baptesme, change nostre condition, ou nostre estat, nous faisant enfans de Dieu par l'adoption de sa misericorde, ce qui fait évanouïr toute la difficulté de ces expressions, parce que cela me fait voir qu'elles sont figurées. Or si nous appliquons cette regle au sujet dont il s'agit, il ne faut pas douter que si les peuples ont trouvé de l'obscurité dans les paroles des Peres lors qu'ils ont donné au S. Sacrement le nom de corps de Iesus-Christ, ou qu'ils ont dit que le pain estoit changé, converty, transelementé au corps de Iesus-Christ, ils n'ayent incontinent rappellé les autres enseignemens familiers qu'ils recevoient tous les jours de la bouche, ou de la plume de ces mesmes Peres, qui leur disoient, que le pain & le vin estoient des signes, des symboles & des images du corps & du sang de Iesus-Christ, le mystere ou le Sacrement de son corps & de son sang, son corps & son sang mystiques, du pain & du vin, du froment & du fruit de vigne, appellez le corps & le sang de Iesus-Christ, parce qu'ils en sont

Ch. IV.

Chap. IV. le Sacrement ; en un mot, tous ces grands & beaux éclairciſſemens dont j'ay parlé dans la premiere partie. Il ne faut pas douter qu'au ſeul ſouvenir de toutes ces bonnes inſtructions, ils ne ſe ſoient incontinent retirez de l'obſcurité de la lettre pour ſe ranger au ſens figuré. Mais c'eſt pourtant ce que l'Auteur de la Refutation ne veut pas avouër, au contraire il pretend que ces dernieres expreſſions ſoient obſcures & que les autres qui ſont claires leur doivent ſervir de commentaire ou d'explication. Il veut que quand les Peres on dit que l'Euchariſtie eſt *du pain & du vin*, qu'elle eſt *une figure, un memorial, un gage du corps & du ſang de Ieſus, un Sacrement, un myſtere qui porte les noms des choſes dont il eſt le Sacrement*, & qu'en ce ſens il *eſt le corps & le ſang de Ieſus-Chriſt*, il veut, dis-je, que ce ſoit des paſſages obſcurs & figurez, qui doivent eſtre entendus ſelon le ſens litteral de ces autres, *Le pain eſt le corps de Chriſt, il eſt changé au corps de Chriſt* Certainement, je trouve l'Auteur admirable par tout, & je ſerois bien marry de luy oſter rien des loüanges qui luy ſont deuës, mais il me paroiſt tel, particulierement en ce point-cy, d'avoir ſeu meriter les acclamations publiques pour la plus injuſte & la plus déraiſonnable pretention qu'homme du monde ayt jamais euë. Car ne faut-il pas forcer nature, & renverſer toutes les maximes du ſens commun, pour vouloir qu'on puiſſe prendre pour obſcures des paroles qui portent litteralement ce que les ſens nous témoignent, ce que la raiſon nous dicte, ce que la Religion, & l'Ecriture nous enſeignent, ce qui eſt facile à concevoir ? des paroles qui ont d'ailleurs tous les caracteres d'expreſſions propres, & explicatives des autres, qu'on puiſſe, dis-je, les prendre pour

obſcures en comparaiſon des autres qui ſont inconce- Chap. IV.
vables à la lettre, qui enveloppent une évidente contradiction, qui choquent les autres doctrines de la foy, qui d'ailleurs ont toutes les marques de la figure? Pour moy, qui ne ſay ni renverſer les montagnes, ni mettre les mers à ſec, & qui n'ay pas encore appris l'art de changer le blanc en noir, & le noir en blanc, je dis bonnement, & naturellement, que quand les Peres diſent, *Le pain eſt le corps de Chriſt*, c'eſt l'expreſſion figurée, & quand ils diſent, *Le pain eſt le ſymbole du corps de Chriſt*, c'eſt l'expreſſion litterale; quand ils diſent, *l'Euchariſtie eſt le corps de Chriſt*, c'eſt la metaphore, quand ils diſent *que c'eſt du pain & du vin comme nos yeux nous le declarent*, c'eſt la proprieté; quand ils diſent, *le Sacrement eſt le corps de Chriſt*, c'eſt la figure, & quand ils diſent: *le Sacrement eſt appellé le corps de Chriſt, parce qu'il en eſt le ſigne*, c'eſt l'explication de la figure. Ie n'ay pas aſſez d'eſprit pour le concevoir autrement; & je ne doute pas que les peuples qui vivoient avant Paſchaſe ne l'ayent pris comme moy.

Ie donneray une huitieſme regle, que le ſens commun conſulte aſſeurément de luy-meſme, quand il eſt choqué par des paroles qui luy ſemblent trop fortes, & trop hardies à les prendre figurément. C'eſt qu'on regarde l'eſtat des Auditeurs, les lieux & les temps où ces paroles ſont dites; car il eſt vray que cela change la maniere de s'exprimer. On parle avec plus de précaution à des infirmes qu'on ne fait à des perſonnes inſtruites, à des préöccupez, qu'à des gens ſans préjugé, à des perſonnes qui ſe peuvent ſcandaliſer, qu'à ceux qui ne ſont pas dans ce danger. Qui s'étonnera donc que les Peres ayant à faire à des troupeaux qui ſavoient fort bien ce que c'eſt que du

Chap. IV. Sacrement, qui n'avoient jamais veu de division dans l'Eglise sur ce sujet, & qui, par consequent, n'estoient pas en estat de se scandaliser de leurs expressions, ni de les tourner en un mauvais sens, se soient quelquefois expliquez de la maniere qu'ils ont fait? Il peut estre que nous n'oserions dire aujourd'huy tout ce qu'ils ont dit, sans user d'adoucissement, quoy qu'en effet ils n'ayent rien dit qui ne soit fort bon, mais il peut estre que nous ne l'oserions dire, de peur que quelques infirmes, troublez des idées de la dispute, n'y trouvassent une matiere d'achoppement, ou que quelques préoccupez ne le tirassent à leur avantage. Mais les Peres estoient exempts de cette crainte, ils parloient à des peuples forts qui entendoient le langage de la foy, sans préjudicier ni à leurs sens, ni à leur raison, ni aux autres articles de la Religion, & les peuples mesmes qui se voyoient assez bien munis contre les difficultez de la lettre ne trouvoient pas estrange que leurs Pasteurs s'expliquassent avec cette force. Il faut ajoûter à cela, que la chaire Evangelique semble assez propre pour les figures. On aime d'y donner de l'admiration, & de l'émotion aux peuples; on y parle avec des mouvemens qui ne sont pas ordinaires, & les peuples ne manquent pas de reconnoistre ce caractere, & de discerner le langage de la predication d'avec le langage froid & familier. Or c'est de ces actions populaires que l'Auteur tire la plus grande partie de ses passages, des Catecheses de saint Cyrille, des Sermons de S. Gaudence, & des homelies de S. Chrysostome; mais je ne puis assez m'estonner de la confiance qu'il a aux forces de son esprit, qui luy fait prendre de l'avantage de cela mesme, parce, dit-il, que c'est là, où ils ont deu instruire les peuples tou-

chant ce qu'il leur faloit croire de ce myſtere ; Comme ſi les peuples n'euſſent pas eſté aſſez inſtruits par les expreſſions familieres & litterales qui ſe trouvent dans ces meſmes actions populaires où ſont les figures, ou comme ſi les Peres leur euſſent caché dans leurs Sermons ordinaires les veritables ſentimens de l'Egliſe, tels qu'ils paroiſſent dans leurs autres écrits, ou comme ſi leurs autres écrits euſſent eſté de leur temps, éloignez de la connoiſſance des peuples, de meſme qu'ils le ſont aujourd'huy. Sans mentir ce ſeroit bien la plus plaiſante erreur qui ſe puiſſe concevoir, que de s'imaginer que les diſputes de Tertullien ayent eſté écartées de la connoiſſance du peuple dans le troiſieſme ſiecle, ou celles de Theodoret dans le cinquieſme, ou celles de Gelaſe dans le ſixieſme, parce qu'elles le ſont aujourd'huy, que nous vivons dans le dix-ſeptieſme, où il n'y a guére que les ſavans qui penetrent juſqu'à leur lecture. Les livres ont leur cours chacun en ſon temps, apres quoy ils ſe renferment dans les cabinets, & deviennent rares, & parce qu'à deux cens ans d'icy l'on ne connoiſtra peut-eſtre plus le traité de la perpetuité de la foy, eſt-ce à dire que preſentement il ne ſoit pas dans les mains du peuple ? C'eſt pourtant ce qu'a voulu dire l'Auteur, qui m'a cenſuré de ce que j'avois mis entre les éclairciſſemens que le peuple pouvoit prendre quelques paſſages de Tertullien, de S. Auguſtin, de Theodoret, & de Facundus, jugeant comme je croy, de l'eſtat de ces livres dans les ſiecles où ils ont eſté publiez, & où ils ont fait du bruit, ſur le pied de l'eſtat où ils ſont aujourd'huy, éloignez de la veuë publique, & devenus étrangers par la ſuite des années, & par le changement des langues, à peu prés comme ſi je di-

Chap. IV. Page 111. & 112.

Page 191. & 192.

Chap. IV. sois, que les peuples n'ont jamais connu nos Roys de la premiere race, parce qu'aujourd'huy leurs noms mesmes sont inconnus. Il s'est égayé dans cette pensée, jusqu'à traitter la mienne de ridicule, que je croy pourtant fort raisonnable. Apres tout, cela n'empesche pas la verité de ce que je dis, que les actions populaires aiment les figures & les expressions fortes, & l'Auteur ne sauroit nier que cela ne paroisse particulierement dans les Catecheses de Cyrille, dans les traitez de Gaudence, & dans les Homelies de Chrysostome; ce qui, sans doute, disposoit fort les peuples à donner un sens metaphorique à tout ce que ces Peres y ont dit. Mais si la chaire Evangelique produisoit d'elle-mesme cét effet, les temps de la devotion, où les Pasteurs sont obligez de déployer toute la force de l'eloquence Chrestienne pour exciter leurs troupeaux à la pieté, ne le produisoient pas moins. Car qui ne sait que dans ces divins momens l'ame d'un fidelle est toute dans les Cieux, toute aux pieds de la croix de son Sauveur, toute dans son tombeau, toute sur son Autel mystique, toute sur son thrône? Or c'est particulierement dans ces occasions que les Peres ont parlé fortement; comme si le Ciel fust descendu sur la terre, ou que le corps mesme du Sauveur eust esté exposé aux yeux des hommes sur la table sacrée; mais dans ces beaux & aimables excés, ils ont gardé les caracteres de la figure; car s'ils ont mis le corps de Iesus-Christ sur la sainte Table, ç'a esté ou comme mort, ou comme glorieux, & regnant au milieu des Anges, ce qui rendoit la figure fort reconnoissable.

Enfin, il faut se souvenir d'une autre regle, que les hommes ne manquent jamais d'observer. C'est

que quand ils entendent dire des choſes qui eſtant Ch. IV.
priſes a la lettre, engagent neceſſairement ceux qui les diſent à beaucoup d'autres, dont pourtant ils ne font aucune mention, & auſquelles on voit évidemment qu'ils ne ſongent pas, c'eſt un ſigne aſſeuré qu'ils ont parlé figurément; & de meſme, ſi ceux qui les entendent ne s'attachent point à ces ſuites, quoy que d'ailleurs elles ſoient inſeparables du ſens litteral, c'eſt auſſi une marque infaillible qu'ils ont pris les paroles dans le ſens metaphorique. On ne ſauroit nier cette verité: Par exemple, quand nous diſons que nous avons eſté enlevez au Ciel, à prendre ces paroles à la lettre, elles nous engagent à bien des choſes, à marquer ce que nous y avons veu, à former la queſtion ſi c'eſt en corps ou en eſprit, à deſigner le temps de noſtre raviſſement, à celebrer la grace de Dieu qui nous a donné un privilege ſi ſingulier. Auſſi parce que je trouve tout cela dans le diſcours de S. Paul, qui dit avoir oüi dans le Paradis des choſes inénarables, qui marque qu'il s'eſtoit déja paſſé quatorze ans depuis ce glorieux raviſſement, qui déclare qu'il ne ſait ſi ce fut en corps ou en eſprit, j'entens ſes paroles à la lettre; mais lors que dans quelque occaſion de pieté, j'entendray dire à une perſonne devote qu'elle a eſté enlevée au Ciel, & qu'en meſme temps ni elle ni moy ne nous attacherons à aucune des curioſitez ou des queſtions qui ſuivent la proprieté de la lettre, c'eſt un ſigne évident que nous l'avons tous deux priſe figurément: Tout de meſme, ſi je dis que j'ay Henry IV. dans ma maiſon, la lettre m'engage, & engage ceux qui m'écoutent, à dire, & à faire bien des choſes, il en naiſt une foule de curioſitez, dont il n'eſt pas poſſible que l'eſprit humain ſe défen-

Ch. IV. de, fut-il dans la derniere stupidité; mais quand ceux qui m'entendent parler voyent que je ne m'en émeus point, que mesme je n'y songe pas, il ne faut point d'autre indication, ils voyent que je parle en figure, & d'autre côté, quand je voy qu'ils ne s'en mettent pas en peine, je ne consulte pas davantage, il paroist qu'ils ont pris mes paroles figurément. Cette regle s'applique d'elle-mesme au sujet de nostre dispute. Il s'agit de savoir en quel sens les Peres ont parlé quand ils ont dit que le pain est le corps de Iesus-Christ, qu'il est changé au corps de Iesus-Christ, que nous prenons le corps de Iesus-Christ, en la communion. On m'avouëra que ces paroles prises à la lettre selon la pretention de Rome engagent ceux qui les disent, & ceux qui les écoutent à un nombre infiny de questions, sur lesquelles l'esprit n'est pas capable de se retenir, & à beaucoup d'actions dont on ne sauroit se dispenser. Aussi, quand je voy que depuis les Conciles tenus sous Nicolas II. Gregoire VII. & Innocent III. l'Ecole Romaine a esté occupée à resoudre les questions, & à satisfaire aux curiositez qui naissent de la Transsubstanciation & de la presence réelle, dont il n'est pas aisé de faire le denombrement; quand je voy qu'on a établi l'adoration du Sacrement, les processions, la feste solemnelle qu'on appelle la Feste-Dieu, je ne doute pas que l'Eglise Romaine n'entende à la lettre le changement du pain au corps de Iesus-Christ; c'en est une preuve inconteſtable. Mais quand je voy d'ailleurs que l'Eglise ancienne n'a rien fait de pareil, qu'elle n'a eu ni feste, ni procession, qu'elle n'a point adoré ce sujet, ou cette substance que le Prestre tient en ses mains, qu'on ne l'a point élevée pour la faire adorer au peuple, que

les

les Peres n'ont point disputé de l'existence des accidens sans sujet, ni de la position d'un corps en plusieurs lieux à la fois, ni de la maniere d'estre d'un corps à la façon d'un esprit ; qu'ils n'ont point recherché de quelle nature est l'union des especes sacramentales avec le corps de Iesus-Christ, de quelle substance se nourrissent nos corps quand ils ont communié, dequoy s'engendrent les vers qui se trouvent quelquefois au Sacrement, comment se forment les vapeurs qui s'élevent du calice quand on le met sur le feu, dequoy se fait le vinaigre & l'esprit de vin qui s'en tire ; de quelle maniere Iesus-Christ est au Sacrement, s'il y exerce les fonctions vitales & animales, si son ame y fait les actes de l'intelligence & de la raison, s'il y est par production, ou par adduction, ou par conservation, ou de quelqu'autre sorte ; Quand je voy dis je que les Peres n'ont rien fait ni rien dit de tout cela, & que les peuples ne s'en sont pas seulement informez, je dois, ce me semble, conclure demonstrativement, que les Peres ont crû parler, & ont parlé en effet, metaphoriquement, ou figurement, & que les peuples aussi ont entendu leurs paroles en ce sens là. Ch. IV.

CHAPITRE V.

Examen des regles que l'Auteur de la Refutation a données touchant les metaphores & les expressions litterales.

APRES ce que je viens de dire, j'espere qu'il n'y aura personne qui ne reconnoisse l'injustice des prétentions de l'Auteur, qui ne veut pas que les peuples peussent prendre les ex-

Chap. V. preſſions des Peres dans un ſens metaphorique; puiſqu'il paroiſt, au contraire, qu'ils eſtoient conduits à ce ſens là par l'évidente contradiction de la lettre, par le reſpect religieux qu'ils avoient pour le corps & le ſang de Ieſus-Chriſt, par la nature du ſujet dont il s'agiſſoit, par mille exemples d'expreſſions ſemblables, en des ſujets ſemblables, par la force de l'uſage commun, par la recherche des fins pour leſquelles le Sacrement eſt celebré, par la connoiſſance des occaſions qui avoient donné naiſſance à cette maniere de s'exprimer, par la conſideration des raiſons qui rendoient ces façons de parler neceſſaires en quelque ſorte, par l'ayde des autres expreſſions propres qui éclairciſſoient celles-cy, par le ſentiment qu'ils avoient de leur propre eſtat, par le ſtyle ordinaire de la chaire Evangelique, par la remarque des temps de la devotion qui favoriſe les figures; & enfin, par le procedé des Peres, qui ne ſe mettoient pas en peine des ſuites où la proprieté de la lettre les euſt neceſſairement engagez.

Cela fait voir déja quel jugement on doit faire des regles que l'Auteur de la Refutation nous a données, pour diſcerner les expreſſions propres, des metaphoriques, & de l'application qu'il en fait au ſujet de noſtre diſpute. Ie ne laiſſeray pas pourtant de les examiner l'une apres l'autre, & de ſatisfaire à ce qu'elles ont d'apparent; car il ne faut pas nier qu'elles ne ſoient pleines d'eſprit & de ſubtilité, & que ce ne ſoit l'endroit le plus fin, & le plus ingenieux de tout le ſecond Traité.

La premiere de ces regles porte, *que quand une meſme choſe ſe peut auſſi facilement exprimer naturellement que metaphoriquement, les expreſſions naturelles & ſimples ſont pour l'ordinaire infiniment*

Page 205. & ſuivantes.

plus frequentes que les metaphoriques, d'où il arrive que les expressions simples formant l'idée distincte de la verité servent à y reduire les metaphoriques. Il ajoûte, que *la raison de cela est que les hommes se portent ordinairement, quand rien ne les en empesche, à ce qui est plus conforme à la verité, & à la nature. Or les expressions metaphoriques sont en quelque sorte contraires à la nature, parce qu'elles sont fausses estant prises à la rigueur, & ainsi elles ne peuvent estre si ordinaires; & si elles l'estoient, elles deviendroient trompeuses & inintelligibles.* Chap. V.

Cette regle a de la couleur, mais elle n'a point de solidité, & l'on peut tirer de l'usage ordinaire des hommes mille exemples qui la refutent. Il est aussi aisé de dire, le livre d'Aristote, de Platon, de S. Augustin, de Iansenius, que de dire, Aristote, Platon, S. Augustin, Iansenius, & cependant cette derniere expression, qui est la metaphorique, est infiniment plus frequente que la premiere qui est la propre. Il est aussi aisé de dire une image de S. George, de S. Estienne, de S. François, que de dire un S. George, un S. François, un S. Estienne; & neantmoins on parle presque toûjours de cette derniere sorte. Il est aussi aisé de dire, un papier qui contient le testament, ou la donation, ou l'accord, ou les conventions, que de dire, le testament, la donation, l'accord, ou les conventions, & toutefois l'usage a autorisé ces secondes expressions, au préjudice des autres. Il est aussi aisé de dire d'un Prince qu'il conduit son armée, & qu'il est le premier au combat, que de dire, qu'il est à la teste de son armée; aussi aisé à un malade de dire qu'il sent une extréme chaleur, que de dire qu'il est en feu; aussi aisé à un Docteur de dire, voilà les paroles qui expriment ma doctrine, & mes senti-

Chap. V. mens, que de dire, voilà ma doctrine, & mes sentimens ; & cependant, ces dernieres expressions sont plus communes que les autres.

L'usage est le maistre absolu de ces sortes de choses ; il donne aux mots la signification, le prix, & le cours, & personne ne choque ni la verité ni la nature, en se servant des termes selon la force de ses établissemens. Les metaphores ne sont en aucune façon des fausſetez ; elles deviennent des fausſetez quand elles cessent d'estre des metaphores, c'est à dire, dés qu'on les prend à la rigueur de la lettre, de mesme que les expressions litterales deviennent des fausſetez, lors qu'on les prend en un sens figuré. Vne mesme autorité soûtient également les unes & les autres, pourveu qu'on ne les tire pas au delà des bornes qu'elle leur a prescrites. Et quoy qu'il semble raisonnable que les expressions propres soient plus frequentes que les figurées, parce qu'elles sont du premier établissement, si est-ce que cela n'est pas toûjours vray ; car il y a je ne sçay combien de metaphores qui l'ont emporté sur les termes propres, soit parce que l'usage a ses caprices, dont il ne faut pas chercher la raison, soit parce que les metaphores ont plus de force, & si vous voulez plus de clarté que la lettre mesme, qui quelquefois est sombre & froide, soit parce aussi que les metaphores se trouvent quelquefois accreditées par une authorité souveraine que tout le monde respecte, & alors on les aime plus que la lettre, & on les produit plus facilement. Mais il ne faut pas dire, pourtant, qu'elles deviennent trompeuses & inintelligibles quād elles sont ordinaires; car, au contraire, plus elles deviennent frequentes, & communes, & moins elles sont dangereuses. Ie n'ay pas oüy dire qu'aucun Iuif se soit jamais inquieté de ce

que l'Agneau estoit communément appellé la Pas- Chap. V.
que, c'est à dire, le passage, ni qu'aucun Catholique Romain ayt esté trompé en entendant appeller ordinairement, l'image de la Vierge, la Vierge, le son de la cloche qui appelle au Sermon, le Sermon, ni que nous soyons fort abusez quand nous entendons dire tous les jours que le S. Esprit nous regenere, que nous auons encore en nous le vieil homme, qu'il faut porter patiemment & courageusement la Croix de Iesus-Christ, & tant d'autres choses semblables à quoy l'Auteur n'a pas songé quand il a donné sa regle.

I'avouë qu'en nous la donnant il a laissé tomber de sa plume un adoucissement, qui semble le mettre à couvert de cette contestation, *les expressions simples*, dit-il, *sont pour l'ordinaire plus frequentes que les metaphoriques*. Mais à quoy bon, pour decider nostre different, établir une regle qui n'a lieu que *pour l'ordinaire*, c'est à dire, qui n'est pas toûjours veritable, puis que si elle souffre des exceptions, le sujet de nostre dispute peut estre aussi bien sous l'exception que sous la regle? Il falloit pour agir de bonne foy, ou faire voir qu'encore que cette regle ne s'entende que *pour l'ordinaire*, elle ne laisse pas pourtant d'avoir lieu au sujet du S. Sacrement, ou bien nous la donner comme une regle generale, necessaire, & qui s'étend par tout, mais l'Auteur ne fait ni l'un ni l'autre. Il nous la produit avec la restriction d'un *pour l'ordinaire*, & en mesme temps il pretend qu'elle vaille pour les expressions des Peres touchant l'Eucharistie, sans le prouver d'ailleurs. La surprise est trop évidente, c'est frapper son coup en se reservant un moyen d'échapper, c'est vouloir faire le brave en mer, & se munir pourtant d'une planche en cas de naufrage.

Chap. V. Pour appuyer sa regle, il nous produit un exemple tiré de S. Gaudence, qui dit, *que l'eau du Baptesme des premiers Chrestiens fut converti en vin par la puissance invisible de Iesu-Christ*, ayant égard au miracle qui fut fait à Cana de Galilée. Il dit, que cette metaphore est rare, & facile à entendre; mais que si elle estoit ordinaire, & frequente, il faudroit la prendre en un sens propre & litteral.

Ie ne nie pas que cette metaphore ne soit rare; mais elle est bien differente de celles que l'on employe dans la matiere du Sacrement; car elle est tirée de loin, & n'a presque point de fondement en la chose; au lieu que les autres naissent d'elles-mesmes de leur sujet. Aussi est-il vray, quoy qu'en dise l'Auteur, qu'elle est bien moins intelligible que celles dont il s'agit. Cependant il ne faut pas douter que si les Peres s'en fussent servis ordinairement, elle ne fust devenuë familiere aux peuples. Ils en eussent enfin connu la force, quelque cachée qu'elle soit; mais soit qu'ils l'eussent connuë, ou non, je ne saurois me persuader qu'ils eussent esté si stupides que de la prendre en un sens litteral, pour croire que l'eau du Bapteſme des premiers Chrestiens fust effectivement changée en vin. Car supposé qu'on sache ce que c'est que le Bapteſme, selon que l'Ecriture & la tradition de l'Eglise nous en instruisent, il est certain que quand l'expression de S. Gaudence reviendroit à tous momens, on ne s'y trompera jamais, moins encore si l'on supposoit que nos sens nous rendissent un perpetuel témoignage que la matiere de ce premier Bapteſme estoit de l'eau, comme ils nous asseurent que celle de l'Eucharistie est du pain, & beaucoup moins encore si l'on nous disoit que cette eau fut changée en du vin, qui existoit avant ce changement là, & depuis encore

dans un autre lieu, comme on nous dit que le pain eſt changé au corps de Ieſus-Chriſt, que nous ſavons avoir eſté long-temps avant la celebration de la Cene, & que nous croyons eſtre à preſent dans le Ciel. Chap. V.

Voilà donc la premiere regle de l'Auteur fort mal établie, & fort mal appuyée ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'elle eſt fort mal appliquée ; car il veut [a] que les paſſages des Peres par leſquels nous pretendons éclaircir & déterminer ceux qui à ſon ſens marquent une preſence réelle, ſoient rares, cachez, obſcurs, inconnus, & nullement populaires ; & que ceux, au contraire, qui portent comme il dit à la preſence réelle ayent eſté frequens, & ordinaires dans la bouche des Paſteurs, & dans celle des fidelles. Il eſt faſcheux de diſputer contre un homme qui veut vaincre à quelque prix que ce ſoit, puis que ce deſir immoderé luy fait choquer les veritez les plus manifeſtes comme eſt celle-cy, qu'il n'y a rien de plus frequent, de plus découvert, ni de plus connu, que les paſſages des Peres qui appellent l'Euchariſtie du pain & du vin, du blé, du froment, du fruit de vigne, les fruits de la terre, des creatures de ce monde, qui diſent que ce ſont des ſignes, des ſymboles, des images, des types, des figures, des repreſentations, & des memoriaux du corps & du ſang de Ieſus Chriſt, qui appellent l'Euchariſtie un myſtere, un Sacrement, un gage, qui diſent que le pain & le vin ſont faits le myſtere ou le Sacrement du corps & du ſang du Seigneur, qui indiquent, ou qui declarent que la ſubſtance du pain & du vin demeure, ſans repeter icy ce que j'ay dit au chapitre precedent, qu'il y a de l'injuſtice à vouloir que les Peres n'ayent pas donné ordinairement à leurs troupeaux les veritables éclairciſſemens que nous trouvons dans leurs Epiſtres &

[a] Pag 108, & 209.

Chap. V. dans leurs disputes, ou que leurs disputes ou leurs Epistres n'ayent pas esté en leur temps dans les mains du peuple. Asseurément l'Auteur se préoccupe avec trop d'excés.

La seconde régle que l'Auteur propose avec beaucoup d'éclat, a moins de solidité que la premiere. *La Metaphore*, dit-il, *enfermant quelque sorte de fausseté, il est contre la nature d'y continuër long-temps, & les Retoriciens remarquent mesme, que quand on le fait, ce n'est plus un ornement, mais un defaut qu'ils appellent enigme, parce qu'il rend le discours obscur & difficile à entendre. Qu'on examine*, ajoûte-t-il, *par cette régle les expressions des Peres qui marquent d'elles-mesmes une presence réelle, & l'on verra qu'il n'estoit pas possible aux fideles de les prendre pour des metaphores. Car apres s'en estre servis ils n'en sortent point, ils y persistent jusques au bout, ils encherissent souvent par les secondes sur les premieres, & il faudroit que pour parler de ce mystere comme ils ont fait, ils eussent eu un dessein formel de tromper ceux à qui ils parloient.* Là-dessus il nous produit un exemple tiré de de S. Chrysostome, sur lequel il fait bien du bruit, comme n'y ayant point d'apparence, que ce ne soit qu'une metaphore.

Pag 209. 210. &c.

Il faut remarquer que dans cette dispute nous appellons metaphore toute figure en general qui change les noms & les attributs des choses, bien que dans l'exacte Retorique on distingue la Metaphore, d'avec la Metonymie & la Synecdoche.

I. Mais il n'y a rien de si mal fondé que cette régle, ni de si mal rapporté que cét exemple de Chrysostome. Car premierement, il est vray qu'il y a des metaphores dures, éloignées, qui d'elles-mesmes ne tombent pas facilement dans la pensée des hommes, & ce n'est proprement que de celles-là qu'on peut dire qu'estant continuées elles rendent le discours obscur, & font ce que l'on appelle enigme. Mais il y en a de plus connuës, qui estant poussées mesme jusques à l'excés ne rendent pas le discours

inintelligible, ou enigmatique, mais sont seulement ce que l'on appelle allegorie. Or l'allegorie, encore qu'elle soit longue, ne laisse pas d'estre claire & belle, pourveu qu'elle soit bien choisie & qu'elle soit dispensée avec raison. Ie puis donner pour exemple celle de la colere attribuée à Dieu au Ps. 18. qui s'étend jusques à dix ou douze periodes, & celle du Berger & des brebis appliquée par Iesus-Christ à luy-mesme, & à ses fideles qui contient presque tout le Chapitre dixiéme de S. Iean. Chap. V.

Les livres des Peres sont pleins de ces metaphores continuées, & particulierement les Homelies de S. Chrysostome, qui estant Grec & Predicateur infiniment éloquent ne pouvoit qu'il n'aymast les grandes figures. I'en pourrois rapporter beaucoup d'exemples; mais celuy-cy suffira pour faire voir à l'Auteur que sa Retorique n'est pas bien d'accord avec celle de cét ancien. [a] *L'aumône*, dit il, *nous fait Sacrificateurs, & le sacerdoce qu'elle nous communique est tout à fait admirable. Car celuy qui a pitié des pauvres n'est pas revétu de la tunique, ni ne porte point de clochettes aux bords de sa robbe, ni n'est point orné de la Tiare: mais il est revestu de la robbe de la misericorde, plus sainte que les vestemens sacrez, il est oint d'une huyle qu'aucune matiere sensible ne compose, mais qui est faite du S. Esprit, & il a une couronne faite de bontez & de compassions, selon qu'il est écrit, Il vous couronne de misericorde & de compassion. Au lieu de porter dans ses mains un baston Pastoral, il a le nom de Dieu qui le fait semblable à Dieu, puis qu'il est dit, vous serez semblables à vostre Pere qui est aux Cieux. Voulez-vous voir son autel? Ce n'est ni Betsaleel, ni quelque autre comme Betsaleel, qui l'a bâty; c'est Dieu mesme qui l'a fait, non de pierres, mais d'une matiere plus lui-*

[a] *Hom. 20. in 2. Cor.*

Chap. V. *sante que celle des Cieux ; car il est fait d'ames raisonnables. Vous me direz que le Sacrificateur entroit dans le lieu tres-saint, mais il est certain que si vous voulez offrir à Dieu ce sacrifice dont je vous parle, vous penetrerez jusques dans les lieux les plus augustes & les plus redoutables, où il n'y aura personne que vostre Pere qui vous voit en secret. Mais comment, direz-vous, se peut-il que je ne sois veu de personne, puis que cét autel est public ? C'est encore icy une merveille, en ce qu'anciennement il y avoit des portes & des voiles qui séparoient le lieu tres-saint du commerce des hommes ; mais maintenant, il vous est permis de sacrifier en public comme dans le saint des saints, & d'une maniere plus venerable : & toutefois quand toute la terre le verroit, si vous ne le faites pas par ostentation, personne ne le verra ; car il ne vous a pas esté simplement défendu de rechercher la veuë des hommes, mais il a esté ajoûté, pour estre regardé d'eux. Cét autel est composé des membres de Iesus-Christ, le corps du Seigneur vous devient autel, & vous offrez vostre sacrifice sur sa chair. Cét autel n'est pas seulement plus magnifique que celuy de l'ancien Temple, mais il imprime plus de terreur que celuy mesme que nous avons maintenant ; ne vous en étonnez pas. Nostre autel est admirable à cause de la victime qui y est proposée, mais celuy d'un homme charitable ne l'est pas seulement pour cette raison, il l'est aussi parce qu'il est composé de la victime même qui est immolée sur l'autre. N'est-ce pas une merveille ? Nostre autel est de sa nature une pierre, & cette pierre est faite sainte, parce qu'elle reçoit le Corps de Jesus-Christ ; mais cét autel est plus saint, car c'est le Corps mesme de Iesus-Christ, plus redoutable, par consequent, que l'autel de pierre ; Aaron, ni sa couronne, ni ses clochettes,*

ni le saint des saints ne sont rien dans cette compa- Chap. V.
raison, & qu'est-ce qui peut estre comparé à cét autel qui n'en releve les avantages? Cependant, vous honorez bien cét autel cy qui reçoit le corps de Iesus-Christ, mais vous outragez celuy qui est le corps mesme de Iesus-Christ, & vous le laissez perir avec mépris. C'est un autel que vous pouvez voir par tout dans les coins des ruës & dans les places, & vous pouvez à toute heure sacrifier sur luy. Car ne doutez pas que le sacrifice ne s'y celebre, comme vous voyez le Prestre debout, invoquant le S. Esprit; Vous de mesme vous appellez le S. Esprit non de parole, mais d'œuvre. Le feu du S. Esprit en est allumé comme par une abondante effusion d'huyle. Mais voulez-vous encore voir quelles sont les choses que l'on envoye vers le Ciel? Venez & je vous le montreray. La fumée & la bonne odeur qui monte de cét autel, c'est la glorification, & l'action de graces, qui ne va pas seulement jusques aux Cieux, mais qui penetre les Cieux, & les Cieux des Cieux, pour s'arrester devant le trône royal de Dieu, puis qu'il est écrit, Tes oraisons & tes aumônes sont montées devant Dieu. Nos parfums sensibles & materiels ne vont pas fort avant dans l'air; mais celuy-cy perce toutes les voûtes celestes, & quant à toy, tu ne dis mot; mais ton œuvre crie, & alors se fait le sacrifice où la loüange est immolée, non le bouveau, & où l'ame pleine du S. Esprit est brûlée offrant à Dieu son oblation. Quand donc vous verrez un pauvre fidele, pensez que vous voyez un autel, ne l'outragez point, ayez au contraire, de la veneration pour luy, & si quelqu'un l'outrage, accourez à son ayde, Car c'est par ce moyen que Dieu vous sera misericordieux, & qu'il vous accordera les biens qu'il vous a promis. Voilà, ce me

Chap. V. semble, une metaphore bien continuée, & si je voulois la diviſer en cinq ou ſix parties, à l'imitation de l'Auteur, pour m'écrier au bout de chacune, *Il y a là trop de figures, ce ſont des metaphores bien longues*, ne ſerois-je pas le plus imprudent, & le plus inſupportable de tous les hommes?

II. Mais pour mieux reconnoiſtre le peu d'état que l'on doit faire de cette ſeconde régle & de toutes celles dont l'Auteur a voulu éblouïr les yeux du monde, l'on doit remarquer en ſecond lieu, qu'il y a de certaines choſes qui n'ont entre elles que des rapports arbitraires, qu'il dépend de la liberté de chacun de reconnoiſtre, ou de ne reconnoiſtre pas. Tels ſont les rapports qu'il y a entre les hommes avares, & les hommes alterez, entre les étoiles des Cieux & les fleurs des campagnes, entre les pauvres, & les autels, entre l'aumône & le Sacerdoce. Mais il y en a d'autres dont les mutuelles relations ſont de droit, & d'inſtitution publique, qui ne peuvent ni eſtre rejettées, ni eſtre méconnuës de perſonne, ſans ſe rendre ou criminel, ou ridicule. Telles ſont les relations d'entre les ſtatuës des Princes, & les Princes meſmes, d'entre les images des Saints, & les Saints dans la communion Romaine, d'entre les ſimulacres des Payens, & leurs fauſſes Divinitez, d'entre les memoriaux établis de Dieu dans l'Egliſe d'Iſraël, & les choſes repreſentées par ces memoriaux. Or bien que l'on puiſſe employer les metaphores, ou les expreſſions figurées dans l'un & dans l'autre de ces deux ordres de choſes, il eſt pourtant certain que l'on s'en ſert avec plus de facilité, & que l'on les continuë plus librement dans ces dernieres que dans les autres, parce qu'on y eſt en quelque ſorte authoriſé par le conſentement gene-

Chap. V.

ral, & par les établiſſemens publics. Ainſi l'on ſe ſervira plus volontiers de la figure, en appellant l'image de la ſainte Vierge, une Vierge, l'Agneau paſchal des Iuifs, la Paſque, & l'on continuera dans ces figures plûtoſt que dans celle de Chryſoſtome que je viens d'alleguer; car d'un coſté, perſonne ne les trouve étranges, parce qu'elles naiſſent d'elles-meſmes de la nature du ſujet; & de l'autre, elles ne ſont pas capables de tromper qui que ce ſoit, parce qu'elles ont un fondement reconnu de tous. L'Auteur nous fournit luy-meſme un exemple qui juſtifie cette verité; c'eſt celuy de la Croix dont l'Egliſe Romaine chante tous les ans au Vendredy ſaint en la découvrant peu à peu au peuple, par trois fois, [a] *Ecce lignum crucis, voilà le bois de la croix*, encore que ce ſoit ſouvent une croix d'argent, ou de quelque autre matiere; La troiſieſme fois on dit, *Ecce lignum crucis in quo ſalus mundi pependit, voilà le bois de la croix où fut attaché le ſalut du Monde*; Puis on chante encore, *Crucem tuam adoramus Domine.... Ecce enim propter lignum venit gaudium in univerſo mundo, Seigneur, nous adorons ta croix, car par le bois la joye eſt entrée au monde.* On chante en ſuite, *Crux fidelis, inter omnes arbor una nobilis, nulla ſylva talem profert, fronde, flore, germine. Dulce lignum, dulces clavos, dulce pondus ſuſtinet, La croix fidele eſt glorieuſe entre tous les bois, il n'y a point de foreſt qui en produiſe de ſemblable, ſoit à l'égard de ſes feüilles, ſoit à l'égard de ſes fleurs, & de ſes fruits, Cét aymable bois porte des cloux aymables, & ſoutient un fardeau bien doux.* C'eſt ce que l'on repete juſques à neuf ou dix fois, pendant que tout le peuple adore cette Croix d'argent ou de cuivre, que le

Page 251. & 252.

[a] *Miſſal. Rom. feria 6. in paraſceve.*

Chap. V. Prestre tient en ses mains, de qui l'on dit ce qui proprement ne se peut dire que du bois de la vraye Croix; & neantmoins personne ne s'offence de cette figure, quoy qu'elle soit étrangement continuée, & l'on ne s'est jamais, dit l'Auteur mesme, persuadé que ces croix ausquelles on applique ces paroles soient réellement la Croix où Iesus-Christ a esté attaché.

III. De plus, il faut considerer qu'il y a de certaines choses qui ne pouvant entrer dans le commerce par elles-mesmes immediatement, ni se communiquer par leur propre espece, soit parce que la nature ne le souffre pas, soit parce qu'elles sont absentes & éloignées de nous, on a trouvé le moyen de les rendre communicables par d'autres, qui tiennent leur place, & la force de l'institution est telle, que l'on prend communément ces dernieres, comme si elles estoient en effet & réellement celles qu'elles nous representent. Ainsi, parce que nous ne pouvons faire entrer les choses mesmes dans nos yeux ou dans nostre imagination, la nature veut que nous prenions en leur place les idées qui nous les y representent, & parce que nous ne pouvons nous communiquer nos pensées immediatement & par elles-mesmes, nous nous les communiquons par le moyen des paroles, & les paroles dans cét usage tiennent la place, & se prennent pour les veritables sentimens de l'esprit, & parce que quand nous sommes éloignez les uns des autres, nous ne pouvons nous communiquer immediatement nos paroles, nous nous parlons par le moyen de l'Ecriture, & dans cét usage les lettres ou les caracteres tiennent la place & se prennent pour les paroles, & pour les pensées. C'est de là qu'est venu l'art de faire des images, afin

de jouyr en quelque sorte de la veuë, & de la presence des personnes que nous aymons encore qu'elles soient absentes de nous, & la coûtume de donner des gages, lors qu'on ne peut encore donner la chose promise, & l'inclination de garder les Reliques des Saints pour nous tenir lieu, en quelque maniere, de leurs personnes. Or il est certain que quand on parle de ces sortes de choses-là, on les confond d'ordinaire avec celles dont elles tiennent la place, on leur en donne les noms & les titres, & reciproquement on attribuë à la chose representée ce qui proprement ne peut appartenir qu'à celle qui la represente, ce qui fait en mesme temps une double figure, mais qui ne laisse pas, toute double qu'elle est, d'estre fort facile & fort intelligible, encore qu'elle soit continuée jusques à n'en sortir jamais. Ainsi, dans le langage ordinaire, nous donnons presque toûjours aux pensées, aux paroles, & aux lettres, les noms des choses & des affaires qu'elles nous representent. On appelle, *la Paix*, *la Guerre*, *la Vie*, *la Mort*, *les Edits*, *les Arrests*, & generalement toutes choses, ce qui à proprement parler, n'en est qu'une idée, ou une image qui les exprime. Ainsi parce que dans le commerce de la charité, les pauvres nous tiennent la place de Iesus-Christ, les SS. Peres n'ont pas fait difficulté de les confondre avec Iesus-Christ mesme, soit en leur donnant son nom, soit en luy attribuant ce qui n'appartient proprement qu'aux pauvres. Chap. V.

Ie me contenteray d'en rapporter un exemple de Chrysostome, entre un grand nombre qu'on en pourroit alleguer, [a] *Imitons*, dit-il, *la pieté des femmes de l'Evangile, qui ne se lasserent pas de donner de leurs biens à Iesus-Christ mesme, jusques*

[a] *Homil. 88. al. 89. in Matth.*

Chap. V. *aprés ſa mort. Imitons-les, nous qui ſommes des hommes, & n'abandonnons jamais le Seigneur dans ſes tentations. Si les femmes ont expoſé pour luy leurs biens & leurs vies, quand il a eſté mort, quel ſera noſtre crime, de ne daigner pas le nourrir quand il a faim, ni le reveſtir quand il eſt nud, ni prendre garde ſeulement à luy quand il demande l'aumoſne? Si vous le voyiez luy-meſme, dites-vous, vous luy donneriez tout voſtre bien. Et n'eſt-ce pas luy-meſme qui ſe preſente à vous maintenant? N'a-t-il pas dit qu'il eſt celuy que vous voyez? Pourquoy donc ne luy donnez-vous pas tout ce que vous poſſedez, puiſque vous entendez qu'il vous dit, que tout ce que vous ferez aux pauvres luy ſera fait? Il n'importe à qui vous donniez, ou à celuy qui eſt preſent devant vous, ou à celuy que les femmes avoient devant leurs yeux, car vous n'avez pas moins aujourd'huy, qu'avoient les femmes quand elles le nourriſſoient: vous avez meſme davantage. Ne ſoyez pas étonnez de ce que je dis, car il y a bien de la difference entre le nourrir luy-meſme preſent, luy qui peut attirer à ſoy les ames les plus dures, & avoir ſoin d'un pauvre, & d'un impotent à cauſe de ſes paroles. En effet, dans la premiere de ces occaſions, ſa veuë & la majeſté de ſa preſence partage avec vous l'honneur de ce que vous faites; mais dans la ſeconde, l'action tout entiere eſt la gloire de voſtre miſericorde, & la marque de reſpect que vous luy donnez en nourriſſant & entretenant voſtre frere, & celuy qui le ſert avec vous, par la ſeule force de ſes paroles, eſt bien plus grande. Ayez donc ſoin de luy, & entretenez-le, en croyant à celuy qui reçoit ce que vous donnez, & qui vous ordonne de le donner. Si vous ne luy donnez de vos biens,*

biens, n'esperez pas qu'il vous donne son Royaume; Chap. V.
mais si vous ne le dédaignez pas, il ne vous precipitera pas aussi dans son Enfer; si vous ne le mépriſez pas quand vous le rencontrerez, il ne vous damnera pas aussi; au lieu que si vous le mépriſez, vostre crime en deviendra bien plus grand, puisque c'est luy-mesme qui est mépriſé. C'est ainsi que saint Paul le persecutoit quand il persecutoit les fidelles, & pour cette raison il luy crie, Pourquoy me persecutes-tu? Soyons donc diſposez, quand nous donnons l'aumône comme si nous la donnions à Iesus-Christ mesme: car en effet, ses paroles sont plus croyables que nostre veuë. Quand donc vous verrez un pauvre, souvenez-vous des paroles de Iesu-Christ, où il nous declare que c'est luy-mesme qui est nourry de vostre aumône. Car encore que ce qui vous paroiſt ne soit pas Iesus-Christ, si est-ce que c'est luy qui sous cette figure demande & reçoit vostre aumône. Ayez donc honte de voir Iesus-Christ mendiant, ou plûtost ayez honte de ne luy donner rien quand il mendie. Car c'est là proprement où est la honte, & le crime, & la peine. Ce qu'il mendie, c'est un effet de sa bonté, & nous avons sujet de nous en glorifier. Mais ce que vous ne luy donnez rien, c'est un effet de vostre cruauté. Que si maintenant vous ne croyez pas que ce soit luy que vous dédaignez, quand vous dédaignez un pauvre, vous le croirez un jour, lors que comparoiſſant devant luy, il vous dira, entant que vous ne l'avez pas fait à un de ces petits, vous ne me l'avez pas fait. A Dieu ne plaise que nous le connoiſſions de cette sorte. Croyons plûtost à sa parole, & rendons luy nostre fruit pour ouïr de sa bouche la voix heureuse qui nous introduira dans son Royaume. Y eut-il jamais rien de plus

Chap. V. mal avancé que cette regle de l'Auteur, que les metaphores ne peuvent estre continuées, ni rien de plus mal concerté que de nous alleguer en preuve l'exemple de Chrysostome.

IV. Il faut encore se souvenir qu'il y a des choses qui ont, non des relations froides & mortes, avec d'autres qu'elles representent, mais des relations actives & efficaces qui font qu'elles nous en communiquent la vertu, & nous font joüir de toute leur force. Telles sont les lettres des Princes qui pourvoyent un Officier de quelque charge, ou qui donnent amnistie de quelque crime. Tels sont les papiers qui portent donation de quelques biens, & mille choses semblables. Or en tous ces cas la figure est encore plus recevable que dans les autres qué je viens de rapporter, parce que dans la poursuite de ces sortes de choses, nous desirons plus leur vertu que leur substance; de sorte que nos desirs estant contens, nous ne faisons pas difficulté de dire, que nous avons les choses mesmes. C'est peut-estre ce qui fait que dans la communion Romaine, où l'on est persuadé que les Saints operent par leurs Reliques. On n'est pas scandalisé d'entendre dire toutes les fois que l'on transporte les Reliques de quelques Saints dans une nouvelle Eglise qui leur a esté destinée, [a] *Levez-vous, ô Saints de Dieu, sortez de vos demeures, & venez aux lieux qui vous ont esté preparez. Levez-vous, ô Saints de Dieu, quittez vos demeures, & venez sanctifier ces lieux, beniſſez le peuple, & conservez-nous en paix nous pauvres hommes pecheurs. Marchez, ô Saints de Dieu, entrez dans la cité du Seigneur. Car on vous a basty une Eglise nouvelle, où les peuples doivent venir adorer la Majesté de Dieu.* L'on ne s'imagine pas pour cela que ces Reliques soient

[a] *Pontifical. Rom. tit. de Dedic. Eccles.*

les perſonnes de ces Saints vivans en corps, & en ame, capables de marcher, & de faire les autres actions qui leur ſont attribuées. C'eſt, à mon avis, pour cette meſme raiſon que les Iſraëlites attribuoient autrefois à l'Arche de l'Alliance, le nom de Dieu, & en parloient comme ſi elle euſt eſté Dieu, meſme, & reciproquement ils attribuoient à Dieu ce qui ne pouvoit proprement appartenir qu'à ce ſymbole efficace de ſa preſence & de ſa communion. Cela ſe void particulierement dans le Pſeaume 24. *Portes, élevez vos linteaux, & vous huis eternels hauſſez-vous, & le Roy de gloire entrera. Qui eſt ce Roy de gloire? C'eſt le Seigneur fort & puiſſant, le Seigneur puiſſant en bataille.* Et dans le Pſeaume 68. qui fut compoſé lors que l'arche fut conduite en la montagne de Sion, où entre autres choſes il eſt dit, *ô Dieu l'ont'a veu marcher, l'on a veu marcher, mon Dieu fort, qui eſt mon Roy, au lieu Saint. Les Chantres alloient devant, puis apres les joüeurs d'inſtrumens, & au milieu eſtoient les jeunes filles ſonnant du tambour.* Chap. V.

V. I'ajouteray une cinquiéme obſervation, qui n'eſt pas peu conſiderable; c'eſt que quand un objet ſe rend preſent à noſtre ame, & qu'il y fait une impreſſion plus forte que les objets ordinaires, nous avons accoûtumé d'en parler comme s'il eſtoit corporellement preſent devant nos yeux. Ainſi, Paula & Euſtochium dans [a] S. Hierôme aſſeurent Marcella, à qui elles écrivent, que *toutes les fois qu'elles entroient dans le ſepulchre de Ieſus-Chriſt, elles y voyoient le Sauveur giſant enveloppé de ſon linceul.* Et [b] Gregoire de Nyſſe parlant de l'Evangile proteſte, *qu'il y void le Fils de l'homme venant aux nuées du Ciel, & marchant dans les airs de meſme que s'il marchoit*

[a] *Epiſt. ad Marcel.*

[b] *De Pauperum amand. orat.* 1.

Chap. V. *sur la terre.* Mais pour faire voir quelle est la force de cette figure, & jusques où elle peut aller, je me contenteray de produire cét exemple de Chrysosto-

c *Hom. 14 ad pop. ant.*

me, [c] *Ie suis obligé de travailler encore*, dit-il, *a arracher de vos esprits la detestable coûtume de jurer, & pour cét effet, je me sers encore des exhortations que je vous ay déja faites. Ie vous ay conjurez de prendre la teste de Iean Baptiste, couppée & separée d'avec son corps, & degoutante de sang encore tout fumant, & de vous retirer en cét estat chacun dans sa maison, & de penser que vous la voyez devant vos yeux qui vous fait oüir sa voix, & vous dit, Ayez le jurement en horreur. C'est le meurtrier qui m'a mis à mort. Le jurement a fait ce que l'aigreur de la censure n'avoit pû faire. La necessité de se parjurer est venuë à bout d'une chose que la colere d'un tyran n'avoit pas eu la force d'accomplir. Car quand le tyran a esté publiquement repris, il l'a genereusement souffert; mais quand il a esté engagé par la necessité du jurement, alors il a tranché cette teste bien-heureuse. Ie vous demande donc encore la mesme chose, & je ne cesseray de vous la demander, qu'en quelque lieu que nous allions nous y portions cette teste, & que nous la montrions à chacun cette teste qui crie, & qui accuse hautement les juremens. Car voyant les yeux de cette teste regardant & menaçant les jureurs d'une façon si terrible, quelques froids & lâches que nous soyons, elle nous donnera de la frayeur, qui nous servira d'une forte bride pour nous retenir dans le devoir, & détourner avec facilité nostre langue des juremens, & l'empescher de s'y emporter.*

VI. Cette remarque a lieu encore plus particulierement toutes les fois que les actes internes de l'ame sur ses objets sont representez exterieurement par

quelques actes corporels qu'on exerce sur une matiere ; car alors il est presque inévitable que l'on ne parle de ce qui se passe interieurement, & dans le commerce de l'esprit, comme si cela se faisoit réellement, & corporellement. Ainsi, je ne doute pas qu'une personne devote dans la communion Romaine se trouvant prosterné aux pieds d'un Crucifix, ne parle de Iesus-Christ, comme si réellement elle le voyoit attaché à la croix, poussant ces derniers & tristes accens, & mourant pour les pechez du monde, ou comme si réellement elle recueilloit son sang distillant de ses playes, & qu'elle ne soit touchée de ses tourmens, comme si dans ces mesmes momens le Seigneur Iesus les souffroit devant ses yeux. C'est ainsi que S. Chrysostome parle de ce qui se fait mystiquement & spirituellement au Bapteſme, comme si cela se passoit réellement & corporellement. [a] *Le Bapteſme*, dit-il, *est un pacte, & une alliance, que nous faisons avec Dieu, mais une alliance bien differente de celle du premier homme. Là le serviteur traita avec son maistre ; & icy l'amy traite avec son amy. Là il fut dit, le jour que tu mangeras, tu mourras ; icy il n'y a point de menaces. Là Dieu vint vers Adam, & le trouva nud ; icy de mesme, Dieu vient & nous trouve nuds, mais cette nudité-là venoit du peché ; celle-cy vient de la grace de la reconciliation. Adam s'estoit dépoüillé de sa gloire ; & icy l'on se dépoüille du vieil homme ; car avant que de sortir hors de l'eau, l'on s'en dépoüille aussi facilement qu'on s'est dépoüillé de ses vestemens. Le baptisé est oint à la façon des Atletes, qui sont sur le point d'entrer dans la lice & en mesme temps il naist, non à la façon des hommes dans la nature, qui se forment peu à peu, mais il naist en un moment. Les Sacrificateurs anciens*

[a] *Hom. 6. in Epist. ad Coloss.*

Chap. V.

Chap. V. *estoient oints à la teste, à l'oreille, & à la main; mais celuy-cy est oint par tout, parce que ce n'est pas une huile d'instruction seulement, c'en est une de combat & d'exercice. Il devient une autre creature; car en faisant profession de croire la vie eternelle, il se declare une autre creature. Dieu prit autrefois la poudre de la terre, & en fit un homme; mais icy il prend le S. Esprit, c'est de luy que ce nouvel homme est formé; c'est de luy qu'il est composé, comme le fut Iesus-Christ dans le sein de la Vierge. Et ne pensez pas que vous soyez en terre, sous ombre que vous voyez la terre sous vos pieds. Vous avez esté transportez dans le Ciel. C'est là où se font ces choses parmy les SS. Anges. Dieu prend vostre ame, & la met là-haut dans le Ciel; c'est là-haut qu'il la reforme, & qu'il vous y place près de son trône royal. I'avouë que ce nouvel homme se forme dans l'eau, mais il reçoit bien autrement le soufflle qui l'anime, Dieu apres l'avoir formé, n'ameine pas vers luy les bestes de la terre, mais les Demons, & le chef des Demons, disant, Marchez sur les Serpens & sur les Scorpions. Dans cette nouvelle creation il n'est pas dit, Faisons l'homme à nostre image & à nostre semblance; mais qu'est-ce qui est dit, il leur a donné ce droit d'estre faits enfans de Dieu, ils sont nez de Dieu. Mais en suite; afin que vous n'écoutiez plus le Serpent, il vous fait dire, Ie renonce à toy, comme si vous disiez, je ne t'écouteray plus du tout, & afin qu'il ne vous seduise pas par d'autres moyens, vous ajoûtez, & à ta pompe, & à ta servitude & à tes Anges. Ce nouvel homme est établi, non plus pour garder le jardin d'Eden, mais pour converser dans les Cieux; Nostre Pere, dit-il, qui es aux Cieux, &, Ta volonté soit faite en la terre, comme dans les Cieux. Ce n'est ni un*

enfant qui tombe sur sa face, ni un homme qui voye des arbres & des fontaines, car d'abord il embrasse son Seigneur. En effet, vous estes meslé avec Christ, vous estes enlevé pour vous aller unir à ce corps qui est là-haut assis dans les Cieux, d'où il n'est pas permis au Demon d'approcher, & où il n'y a point de femme foible & fragile qu'il puisse seduire; car en Christ il n'y a aucune difference de sexe, & si vous ne descendez vers le Tentateur, il ne sauroit monter jusques à vous, car vous estes dans les Cieux, & l'entrée des Cieux est interdite au Demon. Voilà de quelle maniere les S. Peres parlent communément du Baptesme, parce que c'est une action mystique, où ce qui se passe à l'égard de l'ame est representé par des choses visibles, qui donnent comme un corps aux objets, les rendant en quelque sorte sensibles, ce qui fait bien voir qu'il n'y a pas grande confiance à prendre en cette seconde regle, que l'Auteur nous a donnée, Que les metaphores ne doivent pas estre continuées. Ch. V.

VII. Mais si chacune de ces remarques que je viens de faire, donne lieu à pousser & à continuer la metaphore, que dira-t-on d'un sujet où elles se trouvent toutes assemblées? Ne m'avouëra-t-on pas que la figure y est admise plus facilement, & plus heureusement continuée, que dans les autres, où il n'y a qu'une ou deux de ces choses qui en autorise l'usage? Or c'est precisément le sujet du saint Sacrement dont nous sommes en question. Car le pain & le vin ont des rapports de ressemblance & de conformité au corps & au sang du Sauveur, selon la doctrine des Peres. De plus, ces rapports sont établis par le droit public de la Religion, & reconnus communément par les Chrestiens en vertu de l'institution de Iesus-

Chap. V. Christ mesme. Et non seulement cela, mais ils en tiennent la place en la mesme maniere que les paroles tiennent celle des pensées, & que les caracteres, ou les lettres tiennent celles des paroles, & que les gages tiennent celles des choses promises, & les images celles des personnes absentes, selon la doctrine de S. Augustin, de S. Chrysostome, de S. Gaudence, & generalement de tous les Peres. Et non seulement ils en tiennent la place, mais ils nous en font ressentir la vertu, en la remission des pechez & en la sanctification du cœur; Ils rendent, outre cela, le corps & le sang de Iesus-Christ tellement presens à nostre ame, que l'impression de ces divins objets se fait d'une maniere incomparablement plus forte dans la communion du Sacrement, qu'elle ne se fait par le ministere de la parole: & enfin, ce qui s'y passe de spirituel, ou de mystique, y est representé par des choses corporelles. Tout cela donc joint ensemble, fait que la figure y est d'un usage presque naturel, elle y naist d'elle-mesme, & le langage de la foy ne s'en peut presque passer: d'où il s'ensuit, qu'il ne faut pas trouver étrange si les SS. Peres s'en sont servis, & s'ils y ont persisté quelquefois assez longuement.

Mais avec tout cela, il est certain que les SS. Peres ne s'y sont point engagez plus avant qu'il ne faloit, & pour faire voir qu'il n'y a jamais eû rien de si mal-avancé que cette longueur excessive des metaphores, je ne demande que deux choses, l'une que l'on me donne un peu d'attention, & l'autre, que l'on se défasse du desir d'estre trompé. Sur l'esperance de ces deux choses, j'examineray ce fameux exemple tiré de S. Chrysostome, que [a] l'Auteur a produit avec tant de complaisance, & de satisfaction, & je ne luy osteray rien ni du jour, ni des gra-

[a] *Pag. 110. & seq.*

ces dont il luy a plû de le rehausser. Voicy comme il le rapporte, *Ces paroles de l'Apostre*, dit Chrysostome, [b] *Le calice de benediction que nous benissons, n'est il pas la communion du sang de Iesus-Christ? ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foy dans les esprits. Car elles nous enseignent que ce qui est dans le calice est le mesme sang qui a coulé du costé du Sauveur percé sur la Croix.* Sur cela l'Auteur fait sa remarque en ces termes; *Le voilà*, dit il, *entré dans la metaphore selon les Ministres, & dans une étrange metaphore. Car, sans doute, pour marquer simplement que du vin est la figure du sang de Iesus-Christ il seroit assez surprenant de dire, que ce qui est dans le calice est le mesme sang qui a coulé du costé du Sauveur.* Chap. V.

[b] Hom. 24. in 1. Cor.

Voilà déja deux dépravations essencielles du texte de Chrysostome; l'une en ces mots, *Ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foy*; & l'autre en ceux-cy, *est le mesme sang qui a coulé.* Il faloit traduire, *l'Apostre a parlé fort fidelement, & fort terriblement; car ce qu'il a dit est cecy, Ce qui est dans le calice est ce qui a coulé du costé.* Iamais il ne se fit une plus belle entrée dans la metaphore, que celle-là; car il veut dire, que S. Paul a parlé le langage de la foy, & de la devotion, qui est un langage tout mystique, un langage tout de l'ame, & non du corps, tout attaché non à la matiere visible, mais à la grace intelligible, non à la substance réelle du sang de Christ contenu dans ses veines, mais à ce sang épandu, tiré de son costé, & coulant le long de sa croix en terre, au jour de son immolation. Ainsi, ce S. Pere entre dans la metaphore, d'une façon si belle & si intelligible, que quand il auroit parlé proprement, il ne pouvoit rien dire de plus éloigné de la presence réelle.

Chap. V. *Mais voyons*, dit l'Auteur, *de quelle sorte il y continuë. Iesus-Christ, dit ce Saint, un peu après.* Vn peu apres ; il ne faut pas aller si viste, puis qu'il y a entre deux une grande page de discours, que l'Auteur ne peut avoir supprimée que par une adresse reprochable, parce qu'elle contient beaucoup de choses qui font évidemment connoistre la metaphore : comme ce qu'il ajoûte sur ces paroles, *Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps de Christ ? Pourquoy*, dit-il, *ne s'est-il pas servy du terme de participation ? C'est parce qu'il a voulu marquer quelque chose de plus, & signifier une plus particuliere liaison. Et en effet, nous ne communiquons pas à Christ par participation seulement, ou par reception, mais par unité. Car comme ce corps-là est uny à Christ, de mesme nous luy sommes unis par le moyen de ce pain.* Et ce qu'il dit sur ces autres paroles de S. Paul, *Nous qui sommes plusieurs sommes un seul pain, & un seul corps. C'est comme s'il disoit, Pourquoy parlay-je de communion ? Nous sommes ce mesme corps. Car qu'est-ce qu'est le pain ? C'est le corps de Christ. Et qu'est-ce que sont faits ceux qui le reçoivent, ils sont faits le corps de Christ. Non certes plusieurs corps, mais un seul ; car comme le pain est composé de plusieurs grains joints ensemble, qui ne paroissent pas, mais qui ne laissent pas pourtant d'estre, estant tellement joints qu'on ne les sauroit discerner : de mesme sommes nous unis à Christ & entre nous. Car vous n'estes pas nourris l'un d'un corps, & l'autre d'un autre, mais tous d'un mesme corps. Et pour cette raison, l'Apostre ajoûte, que nous sommes tous participans d'un mesme pain. Que si nous participons tous d'un mesme pain, & que nous soyons tous faits une mesme*

choſe, pourquoy ne nous aymons-nous pas, pour eſtre encore une meſme choſe à cét égard? Eſt-ce perſiſter trop long-temps dans la metaphore, & l'Auteur a-t-il eu raiſon de nous alleguer cét exemple? Chap. V.

Mais il le faut encore écouter, *Voyons*, dit-il, *de quelle ſorte il y continuë, Ieſus-Chriſt (dit ce Saint un peu aprés) ne s'eſt pas contenté de livrer ſon corps à la mort pour nous; mais parce que la premiere chair qui avoit eſté formée de la terre avoit eſté privée de la vie, & aſſujettie à la mort par le peché, il a formé, pour le dire ainſi, une autre ſubſtance, & comme un levain, aſſavoir ſa chair, qui, quoy que d'une meſme nature que la noſtre, eſtoit neantmoins exempte de peché, & pleine de vie; & il l'a donnée à tous, afin que tous en fuſſent nourris, & que ſe dépouïllant de cette ancienne chair, ils peuſſent eſtre renouvellez par cette chair nouvelle. Il faut remarquer que l'Apoſtre parlant des Iuifs, ne dit pas qu'ils ſont participans de Dieu, mais ſeulement qu'ils ſont participans de l'autel, parce que ce qui s'offroit autrefois ſur l'ancien autel devoit eſtre conſumé par le feu. Il n'en eſt pas de meſme du corps de Ieſus-Chriſt. Et en quoy conſiſte cette difference? En ce qu'il ſe fait une communication de ce meſme corps à tous les fideles, & qu'ainſi nous ne ſommes pas participans de l'autel, mais du corps meſme de Ieſus-Chriſt.* Iuſques-là S. Chryſoſtome. Surquoy l'Auteur nous dit, dans cét enjoüement qui luy ſied ſi bien; *que la metaphore commence à eſtre un peu longue, & qu'il s'aſſeure qu'il n'y a point de Calviniſte qui n'en ſoit importuné.*

Ie ne ſay qui ſont ces Calviniſtes dont il parle; mais je ſens bien que je ne ſuis point du tout importuné de ces paroles de S. Chryſoſtome où je ne dé-

Chap. V. couvre, dans mon sens, aucune metaphore, tout s'y disant non du Sacrement, mais de l'objet representé par le Sacrement, c'est à dire, du corps mesme de Iesus-Christ, sans exaggeration, & sans figure, à la reserve du terme de *nourrir*, qui est tiré de l'effet corporel de la communion, & transferé fort intelligiblement à l'effet que le corps du Sauveur produit dans nos ames. Que l'Auteur nous explique, s'il luy plaist, de quelle sorte il entend cette nourriture. Est-ce que la substance du corps de Christ nourrisse nos corps? Non sans doute. Est-ce que cette substance nourrisse nos ames? encore moins. N'est-ce donc pas que le corps de Iesus-Christ comme cause meritoire de nostre salut, console & fortifie nos ames entant que c'est un objet qui nous est moralement appliqué? on ne le peut entendre autrement. Qu'il nous dise encore de quelle sorte il entend que la chair de Iesus-Christ nous sanctifie, & nous communique la vie. N'est-ce pas de mesme en qualité de cause meritoire qui nous a acquis l'Esprit de sanctification & le droit à l'immortalité? Qu'il nous dise, enfin, de quelle sorte il entend que les Iuifs participoient à l'Autel, si c'est en mangeant sa substance, ou autrement? Car les éclaircissemens qu'il nous donnera sur ces trois choses feront voir évidemment que le sens de Chrysostome ne sauroit estre plus contraire qu'il est à la presence réelle, puis que le corps de Iesus-Christ ne nous pouvant ni nourrir, ni sanctifier, ni communiquer la vie, que moralement, comme un objet receu par la foy, & non par la masse de sa substance, & S. Chrysostome l'établissant present au Sacrement en cette qualité, il s'ensuit qu'il a entendu une presence d'objet, & d'efficace, & non de substance. Et si les Iuifs n'ont point participé à l'Au-

tel en mangeant sa substance, quelle apparence y a-t-il que Chrysostome vueille que nous mangions immediatement celle du corps de nostre Sauveur? Chap. V.

Allons plus avant; *Saint Chrysostome*, dit l'Auteur, *n'a pas envie de sortir si-tost de la metaphore. Il établit sur cette verité l'instruction importante qu'il donne aux fideles de ne s'approcher de ce terrible & redoutable sacrifice, comme il l'appelle, qu'avec un esprit de paix, & une ardente charité, afin d'estre dignes d'aller au devant de Iesus-Christ dans les airs quand il descendra du Ciel à la fin des siecles; puis reprenant sa pretenduë metaphore.*

En verité, je suis importuné, non des metaphores de Chrysostome qui me laissent fort en repos, mais des supercheries de l'Auteur qui deviennent insupportables. Il passe deux grandes pages, afin que sous le benefice de son silence, sa pretenduë continuation de metaphore qu'il nous objecte, paroisse mieux. Il nous fait seulement une petite paraphrase de ce qui se lit à la fin, ou pour mieux dire, il nous fait une insigne corruption du sens & des pensées de Chrysostome, parce qu'elles luy sont tout à fait contraires. Voicy de quelle sorte ce Saint s'explique. *Ayons soin*, dit il, *de garder l'unité mutuelle qui doit estre entre nous. Car c'est à cela que nous sollicite cette terrible & redoutable victime, nous commandant que nous nous approchions d'elle avec un esprit de concorde, & une ardente charité, & qu'ainsi, estant faits des aigles, nous nous envolions jusques au Ciel mesme. Car là où sera le corps mort, là, dit-il, seront aussi les Aigles. Il appelle son corps un corps mort, à cause de sa mort, parce que s'il ne fust mort nous ne nous serions jamais relevez. Il nous appelle aussi des aigles pour montrer que celuy qui s'approche*

Chap. V. *de ce corps doit estre élevé, & n'avoir rien de commun avec la terre, qu'il ne doit pas se traisner ni ramper icy bas, mais voler incessamment en haut, & regarder vers le Soleil de Iustice, & avoir l'œil de l'entendement clairvoyant. Car cette Table est la Table des Aigles & non des Corneilles. En effet, ceux qui maintenant en joüissent dignement iront au devant de luy quand il descendra des Cieux, au lieu que ceux qui s'en approchent indignement souffriront les dernieres peines.* Que veulent dire ce Corps mort, ces Aigles, ce Vol vers les Cieux, cét Oeil de l'entendement clairvoyant ! Toute cette suite de discours nous enseigne qu'il ne faut pas s'arrester aux choses proposées pour y chercher Iesus-Christ, mais élever nos esprits en haut pour y trouver ce corps qui a esté mort, & qui est maintenant dans la gloire eternelle, d'où il doit venir pour nostre redemption. Saint Chrysostome s'en explique de mesme ailleurs. [a] *Qu'est-ce*, dit-il, *qu'entendre charnellement les paroles de Iesus-Christ ? C'est regarder seulement aux choses proposées sans penser à rien plus. C'est ce que veut dire charnellement. Car il ne faut pas ainsi juger des choses que nous voyons : mais il faut considerer tous les mysteres par les yeux interieurs. C'est ce que veut dire spirituellement.*

[a] *Homil. 46. in Ioan.*

Mais continuons l'examen de ce que l'Auteur en produit, *reprenant*, dit-il, *sa pretenduë metaphore, il ajoûte, s'il est vray qu'il n'y a personne assez temeraire pour recevoir avec incivilité, & indifference un Roy qui le viendroit visiter, mais que dis-je recevoir un Roy ? qui vueille toucher ses habits avec trop de familiarité, & avec trop peu de respect, quand mesme il seroit dans un desert, & qu'il n'y*

auroit personne à sa suite ; si dis-je personne n'est assez hardy pour toucher seulement l'habit d'un homme, comment serons-nous assez temeraires pour recevoir en nous avec deshonneur, & avec injure, le corps de Dieu mesme, qui est infiniment élevé au dessus de tous les Roys ? Ce corps qui est si pur, & en qui il ne peut y avoir la moindre tache, qui a esté uny, & qui habite avec la divinité, par lequel nous recevons l'estre & la vie, & par lequel les portes d'enfer ont esté brisées & les voûtes des Cieux ouvertes. Iusques là S. Chrysostome a parlé, & l'Auteur continuant dans ses gayetez, y faitcette reflexion. *En verité*, dit il, *c'est trop de metaphores, & les Calvinistes auroient beaucoup de raison de dire à S. Chrysostome s'il avoit esté dans leur opinion, que sa comparaison n'est pas bien juste. Car encore qu'on touche avec moins de respect les habits d'un Roy que sa personne, on les respecte neantmoins autant, & souvent davantage que son image.* Chap. V.

Que l Auteur est content de soy-mesme, & qu'il a de joye de nous maltraitter si fort par les metaphores ! Mais je ne sçay si sa joye est trop bien fondée ; puis que dans nostre sentiment ces paroles se rapportent au corps mesme de Iesus-Christ, que nous recevons en son Sacrement, ou en son Symbole, lors que nous participons à la sainte table. Et si dans l'acte de nostre communion nous élevons nostre ame au Ciel avec les sentimens de respect & d'humilité, que nous devons avoir pour une si redoutable Majesté, qui daigne se communiquer à nous, il n'y a point de doute que nous le recevons dignement d'une reception Sacramentale, qui est accompagnée d'une autre reception immediate, que nous faisons de luy-mesme en nostre ame, par

Chap. V. les actes de la devotion & de la foy ; au lieu que ceux qui le prennent en son Symbole d'une maniere profane, sans estre touchez de la grandeur de ce mystere, sans élever leurs pensées jusques à l'objet qu'il nous represente, le prennent symboliquement & mediatement en son Sacrement ; il est vray ; mais ils le prennent avec outrage & injure ; & cette reception indigne, qui n'est point accompagnée de la spirituelle & immediate, ne produit autre effet que la condamnation de ces miserables. C'est le sens de Chrysostome, comme il paroist par les paroles qui precedent celles que l'Auteur a rapportées, où il veut que dans l'acte de la communion nous soyons des aigles, qui nous envolions au Ciel mesme, où est le corps mort, que nous cherchons, & non des corneilles qui ne regardent que la terre. Car que veut dire cette exhortation sinon, que quand nous le recevons en son signe, nostre ame doit aller jusqu'à luy-mesme dans son Ciel, regarder au Soleil de Iustice pour estre éblouïs de ses rayons, & ne s'arrester pas simplement aux choses qui nous sont proposées ? Car c'est le moyen de le recevoir sacramentalement sans deshonneur & sans injure, & de le recevoir en luy-mesme spirituellement. Or j'avouë qu'il y a quelque figure dans les termes de Chrysostome ; mais ce n'est pas celle que l'Auteur s'imagine que nous y mettons, qui donne au Sacrement le nom du corps de Iesus-Christ. C'en est une autre toute opposée, qui attribuë au corps de Iesus-Christ des choses, qui ne se verifient qu'en son signe. Elle consiste en ces mots, *Nous prenons le corps de celuy, qui est Dieu sur toutes choses* (car c'est ainsi qu'il faut traduire, & non, comme a fait l'Auteur; *Nous recevons en nous le corps de Dieu mesme*)

à peu

à peu prés comme les Israëlites disoient, que *Dieu entroit, & qu'il marchoit*, lors que son arche estoit portée dans le sanctuaire. Chap. V.

Mais (ajoûte l'Auteur) *Nonobstant ces belles raisons, Chrysostome ne laisse pas de continuer; Ne soyons pas je vous prie*, dit-il, *homicides de nous mesmes; mais approchons nous de ce divin corps avec beaucoup de crainte, & avec une extresme pureté; & en le considerant lors qu'on vous le presente, dites-en vous-mesmes, c'est ce corps qui fait que je ne suis plus captif, que je suis libre. C'est ce corps, qui me fait esperer, que j'entreray un jour dans le Ciel, & que je joüiray de tous les biens qui s'y rencontrent; que j'obtiendray la vie eternelle; que je seray élevé à l'estat des Anges, & que je seray receu en la compagnie de Iesus-Christ. La mort n'a pû détruire ce Corps par les cloux dont il a esté percé, ni par les coups dont il a esté meurtry. Le Soleil voyant ce Corps attaché à une Croix, en a détourné ses rayons.* Sur ces paroles l'Auteur est saisi d'un nouveau transport, le cœur luy bondit dans le sein, & l'oblige de s'écrier, *Vit-on jamais une metaphore si longue! Mais que les Calvinistes ne s'ennuyent pas.*

Sans mentir, si le sujet que nous traittons nous permettoit de trouver du divertissement dans les erreurs de nostre prochain, il y auroit dequoy se desennuyer dans une si longue suite de songes & de chimeres. Car quelle metaphore y a-t-il dans ces paroles? nostre ame ne s'approche-t-elle pas veritablement du Corps divin, qui nous est presenté dans la communion, & a mesure que nous voyons son Sacrement, ne nous souvenons-nous pas du fruit qui nous revient des souffrances de ce sacré Corps?

Chap. V. C'est une chose estrange que l'Auteur ne puisse pas se mettre dans l'esprit la maxime que Chrysostome

a *Homil.* 83. *in Matth.* mesme nous donne ailleurs en ces termes, [a] *Iesus-Christ ne nous a icy rien donné de sensible, mais ce qu'il nous donne par le moyen des choses sensibles, est tout intelligible.*

Mais voyons encore ce que l'Auteur produit; *Chrysostome*, dit-il, *persiste encore & ajoûte, Ce corps en souffrant la mort, a fait déchirer le voyle du Temple, fendre les pierres, & trembler la terre. Voylà ce mesme corps qui a esté ensanglanté, & qui ayant esté frappé d'une lance, a versé deux fontaines salutaires à toute la terre, l'une de sang, & l'autre d'eau..... Et c'est ce corps que Jesus-Christ nous a donné, & à tenir, & à manger par un excés prodigieux de son amour. Approchons-nous du corps de Iesus-Christ avec beaucoup de ferveur, & avec une ardente charité, & n'attirons pas sur nous la severité de ses chastimens. Car il est sans doute que nous serons punis avec d'autant plus de rigueur, que nous aurons receu plus de bien-faits. Autrefois les Mages ont témoigné de la réverence pour ce divin corps, lors mesme qu'il estoit couché sur une créche & dans une estable. Ces hommes infideles & barbares ayant quitté leurs maisons & leurs pays, firent un grand voyage pour l'aller trouver; & estant arrivez où il estoit, ils l'adorerent avec une crainte respectueuse, & une profonde reverence. Imitons au moins, ces barbares, nous qui sommes citoyens du Ciel. Ils trouverent Iesus-Christ dans une cabane, & dans une étable, & sans y voir rien de pareil à ce que vous voyez maintenant. Ils s'en approcherent avec beaucoup de respect & d'humilité. Quant à vous, ce n'est plus sur une créche que vous*

le voyez. C'eſt ſur un Autel. Ce n'eſt plus entre les bras d'une femme, c'eſt entre les mains du Preſtre, & ſous les aîles du S. Eſprit qui couvre les oblations ſacrées avec une multitude infinie d'eſprits bien-heureux qui l'environnent. Là-deſſus, l'Auteur ne manque pas de nous faire ouïr une de ſes exclamations. *Y eut-il jamais d'énigme pareil à celuy-là*, dit-il, *ſi l'on explique ces paroles au ſens des Calviniſtes ?* Chap. V.

Mais faut-il faire tant de bruit lors qu'on dit des choſes ſi foibles ? I'avouë que l'enigme ſeroit terrible ſi l'on rapportoit ces paroles au Sacrement, comme l'Auteur s'imagine qu'il faut faire. Car le Sacrement n'a jamais eſté mis en croix ; jamais il n'a eſté enſanglanté, ni frappé d'une lance, ni n'a verſé ſur la terre du ſang & de l'eau. Iamais les Mages ne l'ont adoré, ni n'ont pour cela quitté leurs maiſons & leur pais. Tout ce que dit donc S. Chryſoſtome ſe rapporte non au pain ou au vin, mais au corps meſme de Ieſus-Chriſt, le vray & unique objet de noſtre foy, & de noſtre devotion, dans la celebration de l'Euchariſtie. Il eſt vray qu'il y a de la figure dans ſes paroles ; mais ce n'eſt pas de celle qui donne au Sacrement le nom & les qualitez de la choſe repreſentée : c'eſt de celle qui attribuë au contraire à la choſe repreſentée, ce qui ne ſe verifie que dans ſon Sacrement, ou dans ſon Symbole. Elle conſiſte, non en ces mots, *Voilà ce meſme corps*, car ils ne ſont pas du texte, c'eſt une addition de l'Auteur. S. Chryſoſtome dit ſeulement, *C'eſt ce corps-là, qui a eſté enſanglanté ;* ni en ceux-cy, *Excés prodigieux de ſon amour*, qui ne ſont non plus de Chryſoſtome, lequel dit ſeulement, *ce qui n'appartient qu'à une tres-grande amour* ; ni en ceux-cy,

Chap. V. *Approchons-nous du Corps de Iesus-Christ*; Car il y a simplement, *Approchons-nous de luy*, c'est à dire de Iesus-Christ; ni en ceux-cy, *Vous le voyez entre les mains du Prestre*, puis qu'il y a dans le texte, *Vous ne voyez plus une femme qui le tienne dans ses bras, mais vous voyez un Prestre qui se tient debout*; ni dans ceux-cy, *une multitude infinie d'esprits bien-heureux qui l'environnent*, puis qu'il y a dans l'original, *une grande abondance de graces*; mais tout ce qui sort des mains de l'Auteur porte une teinture de son préjugé. Elle consiste donc en ce que Chrysostome dit que Iesus-Christ nous a donné à tenir & à manger son corps, ce qui rapporté à nos mains & à nos bouches corporelles, ne se verifie que dans son symbole. Elle consiste en ce qu'il ajoûte que nous le voyons sur l'Autel, ce qui de mesme estant rapporté aux yeux de nostre corps, ne se verifie que dans le signe. Mais quelle enigme y a-t-il en cette figure? Celle-là mesme qui se trouve dans le Pseaume 68. dont j'ay parlé cy-dessus, où il est dit, *O Dieu, l'on t'a veu marcher, l'on a veu marcher mon Dieu fort, qui est mon Roy, au lieu Saint. Les Chantres alloient devant, puis apres les joüeurs d'instrumens, & au milieu estoient les filles sonnant du tambour.* Celle là mesme qui se lit au Pseaume 24. *Portes élevez vos linteaux, & vous huis eternels, haussez-vous, & le Roy de gloire entrera*; ce qui ne se verifie que dans l'Arche, le symbole de la presence divine. Celle-là mesme qui se chante dans l'Eglise Romaine, [a] *Levez-vous, ô Saints de Dieu, quittez vos demeures, & venez sanctifier ces lieux. Marchez, ô Saints de Dieu, & entrez dans la Cité du Seigneur*; ce qui ne se verifie que dans leurs reliques. Celle-là mesme que nous avons veuë cy-dessus dans

[a] Pontif. Rom. tit. de dedic. Eccles. sup. à cit.

Chap. V.

Chrysostome, [b] *N'est-ce pas Iesus Christ mesme qui se presente à vous maintenant ? N'a-t-il pas dit qu'il est celuy que vous voyez* ; ce qui ne se verifie que dans le pauvre qui represente le Sauveur. Si je demande à l'Auteur comment on void le corps de Iesus-Christ à l'Autel, puis que selon sa creance il y est invisible ? Il me dira, qu'il y a de la figure en cette expression, & que nous ne le voyons qu'à cause que nous voyons les especes qui l'enveloppent. Et moy, je dis pareillement, qu'on le void, parce qu'on void le Sacrement qui le represente, comme l'on void le S. Esprit volant sur les choses proposées, & nous communiquant une abondance de graces ; [c] *Qui void une image*, dit Origene, *void celuy dont elle est l'image*. Quelle enigme y a-t-il en tout cela ?

[b] *Hom. 88. in Matth. supra cit.*

[c] *Hom. 1. in Genes.*

Enfin, l'Auteur nous prepare à recevoir le dernier de ses coups metaphoriques, comme le plus grand & le plus redoutable de tous. *Nous ne sommes pas*, dit-il, *encore au bout de ces pretenduës metaphores, en voicy une bien terrible dans les paroles suivantes. Vous ne voyez pas seulement ce mesme Corps que virent les Mages, mais vous en connoissez la vertu. Excitons-nous donc, soyons saisis de frayeur, & témoignons encore plus de reverence pour le Corps de Iesus-Christ, que les Mages n'en firent paroistre..... Si nous sortons de ce monde apres la participation de ce Sacrement, nous entrerons avec une grande confiance dans le Sanctuaire du Ciel, comme estant revestus d'armes d'or qui nous rendent invulnerables à nos ennemis. Mais pourquoy parler des choses à venir, puis que mesme dés cette vie, ce mystere fait que la terre nous devient un Ciel ? Ouvrez donc les portes du Ciel, ou plûtost du Ciel des Cieux, & vous verrez veritablement ce que je dis. Ie vous montreray icy-bas*

Chap. V. *ce qu'il y a là-haut de plus precieux, & de plus venorable. Car de meſme que dans les Palais des Rois de la Terre, ce qu'il y a de plus magnifiques n'eſt pas les murailles & les lambris tout couverts d'or, mais la perſonne & le corps du Roy aſſis ſur un trône; ainſi, ce qu'il y a de plus precieux dans le Ciel, eſt le Corps meſme du Roy du Ciel, & c'eſt ce Corps qu'il vous eſt permis de voir dans la terre. Ie vous y montre, non pas des Anges, ni des Archanges, non pas les Cieux, ni les Cieux des Cieux, mais le Seigneur, & le Roy meſme des Cieux, & des Anges. Conſiderez que vous voyez dans la Terre ce qu'il y a de plus excellent & de plus adorable dans le Ciel, & que non ſeulement vous le voyez, mais que vous le touchez, vous le mangez, vous l'emportez en voſtre maiſon.*

Dieu ſoit loüé, de ce que les paroles de Chryſoſtome nous rendẽt le courage que la menace de l'Auteur nous avoit oſté. Qu'y a-t-il donc de ſi terrible dans ſes expreſſions? Eſt-ce la reverence que nous devons témoigner plus grande que celle des Mages? Mais S. Chryſoſtome nous en donne la raiſon, qui eſt que nous connoiſſons la vertu du corps de Ieſus-Chriſt, que les Mages ne connoiſſoient pas encore. Eſt-ce ces armes d'or dont nous ſommes reveſtus ſortant de ce monde, apres la participation dé ce Sacrement, & qui nous rendent invulnerables à nos ennemis? I'ay bien oüy dire, que des Religieux ſortant d'une Ville, où ils eſtoient aſſez mal-traittez, porterent chacun une hoſtie penduë à leur col, pour rendre par ce moyen leurs perſonnes ſacrées & inviolables à leurs ennemis. Mais je ne me ſuis encore pû perſuader que ce meſme Sacrement materiel que nous recevons de la bouche corporelle, ſoit réellement attaché à nos ames, quand elles ſortent du monde,

pour leur servir d'armes, & de protection ; la pensée en seroit nouvelle. Nos ames donc sont revestuës d'armes d'or par la sainte communion, entant qu'elles reçoivent spirituellement, & moralement le corps de leur Sauveur, dont la satisfaction & le merite infiny les rend invulnerables à tous les traits enflammez du Demon ; & cela seul suffit pour faire connoistre que l'expression de Chrysostome est toute spirituelle & toute mystique. Est ce ce qu'il dit, que la Terre nous devient le Ciel, & qu'il faut ouvrir les portes du Ciel ? Mais la metaphore y est si visible, qu'elle donne du jour aux autres paroles, à moins que l'Auteur ayt encore envie de nous transsubstancier le Ciel en terre, & de nous mettre par tout des réalitez. Est-ce, enfin, de ce que ce saint Pere dit, qu'il nous montre en terre ce qu'il y a de plus precieux dans le Ciel, savoir le corps de Iesus-Christ que nous voyons, que nous touchons, que nous mangeons, que nous emportons dans nos maisons ? Voilà, ce me semble, toute la figure qui est dans ce long discours, & qui ne seroit ni terrible, ni enigmatique, si l'Auteur vouloit entendre le langage de Chrysostome. Nous voyons, nous touchons, nous mangeons, nous emportons dans nos maisons ce qui est au Ciel. Déja cette éloquente contradiction, comme la chaire de la devotion les aime, faisoit connoistre aux Auditeurs, que ce qui est personnellement & substanciellement au Ciel en sa propre espece, est veu, touché, mangé, emporté, en Sacrement sur la terre ; & Chrysostome s'en explique assez intelligiblement, *Vous voyez*, dit-il, *dans la terre ce qu'il y a de plus excellent & de plus adorable dans le Ciel ; & non seulement vous le voyez, mais vous le touchez, vous le mangez, vous l'emportez dans vos maisons.* Pourquoy ? Parce, Chap. V.

Chap. V. dit-il, que ce *mystere fait que la terre vous devient le Ciel.* Il faut estre bien préoccupé pour ne penetrer pas dans le sens de ces paroles. Car que signifient-elles, sinon qu'en la vertu de la foy, nous qui sommes corporellement en terre, sommes transportez en esprit dans le Ciel, pour y voir, pour y toucher, pour y manger, pour en emporter mystiquement le corps du Sauveur qui y est? de mesme qu'il disoit cy-dessus touchant le Baptesme, [a] *Ne pensez pas que vous soyez en terre, sous ombre que vous voyez la terre sous vos pieds. Vous avez esté transportez dans le Ciel. C'est-là où se font ces choses parmy les SS. Anges. Dieu prend vostre ame, & la met là-haut dans le Ciel. C'est là-haut qu'il la reforme, & qu'il vous y place prés de son trône royal.* Ou bien elles signifient (ce qui revient à la mesme chose) que par la force de ce mystere le Ciel descend en terre, & que le Corps de Iesus-Christ qui est là-haut réellement, est veu, touché, mangé icy bas, & emporté dans nos maisons, mystiquement en son Sacrement, ou en son symbole, qui est le pain. A peu prés comme il dit ailleurs parlant des pauvres, [b] *Que Iesus-Christ entre dans nos maisons avec une multitude infinie d'Anges. Car là-où est Iesus-Christ, là sont les Anges, là est le Ciel, là est une lumiere plus étincellante que celle du Soleil.*

[a] *Hom. 6. in Col. supra cit.*

[b] *Hom. 49. in Matth.*

Vid-on jamais une conclusion plus partiale ou plus précipitée, que celle que fait l'Auteur, que Chrysostome n'auroit pas esté le plus éloquent homme de son siecle, comme il estoit, mais le plus impertinent discoureur qui fut jamais, de continuer dans une metaphore de cette sorte? Ce jugement est trop passionné pour estre crû, & ce que je vien de representer justifie assez Chrysostome de cette injustice.

Pag. 218.

Chap. V.

Pour moy, qui le tiens pour un des plus Saints, & des plus éloquens hommes dont l'Eglise ayt esté honorée depuis les Apostres, je suis asseuré qu'il n'a ni connu, ni crû la presence réelle qu'on luy impute mal-à-propos, & l'innocence de ses sentimens me paroist par ces caracteres-cy, qui concluënt mieux que toutes les regles des metaphores que l'Auteur nous sauroit donner.

Premierement, il établit le corps de Iesus-Christ present en la sainte Communion, sous la qualité de mort, & son sang sous la qualité d'épandu. [a] *Respectez*, dit-il, *cette table dont nous sommes tous participans, & Christ mis à mort, qui est le sacrifice proposé.* Et ailleurs, [b] *Que fais-tu, ô homme ? tu jures sur cette sainte table sur laquelle Iesus-Christ mort est gisant.* Et en un autre endroit, [c] *Ayez en reverence la matiere de cette oblation, Iesus-Christ est proposé icy comme mort; Et pourquoy l'a-t-on fait mourir ? C'est pour établir la paix dans les Cieux & pour reconcilier la terre.* Et encore ailleurs, [d] *Nous devons voir à ce soir celuy qui a esté crucifié, comme un agneau, mis à mort & immolé, je vous exhorte de vous en approcher avec la crainte, & la reverence que vous devez.* Et en suite, *Dites-moy pourquoy vous vous pressez tant ? vous voyez la brebis occise, quelle raison vous oblige de vous hâter ?* Il y a une infinité de passages de mesme.

a *Hom. 8. in Ep. ad Rom.*

b *Hom. 15. ad pop. Ant.*

c *De proditione Iudæ.*

d *Hom. in Cœmeterij appellat.*

Secondement, il veut constamment que dans la celebration de l'Eucharistie nous élevions nos ames au Ciel, [a] *Elevons*, dit-il, *nos esprits, de mesme que nos mains, en haut. Vous savez ce que je dis, vous qui estes initiez, & quoy que je parle obscurement, vous m'entendez d'abord; élevons nostre pensée en haut.... Si vous ne pouvez élever vos mains,*

a *Homil. 22. in Ep. ad Heb.*

Chap. V. *élevez-y vos volontez : vous les pouvez étendre jusques aux Cieux, & jusques au dessus des Cieux; vous y pouvez marcher si vous voulez.* Et ailleurs, [b] *Quand tu vois ton Seigneur immolé & gisant, le Prestre qui vague au sacrifice & qui prie, & toute la multitude teinte & empourprée de ce precieux sang, penses-tu estre encore entre les hommes & sur la terre? n'es-tu pas plûtost en un moment transporté dans les Cieux, & quittant toutes les pensées charnelles, ne vois-tu pas d'un esprit pur & abstrait, toutes les choses qui sont au Ciel?*

b *Lib. 3. de Sacerd.*

D'ailleurs, l'excés mesme de ses expressions fait voir évidemment la figure ; car il dit des choses qui estant prises à la lettre seroient desavoüées par les plus passionnez zélateurs de la presence réelle ; comme [a] *que nostre bouche est remplie d'un feu spirituel, & nostre langue rougie du sang de Iesus-Christ, que nous sommes pestris pour devenir un mesme corps, & une mesme chair avec Iesus-Christ, que nous sommes encore à la mesme table, & dans la mesme chambre haute où le Seigneur celebra la Pasque avec ses Disciples*, & beaucoup de choses semblables qui ne peuvent estre prises qu'en un sens mystique, parce qu'elles sont trop fortes autrement.

a *Hom. 83. in Matth.*

Ie voy de plus, qu'il explique ses plus fortes expressions en les joignant à d'autres qui sont éuidemment figurées, & par ce moyen il ne laisse aucun doute dans l'esprit sur sa veritable pensée. Voicy comme il parle dans l'Homelie 21. au peuple d'Antioche. *Ne soyons plus attachez aux choses mortelles ni aux festins delicieux, ni aux vestemens magnifiques. Car vous avez un beau vestement, vous avez une table spirituelle, vous avez une gloire d'enhaut, & Christ vous est fait tout cela. Il est vostre table,*

Chap. V.

vostre vestement, vostre Chef, & vostre racine. Nous qui sommes baptisez en Christ sommes revestus de Christ. Voilà de quelle sorte il nous est un vestement. Et voulez-vous savoir comment il est vostre table, Qui me mangera, dit-il, vivra par moy. Il est encore vostre maison, Qui mange ma chair, dit-il, demeure en moy, & moy en luy. Il est nostre racine, Ie suis le sep, dit-il, & vous estes les sarmens. [b] Ailleurs il dit à peu prés la mesme chose.

b *In Psal.* 44. & *Serm. de Pent.*

Enfin, il déclare formellement ses sentimens sur ce grand sujet, en beaucoup d'endroits, & particulierement dans sa lettre au Moyne Cesarius. *Christ*, dit-il, *est Dieu & homme tout ensemble. Dieu, parce qu'il est impassible, & homme, parce qu'il a souffert. Ce n'est pourtant qu'un seul Fils, un seul Seigneur, un & mesme sans doute, qui par l'union des deux natures, n'a qu'une seule domination, & une seule puissance. Et ne pensez pas que les deux natures soient d'une mesme substance; car chacune d'elles garde sans mélange l'usage de ses proprietez, ce sont deux natures unies sans confusion. Car comme avant que le pain soit consacré, il se nomme pain, mais quand la grace divine l'a sanctifié par le moyen du Prestre, alors estant liberé du nom de pain, il devient digne d'estre appellé le corps du Seigneur, bien que la nature du pain demeure en luy, & l'on ne dit pas qu'il y ait deux corps, mais un seul corps du Fils de Dieu: de mesme la nature divine estant jointe au corps, tous les deux ne font qu'un seul Fils, une seule personne.*

Chap. VI.

Chapitre VI.

Examen des autres régles que l'Auteur de la Refutation donne pour discerner les expressions littérales d'avec les métaphoriques.

Page 218. La troisiesme régle que l'Auteur de la Refutation veut établir, porte, *que les metaphores ne se prouvent pas en leur sens propre, parce qu'à cét égard elles sont fausses*; Et là dessus il dit, *que les Peres prouvent fort souvent les expressions qui renferment la presence réelle*; *car aprés nous avoir dit, que le pain aprés la consecration est le corps de Iesus-Christ, ils s'efforcent de nous le faire croire par l'exemple des autres merveilles de Dieu, & par les paroles mesme de Iesus-Christ.*

Mais il n'y a rien là qui puisse nous arrester un moment. Car il est vray que les metaphores ne se prouvent pas dans le sens propre, à moins qu'on vueille établir des mensonges; mais quand elles se prouvent à l'égard du sens figuré, elles se prouvent en termes figurez, & les preuves ne doivent jamais estre tirées plus loin que la metaphore mesme. Quand S. Chrysostome, par exemple, prouve, [a] qu'au jour de la Pentecoste la terre devint le Ciel, parce que les Apostres sont des étoiles plus belles & plus luisantes que celles du firmament: quand, en suite, il prouve que les Apostres estoient des Vignerons, des Pescheurs, des Tours, des Colomnes, des Medecins, des Bergers, des Atletes, il le prouve par des termes metaphoriques qui gardent le mesme sens dans la preuve que dans la proposition. Il arrive mesme quelquefois que pour prouver des metaphores on apporte des choses, qui d'elles-mesmes se doivent prendre en un

a Serm. de Pentec.

sens propre, & toutefois dans cét usage elles n'ont de force que pour en établir un figuré : comme quand [b] S. Augustin prouve que *le foin sera changé en or, c'est à dire, la chair en Ange, parce que Iesus-Christ a pû changer l'eau en vin.* Voilà un exemple qu'il faut entendre litteralement & en sens propre, & qui est pourtant allegué pour prouver une figure. De mesme quand [c] S. Paul prouve que Dieu a illuminé son cœur, par l'exemple de la premiere creation où il fit resplendir la lumiere du milieu des tenebres, voilà une preuve entenduë en un sens litteral, qui est avancée pour établir une metaphore. Quand donc les Peres prouvent que le pain est fait le corps de Iesus-Christ, par l'exemple de la creation, & des miracles de l'ancien & du nouveau Testament, ils ne pretendent de prouver autre chose, sinon, que Dieu par la souveraine autorité & la puissance infinie qu'il a sur les loix de la nature fait que ce pain qui n'est qu'un simple aliment devient le Sacrement vivifiant & salutaire du corps de son Fils, pour nous en communiquer toute la vertu. Et quand ils ont allegué en preuve de la mesme chose les paroles de Iesus-Christ, leur dessein a esté d'établir l'expression figurée par l'autorité du Seigneur mesme, sans préjudice de son veritable sens; comme quand [d] S. Chrysostome prouve qu'un pauvre est Iesus-Christ, parce que Iesus-Christ l'a dit ainsi ; ou quand S. Augustin prouve, par la mesme raison, que tous les fideles sont Iesus-Christ mesme, [e] *Si nous n'estions pas luy-mesme*, dit-il, *ce qu'il a dit ne seroit pas vray, Ce que vous avez fait à un de ces petits, vous me l'avez fait. Si nous n'estions pas luy-mesme, ce qu'il a dit ne seroit pas vray, Saul, Saul, pourquoy me persecutes-tu?* ils n'entendent autre chose, sinon, que la metaphore ;

Chap. VI.

[b] *Serm.* 12. ex 40. à *Sirm. edit.*

[c] 2. *Cor.* 4.

[d] *Hom* 88 *al.* 89 *in Matt. supra cit.*

[e] *Serm.* 8. *inter* 11. *Carthus. maj.*

Chap. VI. dans ce sujet, est d'un usage legitime, & qu'elle a un sens veritable & Chrestien. Ainsi il n'y a rien de si foible que cette petite régle de l'Auteur.

On fera le mesme jugement de ce qu'il ajoûte, Pag. 219. *que les metaphores ne sont jamais un sujet de doute & d'étonnement, quand on les entend, parce qu'on sait qu'il ne les faut pas prendre selon la lettre. Et que cependant il est ordinaire aux Peres de témoigner qu'il y a lieu de s'étonner que le pain soit le corps de Jesus-Christ; Que S. Ambroise forme cette question, Je voy une autre chose, comment m'asseurez-vous que je reçoy le corps de Christ? Qu'ils taschent de fortifier les fideles contre ces doutes, en leur disant, qu'il faut plus s'arrester à la parole de Dieu, qu'à ce que les sens leur rapportent.*

Ie répons, qu'encore qu'on entende une metaphore, on ne laisse pas quelquefois de s'étonner, soit parce qu'on ignore d'abord les veritables fondemens sur lesquels elle est établie; soit parce que le sens metaphorique mesme est un sujet de doute & d'admiration; soit parce que la contradiction apparente des termes donne occasion de former ces étonnemens qui sont eux-mesmes une fort belle figure. Ainsi, Chrysostome s'étonne de ce que S. Paul dit, que Iesus-Christ élevé au plus haut des Cieux est le Chef de l'Eglise, [a] *O merveille*, dit-il, *où est-ce qu'il a élevé l'Eglise? Il l'a tirée comme par une machine, & l'a mise au plus haut lieu du monde. Il l'a fait asseoir sur le trône celeste, car le corps est là où est le chef. Le corps & la teste ne peuvent pas estre separez de lieu, & s'ils sont separez, l'un n'est plus le corps, & l'autre n'est plus la teste.* Ainsi, Saint Basile s'étonne des effets que le Bapteſme produit, quoy qu'ils soient exprimez en des termes metaphoriques qu'il

a *Hom. 3. in Ep. ad Ephes.*

entendoit fort bien, [b] *O miracle*, dit-il, *vous estes renouvellé sans estre refondu ; vous estes refait, sans estre mis en pieces ; vous estes guery sans avoir esté auparavant blessé.* Cette nouvelle Retorique de l'Auteur porte non seulement contre les Peres, mais aussi contre l'esprit de Dieu, qui dit au Pseaume 118. *La pierre que ceux qui bâtissent ont rejettée, a esté faite la maistresse pierre du coin : Cecy a esté fait par le Seigneur, & est admirable devant nos yeux.* Voilà la metaphore & l'étonnemẽt joins ensemble. En effet, de quelque maniere que les mysteres de Dieu soient exprimez, ils peuvent donner de l'admiration, & faire naistre des doutes, que l'on resout en affermissant nostre foy sur la puissance, & sur la parole de Dieu. Saint Ambroise ne forme-t-il pas des doutes & des questions sur l'eau du Bapteſme, de mesme que sur le pain de l'Eucharistie. [c] *Ie vous ay dit*, dit-il, *qu'il ne faut pas seulement croire ce que vous voyez, de peur que vous ne disiez vous aussi, Est-ce donc ce grand mystere que l'œil n'a point veu, que l'oreille n'a point ouï, & qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme ? Ie voy la mesme eau que je voyois tous les jours. Est-ce donc là ce qui me doit nettoyer ?* Il fortifie les fideles contre ces doutes qui naissent du témoignage des sens, par la parole de Dieu, & par les miracles de sa puissance, ne plus ne moins que sur le sujet de l'Eucharistie.

b *In exhort. ad Bapt.*

c *De iis qui myst. initiant.*

On ne se sert pas, dit l'Auteur, *de metaphores en toutes sortes de discours. Les metaphores extraordinaires ne conviennent point aux discours simples, historiques*, dogmatiques *Or les Peres se servent par tout de paroles qui marquent la presence réelle.* Cette cinquiesme regle a quelque chose d'assez plaisant ; car elle porte que les metaphores extraordinai-

Pag. 110.

Chap. VI. res ne sont pas ordinaires. Qui en doute ? Mais vous m'avouërez aussi que les ordinaires ne sont pas extraordinaires. Faut-il que nous fassions des livres pour ne dire que cela ? Parlons je vous prie franchement. Dites ou que toutes les metaphores sont extraordinaires ; & en ce cas, je vous feray voir que non, puis qu'il n'y a rien de plus ordinaire que d'appeller les signes du nom des choses qu'ils representent ; une Vierge, un Crucifix, un Agnus, un S. Michel, un S. François ; Entre les Iuifs, la Pasque, le pain d'affliction ; Entre les Payens, Iupiter, Hercule, Minerve, pour leurs statuës ; & le langage commun nous en fournit mille exemples. Ou dites que la metaphore, sur le sujet du S. Sacrement, ne pourroit estre qu'extraordinaire, & en ce cas, je vous répondray, que vous vous trompez, car l'usage autorisé par l'expression de Iesus-Christ qui a dit du pain, *Cecy est mon corps*, a voulu que l'Eucharistie ayt ordinairement porté ce nom. Ne se souviendra-t-on jamais de la remarque de S. Augustin, *Presque tous appellent le Sacrement le corps de Christ?* Il n'y a point de discours simple, historique, dogmatique, qui ne reçoive fort facilement cette figure ; & S. Hierôme nous enseigne qu'elle passoit jusques dans les entretiens libertins des filles de son siecle, qui pour dire qu'elles ne vouloient point s'abstenir de boire du vin, disoient, [a] *A Dieu ne plaise, que je m'abstienne du sang de Christ* ! Il ne faut donc pas trouver étrange, que Iustin Martyr & Gregoire de Nysse ayent dit, que le pain est le corps de Christ ; ni que les Peres se soient servis de cette figure dans les explications litterales de l'Ecriture, & dans leurs Homelies ; mais en mesme temps il faut se souvenir qu'ils se sont également servis des expressions propres, appellant

[a] *Epist. 22. ad Eust.*

le

pain, pain, & le vin, vin, disant, que ce sont des signes, des images, des figures, des types & des representations du corps & du sang de Iesus-Christ, qui en portent les noms, parce qu'ils en sont les mysteres & les memoriaux; & que quand ils ont voulu pousser la metaphore avec quelque force, ils ont choisi les grandes occasions, où il faloit enflammer la devotion, & ravir l'ame de leurs Auditeurs. C'est alors qu'ils ont eu ces transports qui naissoient de la chaleur de l'esprit, dont parle l'Auteur, & il les faloit reconnoistre dans l'exemple qu'il nous a rapporté de S. Chrysostome, car c'est-là où ils paroissent visiblement, & non ailleurs. Les Sermons populaires les admettent facilement, & quand il s'en verroit quelqu'un dans leurs autres ouvrages, ils seroient plus pardonnables, que n'est celuy de l'Auteur mesme, qui s'emporte jusques à appeller ces sortes de figures, *des metaphores plus que poëtiques*. Il faloit avoir plus de respect pour le stile de Dieu, de Iesus-Christ son Fils, & de ses bien-heureux Apostres. Dieu a appellé la Circoncision *son Alliance*, l'Agneau Paschal, *son Passage*; Iesus-Christ s'est appellé *un sep, un berger, une porte*; S. Paul a dit, que *la pierre estoit Christ*, que *l'Eglise est le corps de Christ*, que *Christ est nostre vestement*. Ces figures sont semblables à celle qui donne au pain & au vin les noms de corps & de sang du Seigneur. N'y a-t-il pas de la chaleur d'esprit & de l'irreverence à dire, que ce sont des metaphores plus que poëtiques? Chap. VI.

La sixiesme regle veut, qu'il [a] *soit ridicule de se servir des metaphores devant des personnes, qui selon toute sorte d'apparence, ne les pourroient entendre, & qu'on soit obligé en ce cas-là de les expliquer.* Ie l'avouë. Mais voyons l'application. *Or*, ajoûte

[a] Refutation page 221. & 222.

Chap. VI. l'Auteur, *les Peres se servent des expressions qui marquent la presence réelle, dans des écrits adressez à des Payens, comme S. Iustin; & dans des discours faits devant de nouveaux baptisez, qui n'avoient encore aucune teinture de ce mystere, comme S. Ambroise, S. Gregoire de Nysse, S. Cyrille de Ierusalem, & S. Gaudence. Les Payens & les baptisez ne pouvoient pas entendre ces expressions autrement que dans le sens naturel. Cependant les Peres ne les expliquent point, & jamais ils n'y continuënt davantage. Ils ne vouloient donc pas qu'on les prist pour des metaphores.*

Mais c'est un fruit de la préoccupation, plûtost qu'un effet du raisonnement. I'ay déja fait voir que les expressions des Peres ne marquent point la presence réelle, & que le sens naturel qu'on leur peut donner ne sauroit estre que la figure. Prenez quelque homme que ce soit, qui ne soit pas prévenu de l'opinion Romaine, ni obsedé par les contestations qui ont troublé le monde depuis Paschase; dites-luy que le pain est le corps de Iesus-Christ, & qu'il est fait par la consecration le corps de Iesus-Christ, il ne peut entendre ces paroles qu'en un sens de metaphore, c'est à dire, que le pain est le Sacrement du corps de Iesus-Christ. Car quelle apparence y a-t-il qu'il aille inventer une Transsubstanciation contre le témoignage de ses sens, qui luy declarent que c'est du pain? une Transsubstanciation d'une chose qui est, & qui demeure au mesme estat, en une chose qui est déja, & qui est éloignée de l'autre de tout l'espace qui separe la terre d'avec le Ciel? Quelle apparence qu'il aille songer à l'existence réelle d'un corps humain en un point, invisiblement, & sans y donner aucun signe de sa presence, & à son existence au Ciel

& sur la terre en une infinité de lieux à la fois ? Il faut forcer la nature, & mettre son esprit dans une agitation inconcevable, pour se former une idée de cette sorte ; & les Peres n'avoient aucun sujet raisonnable de l'apprehender, ni des Payens, ni des nouveaux baptisez. Aussi ne voyons-nous pas qu'ils soient tombez dans cét inconvenient, puis que les Payens, comme je l'ay montré dans la premiere Partie, n'ont jamais imputé ces opinions aux Chrestiens, & que les baptisez n'ont point formé à leurs Docteurs les difficultez qui en naissent, & sur lesquelles il n'est pas possible que l'esprit demeure en repos. L'Auteur n'est-il pas admirable de vouloir que les Payens & les baptisez ayent eu l'imagination assez forte, & assez appliquée pour concevoir la presence réelle, à l'ouïe de ces paroles, *le pain est le corps de Christ, il est fait le corps de Christ*, & qu'en mesme temps ils l'ayent euë assez foible, & assez relâchée pour ne concevoir aucune des difficultez qui suivent naturellement cette presence ? Y a-t-il de l'apparence à cela ? Mais je dis, enfin, que les Peres se sont assez expliquez dans les mesmes ouvrages que l'Auteur allegue, pour ne laisser ni dans l'esprit des Payens, ni dans celuy des baptisez, aucun sujet de former des doutes ou des scrupules. Si Iustin dit que le pain est le corps de Iesus-Christ, il fait voir en mesme temps que c'est parce que Iesus-Christ mesme luy a appris à parler ainsi. Il dit qu'il est le corps de Christ par opposition au pain commun de nos repas. Il éclaircit ce mystere par l'exemple des faux mysteres de Mytra, où l'on employoit de mesme, du pain & un calice d'eau. Il appelle en suite le Sacrement, pain & vin. Il declare expressément que nos corps en sont nourris. Si S. Ambroise dit, que du pain se fait la chair Chap. VI.

Chap. VI. de Christ, il dit aussi en s'expliquant, que c'est le Sacrement de cette chair. Si Gregoire de Nysse dit que le pain est fait le corps du Verbe, il montre assez qu'il n'entend pas qu'il soit le corps en substance, puis qu'il raisonne qu'il est ce corps en puissance, parce que Iesus-Christ se nourrissoit de pain. Si Cyrille de Ierusalem dit que le pain est le corps de Christ, il s'explique assez quand il dit que le corps nous est donné au type du pain, & le sang au type du vin. De mesme, si S. Gaudence a dit, que Iesus-Christ fait du pain son propre corps, il ajoûte là mesme, que le pain est une image raisonnable du corps de Iesus-Christ. Ils se sont donc servis de la figure pour donner du respect aux hommes pour la table du Seigneur; mais ç'a esté sans préjudicier à la verité.

La septiesme regle de l'Auteur se reduit à cecy, [a] *Que les expressions des Peres prises dans le sens que nous leur donnons seroient des metaphores dures, inintelligibles, & sans exemple dans le langage ordinaire.* Il le prouve, *parce que lors qu'il y a*, dit-il, *un rapport de ressemblance naturelle entre deux termes, il n'est pas étrange que l'on substituë l'une pour l'autre. On dit que la colere change les hommes en bestes, & que l'homme apres sa mort sera changé en Ange, parce qu'un homme en colere est semblable à une beste, & que les ames separées des corps sont fort semblables aux Anges: mais lors qu'entre deux termes il n'y a qu'un rapport d'institution, on ne substituë point ainsi les termes les uns pour les autres;* ce qu'il justifie par quelques exemples.

[a] Page 122. & suivantes.

Pour faire évanouïr toute cette subtilité, je n'ay qu'à rappeller en deux mots, ce que j'ay dit dans le Chapitre precedent, touchant les rapports qu'il y a

entre le Sacrement, & le corps de Iesus-Christ. Car non seulement il y a entre ces termes un rapport de ressemblance remarqué par tous les Peres : mais encore parce que cette ressemblance est naturellement vague, arbitraire, & commune à d'autres choses, elle a esté déterminée & renduë fixe, particuliere, & necessaire, par le moyen de l'institution. De plus, le pain tient la place du corps de Christ, à nostre égard, comme son image, son gage, & son memorial. Et non seulement cela, mais il nous en communique l'efficace & la vertu. Il imprime l'idée de ce corps divin dans nos ames d'une façon singuliere. Et tout ce qui se fait dans la celebration de l'Eucharistie sur le pain, par des actes corporels, n'est qu'une representation externe des actes mystiques, que nostre ame contemple, ou qu'elle fait elle-mesme sur ce corps divin qui est son objet : de sorte qu'on peut bien trouver une infinité d'exemples dans l'usage ordinaire des hommes, où l'on substituë ainsi les termes les uns pour les autres ; mais il est certain qu'on n'en sauroit marquer un, où cette figure ayt lieu si facilement, ou si necessairement, ni par consequent, où elle soit si intelligible, & si populaire qu'elle est icy. Chap. VI.

Ie laisse à part ce que l'Auteur avance, que quand il n'y a entre deux termes qu'un rapport d'institution, on ne substituë point ainsi les termes les uns pour les autres. Cela ne nous touche point, comme je viens de le faire voir : mais cela mesme est évidemment contraire à la verité. L'Agneau des Iuifs n'avoit qu'un rapport d'institution avec le passage de Dieu, & toutefois il estoit communément appellé le passage. Nos paroles n'ont qu'un rapport d'institution avec nos sentimens, & nos pensées & tou-

Chap. VI. tefois elles en prennent ordinairement les noms. L'Ecriture n'a qu'un rapport d'institution avec la parole, & toutefois elle est prise pour la parole. La Couronne & le Sceptre n'ont qu'un rapport d'institution avec la dignité Royale, & toutefois, on substituë facilement l'un de ces termes pour l'autre. Il en est de mesme de *l'épée*, qui se prend pour l'ordre militaire; de *la robbe*, pour l'ordre des gens de Palais, & de je ne say combien d'exemples semblables qui s'élevent contre cette regle imaginaire.

J'avouë qu'on ne dit pas que du lierre soit changé en vin, encore qu'il en soit un signe par l'establissement des hommes. On ne dit point aussi que l'olivier soit changé en paix. Ie veux mesme croire que la figure est un peu extraordinaire de dire que l'Agneau Paschal & la manne ont esté changez en Iesus-Christ, bien que Bertram l'ayt dit, & que son expression, toute extraordinaire qu'elle est, puisse estre fort bien soustenuë par celle de S. Paul, *La pierre estoit Christ*, & par celle de S. Augustin, qui dit ces paroles si considerables, [a] *Qu'est-ce que beuvoient les Anciens? Ils beuvoient de la pierre spirituelle qui les suivoit: Or la pierre estoit Christ. Voyez comment la foy demeurant une & mesme, les signes ont esté changez. Là, la pierre estoit Christ: à nous, ce qui est mis sur l'Autel est Christ.* Car si la pierre estoit Christ, la manne de mesme estoit Christ, & ne l'estant pas naturellement, mais par institution, on peut fort bien dire ayant égard à cette institution, que la pierre & la manne sont devenuës Christ, ou qu'elles ont esté changées en Christ. Mais je veux avoüer que ces expressions seroient trop hardies, il y a bien de la difference entre ce lierre, cét olivier, cette manne, cette pierre, & cét agneau.

[a] *Tract. 45 in Ioan.*

& le pain & le vin du S. Sacrement. Car ces choſes là ſignifient par inſtitution, il eſt vray ; mais leur inſtitution eſt inſenſible, ſans éclat, & ſans aucune ceremonie particuliere : au lieu que celle du pain & du vin, pour eſtre les Sacremens du corps, & du ſang de Ieſus Chriſt, ſe fait avec quelque ſorte de pompe & d'éclat, ces choſes-cy eſtant tirées & ſeparées de l'uſage commun, & transferées à celuy de la Religion, par une conſecration authentique, [b] *par l'invocation & l'avenement du S. Eſprit*, dit Theophile d'Alexandrie ; ce qui fait que le changement qu'elles reçoivent, ſe faiſant d'une maniere plus ſenſible, & plus majeſtueuſe, on peut dire plus facilement & plus populairement, qu'elles ont eſté changées au corps & au ſang de Ieſus-Chriſt, parce qu'on les voit dans l'une & dans l'autre des deux conditions, de la nature, & de la grace, avant & aprés la conſecration. Ainſi, parce que le changement qui arrivera au jour de la Reſurrection, ſe fera d'une maniere éclatante & publique, les Peres ne font pas difficulté de dire, [c] *que la chair & le ſang ne ſeront plus, & qu'ils ſeront changez en un corps celeſte*, [d] *que la chair mortelle ſera changée au corps d'un Ange*, [e] *que nous ſerons changez en une ſubſtance angelique.* Ainſi, parce que le changement qui arrive en nous par la conſecration du Bapteſme, ſe fait d'une maniere myſtique, & pleine de cérémonies, les Peres nous aſſeurent, [f] *Que nous y ſommes faits les membres de Ieſus-Chriſt*, [g] *que nous y ſommes faits autres que nous n'eſtions, le Bapteſme ne permettant plus que les hommes ſoient hommes*, [h] *Noſtre eau*, diſent-ils, *reçoit des hommes morts, mais elle les rend vivans, vrays hommes, d'animaux qu'ils eſtoient, pour eſtre en-*

Chap. VI.

b *Ep. 2. paſ.*

c *Aug. con. Adim. c. 12.*
d *Idem ſerm. 12. ex 40. à Sirm. edit.*
e *Tertull. contr. Mar. l. 8. c. ult.*

f *Aug. de Temp. ſerm. 164.*
g *Chryſoſt. in act. hom. 23.*

h *Zeno Ver. ſerm. 2 ad Neoph. poſt Bapt.*

Chap. VI.

core changez d'hommes en Anges. [1] *Je suis changé en Christ par le Baptesme*, dit S. Gregoire de Nazianze. Ainsi, parce qu'au jour de la Pentecoste le S. Esprit descendant des Cieux en forme de langues de feu, la terre fut solemnellement consacrée, & les Apostres admirablement changez; S. Chrysostome ne fait point difficulté de dire, *que la terre fut faite un Ciel, non par la descente des estoiles du Ciel en terre, mais par l'ascension des Apostres dans le Ciel; & que la grace du S. Esprit ayant esté abondamment répanduë, elle changea tout le monde en Ciel.* Ainsi, parce que les simulacres des Payens estoient solemnellement consacrez, on ne faisoit pas difficulté de dire qu'ils estoient faits Dieux ou changez en Dieux, lors qu'ils estoient publiquement exposez pour recevoir la devotion des hommes. *Voicy*, dit Minutius Felix, *il est fondu, forgé, taillé, mais il n'est pas encore Dieu. Il est plombé, dressé, élevé, il ne l'est pas encore. Il est orné, consacré, prié, & alors, enfin, il est Dieu.* Vn Poëte a dit sur ce sujet,

Qui sacros auro fingit vel marmore vultu,
Non facit ille Deos; qui rogat, ille facit.

Que si l'eau dont on lave les baptisez, & le Chréme dont on les confirme, (comme parle l'Auteur) ne sont pas appellez le S. Esprit, encore qu'ils en soient les figures; Si les Peres ne disent pas que ces choses soient faites, soit changées, & transélementées au S. Esprit, la raison particuliere en est évidente. C'est que Iesus-Christ n'ayant jamais dit, ni de l'eau, ni de l'huyle, Cecy est le S. Esprit, comme il a dit du pain, *Cecy est mon corps*, le langage des Peres a esté à cét égard plus libre, & l'usage n'a pas voulu authoriser ces façons de parler, qui ne se

[1] *Orat.* 40.

trouvoient pas fondées comme les autres sur une authorité inviolable, & qu'on ayme à respecter & à suivre. Ie ne say mesme si les Peres ont dit formellement que l'eau & l'huyle soient des figures du S. Esprit, & l'Auteur nous en devoit produire quelque passage. Peut-estre y auroit-il trouvé de la difficulté, parce que l'eau du Baptesme ne signifiant pas par sa substance, ou par son espece formellement, mais par son action & son effet, qui est de laver & de nettoyer le corps, il est plus ordinaire de dire que le lavement de l'eau signifie nostre régénération, que de dire que l'eau mesme est la figure du S. Esprit. Quoy qu'il en soit, les SS. Peres ne parlent pas moins fortement ni moins metaphoriquement sur le Baptesme que sur l'Eucharistie. Ils disent, [a] *que celuy qui reçoit Christ, n'est pas le mesme apres le Baptesme qu'il estoit auparavant, que le corps du régeneré devient la chair du crucifié, & que ce changement est l'ouvrage de la dextre du Souverain.* Ils disent, [b] *que les eaux du Baptesme ont une odeur qui porte Iesus-Christ, & que nous y recevons le nom de Christ & la vertu des choses divines.* Ils nous disent, [c] *qu'il faut croire que Iesus-Christ y est. Car luy qui a dit là-où vous serez deux ou trois assemblez en mon nom, là je seray au milieu de vous, combien plus daigne-t-il accorder sa presence là-où est l'Eglise, là-où sont ses mysteres?* Ils nous disent, [d] *que les eaux du Baptesme rougissent estant consacrées du sang de Iesus-Christ?* Ils nous disent, [e] *que ces choses se font au Ciel parmy les SS. Anges, que Dieu prend nostre ame, & la met là-haut dans le Ciel, & que c'est là haut qu'il la transforme.* Ils nous disent, [f] *qu'il s'y fait une generation admirable, & dont on ne peut rendre la raison, que les*

Chap. VI.

a *Leo Rom. serm. 14. de pass. Dom.*

b *Cyrill. Hieros. in Procatech.*

c *Ambros. de initian. c. 5.*

d *Aug. tract. 11. in Ioan. & Cæsar. hom. 5.*

e *S. Chrysost. hom. 6. in Coloss.*

f *Chrys. hom. 24. in Ioan.*

Chap. VI.

Anges mesme ne sçauroient dire la maniere d'une œuvre si inenarrable ; qu'ils y assistent, mais pour regarder seulement ce qui s'y fait, sans y rien faire d'eux-mesmes ; que c'est Dieu, Pere, Fils, & Saint Esprit qui y fait tout. Qu'il faut croire à la parole du Seigneur qui est plus asseurée que la veuë, parce que la veuë se trompe souvent, mais il n'est pas possible que la parole de Dieu soit aneantie ; Car puis qu'elle a donné l'estre aux choses qui n'estoient point, certainement elle est digne d'estre creuë quand elle nous parle de leur nature. Ils vont bien plus avant, car ils nous disent presque en autant de termes ce que l'Auteur nie, & il ne s'est pas souvenu du passage [g] qu'il nous a luy-mesme cy-dessus donné de S. Gaudence, *Le Seigneur Iesus convertit en vin cette eau, par une puissance invisible*, (il parle de l'eau du Baptesme) *en sorte que ceux qui estoient baptisez faisoient connoistre par le don des Langues, qu'ils recevoient tout d'un coup le goust du S. Esprit qu'ils avoient reçeu.* Il est évident que par le vin, auquel il dit que l'eau fut convertie, il entend le S. Esprit. [h] *Cette eau sensible*, dit Ammonius, *est élevée à une vertu divine pour sanctifier ceux qui la reçoivent, ne differant du S. Esprit que par la pensée ; car en efficace c'est la mesme chose.* Ils parlent presque de mesme de l'huyle dont on oignoit, non les confirmez, mais les baptisez, & qui faisoit une partie des ceremonies de leur bapteſme, & non pas un nouveau Sacrement, comme l'Auteur semble le vouloir insinuër, [i] *Le pain & l'huyle*, dit Theodote, *sont sanctifiez par la vertu du S. Esprit, & ne sont plus tels qu'ils estoient auparavant, comme il pourroit sembler, mais ils sont changez en une force spirituelle.* Il ajoûte la mesme chose de l'eau sacrée. Et Cyrille de Hierusalem, [k] *Ne vous*

g Refut. page 206.

h *Caten. in Ioan. 3. 5.*

i *Epitom. Theod. ad finem Clem. Alex.*

k *Cathec. 3.*

imaginez pas que cette huyle ſoit de ſimple huyle; *Car comme le pain de l'Euchariſtie, apres l'invocation du S. Eſprit, n'eſt plus de ſimple pain, mais le corps de Ieſus-Chriſt: de meſme ce ſaint oignement, aprés l'invocation, n'eſt plus une huyle ſimple & commune, mais c'eſt la grace de Ieſus-Chriſt, & du S. Eſprit eſtant renduë efficace par la preſence de ſa divinité.* Il me ſemble donc que l'Auteur n'eſt pas tout à fait heureux en exemples. Chap. VI.

Aprés cela, paſſant à une autre régle, il nous avertit, *qu'il y a deux ſortes de langage; l'un, que l'on peut appeller un langage de contrainte, que l'on choiſit, non pas ſimplement pour s'exprimer, mais pour allier avec ſes ſentimens des expreſſions receuës, & autoriſées par d'autres; & l'autre, que l'on peut appeller un langage naturel, auquel on ſe porte par le ſeul deſir de ſe faire entendre.* Il nous allegue l'exemple du langage de l'Ecriture, & des Peres, qui donnent à Ieſus-Chrit le nom, & les attributs du vray Dieu, Createur du monde, & Redempteur de l'Egliſe, pour exprimer ſeulement ce qu'il en faut croire; & du langage des Sociniens, qui ſe ſervent des meſmes termes par contrainte, aymant mieux donner un ſens violent aux mots, & parler un langage forcé qu'ils corrompent, & qu'ils expliquent en ſuite à leur mode, que de faire reconnoiſtre par la difference de leur langage la contrarieté de leurs opinions avec les ſentimens des premiers Chreſtiens. Refut. page 225.

I'accepte de tout mon cœur cette régle, & je veux bien que ce ſoit par elle, que nous démeſlions noſtre different. Il faut donc tomber d'accord, que les Peres n'ayant point d'adverſaires en teſte, dont ils craigniſſent les reproches; n'ayant point cette veuë d'allier les expreſſions anciennes avec leurs opinions pre-

Chap. VI. sentes ; ne voyant point de controverſes emeûës dans l'Egliſe, ils ont parlé ſur le ſujet de l'Euchariſtie, dans le ſeul deſſein d'exprimer ce qu'il en faut croire, de quelque maniere qu'ils en ayent parlé : & il ne reſte qu'à voir qui de nous, ou de ceux de l'Egliſe Romaine, imite leur langage par contrainte, & fait violence à leurs termes.

Voyez le chap. 4. de la premiere partie de cét ouvrage.

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils nous ont dit, que l'Euchariſtie eſt *du pain & du vin, du blé, du froment, du fruit de vigne, le fruit de la moiſſon, la joye de la vigne, des fruits de la terre, des biens du Createur, des Creatures qui ſont icy bas dans noſtre monde, le ſang de la vigne, une liqueur de lieſſe, un pain compoſé de pluſieurs grains, un vin fait de pluſieurs raiſins, des pains, un aliment ſec & liquide, un pain que l'on rompt, dont chacun prend une partie, un pain que l'on mange & qui raſſaſie le corps.*

Voyez là meſme.

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel qu'ils ont dit, que *le pain n'eſt conſumé, ni ne ceſſe d'eſtre, qu'en la reception du Sacrement, & que quand ſon uſage prend fin ; que Ieſus-Chriſt n'y change point la nature, mais qu'il ajoûte la grace à la nature ; que les ſymboles myſtiques demeurent en leur premiere ſubſtance, aprés la conſecration ; que la nature & la ſubſtance du pain demeure ; que la ſubſtance ſenſible ne ſe ſepare point de la grace intelligible.*

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils nous ont dit, que *le pain & le vin de l'Euchariſtie ſont des types, des figures, des repreſentations, des memoriaux, des reſſemblances, des images, des enigmes, des voiles materiels, & des portraits du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt.*

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils

nous ont declaré, que *les ſymboles viſibles ſont honorez du nom de corps & de ſang du Seigneur; que le Sacrement eſt le corps de Chriſt en quelque ſorte, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec luy; qu'il ſe fait un échange des noms, le corps de Chriſt eſtant appellé pain, & le pain corps de Chriſt, le ſang eſtant appellé vin, & le vin ſang; que le pain eſt appellé le corps de Ieſus-Chriſt, non qu'il le ſoit proprement, mais parce qu'il en contient le myſtere; que c'eſt l'Euchariſtie du corps de Ieſus-Chriſt, ſon Sacrement, ſon corps ſymbolique & typique, ſon corps myſtique, le myſtere de ſon corps, un pain qui ſe rapporte myſtiquement au corps de Chriſt.* Chap. VI.

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils nous ont enſeigné, *que Ieſus-Chriſt eſt abſent & éloigné de nous quant à ſon corps; qu'il eſt tellement au ciel à cét égard, qu'il n'eſt plus en terre, & qu'il eſt ſi vray qu'il n'eſt plus en terre, que nous attendons qu'il revienne encore du ciel; que tout corps, quel qu'il ſoit, occupe une eſpace de lieu par ſon étenduë; & qu'il n'a point eſté donné au corps d'exiſter à la maniere d'un eſprit.*

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils ont aſſeuré *que manger le corps de Ieſus-Chriſt c'eſt croire en luy, c'eſt participer à ſes ſouffrances par une ſainte meditation; qu'il faut preparer pour cela non la bouche, mais le cœur; non les dens, ou le ventre, mais la foy.*

C'eſt en ſuivant ce langage libre & naturel, qu'ils ont definy, *que les méchans ne ſauroient manger la chair de Ieſus-Chriſt, ni boire ſon ſang, parce que qui mãge & qui boit ces choſes, a la vie eternelle, & qu'ils peuvent bien prendre le Sacrement, mais non la verité, & la choſe meſme repreſentée par le Sacrement.*

Chap. VI. Aprés cela, j'avouë que c'eſt en ſuivant ce meſme langage libre & naturel, qu'ils nous ont dit, *que le pain eſt le corps de Ieſus-Chriſt; qu'il eſt fait le corps de Ieſus-Chriſt; qu'il eſt changé au corps de Ieſus-Chriſt; que nous recevons ce corps dans l'acte de la communion*, & je veux bien qu'on juge ſi ces expreſſions ſont aſſez fortes pour emporter toutes les autres, & s'il n'y auroit pas de l'extravagance, & de la folie, pour me ſervir des termes de l'Auteur, à s'eſtre exprimez de la ſorte qu'ils ont fait, de nous avoir donné tant d'explications, tant d'adouciſſemens, tant de déterminations formelles, tant de déclarations litterales & propres, pour ne vouloir rien dire, ſinon que le pain eſt tranſſubſtancié au corps de Ieſus-Chriſt, & que le corps eſt réellement preſent ſous les eſpeces du pain & du vin, c'eſt à dire, ſous des accidens qui ſubſiſtent en l'air, ſans qu'ils ayent aucun ſujet, qui les ſoûtienne.

Puis qu'ils ont parlé un langage libre, & éloigné de toute contrainte, n'ayant point d'ennemis à combattre, ni de ſcandale à éviter ſur ce grand ſujet, ſur lequel l'Egliſe eſtoit alors en paix; pourquoy ne nous ont-ils pas dit nettement, que le corps de Ieſus-Chriſt eſt réellement & ſubſtanciellement en terre, & au Ciel, tout à la fois; au Ciel viſiblement, & en terre inviſiblement; au Ciel en la maniere d'eſtre d'un vray corps, & au Sacrement en la maniere d'eſtre d'un eſprit? Pourquoy ne nous ont-ils pas dit que la ſubſtance du pain paſſe, & ſe change réellement & corporellement, en la propre & naturelle ſubſtance de ce meſme corps que Ieſus-Chriſt a pris de la Vierge? Pourquoy ne nous ont-ils point parlé de l'exiſtence de ces couleurs, de ces rondeurs, & de ces ſaveurs, ſans l'appuy d'aucune ſubſtance qui en de-

meure affectée ? Pourquoy ne nous dire pas nettement quelle estoit leur creance là dessus, s'il est vray qu'ils l'ayent euë telle que l'Eglise Romaine l'a euë en ces derniers siecles ? Chap. VI.

Ie veux bien que l'on juge qui de l'Auteur, ou de moy, est obligé à plus de contrainte, pour allier les expressions des Peres avec ses sentimens. Ie les reçois toutes de bonne foy, sans y rien changer. Ie les entens selon les propres explications des Peres mesmes. Ie prens pour litterales, & pour explicatives des autres, celles qui le sont évidemment. Ie prens pour metaphoriques celles qui en portent toutes les marques. I'établis des regles pour faire ce discernement, qui sont toutes tirées des lumieres du sens commun, sans étude, & sans agitation d'esprit. Au lieu que l'Auteur est obligé d'accuser les Peres de dureté, d'obscurité, de difficulté ; de dire qu'ils se sont servis d'expressions étrangeres, de comparaisons disproportionnées, & qu'ils ont jetté les semences des heresies. Il est obligé de recourir aux nuës mystiques, aux secrets de la Providence, à la difficulté des mysteres de la Religion, d'ébranler ce qu'il y a de plus solide & de plus sacré entre les Chrestiens, & de nous faire voir Dieu occupé à tendre des pieges aux hommes, dans le silence, & dans les paroles de ses ennemis, & de ses amis. Il est obligé de separer les Peres d'avec les Peres, en distinguant leurs Homelies populaires, & leurs Catecheses, de leurs lettres, & de leurs disputes, & en appellant ces derniers ouvrages des lieux écartez qui n'ont rien contribué à former la créance des peuples, & qui ne doivent pas encore aujourd'huy, venir en consideration au prix des autres. Il est obligé de renverser sans-dessus-dessous l'ordre commun & perpetuel du raisonnement,

Chap. VI. & la forme de la conduite humaine, qui regle les expressions qui peuvent souffrir la figure, par celles qui ne la peuvent souffrir, les difficiles par les claires, celles qui choquent la nature, par celles qui ne la choquent pas; car il veut, au contraire, que nous réglions ces dernieres par les autres, & que quand les Peres ont dit que le pain est appellé le corps de Christ, non qu'il le soit proprement, mais parce qu'il en contient le mystere, nous prenions cela pour une metaphore, qu'il faut expliquer par cette autre proposition, *Le pain est le corps de Christ*; que quand les Peres ont dit, que le symbole visible prend le nom du corps de Iesus-Christ, non que la nature soit changée, mais parce que la grace est ajoûtée à la nature, nous prenions cela pour une figure, qu'il faut regler par cette autre expression, *Le pain est changé au corps de Christ.* Vit-on jamais rien de plus contraint ou de plus violent, que la maniere dont il tasche d'éluder les passages des Peres qui appellent les symboles, du pain & du vin? C'est, dit-il, *parce que les apparences n'estant pas changées, l'on ne change pas aussi les noms*: & celle dont il détourne les termes de figure, d'image, & autres semblables; c'est, dit-il, *parce que l'Eucharistie est essenciellement verité & figure, image & realité*: & celle dont il veut adoucir cette nourriture de nos corps, que les Peres attribuent au pain qui est le corps de Christ: C'est, dit-il, *parce que les corps qui reçoivent l'Eucharistie sont nourris de quelque maniere que cela se fasse*? Vit-on jamais rien de plus contraint ou de plus violent, que ce recours qu'il a eu aux idées litterales, & aux premieres impressions que les termes des Peres pouvoient faire dans l'esprit des peuples, pour regler par la nostre foy sur

un

un si grand sujet? Vit-on jamais rien de plus forcé, ni de plus estudié, que ces pretenduës regles qu'il nous donne dans ce Chapitre, qui sont toutes ou fausses, ou mal appliquées; & dont pas une n'est tirée de la nature du sujet dont il s'agit, ni de la veritable forme des expressions, ni de l'estat veritable de ceux qui parlent, & de ceux qui écoutent? Ce sont là les vrays caracteres de la contrainte; Voilà le langage violent, & la vraye & juste occasion où il faut appliquer l'exemple des Sociniens. Ch. VI.

Aprés cela, je veux bien répondre à la demande que me fait l'Auteur, si je croy qu'un Brasilien ou un Chinois fust bien instruit dans la créance réformée, par un homme qui le catéchiseroit comme Cyrille de Ierusalem fait ses Catéchumenes. Ie réponds donc, que je le crois ainsi, pourveu qu'il m'accorde quatre conditions que je tiens fort raisonnables. L'une est qu'il suppose que l'estat present de l'Eglise soit le mesme qu'il estoit au temps de Cyrille, c'est à dire, qu'il n'y ayt point de contestations sur le point du S. Sacrement, qu'il n'y ayt point eu de decisions de Conciles qui déclarent, que le pain est transsubstancié, & que le corps de Iesus-Christ est réellement present dans l'Eucharistie; qu'il n'y ayt point eu ni des Paschases, ni des Lanfrancs, ni des Nicolas, ni des Gregoires, ni des Innocents, qui ayent troublé la paix du monde, & corrompu le libre & ordinaire jugement qu'on fait d'un sujet qu'on voit, qu'on touche, & qu'on goûte, & d'un corps humain semblable au nostre, & lequel on sait estre dans le Ciel, vivant & glorieux, jusques à ce qu'il vienne au dernier jour, pour le jugement universel. L'autre est, qu'il oste de l'instruction de Cyrille ce qu'il y a mis de son chef, & qu'il

Refut. page 230.

Chap. VI. y remette ce qu'il en a retranché. Il y a mis de son chef ces mots, *afin que nous le recevions comme estant indubitablement son corps & son sang.* Cyrille, ne dit pas cela, mais il dit, *Recevons-les donc,* (savoir le pain & le vin) *avec toute certitude, comme le corps & le sang de Christ,* c'est à dire, nous tenant la place du corps & du sang. Il y a mis de son chef ces autres mots en suite, *Car sous l'espece du pain il nous donne son corps, & sous l'espece du vin il nous donne son sang.* Cyrille ne parle pas ainsi, mais il dit, *Car le corps vous est donné au type du pain & le sang au type du vin.* Il en retranche cecy, que je le prie d'y remettre, *Iesus-Christ disoit aux Iuifs, si vous ne mangez ma chair, & si vous ne beuvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous-mesmes; mais eux n'entendant pas cela spirituellement, furent scandalisez, & s'éloignerent de luy, s'imaginant qu'il les incitoit à manger de la chair humaine. Le vieux Testament avoit aussi des pains de proposition, qui ont pris fin, parce qu'ils appartenoient à l'ancienne loy; mais sous la nouvelle, le pain celeste, & le calice de salut sanctifie le corps & l'ame; car comme le pain se rapporte au corps, de mesme la parole se rapporte à l'ame.* N'est-ce pas une chose étonnante, que dans le mesme lieu, & en la mesme occasion où l'Auteur m'exhorte à la sincerité, & à la bonne foy, il s'en éloigne luy-mesme si scandaleusement, semblable à ces mauvais Prescheurs qui disent & ne font pas? La troisiesme condition que je luy demande est, que quand j'auray catechisé de cette sorte mon Chinois, ou mon Brasilien, il me permette de luy donner le lendemain l'instruction que S. Cyrille donnoit à ses Catéchumenes, dans la catéchese suivante, en ces

termes, *Vous entendez une divine mélodie, qui pour vous inviter à la communion des sacrez mysteres, chante ces paroles: Goûtez, & voyez combien le Seigneur est doux. Pensez-vous que l'on vous ordonne de faire ce discernement par le palais corporel? Nullement: mais plûtost par une foy certaine, & qui ne laisse aucun doute. Car on ne vous recommande pas de goûter le pain & le vin, mais la figure du corps & du sang de Christ.* Chap. VI. ἀντίτυπα.

Enfin, je desire aussi qu'il plaise à l'Auteur de me dire, s'il croit qu'un Brasilien ou un Chinois, fust bien instruit dans la créance Romaine, par un Docteur de Sorbonne, qui le catéchiseroit en ces termes, [a] *Ce que vous voyez est du pain, & c'est aussi ce que vos yeux vous déclarent: mais l'instruction que vostre foy demande est, que le pain est le corps de Christ, & que le calice, ou ce qui est dans le calice, est son sang. Cecy est dit en peu de mots, & il peut estre que ce peu suffiroit à la foy, mais la foy demande d'estre instruite;* car le Prophete dit, *si vous ne croyez, vous n'entendrez point. Vous me pouvez donc dire, puis que vous nous avez commandé de croire, expliquez-nous ce que c'est, afin que nous entendions. Car cette pensée peut naistre dans l'esprit de quelqu'un, Nous savons de qui nostre Sauveur a pris sa chair, savoir, de la Vierge Marie, nous savons qu'il fut allaitté en son enfance, qu'il fut nourry, qu'il se fit grand, qu'il parvint à l'âge de l'adolescence, qu'il souffrit les persecutions des Iuifs, qu'il fut pendu au bois, qu'il y fut mis à mort, qu'il fut ensevely, qu'il resuscita le troisiesme jour, qu'il monta au Ciel lors qu'il luy plût d'y monter, qu'il éleva là son corps d'où il doit venir pour juger les vivans & les morts, & qu'il est maintenant*

[a] *Aug. serm. ad infan.*

Chap. VI. *assis à la dextre du Pere. Comment donc le pain est-il son corps, & le calice son sang? Mes freres, ces choses sont appellées des Sacremens, parce qu'autre chose est ce que nous voyons, & autre chose ce que nous entendons. Ce que l'on voit à une espece corporelle, ce que l'on entend à un fruit spirituel.*

Qu'il nous dise sincerement quel jugement il feroit de ce catéchiste, ou plûtost quel jugement en feroit une compagnie de simples Catholiques Romains, qui estant tres-bien instruits des articles de leur creance, ne seroient pas neantmoins assez habiles pour reconnoistre que ces paroles sont celles de S. Augustin. Peut-on douter qu'ils ne prissent ce Predicateur pour un Calviniste tres-zelé, qui voudroit instruire ces Infideles dans la foy de l'Eglise reformée? Que si toutefois on les asseuroit que cét homme fust Catholique, & qu'il n'a voulu dire autre chose par tout ce discours, sinon que ce qui nous paroist du pain n'est pas du pain, & qu'il faut rejetter le témoignage de nos yeux, quãd ils nous le déclarent, que ce n'est pas proprement le pain qui est le corps de Christ, mais que ce qui estoit auparavant du pain change sa substance, & devient réellement le corps de Iesus-Christ, que la difficulté qu'on trouve dans cette proposition, *Le pain est le corps de Christ*, & qui vient de ce que le corps de Christ est un vray corps humain, tiré de la substance de la Vierge, allaité, nourry, qui a pris accroissement, qui a souffert la mort, qui est ressuscité, & est monté au Ciel, où il est à la dextre du Pere, d'où il s'ensuit, ce semble, que le pain ne peut pas estre ce corps-là; que cette difficulté dis-je, ne se doit point resoudre, en disant, que ces choses sont des Sacremens, mais qu'il la faut resoudre, en disant, que ce que nous voyons estoit du

pain avant la consecration, & qu'il est transsubstan- Ch. VI.
cié en ce mesme corps, qui a esté tiré de la Vierge, qui est mort, qui est ressuscité, & qui est monté au Ciel : que si nos yeux jugent encore que c'est du pain, c'est parce qu'ils ne voyent que les apparences du pain, sous lesquelles la substance du corps de Christ demeure voilée ; en verité, il faudroit que ces Catholiques fussent bien moderez, pour s'empescher de répondre, que ce Predicateur est donc un mal-habile-homme de s'exprimer en sorte qu'il fait justement comprendre tout le contraire de ce qu'il pense, & qu'il jette les hommes dans l'erreur, au lieu de les instruire de la verité.

Mais, que diroient-ils s'ils entendoient ce Predicateur continuant son instruction en ces termes, *Voulez-vous savoir ce que c'est que le corps de Christ? Escoutez l'Apostre S. Paul qui dit aux fideles ; Vous estes le corps de Christ & ses membres. Vostre mystere est mis sur cette table, & vous y prenez le mystere du Seigneur. Vous dites, Amen, à ce que vous estes, & vous y souscrivez par vostre réponse. On vous dit donc, Le corps de Christ ; & vous répondez, Amen: Soyez membre du corps de Christ, afin que vostre, Amen, soit veritable. Mais pourquoy tout cela au pain ? N'apportons icy rien du nostre, mais écoutons encore le mesme Apostre parlant de ce Sacrement : Nous qui sommes*, dit il, *plusieurs, nous sommes un seul pain & un seul corps. Entendez cecy, je vous prie, & vous en réjoüissez. Car ce n'est icy qu'unité, pieté, verité, charité, un seul pain, & un seul corps, quoy que nous soyons plusieurs. Remarquez que le pain n'est pas fait d'un seul grain, mais de plusieurs. Quand on vous a exorcisez, vous avez passé sous la meule, quand vous avez esté baptisez, vous avez*

Chap. VI. *esté arrosez d'eau, & quand vous avez receu le feu du S. Esprit, on peut dire que vous avez esté cuits comme un pain. Soyez donc ce que vous voyez, & recevez ce que vous estes. Voilà ce que l'Apostre a dit du pain, par où il montre assez ce que nous devons entendre à l'égard du Calice. Car comme pour faire cette espece visible du pain, plusieurs grains sont reduits en un corps pour representer ce que l'Ecriture dit des fideles, ils n'avoient qu'une ame, & qu'un cœur en Dieu: Il en est de mesme du vin, remarquez comment il est un; plusieurs grains pendoient au raisin, mais leur liqueur a esté confonduë en un corps. C'est ainsi que Iesus-Christ nous a voulu representer, & nous faire siens, consacrant sur cette table le mystere de nostre paix, & de nostre unité.*

Peut-on s'empescher de reconnoistre à l'ouïe de ces paroles, que ce Predicateur a dessein de faire croire que ce qui est mis sur la table sacrée, & que les fidelles reçoivent est veritablement du pain & du vin avec toute la composition de leurs parties, & que ce pain & ce vin sont d'un costé les Sacremens de ce corps que Iesus-Christ a tiré de la Vierge, & qui, apres sa resurrection, est monté dans le Ciel; & de l'autre, un mystere qui represente le corps moral de ce mesme Iesus-Christ, savoir, l'Eglise, & que c'est ainsi qu'il faut entendre cette proposition, *le pain est le corps de Christ*? Que, si neantmoins, on disoit qu'il a voulu par ces termes enseigner, que ce n'est plus ni pain ni vin, qu'ils ont esté réellement changez au corps vivant du Redempteur, & que c'est en ce sens qu'il faut entendre que le pain est le corps de Christ, ne s'écrieroit-on pas d'abord que c'est donc un extravagant, qui dit tout le contraire de ce qu'il veut dire?

Cependant, ce Predicateur que tous les simples Catholiques prendroient ou pour un Calviniste obstiné, ou pour le plus impertinent des hommes, est le grand S. Augustin, le plus Saint, le plus docte, le plus sage, & le plus éclairé de tous les Peres. C'est de cette sorte qu'il a parlé ordinairement, & l'on pourroit faire un juste volume des passages qui se tirent de ses écrits, & qui ont encore, si vous voulez, plus de force que ce Sermon que je viens de rapporter. C'est de cette sorte que les autres Peres ont parlé, & il faut conclure, ou qu'ils ont esté des extravagans, ce qui ne se peut dire en aucune maniere, ou qu'ils n'ont point eu d'autre creance que celle des Reformez. Chap. VI.

Enfin, l'Auteur nous propose sa derniere regle, qui porte, *qu'on ne doit point prendre pour metaphores les expressions qui obligeroient à conclure que celuy qui s'en sert a parlé d'une maniere déraisonnable, & contraire au bon sens.* Il modifie, en suite, ce principe, disant, *qu'il n'est pas entierement certain, lors qu'il s'agit de quelques passages d'un Auteur particulier, parce qu'il n'y a point d'Auteur si exact, & si circonspect, qui ne parle d'une maniere moins exacte, & que l'on peut dire fausse & trompeuse. Mais qu'elle est entierement certaine & indubitable, quand il s'agit du langage de plusieurs personnes, & mesme de toute l'Eglise en divers siecles.* Il pousse & étend ces deux maximes, comme absolument necessaires, & pour l'usage du sens commun, & pour celuy de la Religion. Et puis il conclud en deux mots, *qu'il n'y auroit rien de moins raisonnable que les expressions des Peres, si on ne les explique dans le sens des Catholiques.* Voilà une conclusion aussi brusque que j'en aye jamais veu. Il m'en imputoit cy-dessus une Page 235.

Ch. VI. de cette sorte, quoy que sans raison, parce que j'estois répondant, & que je montrois seulement la possibilité d'une chose selon mes hypotheses, sans estre obligé de la prouver. Mais celle-cy est inexcusable, parce que dans cette occasion, il agit; Il ne se défend pas, il attaque, & en attaquant il est obligé de prouver. Qu'il se souvienne donc qu'il ne faut pas ainsi étaler & étendre des maximes generales, ni les faire regarder dans cette generalité, dans laquelle on ne peut encore dire qu'elles soient fausses, pour conclure apres brusquement, sans considerer aucune des circonstances qui peuvent faire voir l'absurdité de l'application. En effet, qu'y a-t-il de déraisonnable, ou de contraire au bon sens dans les metaphores des Peres? Ils donnent le nom de corps de Christ au Sacrement, au signe, au memorial, au gage du corps de Christ, au symbole qui le represente à nostre ame, de la maniere la plus forte & la plus vive qui se puisse concevoir, & qui non seulement le represente, mais qui nous le donne en effet, & qui nous en fait ressentir toute la vertu. Ils disent, que le pain est fait le corps de Christ, parce que ce n'est pas la nature, mais la consecration qui nous le rend mystique. Ils disent, qu'il est changé au corps de Christ, parce qu'avant la consecration, c'estoit un simple aliment de nourriture, & il devient un grand Sacrement de Religion. Les Peres mesmes n'ont trouvé rien de déraisonnable en ces expressions entenduës en ce sens-là, puis que c'est ainsi qu'ils les ont expliquées. [a] *Iesus-Christ* dit S. Irenée, *a confessé que le calice est son sang, il a de mesme affirmé que le pain est son corps. Quand donc le calice & le pain reçoivent la parole de Dieu, alors se fait l'Eucharistie du corps & du sang de Christ.* Voilà l'explication toute formée, le pain

[a] *Lib. 5. adver. hæres. c. 4.*

Chap. VI.

est le corps, c'est à dire l'Eucharistie du corps. [a] *Nous n'appellons corps & sang*, dit S. Augustin, *que ce qui venant des fruits de la terre est consacré par la priere mystique, & que nous prenons pour le salut de nos ames, en memoire de la passion du Seigneur. Ce qui ayant receu cette forme visible par la main des hommes, n'est sanctifié pour devenir un si grand Sacrement, que par la vertu invisible de l'esprit de Dieu.* Voilà de mesme l'explication précise; Nous appellons corps & sang, ce qui par la consecration devient un Sacrement. S. Isidore dit à peu prés la mesme chose, [b] *Nous appellons corps & sang de Iesus-Christ ce qui estant tiré des fruits de la terre, est sanctifié, & est fait Sacrement.* Beda s'exprime en des termes si clairs, qu'il n'est pas possible de ne les pas entendre, [c] *Le pain & le vin*, dit-il, *qui sont des creatures, sont changez en un Sacrement de la chair & du sang de Iesus-Christ par la sanctification ineffable du S. Esprit, & c'est ainsi que son corps & son sang sont receus de la bouche des fideles à salut.* C'est ce que veulent dire les [d] Peres du Concile de Constantinople quand ils appellent l'Eucharistie, le corps de Iesus-Christ *par institution*, en l'opposant à son Corps, *par nature*, & ceux qui l'appellent, comme je l'ay dit cy-dessus, *le Corps symbolique, le Corps mystique, le mystere du Corps.* C'est ce que veut dire [e] S. Epiphane, qui apres avoir remarqué les differences qui sont entre le pain, & le corps propre de Iesus-Christ; *Neantmoins*, ajoûte-t-il, *Iesus-Christ a voulu dire par grace, Cecy est mon corps.* C'est ce que veut dire Raban Archevesque de Mayence; [f] *Le pain*, dit-il, *est fort raisonnablement appellé le corps de Christ, parce qu'il fortifie nostre corps; & parce que le vin fait du sang dans la chair, il se rapporte aussi au*

[a] *Lib. 3. de Trin. c. 4.*

[b] *Lib. 6. Orig. c. 19.*

[c] *Hom. de Sanctis in Epiph.*

[d] *Act. 6. Concil. 2. Nic.*

[e] *In Ancor.*

[f] *De instit. cler. c. 31.*

Chap. VI. *sang, & ces deux choses visibles sanctifiées par le S. Esprit, sont faites le Sacrement du corps divin.*

C'est ce que veut dire Florus, [h] *Jesus-Christ*, dit-il, *est mangé, lorsque la creature, c'est à dire le pain & le vin est changée en un Sacrement de sa chair & de son sang, par l'ineffable sanctification de l'Esprit.*

h *In expositione Missæ.*

Cependant si nous en croyons l'Auteur, ces expressions des Peres entenduës en ce sens là, sont les plus déraisonnables du monde. Mais s'il n'est pas possible que plusieurs personnes s'accordent à un langage trompeur, faux, & contraire à la nature, & à la raison, comme il parle, quelle apparence y a-t-il qu'elles se puissent accorder à une intelligence fausse, trompeuse, heretique, impie, digne de l'Anatheme, & du feu de Rome, comme seroit celle des SS. Peres si l'opinion de l'Auteur avoit lieu? Car il n'est pas plus facile de montrer qu'il est jour, lors que le Soleil éclaire, qu'il est facile de faire voir que toute l'Eglise ancienne s'est accordée à entendre ces expressions, *Le pain est le corps de Christ, le pain est fait le corps de Christ, le pain est changé au corps de Christ*, en ce sens-cy figuré, *Le pain est le Sacrement, il est fait le Sacrement, il est changé en un Sacrement du corps de Christ*, & j'espere que ceux qui prendront le soin de lire ces écrits sans y prendre d'autre interest que celuy de leur instruction & de leur salut, en demeureront persuadez. Quand je n'en aurois pas répandu les preuves, comme j'ay fait, dans toute cette dispute, le seul passage de S. Ephrem Patriarche d'Antioche, que j'ay rapporté cy-dessus pour un autre sujet, le donneroit à connoistre,

a *Apud Phot. Biblioth. cod. 229.*

a *Le corps de Christ*, dit-il, *que les fideles reçoivent, ne se depart point de la substance sensible, ni n'est*

separé de la grace intelligible. Car que veut dire le corps de Christ dans un passage qui pose que la substance du pain demeure? N'est-ce pas à dire le Sacrement du corps de Christ? quel sujet y a-t-il encore d'en douter? Chap. VI.

Ie ne veux pas relever icy ce que l'Auteur emporté de sa préoccupation a laissé tomber de sa plume, que le sens metaphorique que nous donnons aux expressions des Peres, leur feroit parler un langage faux, trompeur, & contraire à la nature. I'ay dé-ja refuté cette erreur, qui estant receuë, renverseroit le commerce, & changeroit tous les hommes, depuis le plus grand jusques au plus petit, en des imposteurs, ou en des fourbes. Les Metaphores n'ont rien de faux, ni de trompeur, ni de contraire à la nature; sur tout, celles qui sont employées dans un sujet qui les demande presque necessairement, comme est celuy de l'Euchariſtie; & il y a bien plus de raison de dire, que ces mesmes expressions prises à la lettre, seroient contraires à la nature, puis qu'elles ne signifieroient rien, & qu'entenduës comme l'Eglise Romaine les entend, elles choqueroient toutes les regles du bon sens & de la raison, n'estant pas concevable que des gens sages comme estoient les Peres, & qui auroient eu un si grand interest à bien instruire les peuples sur un mystere tel qu'est celuy de la presence réelle & de la transsubstanciation, qui d'elles-mesmes ne sont pas trop intelligibles, & qui sont repoussées par toutes les lumieres de l'esprit humain, se soient contentez de s'expliquer en des termes vagues & generaux, employez tous les jours pour exprimer d'autres changemens ou d'autres presences, qui ne sont ni réelles, ni substancielles. Certainement, si les Peres eussent crû ce que l'Eglise Romai-

Chap. VI. ne croit aujourd'huy ; ils eussent parlé comme elle parle, ils eussent dit que le corps de Christ est réellement present au Sacrement, qu'il y existe à la façon d'un esprit, que le Prestre porte en ses mains la mesme substance immediatement, que le Seigneur a tirée de la Vierge, & qu'il a élevée au plus haut des Cieux à la dextre de son Pere, que ce que nos yeux voyent dans l'Eucharistie n'est que des accidens qui subsistent seuls par la toute puissance de Dieu ; car quant à la substance du pain, elle passe tout entiere par une réelle conversion en la substance du corps de Christ. Il faut tout cela pour le moins pour former une idée de la presence réelle, qui tienne ferme contre la resistance de la raison & des sens. Neanmoins, les Peres n'ont rien dit de tel, ils se sont seulement servis de quelques expressions generales qu'on a appliquées à la créance de Rome, quand cette créance a esté toute faite d'ailleurs. Mais il y a grande difference entre des expressions capables d'établir & de faire naistre une doctrine, & d'autres dont on abuse pour soûtenir une doctrine qui est déja toute établie & toute formée. Celles de Paschase, de Lanfranc, de Gregoire, d'Innocent, & des Conciles tenus contre Berenger, sont du premier ordre. Celles des Peres sont du second, & elles n'ont de force que celle qui leur vient de la préoccupation des esprits, desja imbus de la Transsubstanciation & de la presence réelle.

Quand donc Monsieur Aubertin a pris soin de justifier les termes des Peres, en produisant ces mesmes termes, employez en un sens évidemment metaphorique dans d'autres sujets, il est certain qu'il l'a fait sans aucune necessité, & par une surabondance de droit ; mais il est certain aussi qu'il l'a fait solide-

ment, & dans une forme contre laquelle il n'y à rien Chap. VI.
à dire. Car premierement, il fait voir que par la seule force de ces termes l'Eglise Romaine ne peut rien conclure qui luy soit avantageux, puis que les Peres en ont fait usage ailleurs, sans avoir eû ni Transsubstanciation, ni presence réelle dans l'esprit. Il montre, de plus, que ces termes sont employez en des sujets qui sont, à cét égard, semblables, ou proportionnez à celuy de l'Eucharistie, comme est le changement qui arrive à un homme baptizé, celuy qui est arrivé à la nature humaine de Iesus-Christ par son exaltation dans la gloire, celuy qui est arrivé au monde par la descente du S. Esprit le jour de la Pentecoste, celuy qui arrivera à nos corps au jour de la Resurrection. Il fait voir en troisiesme lieu, que ces mesmes expressions sont communes à des sujets qui souffrent moins la figure que celuy du Sacrement, comme quand les pauvres sont appellez Iesus-Christ mesme; quand on dit que Iesus-Christ nous est fait un vestement, une table, un breuvage, une racine, & mille exemple semblables, où la metaphore semble beaucoup plus dure & plus éloignée, qu'elle n'est à l'égard du pain de l'Eucharistie.

Mais un homme qui ne veut jamais estre content, trouve des échappatoires par tout: L'Auteur demande un exemple de la mesme espece, où il soit dit qu'un signe d'institution & d'établissement est changé en la chose signifiée, pour marquer simplement qu'il en est rendu signe. Si on luy donne celuy de la manne ancienne, & de l'eau du rocher, que Bertram dit avoir esté faits le corps & le sang du Sauveur, il nous dira, que l'expression est extraordinaire. Si on lui dit, qu'elle est extraordinaire en effet, soit parce que l'occasion de s'en servir se presente rarement, soit parce que l'institution de ces signes ne se fit pas avec pom-

Chap. VI.

pe, ni avec un éclat populaire, au lieu que l'occasion de parler figurément sur le sujet de l'Eucharistie se presente tous les jours, & que l'institution s'en fait publiquement, & solemnellement; cela ne le satisfera pas non plus. Si l'on luy donne l'exemple des simulacres anciens, dont [a] Tertullien dit que la matiere changeoit de destin, & [b] Minutius Felix, que quand ils estoient forgez, taillez, ils n'estoient pas encore des Dieux, mais qu'enfin, par la consecration ils devenoient des Dieux, & Horace, que l'Artisan incertain s'il feroit d'un figuier, un banc, ou un Dieu, aymá mieux que ce fust un Dieu; il inventera quelque nouvelle replique. Si j'ajoûte celuy des monnoyes où l'on dit tous les jours changer de l'or & de l'argent en Louys, encore y aura-t-il quelque chose à dire. Si je luy fais voir, outre cela, qu'il y a dans le S. Sacrement quelque chose de plus qu'en tous les autres signes d'institution, ne fust-ce que ce que Iesus-Christ mesme l'a honoré du nom de son Corps, & qu'il ne faut pas demander des exemples tout à fait semblables dans des sujets singuliers, je ne say s'il ne sera pas encore mécontent.

a *In Apolog.*
b *In Octav.*

Refut. page 220.

Il ne faut, dit-il, *qu'avoir un peu de sens commun, pour reconnoistre l'étrange disproportion de toutes ces expressions qu'Aubertin compare. Car les expressions des Peres sur l'Eucharistie, sont telles qu'elles ne peuvent estre prises dans un sens metaphorique, selon toutes les regles par lesquelles les hommes distinguent les Metaphores des termes simples, comme nous l'avons fait voir.* Ie consens qu'on nous juge sur cét article.

Il ajoûte, *Que les exemples qu'Aubertin propose ne contiennent que des metaphores rares, & qui estoient facilement reduites au sens naturel par les*

expreſſions ſimples qui eſtoient infiniment plus frequentes. Ie répons que ces Metaphores ne ſont point rares, puis qu'elles ſe trouvent dans l'uſage des Peres autant de fois que l'occaſion les a obligez de s'en ſervir, comme celle qui donne aux pauvres le nom & la perſonne de Ieſus-Chriſt, celle qui appelle l'Egliſe le corps de Chriſt, & beaucoup d'autres qui ſont fort frequentes dans les écrits des anciens. I'avouë qu'elles eſtoient facilement reduites au ſens naturel par les expreſſions ſimples qui eſtoient auſſi fort frequentes. Mais on ne doit pas nier que les expreſſions figurées ſur l'Euchariſtie, ne fuſſent auſſi fort facilement reduites à leur vray ſens, non ſeulement par les yeux, & par la raiſon des Auditeurs, qui leur eſtoient comme des Docteurs perpetuels, à cet égard ; mais par les expreſſions ſimples, qui eſtoient ſans ceſſe dans la bouche des Peres, *pain, vin, figure, image, myſtere, Sacrement*, & par les explications formelles qu'on leur en donnoit tres-ſouvent. Chap. VI.

Ce ſont, dit l'Auteur parlant encore des exemples que Monſieur Aubertin allegue ; *Ce ſont des metaphores non continuées.* I'ay fait voir évidemment le contraire dans l'examen de ſa ſeconde regle.

Ce ſont, ajoûte-t-il, *des metaphores expliquées.* Il en eſt de meſme de celles de l'Euchariſtie, comme je l'ay montré en beaucoup de lieux de cette diſpute.

Des metaphores non prouvées. Le contraire paroiſtra ſi l'on prend la peine de revoir ce que j'ay dit ſur la troiſieſme régle.

Des metaphores intelligibles. Celles de l'Euchariſtie le ſont encore plus, ſi vous en oſtez le préjugé, & les troubles de la diſpute, qui ne ſont nez, que depuis Paſchaſe.

Chap. VI. *Des metaphores ausquelles ils estoient portez par l'usage commun du langage humain.* C'est ce mesme usage commun qui a autorisé celles dont nous disputons, comme les Peres mesmes nous l'enseignent. Cependant, on prie l'Auteur de nous dire, comment il entend que ce fussent des metaphores rares, puis que les Peres y estoient portez, par l'usage commun.

Enfin, dit-il, *c'estoit des metaphores qui n'avoient rien d'extraordinaire, de déraisonnable, & de surprenant.* I'ay prouvé la mesme chose touchant les expressions figurées dont les Peres se servent sur le sujet du Sacrement.

Mais, ajoûte-t-il, *ces dernieres ont esté prises au sens de la presence réelle, par toute l'Eglise, selon les Ministres mesme depuis cinq cens ans; au lieu que les autres n'ont jamais esté expliquées par qui que ce soit, autrement que dans un sens metaphorique; de sorte qu'il faut qu'ils disent que les unes ont trompé toute la terre, & que les autres n'ont jamais trompé personne.* C'est ce qu'il appelle sa preuve convaincante, & qui ne peut estre desavoüée de personne. En verité l'Auteur est bien dénué de bonnes preuves, puis qu'il est obligé de faire de celle-cy, sa convaincante en titre d'honneur. Car qu'y a-t-il de plus facile que de luy dire, que cette difference n'est pas dans les metaphores, mais dans les diverses dispositions des hommes sur les unes, & sur les autres? C'est la pourpre imperiale de Gregoire VII. & l'autorité armée d'Innocent III. avec les contentions animées de Lanfranc, de Guitmond, d'Alger, & des autres promoteurs de ces opinions nouvelles, qui ont fait cette difference, & je ne doute pas que si ces gens là se fussent mis dans l'esprit l'envie de faire croire au monde que les

pauvres

pauvres sont réellement transsubstanciez en Iesus-Christ, & que ce que nous en voyons n'est que des accidens sans sujet, ou que la substance propre de Iesus-Christ y est invisiblement presente, penetrant la substance du pauvre, je ne doute pas, dis-je, qu'ils n'en fussent venus à bout, & que toute la terre Romaine, ne se fust laissée tromper aux expressions des Peres qui nous en parlent figurément; & nous avons des exemples assez surprenans de cette facilité des hommes à se laisser tromper, sans qu'il soit necessaire d'en faire une nouvelle question. Ch. VII.

CHAPITRE VII.

Défense de la premiere & de la seconde consideration contenuës dans la Réponse, page 9. & 11. & attaquées par l'Auteur de la Refutation dans le Chapitre quatriesme de sa seconde partie.

LEs efforts que l'Auteur a faits sur ma cinquiéme consideration sont assez considerables, pour meriter un peu de repos. Aussi espere-t-il de se délasser dans la suite, & de traitter les autres considerations avec plus de briéveté; & comme dans ces sortes de choses le succez de nos esperances dépend fort de nostre volonté, il attaque celle que j'avois mise la premiere en ordre, d'une maniere plus paisible, & sans se donner tant de peine.

Elle portoit, que le changement dont il s'agit entre nous s'estant fait non en détruisant formellement la foy ancienne, mais en y ajoûtant quelques nouveaux articles, qui estoient auparavant inconnus, non en renonçant positivement à ce qu'on croyoit, mais en recevant des erreurs nouvelles qu'on a tâché d'allier avec la foy commune, il ne faut pas trouver estrange qu'il se soit fait d'une façon moins sensible,

Ch. VII. & moins éclatante, estant bien plus facile de porter les hommes à croire ce qu'ils ne croyoient pas, que de les obliger à cesser de croire ce qu'ils croyoient.

Tout ce discours, dit l'Auteur, *se détruit de soy-mesme, puis que comme nous l'avons fait voir, les fideles avoient necessairement une créance distincte de la presence réelle, ou de l'absence réelle. S'ils ont toûjours creû la presence réelle, il ne s'est introduit rien de nouveau, puis que l'on a toûjours creû ce que l'on croit à present. Et si l'on avoit creû l'absence réelle, la creance contraire n'auroit pû s'introduire que par la cassation d'une verité qu'on croyoit. Il eust fallu bannir formellement cette créance distincte de l'absence de Iesus-Christ, pour y substituër celle de la presence réelle. Il eust fallu cesser de croire ce que l'on croyoit, & commencer à croire ce qu'on ne croyoit pas.* Il nous dit en suite, *qu'il y a une extréme difference entre explication de la foy, & confirmation de la foy; que l'explication de la foy est quand on la fait passer d'une idée confuse à une idée nette & développée; que la confirmation de la foy est quand, sans y ajoûter aucun éclaircissement, on confirme seulement plus positivement ce que l'on a toûjours creû; qu'il est faux que l'on ayt rien ajoûté dans l'Eglise Romaine à la foy de l'Eucharistie quant à la substance par maniere d'explication; & que la seule difference qu'il y a entre les expressions de l'ancienne Eglise & celles de la Romaine est, que les dernieres sont plus affirmées que les premieres.* C'est ainsi qu'il pretend avoir fort bien refuté ma premiere consideration.

Refut. Page 244.

Mais si mon discours est détruit par ce que l'Auteur a fait voir que les fideles avoient necessairement une créance distincte de la presence réelle, ou de l'absence réelle, il est infiniment plus vray que sa Refu-

tation est détruite, & que mon discours est rétably, Ch. VII.
puis que j'ay fait voir que cette pretention n'a aucun fondement legitime, & qu'elle est entierement contraire à la verité. En effet, pour faire, dans cette matiere, une opposition immediate, telle que l'Auteur la pretend, il la faut faire contradictoire, & non pas contraire, c'est à dire, qu'il faut mettre l'affirmation, ou la simple negation, comme on parle d'une mesme chose, & non l'affirmation, ou la réjection positive. Il faut dire, que les Chrestiens ont eû une créance distincte de la presence réelle, ou qu'ils ne l'ont pas euë, qu'ils ont eû une créance distincte de l'absence réelle, ou qu'ils ne l'ont pas euë. Mais de nous dire qu'ils ont eû une créance distincte de la presence reélle, ou de l'absence réelle, c'est visiblement nous tromper, parce qu'il y a entre ces deux états, non seulement un milieu, mais plusieurs. Il se peut faire qu'une grande partie de ceux qui professoient le Christianisme dans les temps où ce changement arriva ayent esté des indifferens, & des mondains, qui ont eû tout autre chose à faire qu'à s'instruire des mysteres Evangeliques; & sans mentir il n'y en a que trop dans l'Eglise visible qui prennent ce party-là. Il se peut faire qu'une autre partie estoit de ceux à qui l'on fait croire, que pour estre bons Chrestiens il suffit d'estre devots, de cette devotion superstitieuse, le charme des ames basses, sans qu'on doive s'eslever jusques à connoistre la Religion dont il faut laisser la science aux doctes, & les siecles dont nous sommes en question n'en ont produit que trop de cét ordre. Il se peut faire que les plus simples d'entre les fideles se sont contentez de porter leur pensée dans l'acte de la communion à Iesus-Christ mort & ressuscité pour eux, & ceux-là n'estoient pas peut-estre

Ch. VII. les moins gens de bien. Il se peut faire que d'autres ne pouvant comprendre comment le pain est le corps de Christ, se sont arrestez à la difficulté, sans en chercher davantage la solution. Il se peut faire que d'autres ont creû la presence Sacramentale & mystique du corps de Iesus-Christ dans l'Eucharistie, sans songer ni en bien ni en mal à sa presence substancielle, n'en ayant jamais oüy parler, & par consequent, ils ne l'ont pû ni admettre ni rejetter formellement. Ils le croyoient au Ciel, mais ils ne savoient pas encore le secret de le mettre au Ciel & en la terre. Ils croyoient que le Sacrement estoit le signe du corps de Christ, mais n'ayant pas encore oüy dire que c'est & le signe du corps & le corps mesme, ils n'avoient garde de renoncer positivement à cette opinion. Ils croyoient que leur ame recevoit, dans la communion, le corps du Sauveur, mais ils ne songeoient pas à ceux qui disent que nostre bouche corporelle reçoit aussi sa propre substance. Et voilà de quelle maniere ils n'avoient ni une créance distincte de la presence réelle, ni une creance distincte de l'absence réelle, de sorte que l'erreur estant venuë là-dessus, & n'ayant rien nié de ce qu'ils croyoient auparavant, ayant au contraire, avoüé que l'Eucharistie est le Sacrement, le signe, le memorial du corps de Iesus-Christ, que ce corps y est present d'une presence d'objet, d'une presence d'union, d'une presence de vertu, que nostre ame le reçoit par le moyen de la foy, que ce corps est au Ciel joüissant d'une gloire eternelle; mais ayant en mesme temps ajoûté que ce signe est le corps mesme, qu'il y est present en substance, & réellement, que nostre bouche le mange, & qu'il existe tout à la fois, & dans le Paradis & sur les autels, il est évident que la presence réelle s'est intro-

duite par voye d'addition, & non par voye de con- Ch. VII.
tradiction.

Il y a pourtant une difficulté que l'Auteur n'a pas touchée, & que je ne laisseray pas d'éclaircir, c'est qu'en quelque estat que nous mettions ces peuples, il faut necessairement reconnoistre, que ne croyant pas la Transsubstanciation, comme n'en ayant pas encore ouï parler, ils savoient que cette substance qu'ils recevoient dans la communion, estoit du pain, d'où il s'ensuit, que la Transsubstanciation estant venuë là-dessus, & leur ayant dit que ce n'estoit pas du pain, mais la substance propre du corps de Iesus-Christ, elle s'est introduite non par voye d'addition seulement, mais par voye de contradiction. Ie répons deux choses; l'une, que cette verité, que le Sacrement soit du pain, estant originairement une verité non de la foy, mais des sens, & de la raison, encore qu'elle soit confirmée par la foy, d'un costé les peuples ignorans, ne sachant pas cette confirmation, ou n'y prenant pas garde, parce qu'ils se contentoient de savoir que c'estoit du pain, par une connoissance naturelle, n'ont pas veu cette contradiction qui se formoit contre la foy, laquelle à cét égard, leur a semblé demeurer entiere & inviolée, & d'ailleurs, ne prenant pas assez d'interest dans les droits des sens, & de la raison, il y a eu beaucoup de facilité à les tromper, de mesme qu'il y en a à faire recevoir un étranger dans un Royaume, ou dans une societé, quand il proteste d'y entrer sans préjudicier à aucun des associez, ou des regnicoles, encore que les voisins & les alliez murmurent, & facent quelque espece de bruit. De plus, ce murmure mesme des sens, & de la raison n'a pas esté si legerement étouffé qu'on se le pourroit imaginer; car ç'a esté pour les

Ch. VI. appaiſer qu'on a inventé l'erreur de l'impanation, qui établit la preſence réelle en gardant la ſubſtance du pain, & c'eſt le party que pluſieurs ſuivirent dans ces premieres conteſtations, comme je l'ay montré dans ma Réponſe, par l'autorité de Guitmond, & du Commentateur des Decretales d'Innocent III. C'eſt de ce meſme principe que ſont ſorties [a] ces bizarres opinions dont nous parle Bellarmin, qui vouloient conſerver ou la matiere du pain, en relâchant la forme; ou la forme, en relâchant la matiere; ou tout le pain, ſoit en l'uniſſant au Verbe, ſoit en l'uniſſant au corps de Chriſt. C'eſt à la meſme cauſe qu'il faut rapporter ces paroles échapées des anciens Scholaſtiques, [b] dont l'un a dit, *qu'il y auroit bien moins d'inconveniens à poſer que la ſubſtance du pain eſt au Sacrement*; [c] L'autre, *que de toutes les manieres celle-là eſt la plus raiſonnable & la plus facile*; [d] L'autre *qu'elle eſt poſſible, & qu'elle ne choque ni la raiſon ni l'Ecriture, mais qu'elle eſt plus intelligible, & plus raiſonnable.* Tout cela fait voir les reſiſtances de la nature, & ces reſiſtances ſont elles-meſmes des marques de l'innovation qu'on a faite en ces derniers ſiecles, car pourquoy ne trouverions-nous rien de tel dans les monumens de l'ancienne Egliſe? pourquoy ces ſoûlevemens paroiſſent-ils préciſément dans le ſiecle de Bérenger, & dans les ſuivans, ſi l'on n'avoit rien changé dans la doctrine publique du Sacrement?

Au reſte, on ſait ce que veut dire explication de la foy, & confirmation de la foy, comme on ſait ce qu'emportent ces termes, caſſation, ou deſtruction de la foy, & addition à la foy. Mais on a ſujet de ſe plaindre de l'Auteur, qui n'a pas voulu bien comprendre le ſens de ces diverſes conſiderations qui ſont dans la Réponſe.

a *Bell. de Sacr. Euch. l. 3. c. 11.*

b *Scot. in 4. Sent. diſt. 11. quæſt. 3.*
c *Occham in 4. q. 6.*
d *Petrus de Alliac. in 4. q. 6. art. 2.*

Car premierement, on n'a pas pretendu dire, que dans le fond, & la verité de la choſe, la preſence réelle, & la Tranſſubſtanciation ne ruinent point ou ne détruiſent point la foy de l'Euchariſtie, puis qu'il eſt certain que ces opinions ſont naturellement incompatibles avec cette foy dans un eſprit legitimement diſpoſé. On a donc voulu dire ſeulement, qu'elles ne détruiſent point la foy ancienne formellement, directement, & dans l'intention de ceux qui les propoſent, ni de ceux qui les reçoivent. Secondement, on n'a pas pretendu nier que la creance de la preſence réelle n'ait pû s'introduire par voye de confirmation, de meſme que par voye d'addition, & par voye d'explication. On a voulu dire ſeulement, qu'une opinion nouvelle eſt un Protée, qui prend diverſes formes, & qui s'inſinuë ſous divers pretextes, aux uns elle paroiſt une addition, aux autres une explication, ou un éclairciſſement, aux autres une doctrine non dangereuſe, aux autres un precieux moyen pour rendre la Religion & ſes Miniſtres plus venerables. Et pour faire voir à l'Auteur que l'on agit de bonne foy, on veut bien luy avouër qu'à l'égard de quelques autres, celle dont nous diſputons a pû paſſer ſous le titre de confirmation de l'ancienne & perpetuelle creance. Ch. VII.

Mais c'eſt auſſi tout ce qu'on luy peut avouër; car de pretendre qu'en effet, & dans la verité de la choſe, les expreſſions de l'Egliſe ancienne, & celles de l'Egliſe Romaine, ne different qu'en ce que les unes ſont plus affirmées que les autres, c'eſt ce qui ne ſe peut aucunement, puis que j'ay fait voir que celles-là ne peuvent avoir qu'un ſens myſtique & ſacramental, ni établir qu'une preſence de ſigne, d'objet, & d'efficace; au lieu que les autres ont un ſens litteral, & établiſſent une preſence de ſubſtance, & de realité.

Ch. VII. Voyons s'il aura quelque chose de meilleur à dire sur ma seconde consideration. I'avois écrit que personne ne songeant formellement à rejetter une erreur avant qu'elle ayt fait du bruit dans le monde, il arrivoit que quand elle commençoit à naistre, & à se pousser, elle trouvoit les hommes endormis, à son égard, & qu'on ne la craignoit pas, parce qu'on n'en connoissoit ni le fond ni la force, personne n'en ayant encore senty les funestes effets. C'est ainsi, disois-je, que s'est introduite doucement & peu à peu la Transsubstanciation, & la presence locale.

Page 249. & suivantes, *Tout ce lieu commun*, dit l'Auteur, *n'a rien de solide, quand il s'agit d'une opinion formellement opposée à une creance distincte, & positive, répanduë dans toute l'Eglise, & non seulement dans tous les Pasteurs, mais dans les plus simples de tous les fideles. Car on peut dire, qu'à l'égard de ces erreurs, les hommes ne dorment point, & ne peuvent dormir, parce que l'opinion distincte qu'ils ont de la verité, les tient dans une vigilance continuelle, contre les erreurs qui y sont formellement opposées. Or*, ajoûte-t-il, *nous avons fait voir qu'il faut que les fideles ayent eu une creance distincte de la presence ou de l'absence réelle, & par consequent, ils ont esté toûjours dans un estat de vigilance contre l'une ou l'autre de ces deux opinions.* C'est ce qu'il confirme par deux exemples, dont l'un est tiré de Bérenger, qui ne trouva pas l'Eglise endormie quand il voulut introduire l'absence réelle. Car tous les Pasteurs s'allarmerent, & condamnerent cette erreur naissante; & l'autre porte, que s'il prenoit fantaisie à quelqu'un d'avancer cette extravagance-cy, qui est de soûtenir que par la vertu des paroles qu'on chante tous les ans le Vendredy Saint, *Ecce lignum Crucis*; Voilà le bois de la croix,

les croix d'argent ou d'autre matiere ſont changées en Ch. VII.
la Croix meſme de Ieſus-Chriſt, cette folle imagination ne trouveroit pas l'Egliſe endormie.

Si ma ſeconde conſideration eſt un lieu commun, encore vaut-il mieux debiter des lieux communs, que des ſonges, & toute cette réponſe en eſt pleine. C'eſt un ſonge de croire que la doctrine de l'Euchariſtie ſoit abſolument populaire, & qu'elle ſoit répanduë dans toute l'Egliſe, & non ſeulement dans tous les Paſteurs, mais dans les plus ſimples de tous les fidelles. Les plus ſimples d'entre les Chreſtiens, dans ces temps negligez dont nous diſputons, ne connoiſſoient de l'Euchariſtie que ſon uſage; ils ſavoient qu'il faloit venir à la communion avec devotion, ils jugeoiẽt de ce qu'ils y recevoient corporellement ſelon l'idée que leurs ſens leur en preſentoient, ils s'élevoient à la meditation de Ieſus Chriſt mort & reſſuſcité pour eux; Mais de la maniere qu'on nous parle de ces ſiecles, quelle apparence, y a-t-il que le peuple allaſt juſques à faire des reflexions ſur ce myſtere pour s'informer ſi c'eſtoit réellement Ieſus-Chriſt, ou non? Le peuple, dis-je, qui dans cette lumiere où nous vivons aujourd'huy, à peine ſait ce que veut dire, ſubſtance, accidens, ſigne, Sacrement, preſence objective, preſence réelle, & qui n'entend preſque pas la moitié des termes dont nous nous ſervons pour exprimer nos penſées ſur ce ſujet? C'eſt un autre ſonge que de croire que l'opinion diſtincte de la verité ſoit ou la preſence réelle, ou l'abſence réelle, car ce n'eſt ni l'un ni l'autre, c'eſt la creance que le pain eſt un Sacrement qui repreſente & qui communique à nos ames, par le miniſtere de la foy, & de la pieté, le corps & le ſang de Ieſus-Chriſt pour la remiſſion de nos pechez, & pour noſtre ſalut eternel: au lieu

Ch. VII. que croire la presence réelle c'est établir Iesus-Christ substanciellement & localement present dans l'Eucharistie, & croire l'absence, c'est rejetter actuellement cette presence comme une erreur. C'est encore un autre songe que de s'imaginer que la creance distincte de la verité tint les hommes dans une perpetuelle vigilance contre l'erreur; car il est certain que l'erreur ne s'insinua pas par voye d'opposition, ou de contradiction formelle à la verité, elle vint par voye d'addition, d'explication, de confirmation, & tâcha de s'allier avec la foy ancienne, pour ne l'effaroucher pas d'abord. C'est un quatriéme songe que de dire que ce qui arriva touchant Bérenger doive servir d'exemple pour le sujet de nostre dispute; car Bérenger ne vint ni par voye d'addition, ni par voye d'explication, ni par voye de confirmation, il s'en prit directement à l'erreur donc Paschase avoit jetté les semences, & que ses disciples avoient fomentées, & cultivées dans le champ de l'Eglise, il s'opposa & contredit formellement à l'opinion de la presence réelle. Il ne faut donc pas s'étonner si les partisans de cette presence se trouvant assez forts pour hazarder un combat, avec d'autant plus de confiance qu'ils se sentirent appuyez de la Cour de Rome, se soûleverent contre luy. Encore est-il vray que dans une passion si violente, & dans un si grand engagement d'interest, [a] lors qu'ils virent Bérenger comparoissant au Concile de Rome, sous Nicolas II. ils ne savoient que dire à ses raisons, & furent contraints de chercher dans le Monastere du Mont Cassin un Moine nommé Alberic, que le Pape Estienne, [b] dit Sigonius, avoit fait Cardinal Diacre, lequel estant venu, & ne pouvant luy-mesme resister à la force de Bérenger, demanda du temps pour répondre par écrit:

a *Hist. Cassin. l. 3. c. 35.*

b *Sig. de regn. Ital. l. 5.*

mais, enfin, les grands argumens qu'on employa pour cette victoire, furent les menaces, & la terreur de la mort. Voilà de quelle sorte ils veilloient pour la conservation de cette opinion nouvelle, dont ils s'étoient declarez protecteurs. I'avouë qu'ils firent beaucoup de bruit, abusant de leur autorité, & de l'élevation où ils se trouvoient dans l'Eglise; mais bien loin que ce bruit se communiquast au peuple, qu'au contraire il en soûpira, & en gemit, sous l'oppression de ce party, ce qui paroist par la reputation de Sainteté où fut Bérenger durant sa vie, & apres sa mort, & par le grand nombre de Sectateurs qui embrasserent ouvertement sa doctrine, c'est à dire, qui eurent le courage de repousser hardiment cette innovation que les disciples de Paschase avoient faite, & enfin, par la peine effroyable qu'eut la Cour de Rome & son intrigue pour venir à bout de cét établissement. Il falut, pour cét effet, convoquer jusques à huit Conciles, & le dernier qui fut celuy de l'an M. LXXIX. tenu sous Gregoire VII. fut remply de contestations sur ce sujet, y ayant encore une partie des Prelats qui défendoient les sentimens de Bérenger contre la presence réelle, ce qui est une marque évidente de l'innovation & de la violence que l'Eglise souffroit, & nous en aurions bien d'autres preuves, si le party victorieux n'avoit pris un soin particulier d'oster à la posterité la memoire de ce grand accident. Ch. VII.

C'est un cinquiesme songe que de dire, que l'esprit humain se revolte plus puissamment contre la creance des Catoliques qui le combat, que contre celle des Sacramentaires qui le flatte. Car encore que les plus fortes & les plus pures lumieres de la nature s'irritent & s'arment cõtre la Transsubstãciation & la presence

Ch. VII. réelle, il est vray pourtant de dire, qu'elles sont trahies par mille mauvais principes qui sont d'ordinaire plus forts que la droite raison, & l'amour de la verité. Ie mets en ce rang le desir des nouveautez, le penchant à la superstition, la complaisance pour les grands, le rebut qu'on a pour un party qui ne regne plus, & tant d'autres choses qui donnent cours, & vogue aux opinions, plus que ne fait la connoissance exacte, & le jugement desintéressé. C'est, enfin, un songe que de nous alleguer pour exemple la fantaisie de quelqu'un qui s'imagineroit que les croix d'argent ou de cuivre sont transsubstanciées en la vraye Croix où Iesus-Christ fut attaché, sous pretexte qu'on dit tous les ans, *Ecce lignum Crucis*, & que celuy-là ne trouveroit pas, dit l'Auteur, l'Eglise endormie. Car outre qu'il ne s'ensuit pas de ce que l'esprit humain s'est laissé surprendre une fois contre la vigilance des sens & de la raison, que la mesme chose arrive en tous les cas semblables, je ne doute pas que si la Cour de Rome s'estoit mis serieusement cette pensée dans la teste, & qu'elle employast la subtilité de son école, l'autorité de son Siege, & la puissance de sa main, pour en faire l'établissement elle n'en vint à bout de gré, ou de force, comme elle a fait de la conversion du pain & de la presence réelle. Ie ne voy pas que l'Eglise Romaine se soit fort reveillée quand il a pris envie[a] à Thomas & à son école de faire adorer la croix d'adoration de latrie, & d'attribuer le mesme culte aux Images de Iesus-Christ. Il semble, au contraire, qu'elle ayt approuvé cette pensée, par les paroles de son[b] Pontifical, livre autentique dans sa communion, où il est dit formellement, que l'on doit rendre à la Croix le culte de latrie. Ie ne voy pas que le monde se soit fort

[a] 3. *parte, qu.* 25. *art.* 3. & 4.

[b] *Pontif. Rom. ord. ad recipiend. Imper.*

reveillé, ni qu'il y ait eu de dangereux soûlevemens, quand il a pris envie à la Cour de Rome de faire croire que certaines propositions sont dans le livre de Iansenius, bien que ses Partisans soûtiennent qu'elles n'y sont pas. On a veu seulement paroistre quelques petits écrits sans noms d'Auteur, qui sont disparus comme des éclairs, & dont on croid que la memoire sera bien-tost étouffée. La posterité, qui n'en saura rien, argumentera comme fait l'Auteur, & dira qu'il est de la foy Chrestienne de croire qu'un Auteur a écrit telles & telles paroles, encore qu'elles ne paroissent pas dans son livre, pourvû que le Pape l'ayt ainsi déterminé: & que l'on a toûjours crû depuis les Apostres, jusques à nous que l'Eglise a l'autorité de faire de semblables declarations, parce que s'il en estoit autrement toute l'Eglise se fust soûlevée contre cette innovation, au lieu qu'on voit qu'elle a acquiescé dans cette occasion sans resistance. Et quand mesme la posterité sauroit qu'on a debité sous le manteau de petits écrits contraires, qu'est-ce que cela au prix des resistances qu'on a faites à la presence réelle? Ch. VII.

Ce qui trompe l'Auteur est, qu'il ne conte pour rien ni les oppositions qu'on forma contre Paschase mesme, ni celles que ses disciples trouverent dans tous les Berengariens. Il ne songe pas que c'estoit des personnes & des societez Chrestiennes; car il n'appelle Eglise Chrestienne que celle qui suit aveuglement les déterminations de Rome. Or en ce cas, il n'est pas mal-aisé de faire voir qu'il n'y a eu aucune resistence, puis qu'on ne fait entrer dans le dénombrement que ceux qui ont obeï; Mais qu'il face son conte comme il luy plaira, il est certain qu'il y a eu des oppositions assez fortes pour faire reconnoistre

Ch. VIII. l'innovation, & qu'à l'égard de cette multitude infinie de Prestres & de peuples qui se sont laissé surprendre, ou qui ont plié sous le joug, leur conduite, quoy que pitoyable, n'a rien que l'experience commune ne verifie, ni rien sur quoy l'Auteur doive faire des exclamations.

Chapitre VIII.

Défense de la troisiesme consideration, où il est traité de l'adoration du Sacrement.

Page 11. & 12. POur faire voir de quelle sorte les peuples ont esté insensiblement engagez dans le changement dont il s'agit, j'avois remarqué dans ma Réponse, que l'erreur ayant deux parties; l'une éclatante & populaire qui consiste en l'adoration de l'hostie, en la pompe des processions où l'on la porte, en la feste qu'on celebre à son honneur, & en telles autres choses qui établissent un culte divin; l'autre sourde & moins exposée à la connoissance publique, savoir le dogme de la Transsubstanciation, & de la presence locale, l'on a usé de cette adresse de commencer par la doctrine, sans toucher à ses consequences, ni innover rien au culte, & qu'en suite apres que la doctrine a obtenu le dessus, on a facilement passé de l'erreur de l'esprit à celuy de la conscience, en faisant adorer le Sacrement, la premiere victoire ayant servy de degré pour la seconde.

Refut. page 255. & suivantes. Cette verité toute incontestable qu'elle est, a fort choqué l'Auteur de la Refutation. Il nous dit que la pompe des ceremonies ne pouvant avoir rien de mauvais, qu'en ce qu'elles enferment l'adoration, ce n'est pas une innovation si l'adoration n'est pas nouvelle. Il se plaint que ma Remarque n'est soûtenuë

d'aucunes preuves, comme si l'on estoit obligé, dit-il, de m'en croire à ma parole, principalement dans une chose si contraire au sens commun. Il dit que l'adoration est une suite naturelle de la foy de la presence réelle. Il nous allegue quelques passages d'Alger & de Durand sur ce sujet. Il tâche de nous faire voir cette adoration établie dans l'Eglise Latine, & dans les Eglises Schismatiques. Il produit les passages des Peres dont les siens ont accoûtumé de se servir dans cette occasion. Et enfin, il conclud, qu'il n'auroit pas esté possible d'introduire insensiblement la creance de la presence réelle, parce que cette creance estant inseparable de la pratique de l'adoration elle auroit esté découverte par là dés sa naissance. Ch. VIII.

Pour donner de l'ordre & de la distinction à cette dispute, je la reduiray à quatre questions, dont la premiere sera, si l'Eglise ancienne a pratiqué l'adoration de l'Eucharistie : la seconde, si les premiers Auteurs de la Transsubstanciation, & de la presence réelle l'ont pressée, & publiquement établie : la troisiesme, s'il n'est pas vray qu'elle a esté publiquement établie quelque temps apres les Conciles tenus contre Bérenger : & la quatriesme, si les Eglises Schismatiques l'ont receuë. Ie ne saurois traiter ces quatre questions sans satisfaire à tout ce que l'Auteur a entassé confusément dans son cinquiesme Chapitre, & je ne saurois y satisfaire, sans obtenir ce que je m'estois proposé dans ma remarque, que l'adoration du Sacrement a esté en ordre de temps le dernier degré de l'innovation.

La premiere question sera vuidée, si nous voulons appeller pour témoins tous ceux d'entre les anciens qui nous ont décrit la celebration de l'Eucharistie

Ch. VIII. avec toutes ſes circonſtances, puis qu'il n'y en a aucun qui nous ayt parlé de cette eſſencielle & importante particularité. Saint Matthieu, S. Marc, & S. Luc, nous ont laiſſé l'hiſtoire de l'Inſtitution avec tant de ſoin, qu'ils nous en ont marqué le lieu, le temps, l'occaſion, la matiere, les paroles, les actions de Ieſus-Chriſt, l'eſtat de ſes Diſciples quand ils communierent, & les choſes qu'ils firent ſelon le commandement de leur Maiſtre, & toutefois ils ne nous ont point dit, ni que le Seigneur ayt ordonné d'adorer le Sacrement, ni que les Diſciples luy ayent en effet rendu ce profond hommage de latrie que l'Egliſe Romaine luy rend. Certes, s'il eſt vray que le Seigneur ayt eu deſſein de ſe faire adorer par toute la Terre, & dans tous les ſiecles ſous la forme viſible du pain & du vin, il n'eſt pas concevable que dans une action ſi religieuſe & ſi exemplaire, que celle de la premiere Cene qui devoit eſtre la forme & le patron de toutes celles que l'Egliſe a depuis celebrées, & qu'elle celebrera juſques à la fin des ſiecles, il ayt oublié de donner le moindre ordre pour cette adoration, ni que ſes Diſciples ayent manqué de nous en laiſſer un exemple, ni qu'il ayt ſouffert que dans cét établiſſement, ſa premiere Egliſe l'ayt regardé fierement pour me ſervir des termes de l'Auteur, & qu'elle ſe ſoit tenuë dans cette dureté, & dans cette impieté, encore qu'elle ſeuſt bien que les Anges adorent ce pain, & que luy-meſme n'ignoraſt pas que le Concile de Trente devoit anatematiſer tous ceux qui luy refuſeroient cét honneur. Cependant, nous liſons qu'il leur a dit, *Prenez, mangez*, & nous ne liſons pas qu'il leur ayt dit, *Adorez*: nous liſons que les Diſciples ont *pris* & *mangé*, nous ne liſons pas qu'ils ayent adoré; nous liſons qu'ils eſtoient aſſis à table

table avec luy, nous ne lisons pas qu'ils se soient prosternez en terre devant le pain. [a] Iustin Martyr nous a laissé une description assez exacte de tout ce que les Chrestiens faisoient dans la celebration de ce Sacrement. Le pretendu [b] Denys Areopagite en a fait un Traité exprés; Comment s'est-il fait que ni l'un ni l'autre ne nous ayent rien dit de cette religieuse adoration? [c] Saint Cyrille de Ierusalem, & [d] S. Augustin ont pris soin d'expliquer fort particulierement à leurs nouveaux baptisez les principales choses qui se passoient dans ce divin service, & ils remarquent bien qu'apres la consecration on recitoit la priere Dominicale, que le Prestre s'écrioit, *Sancta Sanctis*, les choses saintes sont pour les Saints, que les fideles se donnoient le baiser de paix, qu'ils estoient invitez à la communion par ces paroles qu'on chantoit, *Goûtez, & voyez combien le Seigneur est doux. Ecce*, dit S. Augustin, *ubi peracta est sanctificatio dicimus orationem Dominicam quam accepistis & reddidistis, post ipsam dicitur, Pax vobiscum, & osculantur se Christiani in osculo sancto: Dés que la consecration est faite, nous disons l'Oraison Dominicale que vous avez apprise, & prononcée; apres cette Oraison on dit, La paix soit avec vous, & les Chrestiens se donnent un baiser saint.* Cyrille veut que son communiant s'approche de la sainte Table en soûtenant la main droite de la gauche; qu'il reçoive dans le creux de la main le corps de Christ, c'est à dire l'Antitype du corps de Christ, comme il l'appelloit quelques lignes auparavant, qu'il prenne bien garde de n'en laisser rien tomber à terre, & qu'aprés avoir ainsi communié au corps de Christ, il s'approche du calice, ayant le corps encliné en forme d'adoration ou de veneration, pour marquer le respect religieux

Ch. VIII.

[a] *Apol. 2.*

[b] *De Hier. Eccl. cap. de Sacr. synaxi.*

[c] *Cath. myst. 5.*

[d] *Serm. 83. de diverf.*

Ch. VIII. qu'on doit apporter en participant à ces saints mysteres. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux Peres ne parle d'aucune élevation qui se fist des dõs sacrez pour leur rendre cette latrie que Rome leur rend. Ils n'instruisent point leurs nouveaux initiez en cette foy, que le Sacrement fust leur Createur & leur Dieu, & qu'en cette qualité ils le devoient adorer, & que ce fust à luy que se deust toute la force de leur devotion, & toute la profondeur de leur humilité. Ils ne leur disent point que c'est la pratique de l'Eglise, l'acte le plus solemnel & le plus remarquable de tout le culte Chrestien. Pensez-vous que ces nouveaux baptisez ayent esté bien instruits en la creance de Rome, & quand on leur a parlé du lavement des mains, du *Sursum corda*, du *Gratias agamus Domino Deo nostro*, du *Sancta sanctis*, de la priere Dominicale, & du baiser de paix, sans leur dire rien de l'adoration de l'Hostie? Nous avons entre les œuvres de S. Ambroise, deux traitez sur le mesme sujet, faits en faveur des nouveaux initiez, dont le dernier qui est intitulé, Des Sacremens, est plus étendu que l'autre. Nous avons un Traité des Offices Ecclesiastiques, de S. Isidore Archevesque de Seville. Nous en avons un autre de Maxime Abbé de Constantinople, où il explique fort mystiquement toute l'action Eucharistique. Germain Patriarche de Constantinople nous en a laissé de mesme un autre où il traite assez amplement toute cette longue histoire des ceremonies pratiquées dans un siecle qui avoit déja beaucoup degeneré de la simplicité de la premiere Eglise. Le livre intitulé, l'Ordre Romain, nous remarque aussi fort exactement les particularitez du service public observé dans la ville de Rome. Nous avons dans le neuvieſme siecle, le traité de Raban de l'institution des

Clercs, celuy des Offices Ecclesiastiques d'Amala- Ch. VIII.
rius, celuy de Valafridus, à peu prés sous le mesme titre, & celuy de Florus sous le nom d'Exposition de la Messe. Nous avons, enfin, tous les Interpretes, & tous les Commentateurs de l'histoire de l'Institution, qui ne sont pas en petit nombre; mais en tout cela, nous ne trouvons pas un seul mot de cette adoration du Sacrement, qui, selon l'Auteur, a esté pourtant d'une observation generale, & perpetuelle entre les Chrestiens. Sans mentir, pour soûtenir sa supposition, il faut qu'il ayt une seconde fois recours aux pieges de Dieu, & aux miracles de sa colere; car n'est-ce pas le plus grand & le plus étrange de tous les miracles que tant d'Auteurs, en tant de lieux, & en tant de siecles differens se soient accordez à nous taire un culte si public, dont il importoit si fort à la posterité d'estre éclaircie, & qui n'a pû estre oublié ou negligé que par un dessein premedité, puis que le sujet les y portoit necessairement?

II. Mais pourquoy faut-il conteſter sur une chose plus claire que le Soleil? Si l'ancienne Eglise eust adoré l'Eucharistie comme son Dieu, n'eust-elle pas fait au moins à peu prés les mesmes choses que l'Eglise Latine a faites depuis l'établissement de la Transsubstanciation & de la presence réelle, & qu'elle fait encore pour témoigner ce souverain hommage qu'elle luy rend? Se peut-on imaginer que cette premiere Eglise, toute enflammée qu'elle estoit de zele de la Religion, toute animée des premiers feux du S. Esprit, &, s'il m'est permis de le dire, toute teinte encore du sang frais, & vivant de nostre Seigneur Iesus-Christ, ayt eu moins de devotion, & de pieté vers l'objet visible de sa crainte, qu'on n'en a eu depuis le douziesme siecle? Cependant nous ne trou-

Ch. VIII. vons rien dans les anciens monumens, de semblable à ce que nous voyons tous les jours pratiqué dans la communion de Rome. Dés le moment que le Prestre a consacré son Hostie, il fléchit le genou, & l'adore, il l'éleve en suite autant qu'il luy est possible, en la suivant des yeux, & tout le peuple qui la voit s'humilie profondement devant elle en signe d'adoration. Mais nous ne lisons rien de tel, ni dans les Liturgies des anciens, ni dans leurs Livres. On trouve bien que dans le septiesme siecle, on faisoit une élevation des dons sacrez, pour representer symboliquement l'élevation de Iesus-Christ en la Croix, & pour inviter par ce signe le peuple à venir à la communion; mais on ne trouve point qu'on la fist pour l'usage auquel on l'a depuis convertie. On ne trouve point qu'ils ayent porté le Sacrement avec cette pompe dont l'Eglise Romaine l'accompagne soit dans ses processions solemnelles, soit lors qu'on le fait passer dans les ruës, pour l'aller donner aux malades, ni que les peuples se soient prosternez à sa rencontre, ni qu'on ayt esté scandalisé si quelques-uns ne le faisoient pas. On ne trouve point que les anciens l'ayent exposé à la veuë publique des fideles, & à la frequence de leurs devotions, ni dans les temps de la joye ni dans ceux de l'affliction, ni dans les grandes & perilleuses entrepriſes, comme il est aujourd'huy de l'usage ordinaire dans la communion de Rome, bien que les occasions de faire de semblables expositions ne se presentassent pas moins alors qu'elles se presentent aujourd'huy. On ne trouve point qu'ils ayent consacré au Sacrement des images, ni qu'ils luy ayent dedié un jour de Feste particuliere, ni qu'ils ayent eu dans la bouche ces paroles qui sont aujourd'huy si frequentes, *Loüé soit le tres-saint Sa-*

crement de l'Autel, ni qu'ils ayent amené leurs nouveaux baptisez devant l'Autel où reposoit le Corps du Seigneur, pour luy rendre graces en ce lieu-là du lavement de regeneration qu'ils avoient receu, ni qu'ils ayent jamais fait venir leurs penitens devant le S. Sacrement, pour faire en sa presence la satisfaction de leurs pechez, comme il se fait dans la communion Romaine. Que veut dire cette difference, sinon que les uns adorent l'Eucharistie, comme leur Dieu, & que les autres ne la reconnoissoient pas en cette qualité? Philosophez là-dessus tant qu'il vous plaira, vous ne me persuaderez jamais que si les anciens eussent creû ce que Rome croit aujourd'huy, ils n'eussent fait, au moins, une bonne partie de ce qu'elle fait, n'estant pas possible que nous adorions souverainement un objet, & que nous mettions toute nostre confiance en luy, sans que les mouvemens de nostre ame, à cét égard, paroissent dans mille rencontres de nostre vie. Ch. VIII.

Mais (dit l'Auteur) *la pompe des ceremonies que l'Eglise pratique envers l'Eucharistie, ne pouvant avoir rien de pernicieux & de mauvais, qu'en ce qu'elles enferment l'adoration, ce n'est pas une innovation, si l'adoration n'est pas nouvelle.* Il faut que je me plaigne de la grossiereté de mon esprit. Car je ne comprens point ce qu'il veut dire. Est-ce qu'il nous veut persuader, que durant mille ans les peuples ayent pû adorer publiquement le Sacrement, & servir d'un culte souverain un sujet visible, comme leur Dieu & leur Createur, sans que ce service ayt paru en aucune sorte par la pompe des ceremonies? Vrayment je n'ay qu'à rendre à l'Auteur ces propres paroles, en luy disant, que pour ajuster cette Histoire fabuleuse, il faut supposer, que ceux qui

Ch. VIII. avoient découvert, que Iesus-Christ estoit present dans l'Eucharistie, se faisoient une violence continuelle pour retenir les mouvemens de leur cœur, & qu'ils se forçoient *à le regarder fierement*, en se donnant bien de garde de l'honorer par quelque action exterieure. Il faut appliquer icy ce que luy-mesme nous disoit cy-devant, qu'il se seroit fait dans l'Eglise durant plus de mille ans un prodige continuel; qui est, que les Pasteurs & les peuples y auroient agy d'une maniere toute contraire à leurs pensées & à leurs sentimens, puis qu'ils servoient de toutes les puissances de leurs ames le Sacrement; puis que c'estoit leur Dieu, leur joye & leur esperance, & qu'ils l'invoquoient & le glorifioient en particulier; mais que pour luy donner en public aucune pompe de ceremonies, il n'en falloit pas parler. Ie vous aime, je vous respecte, je vous adore, comme mon salut; mais de vous en donner des marques sensibles, & éclatantes, telles que les peuples ont accoûtumé de les donner à la divinité, qu'ils adorent; c'est ce que je ne puis pas faire. Fut-il jamais une supposition pareille à celle là? Cependant c'est ce que l'Auteur veut dire, ou il ne veut rien dire.

III. Ces deux preuves que je viens de produire, sont fortes, mais cette troisiesme ne le sera pas moins. Elle consiste en ce que les anciens ont fait cent choses qui marquent qu'ils ne rendoient pas au Sacrement le culte divin qu'on veut aujourd'huy que nous luy rendions, & que Rome se garderoit bien de faire dans la créance qu'elle a. [a] Iustin Martyr nous apprend qu'aprés que les fideles avoient celebré l'Eucharistie dans l'assemblée, les Diacres en portoient quelques parties aux absens; Il ne nous parle d'aucune pompe, ni d'aucune ceremonie so-

[a] *Apol. 2.*

lemnelle qu'on obſervaſt pour cela, & il eſt aſſez évident qu'il n'y en pouvoit avoir, les Chreſtiens eſtant alors ſous la dure domination des Payens qui ne l'euſſent pas ſouffert. Comment expoſoient-ils donc leur Createur & leur Dieu, d'une maniere ſi negligente, & quelle apparence y a-t-il que ſi c'euſt eſté l'objet de leur adoration, ils euſſent permis qu'on l'emportaſt ainſi ſans honneur, & avec danger d'eſtre profané vers des perſonnes écartées l'une deçà & l'autre delà? Cela ſe prouve par les témoignages de Tertullien, de Gregoire de Nazianze, de S. Ambroiſe, de S. Baſile, & n'eſt pas conteſté par les Docteurs de la communion Romaine. Ils faiſoient bien plus; car les fideles en recevant la communion avoient la liberté de l'emporter chacun dans ſa maiſon, & de l'y garder autant qu'il luy plaiſoit, ſans que nous trouvions qu'ils luy ayent jamais rendu aucun culte particulier quand ils l'avoient ainſi ſerrée dans leurs coffres, ou dans leurs cabinets. [c] Les Eveſques luy faiſoient paſſer les mers & ſe l'envoyoient les uns aux autres en ſigne de paix, & de communion, ſans aucun éclat, ſans aucun ſervice qui luy fuſt rendu dans les chemins, & ſans que les peuples des lieux par où elle paſſoit s'attroupaſſent pour la recevoir. [d] On trouve meſme qu'un penitent eſtant à l'extrémité de ſa vie, & ayant demandé le Sacrement, le Preſtre, qui ne ſe trouva pas en eſtat de le luy porter, le mit entre les mains d'un jeune garçon laïque, pour l'aller donner, ſans autre façon, à ce mourant. Qui peut croire, aprés cela, que ces gens le tinſſent pour leur ſouverain Dieu, devant lequel il faut que toutes les creatures s'aneantiſſent? [e] Il eſt meſme hors de doute que les anciens fideles ne communiaſſent quelquefois ſans aucun ſcrupule

Ch. VIII.

c *Euſeb. hiſt. l. 5. c. 26.*

d *Euſeb. hiſt. l. 6. c. 44.*

e *Aug. ep. 118.*

Ch. VIII. de conscience, dans le mesme temps qu'ils prenoient leur repas commun, & qu'ils ne meslassent ainsi l'Eucharistie avec les autres viandes, ce qui répond fort mal au respect que l'on doit avoir pour une divinité qu'on adore, de la confondre dans un mesme estomac, avec les alimens ordinaires. [f] Ie ne puis m'empescher de rapporter icy la coûtume de l'ancienne Eglise de faire sortir de l'assemblée tous ceux qui ne pouvoient, ou qui ne vouloient communier, ce qui prouve invinciblement qu'ils ne reconnoissoient point d'autre usage du Sacrement, que celuy de la communion. Car si outre la communion, ils l'eussent tenu pour un objet d'adoration, comment eussent-ils osé défendre à leurs penitens, & aux autres qui n'estoient pas en état de communier les actes de la pieté, & de l'humilité Chrestienne? Comment les eussent-ils empeschez d'aller répandre leurs larmes, & témoigner leur contrition, devant le Dieu qu'ils reconnoissoient, & qu'ils avoient offensé? Comment eussent-ils osé priver leur Dieu de cét honneur public, dont Rome est aujourd'huy si jalouse, & qu'elle est si ardente à luy faire rendre exterieurement par ceux-là mesmes qui ne le reconnoissent pas?

f *Microlog. c. 21.*

IV. Si l'on vouloit examiner avec un peu de soin les disputes anciennes des Chrestiens contre les infideles, & des infideles contre les Chrestiens, la question seroit facilement éclaircie. Car comment se peut-il faire que des personnes qui font de l'Eucharistie un objet d'adoration divine, établissent fortement cette maxime que le Dieu qu'ils servent ou qu'ils adorent ne se peut montrer au doigt? [a] *Ne disputez point, je vous prie, contre moy*, disoit Saint Augustin, *& ne me faites point de procés en me demandant quel est le Dieu que je sers. Car ce n'est point*

a *Aug. Serm. 12. de diver.*

une Idole, vers laquelle je puisse étendre mon doigt, & vous dire, Voilà le Dieu que j'adore. Ce n'est ni un astre, ni une étoile, ni le Soleil, ni la Lune, pour pouvoir étendre mon doigt vers le Ciel, & vous dire, Voilà ce que j'adore. Comment eussent-ils osé appliquer cette maxime en particulier à Iesus-Christ mesme incarné, & dire, [b] *Pendant que nous sommes en ce corps, nous sommes absens du Seigneur, & si l'on le révoquoit en doute, ou qu'on le niast, & qu'on nous dist, Où est vostre Dieu? nous ne le saurions montrer.* [c] *Iesus-Christ quant à la presence de sa gloire, & de sa divinité, est toûjours avec le Pere, quant à sa presence corporelle il est maintenant par dessus les Cieux, à la dextre du Pere; mais il est dans tous les Chrestiens, d'une presence de foy.* [d] *Il est maintenant absent à l'égard de sa chair, mais il est present au milieu de nous en esprit.* Comment eussent-ils osé traitter d'impie & de ridicule cette pratique d'adorer ce qu'on sacrifie, comme il se voit dans [e] Tatien, & dans [f] Minutius Felix? Comment eussent-ils osé condamner cét usage d'adorer cela mesme que l'on mange, [g] *Vous adorez*, dit Minutius Felix, *le bœuf avec les Egyptiens, & vous vous en repaissez.* [h] *C'est la derniere de toutes les folies*, dit Theodoret, *que d'adorer ce que l'on mange, & c'est pour cela que Dieu a distingué les animaux en mondes, & en immondes, afin qu'à l'égard des immondes, les hommes eussent en horreur de les adorer comme des Dieux, & que quant aux mondes, ils ne les adorassent point aussi, parce qu'ils les mangent.* Comment eussent-ils entrepris d'invectiver comme ils ont fait contre les simulacres que les Payens adoroient, si leur conscience leur rendoit témoignage que les mesmes objections pouvoient estre appliquées au sujet qui

Ch. VIII.

b *Aug. Ser. 74. de diver.*

c *Aug. Serm. 120.*

d *Cyrill. Hier. Catech. 14.*

e *Orat. cont. Græcos.*

f *In Octav.*

g *Ibidem.*

h *Quæst. in Genesim quæst. 55.*

Ch. VIII. recevoit d'eux une adoration supresme? Ils leur reprochoient d'adorer des choses insensibles, & inanimées, & qui estoient tirées de la terre, des choses qui estoient exposées aux outrages des animaux, & à l'injure des élemens, & à la violence des hommes, des choses qu'il dépendoit de leur arbitre de rendre adorables, ou non, & qui changeoient de destin selon leur volonté, des choses dont les ennemis pouvoient triompher, & qui ne pouvoient se défendre d'elles-mesmes contre l'injustice des voleurs, ni contre la puissance des victorieux. [a] *Les Romains*, disoit Tertullien, *ont commis autant de sacrileges qu'ils ont fait de conquestes. Ils ont triomphé autant de fois des Dieux que des hommes, & tous ces simulacres des Dieux captifs qui sont encore dans leurs Temples, sont autant de dépoüilles qu'ils ont ravies.* [b] *Quelle majesté*, dit Lactance, *y peut-il avoir dans ces simulacres qui ont dépendu de l'arbitre d'un homme, soit pour les faire estre quelque autre chose, soit pour ne les faire point du tout? Ils adorent des choses qui sont perissables, parce qu'elles sont l'ouvrage des hommes mortels. Ces choses peuvent estre brisées, brûlées & détruites, elles se ruinent sous la chûte d'une maison, le feu les reduit en cendre, & si elles ne sont bien gardées, les larrons en font leur butin. Quelle folie donc est-ce d'avoir de la reverence pour des choses qui sont sujettes à la chûte, au feu, & à la main des larrons? Quelle foiblesse d'en esperer de la protection, puis qu'elles ne se peuvent proteger elles-mesmes?* [c] *Si vous tenez pour asseuré*, dit Arnobe, *que les Dieux celestes vivent & habitent dans vos images creuses, pourquoy les enfermez-vous sous des clefs, sous des barres, & des verroux? Pourquoy leur donnez-vous des gardes contre l'attentat des voleurs?*

a *In Apolog. c. 25.*

b *Instit. l. 2. c. 4.*

c *Lib. 6.*

Laissez-leur le soin d'eux-mesmes; que leurs Temples soient toûjours ouverts, & si quelqu'un a la temerité de les dérober, qu'ils montrent la puissance de leur Divinité par la punition de ces sacrileges. Vid-on jamais une extravagance pareille à celle de ces Peres, si l'on suppose qu'ils adoroient eux-mesmes, avec toute l'Eglise, un sujet contre lequel toutes leurs maximes sont formellement opposées, & à qui, sans faire violence ni aux sens, ni à la raison, sans meditation, & sans étude, l'on peut appliquer tout ce qu'ils disoient de ces anciens simulacres? Que l'Auteur se souvienne, s'il luy plaist, d'un principe qu'il veut faire valoir dans une occasion où il n'a point de lieu, mais dont je me puis servir fort raisonnablement dans cette rencontre, c'est qu'il ne faut jamais imputer aux hommes que des erreurs humaines, & qui soient voilées de quelque sorte d'apparence, & ne leur en imputer pas qui soient entierement foles & extravagantes. Or que se peut-il concevoir de plus éloigné du sens commun, que cette maniere de disputer, dont les Peres se sont servis contre le culte de leurs anciens adversaires, s'il est vray, comme l'Auteur le veut, qu'ils ayent adoré le Sacrement comme leur Dieu souverain? Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette folie retomberoit sur les Prophetes, & ce qu'on ne sauroit penser sans horreur, sur la personne mesme du S. Esprit, qui a dicté aux Prophetes leurs Ecrits. Car c'est de là que les SS. Peres ont tiré une partie des reproches qu'ils ont faits aux Payens touchant leurs simulacres, *Bel est tombé sur ses genoux*, dit Esaye au 46. chap. de son livre, *Nebo est tombé sur le nez, ces fausses Divinitez ont esté mises sur les bestes, & sur les jumens: Elles sont tombées sur le nez, & sur leurs genoux, &* Ch. VIII.

Ch. VIII. *n'ont pû éviter d'estre chargées, elles sont allées en captivité. Ils tirent l'or de la bourse, & pesent l'argent à la balance, & loüent un Orfévre pour en faire un Dieu, ils l'adorent & se prosternent devant luy. On le porte sur les épaules, on s'en charge, on le pose en sa place, où il se tient debout, & ne bouge de son lieu. On criera à luy, & il ne répondra point, & ne délivrera point de leur angoisse ceux qui l'invoqueront.* Peut-on s'imaginer, sans crime, que l'Esprit de Dieu, qui a dicté ces paroles à son Prophete, ignoraſt quel devoit estre le culte que la Religion Chrestienne établiroit dans le Monde, & quelle apparence y a-t-il qu'il eust suggeré des reproches contre les images des Gentils, qui pouvoient un jour estre repoussez solidement par l'exemple de l'Eucharistie Chrestienne; En verité, la pieté ne nous permet point d'avoir de luy de si étranges soupçons.

V. Ie ne toucheray point icy à la preuve qui se peut tirer du silence des Payens, qui ont intenté mille accusations contre la sainteté de nos doctrines, & de nos cultes, & qui n'ont, pourtant, jamais touché à cette adoration du Sacrement. Ce que j'en ay dit dans la premiere Partie peut estre appliqué facilement à ce sujet-cy, & il me suffira de dire, qu'il n'y a pas grande apparence que les Payens eussent épargné nostre Religion là-dessus, puis qu'ils n'épargnoient pas les Egyptiens dans la profession qu'ils faisoient d'adorer ce qu'ils mangeoient. L'on sait ce qu'un Poëte Romain a dit contre eux, & l'on trouve encore dans Ciceron ces termes qui les chastient avec assez de rigueur, [a] *Qui pensez-vous qui soit si insensé que de croire que ce qu'il mange soit un Dieu?* Ils n'eussent pas manqué de censurer de mesme, & de rendre odieuse la devotion Chrestienne, pour qui ils

[a] *Lib. 2. de Nat. Deor.*

n'avoient pas, ce me semble, beaucoup de complaisance, s'ils eussent veu qu'elle descendoit jusques à un sujet tiré des fruits de la terre, qui n'a rien au dehors qui le distingue de nos alimens communs, & qui mesme est mangé dans la mesme action où il est divinement adoré. Comment s'est-il fait que ces anciens infideles n'ayent point eu ces reproches dans la bouche, & que ceux qui sont venus depuis le douziesme siecle, les ayent faits & les fassent encore continuellement? Ch. VIII.

VI. Vn des plus ordinaires, & des plus infaillibles moyens pour s'éclaircir de la verité d'une chose dont on est en quelque contestation, est d'en considerer exactement les suites naturelles, & necessaires; car si la chose contestée est en effet, ses suites ne manquent jamais de paroistre, à moins qu'elles soient arrestées par un principe plus fort; & au contraire, quand les suites ne paroissent pas, quand on void des suites toutes opposées, c'est une marque assez certaine, que la chose que l'on conteste n'est pas. C'est un principe du bon sens sur lequel l'Auteur mesme a voulu établir toute la force de son premier Traité; car il s'est persuadé que si le changement que nous pretendons estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, estoit en effet arrivé, il auroit par une suite naturelle, & inévitable, attiré avec soy des contestations éclatantes, & des ébranlemens violens dans tout le corps de l'Eglise. Ie luy ay fait voir qu'il se trompe, en prenant pour suites naturelles, & inévitables, ce qui ne l'est pas. Mais toûjours le principe demeure ferme, & commun entre nous, & le doit estre entre tous les hommes raisonnables. Par exemple, si quelqu'un sous pretexte que Moyse est appellé Dieu dans le Vieux Testament, vouloit inferer que les Iuifs l'ont

Ch. VIII. souverainement adoré, je ne saurois mieux proceder pour éclaircir cette contestation, qu'en luy faisant voir que les Iuifs n'ont point fait envers Moyse, ce que les peuples ont accoûtumé de faire envers l'objet qu'ils adorent, que leurs ennemis n'ont point agy contre eux sur cette supposition, qu'ils ont eux-mesmes dit ou fait beaucoup de choses qui ne s'ajustent pas avec cette adoration, & que quand les occasions se sont presentées pour faire paroistre la préoccupation de leur esprit, à cét égard, elle n'a point du tout paru. C'est justement ma maniere d'agir contre l'Auteur, & contre son Eglise, qui nous veulent soûtenir que les anciens Chrestiens ont adoré l'Eucharistie comme leur Dieu sous pretexte de quelques passages dont ils abusent, pour faire croire une presence réelle; Ie leur fais voir qu'ils n'ont rien fait de tout ce que Rome fait aujourd'huy pour témoigner cette adoration; Ie leur fais voir qu'ils ont dit, & fait beaucoup de choses contraires; Ie leur montre que leurs ennemis n'ont point procedé contre eux sur la supposition de ce culte. Et pour mettre cette verité dans une entiere évidence, je les supplie de considerer que plusieurs occasions s'estant presentées qui sembloient les obliger necessairement à faire paroître les vrays sentimens de leur ame, à cét égard, & la vraye pratique de leurs siecles, ils n'ont point mis en avant cette adoration dont nous disputons.

Pour justifier ce dernier article, j'en donneray quatre ou cinq exemples, qui seront, à mon avis, suffisans pour former ma demonstration. Le premier est tiré de la censure que S. Paul fait de l'irreverence des Corinthiens en la celebration de la sainte Cene; chacun y prenoit son repas à part, & l'un avoit faim, & l'autre s'enyvroit. Voilà, ce me

semble, une occasion bien importante pour parler de l'adoration deuë à ce Sacrement, qui n'estoit pas compatible avec cette prophanation; & neantmoins, S. Paul n'en dit rien. D'où vient un procedé si negligé? On sait que les premiers heretiques qui troublerent l'Eglise Chrestienne, furent les Disciples de Simon, qui soûtenoient que Iesus-Christ n'avoit pas pris un vray corps, mais qu'il avoit paru dans le monde sous une ombre & un phantôme, & il faut avouër que l'on ne sauroit voir, sans admiration, les beaux efforts que les Peres ont faits cõtre cette extravagance. Comment ne se sont-ils point souvenus de leur alleguer l'adoration que tous les Chrestiens rendoient au Sacrement comme au corps du Sauveur, & de leur dire, qu'un phantôme ne peut estre un legitime objet d'un culte si solemnel; L'Eglise fut aussi inquietée par la perverse pratique des Aquariens. C'estoit des gens qui celebroient les mysteres avec de l'eau seule, & les SS. Peres ne manquerent pas de les poursuivre par des raisons prises de l'institution de Iesus-Christ, qui avoit employé du vin au sacré calice. Ils leur dirent, qu'ils ne celebroient que de faux mysteres, puis qu'ils ne suivoient pas la regle de nostre Maistre commun. N'estoit-ce pas là le vray lieu de leur dire, que la consecration ne se pouvant faire avec de l'eau seule, ils tomboient dans le crime d'idolatrie, d'adorer de l'eau simple, comme si c'eust esté le sang de Christ? Car bien que l'intention de ces gens-là eust esté d'adorer, non de l'eau mais le sang de Christ, il faut pourtant avouër qu'il estoit du zele & de la pieté des SS. Peres, supposé que l'Euchariſtie eust esté communément adorée, de ne permettre pas un si grand abus que celuy d'adorer de l'eau simple pour le sang de Christ, sans se récrier, & sans décharger Ch. VIII.

Ch. VIII. leur conscience devant Dieu, & devant les hommes. Cependant, ils ne l'ont point fait, marque infaillible qu'il n'estoit pas de la pratique Chrestienne d'adorer le Sacrement. [a] Le troisiesme Concile de Braga, censure fortement une superstition qui s'estoit introduite dans quelques Eglises, de consacrer du lait au lieu de vin dans le sacré calice, & la coûtume que quelques autres avoient de communier avec des grains de raisin, au lieu de vin. Ils disent que l'institution du Seigneur ne souffre pas qu'on celebre avec du lait; que c'est une chose fort confuse d'employer des raisins dans ce mystere. N'estoit-ce pas là aussi le lieu, de declarer que ces superstitions faisoient tomber l'Eglise dans une idolatrie, dont ils ne vouloient pas se rendre coupables, puis qu'il estoit certain que le peuple adorant le calice, ne pouvoit au fond, adorer que du lait, & que de mesme, le raisin ne pouvant devenir le vray sang de Christ, c'estoit un crime que de l'adorer? Qui ne void que la suite naturelle des choses les conduisoit là, si l'on suppose ce que l'Auteur veut, que l'Eglise ayt toûjours adoré le Sacrement? & neantmoins nous ne voyons rien de tel dans tout le Canon, que le Concile fit sur ce sujet, quoy qu'il soit fort long, & fort raisonné. Enfin, l'Eglise ancienne a eu sur les bras deux importunes heresies, toutes deux opposées, non seulement à la verité, mais aussi entre elles, celle d'Eutyches, & celle de Nestorius; Nestorius soûtenant qu'il y avoit deux personnes en Iesus-Christ, celle du Verbe, & celle de l'homme; Eutyches, au contraire, soûtenant qu'il n'y avoit pas en Christ deux natures, parce que la nature humaine avoit esté changée en la Divinité. Nestorius avoit d'ordinaire cette fiere parole dans la bouche, *Deum bimestrem*

[a] *Can. 2.*

aut

aut trimestrem non adoro ; Ie n'adore point un Dieu de deux mois, ou de trois mois. N'est-ce pas une chose étonnante, que les SS. Peres ne luy ayent point opposé l'adoration de l'Eucharistie? car il est évident que ne voulant pas adorer un Dieu incarné, une mesme personne qui estant eternelle, estoit aussi de deux mois ou de trois mois, à l'égard de la nature humaine, jamais homme ne choqua plus scandaleusement, que luy, le culte public du Sacrement, où non seulement on adore un Dieu qui a esté de deux mois, ou de trois mois, entant qu'il a esté petit enfant dans le berceau, mais de qui mesme l'on peut dire raisonnablement, selon les hypotheses de Rome, qu'il est de deux jours, ou de trois jours, de deux momens, ou de trois, en ayant égard à la consecration qui a converty le pain au corps de Christ. Cependant les Orthodoxes & les Nestoriens n'ont jamais eu de contestation sur le point de l'Eucharistie. N'est-ce pas aussi une chose fort surprenante, que les Eutychiens niant que Iesus-Christ eust un corps depuis sa glorification, & disputant fortement là dessus contre les Catholiques, les Catholiques ne se soient point aviséz de leur dire, Et qu'est-ce donc que vous adorez en commun avec nous, quand vous adorez le Sacrement? Voulez-vous que le pain soit formellement converty en la nature divine, & que ce soit l'essence eternelle immediatement qui soit produite par cette conversion, pour estre adorée sous ces accidens? Il faut avoüer que si le culte de l'Eucharistie estoit tel en ce temps là, qu'il est aujourd'huy dans la communion Romaine, la mollesse des Peres n'est nullement supportable de n'avoir pas fait expliquer les heretiques sur un article si important. Mais il n'en Ch. VIII

Ch. VIII. faut pas accuser les Peres ; la vraye raison de cette conduite, n'est ni le defaut de zele, ni le defaut d'intelligence ; c'est que cette pretenduë adoration n'a jamais esté connuë dans l'ancienne Eglise.

L'Auteur espere pourtant nous l'avoir bien prouvé avec quatre ou cinq passages qu'il nous allegue. Faisons-luy cette justice que de les examiner. Le premier est tiré d'un Homelie attribuée à Origene ; Mais pour faire voir la fraude, je n'ay qu'à le produire tout entier, & selon la verité du texte, & l'on jugera lequel des deux partys ce passage favorise,

a *Homil. 5. in diverſ.*

a *Il ne faut pas passer*, dit-il, *comme une chose de petite importance ce que nous lisons dans l'Evangile, que le Centenier dit à Iesus-Christ, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. Car encore aujourd'huy le Seigneur entre sous le toit des fideles par deux figures, ou en deux manieres. Car quand les saints hommes aymez de Dieu qui gouvernent les Eglises entrent sous vostre toit, alors le Seigneur y entre par eux, & vous devez penser que vous recevez le Seigneur. Quand aussi vous recevez la sainte & incorruptible viande, le pain de vie, dis je, & le Calice, vous mangez & beuvez le corps & le sang du Seigneur, & le Seigneur entre alors sous vostre toit. Humiliez-vous donc, & en imitant le Centenier dites, Seigneur je ne suis pas digne que tu entre sous mon toit. Car par tout où il entre indignement, il entre pour la condamnation de celuy qui le reçoit*, Quel commentaire faut-il à ces paroles ? Le Seigneur entre sous nostre toit, par la figure de son Sacrement, de la mesme sorte qu'il y entre par ses Ministres : nous nous devons humilier, à l'exemple du Centenier, confessant que nous ne sommes pas dignes de cette grace. Delà, l'Auteur conclut, qu'O-

rigene nous ordonne d'adorer le Sacrement. N'eſt-ce pas une concluſion dignement déduite! Ch. VIII.

S. Ambroiſe, ajoûte-t-il, *dit que la chair de Ieſus-Chriſt eſt encore aujourd'huy adorée dans ſes myſteres.* Et ſaint Auguſtin, *Que nul ne mange la chair de Ieſus-Chriſt, qu'il ne l'ayt premierement adorée.* Page 271.

Ie répons que l'Auteur nous trompe, en ſuppoſant un faux eſtat de la queſtion, & en prouvant ce qui n'eſt pas conteſté. Car il ne s'agit pas de ſavoir ſi dans la communion nous devons adorer Ieſus-Chriſt noſtre Redempteur, & ſa chair unie perſonnellement au Verbe, repreſentée par le Sacrement. Nous le pratiquons avec une devotion ardente & humiliée, lors que nous nous approchons de la ſainte Table, & ſoit que nous meditions l'amour infinie qu'il a euë pour nous, juſqu'à ſe faire noſtre frere, os de nos os, & chair de noſtre chair, ſoit que nous appliquions noſtre penſée au ſang precieux qu'il a répandu ſur la croix, ſoit que nous élevions noſtre cœur en haut où il eſt en la gloire de ſon pere, ſoit que nous conſiderions la bonté ineffable qu'il a euë de ſe vouloir communiquer à nous par le moyen de ſes creatures materielles, qui ſont le pain & le vin, il ne faut pas douter que noſtre ame ne s'aneantiſſe devant luy, & ne l'adore. Mais il s'agit de ſavoir ſi nous devons adorer ce ſujet, qui eſt localement preſent devant nous, que le Preſte porte en ſes mains, & que d'un nom commun nous appellons *l'Hoſtie*, & *le Sacrement*? C'eſt ainſi que le Concile de Trente a reconnu l'eſtat de la queſtion, quand il a defiſy, [a] *Qu'il ne faut pas douter que tous les fideles de Chriſt ne rendent au S. Sacrement dans l'acte de la veneration, le culte de latrie, qui eſt deu au vray Dieu.* Nous le nions, & les paſſages de S. Ambroi- [a] *Seſſ.13.c.5.*

Ch. VIII. se & de saint Augustin ne le prouvent nullement.

Il nous dit en suite, [a] *Que saint Chrysostome se sert de l'exemple des Mages qui ont adoré Iesus-Christ dans la créche, pour porter les fideles à l'adorer sur l'Autel.* Mais il se trompe, S. Chrysostome ne parle point d'adorer sur l'Autel, il veut seulement que nous l'adorions lors que nous le voyons, cela s'entend en son Sacrement qui est sur l'Autel, & qui nous le represente, & ce n'est pas ce qui est en question. Car qui doute que le corps de Iesus-Christ, l'objet de nostre ame, figuré par le Sacrement, qui est l'objet de nostre corps, ne soit souverainement adorable.

[a] *Chrys. hom. 24. in 1. Cor.*

Voicy les paroles de S. Chrystome; *Vous ne voyez pas seulement ce mesme corps que virent les Mages; mais vous en connoissez la vertu, & n'ignorez rien des choses qu'il a faites, estant bien instruit en tous ses mysteres. Excitons-nous donc; soyons saisis de frayeur, & témoignons encore plus de respect, que les Mages n'en firent paroistre.* Il est clair; que *ce respect* se rapporte au corps naturel de Iesus-Christ, dont nous connoissons la vertu; & savons les choses qu'il a faites par le rapport de ses Evangelistes & de ses Apostres, & non au Sacrement, qu'on ne peut nous faire adorer par l'exemple des Mages, puis que les Mages ne luy ont jamais rendu cette adoration.

Mais, dit-il, *Theodoret a écrit en son deuxiesme dialogue, Que les symboles mystiques sont conceus estre les choses qu'ils ont esté faits, & sont crûs, & adorez comme estant ce qu'ils sont crûs estre.* Ie ne doute pas que les zelez ou les devots de l'Eglise Romaine, en lisant ce passage de la façon que l'Auteur l'a mis, ne l'ayent trouvé beau & precieux com-

me un threſor. Mais ayez un moment de patience, Ch. VIII.
& vous verrez qu'il n'y a ni ſincerité, ni ſolidité dans cette allegation, & que ce n'eſt que l'eſprit de diſpute qui l'a fait faire. Ces paroles ſont tirées de ce grand & celebre paſſage de Theodoret, que j'ay rapporté tout entier dans le 3. Chapitre de la premiere partie, où ce Pere établit fortement que les ſymboles myſtiques ne changent point de nature par la conſecration, mais qu'ils demeurent en leur premiere ſubſtance, encore qu'ils ſoient appellez le corps & le ſang de Ieſus Chriſt, que ce ſont des images, & les ſymboles myſtiques dont le corps de Chriſt eſt l'original & la verité. Que ſi apres cela l'on veut que Theodoret ayt adoré les ſymboles, au ſens que l'Auteur le prend, il faut dire qu'il eſt tombé dans le dernier excés de la folie, d'adorer ce qu'il reconnoiſt eſtre du pain en propre nature, & en ſubſtance. C'eſt un abus. Il ne faut pas tourner le mot προσκυνεῖται qui eſt dans l'original, par *ſont adorez*, mais par *ſont reſpectez*, *ſont venerez*, ſelon la ſignification frequente de ce terme entre les Grecs, dont on peut alleguer mille exemples que l'Auteur ne ſauroit deſavoüer; comme quand ce terme eſt appliqué aux Temples, aux vaiſſeaux ſacrez, au volume de l'Evangile, & à je ne ſay combien d'autres choſes qu'on venere & qu'on n'adore pas. Et pour faire voir que c'eſt là le vray ſens de Theodoret, il ne faut que lire ce qu'il écrit au troiſieſme Dialogue, *Si le corps de Chriſt*, dit-il parlant aux heretiques Eutychiens, *vous ſemble eſtre une choſe vile, & peu conſiderable, comment ſe fait-il que vous eſtimez pourtant ſa figure venerable & ſalutaire? Car comment un original dont la figure eſt venerable*, προσκυνητὸς, *& digne d'honneur, ſera-t-il luy-*

Ch. VIII. *meſme abject & mépriſable?* Ces paroles font voir deux choſes manifeſtement, l'une qu'il s'agit non d'une vraye & propre adoration, mais d'une veneration, d'un honneur, d'un reſpect, tel qu'on le doit aux choſes ſaintes; & l'autre que les ſymboles myſtiques ſont ainſi venerez, en qualité de figures & non comme eſtant le vray corps & le vray ſang de Ieſus-Chriſt. Quand donc Theodoret dit, *Ils ſont conceûs, ils ſont crûs eſtre ce qu'ils ont eſté faits*, cela veut dire, qu'ils ſont conceûs & crûs eſtre des Sacremens, des ſignes, des ſymboles, & non le corps meſme du Redempteur. En verité, je trouve eſtrange que l'Auteur qui n'ignore rien de tout ce que je viens de dire, nous ayt encore produit ce paſſage. Il faut avoir aſſez de bonne foy pour ne charger point la diſpute de ces allegations trompeuſes, qui peuvent ſurprendre d'abord, mais qui, enfin, font un fort mauvais effet quand elles ſont connuës & éclaircies.

Voilà la premiere queſtion vuidée. La ſeconde le ſera ſi l'on veut plus facilement; car il eſt certain que Paſchaſe, le premier Auteur de la preſence réelle, n'a point diſputé formellement & diſtinctement de cette adoration ſacramentale; que ces diſciples n'ont rien innové en la forme exterieure de la célebration; que la diſpute de Lanfranc & de Bérenger n'a point eſté formellement ſur ce point; que Lanfranc ne s'eſt point ſervy de cét argument pour appuyer ſon opinion de la Tranſſubſtanciation, & de la preſence locale; que dans la confeſſion que l'on fit faire par force à Bérenger dans le Concile de Rome ſous Nicolas II. Il ne ſe trouve pas un mot de cette adoration; qu'il ne s'en trouve rien auſſi dans la confeſſion que Gregoire VII. exigea du meſme

Bérenger par les mesmes voyes ; ce qui fait voir évi- Ch. VIII.
demment la verité de mon observation ; que c'est par la partie dogmatique que l'erreur s'est introduite d'abord. On prie l'Auteur de nous faire voir depuis Paschase jusques à Lanfranc, cette multitude d'usages que j'ay remarquez cy-dessus, qui sont les marques visibles du culte public qu'on rend à quelque sujet divin, & qui sont aujourd'huy si communs dans la communion Romaine ; qu'on ayt fait élevation de l'Hostie afin qu'au son d'une cloche tout le peuple se prosternast devant elle, qu'on luy ayt decerné des processions solemnelles, & des jours de feste, qu'on l'ayt couronnée de fleurs, ou qu'on l'ayt publiquement exposée dans les joyes, ou dans les disgraces publiques pour recevoir les vœux & l'invocation de tous les fideles.

I'avouë que la foy de la presence réelle, selon que Rome la pose, est naturellement liée avec l'adoration du Sacrement, & j'en tombe d'accord avec l'Auteur. Mais combien de choses y a-t-il qui sont inseparables de leur nature, & dont l'une est une suite naturelle de l'autre, qui pourtant sont separées en effet dans l'esprit, & dans la pratique des hommes, soit par le defaut d'application aux consequences naturelles, soit par quelque preöccupation d'erreur soûtenuë par des raisons apparentes, soit par quelque interest de prudence & de politique ? Lors qu'on voit qu'aucune de ces choses ne peut avoir lieu, il est certain qu'on peut raisonner par la liaison naturelle. Mais cette maniere de raisonner n'est pas juste, lors que la suite naturelle est empeschée par un principe plus fort. Il est d'une suite naturelle qu'un sujet serve son Prince, qu'il l'honore, & qu'il luy obeïsse quand il est avec luy. Cependant combien

Ch. VIII. s'est-il trouvé d'occasions où les Princes ont esté contraints de déguiser leur qualité, & où les sujets sont bien fait de ne leur rendre pas les marques exterieures de leur respect ? Il estoit d'une suite naturelle qu'Abraham reconnut Sara pour sa femme, puis qu'elle l'estoit en effet, & toutefois la prudence & la crainte l'empeschant de declarer ce qu'il luy estoit dans le païs d'Abimelech, il dit que c'estoit sa sœur. Pour appliquer cette distinction au sujet de nostre dispute, je dis que quand il s'agit de l'estat de l'Eglise durant huit cens ans, le raisonnement est juste de dire, on n'adoroit pas l'Eucharistie, donc on ne croyoit pas la Transsubstanciation Romaine, parce qu'aucune des choses qui peuvent empescher l'effet de cette suite naturelle, ne peut avoir lieu dans une Eglise bien instruite, pieuse, & qui n'estoit troublée d'aucune contestation sur le point de l'Eucharistie. Le raisonnement est juste, on n'a point rendu au Sacrement tous ces honneurs divins que Rome luy rend aujourd'huy, on n'a donc pas adoré le Sacrement. Mais quand il s'agira de l'estat de l'Eglise au temps de Paschase & de ses disciples, le raisonnement ne sera pas bon, si on dit, on a crû la presence réelle, donc on a publiquement adoré le Sacrement, parce qu'encore qu'il y ait une liaison naturelle entre ces deux choses, l'effet en a esté pourtant empesché par plusieurs principes. Paschase s'est contenté de jetter les premieres semences de son opinion, & a laissé au temps à les meurir. Il n'a pas voulu d'abord effaroucher le Monde, comme il eust fait s'il eust proposé sa créance dans toute l'estenduë de ses consequences. Ceux qui songent à faire des changemens insensibles, gardent quelque mesure, & viennent par degrez, cachant la moitié de leurs pensées jus-

qu'à ce que le temps leur permette de s'en ouvrir entierement. Les disciples de Paschase ont crû qu'il faloit peu à peu grossir le party, & gagner les esprits, avant que d'innover rien au culte, se contentant de rendre à l'Hostie tout l'honneur qu'ils luy pouvoient rendre selon leur préoccupation, & interieurement & exterieurement, autant que cela pouvoit s'ajuster avec la forme du service ordinaire qu'ils ne trouvoient pas encore à propos de changer. Lors qu'un Prince estranger soûmet un païs, il ne renverse ni ne change pas d'abord les anciennes loix, ni la forme du gouvernement. Il faut permettre aux peuples de s'accoûtumer peu à peu à la nouvelle domination, & laisser passer deux & trois generations, avant que de faire de nouveaux establissemens. Si l'on eust introduit dans l'Eglise tous ces cultes avant que la créance de la Transsubstanciation y fust bien affermie, je ne doute pas qu'on ne s'en fust scandalisé, puis qu'il s'est bien trouvé des gens de la communion Romaine, dans le quinzieſme & le seizieſme siecle, qui en ont assez hautement murmuré. Ainsi le raisonnement de l'Auteur, à cét égard n'est pas concluant. Ch. VIII.

Le témoignage d'Alger qu'il produit est tout à fait hors de propos, puisque ce Scolastique du païs de Liege vivoit & écrivoit long-temps aprés les dernieres victoires de Lanfranc contre Berenger. Bellarmin le fait fleurir environ l'an 1130. justement au temps que l'Auteur le fait mourir. Quoy qu'il en soit, il s'estoit déja passé plus de cinquante ans depuis la tenuë du dernier Concile de Rome sous Gregoire VII. pour l'establissement de la Transsubstanciation, & ce que l'Auteur en allegue, confirme la verité de ma remarque; car peut-estre est-ce le pre- Refut. page 258.

Ch. VIII. mier qui a parlé formellement & distinctement de l'adoration du Sacrement ; Durand Abbé de Troarn, plus ancien que luy, & produit aussi pour le mesme sujet, ne s'en estant pas si clairement expliqué, puis qu'il rapporte cette adoration à la sainte humanité du Redempteur ; ce qui n'est pas en question.

Refutation, page 160. Quant au passage tiré de la vie de Luc Anachorete, je vous asseure qu'il ne fait qu'éloigner d'avantage mon esprit, & mon cœur de la communion Romaine ; car c'est le naturel effet que doit produire la fraude & la mauvaise foy dont on use dans ces disputes. L'Auteur le rapporte ainsi, *Vous chanterez des Pseaumes qui conviennent à ce mystere, & qui le figurent, ou bien le Cantique appellé Trisagion, avec le symbole de la foy ; puis l'adorant en fléchissant trois fois les genoux, & joignant les mains, vous prendrez avec la bouche le sacré corps de Iesus-Christ nostre Dieu.* Voilà qui va bien : ce *l'adorant* est écrit en gros caractere, pour nous dire *prenez y garde, l'adoration du Sacrement est là en termes exprés & formels.* Mais ne nous étonnons pas ; c'est l'infidelité de l'Auteur qui l'y a mise : ce *l'adorant* est de son addition ; le texte grec portant simplement, *vous fléchirez trois fois le genoüil, & joignant les mains, vous participerez de la bouche au precieux corps de Iesus-Christ nostre Dieu.* Ces trois genuflexions se rapportent à celuy à qui l'on chantoit le Trisagion, c'est à dire à Dieu Pere, Fils, & S. Esprit, à qui l'on demandoit la grace de bien communier, & non au Sacrement, que l'Eglise ancienne n'a jamais invoqué comme son Dieu.

La troisiesme question que je me suis proposé d'examiner, ne sauroit nous retenir long temps. Il s'agit de savoir quand c'est que l'adoration de l'Eu-

charistie a esté publiquement establie dans l'Eglise Latine. Le premier Decret que nous en trouvons, est celuy d'Odon Evesque de Paris, au commencement du treizieſme siecle, qui dans un de ſes Synodes ordonna, [a] *Que le peuple ſeroit ſouvent exhorté de ſléchir le genoüil devant le corpus, toutes les fois qu'il le verroit paſſer, comme devant ſon Createur & ſon Seigneur.* Peu de temps aprés, le Pape Honorius troiſieſme ordonna de meſme, *Que les Preſtres enſeignaſſent ſouvent à leurs peuples, qu'ils euſſent à ſe proſterner avec reverence devant l'hoſtie, ſoit lors qu'on en feroit l'élevation dans la celebration de la Meſſe, ſoit lors qu'on la porteroit aux malades.* [b] Gregoire neuvieſme ſon ſucceſſeur y ajoûta le ſon de la cloche pour rendre l'action plus ſolemnelle. Vrbain quatrieſme, dans le meſme ſiecle, inſtitua la Feſte, & ce fut Thomas d'Aquin qui en compoſa l'Office. Tout cela fait voir la ſolidité & la verité de la remarque que j'avois faite, qu'on a commencé le changement par la partie dogmatique, & qu'on l'a achevé par l'introduction du culte, & par la pompe des ceremonies. Ch. VIII.

a *Stat. Syn. c. 6. De Sacram.*

b *Decretal. Gregor. l. 3. de celeb. Miſſ. titul. 41. cap. 10.*

Ie n'aurois plus rien à faire, à cét égard, ſi l'Auteur n'avoit, comme il a fait, appellé à ſon ſecours les Egliſes Schiſmatiques. Mais puis qu'il luy a plû de joindre la queſtion de leur eſtat avec celle de l'eſtat des Latins, il eſt juſte de le ſatisfaire encore là-deſſus. I'avois donc dit ſur la fin de ma Réponſe, Que l'adoration du Sacrement eſt une choſe inconnuë à toute la terre, à la reſerve de l'Egliſe Romaine, & que ni les Grecs, ni les Armeniens, ni les Ruſſiens, ni les Iacobites, ni les Etiopiens, ni en general aucuns Chrêtiens, horſmis ceux qui ſe ſoûmettent au Pape, ne pratiquent point cette adoration.

Ch. VIII. Cette verité dont je suis fort persuadé, a tellement scandalisé l'Auteur, qu'il s'en est mis dans une colere étrange. [a] *En verité*, dit-il, *ce n'est pas une chose supportable d'avancer ainsi des fausfetez, dont on peut estre convaincu par vingt millions de témoins, & en un mot, par autant de personnes qu'il y en a, qui font profession de la Religion Grecque.* Voilà un mouvement de zele heroïque, bien digne de la grandeur Romaine. Le pied de Pompée faisoit sortir des legions de la terre, mais la plume de l'Auteur nous fait paroistre vingt millions de témoins à la fois. I'espere pourtant qu'ils n'y feront pas tous de conte fait, & je n'en demande pas tant. Ie ne luy demande qu'un Concile Grec, qui ayt défiuy ce que le Concile de Trente a défiuy dans la séance treiziesme, chapitre cinquiesme; *Que les fideles rendent au S. Sacrement le culte de latrie qui est dû au vray Dieu.* S'il y en a trop, je luy demande seulement qu'il me montre dans leurs livres publics & Ecclesiastiques, une declaration qui oblige le Prestre & les fideles à l'adoration de l'Eucharistie, comme il y en a une dans le Missel Romain, qui porte, [b] *Que le Prestre doit adorer l'hostie à genoux aussi-tost qu'il a proferé les paroles sacramentales, Cecy est mon Corps; Puis se dressant en pieds, il la doit élever en-haut le plus commodement qu'il luy est possible, & tenant les yeux sur elle, la montrer au peuple avec reverence pour l'adorer.* Ie me contenteray de moins; qu'il luy plaise de me faire voir, dans l'usage public, qu'on se prosterne devant le Sacrement quand on le porte dans les ruës, qu'on l'accompagne solemnellement quand on le porte aux malades, qu'ils luy consacrent des images, qu'ils ayent dans la bouche ces paroles ordinaires aux devots de Rome, *Loüé soit le tres-saint Sacrement de*

[a] Page 265.

[b] *Missal. in rit. celeb. Miss. paragraph. 8.*

l'Autel; qu'ils l'exposent dans les occasions extraordinaires, qu'ils luy dressent des confrairies particulieres, qu'ils luy ayent dedié une feste autentique avec un office exprés, & des hymnes, & des proses, comme celles de Thomas d'Aquin; en un mot, qu'ils en fassent leur Dieu visible, comme fait l'Eglise Romaine. Ie descendray, s'il veut, encore plus bas; qu'il nous montre quelque confession de foy d'un de leurs Patriarches, par laquelle il soit formellement porté qu'ils rendent au Sacrement la souveraine latrie, qui n'est deuë qu'au Seigneur & Createur du monde, qu'il me montre quelques reglemens pris là-dessus, sur la forme de ce service; quelque censure contre la negligence des Prestres, ou contre celle des peuples; selon ce qu'il dit icy si affirmativement, il est difficile qu'il ne se trouve quelque chose de semblable dans la police de leur Eglise. Ch. VIII.

Ils distribuent l'Eucharistie sous les deux especes, qui est un usage que l'Eglise Latine a trouvé plein d'inconveniens, depuis qu'elle a crû que le calice contenoit une substance adorable. Ils la font prendre aux petits enfans baptisez, ce qui est encore plus sujet aux scrupules de conscience, si l'on suppose la creance Romaine. Ils communient tous debout, & non à genoux, comme le témoigne[a] Iean Cotovic dans son voyage d'Orient, qui est une posture assez éloignée de cette adoration dont nous disputons. Leurs Prestres tenant le Sacrement, le serrent, & le pressent dans leur main, le mettent sur leur teste, & puis l'ayant consumé, frottent & essuyent leurs doigts à leurs cheveux, & ayant beu du calice, s'essuyent aussitost la bouche avec la main, ou avec un petit linge, & [b] leurs Liturgies portent expressément, que le Prêtre apres avoir communié, essuye ses lévres, & les

a *Lib. 2. c. 6.*

b *Arcud. l. 1. c. 59. & 60.*

Ch. VIII. bords du calice, avec le voile qu'il a en main; usages qui sont fort opposez à la pratique qu'on leur impute d'adorer la substance mesme de l'Eucharistie. Aussi trouvons-nous bien que les Turcs, au milieu desquels ils vivent, ont accoûtumé de reprocher aux Chrestiens Romains, qu'ils mangent le Dieu qu'ils adorent; mais nous ne trouvons point, que je sache, qu'ils ayent jamais fait ce reproche aux Chrestiens Grecs, quoy qu'ils soient tous les jours exposez à leurs insolences. Nous trouvons bien qu'un de leurs Patriarches s'est formellement declaré contre la Transsubstanciation Romaine; mais nous ne trouvons point qu'il y ait eu contre luy des soûlevemens populaires, ce qui pourtant estoit inévitable, si les Eglises de son Patriarchat se fussent trouvées en possession d'adorer ce sujet visible, & cette substance mesme que nous appellons le Sacrement. S'ils luy eussent rendu la souveraine latrie qu'on rend à la propre personne du Fils de Dieu, comment eussent-ils souffert que leur Patriarche eust declaré que c'estoit du pain?

La Boul. le Goux en ses voyages, part. 1. c. 10.

Cyrill. Patr. de Const.

Mais il est important de voir par quelles preuves l'Auteur pretend nous persuader son opinion touchant les Grecs. C'est premierement, par l'exemple d'une Sainte, qui ayant vescu trente-cinq ans dans un desert de l'Isle de Paros, pria un Chasseur qui la rencontra fortuitement, de luy apporter l'année suivante l'Eucharistie, ce que le Chasseur ayant fait, *la Sainte se jetta en terre, & receut le don divin avec gemissement, & en arrosant la terre de ses larmes: elle dit, Seigneur, vous laissez maintenant en paix vostre servante, puis que mes yeux ont veu le Sauveur que vous nous avez donné.*

Refut. page 261.

Je vous asseure que ce sujet est plus desert pour

l'Auteur, que le desert de Paros, puis qu'il est obligé de ramasser de ces sortes de preuves, luy qui nous promet vingt millions de témoins. Qu'y a-t-il dans cette histoire qui fasse l'impression qu'il desire? Vne fille demeure trente-cinq ans dans un desert, privée de la Communion; elle rencontre un Chasseur, qu'elle prie de la luy porter, il la luy porte dans une boëte, elle se prosterne en terre devant Dieu, qui luy accorde cette consolation; elle communie, & sentant sa mort prochaine, comme de fait l'histoire porte qu'elle mourut un moment apres, elle se sert des paroles de S. Simeon, *Seigneur, tu laisses maintenant aller ta servante en paix, car mes yeux ont veu ton salut.* De là, il conclud que les Grecs adorent le Sacrement, avec la mesme force que si l'on vouloit persuader aux Grecs la mesme chose des Eglises Reformées de France, qui apres avoir achevé leur communion, fléchissent les genoux en terre, & chantent le mesme Cantique de Symeon. Cette histoire luy devoit apprendre tout le contraire de ce qu'il en pretend tirer; car quelle apparence qu'on eust confié l'Eucharistie entre les mains d'un jeune Chasseur, si on l'eust tenuë réellement pour le vray Dieu des Chrestiens, à qui l'on eust rendu le profond hommage qu'on doit au Createur & au Maistre du Monde? Ch. VIII.

Il nous produit en suite la Liturgie de Iean le Silencieux, où le Prestre, dit-il, adore Iesus-Christ present dans le Ciel & dans la terre, en disant, *Seigneur Iesus, regardez-nous de vostre sainte demeure, & du trône de vostre gloire, & venez pour nous sanctifier, vous qui dans les Cieux estes assis avec vostre Pere, & qui estes icy present avec nous d'une maniere invisible; daignez par vostre main puissante, nous donner vostre corps pur, & sans tache, & vostre pre-* Refut. Page 162.

Ch. VIII. *cieux sang, & par nous à tout le peuple.* Est-ce donc l'adoration de l'Eucharistie, une sainte Oraison à Iesus-Christ regnant dans le Ciel, & present invisiblement avec nous par son éternelle Divinité, & par la communication de sa grace & de son merite, selon la promesse qu'il nous a faite; Là où vous serez deux ou trois assemblez en mon nom, je seray au milieu de vous? Est-ce là, dis-je, l'adoration de l'Eucharistie? Cependant, je trouve dans la Liturgie qui porte le nom de Chrysostome, non ces termes que nous dit l'Auteur, daignez par vostre main puissante, nous donner vostre corps; mais ceux-cy, selon la version d'Erasme, *Rendez-nous dignes par vostre main puissante, afin que nous soyons participans de vostre corps immaculé, & de vostre precieux sang*, ce qui insinuë évidemment que les indignes n'en sont pas rendus participans.

Il ajoûte, que le Prestre, le Diacre, & le peuple adorent en suite trois fois, en disant, *Seigneur, ayez pitié de moy qui suis pecheur.* Ie trouve dans le Rituel des Grecs de Goar, qu'ils disent, *O Dieu ayez pitié de moy qui suis pecheur*, ce qui montre que cette adoration se termine à Dieu, qu'ils nomment expressément, & non pas au Sacrement.

Ie dis la mesme chose de la priere que le Prestre fait en prenant le saint pain, par laquelle il confesse que Iesus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui est venu au Monde pour sauver les pecheurs, & le prie qu'il daigne entrer dans son ame pleine de passions, & dans son corps couvert de peché. Elle se rapporte manifestement à Iesus-Christ qui entre dans nos ames, & dans nos corps par la vertu de sa grace, pour sanctifier l'un & l'autre, & non au Sacrement qui n'entre point dans nos ames. Et quant à ce que

le

le Diacre venant a la communion du calice en s'enclinant dit, *Voicy je viens au Roy immortel*, cela veut dire qu'il vient à Iesus-Christ, qui par la bouche de son Ministre, l'appelle à la communion mystique de son sang, sans adoration du Sacrement. Ch. VIII.

I'avouë que si ce que l'Auteur produit en suite, de Gabriël Archevesque de Philadelphie, est fidellement rapporté, il y a lieu de croire que cét homme a esté imbu de l'opinion Romaine, & qu'il a pratiqué son culte. Mais il ne seroit pas étrange qu'un Grec qui estoit Prelat à Venise, il y a environ quarante ou quarante-cinq ans, se fust laissé gagner par le commerce ordinaire des Latins, & il est certain que son exemple, & son témoignage ne concluënt rien touchant le corps de l'Eglise Grecque. Car Arcudius qui a écrit contre luy, & qui nous le dépeint comme un homme impertinent, qui n'avoit ni Theologie, ni Philosophie, ni Grammaire, asseure positivement que les Grecs ne rendent que peu ou point d'honneur au Sacrement aprés la sanctification. Le Cardinal du Perron, qui a alegué ce mesme passage de Gabriel n'a pas eû le soin de nous en donner le Grec à la marge, bien que ce soit assez sa coûtume dans toutes ses citations, & il y a de l'apparence que l'Auteur l'a pris de luy. Quoy qu'il en soit Arcudius ne representant en aucun endroit de son Livre ces paroles, & n'ayant pû d'ailleurs satisfaire le desir que j'ay eû de m'en asseurer, l'Auteur ne trouvera pas mauvais que je suspende encore mon jugement là-dessus.

Arcud. de Conc. Eccl. Orient & Occid. l. 3. c. 21.

De l'Euch. l. 3. c. 18.

Cabasilas Archevesque de Thessalonique florissoit environ le milieu du quatorziesme siecle, long-temps avant le Concile de Florence, qui ne fut ouvert à Ferrare, que le Mercredy 8. d'Octobre l'an 1438. & continué à Florence le Ieudy 26. de Fevrier de l'année

Ch. VIII. suivante, & je ne say pourquoy l'Auteur nous assure qu'il a écrit sur la Liturgie Grecque environ le temps de la tenuë de ce Concile. Bellarmin le marque dans sa Chronologie environ l'an 1380. c'est à dire, 58. ans avant l'ouverture du Concile. Quoy qu'il en soit cét Auteur se plaint bien que quelques-uns de ceux qui font la reverence au Prestre, quand il entre avec les dons, c'est à dire, le pain & le vin, sur la teste, pour les poser en suite sur l'Autel, rendent aux dons un honneur qui ne leur appartient pas, parce qu'alors ils n'ont pas encore esté consacrez. Il dit, que ce qui les trompe, est qu'ils confondent les dons présanctifiez avec ceux qui ne le sont pas, & de là on peut bien conclure que le pain & le vin, aprés la consecration, doivent estre considerez de nous avec un tout autre respect, que quand ils ne sont encore que de simples alimens. Mais il ne dit point qu'on les doive servir du culte de latrie, ni ne censure ces gens là comme des Idolatres, ce qu'il faloit faire, neantmoins, si l'intention de son Eglise estoit d'adorer les dons consacrez, comme nostre vray Dieu, & la molesse ou la froideur avec laquelle il en parle, ne seroit pas pardonnable, si cela estoit. D'où vient, je vous prie, que dans cette longue & exacte explication, qu'il fait de la Liturgie, & de tous les actes de leur celebration, il ne dit pas un mot de cét honneur divin qu'on veut que son Eglise rende au Sacrement? Il nous marque toutes les Prieres qu'on addresse à Dieu? [a] Il dit, *que les fideles voulant montrer leur pieté & leur foy*, dans l'acte de la communion, *adorent, beniſſent, & celebrent comme Dieu Ieſus-Chriſt, qui eſt entendu en ſes dons.* Mais que les dons soient eux-mesmes servis comme Dieu, c'est ce que nous n'y trouvons pas.

[a] *Cap. 37.*

Au reſte, il ne faut pas trouver fort étrange que les Grecs qui ſe trouvent dans les lieux de la communion Romaine, comme à Veniſe, ou ailleurs, ne forment point de querelles aux Latins ſur leur doctrine ; Chacun ſait que l'état pitoyable où ils ſe trouvent, ne leur permet ni d'avoir aſſez de ſcience, ni d'avoir aſſez de courage, pour ſoûtenir des diſputes contre les Etrangers, dont ils ſont bien-aiſes d'eſtre ſupportez, & qu'ils ſavent eſtre extrémement jaloux de leurs opinions, & de leurs cultes. On en a veû, de meſme, qui eſtant dans des païs de noſtre communion, s'accommodoient fort bien à noſtre créance ; de ſorte que l'Auteur ne doit point tirer d'avantage de cette complaiſance. Ch. VIII.

Il en doit encore moins tirer de ce qui ſe paſſa au Concile de Florence. Sguropulus grand Eccleſiarque, qui aſſiſta l'Empereur, & le Patriarche de Conſtantinople durant toute cette aſſemblée, nous apprend, que les choſes s'y paſſerent avec tant d'artifice, & de violence de la part du Pape Eugene, & de ſa Cour, avec tant de timidité & d'intereſt temporel du coſté de l'Empereur Grec, avec tant de foibleſſe du coſté de ſes Eveſques, dont quelques-uns furent gagnez par le Pape, & les autres n'eurent aucune communication de l'acte de leur reünion, ne l'ayant veuë que quand ils furent contraints de le ſigner, avec un ſi leger examen des doctrines & des cultes, & enfin, avec un ſi pitoyable ſuccez & pour les uns & pour les autres, puis que les Grecs eſtant de retour dans leur païs, renoncerent hautement à cét acte d'union ; que l'Auteur n'a nul ſujet de s'en glorifier, ni nous de conter pour quelque choſe tout ce qui s'y fit.

Pour les autres communions que l'Auteur nous

Ch. VIII. veut ravir, il ne faut qu'écouter ce qu'il en dit, pour reconnoistre qu'il en parle avec une foiblesse infinie: *Vne partie*, dit-il, *des paroles que nous avons rapportées cy-dessus, est prise mot à mot de la Liturgie de S. Basile, qui s'observe particulierement dans le Patriarchat d'Antioche.* En verité, quand elles en seroient toutes tirées, il n'en iroit pas mieux pour luy, & il se moque de nous s'il nous veut donner des preuves de cette façon, qui sont semblables à son mystere, où il faut que la foy renverse le témoignage des yeux. Ce qu'il nous allegue de la Liturgie des Abyssins, où *on lit*, dit-il *expressement ces paroles, le Prestre élevant le Sacrement, dit à haute voix, Seigneur Iesus, ayez pitié de moy. Les peuples reïterent la mesme parole, & le Prestre dit, Prions, vous tous qui estes penitens, humiliez vos testes, levez-vous pour adorer. Paix à vous tous; le peuple répond, & avec ton esprit. Le prestre dit, Cecy est le Corps saint, venerable, & vivant de nostre Sauveur Iesus-Christ.* Cela, dis-je, est une pure supposition, dont pourtant je n'accuse pas l'Auteur : mais j'en accuse ceux qui nous ont donné cette pretenduë Liturgie des Ethiopiens. On nous l'a mise dans la Bibliotheque des Peres, traduite en Latin, sans nous dire ni d'où l'on l'a tirée ni qui est son Traducteur. Et pour faire voir évidemment la fourberie, je n'aurois qu'à rapporter ce que [a] François Aluarez Prestre Portugais nous a laissé touchant l'Office des Eglises de ce païs-là. Il nous dit qu'ils celebrent avec un pain grand & materiel en forme de gasteau, selon le nombre des personnes qui sont en chaque Eglise, parce qu'ils communient tous; qu'ils communient sous les deux especes; qu'ils consacrent en leur langue; qu'ils n'élevent point le Sacrement, mais le

Refut. page 269.

[a] Aluarez description de l'Ethiopie dans Ramusio ch. 11.

couvrent, & le rompant par le milieu, le mettent en pieces; qu'en suite de cela, les Prestres qui sont prés de l'Autel communient à l'une & à l'autre espece, en fort petite quantité. Qu'aprés cela, ils s'approchent du peuple, lequel vient à la communion, tant hommes que femmes, avec les mains hautes & ouvertes; que durant tout l'office, & tout le temps de la communion chacun demeure debout, & qu'enfin, la Communion estant achevée, ils reçoivent la benediction, & se retirent dans leurs maisons. [b] Zaga Zabo Abyssin, dans l'exposition de leur foy, traduit par Damien Goës, confirme la mesme chose, qu'en disant leur Messe ils ne montrent point le Sacrement de l'Eucharistie, comme il voyoit que cela se pratiquoit parmy les Latins. Voilà, ce me semble, deux témoins irreprochables, contre cette pretenduë élevation que porte la Liturgie, à laquelle il y a de l'apparence qu'on a appliqué, & mis en usage le precepte du Pape pour la correction des Livres, [c] Qu'il faut en oster, ou y ajoûter ce qui sera à propos, pour les bien corriger. La methode est bonne, & propre pour ajuster les choses au point qu'on desire qu'elles soient. Mais pour faire voir au fond combien les Abyssins sont éloignez de l'adoration que l'Auteur leur attribuë, je n'ay qu'à dire, qu'ils ne connoissent, non plus que les Grecs, ni la Feste du Sacrement, ni l'exposition, ni les médailles, ni tous ces autres usages, que les Latins ont multipliez jusques à l'infini; & ce qui me paroist convaincant, est que Zaga Zabo nous asseure, [d] Qu'ils ne gardent aucunes particules du Sacrement dans les Eglises, apres la communion, & que l'on n'y porte point le Sacrement aux malades, qui ne communient qu'aprés qu'ils sont gueris; ce qui fait voir manifeste-

[b] *Goës de Æthi. mor. pag.* 507.

[c] *Ind. libri Prohib. Rom.* 1596. *Instruct. de cor. lib. paragraph.* 3.

[d] *Goës ubi suprà.*

Ch. VIII. ment, qu'ils ne l'adorent ni ne le reconnoissent point comme leur Dieu ; car quelle apparence y a-t-il que s'ils estoient en cela conformes à l'Eglise Romaine, ils ne le gardassent, comme elle fait, pour joüir de la gloire de sa presence, & pour luy rendre les honneurs divins.

Refut. page 270. Aprés de si solides éclaircissemens, j'ay sujet d'esperer que l'Auteur ne m'accusera plus d'entasser songe sur songe. Car c'est non un songe, mais une verité bien prouvée qu'on a commencé à croire la presence réelle, & c'en est une autre, que ceux qui ont travaillé les premiers à l'établissement de cette créance, n'ont point introduit la pratique de l'adoration Romaine. Ie ne say ce qu'ils ont fait en leur cœur, & ce n'est pas à moy d'en penetrer, ni les actes, ni les mouvemens. Mais tant y a qu'ils n'ont point disputé de cette adoration, qu'ils ne s'en sont point formellement declarez, qu'ils ne l'ont point supposée comme estant d'un usage public dans l'Eglise ? qu'ils n'en ont point tiré un argument pour autoriser leur opinion touchant la presence réelle, & qu'en changeant la doctrine, ils n'ont encore rien innové à l'égard du culte. C'est tout ce que j'ay pretendu dans ma remarque ; & puis que c'est une question de fait, qui ne voit que l'Auteur estoit obligé de nous montrer le contraire, par de bons & inconteſtables passages, tirez des neuf, dix & onze siecles, qui est le temps où nous posons, que cette innovation s'est faite ? Mais au lieu de cela, il nous donne le change, à son ordinaire, en se jettant dans le raisonnement, & nous dit que la pompe des ceremonies ne sera pas une innovation, si l'adoration n'est pas nouvelle, & que cette adoration estant inseparable de la foy de la presence réelle, il n'y a pas apparence que des gens

ayent eû cette foy, & que toutefois ils n'ayent pas pratiqué l'adoration. Ch. VIII.

Ie ne suis pas obligé d'excuser toutes les mauvaises & fausses consequences, ou toutes les absurditez qu'on peut découvrir dans la conduite de Paschase, & de ses disciples. C'est à l'Auteur à prendre, s'il luy plaist, cette peine. Il me suffit de faire voir, qu'ils n'ont point formellement recommandé l'adoration du Sacrement, qu'ils ne l'ont point supposée comme une chose établie dés long-temps, qu'ils n'ont point raisonné de cette sorte, Nous adorons tous le S. Sacrement d'adoration de latrie. C'est le culte public, & l'intention de toute l'Eglise. Il s'ensuit donc que ce n'est pas du pain, mais la chair & le sang propre de Iesus-Christ, ce que pourtant ils n'eussent pas manqué de faire, s'ils l'eussent pû, pour fermer la bouche à leurs contredisans; Qu'ils n'ont ni pratiqué, ni établi toute cette pompe de ceremonies, en laquelle l'Eglise Romaine fait aujourd'huy consister les marques exterieures & publiques de l'adoration qu'elle rend à l'Eucharistie. Si aprés cela, l'Auteur me vient dire, que *la pratique de l'adoration est une suite naturelle de la foy de la presence réelle; qu'il faudroit que ces gens-là se fussent fait une violence continuelle, pour retenir les mouvemens de crainte & de respect, que cette créance devoit produire, & qu'ils se fussent forcez à regarder fierement le Sacrement, en se donnant bien garde de l'honorer par quelque action d'humilité soit exterieure soit interieure; que quãd les folies ne sont pas humaines, comme celle-là, la raison ne veut pas qu'on en soupçonne les hommes.* Si, dis-je, l'Auteur me fait encore toutes ces plaintes, il me permettra de luy répondre, que je ne suis ni garent, ni le defenseur de la sagesse, ou de la bonne conscience de

Refut. page 256. & 257. & 273.

Ch. VIII. ces personnes là, à qui nous n'avons point d'ailleurs assez d'obligation pour nous interesser fort avant dans l'innocence de leur conduite. Et neantmoins j'ay fait voir a peu prés, les raisons qui les ont portez à en user de la sorte.

Refut. page 270. Ie ne m'arresteray pas non plus à la remarque de l'Auteur, *que sur le sujet de l'adoration de l'Eucharistie, les Ministres n'ont pas un seul passage qu'ils puissent raisonnablement opposer, & que tout ce qui leur reste est de se défendre, comme ils peuvent par des solutions forcées, de ceux que l'on leur oppose.* S'il eust pris le soin de lire ce que Monsieur le Faucheur en a écrit, dans son Traité de la Cene liv. 4. ch. 3. & ce que Monsieur Daillé en a dit dans sa Réponse au Pere Adam, sans parler de ce qu'il en a mis dans son dernier ouvrage, *De cultus religiosi objecto*, qui vit le jour environ au mesme temps que l'Auteur travailloit à sa Réfutation, il eust sans doute parlé de la cause des Ministres un peu plus doucement. Et pour luy faire voir que les passages ne nous manquent pas, outre ce que j'en ay déja produit, je le prie d'en recevoir & d'en examiner encore deux de S. Augustin Evesque d'Hyppone, ou pour mieux dire, Evesque de toute la terre. L'un est tiré du troisiesme livre de la Trinité ch. 10. *Pour establir un signe*, dit-il, *on employe quelquefois une chose qui estoit déja existente sur la terre, comme Iacob réveillé aprés son songe, employa la pierre qui luy avoit servy de chevet durant son sommeil. Quelquefois l'espece dont on se veut servir est faite tout exprés pour cela, & doit subsister quelque temps aprés, comme le Serpent d'Airain que Moyse éleva dans le desert; & comme nos characteres ou nos lettres. Mais quelquefois aussi elle doit cesser d'estre,*

quand son ouvrage prend fin, comme le pain que Ch. VIII.
nous faisons exprés pour cela, & qui est consumé en la reception du Sacrement. Mais parce que ces choses estant faites par les hommes, sont connuës aux hommes, elles peuvent bien avoir de l'honneur, ou donner du respect comme religieuses, mais pour donner de l'admiration comme miraculeuses, c'est ce qu'elles ne peuvent pas. Se peut-on empescher à la lecture de ces paroles, de reconnoistre que S. Augustin n'a point adoré le Sacrement, comme son Dieu, d'une adoration infinie ? Il le met au mesme rang que les autres signes. Il ne luy accorde que le respect que l'on doit aux choses religieuses. Il ne veut point que nous soyons saisis ni d'étonnement, ni d'admiration quand nous le voyons. Il en parle, enfin, dans une froideur qui seroit prophane, criminelle, & scandaleuse, si le S. Sacrement estoit en effet nostre Christ, nostre Dieu, & nostre Createur. L'autre passage est du 3. livre de la Doctrine Chrestienne ch. 9. *Celuy qui pratique, ou qui venere un signe, sans savoir ce qu'il signifie, celuy-là est asservy sous le signe. Mais celuy qui célebre, ou qui vénere un signe utile, divinement institué, en sachant quelle signification il a, celuy-là ne vénere pas ce qui est de visible ou de temporel, mais toute sa devotion s'éleve à celuy à qui tout cela doit estre rapporté. Or je dis qu'un tel homme est libre & spirituel, quand mesme il seroit sous le temps de la servitude, où il n'estoit pas encore bon d'expliquer les signes aux hommes charnels, parce qu'il faloit les dompter par le moyen de ce joug. Les Patriarches & les Prophetes ont esté ces hommes spirituels, & tous ceux de l'ancien Israël dont le S. Esprit s'est servy pour nous laisser l'ayde & la consolation des Ecritures divines. Mais depuis la*

Ch. VIII. *resurrection de nostre Seigneur Iesus-Christ, en ce temps-cy où l'enseigne de nostre liberté a clairement paru, nous ne sommes pas mesme chargez de l'importune observation des signes, dont nous avons l'intelligence. Au lieu de ce grand nombre que les anciens en avoient, nous en avons fort peu, & ce peu mesme que le Seigneur Iesus, & la discipline des Apostres nous ont laissez, est d'une pratique tres-facile, d'une intelligence tres-auguste, & d'une observation tres-chaste, comme le Sacrement du Baptesme, & la celebration du corps & du sang du Seigneur. Chacun qui les reçoit les connoist, sachant bien où ils se rapportent, & on les vénere, non par une servitude charnelle, mais plûtost par une spirituelle liberté. Au reste, comme c'est le propre d'une foiblesse servile de suivre la lettre, & de prendre les signes pour les choses que les signes representent; j'estime aussi que c'est le propre de l'erreur, & de l'extravagance, de donner aux signes des explications inutiles.* Dites moy, je vous prie, si un homme qui rendroit au S. Sacrement la souveraine latrie pourroit parler de la sorte, & si sans mettre aucune difference, à cét égard, entre l'Eucharistie & le Baptesme, il pourroit bien ne leur attribuer qu'une commune véneration, & encore non par une servitude charnelle, mais par une spirituelle liberté, c'est à dire, comme il s'en explique formellement, non en vénerant ces Sacremens à cause d'eux-mesmes, ni en prenant le signe pour la chose representée, mais en élevant nostre devotion vers les choses où ils se rapportent?

Enfin, je n'ay pas grand' chose à dire sur la pretenduë difference que l'Auteur met entre les autres Ministres & moy, en disant, *que les autres ne se ti-*

Refut. page 272.

rent des passages qu'on leur allegue, qu'en supposant que les Peres ne croyoient pas Iesus-Christ present dans l'Eucharistie, & qu'ainsi ils ne le pouvoient pas adorer comme present : mais que quant à moy, *je détruis cette supposition dans ceux que je dis avoir commencé de croire la presence réelle.* Toute cette subtilité s'évanouït si l'on distingue les personnes & les temps. Car lors qu'il s'agit de l'ancienne Eglise, & des Peres, durant l'espace de neuf cens ans, nous avons raison de dire, que ne croyant pas la presence réelle, ils n'avoient garde d'adorer le Sacrement. La suite naturelle nous porte là : elle nous porte mesme à conclure reciproquement de ce dernier au premier. Ils n'ont point adoré le Sacrement, ils n'ont donc point creu la presence réelle telle que Rome la croit, parce que dans une Eglise pieuse, devote, éclairée, paisible sur ce sujet, & en qui l'on ne peut soupçonner le moindre interest politique, à cét égard, croire la Transsubstanciation, & adorer le Sacrement, sont deux choses inseparables, qui s'établissent & se détruisent mutuellement, & en cela, je suis d'accord avec mes confreres. Mais cela n'empesche pas que je ne puisse faire voir, que Paschase & ses disciples ont rompu cette liaison naturelle des choses, ayant crû la conversion substancielle, l'ayant insinuée, enseignée, pressée, & enfin establie, sans avoir ni pressé ni establ'adoration publique du Sacrement, par quelque principe que cela soit arrivé. Que l'Auteur appelle cette conduite folle, fiere, bizarre, extravagante, & tout ce qu'il luy plaira, cela ne me touche point. Elle ne laisse pas d'estre vraye d'une verité de fait, & en cela je suis asseuré que mes confreres seront d'accord avec moy. Ch. VIII.

Ch. IX.

Chapitre IX.

Défense de la quatrieſme conſideration attaquée par l'Auteur de la Refutation dans le Chapitre ſixieſme de ſa ſeconde Partie.

Page 12, 13.

I'Avois remarqué dans ma Réponſe, que *l'erreur dont il s'agit eſt de telle nature que d'un coſté elle ſe cache facilement, & qu'elle peut impoſer aux yeux des hommes par des expreſſions apparemment ortodoxes, comme quand on dit que le corps de Ieſus-Chriſt eſt preſent au Sacrement ſpirituellement, qu'il nous y eſt donné comme viande de l'ame, que ce myſtere doit eſtre conçeû par la foy; expreſſions qui ſemblent bonnes, & qui par leurs fauſſes couleurs empeſchent une ame pieuſe de s'effaroucher: & que de l'autre, quand elle ſe découvre pleinement, il luy eſt aiſé de cacher ſa nouveauté en détournant à ſon ſens les expreſſions anciennes de la verité; car les termes dont cette derniere ſe ſert, ſont ordinairement d'une telle force qu'il n'eſt pas difficile d'en abuſer en les détournant en un mauvais ſens. Comme quand on dit, que c'eſt le corps & le ſang du Sauveur, que Ieſus-Chriſt eſt preſent au Sacrement, que le pain & le vin ſont changez par la parole ineffable de Dieu, qu'on y mange le corps, & qu'on y boit le ſang du Fils de Dieu; expreſſions bonnes & ſaintes, mais qu'il n'eſt pas mal-aiſé de détourner à un mauvais ſens.*

Refut. page 276.

Ce diſcours, dit l'Auteur, *qui paroiſt ſubtil quand on le conſidere confuſément, n'eſt pas ſeulement intelligible quand on l'examine de prés. On ne ſait ſi l'Auteur y veut dire que l'erreur de la preſence réelle s'eſt pû cacher ſous certaines expreſſions moyennes & équivoques, qui eſtant priſes, par ceux qui les enten-*

Ch. IX.

doient, dans un bon sens, empeschoient qu'ils ne comprissent que ceux qui s'en servoient les entendoient en un mauvais sens. Mais si cela est, nous voilà donc revenus à ces équivoques, qui durent mille ans sans estre découvertes, dont on croit avoir tellement fait voir l'absurdité dans le premier écrit, qu'il seroit assez étrange que cét Auteur vouluſt persister en une pretention si insoûtenable.

Mon discours n'est ni subtil de loin, ni inintelligible de prés. Il est clair & solide de prés & de loin, & ces équivoques de mille ans sont des chimeres de l'invention de l'Auteur. Il devoit avoir profité de ce qu'un de ses confreres, ou peut-estre luy-mesme, a écrit contre cette maniere d'agir. [a] *La passion ou la mauvaise foy fait qu'on attribuë à son adversaire ce qui est éloigné de son sentiment pour le combatre avec plus d'avantage, ou qu'on luy impute les consequences qu'on s'imagine pouvoir tirer de sa doctrine, quoy qu'il les desavoüe, & qu'il les nie. Tout cela se peut rapporter à cette espece de sophisme qu'Aristote appelle l'ignorance de ce que l'on doit prouver, & qu'un homme de bien & sincere doit éviter sur toutes choses.* N'est-ce pas là precisément comme cét Auteur m'a traitté ? Qui luy a jamais dit que le monde ayt esté trompé durant mille ans par des expressions équivoques, & par quelle consequence peut-il tirer cela de nos discours ? Si la passion ne l'euſt aveuglé, il se fuſt souvenu de ce qu'il en a luy-mesme écrit dans son premier traitté page 30. *Mais pourquoy*, dit-il, *ces équivoques n'auroient-elles commencé à tromper le monde que vers le neuvieſme & dixieſme siecle, comme pretendent les Miniſtres, puis qu'on ne s'est point servy d'autres paroles dans la celebration des myſteres, & dans la predication de la parole de Dieu,*

[a] La Logique ou l'art de penser part. 3. ch. 18. art. 1.

Ch. IX. *pour exprimer ce mystere, que de celles dont on se servoit auparavant ? Et que peut-on s'imaginer de plus ridicule que de dire que les mesmes paroles ayent esté entenduës universellement en une maniere dans un certain temps, & universellement d'une autre maniere dans un autre temps, sans que personne se soit apperçeu de cette mesintelligence ?* Voilà ce qu'il écrit dans les bons intervalles que sa preoccupation luy laisse ; mais quand elle prédomine sur la raison, il parle tout autrement. *Nous voilà donc revenus à ces équivoques qui durent mille ans, sans estre découvertes, dont on croit avoir tellement fait voir l'absurdité dans le premier écrit, qu'il seroit assez étrange que cét Auteur voulust persister en une pretention si insoûtenable.* Ie suis marry d'estre obligé à ces sortes de reproches, qu'on ne peut faire qu'avec douleur, mais qui, au fond, ne diminuë point l'estime que j'ay pour la personne de l'Auteur. Il est homme comme nous, sujet aux mesmes accidens. Lors qu'il a combattu contre des ennemis accreditez, sa vertu ne s'est point démentie. Mais maintenant que pour réparer ses pertes, il a tourné ses armes contre une Eglise desolée, à qui l'on peut dire, & faire tout impunément, il ne faut pas trouver étrange si cette mesme vertu se relâche. Dans cette premiere guerre la cause qu'il défendoit estoit juste, & les personnes qu'il attaquoit estoient redoutables : mais dans celle-cy les personnes qu'il attaque sont mépriſées, & la cause qu'il défend est insoûtenable par les bonnes voyes. Il ne faut donc pas s'étonner trop de ce changement.

Au reste, bien que mes paroles n'ayent pas besoin de Commentaire, je ne laisseray pas de les expliquer à l'Auteur, afin qu'il ne les réfute plus sans les entendre. I'ay donc voulu dire, que quand une erreur

nouvelle se veut insinuër insensiblement dans le monde, & s'établir sans bruit, elle a besoin de deux avantages; l'un, de se pouvoir cacher elle-mesme, ou en tout, ou en partie, & par ce moyen adoucir ce qu'elle peut avoir de plus rude, & de plus choquant: & l'autre, de pouvoir cacher sa nouveauté en se revestant des enseignes & des caracteres de l'antiquité, pour ne rebuter pas les consciences tendres. Le premier de ces avantages a égard, non seulement aux personnes doctes & pieuses, de qui l'on attend non une approbation formelle, mais un silence d'indifference, qu'il faut endormir pour cét effet, par des expressions équivoques qui imitent le langage de la verité; car c'est le moyen de les embarrasser, & d'obtenir d'eux plus de complaisance qu'on n'en auroit autrement. Mais de plus, il a égard aux personnes infirmes qu'on a dessein d'engager effectivement dans ces nouvelles opinions. Car il ne faut pas douter que si d'abord les erreurs paroissoient toutes nuës, elles n'effarouchassent les esprits, & l'adresse de ceux qui les insinuënt consiste à temperer ce qu'elles ont de plus étrange par des expressions qui se rapportent aux idées ordinaires, qu'on peut avoir euës sur le sujet dont il s'agit. Le second avantage regarde aussi ces deux sortes de personnes, soit pour avoir dequoy soûtenir la dispute en cas de necessité, soit pour surprendre plus facilement, en persuadant au monde qu'on ne dit rien que ce qui a esté toûjours dit. Et en appliquant cette consideration generale à la matiere que nous traittons, j'ay voulu dire, que Paschase & ses disciples ont pû se servir de ces deux moyens, & qu'ils s'en sont servis en effet, ayant trompé les uns par des façons de parler ambiguës, & gagné les autres en accommodant à leur sentiment quelques pas-

Ch. IX.

Ch. IX. sages des Peres dont ils ont injustement abusé. Ce que j'ay remarqué est si vray qu'il ne faut que lire le livre de Paschase, *De corpore & sanguine Christi*, pour le reconnoistre évidemment. Car bien qu'il ayt eû dessein, comme je n'en doute pas, d'enseigner la conversion des substances, & la presence réelle, si est-ce que son langage est par tout si mystique, & si meslé, qu'il ne seroit pas bien difficile de le reduire à un bon sens, jusques-là qu'on y trouve ces paroles si surprenantes en la bouche d'un Transsubstanciateur. [a] *David avoit dit en mystere que le pain fortifie le cœur de l'homme, & que le vin le réjouït, sans doute d'une joye spirituelle. Et c'est pourquoy ce mystere de salut se celebre raisonnablement dans cette mesme substance, parce que Christ est un pain qui est descendu du Ciel, & un vin qui réjouït le cœur des croyans.* Qui ne diroit qu'un Auteur qui parle de la sorte ne détruit point la nature du pain? Cependant tout cela n'est qu'une adresse, & une équivoque. D'autre costé, nous voyons que cét homme abuse manifestement des témoignages des Peres, lesquels il détourne de leur sens legitime, sur tout dans sa lettre à Frudegard, où il s'explique beaucoup plus clairement que dans son livre, ce qui fait voir le soin qu'il a pris de cacher la nouveauté de son opinion lors qu'il a voulu la découvrir pleinement.

[a] Cap. 10.

Voilà ce que je m'estois proposé dans ma quatriesme consideration, contre laquelle l'Auteur a inutilement recours à son lieu commun des idées distinctes de la presence, ou de l'absence réelle, que j'ay desja suffisamment refutées. Quand Paschase conçeût son opinion, il peut estre qu'il s'imagina que c'estoit la vraye doctrine des Peres, comme c'est l'ordinaire des hommes de se préoccuper en faveur de leurs fantaisies.

taisies. Il creût que le peuple n'en estoit pas instruit, & qu'il estoit important de la luy faire bien connoître. C'est ce qu'il insinuë dans le second chapitre de son livre, où il dit, *que les fideles ne doivent point ignorer ce qu'est le Sacrement, qu'il en faut rechercher la vertu, & instruire la foy, de peur que nous ne soyons estimez indignes, si nous ne discernons pas assez ce que c'est.* Là-dessus, il debite ses pensées, en les envelopant pourtant d'expressions sacramentales, à dessein de ne se faire entendre qu'à demy, & de laisser ceux qui les combattoient en quelque espece de doute, ce qui fait voir qu'il avoit un double dessein; l'un, de jetter les premieres semences de son opinion, & d'engager les hommes par la curiosité à entrer plus avant dans ses mysteres; & l'autre, de se cacher sous des ambiguitez affectées, pour n'effaroucher pas tout-à-fait le monde qu'il voyoit n'estre pas dans ses sentimens. Chap. IX.

Mais, dit l'Auteur, *ou ces paroles équivoques estoient expliquées dans le sens de l'absence réelle, & ainsi elles estoient sans effet, & ne pouvoient établir la creance de la presence réelle; ou elles estoient expliquées dans le sens de la presence réelle. & si ce sens eust esté contraire à la foy distincte de tous les peuples de la terre, il estoit absolument impossible qu'il ne produisist par tout des disputes & des divisions, qui ne pouvoient pas demeurer cachées.* Refut. page 278.

Ce raisonnement suppose toûjours ce phantôme de creance distincte de l'absence réelle, dans tous les peuples de la terre, qui est une pure imagination. Et de plus, il suppose assez plaisamment que tous les particuliers qui composoient le corps de l'Eglise, ayent pris les paroles de Paschase & de ses disciples en un mesme sens, c'est à dire, qu'ils ayent eu tous l'esprit

Chap. IX. tourné d'une mesme façon, ce qui est la chose du monde la plus absurde, & la plus contraire à ce que nous voyons tous les jours. Chacun entend les paroles ambiguës des hommes selon la mesure de sa capacité, de son inclination, & de son application. Mais vous verrez, enfin, que l'Auteur viendra à me demander raison de l'intelligence de chaque particulier, & qu'à moins que je luy marque nom par nom ceux qui les ont prises en un bon sens, ceux qui les ont prises en un mauvais, ceux qui les ont trouvées équivoques, & qui en ont voulu estre plus particulierement éclaircis, il n'y aura rien de fait avec luy. Cette injustice ne nous doit pas arrester.

Page 279. & 280. Il veut, apres cela, que ma remarque luy donne deux choses importantes; *l'une, que ces expressions, Jesus-Christ est present au Sacrement spirituellement; Il nous y est donné comme viande de l'ame; ne marquent point si précisément nostre sentiment, que des personnes qui croiroient le cõtraire ne s'en pussent aussi servir pour exprimer une opinion toute opposée. D'où il s'ensuit, que lors que nous les trouvons dans les Peres, nous n'avons pas droit d'en conclure qu'ils n'ayent pas crû que Iesus-Christ fust réellement present dans l'Eucharistie, puis que ces expressions sont communes à ceux qui le croyent & à ceux qui ne le croyent pas, & qu'ainsi il faut necessairement s'asseurer du sentiment des Peres par d'autres passages plus clairs, & moins équivoques.* Le second aveu qu'il dit que je fais est, *que les expressions dont on a toûjours usé dans l'Eglise sont telles, qu'il est tres-facile de s'en servir pour établir la presence réelle, ce qui est avouër assez clairement qu'elles y portent d'elles-mesmes, & qu'elles en impriment naturellement l'idée.*

Ie répons à la premiere de ces Reflexions, que le

sens mystique, ou sacramental, sous lequel nous entendons ces propositions, *Iesus-Christ est present au Sacrement spirituellement; & il nous y est donné comme viande de l'ame*, estant le naturel & l'ordinaire, & ces expressions n'estant devenuës ambiguës que lors qu'on a renversé toute la nature en establissant qu'un corps peut estre réellement present en quelque lieu à la maniere d'un esprit, & que Iesus-Christ peut estre mangé corporellement & spirituellement, quand on les trouve dans les Auteurs, il faut toûjours présumer pour le sens naturel, à moins qu'il y ait quelque chose d'ailleurs qui nous fasse ou reconnoistre ou douter qu'ils les ont entenduës autrement. Combien plus quand il paroist évidemment d'ailleurs par la liaison de leurs pensées, qu'ils ne sauroient les avoir entenduës qu'en ce sens ordinaire, auquel nous les prenons? Or c'est justement ce qui distingue ces expressions dans les écrits des Peres, & dans ceux des Docteurs Romains, si on y veut prendre garde de prés. Car de quelque maniere que ces derniers en usent, & quelque dessein qu'ils ayent de se jouër de leurs Lecteurs, ils ne se peuvent si bien cacher, que leur sens ne paroisse, au lieu que les Peres ont parlé franchement, selon l'intelligence commune, & de telle sorte qu'on ne peut tourner leurs paroles à ces sens écartez sans leur faire une extréme violence, ce qui nous donne droit d'en conclure qu'ils n'ont point crû ce que Rome croit aujourd'huy. Chap. IX.

Ie répons à la seconde, qu'il a esté facile d'abuser de l'expression des Peres, lors que l'opinion de la Transsubstanciation & de la presence réelle a esté toute formée d'ailleurs, & qu'on a eu dessein de la soutenir, & de la persuader à des peuples. Mais c'est une erreur de croire que ces expressions soient capa-

Ch. IX. bles d'elles-mesmes de faire naistre cette opinion. Il faut que l'idée en vienne d'ailleurs, apres quoy j'avouë qu'on se peut imaginer d'en voir les traits & les couleurs dans quelques termes ordinaires aux anciens, comme ceux qui se persuadent de voir dans les nuës les diverses formes que leur fantaisie a conceuës.

C'est la raison pour laquelle il ne s'est trouvé personne avant Paschase, en qui ces expressions ayent produit la pensée de la presence substancielle, & de la conversion réelle du pain. Et bien loin qu'il y ayt eu en cela du miracle, comme l'Auteur nous le veut faire croire; il est certain, au contraire, que cette pensée est d'elle-mesme si inconcevable, & si éloignée des idées ordinaires de l'esprit humain, qu'à peine peut-on comprendre comment Paschase fut capable de la concevoir. I'avouë que la tentation sous laquelle toute la terre, c'est à dire, toute la domination du Pape, a succombé quand elle a receu cette opinion, a esté bien trompeuse & bien forte; je ne le conteste point à l'Auteur, & si nous n'avons que ce different, nostre dispute finit. Mais qu'il ne croye pas que cette forte tentation qui a triomphé de tant de peuples en ayt triomphé tout d'un coup. Ce changement n'a pas esté si subit. Qu'il ne croye pas aussi que toute la tentation soit venuë des expressions des Peres; on en peut avoir abusé, je n'en doute pas, & dans cét abus elles ont eu leur poids & leur force; mais on a bien mis d'autres machines en œuvre pour subjuguer toutes les Eglises de l'Occident. Il a falu se servir de l'ignorance des peuples, de la majesté du siege Romain, de l'autorité de huit Conciles, & enfin, des terribles Bulles d'Innocent troisiesme, pour en venir à bout de gré, ou de force.

Chap. IX.
Page 281.

Mais, ajoûte-t-il, *il seroit beaucoup moins étrange que personne n'eust esté tenté de croire que le corps de Iesus-Christ ne fut pas dans l'Eucharistie, supposé que toute l'Eglise creust le contraire. Et neantmoins, les Catholiques font voir que les difficultez de l'Eucharistie ont produit l'effet naturel qu'elles doivent produire, qui est d'ébranler la foy de quelques personnes, & de les jetter dans l'infidelité & dans le doute.*

Ie répons, que supposé que toute l'Eglise ancienne eust creû ce que l'Eglise Romaine croid aujourd'huy, ce seroit la chose du monde la plus étrange que cette creance n'eust point produit les mesmes effets qu'elle a produits depuis Paschase, & depuis Lanfranc. Dés que Paschase l'eût conceuë, tous les grands hommes de son siecle la combattirent; Bérenger en fit de mesme dans l'onziesme, & depuis, elle n'a jamais esté en repos quelques puissances qui l'ayent soûtenuë. Ne seroit-ce pas un miracle qu'elle eust esté paisible durant un si long-temps, où il y a eu des heresies presque sur tous les articles de nostre symbole? Ne seroit-ce pas encore une chose bien étrange si cette creance eust esté publiquement receuë dans toute l'Eglise, que ses plus grandes lumieres, Origene, Tertullien, Eusebe, S. Augustin, Theodoret, Facundus, Gelase, S. Isidore, Beda, eussent entrepris d'en écrire si mal qu'ils ont fait? Est-ce qu'ils n'ont point seu le sentiment de l'Eglise, eux qui en estoient les Docteurs & les guides? Est-ce qu'ils ont eu un sentiment contraire au general, eux à qui les peuples confioient le dépost des mysteres, & qui avoient assez de conscience pour ne souffrir pas que leurs peuples demeurassent dans l'erreur sans faire d'effort pour les en retirer? Est-ce qu'ils ont reservé leurs vrais sentimens

Chap. IX. pour des lieux écartez, pour des disputes, & pour des lettres, pendant que dans leurs Sermons populaires ils en parloient autrement ? Mais, qui les soupçonnera d'une politique si lasche, & si peu Chrestienne, si ce n'est l'Autheur ? Ne seroit-ce pas, enfin, une chose bien étrange que ces gens eussent ainsi rudement choqué la creance de toute l'Eglise, *sans qu'il* y eust eu personne de ceux qui voyoient leurs livres, qui eust remarqué ces erreurs, & qui s'en fust émeû, Il n'y a nulle apparence à tout cela, & toutefois il faut que l'Auteur le présuppose, s'il veut que l'Eglise ancienne ayt crû ce que son Eglise croid.

Voyons, neantmoins, les exemples qu'il nous produit de ceux qui ont douté de son mystere. *Les Capharnaïtes*, dit-il, *s'en scandaliserent les premiers, & abandonnerent Iesus-Christ.* Saint Cyrille de Ierusalem luy répondra pour moy, que la faute des Capharnaïtes vint de ce qu'ils n'entendirent pas spirituellement les paroles de Iesus-Christ, [a] *Iesus-Christ*, dit ce Pere, *disoit aux Iuifs ; Si vous ne mangez ma chair, & ne beuvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous-mesmes ; mais eux n'entendant pas cela spirituellement, furent scandalisez, & s'éloignerent de luy, s'imaginant qu'il les incitoit à manger de la chair humaine.* Saint Augustin luy répondra pour moy, que l'erreur de ces miserables vint de ce qu'ils crûrent que le Seigneur leur donnoit son corps mesme réellement à manger ; car il introduit Iesus-Christ, leur disant, [b] *Entendez spirituellement ce que je vous ay dit ; Vous ne mangerez point ce corps que vous voyez, ni ne boirez le sang que ceux qui me crucifieront répandront. Ie vous ay recommandé un certain Sacrement, qui estant entendu spirituellement, vous vivifiera, & quoy qu'il faille le celebrer vi-*

Pap. 181.

a Catech. 4.

b In Ps. 98.

siblement, si faut-il l'entendre inviſiblement. Il nous dit en ſuite, que *S. Ignace témoigne que quelques premiers heretiques ne vouloient pas confeſſer que l'Euchariſtie fuſt la chair de Jeſus-Chriſt quil a offerte pour nous.* Bellarmin répondra pour cette fois en noſtre place. [a] *Il faut remarquer*, dit-il, *que ces anciens heretiques ne combattoient pas tant le Sacrement de l'Euchariſtie, que le myſtere de l'Incarnation. Car comme S. Ignace l'inſinuë là-meſme, ils nioient que l'Euchariſtie fuſt la chair du Seigneur, parce qu'ils nioient que le Seigneur euſt aucune chair. C'eſt pourquoy aucun des anciens qui a écrit des hereſies n'a mis cette erreur dans le Catalogue des erreurs.* Que l'Auteur reconnoiſſe donc ce qu'un homme attaché, pour le moins autant que luy aux Deciſions de la Cour Romaine, a reconnu, que l'hereſie de ces gens ne venoit pas des difficultez qu'ils trouvaſſent dans le myſtere du Sacrement, mais de ce qu'ils ne pouvoient comprendre que le Fils de Dieu euſt pris une vraye chair. Ainſi, bien qu'ils celebraſſent l'Euchariſtie, & qu'ils confeſſaſſent que le pain eſt le corps de Chriſt, comme nous l'apprenons de Tertullien; neantmoins ils ne vouloient point dire que ce fuſt la chair de Chriſt qui avoit ſouffert pour nos pechez, non qu'ils diſputaſſent ſur la maniere en laquelle c'eſt la chair de Chriſt, mais parce qu'ils ne reconnoiſſoient aucune chair de Chriſt qui euſt veritablement ſouffert.

Chap. IX. Pag. 282.

a *De Sacram. Euch. lib. 1. cap. 1.*

Ie trouve bien dans [b] Heſychius qu'il faut conſumer par le feu du S. Eſprit, non les doutes que nous avons ſur la Tranſſubſtanciation, il n'en parle point; mais les foibleſſes & les infirmitez que nous avons à entendre que les choſes que nous voyons ſont le

b *In Levit. lib. 2.*

Chap. IX. corps de Christ, c'est à dire, qu'encore que ce soit du pain en substance, c'est pourtant le corps de Iesus-Christ en mystere, & en efficace.

Voilà ce que l'Auteur a pû recueillir des huit premiers siecles, touchant ces pretendus doutes qu'on a formez contre le mystere de l'Eucharistie, ce qui me fournit une preuve convaincante, que pendant tout ce temps, l'Eglise ne savoit rien de cette transmutation réelle du pain en la chair de Iesus-Christ, ni de cette presence locale de son corps sous les especes du pain; Car quelle apparence y a-t-il que durant huit cens ans personne ne se soit soûlevé contre une créance qui est combattuë par toutes les lumieres de la nature & de la grace, & qui n'a rien qui la protege que l'autorité de Rome, qui ne s'estoit pas encore declarée en sa faveur?

Refut. page 282. Les miracles que l'Auteur produit en suite confirment cette verité, comme je le feray voir. Le premier, dit-il, *se trouve dans la vie des Peres, & fut fait en faveur d'un solitaire qui ne croyoit pas que le pain fust le corps naturel de Iesus-Christ, disant, que ce n'en estoit que la figure; mais les autres solitaires l'en convainquirent par un miracle qu'ils obtindrent de Dieu par leurs prieres.* Le second se trouve dans la vie de S. Gregoire, écrite par Iean le Diacre, & fut fait *en faveur d'une femme tombée dans une semblable erreur*, que S. Gregoire convertit par un autre miracle qu'il fit en presence de tout le peuple. Et Iean le Diacre rapporte cette Histoire comme l'ayant tirée des livres qui se lisoient dans les Eglises d'Angleterre.

I'eusse bien desiré que l'Auteur eust expliqué nettement sa pensée sur la verité de ces miracles, dont le premier qui se trouve aussi dans Elfric, & qui

porte qu'un enfant apparut sur l'Autel, & qu'un Ange le coupoit, recevant son sang dans le calice, & tranchoit ses membres lors que le Prestre mettoit le pain en pieces, est ce me semble assez estrange; & l'autre qui porte qu'une piece du pain Eucharistique parut actuellement de la chair, ne l'est pas moins. Mais puis qu'il n'a pas trouvé à propos de nous en dire son avis, j'oseray luy dire le mien qui est, que tous ces pretendus miracles sont de l'invention de Paschase ou de ses disciples. Celuy qui est tiré de la vie des Peres, est une fable, sans Auteur, sans témoin, & sans date, & il y a de l'apparence qu'il est frere de celuy du Prestre Plegily, qui se trouve dans Paschase. L'autre n'a pas de meilleurs caracteres, Iean le Diacre écrivoit vers la fin du neufiesme siecle. Sa legende est pleine de fables & de superstitions. Il nous conte que Gregoire par ses prieres tira l'ame de l'Empereur Trajan des Enfers, qu'une certaine piece de linge, * dont il avoit touché la relique d'un Saint, & qu'il avoit donnée pour la relique mesme, saigna, quand Gregoire l'eut picquée avec un couteau; que le S. Esprit apparut sur la teste de Gregoire quand il preschoit, que le Diable luy apparut pour l'empescher d'écrire la vie de ce Pape, mais que Gregoire mesme & Pierre son Diacre, avec le Pape Nicolas survinrent, & remplirent soudainement sa chambre d'une grande lumiere, & noircirent le Diable. N'est-ce pas un Auteur bien grave & bien judicieux? Chap. IX.

* *Brandeum.*

Mais, dit-on, il a tiré ce miracle des livres qui se lisoient dans les Eglises d'Angleterre, & il y a de l'apparence qu'il venoit de ceux que Gregoire avoit envoyez pour fonder les Eglises de ce pays-là. Si cette pretenduë tradition estoit vraye, quelle apparen-

Chap. IX. ce y a-t-il qu'il ne s'en trouvaſt rien dans les Archives de l'Egliſe de Rome, où l'on veut que le miracle ſoit arrivé, & en preſence de tout le peuple? Si les premiers Apoſtres d'Angleterre euſſent laiſſé cette Hiſtoire, quelle apparence y a-t-il que Beda le meilleur & le plus ſavant de tous ces Anglois, qui s'eſt fort eſtendu ſur la vie de Gregoire, & qui d'ailleurs n'avoit nulle averſion pour les miracles, euſt oublié de nous le raconter? Il eſt vray que ce conte ſe trouve de meſme que celuy du ſolitaire, dans un vieux livre Anglois qui porte pour titre, *Livre des ſermons Catholiques en Anglois, qui ſe doit lire tous les ans dans l'Egliſe.* Mais ces Sermons ne peuvent eſtre que du neuvieſme ſiecle, & encore aſſez avancé. [a] Ils furent traduits de Latin en vieux Saxon par Elfric ſurnommé le Grammairien, environ l'an 960. & ce qu'il y a de conſiderable eſt, que d'un coſté ils contiennent les veritables ſentimens de Bertram, & la Doctrine ancienne de l'Egliſe, & que de l'autre on y trouve ce ramas de nouveaux miracles de l'invention de Paſchaſe & de ſes ſectateurs, ce qui marque manifeſtement l'une de ces deux choſes, ou que ces bonnes gens ne prenoient point ces miracles pour des preuves de la Tranſſubſtanciation, mais ſeulement pour des confirmations de la preſence myſtique & efficace de Ieſus-Chriſt au Sacrement, qui ſe donnoit à connoiſtre par ces viſions, ou qu'ils ne ſavoient gueres bien ce qu'ils croyoient de ce myſtere, prenant ainſi de toutes mains ce qu'on en diſoit, l'ancienne doctrine ſoûtenuë par Bertram, & les miracles que ſemoient les innovateurs.

[a] *Henry Spleman. not. ad Concil. Brit. pag. 618.*

Quoy qu'il en ſoit, ces pretendus miracles ſont une marque ſenſible de l'innovation de Paſchaſe. Car ſi la Tranſſubſtanciation, & la preſence réelle,

euſſent eſté la foy perpetuelle de l'Egliſe, produiſant en tout temps leur effet naturel, qui eſt de ſoûlever contre elles l'eſprit humain à cauſe de leurs difficultez, pourquoy ne commencerions nous à voir des miracles de cette nature que dans le neuvieſme ſiecle ? Depuis Paſchaſe juſques à preſent, on n'a ceſſé de nous en debiter. [a] L'un nous dit qu'un Preſtre ayant ſouvent demandé à Dieu de voir de ſes yeux corporels la naturelle forme du corps de Chriſt, dans le Sacrement de l'Autel, un Ange luy dit un jour, Leve-toy promptement, ſi tu veux voir Ieſus-Chriſt, & qu'à l'inſtant levant les yeux il vit le petit enfant, & le prit entre ſes bras, & le baiſa. [b] L'autre nous raconte, qu'une femme ayant fait deſſein de ſe ſervir indignement de l'Hoſtie, vit que la moitié en eſtoit convertie en chair, & que l'autre moitié gardoit encore la forme de pain. [c] Vn autre nous aſſeure qu'un Preſtre en celebrant la Meſſe, trouva de vraye chair & de vray ſang ſur l'Autel & dans le calice. [d] Vn autre nous dit qu'un Preſtre portant un jour l'Euchariſtie à un malade de la campagne, ſans pompe & ſans ſuite, un troupeau de beſtes l'ayant rencontré ſe mirent humblement à genoux, & l'accompagnerent juſques au devant de la maiſon du malade, & n'en bougerent juſqu'à ce que le Preſtre fuſt revenu & leur euſt donné ſa benediction. On en pourroit faire un juſte volume, ſi l'on prenoit le ſoin de les recueillir. Comment ſe fait-il que nous ne trouvions rien de ſemblable dans toute l'Hiſtoire de l'Egliſe ancienne ? N'eſt-ce pas une preuve aſſez claire que le dogme qu'on veut affermir dans l'eſprit du peuple par le moyen de ces narrations, n'eſtoit pas connu dans ces premieres ſiecles ?

Aprés cela, l'Auteur ne trouvera pas eſtrange que

[a] *Apud Paſchaſ. de corp. & ſang. Dom. cap.* 14.

[b] *Petr. Damian. opuſc.* 34.

[c] *Alex. de aleſ. part.* 4. *qu.* 11 *memb.* 2. *num.* 4.

[d] *Orand. hiſt. ſoc. Ieſ. l.* 2. *paragr.* 27.

Chap. IX. ces miracles ne faſſent pas l'impreſſion qu'il deſire ſur mon eſprit. Leur autorité n'eſt nullement bien établie à mon égard, & quand mille Guitmons & mille Lanfrancs entreprendroient de les ſoûtenir, ils ſont trop paſſionnez défenſeurs de la Tranſſubſtanciation pour les en croire. Le conte de Iean le Diacre n'avoit pas fait un ſi long trajet depuis l'an 873. qui eſt à peu prés le temps auquel il l'écrivit, juſques au commencement de l'onzieſme ſiecle, non plus que les autres de ce meſme ordre, qu'ils meritaſſent cette protection intereſſée de Guitmond, dont l'Auteur nous parle. Vn temps comme celuy-là eſt tres-propre à conſerver des pieces de cette nature.

Refut. page 286. Ie ne ſay, au reſte, à quoy l'Auteur a ſongé, de nous alleguer l'exemple de Frudegard, qui ayant eſté imbu de la doctrine de Paſchaſe, revint en ſuite à luy-meſme par la lecture d'un celebre paſſage de S. Auguſtin. Qui de nous luy a nié que depuis que Paſchaſe euſt répandu ſa créance ſur le ſujet du S. Sacrement, il n'y ait eu des doutes, & des ſoulevemens de cœur & d'eſprit contre cette foy nouvelle?

Ie dis la meſme choſe de ceux qui vivoient au temps de Fulbert qui mourut l'an 1033. ſuppoſé qu'il ſoit vray que Fulbert parle de ces doutans dont il s'agit, dans ſa lettre à Adeodatus. Son clerc d'Hibernie n'eſt pas plus à propos, puis que S. Malachie, & S. Bernard, & par conſequent ce Clerc, eſtoient du douzieſme ſiecle. A quoy tendent toutes ces allegations? Veut-il prouver que dés que la Tranſſubſtanciation a paru dans le Monde, elle a trouvé des reſiſtances dans la raiſon & dans la conſcience des hommes? Il n'eſt pas neceſſaire qu'il ſe donne ce ſoin. Ie le luy accorde, ſans luy en demander de preuve.

Veut-il prouver que Paschase enseignoit la Transsub- Chap. IX.
stanciation, ou quelque chose de fort approchant, dans le neuvieſme siecle, puis qu'il s'y trouve un de ses disciples qui avoit de ces doutes ?

Il ne faut pas user de ce circuit, pour prouver une chose qui n'est pas en question. Veut-il nous montrer par ce mesme détour que la Transsubstanciation estoit creuë publiquement dans le douzieſme siecle ? C'est ce qu'on ne luy conteste pas, & il ne s'agit que de savoir si avant Paschase elle a esté connuë au Monde, s'il y a eu des gens qui en ayent douté contre la foy publique, & s'il se trouve qu'ils ayent esté ou convertis par des miracles, ou excommuniez comme le Clerc d'Hibernie, ou punis par quelque visible jugement de Dieu. Il faloit s'attacher là, & non pas groſſir le volume de choſes inutiles, comme il a fait.

Chapitre X.

Défenſe des exemples de changemens inſenſibles allegueZ dans la Réponſe, contre ce que l'Auteur en a écrit dans le Chapitre VII. de ſa ſeconde partie.

Ainsi subsistent jusques à preſent, toutes mes observations, soit celles qu'il a plû à l'Auteur d'attaquer, soit celles qu'il n'a pas trouvé à propos de toucher, selon la liberté qu'il se donne de choisir ou de laiſſer les endroits que bon luy-ſemble de ma Réponſe. Les unes demeurent victorieuſes par la foibleſſe de ſes efforts, & les autres le ſont par ſon ſilence, & par le repos qu'il leur a donné. En ſuite, par un renverſement d'ordre, qui luy eſt auſſi ordinaire, il remonte aux exemples de changemens in-

Chap. X. sensibles que j'avois proposez dés l'entrée de ma dispute. *Tous ces exemples*, dit-il, *ont ce defaut commun, qu'ils n'ont rien de semblable avec celuy dont il s'agit, & il suffit de les rejetter tous par cette raison commune. Si l'on avoit avancé generalement qu'il ne peut arriver dans l'Eglise aucun changement imperceptible, non pas mesme dans des pratiques ceremoniales, ou dans des opinions speculatives, & nullement populaires, tout exemple contraire détruiroit cette maxime. Mais on s'est bien donné garde de la proposer dans cette generalité, on l'a restrainte & limitée aux mysteres capitaux, & connus par tous les fideles d'une foy distincte, & qui obligent ceux qui ont des sentimens contraires sur ces points, à s'entreregarder les uns les autres, comme des impies, & des sacrileges.* Il nous donne là-dessus trois exemples de points capitaux que tous les Chrestiens croyent de foy distincte ; l'un que Iesus-Christ est Dieu ; l'autre qu'Adam a esté le premier homme ; & le troisiesme que le Baptesme est necessaire au salut ; & nous dit qu'il n'est pas possible qu'on vienne à croire insensiblement que Iesus-Christ n'est pas Dieu ou qu'il y a eu des hommes avant Adam, ni qu'on vienne à abolir insensiblement la coûtume du Baptesme. Enfin, il conclut, *que le mystere de l'Eucharistie ayant toûjours esté le plus populaire de tous, & tous les fideles ayant esté obligez d'en avoir une creance plus distincte que d'aucun autre, parce qu'elle estoit continuellement renouvellée par la célebration, & par la communion, il est impossible qu'on ayt inspiré insensiblement, & universellement à tous les peuples une erreur directement contraire à cette foy qu'ils avoient. D'où il s'ensuit, que si l'on a crû la presence réelle, l'absence réelle n'a pû s'introduire, sans cau-*

ser des divisions & des troubles, comme il a paru au temps de Berenger, & si l'on a crû l'absence réelle, la presence ne pouvoit de mesme s'introduire sans tumulte, & sans contestation. Or cette derniere s'est trouvée paisible & dominante, sans que personne se soit jamais apperceu de sa naissance ni de son accroissement, ce qui fait voir qu'elle n'avoit point d'autre origine que celle de l'Eglise mesme. Chap. X.

Tout ce discours est établi sur ce faux principe qu'on a solidement refuté, que tous les fideles ont eu une créance distincte de la presence, ou de l'absence réelle au temps où nous marquons le changement. Il n'est pas vray que le mystere de l'Eucharistie ait esté toûjours le plus populaire de tous, à l'égard du point de nostre different. Il a esté toûjours populaire en la forme exterieure de sa célebration, & dans les actes generaux que les Chrestiens y doivent faire, prendre du pain, & boire d'un calice, en memoire de la mort & de la resurrection de Iesus-Christ nostre Seigneur, recevoir ces choses avec un respect religieux comme un grand Sacrement que le Seigneur a institué, élever sa foy au corps & au sang du Sauveur pour y trouver la consolation de l'ame, & l'esperance du Paradis, cela est, sans doute populaire; Mais pénetrer jusqu'à cette question, comment le pain est le corps de Christ, si c'est par Transsubstanciation, & par réalité, ou si c'est seulement en mystere, cela n'est point populaire. Il est populaire d'écouter le témoignage des sens qui rapportent que c'est du pain, & d'entendre dire pourtant que c'est le corps de Christ, le Sacrement du corps de Christ, son gage, son memorial. Mais d'aller imaginer une conversion de substance qui se fasse invisiblement, soit pour la rejetter formellement, soit

chap. X. pour l'admettre, cela n'eſt point populaire. Il eſt populaire de ſavoir que Ieſus-Chriſt eſt au Ciel, & que de là il viendra pour juger les vivans & les morts; mais de penetrer juſqu'à cette queſtion s'il exiſte au Ciel & ſur la terre tout à la fois, là viſiblement, icy inviſiblement, c'eſt ce qui n'eſt point populaire.

De plus il n'eſt pas vray que nous diſions, que l'opinion de la preſence réelle ait eſté inſpirée univerſellement à tous les peuples dans le dixieſme ſiecle où nous établiſſons ce qu'il y a eu d'inſenſible en ce changement. Outre ce que je viens de dire qu'il n'eſt pas ordinaire aux peuples de percer juſques à ces queſtions abſtruſes de la preſence d'un corps en pluſieurs lieux, & de la converſion ſubſtancielle d'un ſujet qui eſt, & qui perſiſte tel qu'il eſtoit, ſelon le témoignage des ſens, en un autre qui eſt déja; Deux choſes font voir que le peuple tomba bien au dixieſme ſiecle dans une ignorance groſſiere des myſteres, & dans la ſuperſtition qui eſt ou la ſœur, ou la fille de l'ignorance, & que les diſciples de Paſchaſe abuſant de cette ſtupidité travaillerent à l'inſinuation de leur dogme, *dum homines dormiebant*; mais que neantmoins la doctrine ancienne que Bertram & les autres grands hommes du neuvieſme ſiecle avoient ſoûtenuë contre les innovations de Paſchaſe ſubſiſta encore parmy eux. La premiere des deux choſes, qui montrent cette verité, eſt ces Sermons Catholiques deſquels on a parlé dans le Chapitre precedent, dont celuy qui porte pour titre, *Sermo de ſacrificio*, ſe liſoit tous les ans devant le peuple le jour de Paſque. Car avec tous ces ſuperſtitieux miracles, dont il y eſt fait mention, la verité ne laiſſe pas d'y eſtre fort bien enſeignée. En voicy quelques paſſages; [a] *Pourquoy l'Euchariſtie eſt-elle appellée le corps & le ſang de Chriſt*

[a] Albertin de ſacr. Euch. lib. 3. pag. 941. & 943.

Christ si elle n'est pas vrayment ce qu'elle est appellée? Chap. X.
Le pain & le vin qui sont consacrez par la Messe des Prestres, montrent au dehors aux sens humains une chose, & en déclarent une autre interieurement aux esprits fideles. Ils sont veûs au dehors du pain & du vin, en espece & en saveur, ils sont pourtant vrayment, aprés la consecration, le corps & le sang de Christ par un Sacrement spirituel. Puis venant à éclaircir cela par des exemples, il ajoûte. *Vn enfant Payen & baptizé, & quoy qu'il soit changé interieurement, le Baptesme pourtant ne luy oste point son espece au dehors. Il est amené au Baptesme plein de peché par la desobeïssance d'Adam, & il est lavé interieurement de tous ses pechez, bien qu'il ne change point son espece exterieure. De mesme l'eau sacrée du Baptesme qui est appellée une source de vie, est semblable en espece aux autres eaux, & sujette à la corruption; mais la vertu du S. Esprit se joint à cette eau corruptible, par la benediction du Prestre, & en suite, elle peut laver le corps & l'ame de tous leurs pechez, par une efficace spirituelle. Ainsi, nous considerons dans une mesme creature deux choses; l'une, que selon la verité de la nature, c'est de l'eau corruptible; & l'autre, que selon le mystere spirituel, elle a une vertu de salut.* En suite expliquant ces exemples au Sacrement de l'Eucharistie, il dit, *De mesme aussi, si nous considerons l'Eucharistie selon l'intelligence corporelle. alors nous voyons que c'est une creature corporelle & muable: mais si nous regardons la vertu spirituelle qui y est, alors nous entendons que la vie y est, & qu'elle donnera l'immortalité à ceux qui y participeront avec foy. Il y a une grande difference entre la vertu invisible de cette sainte Eucharistie, & l'espece visible de la nature propre. A l'égard*

Chap. X. *de la nature, c'eſt du pain corruptible, & du vin corruptible, & par la vertu de la parole divine, c'eſt vrayment le corps & le ſang de Chriſt, non toutefois corporellement, mais ſpirituellement.* Aprés cela il établit les differences, qu'il y a entre l'Euchariſtie & le corps propre de Ieſus-Chriſt. *Il y a bien de la difference entre ce corps auquel Ieſus-Chriſt a ſouffert, & ce corps qui eſt conſacré en l'Euchariſtie. Car ce corps auquel Ieſus-Chriſt a ſouffert, eſt né de la Vierge, il a du ſang, des os, une peau, des nerfs, & eſt animé dans ſes membres humains, d'une ame raiſonnable. Mais ſon corps ſpirituel, que nous appellons l'Euchariſtie, eſt compoſé de pluſieurs grains, ſans ſang, ſans os, ſans membres, & ſans ame. C'eſt pourquoy il n'y faut rien entendre corporellement, mais prendre tout ſpirituellement.* Il pourſuit ce meſme diſcours, & fait voir que l'Euchariſtie eſt une choſe temporelle, non éternelle, corruptible, diviſible en pluſieurs pieces, que les dents la mâchent, & qu'elle ſe réſout en excremens. Et plus bas, il ajoûte, *que la Manne & l'eau du deſert eſtoient cela meſme que nous offrons aujourd'huy, non corporellement, mais ſpirituellement, que Ieſus-Chriſt avant que de ſouffrir changea le pain en ſon corps, & le vin en ſon ſang, par une inviſible vertu, de meſme que dans le deſert il avoit changé la manne en ſa chair, & l'eau de la pierre en ſon propre ſang.* Cela ne prouve-t-il pas évidemment que l'opinion de Paſchaſe & de ſes Sectateurs n'avoit pas encore fait de grands progrés dans l'eſprit des peuples? L'autre choſe qui le montre auſſi fort clairement eſt, que quand Bérenger, au commencement de l'onzieſme ſiecle, eut le courage de s'oppoſer ouvertement à cette erreur, il fut favorablement écouté d'une grande partie du peuple, com-

me ſes ennemis meſmes nous l'ont appris.[b] *Il avoit* Chap. X.
déſja, dit Matthieu de Veſtminſter, *preſque corrompu par ſes perverſitez tous les François, tous les Italiens, & tous les Anglois.* Durand de Troarn, Guillaume de Malmeſbury, & Mattieu Paris avoüent la meſme choſe. Cela veut dire, que bien du monde ſe trouvoit encore exempt de l'innovation de Paſchaſe. Il ne faut pas meſme douter que pluſieurs d'entre les Doctes n'euſſent conſervé la pureté des anciens ſentimens. Car ſans parler de Brunon Eveſque d'Angers, ni des Prelats qui combattirent pour la verité, dans le Concile de Gregoire, l'an 1079. Sigebert en ſa Chronique ſur l'an 1051. nous aſſeure en parlant de Bérenger,[c] *que pluſieurs diſputerent pour & contre luy de vive voix, & par écrit.*

[b] *Ad ann.* 1087.

[c] *Sigib. ex edit. Miræi Antuerp. anno* 1608.

Aprés cela, je veux bien que l'Auteur juge luy-meſme s'il a eû raiſon de rejetter les exemples de changemens inſenſibles, arrivez dans l'Egliſe, & de fonder ſa rejection ſur ce que le myſtere de l'Euchariſtie eſt populaire, & que les autres points qui ont ſouffert du changement, ne le ſont pas. J'avouë que ſi les premiers innovateurs euſſent parlé d'abord de faire adorer l'Euchariſtie, & qu'ils euſſent voulu luy faire rendre tous les honneurs publics que Rome luy a depuis décernez, obligeant le Preſtre à l'élever, & le peuple à ſe proſterner devotement en terre, luy conſacrant une Feſte ſolemnelle, & l'expoſant à la veuë des hommes, avec ordre de luy rendre le culte de latrie; ce changement euſt eſté ſans doute populaire, & peut-eſtre que tous les artifices dont on fait uſage pour tromper les peuples, & pour les engager dans des injuſtices contraires à la conſcience, n'euſſent pas ſi facilement reüſſi dans cette occaſion. Mais j'ay fait voir cy-deſſus, qu'ils en uſerent autre-

Chap. X. ment, & qu'ils commencerent par la doctrine pour l'établir, avant que de toucher en aucune façon au culte.

Que si l'on veut revoir un peu ces exemples, que j'avois produits, l'on trouvera que ce sont des changemens arrivez en des choses mille fois plus populaires que n'est celle dont nous disputons. Le retranchement de la coupe en est un. La communion des petits enfans, qu'on ne pratique plus, en est un autre. L'élevation de l'Hostie pour l'adorer est de ce nombre, & les élections des Evesques sans la participation du peuple en sont aussi. Ne sont ce pas des innovations bien populaires? Comment se fait-il qu'elles se soient faites sans bruit, sans éclat, sans division? Est-ce qu'elles ne sont pas sur des points importans, qui meritent les remuëmens de toute la terre, & qui obligent ceux qui ont des sentimens contraires, à s'entre-regarder les uns les autres, comme des impies & des sacrileges? l'avouë qu'en effet ces points ne sont pas si importans que celuy de la divinité de Iesus-Christ, & neantmoins toute la terre consentit autrefois à l'impieté des Ariens contre la divinité de son Sauveur; [a] *Ingemuit totus orbis, & se Arianum esse miratus est*, dit Saint Hierôme. Le nombre de ceux qui s'empresserent pour une si grande cause, ne fut pas trop grand, la foule des Evesques & des peuples plia de gré, ou de force, sous la violence de l'Empereur Constance, [b] Liberius mesme Evesque de Rome, ennuyé de souffrir pour Iesus-Christ, souscrivit à l'Heresie, & si Dieu par sa providence n'eust bientost ramené de meilleurs temps, je ne doute pas que les Ariens abusant insolemment de leur victoire, n'eussent osté à la posterité la memoire des resistances qu'ils avoient trouvées dans l'établissement de

[a] *Hieron. Dial. contra Luciser.*

[b] *Hieron. in Chron.*

leur déteſtable creance. J'avouë encore, que les changemens que j'ay marquez ne ſont pas ſi importans qu'eſt celuy que la Tranſſubſtanciation a fait au monde, & pluſt à Dieu que ceux qui virent naiſtre cette opinion, l'euſſent bien enviſagée; & qu'ils en euſſent bien examiné les conſequences! Ils auroient agy avec plus de vigueur qu'ils n'ont fait, & peut-eſtre que nous ne ſerions pas aujourd'huy dans ces triſtes conteſtations qui ſcandaliſent les infirmes, & qui navrent l'ame des gens de bien pendant qu'elles réjoüiſſent les infideles. Mais Dieu en avoit autrement ordonné, pour nous faire connoiſtre que noſtre foy doit dépendre uniquement de la majeſté de ſa parole, & non du neant des hommes. Aprés tout, l'on trouve qu'il eſt arrivé quelquefois des ſoûlevemens pour des choſes de bien moindre importance que ne ſont les points que j'ay remarquez, témoin la querelle pour le jour de Paſque, & la terrible diviſion qui fut dans toute l'Egliſe au ſixieſme ſiecle, pour quelques expreſſions de Theodoret Eveſque de Cyr, de Theodore de Mopſueſte & d'Ibas Eveſque d'Edeſſe, ce qui fait voir à l'Auteur que ſes raiſonnemens ne ſont point juſtes; car quelquefois on donnera des batailles pour rien, & quelquefois on ſouffrira ſans dire mot des changemens fort conſiderables tant les manieres d'agir des hommes ſont bizarres, & pitoyables. Chap. X.

Il faut mettre au rang des changemens conſiderables qu'on a ſoufferts ſans dire mot, celuy du retranchement de la coupe. L'Auteur qui eſt toûjours admirable en déguiſemens, nous veut perſuader que cela n'eſt rien, *parce*, dit-il, *que la communion ſous une eſpeſſe a eſté toûjours licite en certains cas, qu'elle eſt devenuë en ſuite plus commune, & qu'elle s'eſt faite* Refut. page 293.

Chap. X. *enfin generale dans l'Egliſe ; mais qu'il n'a point fallu pour cela changer de creance.* C'eſt juſtement le langage de tous ceux qui veulent autoriſer des erreurs nouvelles ; on les adoucit, on les diminuë, on les réduit enfin à rien. Il s'agit de ſavoir s'il a eſté toûjours licite aux Paſteurs de refuſer au peuple, dans les communions publiques, le calice ſacré, & s'il a eſté toûjours licite, dans ces meſmes communions publiques, aux fideles de n'y recevoir qu'une ſeule eſpece ? Si nous en croyons Gelaſe Pape de Rome, qui vivoit ſur la fin du cinquieſme ſiecle, il nous dira, [a] *que ce Sacrement ne ſe peut diviſer ſans un grand ſacrilege.* Si nous en conſultons l'Egliſe Romaine d'aujourd'huy, elle nous dira, que bien loin que ce ſoit un grand ſacrilege, c'eſt au contraire un grand reſpect, une grande précaution. Mais ſi nous écoutons l'Auteur qui s'envelope dans des ambiguitez, *Il a eſté*, dit-il, *toûjours licite en certains cas.* Que ſert-il de ſe cacher ? Dites franchement, s'il a eſté toûjours licite en tous les cas, ou non, comme il eſt licite aujourd'huy. Il faut agir de bonne foy, & avoüer qu'on a changé à cét égard, & de coûtume, & de creance. *Mais*, dit-il, *ces deux pratiques ſubſiſtent avec la foy qu'on a toûjours euë, que Ieſus-Chriſt eſt tout entier ſous chaque eſpece.* Premierement, ce n'eſt pas la queſtion ; Il s'agit, ſi ces deux pratiques ſubſiſtent avec la creance que ce Sacrement ne ſe peut diviſer ſans un grand ſacrilege, qui eſtoit la creance de l'Egliſe au temps de Gelaſe. Et de plus, il eſt certain que la communion ſous une eſpece eſt évidemment un fruit & une ſuite aſſez neceſſaire de la Tranſſubſtanciation ; car il a falu en venir là, pour éviter les inconveniens où le ſang propre & adorable de Ieſus-Chriſt ſe trouve expoſé, ſi

a *Apud Gratian. de conſecr. d. ſt. 2. cap. Comp.*

on donne le calice au peuple; ce qui est une marque que ces inconveniens n'avoient point de lieu dans l'ancienne Eglise, puis qu'ils ne produisoient pas le mesme effet qu'ils ont produits, dés qu'on a crû la presence réelle; de sorte que le changement de pratique témoigne le changement de creance dans le fond mesme. Chap. X.

I'avois proposé entre mes exemples, celuy de la communion des petits enfans, qui estoit en usage dans l'Eglise, & qui ne se pratique plus il y a long-temps, sans que ce changement ayt produit aucun bruit dans le monde qui soit venu à nostre connoissance. C'est pourtant un point fort populaire, fort important, & qui emporte un changement de creance, aussi bien que de pratique. Car cette coûtume, comme [a] S. Augustin nous l'enseigne, estoit fondée sur ce sentiment, que l'Eucharistie est necessaire au salut mesme des enfans, aussi bien que le Baptesme. Mais l'Auteur a fort bien jugé qu'il valoit mieux éluder cét exemple par son silence, que de s'engager dans une mauvaise réponse.

[a] *De peccat. mer. & remiss. c. 24.*

Il passe au droit que les peuples avoient anciennement d'élire par la pluralité des suffrages leurs Evesques, & qui maintenant n'est plus entre leurs mains. Il nous dit *que les Roys ont de tout temps pris quelque part aux élections des Evesques en certaines occasions, Que ce fut Theodose qui choisit Nectaire; Que nos Roys de la premiere & seconde race ont souvent pratiqué le mesme, quoy que les élections ayent esté souvent rétablies.* Mais c'est abuser de la dispute. Il ne s'agit pas de savoir si les Rois ont droit de prendre part aux élections. Depuis que les Evesques sont devenus des Seigneurs temporels, il est de l'interest des Roys, non en certaines occasions, mais en

Refut. page 293.

Chap. X. toutes, qu'il ne s'en établisse aucun sans l'intervention de leur authorité. Il s'agit seulement de savoir si les peuples qui y ont un interest de salut & de conscience, n'avoient pas autrefois le droit de ces élections sans préjudice du droit des Princes, & s'il n'est pas vray qu'ils ne l'ont plus aujourd'huy. *Le changement*, ajoûte-t-il, *qui s'y est fait, n'est ni insensible, ni admirable; on en sait le commencement, & les progrés; la cause en est toute évidente.* Ce n'est pas la question. On sait, de mesme, le commencement & le progrés de la Transsubstanciation, & les causes en sont encore plus évidentes. La question est si ce changement ne s'est pas fait sans bruit, sans éclat, & sans ces terribles proxysmes, qui, si nous en croyons l'Auteur, sont inseparables des changemens qui arrivent en des sujets populaires.

Quant à l'élevation de l'Hostie, il nous dit, que ce n'est qu'une ceremonie. Ie le veux; mais c'est une ceremonie qui aboutit au plus grand de tous les cultes, & sans laquelle, supposé que la consecration rende le Sacrement un objet souverainement adorable, l'Eglise tomberoit dans l'irreligion, & dans l'impieté. On prie l'Auteur de nous dire, s'il croid qu'on pust cesser aujourd'huy dans la celebration de la Messe la pratique de cette ceremonie, sans crime. *Il est faux*, ajoûte-t-il, *qu'elle soit nouvelle; l'Auteur l'avance sans preuve, & nous donne la liberté de le luy nier sans preuve.* I'ay toûjours oüi dire, qu'on n'est point obligé de prouver des negatives, si on ne veut, & qu'au contraire, celuy qui asseure positivement qu'une chose est, doit en produire les preuves, ou les témoignages. Quelle meilleure preuve y a-t-il pour faire voir qu'anciennement on n'élevoit point l'hostie pour l'adorer, que le silence de toute l'anti-

Refut. page 294.

quité, sur tout dans les lieux où il faudroit necessairement que cét usage fust remarqué ? Si apres cela l'Auteur pretend que cette pratique ayt esté perpetuelle dans l'Eglise, c'est à luy à nous le montrer par de bons passages. Chap. X.

I'avois produit, entre les exemples de changemens insensibles, celuy qui est arrivé dans la Communion Romaine, sur le point de la Grace, & du franc-Arbitre. Car toute l'Eglise, autrefois, a crû que la conversion est un effet de la grace toute puissante de Dieu, qui triomphe de nos volontez, & a condamné le sentiment contraire, comme une heresie & une impieté; & maintenant on ne sauroit nier que la doctrine commune & prédominante dans l'Eglise Romaine, n'attribuë la gloire de la conversion actuelle à la liberté de nostre élection, sans que la grace la détermine invinciblement. Là-dessus, l'Auteur nous dit, que *les veritez de la Grace n'ont jamais esté populaires dans toutes les consequences qu'on en tire dans la Theologie, & qu'il est faux qu'elles ne le soient pas encore dans les points principaux & essenciels.* Mais c'est une fuite plûtost qu'une Réponse. Car il est certain que la Transsubstanciation, ou sa rejection formelle, estoient encore moins populaires quand le changement est arrivé. Que si, pour estre bon Catholique, il suffit de tenir les veritez de la Grace, dans ces points generaux que l'Auteur nous marque, qui est de prier Dieu pour nostre conversion, de luy rendre graces de nos bonnes œuvres, & de reconnoistre Dieu comme Auteur de tout le bien qui est en nous; & qu'en suite, il soit permis de poser la Grace suffisante, avec toutes ses dépendances, les Pelagiens & Semi-Pelagiens ont esté de fort bons Catholiques, & l'on a eu tort de les chasser d'une

Refut. Page 394.

Chap. X. Eglise dans laquelle quelques-uns murmurent qu'ils sont aujourd'huy les Maistres, chassant à leur tour ceux qui les ont autrefois chassez. Quoy qu'il en soit ce changement est fort surprenant, & cette seule experience nous doit faire reconnoistre, que quand il plaist à Dieu de laisser l'homme à sa propre conduite, il n'y a rien de si vain, ni de si mobile que luy, & qu'il ne faut jamais établir la subsistence de la verité sur les naturelles inclinations des peuples.

TROISIESME PARTIE,

Contenant la défense des points d'histoire rapportez dans la Réponse, touchant le changement dont il s'agit.

Chapitre Premier.

Où l'on fait voir la solidité des réponses que l'Auteur a attaquées dans son Chapitre premier, sous le nom de mauvais raisonnemens.

Bien que je ne pretende pas mesler mes interests particuliers avec ceux de la cause que je défens, si est-ce que je ne saurois faire voir la verité & la solidité des réponses que j'ay données lors que j'ay soûtenu les observations historiques de Messieurs Blondel & Aubertin, sur le sujet du changement que nous disons estre arrivé, sans repousser en mesme temps les jugemens injustes & precipitez, que l'Auteur a faits de moy dés l'entrée de sa troisiesme partie. Ie veux croire que ce qu'il en a dit a esté plûtost pour ne manquer pas aux regles de sa Retorique, que pour expliquer ses veritables sentimens. La charité ne me permet pas d'en avoir d'autre pensée. Car il y a trop de venin, & trop peu d'équité dans cette entrée, pour l'attribuer ni à la nature, ni à la préöccupation. C'est l'art qui en est le pere. Pour nous qui n'y entendons pas finesse, nous parlons toûjours du fond de l'ame, & quand nous disons quelque chose, on ne se peut tromper en disant que nous Chap. I.

Chap. I.

sommes ainsi persuadez. Mais il n'en est pas de mesme de ceux qui passent leur vie à se composer, qui sont toûjours dans les preceptes, & qui tiennent leurs vices & leurs vertus sous l'obeïssance de leurs interests. Lors qu'ils loüent, qu'ils blâment, ou qu'ils mépriſent, il ne faut pas demander quel sujet ils en ont, il faut seulement regarder quel fruit ils esperent d'en tirer.

C'est ainsi que je dois prendre cette injurieuse description que l'Auteur fait de moy & de ceux de mon party, qui ne voulons pas nous soûmettre à cette Dictature perpetuelle dans la Republique des lettres, dont quelques-uns des siens l'ont imaginairement revestu. Il ne parle pas du cœur. Tout cela ne tend qu'à maintenir l'honneur de son authorité, à preparer l'esprit de ses amis par la confiance d'une victoire asseurée, à intimider les autres par cette élevation de voix, & enfin, à cacher sous une fierté étudiée la foiblesse de sa cause, & celle de ses efforts. Quoy qu'il en soit, cette Retorique ne nous fait point de peur, & j'espere qu'elle ne nous fera point de mal dans l'esprit des Lecteurs judicieux. Mais quittons les paroles, & venons aux choses.

Le premier exemple de mauvais raisonnement qu'il met en avant, regarde l'autorité de Bertram.

Refut. page 298.

Pour montrer, dit-il, *que c'est un Auteur embaraſſé, & qui n'est pas si clairement favorable aux Calviniſtes que des Catholiques ne le puiſſent expliquer en un bon sens, on s'est servy de l'autorité de Triteme qui le loüe comme un Ecrivain Ortodoxe, ce qu'il n'auroit pas fait, s'il estoit visiblement contraire à la creance de l'Egliſe Romaine, dans laquelle on ne peut pas douter que Triteme n'ayt esté, apres les loüanges qu'il donne à Lanfranc & à Guitmond. Cét argu-*

ment, ajoûte-t-il, *estoit assez vray-semblable, aussi* Chap. I.
l'Auteur tasche de s'en tirer par cette pointe; L'Abbé Triteme a donné des loüanges à Bertram. Ie le croy bien; mais c'est qu'il est en effet loüable, & cela n'a fait qu'accroistre son autorité.

I'avouë que cette défaite de l'Auteur m'a semblé si peu raisonnable, qu'apres avoir produit un passage fort étendu, tiré du livre de Bertram, qui fait voir inconteſtablement que sa foy ne differoit en rien de la nostre, j'ay ajoûté ces paroles, *Mais l'Abbé Triteme luy donne des loüanges. Ie n'en doute pas. C'est qu'il est en effet loüable, & cela ne fait qu'accroistre son autorité.* C'est ce qui fait le premier sujet de la censure de l'Auteur. Il dit que j'aurois de la peine à donner un sens raisonnable à ces paroles, qu'un discours de l'Eucharistie n'est loüable, selon moy, que lors qu'il combat clairement la doctrine de la presence réelle, & qu'ainsi, dans mon sens, Triteme qui estoit Catholique, & qui croyoit la presence réelle, aura loüé Bertram, parce qu'il combattoit la presence réelle. C'est, dit-il, le sens de cette pointe dévelopée.

Mais il faudroit que la plume d'un Censeur nous donnast quelque chose de plus juste & de mieux reglé. Bertram a expliqué clairement, & a établi fortement nostre creance dans son livre du corps, & du sang du Seigneur. C'est une verité que j'ay fait voir, & à laquelle l'Auteur ne contredit point jusqu'à present. Bertram a esté loüé par Triteme; c'est une autre verité que l'Auteur pose luy-mesme. N'est-ce pas une pure chicanerie que de vouloir détruire la premiere de ces veritez par la seconde, sous pretexte que Triteme estant Catholique, il n'y a pas d'apparence qu'il eust loüé comme Ortodoxe un Auteur qui com-

Chap. I. battroit clairement la presence réelle ? I'ay fait voir par les paroles formelles de Bertram, que ses sentimens à cét égard ont esté tels que nous les soûtenons, & c'est une question de fait, pour laquelle il ne faut que des yeux & un peu de sens commun. L'Auteur, qui en est convaincu, n'oppose rien contre ce que j'en ayt produit : mais par une opiniastreté sans exemple, il nous vient encore importuner de son raisonnement tiré des loüanges de Triteme, selon sa maxime generale, que quand il s'agit d'une question de droit, il veut la decider par le fait, & quand on luy montre le fait dans une évidence à ne le pouvoir plus nier, il a toûjours un raisonnement de reserve. Voyons, neantmoins, de quelle force est ce raisonnement ; *Triteme*, dit-il, *Catholique, a loüé Bertram comme un Ecrivain Ortodoxe, d'où il s'ensuit qu'il a expliqué son livre en un bon sens, & que ce livre, par consequent, ne favorise pas clairement les Calvinistes.* Il n'y a dans ce discours aucune liaison necessaire telle que la doit avoir un raisonnement qu'on employe pour démentir le témoignage des yeux. Triteme a loüé Bertram & son ouvrage, non qu'il se soit fort appliqué à examiner si sa doctrine estoit conforme à celle qui regnoit dans le quinzieſme siecle, mais parce qu'il a reconnu que sa reputation avoit esté grande dans le neuvieſme, où il vivoit, que son livre y avoit esté bien receu, & que sa memoire avoit esté respectée dans les siecles suivans. Il n'a donc pû s'empescher de confirmer les loüanges publiques qu'il recevoit de tout le monde; comme il a fait à l'égard de Raban, disant de luy, *Que c'est un homme tres-savant dans les Ecritures divines, noblement docte dans les lettres seculieres, tres-subtil Philosophe, Retoricien, Astronome, & Poëte, & que pour en parler sans envie,*

c'eſt un homme à qui l'Italie n'a rien produit de ſemblable, ni l'Allemagne rien de pareil. Puis, faiſant la liſte de ſes œuvres, il y met expreſſément les trois livres de l'inſtruction des Clercs dans leſquels, pourtant, il eſt certain que Raban enſeigne la doctrine de ceux qu'on a depuis appellez *Stercoraniſtes*. C'eſt-là ce que j'ay entendu, lors que j'ay dit dans ma Réponſe. Que ſi Triteme a loüé Bertram, c'eſt parce qu'il eſt en effet loüable, & que cela ne fait qu'accroiſtre ſon autorité. Il eſt loüable, parce qu'on ne ſauroit, ſans injuſtice & ſans menſonge, luy ravir les loüanges que ſon ſiecle luy a données, qui ont eſté ſi fortes, & ſi bien établies, qu'encore que dans les ſiecles ſuivans, on ait abandonné ſa doctrine, ſi eſt-ce qu'on n'a jamais oſé ni cenſurer publiquement ſon livre, ni toucher à ſa reputation, juſques à ces derniers temps, où les zelateurs de la Tranſſubſtanciation ne peuvent rien ſouffrir qui luy ſoit contraire. C'eſt ce zele immoderé qui a porté l'Auteur a traiter Bertram avec mépris. Il dit *que c'eſt un nommé Ratramne, ou Bertram, un homme obſcur & embaraſſé, qui ajoûte ſes raiſonnemens aux expreſſions ordinaires de l'Egliſe, & les explique à ſa fantaiſie; qu'en qualité de Theologien il a pû raiſonner comme il a voulu ſur cette foy. Et que l'on conçoit tres-facilement qu'un Theologien ſe ſoit évaporé en des raiſonnement frivoles.* Voilà de quelle maniere ces Meſſieurs traitent les Auteurs quand ils ne leur ſont pas favorables. Mais ſi dans quelque autre occaſion, l'autorité de ce meſme Bertram, ou Ratramne, de cét homme embarraſſé, de ce raiſonneur frivole & évaporé, pouvoit favoriſer leurs intereſts, vous les verriez incontinent changer de langage. Ce ſeroit le plus grand homme de ſon ſiecle, docte, plein d'eſ-

Chap. I.

Refut. 3. part. chap. 5.

Chap. I. prit, & de la derniere reputation, tant ce que j'ay dit eſt vray, qu'ils loüent & qu'ils blâment par régle de Rétorique, & non pas ſelon la verité & la ſincerité; Car ils ne ſont pas aſſez groſſiers pour cela; mais ſelon la diverſité de leurs intereſts & de leurs deſſeins. Et afin qu'ils ne ſe plaignent pas que je leur impoſe, voicy ce que j'ay trouvé dans l'Apologie pour les SS. Peres de l'Egliſe, défenſeurs de la grace de Ieſus-Chriſt, au livre 5. troiſieſme point chap. 8. où ils établiſſent la tradition du neuvieſme ſiecle contre la grace ſuffiſante. Aprés avoir mis en titre, *Ratramne Religieux de Corbie*, ils ajoûtent, *Le meſme Roy Charles le Chauve qui engagea le B. Loup Abbé de Ferrieres à écrire de la grace & de la predeſtination, obligea auſſi à la meſme choſe Ratramne Religieux de Corbie, dont la reputation eſtoit telle en France pour la ſcience, & pour l'eſprit, que le Pape Nicolas I. ayant envoyé aux Eveſques de ce Royaume les objections des Grecs Schiſmatiques contre l'Egliſe Latine, en les priant d'y répondre, ils choiſirent tous; & Hincmar meſme, ce ſavant Benedictin, pour écrire cette Apologie ſi celebre & ſi importante, & les quatre livres qu'il en compoſa ſe trouvent encore dans l'illuſtre Bibliotheque de M. le Preſident de Thou. Ainſi ce Religieux ſi eſtimé pour ſa ſuffiſance, eſtant preſſé par le Roy, écrivit deux livres de la predeſtination divine.* Iugez aprés cela, ſi l'Auteur a raiſon de nous imputer un eſprit de diſpute, qui conſiſte à ſoûtenir toûjours ſon opinion à quelque prix que ce ſoit, à ne ſe rendre jamais à la verité, lors meſme qu'on le voit; à employer toutes ſortes de preuves ſans diſcernement, à ne conſulter jamais le bon ſens, & enfin à avancer temerairement des choſes tres-fauſſes, & à deſa-

voüer

voüer hardiment les plus certaines : *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?* Où est-ce, je vous prie, que paroist ce mauvais caractere, si ce n'est en ceux qui contestent des veritez de fait entierement évidentes, qui tâchent de les éluder par des raisonnemens frivoles, qui donnent un sens imaginaire aux réponses solides qu'on leur fait, qui élevent ou abaissent l'authorité d'un mesme Pere, selon qu'il flatte, ou qu'il combat leurs sentimens, & qui se voyant pressez de tous costez, ne manquent jamais d'avoir une illusion toute preste pour échapper ? Or ce sont là les justes reproches que l'on peut faire à l'Auteur, dans cette question de l'authorité de Bertram. Car bien qu'on luy ait fait voir que sa doctrine ne differe en rien de la nostre, il ne laisse pas de soustenir encore le contraire, taisant les preuves qu'on luy a mises en avant. Il ramene, pour cét effet, encore une fois, ses loüanges de Triteme. Il tourne ma Réponse au sens qu'il luy plaist, pour la rendre ridicule. Il mépriſe ce mesme Bertram, que luy-mesme, ou pour le moins ses confreres, pour leur cause commune, ont si hautement loüé ; & pour oster aux hommes la connoissance de son desordre, il s'envoloppe sous le voile d'une accusation. Voyons s'il sera plus sincere dans le second exemple. Chap. I

Il s'agit de l'honneur de feu Monsieur Blondel, & il veut qu'il soit tombé dans une visible contradiction. *Car*, dit-il, *ayant veu d'un costé, qu'Vsserius supposant qu'Amalarius estoit Catholique fait le Synode de Cressy Calviniste, comme ayant condamné Amalarius, & le rend ainsi adversaire de Paschase, il prend cette partie de cette supposition, & pretend que le Synode de Cressy estoit contraire à Paschase, & conforme à la doctrine des Calvinistes.* Refut. page 300.

Chap. I. *Mais trouvant, de l'autre, dans l'Epitome manuscrite du livre des divins Offices, qu'Amalarius, Raban, & Heribald avoient écrit contre Paschase, sans considerer que cette supposition estoit contraire à celle d'Vsserius, il fait encore d'Amalarius un adversaire de Paschase; de sorte qu'il feint que le Concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le Concile, estoient dans le mesme sentiment, & également contraires à la doctrine de Paschase.*

Cette pretenduë contradiction est une fable. Monsieur Blondel n'a pas seulement songé à Vsserius, & la part que l'Auteur luy fait prendre dans cette avanture, est un Episode de Roman. Monsieur Blondel dit, d'un costé, qu'Amalarius a esté censuré par le Synode de Cressy, pour avoir écrit que le corps de Iesus-Christ est *triforme & tripertitum.* Il dit en suite, qu'Amalarius fut un de ceux qui contredirent aux nouveautez de Paschase. Il dit, enfin, qu'il ne separe pas les Peres de Cressy du nombre de ces opposans. Quelle contradiction y a-t-il en tout cela? Est-ce que le Synode de Cressy ne peut avoir censuré l'expression d'Amalarius de *Corpore Christi triformi & tripertito*, sans adopter toutes les fantaisies de Paschase touchant la presence réelle? Est-ce qu'il ne peut avoir condamné une des pensées d'Amalarius, sans condamner en mesme temps tout le reste de sa doctrine sur le Sacrement? Est-ce que ceux qui n'approuvent pas qu'on dise *Corpus Christi triforme & tripertitum*, doivent necessairement croire la Transsubstanciation & la presence réelle? Ce sont des imaginations bourruës, & j'ay eu raison de dire, que la critique du premier Traité est tout à fait injuste & indigne d'un homme de lettres. Car n'est-ce

pas une injustice honteuse que de feindre des contradictions où il n'y en a point, & d'appeller Vsserius, que Monsieur Blondel n'a pas mesme nommé dans tout son livre, pour en rendre le recit plus vray-semblable? Chap. I.

I'avouë qu'on peut, avec quelque apparence de raison, demander pourquoy Monsieur Blondel a mis les Evesques assemblez à Cressy dans le nombre de ceux qui ont contredit à Paschase, non parce qu'ils ont condamné le *Corpus triforme & tripertitum* d'Amalarius, , mais parce que nous n'avons rien qui nous paroisse des actes de ce Synode pour en faire un jugement asseuré. Et c'est là-dessus que j'ay dit, que Monsieur Blondel n'a fait que dire en passant, qu'il n'excepte pas le Synode de Cressy. A quoy l'Auteur enflé de sa bonne fortune, replique, *Qu'il n'a jamais oüi dire, qu'il fust permis de dire des sottises en passant.* Sans mentir cét homme s'érige assez mal à propos, ce me semble, en juge des vivans, & des morts. Est-ce donc une sottise de ne vouloir pas separer les Peres de Cressy des plus grands hommes de leur siecle, de Raban Archevesque de Mayence, de Heribald Evesque d'Auxerre, qui fut un des Peres du Concile de Tours, tenu l'an 849. de Bertram ce savant Benedictin, dont nous venons d'entendre les loüanges? Il y a bien plus d'apparence de les mettre dans leur compagnie que de les en separer. Qui sait mesme si Monsieur Blondel, que l'Auteur avoue avoir esté un homme de grande lecture, n'a pas eu des lumieres particulieres là-dessus, & quelques veuës que nous n'avons pas? C'est ce que j'ay insinué quand j'ay dit, que dans ces sortes de choses inconnuës, chacun a la liberté de ses conjectures, & sur tout, des gens d'une litterature consommée, com-

Chap. I. me Monsieur Blondel a esté. Non que je vueille que la litterature donne aux hommes le privilege de se contredire. C'est une des graces que l'Auteur me fait d'expliquer toûjours mes paroles à sa mode. Mais elle leur donne celuy de n'estre pas si legerement condamnez, de n'estre pas au moins accusez de contradiction, lors que l'on ne voit pas bien clairement les motifs qu'ils ont eus de conjecturer comme ils ont fait. C'est un droit que la raison, non plus que la bienseance ne permet pas de violer, & si l'Auteur eust consulté les regles de l'une & de l'autre, il n'eust pas parlé de Monsieur Blondel comme d'un homme peu judicieux, qui n'a ni justesse ni netteté. Si ces intelligences éclairées, devant qui il le veut faire comparoistre pour estre jugé, entreprenoient de refuter quelqu'un des ouvrages qu'il a donnez au public, peut-estre qu'elles verroient défaillir une partie de leurs lumieres. Et quoy qu'il en soit, je voudrois bien savoir si les regles de la sincerité, permettoient à l'Auteur d'imputer à Monsieur Blondel, dés l'entrée de son premier Traité, d'avoir écrit, *qu'il se peut faire que l'Eglise ayt toûjours crû la presence réelle, & que neantmoins cette créance soit fausse*, & si aprés avoir esté doucement averty dans ma Réponse de la corruption qu'il faisoit du sens & des paroles de Monsieur Blondel, ces mesmes régles de la sincerité luy permettoient de faire imprimer ses calomnies, sans dire un seul mot de l'éclaircissement qu'on luy avoit donné là-dessus? Tout cela ne fait qu'affermir l'honneur d'une personne qui parle par la solidité de ses livres, n'estant pas possible que ces mauvais moyens, dont on se sert pour abbaisser sa reputation, ne produisent un contraire effet, avec la honte de celuy qui les employe.

premier traité page 3.

Ie viens au troiſieſme exemple du mauvais raiſonnement que l'Auteur met en avant, en ſe plaignant, avec quelque eſpece d'irritation, du peu d'eſtat que j'ay fait du témoignage de Paſchaſe, qui propoſe la doctrine de la preſence réelle, comme l'unique creance de l'Egliſe de ſon ſiecle, & qui declare, qu'encore que quelques perſonnes euſſent erré en ſecret ſur ce point par ignorance, nul n'avoit jamais, neanmoins, oſé s'élever en public contre une verité ſi reconnuë de tout le monde. I'avois dit, *que cette petite ſubtilité me paroiſſoit plus plaiſante que raiſonnable, comme ſi tous les Heretiques n'avoient pas acoûtumé de debiter leurs erreurs ſous le nom de la foy Catholique.* Cette réponſe a donné du chagrin à l'Auteur juſques à m'en témoigner ſon reſſentiment, en des termes, qui marquent qu'il ne pretend pas me le pardonner. Il m'avertit, *que j'ay donné lieu de ne faire pas beaucoup d'eſtat de mon jugement en cét endroit, que ces manieres mépriſantes ſont des preuves de peu de diſcernement, qu'il me ſoûtient que ſa raiſon n'eſt point mépriſable, parce qu'elle eſt entierement dans le bon ſens, & que ma replique, au contraire, eſt digne de mépris, parce qu'elle eſt fauſſe & déraiſonnable.* Chap. I. Page 306.

Ie ſuis marry d'avoir donné occaſion à l'Auteur d'abandonner ainſi ſa moderation, & j'aime aſſez ſa vertu, pour la prier de revenir en faveur de la declaration que je fais d'avoir de l'eſtime & de l'honneur pour ſa perſonne, bien que je n'approuve ni ſes ſentimens, ni ſa conduite dans la diſpute, & que je ne me ſente pas accablé par la force de ſes raiſons. Si je ne ſuis ni aſſez judicieux, ni aſſez propre pour le diſcernement, au moins luy proteſtay-je que je ſuis ſincere; & que je ſuis perſuadé avec joye d'avoir de

Chap. I. mon costé la verité de Dieu, & la pureté de l'Evangile de son Fils, que je ne détiens pas dans l'injustice. Avec cette mesme sincerité, je luy avouë, que sa raison ne me paroist nullement considerable. Premierement, parce que tous les Innovateurs, qui viennent par voye d'explication de la foy commune, ne manquent jamais de proteſter que leur doctrine est la vraye doctrine Catholique, & d'abuſer des expreſſions des Peres, pour les mettre de leur costé. C'est ainsi qu'en uſerent autrefois les Ariens, & aprés eux les Pelagiens, comme il paroist par les paſſages des anciens, qu'ils ont alleguez dans leurs diſputes. Et il ne faut pas, que l'Auteur nous diſe, que les Pelagiens reconnoiſſoient que la doctrine du peché originel estoit receuë dans tout l'Occident, ni que Iulien reprochoit à S. Auguſtin qu'il ſe ſervoit contre luy du témoignage des artiſans. Car il eſt vray que dés que la diſpute fut ouverte, ces gens ſe plaignoient que l'authorité de S. Auguſtin, & la diligence de ſes diſciples, avoit fait recevoir le dogme qu'ils combattoient, preſque dans toute l'Egliſe Latine, qui, ſelon eux, s'eſtoit preöccupée de cette nouveauté. Mais il n'eſt pas vray qu'ils reconnuſſent qu'avant que la diſpute fuſt commencée toute l'Egliſe fuſt dans ce ſentiment-là. Qui s'étonnera donc, que Paſchaſe ayt ſuppoſé de meſme, que ſon dogme eſtoit l'ancienne & perpetuelle foy de l'Egliſe, ſous pretexte de quelques expreſſions communes, & de quelques paſſages des Peres qu'il détournoit de leur legitime ſens? De plus, Paſchaſe luy-meſme, non ſeulement nous apprend qu'il procedoit par voye d'explication, & d'inſtruction; employant tout le ſecond Chapitre de ſon Livre à exciter les hommes à la connoiſſance de ce myſtere, mais il ſe glorifie,

dans sa lettre à Frudegard, d'avoir reüssi dans son dessein, *Bien que je n'aye rien écrit*, dit-il, *qui soit digne de mes Lecteurs, dans un Livre que j'ay dedié à un jeune homme, j'apprens neantmoins, que j'ay émeû plusieurs personnes à l'intelligence de ce mystere*: Ce qui fait bien voir qu'avant son Livre l'Eglise n'estoit pas preöccupée de sa doctrine. Et aprés avoir donné son exposition sur l'institution du Sacrement, il ajoûte; *I'ay discouru de ces choses plus au long, & plus expressément, parce que j'ay appris que quelques-uns me reprennent, comme si dans le Livre que j'ay publié des Sacremens de Christ, j'eusse voulu donner plus à ses paroles, qu'elles ne portent, ou établir quelque autre chose que ce que la verité nous promet*: ce qui marque encore que son innovation étonna le monde dés qu'elle parut. A quoy il faut ajoûter le témoignage d'un Auteur anonyme, qui semble n'avoir pas vécu fort loin de ce temps-là, *Quelques-uns*, dit-il, *disent que ce qui est pris de l'Autel, est la mesme chose que ce qui est né de la Vierge. Les autres le nient, & disent, que c'est une autre chose*; ce qui montre évidemment que la doctrine de Paschase forma une actuelle division dans l'Eglise de son siecle. Le mesme Auteur ajoûte, *qu'il s'est proposé d'excuser la simplicité de Paschase*. Or on ne parle pas ainsi d'un homme qui n'enseigne rien, que ce qui est communément reçeû. Ch. p. I.

Enfin, ce qui m'oblige à ne faire pas grand estat de cette raison de l'Auteur est, que ceux qui s'opposerent à l'erreur de Paschase la traiterent de nouveauté, & soûtinrent le sentiment contraire, comme estant l'ancienne foy de l'Eglise. *Quidam*, dit Raban, *nuper de ipso sacramento corporis & sanguinis Domini non rite sentientes dixerunt hoc ipsum*

Chap. I. *corpus & sanguinem Domini quod de Maria Virgine natum est.* Et Bertram addressant son discours au Roy Charles le Chauve, *Obeïssant*, dit-il, *au commandement de vostre Majesté, & me confiant en la grace de celuy dont je dois parler, je vous expliqueray le mieux qu'il me sera possible mon sentiment, non proprio ingenio fretus, sed sanctorum vestigia Patrum prosequendo.* Aussi Bérenger dans le mesme endroit que l'Auteur allegue, & qui est rapporté par Lanfranc, dit bien, que la conversion substancielle est l'opinion ou la folie du peuple, mais il ajoûte, de Paschase, & de Lanfranc *sententia imo vecordia vulgi, Paschasij atque Lanfranci minime superesse in altari post consecrationem substanciam panis & vini*; ce qui fait voir qu'il regardoit Paschase comme le premier Auteur, & Lanfranc & ses autres Disciples, comme les Propagateurs de cette opinion, qui par le moyen de leurs soins s'estoit épanduë dans l'esprit du menu peuple. D'autre costé, Paschase travaille fort à éloigner la pensée qu'il fust l'inventeur de la doctrine qu'il avoit proposée dans son Livre, *Ecce habes*, dit-il à Frudegard, *in calce libelli hujus sententias Catholicorum Patrum brevitatis compendio adnotatas, ex quibus addiscere possis non me temeritatis afflatu talia olim puerum vidisse, sed autorite divina, & Sanctorum Patrum ea petentibus proposuisse.* Cela veut dire, qu'on l'accusoit de s'estre écarté de la creance commune, & d'avoir debité des visions de jeune homme, ce qu'il tâche de repousser par quelques autoritez des Peres, ou détournées de leur vray sens, ou fausses, comme ce qu'il allegue de S. Augustin, *Hoc accipite in pane quod pependit in ligno, hoc accipite in calice quod manavit ex Christi latere*, paroles qui ne se trouvent point

dans S. Augustin, & qu'il cite sur la foy de sa me- Chap. I.
moire, *Vt recolo*, dit-il, *comme il m'en souvient.*

Quant à ce qu'il dit en suite, *Vnde videat qui contra hoc venire voluerit quid agat contra ipsum Dominum, & contra omnem Christi Ecclesiam. Nefarium ergo scelus est orare cum omnibus, & non credere quod ipsa veritas, testatur & ubique omnes universaliter verum esse fatentur.* Et un peu plus bas, *Quamvis ex hoc quidam de ignorantia errent, nemo tamen est adhuc in aperto qui hoc ita esse contradicat quod totus orbis credit & confitetur.* L'Auteur se trompe, s'il estime que Paschase vueille dire, que toute la terre fust formellement dans son opinion. Non. C'est une consequence qu'ils veut tirer de ce que toute la terre croit comme veritables & au dessus de toute sorte de doutes, les paroles de Iesus-Christ, *Cecy est mon corps*, qu'il s'imaginoit contenir sa creance, & de ce que l'Eglise disoit dans le Canon, *Vt fiat corpus & sanguis dilectissimi filij tui Domini nostri Iesu Christi*, à quoy le peuple répondoit, *Amen.* Il se figuroit que ces paroles estoient formelles pour luy, & voyant que personne ne révoquoit en doute leur verité, que tous y acquiesçoient par leur *Amen*, il conclut de là, que c'estoit un grand crime, que d'assister à cette priere, & s'opposer, neanmoins, à l'opinion qu'il vouloit établir de la presence réelle. Or il y a bien de la difference entre asseurer positivement que toute l'Eglise croit de foy distincte & non contestée une doctrine, & de le vouloir induire par des consequences tirées de quelques expressions, que vous croyez estre favorables à cette doctrine, mais qui ne le sont pas tellement qu'elles ne soient aussi à l'usage de ceux qui croyent une doctrine contraire. C'est ce dernier que

Chap. II. Paschase a fait, & il ne faut pas le trouver étrange, puis que les hommes sont d'ordinaire adorateurs de leurs pensées, & qu'ils tirent avantage de tous. Mais l'Auteur veut qu'il ait fait le premier, ce que je luy nie formellement.

Chapitre II.

Où il est traité des Auteurs du neuvieſme ſiecle, qui ne ſuivirent pas les nouveautez de Paſchaſe, ou qui s'y oppoſerent formellement.

Voila déja l'Auteur décheu de sa grande pretention, que Paschase n'ayt rien proposé que la doctrine receuë communément, & cruë distinctement dans toute l'Eglise de son siecle. Car il paroist, au contraire, que ç'a esté un innovateur qui a troublé la paix publiqué par des opinions auparavant inouyes. Mais cette verité se verra encore mieux si nous voulons parcourir tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Eglise du neuvieſme siecle, & rechercher autant qu'il nous sera possible, quels ont esté leurs sentimens sur le sujet de l'Eucharistie. Feu Monsieur Aubertin s'est acquitté fort fidellement & fort heureusement de ce travail, & tous les efforts de l'Auteur ne sauroient jamais ébranler ce qu'il a posé.

Le premier qu'il met en avant, est Raban Archevesque de Mayence, dont les Historiens célebrent à l'envy les loüanges, comme du plus grand homme de son siecle. Et il ne faut pas douter qu'il n'ayt resisté formellement à Paschase, aprés ce que j'en ay produit, tiré de son penitencial, que quelques-uns erroient touchant le Sacrement du corps & du sang du Seigneur, en disant, que c'estoit le corps & le

sang mesme du Seigneur qui est né de la Vierge Marie, & auquel le Seigneur a souffert en croix, & est resuscité du Sepulchre : Car ce sont les propres termes de Paschase, *Encore*, dit-il, *que la figure du pain & du vin y soit, il faut, neantmoins, absolument croire, que ce n'est aprés la consecration, que la chair & le sang de Christ. A cause dequoy la verité mesme disoit à ses disciples, C'est ma chair, pour la vie du monde. Et pour dire quelque chose de plus admirable, ce n'est point une autre chair que celle qui est née de Marie, qui a souffert en la croix, & qui est resuscitée du sepulchre.* Remarquez ces termes, *Et pour dire quelque chose de plus admirable.* Car c'est le caractere d'un homme qui veut proposer un paradoxe inoüy, qui doit surprendre les Lecteurs par sa nouveauté. Chap. II.

Ie ne veux point rapporter icy un grand nombre de passages qu'on tire des œuvres de Raban, sur le sujet de l'Eucharistie, qui font voir que son sentiment n'a esté en rien different du nostre. Cela m'engageroit à trop de longueur, & il me suffit que l'Auteur anonyme defenseur de Paschase, dont nous avons parlé cy-dessus, rende à la verité le témoignage que nous desirons. *Paschase*, dit-il, *establit sous le nom de S. Ambroise, que ce qui est pris de l'Autel, n'est point une autre chair, que celle qui est née de la Vierge Marie, qui a souffert en croix, & qui est resuscitée du sepulchre, & qui est encore aujourd'huy offerte pour la vie du Monde. Contre lequel Raban, en l'Epistre à l'Abbé Egilon, argumente longuement.*

L'Auteur, dans son premier Traité, tâche d'éluder l'opposition de Raban, d'une maniere peu sincere. Car apres avoüé *qu'il y a eu en ce siecle quelque contestation entre un petit nombre de savans* Premier traité pag. 68. 69.

Chap. II. *touchant quelques points qui regardent l'Eucharistie*, il nous asseure en suite que Raban: Heribald, & Amalarius, selon le sentiment de Monsieur le Président Mauguin, qu'il estime infiniment plus vrayssemblable, ont esté dans l'erreur des Stercoranistes, *tout oppossée*, dit-il, *à celle des Sacramentaires*; c'est le titre qu'il luy plaist de nous donner. Mais pour luy faire voir qu'il se trompe, outre ce que je viens d'alleguer de l'Auteur anonyme, & de Raban mesme, qui marque que la contradiction faite à Paschase, a esté sur ce qu'il avoit dit que l'Eucharistie estoit la mesme chair de Iesus-Christ née de Marie; je le prie encore de considerer ce que Paschase en écrit dans sa lettre à Frudegard. Car apres avoir rapporté les paroles de l'institution, prenez, mangez, Cecy est mon corps; il ajoûte, *Que ceux qui veulent extenuer ce terme de Corps, disant, que ce n'est pas la vraye chair de Christ que nous célebrons au Sacrement ni son vray sang, écoutent ces paroles. Ils nous feignent je ne say quoy, comme s'il y avoit seulement dans le Sacrement une certaine vertu de la chair & du sang de Christ, en telle sorte que le Seigneur ayt menty, & que ce ne soit pas la vraye chair & le vray sang.... Quand il a rompu & donné le pain à ses disciples; il n'a pas dit, Cecy est, ou il y a dans ce mystere une certaine vertu ou une figure de mon corps, mais il a dit, Cecy est mon corps.* Et un peu aprés; *Ie m'estonne de ce que maintenant quelques-uns veulent dire que ce n'est pas la verité de la chair ou du sang de Christ en la chose mesme, mais en Sacrement, une certaine efficace de la chair, non la chair, une vertu du sang, & non le sang, une figure, & non la verité, une ombre, & non le corps.* Voilà donc le vray sujet de la dispute contre Paschа-

se, & non cette pretenduë erreur des Stercoraniſtes, toute oppoſée à celle des Sacramentaires, qui n'eſt qu'un phantôme de l'invention de Duperron, de qui l'Auteur a emprunté non ſeulement ce qu'il dit icy, mais preſque toute la matiere de ſes deux Traitez. Chap. II.

Bertram, l'un des adverſaires de Paſchaſe, témoigne la meſme choſe touchant les conteſtations de ſon ſiecle. Car il dit d'abord au Roy Charles le Chauve, *Qu'il n'y a rien de plus digne de ſa prudence royale, que d'avoir les ſentimens Catholiques ſur les ſacrez myſteres, & de ne pouvoir pas ſouffrir que ſes ſujets ſoient dans des creances differentes touchant le corps de Chriſt, où nous ſavons qu'eſt l'abregé de la redemption Chreſtienne. Car pendant que quelques-uns des fideles diſent que le myſtere du corps & du ſang de Chriſt ſe fait ſans aucune figure, ſans aucun voyle, par une nuë manifeſtation de la verité, & que les autres, au contraire ſoûtiennent que cela ſe fait ſous la figure du myſtere, & que ce qui paroiſt à nos ſens corporel, eſt autre que ce que la foy contemple, on reconnoiſt bien qu'il y a une grande diverſité entre eux. Et quoy que l'Apoſtre écrive aux fideles qu'ils doivent avoir un meſme ſentiment & un meſme langage, ſans qu'il paroiſſe de Schiſme entre eux, il n'eſt pas poſſible que ceux qui ont de differentes créances ſur le myſtere du corps, ne ſoient diviſez par un grand Schiſme.* Et un peu aprés, il établit deux queſtions ſur leſquelles le Roy demandoit d'eſtre éclaircy, l'une, *ſi le corps & le ſang de Chriſt que la bouche des fideles reçoit, ſe fait en myſtere ou en verité*; & l'autre, *ſi c'eſt le meſme corps qui eſt né de la Vierge, qui a ſouffert, qui eſt mort, reſuſcité, & monté au Ciel.* En un mot, il s'agiſſoit de la réalité comme il s'en agit aujourd'huy, & quoy qu'ils demeuraſſent exterieurement dans une meſme communion, ſi eſt-

Chap. II. ce qu'il y avoit une division veritable entre eux, dont Paschase avec ses fantaisies, avoit esté le premier Auteur. Or aprés cela, que direz-vous de l'illusion des Stercoranistes qui avoient *une erreur toute opposée à celle des Sacramentaires ?* Ne faut-il pas avoüer que l'Auteur s'engage bien legerement, & qu'i croit un peu trop aux songes de son Duperron ? Aussi a-t-il voulu éviter de retomber sur cette question. Car luy ayant representé dans ma Réponse, que cette difference qu'il mettoit entre les Stercoranistes, & ceux qu'il appelle Sacramentaires, estoit nulle, il a payé de silence me laissant en droit de conclure, que Raban, le plus grand homme, & le plus éclairé du neuviesme siecle, au témoignage mesme des siens, a resisté fortement aux innovations de Paschase.

A Raban il faut joindre Heribald Evesque d'Auxerre, l'un des Peres du Concile de Tours, comme je l'ay déja remarqué, à qui Hincmar Archevesque de Reims, & Loup Abbé de Ferrieres, ses contemporains, ont donné des loüanges publiques, & qui aprés sa mort, receut de son Eglise le titre de Saint, en l'inscription de son sepulchre, que Monsieur Aubertin rapporte en ces termes, *Cy gist le corps de saint Heribald.* L'Auteur ne desavouë pas qu'il n'ait esté adversaire de Paschase, avec Raban, & en effet, l'anonyme dont j'ay déja parlé deux fois, & Thomas Valdensis dans ses disputes contre Wiclef, le marquent formellement. Et il ne sert à rien de dire qu'il a esté Stercoraniste, également contraire à nostre doctrine, & à celle des Catholiques Romains, puis que j'ay fait voir, que ceux qu'on a depuis appellez Stercoranistes, par opprobre, soûtenoient que l'Eucharistie estoit du pain & du vin en substance, & le corps de Christ en mystere, par cela mesme qu'ils croyoient qu'elle se digére, & qu'une

partie passant en nostre substance, l'autre s'en alloit en excremens. Chap. II.

Ie mettray Amalarius pour le troisiesme de ceux qui ne se sont pas laissé surprendre aux nouveautez de Paschase. C'est le mesme dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent, qui bien qu'injurieusement traité par Flore Diacre de l'Eglise de Lyon, n'a pas laissé pourtant d'estre dans l'Eglise en grande reputation, comme Monsieur Aubertin l'a montré, ayant en mesme temps produit un assez grand nombre de passages tirez de ses livres pour justifier la conformité de sa créance avec la nostre. L'Auteur nous dit dans son premier Traité, *que s'il n'avoit rien écrit de l'Eucharistie que ce qui s'en trouve dans les livres des Offices Ecclesiastiques, il n'y auroit pas eu lieu de luy reprocher une erreur, ni de le faire adversaire de Paschase.* Mais puis qu'à son sens, reprocher une erreur à un homme, est l'accuser de n'avoir pas crû la presence réelle, & la Transsubstanciation, il me semble qu'il a sujet d'en reprocher une à Amalarius qui parle de cette sorte dans la Preface de ses livres, *Les choses qui se font en la célebration de la Messe, se font en Sacrement* (c'est à dire en representation) *de la Passion du Seigneur, comme luy-mesme nous l'a commandé, disant, toutes les fois que vous ferez cecy, vous le ferez en commemoration de moy. C'est pourquoy le Prestre qui immole le pain, le vin, & l'eau, le fait, comme Sacrement de Christ* (c'est à dire qu'il represente Iesus-Christ, ou qu'il tient sa place) *Le pain, le vin, & l'eau en Sacrement de la chair de Christ & de son sang. Les Sacremens doivent avoir quelque ressemblance des choses dont ils sont Sacremens. Que le Prestre donc soit semblable à Christ, comme le pain, & la liqueur sont semblables au corps de Christ.* Il paroist Page 79.

Chap. II. évidemment qu'il veut que l'action Eucharistique soit une representation mysterieuse où le Prestre tienne la place de Christ, & le pain, le vin & l'eau la place de son corps & de son sang, & qu'il y ait une relation de ressemblance entre ces choses, & celles dont elles sont Sacremens, ce qui exclud cette réelle identité que Paschase avoit inventée. Amalarius s'en explique formellement au livre 3. chap. 25. *Sacerdos inclinat se & hoc quod vice Christi immolatum est, Deo Patri commendat; Le Prestre s'encline, & recommande à Dieu le Pere ce qui est immolé en la place de Christ;* Ce qui suppose necessairement, que ce qui est offert n'est pas Iesus-Christ réellement, puis qu'il en tient la place; ne se pouvant pas dire, sans extravagance, qu'une personne, ou une chose soit en la place de soy-mesme. Et puis que c'est sur le sujet de ce mesme Amalarius, que l'Auteur a voulu critiquer M. Blondel, & l'accuser d'estre tombé dans une contradiction visible, il ne trouvera pas mauvais si je l'avertis, qu'il est tombé luy-mesme dans une contrarieté aussi réelle & aussi manifeste, que celle qu'il impute à Monsieur Blondel est imaginaire. Car il nous dit, d'un costé, *que si Amalarius n'avoit rien écrit de l'Eucharistie que ce qui s'en trouve dans les livres des Offices Ecclesiastiques, il n'y auroit pas eu lieu de luy reprocher une erreur, ni de le faire adversaire de Paschase.* Et de l'autre, il nous declare, *qu'il semble qu'il n'y ait pas lieu de nier qu'il n'ayt soûtenu quelque erreur touchant l'Eucharistie, parce que l'Eglise de Lyon l'accuse d'avoir voulu empoisonner la France par des livres pleins d'erreurs & d'opinions fantastiques, & qu'un manuscrit de Flore écrit exprés contre cét Amalarius, luy reproche d'avoir avancé des erreurs*

Premier traité, page 79. & 80.

contre

contre l'Eucharistie qui avoient esté condamnées par un Synode tenu à Cressy. Or le manuscrit de Flore met expressément entre les erreurs d'Amalarius celle-cy, d'avoir écrit ; Que le corps de Christ estoit *triforme & tripertitum, qu'il y a trois corps de Christ, le premier qu'il a pris luy-mesme, le second en nous qui marchons sur la terre ; le troisiesme en ceux qui sont ensevelis. Que c'est pour cela qu'il faut faire trois parties de l'Hostie, l'une qui est mise au calice pour Christ, l'autre en la patene pour les vivans, l'autre en l'Autel pour les morts.* Et cela se trouve en effet presque en mesmes termes au livre 3. des Off. Eccles. chap. 35. Qu'il luy plaise donc de nous éclaircir comment il entend, qu'Amalarius soit innocent à en juger par ses livres des Offices, & que neantmoins il soit coupable par les accusations de Flore, dont une partie est fondée sur ces mesmes livres des Offices. Car de nous dire qu'Amalarius est innocent à l'égard de cette accusation-cy, mais qu'il est coupable à l'égard des autres que Flore ajoûte, je ne say si cette distinction ne passeroit pas pour une échapatoire, apres avoir avancé fort generalement, qu'Amalarius est coupable, parce qu'un manuscrit de Flore luy reproche d'avoir enseigné des erreurs contre l'Eucharistie. Ie ne say mesme si l'Auteur voudroit décharger Amalarius de blâme à cét égard, puis que ce seroit choquer Paschase, pour qui, d'ailleurs, il a tant de respect & d'amour. Car voicy ce qu'il écrit sur ce sujet a Frudegard. *Ad ultimum quaso ne sequaris ineptias de tripartito Christi corpore.* Ce sont des sottises qu'il faut fuïr, au sens de Paschase ; quelle apparence que l'Auteur les vouluſt adopter pour des doctrines Catholiques ? Chap. II.

Apres Raban, Heribald, & Amalarius, suit Va-

Chap. II. lafridus Strabo, que Monsieur Aubertin avoit mis, avec beaucoup de raison, au nombre de ceux qui n'ont pas suivy Paschase; premierement, parce qu'il donne des loüanges à Raban, l'appelant, avec beaucoup de respect, son Pere & son Maistre, ce qu'il n'auroit pas fait s'il eust esté Sectateur d'un homme que Raban avoit formellement refuté, sur tout s'agissant d'une matiere qui oblige, dit l'Auteur, ceux qui ont des sentimens contraires, à s'entre-regarder les uns les autres, comme des impies & des sacrileges. Secondement, parce qu'il dit des choses qui marquent expressément que le Sacrement est de vray pain, & de vray vin: comme ce qu'il nous enseigne [a] *que Iesus-Christ a donné à ses disciples les Sacremens de son corps & de son sang, en la substance du pain & du vin, leur ayant enseigné de les celebrer en memoire de sa tres-sainte Passion. Qu'il n'y avoit rien de plus propre que ces especes, pour signifier l'unité du chef & des membres. Car comme le pain est de plusieurs grains, & est reduit en un seul corps par le ciment de l'eau, & comme le vin est épreint de plusieurs grappes, de mesme le corps de Christ se fait de l'union de la multitude des Saints.* Et ce qu'il dit un peu aprés, *Que Iesus-Christ nous a choisi un sacrifice convenable pour le mystere de son corps & de son sang, en ce que Melchisedec ayant offert du pain & du vin, il a donné à ses fideles les mesmes especes de sacrifice.* Et encore, [b] *Que comme pour ce nombre infiny d'ordonnances legales, Iesus-Christ nous a donné la parole de son Evangile, de mesme pour cette grande diversité de sacrifices les fideles se doivent contenter de la simple oblation du pain & du vin.* Or l'Auteur ayant retranché Valafridus du nombre de ceux qui n'ont pas suivy Paschase, il se fasche que je

a *Lib. de reb. Eccles. cap.* 16.

b *Cap.* 18.

l'aye rétably. Sur le premier de ſes paſſages qui porte que Ieſus-Chriſt a donné ſon Sacrement en la ſubſtance du pain & du vin, & que ces eſpeces ſont propres pour ſignifier ſon union avec l'Egliſe. Il nous dit, *qu'il ne ſera pas difficile par cette maniere de raiſonner, de trouver bien des adverſaires à Paſchaſe, puis qu'il n'y a point de Catholique qui ne diſe que Ieſus-Chriſt donna à ſes diſciples le Sacrement de ſon corps & de ſon ſang en la ſubſtance, ou dans la matiere du pain & du vin, c'eſt à dire, qu'il choiſit le pain & le vin pour en faire la matiere de ſon Sacrement.* Et là-deſſus il nous allegue quelques paſſages de ſes Catholiques. Mais, premierement, ce *C'eſt à dire*, eſt une gloſe qui détruit le texte. Car, à parler raiſonnablement, on ne dira jamais, *donner le Sacrement en la ſubſtance du pain & du vin*, pour dire, prendre du pain & du vin pour le tranſſubſtancier au corps & au ſang de Ieſus-Chriſt. On ne donne point un Sacrement en la ſubſtance d'une choſe lors que cette ſubſtance eſt détruite pour établir le Sacrement, & le bon ſens ne ſouffre pas de parler ainſi. Les exemples qu'il nous allegue ne contiennent rien de ſemblable. De plus, l'Auteur ſe ſouviendra de ce qu'il nous diſoit luy-meſme dans ſa ſeconde Partie, qu'il y a un langage de contrainte, & un langage naturel. Valafridus a parlé naturellement. Mais ces gens dont il nous allegue les témoignages, & tous ces Catholiques dont il nous parle, ſont forcez d'adopter les expreſſions des Peres, pour ne paroiſtre pas leur eſtre contraires. C'eſt l'intereſt qui les oblige de s'exprimer de la ſorte. Si Hincmar a eſté Paſchaſiſte, il a crû qu'il falloit s'accommoder au langage de S. Auguſtin, dont il emprunte les paroles. Eugene quatrieſme a crû qu'il devoit for-

Ch. II.

Refut. page 311.

Chap. V. mer les siennes sur celles de S. Cyprien. Et pour Leon, il ne dit rien qui approche de l'expression de Valafridus. Il y eust eu plus d'apparence à nous alleguer le passage de Paschase que j'ay rapporté cy-dessus. *David a chanté que le pain confirme le cœur de l'homme, & que le vin le réjoüit, d'une joye sans doute spirituelle. C'est pourquoy le mystere de nostre salut est celebré dans cette mesme substance, parce que Christ est un pain qui est descendu du Ciel, & un vin qui réjoüit le cœur des croyans.* Mais je luy eusse répondu, qu'il ne faut pas faire un mesme jugement de Valafridus & de Paschase. L'un estoit sincere, & parloit selon ses veritables sentimens : mais l'autre estoit un artificieux, qui vouloit cacher ses nouveautez, en s'accommodant aux expressions ordinaires, & il est certain que si Paschase n'avoit rien dit du Sacrement que cela, il n'y a personne au monde qui creust qu'il eust esté Transsubstanciateur, ou pour mieux dire, qui ne creust qu'il estoit ennemy de la Transsubstanciation. Car à moins que de forcer le sens naturel des termes, on ne peut dire que le mystere est celebré dans la substance du pain & du vin, si cette substance perit au moment de la consecration ; & aprés tout, l'expression de Valafridus qui porte que Iesus-Christ donna à ses disciples le Sacrement dans la substance du pain & du vin, est plus forte que tout cela.

Ce que l'Auteur allegue de luy, *Que les mysteres sont veritablement le corps & le sang du Seigneur*, avoit esté suffisamment éclaircy par Monsieur Aubertin, pour ne nous estre plus mis en avant, sans refuter ses réponses. Le terme de *veritablement*, n'est pas opposé à *figurément*, ou *sacramentalement* ; car il y auroit de la contradiction, puis qu'il parle des

Mysteres; mais il est opposé à *faussement*, *vainement*, *inefficacement*, & Valafridus ne veut dire autre chose, sinon que les mysteres sont en vertu, & en efficace le corps du Seigneur, & le communiquent à ceux qui en usent bien. Il ne faut que lire le titre du Chapitre, qui porte, *De virtute Sacramentorum*, pour reconnoistre que son sens est, que le Sacrement estant en substance du pain comme il a dit cy-dessus, est en vertu le corps & le sang du Seigneur. Chap. II.

Monsieur Aubertin ayant mis Flore au rang des Auteurs du neuviesme siecle, qui n'ont point esté imbus de la doctrine de Paschase, & ayant, pour cét effet, produit beaucoup de passages tirez de son exposition, l'Auteur a pretendu le retrancher du nombre des autres par la force de ces paroles, *Oblatio quamvis de simplicibus terræ frugibus sumpta divinæ benedictionis ineffabili potentia efficitur fidelibus corpus & sanguis Christi*, ce qu'ayant traduit de cette sorte, *L'oblation, quoy que prise des simples fruits de la terre est faite pour les fideles le corps & le sang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine*, je l'avois, premierement, averty, qu'il faloit traduire le mot *de fidelibus*, non *pour les fideles*, mais *aux fideles*; & cela n'est pas tout à fait indifferent: car cette premiere version semble marquer simplement la naturelle destination de l'Eucharistie pour les fideles, sans autre chose; mais la seconde, qui est la veritable, emporte beaucoup plus, savoir, que l'Eucharistie est faite le corps & le sang de Christ aux fideles, par opposition aux autres, à qui le pain & le vin ne sont pas ce corps & ce sang, parce qu'ils n'ont pas la foy. Or il paroît que c'est le vray sens de Flore, non seulement par la force de son

Chap. II. expreſſion, mais auſſi parce qu'il ajoûte incontinent aprés ; *Ce corps & ce ſang ne ſe recueille point dans les epys ou dans les ſarmens. La nature ne nous le donne point, mais c'eſt la conſecration qui nous le fait myſtique. Chriſt eſt mangé lors que la creature du pain & du vin eſt faite le Sacrement de ſa chair & de ſon ſang. Il eſt mangé par parties en Sacrement, & il demeure tout entier au Ciel, & tout entir dans ton cœur.* Son ſens eſt, que l'Euchariſtie eſt naturellement du pain & du vin, que par la conſecration elle eſt faite le corps & le ſang myſtique de Ieſus-Chriſt, c'eſt à dire, le Sacrement de ſa chair & de ſon ſang, que ce Sacrement eſtant diſtribué aux Communians, Ieſus-Chriſt eſt mangé par parties en ſon ſigne qui le repreſente, qu'à l'égard de luy-meſme en ſa propre nature, il demeure tout entier au Ciel, mais qu'en qualité d'objet ſalutaire, il eſt reçeû par la foy, & habite tout entier dans le cœur de ſes fideles. En effet, Ieſus-Chriſt doit eſtre conſideré à trois égards, ou ſubſtanciellement en ſa propre chair, ou relativement en ſon ſigne, ou objectivement comme la cauſe de noſtre ſalut. Au premier égard, il eſt au Ciel, au ſecond, il eſt rompu, diſtribué par parties, & mangé de la bouche du corps, parce qu'il s'impute tout ce qui arrive à ſon ſigne dans l'uſage Euchariſtique ; mais au troiſieſme, il eſt receû par la foy, & demeure tout entier dans le cœur de chaque fidele. Et c'eſt à ce dernier égard que Flore dit, que l'oblation eſt faite *aux fidels* le corps & le ſang de Chriſt, c'eſt à dire, objectivement & myſtiquement. Ce qu'il explique en ſuite, quand il ajoûte, *Totum ergo quod in hac oblatione Dominici corporis & ſanguinis agitur myſterium eſt. Aliud enim videtur, aliud intelligitur, quod videtur ſpeciem habet corpo-*

ralem, quod intelligitur fructum habet spiritualem. Chap. II.
Tout ce qui se fait en l'oblation du corps & du sang du Seigneur, est un mystere. Nous y voyons une chose & nous en entendons une autre : ce qu'on voit a une espece corporelle, ce qu'on entend a un fruit spirituel. C'est donc à l'égard de l'intelligence mystique, & de son fruit spirituel, que l'oblation est faite *aux fideles* le corps & le sang du Seigneur.

Mais l'Auteur tâche d'obscurcir le sens de Flore, Page 315. & 316.
en prenant le terme de *fideles* par opposition aux *Cathecumenes*, qui n'estoient pas admis à la communion, & en nous disant, *que le pain ne peut estre fait le corps de Iesus-Christ qu'en cessant d'estre pain, ce qu'on appelle Transsubstanciation*, & que cete vertu ineffable à laquelle Flore rapporte cét effet, marque *une operation réelle & veritable, & non un simple changement de signification, & de figure pour lequel*, dit-il, *il n'est besoin d'aucune vertu, & beaucoup moins d'une vertu ineffable.* Tout cela n'est que fuite. Car il est évident que Flore prend le terme de fideles dans sa signification ordinaire, par opposition aux méchans & aux hypocrites, qui prennent la communion indignement, & non par opposition aux Cathecumenes, ausquels il ne paroît point par toute la suite de son discours, qu'il ayt eu aucun egard. Il y a de l'apparence que cette distinction des Cathecumenes & des fideles n'estoit pas fort en usage dans le neuvieſme siecle, & Flore meſme nous en parle comme d'une choſe ancienne & qui n'eſtoit plus de la pratique de son temps. *Les Canons*, dit-il sur la fin de son exposition, *nous parlent de la Messe des Cathecumenes, lors qu'aprés la lecture de l'Evangile, on commence à celebrer les saints Mysteres ausquels personne ne peut assister qu'il ne soit baptisé. Car alors,*

Chap. II. *au cry du Diacre, les Cathecumenes estoient envoyez ou mis dehors, Et ainsi la Messe des Cathecumenes se faisoit avant l'action des Sacremens.* Il paroist bien que l'Auteur a tiré sa distinction, non de la lecture de Flore, mais de la preöccuparion de son esprit. C'est à ce mesme principe, qu'il faut rapporter ce qu'il ajoûte, *que le pain ne peut estre fait le corps de Christ sans cesser d'estre pain.* S'il eust consulté les Peres, Theodoret luy eust dit, [a] *Que les symboles mystiques sont honorez du nom de corps & de sang de Christ, non par le changement de la nature, mais par l'addition de la grace à la nature.* L'Auteur du Livre des Sacremens dans Saint Ambroise, luy eust répondu, [b] *Sunt quæ erant, & in aliud commutantur.* Il luy eust enseigné qu'il faut établir cette proposition comme veritable, *Ce qui est pain est le corps de Christ.* Saint Ephrem luy eust declaré, [c] *Que le corps de Christ que les fideles reçoivent, ne quitte point la substance sensible.* Saint Cyprien luy eust témoigné, [d] *Que Jesus-Christ a offert du pain & du vin, savoir, son corps & son sang.* Et le troisiesme Concile de Carthage luy eust appris, [e] *Que l'on n'offre au service sacré que le corps & le sang du Seigneur, c'est à dire, du pain & du vin mesté d'eau.* Il n'est pas mieux fondé en ce qu'il conclut, *que pour un changement de figure & de signe il n'est pas besoin d'une vertu ineffable.* Car pour établir un signe efficace qui nous communique la chair & le sang du Sauveur dans toute l'étenduë de leur vertu, il ne faut pas moins que la benediction toute puissante du Pere celeste. Saint Paul ne croyoit pas qu'il se fist aucun changement réel en la voix des Predicateurs, & toutefois il appelle leur parole *la puissance de Dieu en salut à tout croyant.* Et les Saints Peres ne laissent pas de faire intervenir sur l'eau du

a *Dial. 1.*

b *Lib. 4. cap. 4.*

c *Apud Phot. Biblior. cod. 229.*

d *Ep. 63.*

e *Conc. Cart. 3. Can. 40. alia. 24.*

Bapteſme la puiſſance infinie du S. Eſprit, encore qu'ils ne creuſſent pas qu'il s'y fiſt aucun changement de ſubſtance. C'eſt une choſe étrange que le prejugé. Il eſt ſi fort dans l'eſprit de l'Auteur qu'il ne luy ſemble pas que la vertu de l'Eſprit Divin ſoit bonne à rien, ſi elle ne tranſſubſtancie tout. C'eſt ce qui luy a fait commettre, dans ſes traductions [f] de l'Office du S. Sacrement, une infidelité qui d'elle-meſme eſt fort reprochable, mais qui, d'ailleurs, eſtablit une doctrine abſurde & inſoûtenable. Car S. Cyrille de Ieruſalem ayant dit, *Omnino quod attigerit Spiritus ſanctus, hoc ſanctificatur & tranſmutatur*, *Tout ce qui reçoit l'impreſſion du Saint Eſprit eſt ſanctifié & changé*; il traduit ces paroles en cette ſorte, *Tout ce qui reçoit l'impreſſion de l'Eſprit ſaint eſt ſanctifié & changé en une autre ſubſtance*; ce qu'il écrit en gros caracteres, afin qu'on ne manque pas d'y faire une particuliere attention. En verité, ce ſont des excés de zele, qui ne luy ſeront contez pour rien!

[f] Off. 8. Leçon 5.

Chap. II.

Si l'Auteur n'a pas reüſſi à nous oſter Flore, j'eſtime qu'il n'eſt pas mieux fondé à ſe vouloir approprier Loup Abbé de Ferrieres. Il eſt vray qu'en tout ce qui nous reſte de luy, je ne penſe pas qu'il y ait rien où il ſe ſoit formellement expliqué ſur le ſujet de l'Euchariſtie. Mais cela n'empeſche pas que les conjectures qu'on peut tirer d'ailleurs, ne ſoient aſſez conſiderables, pour ne le ſeparer pas du nombre de ceux qui n'ont pas ſuivy les innovations de Paſchaſe. Monſieur Aubertin en a rapporté deux; la premiere tirée d'une de ſes lettres, où il eſtablit l'humanité de Ieſus-Chriſt au Ciel, & ne nous laiſſe en terre que la preſence de ſa Divinité, ce qui ne s'ajuſte pas trop bien avec la preſence réelle. L'autre eſt, qu'il a écrit à Heribald Eveſque d'Auxerre, l'un des adverſaires

Chap. II. de Paschase, avec beaucoup d'honneur. I'en puis encores ajoûter deux autres, savoir, Qu'il a esté disciple de Raban, à qui il écrit en des termes pleins de reconnoissance de ce qu'il avoit pris soin de l'enseigner, & se recommandant à ses prieres, il le felicite de ce qu'ayant quitté les affaires, il s'estoit donné entierement à la Religion, & à l'étude des choses divines; ce qui conclut fort vray-semblablement, qu'il n'estoit pas d'un autre sentiment que luy sur le sujet de l'Eucharistie. Et de plus, dans une de ses lettres à Bertram, il fait voir qu'il entretenoit avec luy un commerce assez particulier. Neantmoins nous ne donnons pas cela pour des demonstrations inconteſtables, que si l'Auteur nous faisoit voir quelque passage de Loup qui marquast qu'il a creû la presence réelle, nous ne cedassions à son évidence. Mais c'est ce qu'il ne sauroit faire, & les conjectures demeurent pour nous. Car de nous dire, que Hincmar, qui a esté Sectateur de Paschase, a de mesme loüé Heribald, c'est un exemple que je ne puis recevoir, aprés ce que Monsieur le President Mauguin nous a dit de cét homme, & aprés la description que nous en a fait le sieur de la Motte, dans son [a] Apologie pour les Saints Peres défenseurs de la grace, comme d'un insolent, d'un ignorant, d'un fourbe, d'un scandaleux, d'un malicieux, d'un resveur, d'un calomniateur, d'un vain, d'un insupportable, & tels autres beaux titres de cette force, qu'il luy donne. Iugez si c'est un homme qu'il nous faille produire en exemple, pour tirer consequence de luy à Loup Abbé de Ferrieres en qui l'on ne découvre rien qui ne fust fort sincere & fort honneste.

[a] Livre 5. point 3. Chap. 6.

I'avouë que quand on voit un homme qui donne des loüanges à un Auteur, on ne peut pas absolu-

ment conclure qu'il ayt embrassé tous ses sentimens. Chap. II.
Mais il est certain aussi que lors qu'un homme comme Loup Abbé de Ferrieres, agit comme il a fait avec Raban, Heribald, & Bertram, adversaires declarez de Paschase, sur un sujet aussi important, que celuy de la presence réelle, où l'Auteur veut qu'on s'entre-regarde comme des impies & des sacrileges, c'est une marque évidente que l'Eglise ne considere pas ces gens-là sous le titre d'heretiques, & par consequent, que l'opinion contraire à la leur, n'est pas la foy generale & perpetuelle de tout le Monde. Et pour aneantir d'un seul coup toutes les pretentions de l'Auteur touchant ces créances distinctes de la presence ou de l'absence réelle, & la necessité de ces soûlevemens generaux qu'il s'imagine, en cas que l'une ou l'autre de ces deux opinions fust venuë troubler la foy publique, il ne faut que lire les lettres de Loup. Car il est vray que d'un costé il écrit à Raban, à Heribald, & à Bertram, dans tous les termes d'amitié, de communion, de respect, & d'estime que l'on sauroit desirer; & que de l'autre, il en fait autant à Hincmar, & à Ratbert, que je crois estre le mesme Paschase Ratbert dont nous disputons; ce qui fait bien voir que la politique échauffée de l'Auteur n'avoit point de lieu dans le neuvieſme siecle. Et en effet, quoy que nous ayions veu cy-dessus, par les témoignages de Bertram, de Paschase, de Raban, & de l'Auteur anonyme, qu'il y eut une actuelle & veritable opposition de sentimens dans l'Eglise sur le sujet de la presence réelle, que Paschase vouloit introduire; si est-ce que nous ne voyons pas qu'il y ait eu ni Conciles assemblez pour decider ce grand different; ni anatémes prononcez de part ou d'autre, ni rupture de communion,

Chap. II. parce qu'on se gouverne autrement dans le Monde que l'Auteur ne le conçoit dans son cabinet.

Ie viens à Chrestien Drutmar, sur lequel, l'Auteur fait beaucoup de bruit avec bien peu de raison. D'abord il me reprend d'avoir traduit infidelement ses paroles; car il y a, dit-il, dans le Latin, *Vt memores illius facti semper hoc in figura facerent quæ pro ijs acturus erat non obliviscerentur*, & j'ay tourné, *afin que conservant le souvenir de cette action, ils fissent toûjours en figure ce qu'il devoit accomplir pour eux.* Il veut que le lieu de Drutmar soit corrompu, & que cette corruption m'ait obligé d'en éclipser ces paroles, *non obliviscerentur.* Mais cette critique est injuste & frivole en tous ses chefs. Car pour la corruption du lieu, elle est nulle. [a] Sixte de Sienne le rapporte en ces terres, *Vt memores illius facti semper hoc in figuram facerent quod pro eis acturus erat, & hujus caritatis non obliviscerentur.* De plus, c'est ainsi qu'il est imprimé en l'edition de 1530. [b] Et l'Auteur mesme dans l'Office du S. Sacrement nous l'a donné de cette sorte, *Vt memores illius facti semper hoc in figura facerent quod pro eis acturus erat & hujus caritatis non obliviscerentur*, en quoy il n'y a rien de defectueux. Que si je n'ay pas mis dans mon allegation ces paroles, *& hujus caritatis non obliviscerentur*, c'est parce qu'elles ne font rien à nostre dispute, & que je les pouvois laisser visiblement, sans faire tort à aucuns des partis. Mais cela n'empesche pas que ma traduction ne soit juste & fidele. Il paroît bien que l'Auteur trouve rarement les occasions de nous censurer, puis qu'il en embrasse de si legeres.

Page 518. 319. &c.

a *Bibl. lib. 6. annot.* 112.

b *Off.* 35. *leçon* 9.

Il faut donc produire le passage de Drutmar dans toute son étenduë, & le délivrer des contestations

de Sixte, de Duperron, & de l'Auteur. Drutmar estoit un Moine Benedictin Prestre de l'Abbaye de Corbie qui vivoit au neuvieſme ſiecle, apres l'an 845. & vers l'an 866; comme il paroît de ce qu'il dit de la converſion des Bulgares au Chriſtianiſme. Chap. II. *Drutm. Can. 60. in Matth. 24. 14.*

* L'Auteur dans ſa table Chronologique qui eſt au bout de ſon Office du S. Sacrement, luy donne cette loüange, d'avoir eſté *fort ſavant, & fort éclairé dans l'explication des Ecritures.* Il ajoûte, *qu'il compoſa, à la priere des Religieux de l'Abbaye d'Eſtaples, un Commentaire ſur S. Matthieu.* Or c'eſt dans ce Commentaire, ſur le Chapitre 26. qu'il écrit ces paroles. *Ieſus-Chriſt prit le pain.) Parce que le pain fortifie le cœur de l'homme, & qu'il ſoûtient mieux nos corps, que ne fait tout autre aliment, il y eſtablit le Sacrement de ſon amour. Mais cette proprieté doit eſtre beaucoup plûtoſt attribuée à ce pain ſpirituel qui fortifie parfaitement tous les hommes, & toutes les creatures, puiſque c'eſt en luy que nous ſubſiſtons, & que nous avons le mouvement & la vie. Il le bénit.) Il bénit premierement, parce que, comme homme, il a bény en ſa perſonne tout le genre humain, & en ſuite, il a fait connoiſtre que la benediction & la puiſſance de la nature divine & immortelle, eſtoit veritablement dans cette nature qu'il avoit priſe de la ſainte Vierge. Il le rompit.) Il rompit le pain qui eſt luy-meſme, parce que s'expoſant volontairement à la mort, il rompit & briſa l'habitation de ſon ame, afin de nous raſſaſier, ſelon ce qu'il dit luy meſme, j'ay la puiſſance de laiſſer ma vie, & la puiſſance de la reprendre. Et il le donna à ſes diſciples en leur diſant, prenez, mangez, Cecy eſt mon corps.) Il donna à ſes diſciples le Sacrement de ſon corps pour la remiſſion de leurs pechez, &*

* Zonare la met en l'an 845. les Annales Bertinien. & de Mes en l'an 866. & 868.

Chap. II. *pour conſerver en eux la charité, afin que ne perdant jamais le ſouvenir de cette action, ils fiſſent toûjours en figure, ce qu'il s'en alloit faire pour eux, & qu'ils n'oubliaſſent jamais ce témoignage de ſon amour, Cecy eſt mon corps.) C'eſt à dire en Sacrement. Puis ayant pris le Calice, il rendit graces, & le preſenta à ſes diſciples.) Comme entre toutes les choſes qui ſervent à entretenir la vie, le pain & le vin ſont celles qui fortifient, & qui ſoûtiennent davantage la foibleſſe de noſtre nature, c'eſt avec grande raiſon que le Seigneur a voulu établir dans ces deux choſes le myſtere de noſtre Sacrement. Car le vin réjouyt le cœur, & augmente le ſang. C'eſt pourquoy il eſt tres-propre pour figurer le ſang de Chriſt, parce que tout ce qui nous vient de ſa part nous apporte une veritable joye, & augmente tout ce qu'il y a de bien en nous. Enfin, comme une perſonne qui entreprend quelque grand voyage laiſſe quelquefois à ceux qui l'ayment quelque marque particuliere de ſon amour, à conditiõ qu'ils auront ſoin de la regarder tous les jours, afin de ſe ſouvenir toûjours de luy: De meſme, Dieu en changeant ſpirituellement le pain en ſon corps, & le vin en ſon ſang, nous ordonna de celebrer ce myſtere, afin que ces deux choſes nous fiſſent eternellement ſouvenir de ce qu'il a fait pour nous, de ſon corps & de ſon ſang, & nous empeſchaſſent d'eſtre ingrats & méconnoiſſans pour un ſi grand & ſi tendre amour. Or parce qu'on a accoûtumé de meſler de l'eau dans le Sacrement de ſon ſang, cette eau repreſente le peuple pour lequel Ieſus-Chriſt a voulu mourir. Et l'eau n'eſt pas ſans le vin, ni le vin ſans l'eau, parce que comme il eſt mort pour nous, de meſme nous devons eſtre preſts de mourir pour luy, & pour nos freres, c'eſt à dire pour l'Egliſe, & c'eſt pourquoy il ſortit de ſon côté du ſang, & de l'eau.*

Il faut remarquer que ce passage est tiré d'un Commentaire où Drutmar rapporte premierement le texte de l'Evangile, & puis il donne sur le texte, son exposition, ce qui m'oblige à admirer l'Auteur qui nous dit *que ces paroles Cecy est mon corps. C'est à dire en Sacrement n'ont point de liaison avec les precedentes.* Il dormoit asseurément quand il faisoit cette reflexion ; car quelle liaison faut-il qu'ayent des expositions que l'on donne sur des textes autre que celle des textes mesmes ? Est-ce donc ce mesme homme qui accuse Monsieur Blondel de dire des sottises en passant ? Quand il n'auroit pas leu Drutmar, le bon sens luy devoit faire juger que ces mots, *Cecy est mon corps*, sont le texte de l'Evangile, & que ces autres, *C'est à dire en Sacrement*, sont l'explication que Drutmar y donne ? Mais il ajoûte que la sincerité m'obligeoit à ne rapporter pas ce passage, sans avertir qu'il est contesté. Ie répons qu'il n'y a rien qui m'obligeast à toucher dans mon écrit une difficulté, que Monsieur Aubertin a éclaircie suffisamment, & que l'Auteur n'a pas seulement marquée dans son premier Traité, & que la sincerité l'obligeoit bien plus à ne retrancher pas Drutmar, sans examiner les passages qu'on luy a produits, qu'elle ne m'obligeoit d'examiner des réponses dont on ne m'a point parlé. Chap. II.

Quoy qu'il en soit, voyons cette contestation, *Sixte de Sienne nous accuse d'avoir corrompu cét endroit de Drutmar, disant, qu'un exemplaire manuscrit qui s'en trouve dans la Bibliotheque des Cordeliers de Lyon, porte expressement ces paroles, hoc est Corpus meum.) hoc est in Sacramento verè subsistens*, au lieu que Secerius Luterien qui nous a donné Drutmar a retranché ces mots, *verè subsistens*. Refut. page 319. & 320.

Chap. II. Duperron, & quelques autres en disent autant aprés luy. Mais ce n'est qu'une échappatoire que Monsieur Aubertin a solidement refutée. Ses raisons sont, qu'il n'y a pas beaucoup de confiance à prendre en la parole de Sixte, qui s'est un peu trop expliqué sur la maniere dont il faut traitter les Peres, lors qu'ils nous sont favorables. Car voicy comme il parle dans sa lettre au Pape Pie V. *Vous avez commandé, & avez pris soin qu'on purgeast, & qu'on nétoyast tout ce qui est des Ecrivains Catholiques, & sur tout des anciens Peres, gâtez par les ordures, & infectez du venin de nos nouveaux heretiques.* Et pour faire voir que Sixte estoit accoûtumé à nous conteſter les passages les plus clairs, par des chicaneries de cette sorte; Monsieur Aubertin allegue à la marge l'exemple d'un fort beau passage de Ferus contre la puissance temporelle du Pape, que Sixte en effet tâche de nous ravir, en disant sur la foy de certains témoins qu'il ne nomme pas, que le Commentaire de Ferus sur S. Matthieu d'où ce passage a esté tiré, avoit esté corrompu par les heretiques, apres la mort de l'Auteur, un peu avant que d'estre imprimé. Et cependant, il est certain que ce Commentaire fut imprimé pour la premiere fois, l'an 1559. à Mayence, avec privilege de l'Empereur, c'est à dire dans une ville, & par un Imprimeur de la communion Romaine, & il n'y a pas la moindre apparence de soupçonner que nos gens y ayent aucune part. On pourroit ajoûter d'autres exemples des injustices de Sixte, [a] comme l'accusation qu'il fait contre nous, d'avoir fait imprimer un pernicieux livre d'Oecolampade, sous le titre de *Bertram, du corps & du sang du Seigneur.* Et cependant, tout le monde reconnoist aujourd'huy, que c'est un veritable ouvrage de

[a] *Sixt. Senen. præfat. in Bibl.*

de Bertram. Mais Sixte ne se pouvant défaire de son évidence par les bonnes voyes, n'a point fait de difficulté de l'imputer faussement à Oecolampade. Quelle raison donc avons-nous de croire, sur la bonne foy d'un tel homme, le pretendu manuscrit des Cordeliers de Lyon ? Mais, dit l'Auteur, il est permis à tout le monde d'aller voir, & de consulter ce manuscrit. S'il est ainsi, je m'étonne que depuis Sixte, il ne se soit trouvé personne qui nous dise l'avoir veu. Ie m'étonne que le Cardinal du Perron n'ayt voulu affermir la foy de Sixte, en y ajoûtant son propre témoignage. Ie m'étonne que quand on a fait imprimer Drutmar, long-temps depuis l'avertissement de Sixte, l'ayant mis dãs la Biblioteque des Peres imprimée à Cologne l'an 1618. on n'ayt rien changé de l'édition de Secerius, & que l'on se soit contenté de mettre à la marge la remarque de Sixte sur son pretendu manuscrit. Ie m'étonne que l'Auteur ayt entrepris de nous donner ce mesme passage selon la forme que Sixte luy a donnée, sans prendre soin de voir luy-mesme ce manuscrit, pour en estre plus assuré, & pour dégager la foy de Sixte, ne pouvant ignorer ce que Monsieur Aubertin en avoit écrit. Ie m'étonne, enfin, qu'y ayant eu prés de trois ans entre ma Réponse, & la publication de la Refutation, il n'ayt voulu nous donner sur ce sujet un éclaircissement plus solide, sans nous renvoyer encore à la conscience de Sixte de Sienne, puis qu'il en avoit & le temps & les moyens. Chap. II.

Mais, outre cela, Monsieur Aubertin dit une chose à laquelle il n'y a rien à repliquer. C'est que dés l'an 1514. avant que Luther eust paru, Iacques Vimpheling de Selestat avoit fait imprimer Drutmar à Strasbourg seize ans avant l'édi-

Chap. II. tion de Secerius, avec le Privilege de l'Empereur Maximilien, & les armes de Leon dixiéme, en la meſme forme que Secerius nous l'a donné, bien que ce fuſt ſur d'autres manuſcrits; ce qui juſtifie Secerius de la calomnie de Sixte, & fait voir en meſme temps la verité du paſſage comme nous l'alleguons. Car quelle apparence y a-t-il que des Catholiques Romains, vivant en repos ſous la communion du Pape, ayent falſifié un paſſage contre les propres intereſts de leur foy?

A ces deux raiſons de Monſieur Aubertin, on en peut ajoûter trois autres. L'une, que c'eſt ſe mocquer, que de dire, qu'un Lutherien ayt corrompu le paſſage de Drutmar, & qu'au lieu de ces mots, *in Sacramento verè ſubſiſtens*, il ayt mis ſeulement *in Sacramento*. Car qui ne ſait que les Lutheriés croyent la preſence réelle, & quelle apparence y a-t-il que celuy-cy euſt fait une dépravation tout expres pour trahir ſa propre cauſe? L'autre, que ces dépravations ſont ordinaires à ceux de la communion Romaine.

a *Bibl. Sel. l. 1. c. 12.* a Poſſevin declare nettement que les Expurgateurs, c'eſt à dire, les corrupteurs, doivent auſſi repurger les manuſcrits. b Vſſerius nous rapporte avoir veu un effet de cette hardieſſe aſſez ſurprenant, en l'Oraiſon *ad Sacerdotes* de Vulfin Eveſque de Schirburne en Angleterre, écrite en Latin, & en vieux Anglois-Saxon. Il y avoit ces termes : *Non ſit tamen hoc ſacrificium corpus ejus, in quo paſſus eſt pro nobis, nec ſanguis ejus quem pro nobis effudit, ſed ſpiritualiter corpus ejus efficitur, & ſanguis ſicut manna quod de cælo pluit & aqua quæ de petra fluxit.* Ce ſacrifice n'eſt pas pourtant le corps de Jeſus-Chriſt auquel il a ſouffert pour nous, ni ſon ſang qu'il a répandu, mais il eſt fait ſpirituellement ſon corps &

b *De Chriſt. Eccleſ. ſucceſ. & ſtat. c. 2.*

son sang, comme la manne qui tomba des Cieux, & l'eau qui coula de la pierre. Lesquelles paroles, dit Vsserius, *ont esté rayées d'un manuscrit qui a esté remis dans la Biblioteque du College de Cambrige par la main de quelque perfide, ce que j'ay veu moy-mesme.* De mesme, Sigebert en sa Cronique sur l'an 1051. ayant écrit en parlant de Bérenger, *Vnde contra eum & pro eo, multum à multis & verbis & scriptis disputatum est*, comme Mireus l'a trouvé dans l'Antographe mesme de Sigebert, & l'a ainsi publié dans l'édition qu'il a donnée de cét Auteur imprimée à Anvers l'an 1608. ce qui veut dire *que plusieurs écrivirent pour & contre Bérenger dans l'onziesme siecle* : on a, dans les autres éditions, comme en celle de Paris de l'an 1589. & en celle de Pistorius de l'an 1603. on a, dis-je éclipsé ces parole *Et pro eo*, parce qu'on ne veut pas que nous sachions que Bérenger fust soûtenu par beaucoup de grands hommes dans l'onziesme siecle. Et neantmoins, outre le manuscrit de Mireus, l'Auteur de la grande Chronique Belgique publié par Pistorius l'an 1607. écrit la mesme chose sur l'an 1049. en ajoutant, *hæc Sigebertus.* Les Auteurs de l'édition des œuvres de S. Augustin faite à Venise, ne disent-ils par ces paroles rapportées par Monsieur Aubertin, *Nous avons pris soin d'oster toutes les choses qui pourroient infecter l'esprit des fideles du venin des heretiques, & les détourner de la foy Catholique & Ortodoxe?* C'est la fidelité dont on use envers nous, pour l'éclaircissement de nos controverses, & apres cela, l'on nous crie, Les Peres, les Peres. Enfin il ne faut que lire avec un peu d'application tout le passage de Drutmar pour reconnoistre par la suite de ses pensées, que cette pretenduë correction de Sixte est du vin nouveau Chap. II.

Chap. II. dans un oüaire vieux, selon le proverbe de l'Evangile. Car, premierement, Drutmar explique symboliquement toutes les circonstances du S. Sacrement, rapportant chaque signe à ce qu'il signifie, *le pain qui fortifie le corps*, au pain spirituel, savoir, Iesus-Christ, qui fortifie toutes les creatures; *la benediction du pain*, à la benediction du genre humain en la nature humaine du Sauveur; *la rupture du pain*, à la rupture volontaire de sa mort. Secondement, il dit que Iesus-Christ donna à ses disciples, non son corps, il n'en parle pas; mais *le Sacrement de son corps*, ce qui est déja un acheminement à ce qu'il ajoûte en suite, *Cecy est mon Corps, C'est à dire, en Sacrement.* En troisiesme lieu, il nous donne la raison pourquoy Iesus-Christ a établi le *mystere de son Sacrement* dans le pain & dans le vin; parce que ce sont les alimens qui nous soûtiennent & nous fortifient le plus. Et pour s'expliquer tout à fait nettement il nous dit, que parce que le vin réjoüit le cœur, & fortifie le sang, il est fort raisonnablement employé *pour figurer le sang de Christ.* Il emprunte la comparaison d'un homme qui va en voyage, & qui laisse en partant un gage à ses amis. Il dit que Dieu change le pain en son corps, & le vin en son sang, *spirituellement*, & qu'il veut que par ces choses, nous nous souvenions de ce qu'il a fait de son corps & de son sang, pour l'amour de nous. Et enfin, apres nous avoir dit, que *le vin figure le sang*, il ajoûte, que *l'eau represente le peuple.* Assemblez, je vous prie, toutes ces choses, & voyez quel rapport elles ont avec le, *In Sacramento vere subsistens*, de Sixte de Sienne.

Mais, dit l'Auteur, quand Drutmar auroit écrit *Cecy est mon corps, C'est à dire, en Sacrement*, vous n'en sauriez tirer acun avantage; car il est vray que

Iesus-Christ n'est pas découvert & visible dans l'Eucharistie, il y est *en Sacrement, c'est à dire, couvert du voile & du signe du Sacrement.* C'est chicanner. Drutmar explique le sens de ces paroles *Cecy est mon corps*, & veut que nous les entendions *en Sacrement.* Il ne s'agit pas de savoir de quelle maniere le corps de Christ est en l'Eucharistie, supposé qu'il y soit réellement; mais en quel sens il faut entendre que le pain est le corps de Christ selon la force de ces paroles, *Cecy est mon corps*; & il veut que ce soit en un sens sacramental, comme il dit en suite du vin, *qu'il figure le sang de Christ.* Chap. II.

Il ne faut pas dire aussi, que ce que Drutmar ajoûte, ne contient que les raisons pourquoy Iesus-Christ a choisi le pain & le vin pour en faire la matiere de l'Eucharistie. Car il s'explique fort clairement quand il dit, que *parce que le vin réjoüit le cœur, il est tres-propre*, à quoy? à estre transsubstancié au sang de Christ? Non. Mais *à figurer le sang de Christ.* Ainsi Drutmar, ce *Benedictin fort savant, & fort éclairé dans l'explication des Ecritures* est entierement pour nous & entierement contre les nouveautez de Paschase.

Pour Frudegard, nous n'avons jamais pretendu le mettre demonstrativement au rang des adversaires de Paschase. Mais il nous paroist par la lettre que Paschase luy écrit, qu'ayant au commencement creû la presence réelle, l'ayant trouvée dans le livre de Paschase, ce qu'il insinuë assez visiblement par ces paroles, que l'Auteur devoit rapporter de bonne foy, *Dicis te antea sic credidisse, & in libello meo quem de Sacramentis edidi, ita legisse*; il trouve, ensuite, dans S. Augustin, que quand on dit que c'est le corps & le sang de Christ, c'estoit une façon

Chap. II. de parler figurée, *sed profiteris postea te in libro tertio de Doctrina Christiana, beati Augustini legisse, quod tropica locutio sit ut corpus Christi & sanguis esse dicatur.* Sur quoy il declare que si c'est une locution figurée, une figure plûtost que la verité, il ne sait de quelle maniere il le doit prendre : ajoûtant, *Que s'il croit que c'est le mesme que Iesus-Christ a pris de la Vierge, S. Augustin luy crie au contraire, que c'est un grand crime.* Paroles qui marquent qu'il estoit fort revenu de sa premiere opinion, qu'il avoit puisée du livre de Paschase. Or ne nous paroissant point d'ailleurs qu'il soit rentré dans la creance de la presence réelle, & Paschase luy resolvant sa difficulté d'une maniere à ne le devoir pas satisfaire, nous avons droit de conjecturer qu'il s'est tenu à l'autorité de S. Augustin.

Au reste, l'Auteur ne doit pas nous le faire passer pour un Ecolier qui consulte son Professeur pour recevoir ses instructions, & se soûmettre à ses lumieres. Ce tour est ingenieux & agreable ; mais il n'a point de solidité. Paschase luy écrit comme à son tres-cher frere, & à son compagnon d'armes, *Dilectissimo fratri, & commilitoni Frudegardo* ; Il luy dit, qu'il est une partie de son ame, *Pars animæ meæ es mihi* : ce qui fait voir qu'il le consideroit bien autrement qu'un vieillard ne fait un jeune homme, ou un Professeur son disciple. Il le prie de vouloir relire son livre, puis qu'il disoit l'avoir leû autrefois, *relegas libellum nostrum quem olim te legisse dicis*, ce qui marque que c'estoit un homme déja avancé en âge, & non jeune Ecolier. Et enfin, il luy envoye son exposition sur S. Matthieu touchant ce mystere, afin qu'il reconnoisse *ce qu'il faut croire plus raisonnablement, ou ce qu'il y a à reprendre en luy avec*

charité, ut ex ipso considerare queas, quid intelligibilius credendum sit, vel quid in me reprehendendum cum charitate. Chap. II.

Est-ce le langage dun Professeur à son disciple ? Il luy envoye son écrit, afin qu'il puisse mieux juger de ce qu'il faut croire, & de ce qu'il y a en luy qui merite d'estre repris dans les termes pourtant de la charité. Cela voudroit dire, que Paschase se soûmet plûtost au jugement de Frudegard, que Frudegard aux lumieres de Paschase.

Quant à Remy d'Auxerre, il est certain qu'il n'a point enseigné la Transsubstanciation, ni la presence réelle; & il est bien plus étrange que l'Auteur s'opiniâtre contre les preuves manifestes que Monsieur Aubertin en a données, qu'il ne l'est que je les suive & que j'en reconnoisse la force & la necessité. Remy a enseigné deux choses sur l'Eucharistie; l'une, que le pain est le vray corps de Christ, & que la chair que le Seigneur a prise de la Vierge, & le pain consacré, ne sont pas deux corps, mais un mesme corps de Iesus-Christ. Et à cela se rapportent les textes que l'Auteur en a alleguez. L'autre, que cette unité consiste en ce que le pain & le corps de Iesus-Christ sont joints ensemble par la divinité, qui remplit l'un & l'autre, & qui par ce moyen les fait estre une mesme chose entr'eux, en quelque maniere; ce qui conclut évidemment, qu'il n'a point entendu que ce fust une mesme chose substanciellement & réellement par une vraye & numerique identité, comme on parle; en la mesme sorte que chaque chose est une avec soy-mesme, mais par une unité de conjonction, & d'efficace salutaire.

C'est ce qui paroist par les propres termes de Remy que l'Auteur devoit rapporter dans toute leur force & dans toute leur étenduë, & tâcher d'y répon-

Chap. II. dre s'il pouvoit, sans se jetter dans les difficultez que cette opinion envelope. Voicy donc ce qu'il écrit;

a Comment. in Cor. c. 10. [a] *La chair que le Verbe a prise dans le ventre de la Vierge, en l'unité de sa personne, & le pain qui est consacré dans l'Eglise, sont un mesme corps de Christ. Car comme cette chair est le corps de Christ, de mesme ce pain passe au corps de Christ, & ce ne sont pas deux corps, mais un corps. Car la plenitude de divinité qui a esté en ce corps-là, remplit aussi ce pain, & la mesme divinité du Verbe qui est en eux remplit le corps de Christ, qui est consacré par le ministere de plusieurs Prestres dans toute la terre, & fait que c'est un seul corps de Christ. Et comme ce pain & ce sang passent au corps de Christ; de mesme tous ceux qui le mangent dignement dans l'Eglise, sont un seul corps de Christ, comme il dit luy-mesme, Qui mange ma chair & qui boit mon sang demeure en moy & moy en luy. Toutefois, cette chair qu'il a prise, ce pain, & toute l'Eglise ne font pas trois corps de Christ, mais un seul corps.* Et aprés, *Bien que ce pain soit mis en pieces, & qu'il soit consacré dans toute la terre par plusieurs Prestres, toutefois, la Divinité qui remplit toutes choses, le remplit aussi, & fait qu'il soit un seul corps de Christ, & tous ceux qui le reçoivent sont ce mesme corps de Christ, qui est un & non deux.* Et ailleurs; [b] *Comme la divinité du Verbe qui remplit tout le monde est une, de mesme, quoy que ce corps soit consacré en plusieurs lieux, & en une infinité de jours differens, ce ne sont pas neantmoins, plusieurs calices, mais un seul corps & un seul sang avec celuy qu'il a pris de la Vierge, & qu'il a donné aux Apostres. Car la divinité le remplit & le conjoint, & fait que comme elle est une, de mesme il soit conjoint au corps de Christ, & soit un seul corps de Christ en verité.*

b In Exposit. Canonis.

Il veut donc que le pain & le corps naturel de Christ soient un seul corps, parce que la Divinité remplit l'un & l'autre, & les unit ou les conjoint, & que l'Eglise aussi soit faite ce mesme corps, sans que, neanmoins, ce soient trois corps, mais un seul corps. Que si cette pensée induit la Transsubstanciation du pain au corps de Iesus-Christ, elle l'induit aussi de l'Eglise en ce mesme corps; mais s'il ne faut pas imputer cette derniere à Remy, je ne voy pas pourquoy on luy doit imputer l'autre. Elles sont toutes deux également en cause, & ne peuvent, par consequent, que subsister ou perir ensemble. Si l'on veut qu'il ayt creû que le pain est réellement le corps de Christ, parce qu'il a dit que ce ne sont pas deux corps, mais un seul corps, j'y consens, si l'Auteur veut aussi consentir qu'il ayt creû que l'Eglise est réellement ce mesme corps, puis qu'il a dit en mesme temps, que la chair prise de la Vierge, le pain du Sacrement, & l'Eglise ne font par trois corps, mais un seul corps, mais l'absurdité de cette derniere consequence refute la premiere. Chap. II.

On doit cette justice aux Auteurs de ne leur imputer pas un sens qui est contraire à leurs propres explications. Remy nous dit que le pain de l'Eucharistie est un, avec le corps que Iesus-Christ a pris de la Vierge, parce qu'une mesme Divinité les remplit, & les conjoint. Pourquoy nous imaginerions-nous une unité réelle, & une identité de substance qui ne sauroit compatir avec ses termes? Mais, dit l'Auteur, cette pensée ne seroit pas raisonnable, *car l'habitation de la Divinité peut bien rendre la matiere du Sacrement le pain & le vin de Dieu, mais elle ne la peut rendre le corps & le sang de Iesus-Christ. Elle ne peut faire que le pain soit tellement le corps de Ie-*

Refut. page 327. & 328, &c.

Chap. II. *sus-Christ que ce ne soient pas deux corps, mais un mesme corps. Elle ne suffiroit pas mesme pour faire que le pain fust réellement uny au corps de Iesus-Christ; car l'union de la divinité avec le corps & l'ame de Iesus-Christ, dans les trois jours du Sepulcre, ne faisoit pas que l'ame fust unie au corps durant ces trois jours. De plus, il s'ensuivroit de cette union chimerique, que Dieu auroit autant de corps qu'il seroit uny à de pains differens, puisque chaque pain demeureroit en sa propre nature. Il s'ensuivroit, enfin, que nul ne prendroit le corps de Iesus-Christ tout entier, & qu'on en prendroit davantage, plus on prendroit de la matiere du Sacrement.*

Mais tous ces raisonnemens sont hors d'œuvre. Il ne s'agit pas entre nous si la pensée de Remy est soûtenable ou non, si elle a des difficultez, ou si elle n'en a pas. Il s'agit seulement s'il l'a euë, ou s'il ne l'a pas euë, & si l'ayant euë, elle compatit avec la presence réelle ou non. Or cette question, en l'un & en l'autre de ces chefs, est vuidée par ses propres termes. *C'est*, dit-il, *un seul corps & un seul sang; car la divinité le remplit, & le conjoint, & fait que comme elle est une, de mesme il est conjoint au corps de Christ & est un seul corps de Christ en verité. Toutefois, cette chair qu'il a prise, ce pain, & toute l'Eglise, ne font pas trois corps de Christ, mais un seul corps.* Que sert-il de raisonner contre l'évidence des yeux? Remy a dit que le pain est un avec le corps de Christ par conjonction, & que cette unité luy est commune avec l'Eglise, & tous les raisonnemens du monde ne sauroient empescher qu'il ne l'ayt dit.

Refut. page 331. *Mais*, dit l'Auteur, *Remy dit bien que la divinité remplit ce pain, & qu'elle le joint au corps de Christ, mais il ne dit pas qu'elle l'y joigne en le laissant subs-*

ſter en la nature de pain. Il dit, au contraire, que le pain paſſe au corps de Chriſt, & que quoy qu'il paroiſſe du pain & du vin, c'eſt neantmoins le corps de Chriſt en verité. Ie répons, que Remy ne dit pas ſeulement que la divinité joint le pain au corps de Chriſt, mais il dit que s'eſt en cela que conſiſte ſon unité avec le corps de Chriſt. Il rend la raiſon pourquoy il eſt un avec ce corps, & dit, que c'eſt *parce qu'il eſt conjoint.* En quel langage, *joindre le pain au corps de Chriſt*, peut-il ſignifier le tranſubſtancier en luy? Ie veux que la divinité le rempliſſe avec efficace, & qu'elle le change en le rempliſſant, tant y a que ce changement conſiſte en ce qu'il eſt joint, & non en ce qu'il eſt tranſſubſtancié. S'il vouloit dire une réelle converſion de ſubſtance, il ne faloit pas l'expliquer par une ſimple jonction, puis que ſon explication ſeroit contraire à ſa penſée. Car, quoy qu'en diſe l'Auteur, la jonction de deux choſes ſuppoſe la ſubſiſtence de l'une & de l'autre. Chap. II.

Il eſt vray que Remy dit, que le pain paſſe au corps de Chriſt; mais liſez ce qu'il ajoûte, *De meſme tous ceux qui le mangent dignement dans l'Egliſe ſont un ſeul corps de Chriſt: Toutefois, cette chair qu'il a priſe, ce pain, & toute l'Egliſe, ne font pas trois corps de Chriſt, mais un ſeul corps.* Si l'Egliſe n'eſt pas changée ſubſtanciellement, pourquoy veut-on que le pain le ſoit? Mais il dit que quoy qu'il paroiſſe du pain, c'eſt neanmoins le corps de Chriſt en verité. Ie répons, que s'il faloit preſſer ces ſortes d'expreſſions, nous ferions dire aux Peres beaucoup de choſes abſurdes. Nous avons oüy cy-deſſus S. Chryſoſtome, diſant, *Que nous ne devons pas nous imaginer que nous ſoyons en terre ſous pretexte que nous voyons la terre ſous nos pieds; car nous avons eſté*

Chap. II.

transportez dans le Ciel, placez parmy les Saints Anges prés du trône Royal de Dieu. [a] Beda dit de mesme, *Que celuy qui a esté invisiblement renouvellé par la grace de Dieu, est fait le fils spirituel de Dieu, encore que visiblement il paroisse à tous estre chair, & le fils d'un homme.* Est-ce que Chrysostome veut nier absolument que nous soyons en terre, ou que Beda pretend que nous ne soyons plus chair ni enfans d'hommes ? Non, sans doute, mais par ces expressions, l'un veut affirmer que nous ne sommes pas tellement en terre, que nos pensées, nos esperances, & nos interests ne soient au Ciel; & l'autre nous veut dire, que nous ne sommes pas tellement hommes, & enfans d'hommes, que nous ne soyïons aussi enfans de Dieu. Ainsi, Remy veut dire, que quoy qu'en apparence ce ne soit que de simple pain, il ne laisse pas pourtant d'estre le corps de Christ, par cette unité de jonction dont il nous a parlé.

[a] *Hom. festival. de SS. in Festo invent. sanct. Cruc.*

Ce que je vien de dire suffit pour vuider la question qui est entre l'Auteur de la Refutation & moy, puis qu'elle ne consiste qu'en ce seul point, savoir, si Remy a creû la Transsubstanciation & la presence réelle, ou non. Car, à proprement parler, nous n'avons point d'autre interest en cette dispute que celuy-là. Mais il ne faut pas souffrir que l'honneur d'un Ancien demeure opprimé sous des subtilitez injustes, comme sont celles de l'Auteur. Il n'a pas voulu bien prendre le sens de Remy, qui par cette habitation de la divinité dans le pain, & cette conjonction du pain au corps de Christ, n'entend autre chose que la vertu salutaire & vivifiante du Verbe incarné, qui se déploye au pain du Sacrement, pour la remission des pechez, & la sanctification de

l'ame, & qui fait que le pain est joint au corps du Seigneur comme un moyen exterieur, qui en communique l'efficace aux fideles communians, à qui il devient le corps de Christ, parce qu'il nous donne les fruits de sa mort, comme les fideles deviennent ce mesme corps, non par le changement de leur substance, mais par l'impression de sa saintetè, & par la communion de ses qualitez admirables. C'est ce qu'entend Theodoret, quand il dit, que le Seigneur a honoré les symboles du nom de son corps & de son sang, οὐ μεταβαλὼν τὴν φύσιν, ἀλλὰ χάριτι τῇ φύσει προσθεικὼς, *non en changeant la nature mais en ajoûtant la grace à la nature.* C'est à quoy se rapportent ces paroles de S. Isidore de Seville, comme [a] Cassander les a leuës, *Que l'oblation qui est offerte à Dieu, estant sanctifiée par le S. Esprit, est renduë conforme au corps & au sang du Seigneur*; & ce que le mesme [b] Cassander represente de la Liturgie des Armeniens de Leopolis en Russie, où ils prient Dieu, *Qu'il reçoive l'Oblation, & coæquet illam corpori & sanguini Domini nostri Iesu Christi, & qu'il la rende égale au corps & au sang de nostre Seigneur Iesus-Christ.* Or cela estant ainsi posé, qu'y a-t-il de plus foible que les raisonnemens que l'Auteur fait contre cette jonction du pain au corps de Christ, que Remy établit par l'habitation de la Divinité? Car premierement, il est bien vray que cette habitation de la Divinité dans le pain, ne peut pas rendre le pain le corps & le sang de Iesus-Christ réellement, mais elle le peut bien rendre tel mystiquement, & en efficace; Et l'exemple qu'il allegue du corps & de l'ame de Iesus-Christ, dont l'un n'estoit pas changé en l'autre, bien que la Divinité les remplist, est hors de propos. Car jamais le corps de Christ n a esté fait le Sacre-

Chap. II.

[a] *In Liturg. p.* 41.

[b] *Ibid. pag.* 29. & 30.

Chap. II. ment de son ame, ni l'ame le Sacrement de son corps. Secondement, cette habitation ne peut faire que le pain & le corps de Christ ne soient deux corps, mais un mesme corps substanciellement & réellement; je l'avouë; mais elle peut faire, que ce ne soient qu'un seul corps en efficace salutaire, c'est à dire, que ce ne sont pas deux vertus differentes, toutes deux également capables de nous sauver, mais une seule qui reside au corps de Christ comme en son vray sujet, & qui est au pain, comme dans le Sacrement de ce corps, & dans le canal par lequel elle dérive jusques à nous: comme la Majesté qui est en la personne d'un Prince, & en son image, n'est qu'une seule & mesme Majesté, qui est en la personne du Prince originairement, & en l'image par dérivation, ce qui fait que le Prince & son image ne sont pas deux Roys, mais un seul Roy, selon la doctrine perpetuelle des Peres qui nous asseurent, que l'image du Roy pourroit fort bien dire, *Le Roy & moy sommes un; car je suis en luy, & il est en moy.* En troisiesme lieu, il est vray que cette habitation de la Divinité au pain, dont parle Remy, ne peut operer, que le pain soit uny au corps de Christ, physiquement, & par contact; mais elle opere bien qu'il luy soit uny mystiquement, ou sacramentalement. En quatriesme lieu, je nie qu'il s'ensuive que Dieu auroit autant de corps qu'il seroit uny à de pains differens. Car si le pain estoit fait le corps de Christ par sa substance, cela s'ensuivroit, je l'avouë, mais ne l'estant fait qu'en vertu, & en efficace, cette consequence est nulle, puis que cette vertu est une & mesme par tout le monde. Enfin, je nie qu'il s'ensuive, que nul ne prend le corps de Iesus-Christ tout entier, & qu'on en prend davantage, plus on prend de la matiere du

Sacrement. Cette conſequence ſeroit bonne, & inévitable, ſi le pain eſtoit le corps de Chriſt en ſa matiere, ou en ſa ſubſtance, comme j'ay dit ; mais elle n'a point de force, puis qu'il l'eſt en ſa vertu. Car cette vertu eſt indiviſible, & eſt toute entiere par tout où elle eſt. Chap. III.

CHAPITRE III.

Défenſe de l'autorité de Iean Scot, ou Erigene; que l'Auteur de la Refutation attaque dans le chapitre troiſiéme de ſa troiſieſme Partie.

L'Auteur de la Refutation ne pouvant nier que Iean Scot, qui vivoit dans le neuvieſme ſiecle, c'eſt à dire, lors que les nouveautez de Paſchaſe troubloient le repos de l'Egliſe, n'ayt écrit par le commandement du Roy Charles le Chauve, de meſme que Bertram, un livre contre la preſence réelle, prend un autre tour, & pour nous rendre ce témoin inutile, il travaille à décrier ſon autorité, & à rendre ſa memoire odieuſe, en nous diſant, que c'eſtoit un broüillon, un ignorant, & un homme remply d'erreurs. Il nous produit pour nous le perſuader, l'Egliſe de Lyon, Flore ſon Diacre, & quelques autres, qui en effet n'en parlent pas fort avantageuſement. Refut. Page 332. &c.

Mais tout cela luy eſt inutile, & produit un effet contraire à celuy qu'il en a eſperé. Car, premierement, il ne ſauroit deſavoüer que quelques ennemis que cét homme ayt eûs, il n'ayt eſté dans ſon ſiecle, & dans les ſuivans, en une tres-grande reputation de ſavoir, & de ſainteté, & l'on ſera bien étonné quand on verra que les loüanges que nous luy donnons, ſont tirées non ſeulement des anciens Ecrivains, mais auſſi du témoignage general de l'Egliſe, & d'un

Chap. III.

témoignage si grand & si autentique, qu'il ne s'en peut pas concevoir un plus grand. [a] Guillaume de Malmesbury nous asseure, *Que c'estoit un homme de grand esprit, & fort éloquent, qu'il traduisit de Grec en Latin, à la priere de Charles le Chauve, la Hierarchie de Denys Areopagite; qu'en suite estant attiré par les bien-faits d'Alfrede, Roy digne de toute sorte de loüange, il vint en Angleterre; qu'il fut estimé Martyr, quod sub ambiguo*, ajoûte-t-il, *ad injuriam sanctæ animæ non dixerim, ce que je ne mets pas en doute avec dessein d'outrager cette sainte ame, puis que son sepulcre, qui est au costé gauche de l'Autel, & les vers qui composent son Epitaphe, témoignent assez combien sa memoire a esté celebre.* Monsieur Aubertin ajoûte les témoignages de Roger de Hoveden, de Matthieu de Vestminster, de Florent de Vigorne, & d'Ingulphe, qui parlent tous de luy avec beaucoup d'honneur, de mesme que Guillaume de Malmesbury. Ingulphe luy donne mesme ces deux titres de *tres-savant & de tres-saint*; car parlant de luy & de Grimbald, qu'Alfrede avoit aussi attiré en Angleterre, il dit, que ces deux Docteurs estoient tres-savans, tous deux Prestres, & Moines, & tous deux tres-Saints. Roger de Hoveden, & Matthieu de Vestminster rapportent le miracle de la lumiere divine dont j'ay parlé dans ma Réponse, qui parut sur son tombeau durant plusieurs nuits.

[a] *De gest. Reg. l. 2.*

Il faut ajoûter à ces témoignages des Historiens d'Angleterre, l'estime & l'amitié particuliere de deux grands Rois Charles le Chauve, & Alfrede; sur tout de Charles, de qui les Historiens remarquent, qu'il estoit presque inseparable de Iean, le tenant continuellement auprés de sa personne, & vivant avec luy si familierement, qu'il le faisoit manger

ger à sa table, & coucher dans sa chambre; comme l'écrivent [b] Simeon de Dunelme, & [c] Matthieu de Vestminster. Ce fut mesme par le commandement de ce Roy qu'il écrivit son livre touchant l'Eucharistie, comme il paroist par une lettre de Bérenger, rapportée par Monsieur Aubertin. Or quelle apparence y a-t-il, que ce Prince qui estoit curieux & savant dans les points de la Religion, eust voulu donner scandaleusement son amitié à un homme qui eust choqué ouvertement la foy publique de l'Eglise, en niant la presence réelle, c'est à dire, cét important article, qui oblige ceux qui sont dans des sentimens opposez, à s'entre-regarder comme des impies & des sacrileges?

Ch. III.

[b] *Hist. de reb. Reg. Angl.* p. 148.

[c] *Florib. Hist. ad a.* 883.

Mais tout cela n'est pas considerable, au pris de ce que nous apprenons par des témoignages fort asseurez, qu'il a esté mis apres sa mort au Catalogue des Saints. [d] Thomas Fuller, dans son Histoire Ecclesiastique d'Angleterre, nous dit, qu'il fut tenu pour Martyr de Iesus-Christ, & que sa commemoration anniversaire se trouve marquée au 4. des Ides de Novembre, dans le Martyrologe imprimé à Anvers l'an 1586. par le commandement de Gregoire XIII. Il ajoûte, que ç'a esté Baronius qui l'a osté du Martyrologe, en haine de ce qu'il avoit écrit contre la presence réelle, alleguant sur ce sujet, *Henry Fitz-Simon in 2. Edit. Catal. SS. Hibern.* qui soûtient l'action de Baronius, & dit, qu'on preparoit de son temps une Apologie pour justifier ce procedé. [e] Vsserius témoigne aussi, que dans le Catalogue des Saints enterrez en Angleterre, dressé sur les vieux monumens Anglois, par un Moyne de Cantorbery, du temps d'Anselme, c'est à dire au commencement du douziesme siecle, il y a ces mots, *Sanctus Aldel-*

[d] *Hist Eccles. Angl. l. 2. p. 119.*

[e] *De Eccles. Christ. succ. & statu. c. 2.*

Chap. III.

mus & Ioannes sapiens in loco qui dicitur Aldelmisbirig notatur requiescere. Le Martyrologe de l'Eglise Gallicane, qui nous a esté donné par Monsieur l'Evesque de Toul, en parle d'une maniere à n'en pouvoir plus douter. Car dans le Suplément, au 4. des Ides de Novembre, il a marqué la commemoration, qui se fait de S. Iean, surnommé Scot, Martyr, tué à Malmesbury par quelques jeunes enfans dépravez. Et dans l'Appendice, il y a ces mots, *S. Iean, Escossois de nation, Martyr par la grace de Dieu, interprete de la Hierarchie Ecclesiastique de S. Denys, laquelle il traduisit de Grec en Latin, & la dédia à Charles le Chauve. Molanus sur le rapport de Deidonat dans son histoire Escossoise, asseure que ce Iean fut mis au rang des Martyrs de Christ par la sacrée autorité des Pontifes.*

Que l'Auteur juge luy-mesme aprés cela, s'il ne s'est pas un peu trop legerement laissé emporter à sa passion, pour condamner la memoire d'un homme à qui toute l'Eglise a donné une si autentique approbation, que de l'avoir mis dans le Catalogue des Saints, & des Martyrs de Dieu, & si les Sacramentaires, comme il luy plaist de nous appeller, n'ont pas juste sujet de se glorifier d'avoir eu non un tel précurseur, mais un tel protecteur, contre les nouveautez de Paschase. Qu'il juge si l'Eglise eust mis entre ses Martyrs & ses Saints, un homme dont elle auroit publiquement condamné les sentimens, en un point si essenciel qu'est celuy de la presence réelle.

Ie ne nie pas que Iean Scot n'ait esté indignement traitté par Remy Archevesque de Lyon, & par Flore Diacre, ni que Prudence Evesques de Troyes & le Concile de Valence n'ayent censuré quelques er-

reurs, qui paroiſſent dans un de ſes livres ſur le ſujet de la Predeſtination ; Car quoy qu'il ne ſoit pas nommé dans ce Concile, il y eſt pourtant aſſez deſigné. * Ie ne veux pas auſſi ſoûtenir ni ſes expreſſions, ni ſes conceptions Philoſophiques, ſur l'eſtat des bien-heureux & des damnez, que l'Auteur a relevées auec moins de reſpect & de charité, qu'il n'en faut avoir pour les écrits des anciens. Ie n'ay là-deſſus, qu'à luy dire, qu'il ne faut pas toûjours juger de la reputation, ni des qualitez d'un homme, par les paroles de ſes ennemis declarez. Chacun ſait combien les Theologiens, écrivant les uns contre les autres, dans le ſein d'une meſme Egliſe, ſont quelquefois prompts à donner leurs jugemens touchant leurs adverſaires, d'une maniere peu édifiante. Ce ſont des reſtes de l'infirmité humaine, qui ſe trouvent dans les plus grands hommes. Car il n'eſt pas poſſible que les flammes du zéle divin, qui les anime, ſe conſervent ſi pures, qu'il ne s'y meſle quelque chaleur aveugle de la chair & du ſang. Mais ceux qui en jugent avec plus d'équité & de moderation, ne doivent pas adopter toutes les injures qu'un grand homme aura dites à ſon adverſaire en ſoûtenant la verité. S'il faloit juger des hommes par ce que leurs ennemis en diſent, il n'y a point de reputation, qui ſe peuſt tenir aſſeurée. On ſait la pieté de S. Athanaſe; & neantmoins, jamais innocence n'a eſté plus ſujette à la calomnie, que la ſienne. On ſait la vertu de S. Chryſoſtome, & neantmoins, elle a eſté méconnuë par S. Epiphane meſme, & perſecutée juſques au delà du tombeau par Theophile & Cyrille ſon Neveu. Goteſcalc qui a rendu célebre ſon nom par ſes ſouffrances, fut contemporain de Iean Scot, & dans de meilleurs ſentimens que luy, à l'égard de

Chap. III.

* *Concil. Valent. 3 c. 4 & 6. Scotorum pultes.*

Chap. III. la Predestination, puisque ce fut contre luy que Iean écrivit ; & neanmoins, s'il en faloit juger par ce que Hincmar son ennemy en dit, ce seroit un innovateur, un heretique, une playe pourrie de l'Eglise, un Corrupteur des Ecritures, un Blasphemateur, & un homme noircy de mille autres titres horribles qu'il luy attribuë. Il eut mesme ce malheur, que d'estre condamné par un Concile tenu à Mayence, l'an 848. auquel presidoit Raban Archevesque de cette Eglise, comme le remarque Pétau dans son Abregé Chronologique, & plusieurs autres. On sait aujourd'huy quel est le merite de Monsieur Arnaud, & combien ses ouvrages sont remplis d'un beau savoir; Et neanmoins on voit d'ailleurs de grands hommes dans la communion Romaine, qui ne l'aiment pas: & l'on espere que sa memoire sera plus heureuse que sa personne.

Iean Scot écrivit un livre de la Predestination, en un temps où les esprits estoient extrémement échauffez sur cette matiere, & particulierement en France, les plus grands hommes y ayant pris party, les uns en faveur de Hincmar Archevesque de Reims, les autres pour Remy Archevesque de Lyon, qui prit la défense de Gotescale, & condamna le procedé de Hincmar. Il ne faut donc pas trouver étrange si dans cette meslée Iean receut quelque coup de la main de Remy & de Flore, & des Conciles qui leur furent favorables. Cela n'est pas fort extraordinaire. Mais quoy qu'il en soit, cela ne prejudicie point à sa reputation, si bien établie par les témoignages que j'ay rapportez cy-devant. Et il ne faut pas que l'Auteur dise, que ce ne fut qu'une reputation populaire. Cette fuite luy est ostée par ce que nous avons veu qu'il fut mis au Catalogue des Saints,

avec un jour destiné pour sa commemoration ; & cela mesme *par l'autorité sacrée des Pontifes*, dit Monsieur du Saussoy, sur le rapport de Molanus. Il ne faut pas aussi qu'il nous dise, que les Historiens d'Angleterre ne connoissent pas ce Scot comme on le connoissoit en France. Car Simeon de Dunelme, qui luy donne les mesmes loüanges que les autres, marque expressément la dispute de Flore contre luy, & la lettre de Nicolas I. à Charles le Chauve, touchant le soupçon qu'il avoit de luy, & Matthieu de Vestminster, dit formellement, que Florus l'avoit condamné, *en dépravant ses écrits.* Il est donc inutile de dire, qu'ils ne le connoissoient pas, puis qu'ils savoient fort bien ce qui s'estoit passé en France dans ces disputes de la Predestination. Ch. III.

Mais l'Auteur n'a pas consideré, qu'en voulant décrier ce Iean en nous alleguant les ennemis que son mauvais choix sur le sujet de la Prédestination luy attira, n'a fait que relever davantage son autorité en nostre faveur, sur le sujet de l'Eucharistie ; Car qui ne voit que si l'Eglise d'alors eust esté en possession de croire publiquement la presence réelle, comme l'Auteur le prétend, & comme il nous l'asseure dans tout son livre ; Ce Iean qui avoit écrit contre cette opinion par le commandement de Charles, n'auroit pas manqué d'estre poussé par la *savante Eglise de Lyon*, par Remy son Evesque, & par Flore son Diacre, & par Prudence Evesque de Troyes, qui écrivit aussi contre luy ? Il n'auroit pas manqué de recevoir l'anateme des Conciles de Valence & de Langres, qui l'auroient bien moins épargné sur le point de l'Eucharistie, qu'ils ne firent sur celuy des decrets de Dieu. Quelle apparence que ces Peres, si pieux, & si pleins de zéle & decourage,

Chap. III.

eussent eu les yeux ouverts sur quelques bagatelles de Philosophie, & sur quelque erreur touchant la Prédestination, & qu'ils eussent negligé un article fondamental, tel qu'eust esté celuy de la presence réelle, si toute l'Eglise l'eust creuë, puis qu'il n'est pas possible de la choquer, sans ébranler toute la Terre, si nous en voulons croire l'Auteur. [a] Vsserius nous rapporte qu'Anastase Bibliotécaire de l'Eglise Romaine, écrivit une lettre au Roy Charles, qui fut mise dans la Préface de la Traduction Latine de la Hierarchie Ecclesiastique de Denys, faite par Iean Scot, où aprés avoir admiré qu'un homme né dans les extremitez du Monde, savoir dans l'Irlande, eust esté capable de comprendre & de mettre en Latin cette Hierarchie, il ajoûte, *qu'il avoit appris que c'estoit un Saint*, concluant, que *c'est une œuvre de l'esprit de Dieu, que de l'avoir rendu aussi zélé qu'éloquent.* Quelle apparence y a-t-il que si cét homme se fust écarté de la foy commune, sur l'article de l'Eucharistie, ce Bibliotécaire luy eust donné tant de loüanges, & qu'il n'eust pas, au contraire, crié contre luy, comme contre l'ennemy public de l'Eglise, qui vouloit renverser le premier & le plus important de tous ses Dogmes? Pourquoy Nicolas I. n'eust il pas condamné son livre de mesme que Leon, qui le fit brûler deux cens ans aprés, au Concile de Verceil? Pourquoy les successeurs de Nicolas eussent-ils laissé subsister ce livre, & reconnu son Auteur pour Saint, & pour vray Martyr, si l'Eglise de son temps l'eust regardé comme un heretique, dont le nom estoit en horreur? Tout cela fait voir clairement, que la presence réelle n'estoit pas encore contée entre les articles de la foy commune.

[a] *De Christ. Eccles. success. & status c. 2. pag.* 42. le mesme Visser. la rapporte toute entiere dans un autre ouvrage. *Sylloge Epistolar. Hibernicar.*

Avant que de finir ce chapitre, il faut que nous

disions quelque chose de Prudence Evesque de Troyes, que Monsieur Aubertin avoit mis entre les adversaires de Paschase sur un passage de [b] Hincmar, qui porte, que Iean Scot & Prudence disoient, que *les Sacremens de l'Autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire de ce corps & de ce sang.* Surquoy l'Auteur ayant dit dans son premier Traité, que ce mot de Hincmar estoit appliqué à Prudence, sans apparence & sans raison; j'avois dans ma Réponse, suspendu mon jugement là-dessus, jusqu'à ce qu'il me parust clairement qu'il fust parlé de luy dans le passage de Hincmar. Or maintenant, deux choses me paroissent qui mettent cette verité dans une évidence, qui ne me permet plus d'en douter. L'une, que c'est veritablement Prudence, qui a écrit contre Iean Scot, sur le sujet de la predestination; & l'Auteur mesme nous l'apprend. L'autre, que Hincmar, parlant de cette dispute, déclare que *plusieurs estimoient, que Prudence & Iean Scot en estoient les Auteurs, bien qu'il ne le veuille*, dit-il, *ni croire ni asseurer, parce qu'il n'en estoit pas bien certain, ne se voulant pas, quant à luy, mesler dans ces contestations.* Puis, tout d'une suite, il ajoûte. *Il y a d'autres choses qu'ils disent, contre la verité de la foy Catholique, voulant plaire par la nouveauté des expressions, & s'acquerir par là quelque vaine reputation, savoir, que la Deïté est trine, & que les Sacremens de l'Autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire de son vray corps & de son sang.* Qui ne voit qu'il parle des deux tenans de cette dispute, lesquels il nomme sur le bruit public Prudence & Iean Scot, quoy qu'il fasse semblant de ne vouloir pas croire que ce fust eux, & qu'il

Chap. III.

[b] *Hincmar. de Praedest. c. 31.* Page 78. 79.

Ch. IV. les accuſe tous deux d'enſeigner que l'Euchariſtie n'eſt pas le vray corps de Ieſus-Chriſt, mais ſeulement ſa figure, ou ſa memoire ? Puis donc qu'aujourd'huy nous ſavons fort bien que ces deux diſputeurs eſtoient Prudence & Iean, il y a, ce me ſemble, & de l'apparence, & de la raiſon, à mettre ce ſaint Eveſque entre les adverſaires de Paſchaſe. Au reſte, il ne faut pas s'arreſter à ce que Hincmar appelle cela des expreſſions nouvelles, contraires à la foy Catholique ; Car *cét homme*, dit [c] le ſieur de la Motte, *attribuë hardiment aux SS. Peres toutes les erreurs & les imaginations de ſon eſprit, & ſon ignorance, ou ſa mauvaiſe foy a eſté telle qu'il n'a point craint de débiter les maximes capitales des Hereſiarques, pour les maximes Catholiques.* Le *Trina deitas* en eſt un exemple ; puis que cette expreſſion que Hincmar condamnoit de *Blaſpheme, d'impieté, & de nouveauté*, eſt une expreſſion fort orthodoxe, & fort ancienne dans l'Egliſe, comme le meſme ſieur de la Motte le montre immediatement aprés ce que je viens d'alleguer de luy.

[c] Apol. pour les SS. Peres l. 5. 3. point ch. 6. p. 297.

Chapitre IV.

Où il eſt traité du ſeptieſme Concile univerſel tenu à Conſtantinople, & du Conciliabule appellé le ſecond Concile de Nicée.

Voila donc conſtamment la tradition du neuvieſme ſiecle, contre la preſence réelle, eſtablie ſur les témoignages de tout ce qu'il y a eu de plus ſaint, de plus ſavant, & de plus autoriſé dans l'Egliſe ; de Raban Archeveſque de Mayence, de Heribald Eveſque d'Auxerre, d'Amalarius Archidiacre de Treves, de Valafridus Strabo Abbé de Riche-

nau, de Flore Diacre de l'Eglise de Lyon, ou selon Chap. IV.
Triteme Moine Benedictin du Dioceſe de Liege, de Loup Abbé de Ferrieres, de Chreſtien Drutmar Religieux de l'Abbaye de Corbie, de Frudegard, de Remy d'Auxerre & de Iean l'Ecoſſois : ſans qu'on nous puiſſe oppoſer aucun de ce ſiecle-là, qui ait eſté favorable à Paſchaſe, que Hincmar Archeveſque de Reims que l'on nous dépeint, au reſte, comme le plus ignorant, le plus fourbe, le plus viſionnaire, & le plus méchant des hommes, & qui, au témoignage meſme du Ieſuite Sirmond, eſtoit également accouſtumé à ſe tromper, & à tromper les autres. Car pour l'Auteur anonyme, dont nous avons parlé cy-devant, il eſt bien certain, qu'il a eſté paſſionné pour les nouveautez de Paſchaſe; mais non qu'il ait vécu dans le neuvieſme ſiecle ; le Ieſuite Cellot eſtimant avec beaucoup d'apparence qu'il n'a écrit que depuis.

L'ordre de cette diſpute demandoit que l'Auteur nous diſt icy ce qu'il avoit à nous dire touchant Bertram; puis qu'il eſt du neuvieſme ſiecle, & que nous le contons entre les principaux adverſaires de Paſchaſe, & de ſa nouvelle opinion. Mais il a crû qu'il luy eſtoit important de ne permettre pas, que les lecteurs viſſent tout à la fois tant d'idées de contradictions faites à la preſence réelle, dés qu'elle parut au Monde, & qu'il faloit rompre la ſuite hiſtorique, & remonter du neuvieſme ſiecle au huitieſme pour redeſcendre aprés du huitieſme au neuvieſme, & revenir de cette ſorte à Bertram. C'eſt apparemment dans ce deſſein qu'il employe tout ſon chapitre quatrieſme à diſcourir ſur le Concile de Conſtantinople contre les images, & ſur celuy de Nicée pour les images, & il ſeroit juſte de le retirer luy meſme de

Chap. IV. cette confusion, & de rendre la lumiere & la distinction à nostre dispute, si je ne m'estois proposé de le suivre par tout, & de m'accommoder à son ordre, quelque mauvais qu'il puisse estre. Examinons donc icy ce qu'il nous dit de ces deux Conciles.

Refut. page 343. D'abord, il se plaint *que je n'ay pas seulement songé à répondre à ce qu'il avoit dit d'Anastase Sinaïte, & de Iean Damascene.* Mais cette plainte est mal fondée, & n'est propre que pour éviter d'entrer dans un combat, où la défaite est tout asseurée. Car bien que je n'aye pas voulu entrer dans la question, si Anastase & Damascene ont crû l'impanation du Verbe, comme estant une discussion de critique, qui nous est absolument indifferente, & sur laquelle je consens que l'Auteur dise tout ce qu'il luy plaira, si est-ce que je me suis attaché à deux choses importantes, qu'il ne sauroit dissimuler, sans trahir les interests de sa cause; l'une, qu'Anastase & Damascene n'ont point crû la Transsubstanciation, & l'autre, qu'ils ont quitté les expressions communes & ordinaires des Peres; d'où il s'ensuit, que le premier degré de l'innovation a esté non dans la chose au fond, mais dans les termes anciens & perpetuels, que ces deux hommes ont témerairement rejettez, qui est uniquement ce que nous pretendons à cét égard.

Refut. Page 344. Aprés nous avoir donc fait ses mauvaises excuses sur Anastase & Damascene, il vient aux deux Conciles; Et premierement, il les considere à l'égard de la formalité, & dit, *qu'il n'y avoit aucun des Patriarches dans celuy de Constantinople, & qu'il estoit visiblement dominé par un Empereur passionné & violent*; au lieu que *tous les Patriarches assistoient dans celuy de Nicée, que le Pape y presidoit par ses Le-*

gats, & qu'il se tint sous l'autorité d'un Empereur équitable & moderé. Mais, en tout cela, il n'y a rien de bon. Car quand il y auroit eu dans le Concile de Constantinople quelque defaut de formalité, cela pouvoit-il empescher que les 338. Evesques qui le composoient, ne parlassent de l'Eucharistie selon la verité de leurs sentimens, & qu'ils ne fussent, & ne soient encore des témoins legitimes de la créance publique de l'Eglise en leur siecle ? Qu'ils ayent esté mal convoquez, qu'ils ayent esté dominez par un Empereur violent & passionné; cela ne fait rien à nostre question, puis qu'il est certain, qu'ils ont eu toute leur liberté pour parler sur le fait du Sacrement, & que la contrainte de l'Empereur ne pouvoit, au pis aller, s'estendre que pour le fait des Images; & quand on ne voudra pas recevoir leur autorité comme d'un legitime Concile, on ne sauroit les refuser, comme témoins de la foy commune. De plus, il n'y a rien de si mal estably que ce prétendu defaut de formalité. Car qui ne sait que les Empereurs avoient anciennement le droit d'assembler les Conciles, & de choisir pour y presider celuy que bon leur sembloit d'entre les Evesques, sans avoir égard aux pretentions des sieges ? Que si l'Evesque de Rome n'y assista pas, c'est qu'il estoit évidemment dans le Schisme, contre l'Eglise Grecque, sur les Images. Le Patriarche de Constantinople y assista, & si les autres Patriarches n'y furent pas appellez, ou ne peurent s'y trouver, cela pourroit servir pour contester à cette assemblée le titre qu'elle prit de Concile universel; mais cela n'empesche pas qu'elle n'ait esté legitimement convoquée, & legitimement tenuë. Et ce que l'Auteur allegue de la violence de l'Empereur Constantin, n'est fondé que sur la Chap. IV.

Chap. IV. passion des sectateurs des Images qui ont vilainement déchiré la reputation de ce Prince, parce que son zéle s'opposa à leur superstition. Il en est bien autrement du second Concile de Nicée, & je suis estonné que l'Auteur, qui n'ignore ni de quelle maniere il fut convoqué, ni de quelle maniere il fut tenu, ni quel fut l'esprit qui y presida, nous le veuille faire passer pour un bon & legitime Concile. [a] Tarase Patriarche de Constantinople, ne fut établi dans ce siege, qu'aprés estre convenu de la convocation de ce Synode avec Iréne mere de l'Empereur Constantin petit fils de l'autre Constantin, sous lequel le Concile de Constantinople avoit esté celebré. [b] Le Pape Adrien luy écrivit, & le menaça, que s'il ne rétablissoit le service des Images, il casseroit son ordination, & luy feroit une mauvaise affaire; & neanmoins aprés cela, il presida à ce Conciliabule, bien qu'il fust déja privé de sa liberté, par un engagement qui rend nul de droit tout ce qu'il fit en suite. Adrien y envoya ses députez, [c] mais ce fut en son nom seulement, & sans en avoir consulté les Eglises d'Occident, selon qu'elles le doivent estre chacune en leurs Synodes, avant que de faire la députation en general, si l'on eust voulu garder les formes, & se tenir dans l'usage ancien. Les autres Patriarches n'y furent point appellez en effet, ni n'y assisterent, quoy qu'en veuille dire l'Auteur. [d] Car les deputez de Tarase estant arrivez dans la Palestine, y apprirent que Theodore Patriarche de Ierusalem estoit mort en exil, & qu'il n'y avoit aucune seureté pour eux à aller trouver ceux d'Antioche & d'Alexandrie, à cause de la jalousie qu'Aron Roy Sarrasin, qui dominoit presque dans tout l'Orient, prendroit de leur voyage, ce qui fit qu'ils se resolurent de s'en retour-

a *Petau. ration. tem. par. prima l. 8.*

b *Adr. ep. 1. & 2.*

c *Carolus Mag. de Im. l. 3. c. 11.*

d *Vide Conc. 7. Act. 3. Ep. ad Taras. &c.*

ner. Mais pour ne faire pas un voyage tout à fait inutile, ils assemblerent cinq ou six Hermites de la Palestine, gens idiots & sans experience, & les obligerent de deputer deux d'entre eux, Iean & Thomas, pour assister à ce venerable Concile. Voilà les Patriarches de l'Auteur. Il s'est laissé fourber à ces pretendus Peres, qui nous donnent par tout ces deux miserables Moynes, venus sans ordre, & sans participation d'aucun des Patriarches, pour de veritables deputez. Fut-il jamais une plus detestable imposture, que celle de ces gens-là? Chap. IV.

Mais ce n'est pas tout. L'Auteur nous dit, que ce Concile *fut tenu sous l'autorité d'un Empereur équitable & moderé*. Voilà un coup de plume qui seroit capable de me faire faire de mauvais jugemens, si je ne savois d'ailleurs qu'il n'ignore pas l'Histoire. Car qui ne sait que Constantin n'estoit encore [e] qu'un jeune homme de seize ou dix-sept ans au plus, qui ne se mesloit de rien, Irene sa mere, & Staurace gouvernant tout selon que bon leur sembloit? Qui ne sait que cette Princesse fut si moderée, & si équitable, [f] qu'elle contraignit son fils d'épouser une certaine Armenienne nommée Marie, & que quelques années apres, elle le fit prendre & mettre en prison, où elle luy fit cruellement crever les yeux, & qu'enfin, dépoüillée de l'Empire, & privée d'une autorité dont elle avoit si mal-usé, elle mourut miserable dans l'exil, où Nicephore l'envoya? Ce fut cette terrible femme qui dressa, qui soûtint, & qui gouverna toute la machine de ce Concile, comme [g] Charles-Magne le remarque dans son Ecrit des Images, où il la compare à Athalia, & la nomme, *Institutrix sive Doctrix Synodi*. Aussi est-il certain, qu'encore que cette Assemblée prist le titre de septiesme Concile

e Il nasquit l'an 771. le 14. de Ianvier, & le Concile fut tenu l'an 787. & ne dura qu'un mois. *Petav. ubi supra.*

f *Petav. ibid.*

g *Lib. 3. cap. 13.*

Chap. IV. universel, elle ne fut pourtant reconnuë ni par les Eglises d'Orient, ni par celles d'Occident, ce qui paroist d'un costé par la lettre circulaire de [h] Photius écrite plus de cent cinquante ans apres aux Patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, & de Ierusalem, dans laquelle on void que les Eglises de ces trois Sieges ne contoient encore que six Conciles universels; & de l'autre, par ce qui se passa à Francfort, où trois cens Evesques assemblez en Concile sous l'autorité de Charlemagne, & en sa presence, & avec les deputez du Pape Adrien, rejetterent justement ce pretendu septiesme Concile universel, avec le culte des Images qui y avoit esté établi. Et cette rejection fut constamment & generalement observée dans les Gaules, dans l'Allemagne, & dans la Grand' Bretagne, non seulement en ce siecle là, mais au suivant, comme Baronius & Sirmond mesmes le reconnoissent, & comme l'on le prouve parfaitement bien d'ailleurs. Que l'Auteur juge luy-mesme s'il a eu raison de relever, comme il a fait, les avantages du second Concile de Nicée. Mais on le prie aussi de vouloir considerer en mesme temps, si cette histoire ne nous fournit pas un exemple qui ne sauroit estre contesté, de changement insensible arrivé dans l'Eglise, en un point de pratique continuelle, tout semblable à celuy que nous disons estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie. Car on ne peut nier qu'au neuviesme siecle, les Eglises de France, d'Allemagne, & d'Angleterre, ne fussent fortement dans cette creance, qu'il ne faut en la Religion rendre aucun culte aux Images, & je ne croy pas que l'Auteur le veuille revoquer en doute. Comment s'est-il donc fait que la creance & la pratique contraire y a esté depuis si generalement établie? Qu'il nous face voir les Qua-

h *Phot. Epist.* 2.

tre-Temps, par où il s'imagine qu'il faut neceſſaire- Chap. IV.
ment paſſer pour venir à un changement. Qu'il nous montre ce grand éclat, & ces ébranlemens univerſels, dont il veut nous épouvanter, ſur le point du Sacrement. Il faut avouër que tout ce grand amas de raiſonnemens, & de conjectures, ne conſiſte qu'en des chimeres ou en des viſions.

Ie n'en trouve pas moins dans ce grand attirail de ſuppoſitions, de ſyllogiſmes & de conſequences, qu'il étale avec expreſſement pour nous perſuader, que tant les Peres du Concile de Conſtantinople, que ceux de Nicée, ont crû la Tranſſubſtanciation Romaine, ou la preſence réelle. Et pour détruire toute ſa pretention, & renverſer toutes les machines de ſa Logique, il ne faut que voir d'un coſté ce que diſent les uns & les autres; & de l'autre, taſcher de les concilier dans le fond, puis que les Eveſques de Nicée declarent, que leurs adverſaires tenoient, à cét égard, la verité, bien qu'ils les cenſurent fierement touchant les expreſſions.

Les Peres de Conſtantinople nous diſent, [a] *Que nous offrons l'image de Ieſus-Chriſt, qu'il donna à ſes diſciples en figure, & en commemoration.* Et apres avoir recité les paroles de l'inſtitution, ils ajoûtent, *Que c'eſt-là l'image de ſon corps viviſiant, faite precieuſement & honorablement; Que comme Ieſus-Chriſt a pris la matiere ſeule, ou la ſubſtance humaine, ſans ſubſiſtence perſonnelle; de meſme, il nous a commandé d'offrir une image, une matiere choiſie, c'eſt à dire, la ſubſtance du pain, n'ayant pas la forme ou la figure humaine, de peur que l'idolatrie ne s'introduiſiſt. Comme donc*, diſent-ils, *le corps naturel de Ieſus-Chriſt eſt Saint parce qu'il eſt diviniſé, il eſt manifeſte auſſi que celuy qui eſt ſon corps par*

[a] *Concil. 2. Nic. act. 6.*

Chap. IV.

institution, savoir, sa sainte image, est rendu divin par quelque sanctification de grace. Car c'est ce que le Seigneur a eu dessein de faire, que comme en vertu de l'union il a divinisé la chair qu'il a prise par une sanctification qui luy est propre naturellement; de mesme il a voulu que le pain de l'Eucharistie, comme estant la veritable image de sa chair naturelle, fust fait un divin corps par l'avenement du S. Esprit, l'Oblation estant, par le moyen du Prestre, transferée d'un estat commun à un estat de sainteté. C'est pourquoy la chair naturelle de Christ doüée d'ame & d'intelligence, a esté ointe du S. Esprit, estant unie à la Divinité: & de mesme son image, savoir, le pain divin, est remply du S. Esprit.

Quelle apparence y a-t'il de pouvoir accommoder ces paroles au sens de la Transsubstanciation? Ils ne disent pas seulement que l'Eucharistie est une Image, ce qui pourroit estre tourné au sens de Paschase, qui a dit que ce mystere est verité, & ne laisse pas d'estre figure; mais ils disent, que *cette Image est la substance du pain.* C'est, dit l'Auteur, *parce que les dons, lors mesme qu'ils sont consacrez, retiennent avec raison le nom de la chose, dont ils conservent la figure & la ressemblance.* Quelle fuite pitoyable! Quand ils retiendroient le nom de pain, ils n'en retiennent pas la substance, selon vous. Et si cette expression est bonne, pourquoy ne vous en servez-vous pas comme les Peres de Constantinople ont fait? Pourquoy avez-vous tant d'aversion pour ceux qui disent que c'est la substance du pain? Quelle étrange explication est-ce, *la substance du pain*, c'est à dire, *non la substance du pain, mais une autre substance, qui retient la figure, & la ressemblance du pain*? Et que deviendra le langage humain, s'il est

Refut. page 352.

permis

permis de forcer les termes par ces violentes expo- Chap. IV.
sitions ?

Ils disent, *que nous offrons cette image, cette matiere choisie, cette substance du pain.* C'est, dit l'Auteur, *parce qu'on offre les dons avant qu'on les consacre.* C'est encore une fuite insoûtenable ; car ils parlent des dons consacrez, disant, que cette image represente & exprime le mystere de l'Incarnation, que c'est le corps de Iesus-Christ par institution, sanctifié par la grace, & par l'avenement du S. Esprit, comme il paroist par la simple lecture de leurs paroles.

De plus, il faut remarquer, qu'ils font une perpetuelle opposition du vray & propre corps de Iesus-Christ, au pain qui est son image, & qu'ils passent jusques à montrer les rapports qu'il y a de l'un à l'autre. L'un, disent-ils, est *la matiere de la substance humaine sans subsistence personnelle* ; L'autre est *une matiere choisie, savoir, la substance du pain, sans avoir les traits de la figure humaine.* L'un est son *corps par nature.* L'autre est son *corps par institution.* L'un est *Saint, comme estant divinisé* ; L'autre est *rendu divin par quelque sanctification de grace.* L'un est *la chair qu'il a unie à soy, & qu'il a sanctifiée d'une sanctification qui luy est propre selon la nature* ; L'autre est *sanctifié par la grace du S. Esprit, lors que d'un estat commun il passe à la saintetè*, ἐκ τῆς κοινῆς πρὸς τὸ ἅγιον. Et que veulent dire tous ces rapports établis de cette maniere, sinon, que le pain de l'Eucharistie, & le propre corps du Seigneur, sont deux sujets réellement differens ? Que signifie cette docte & élegante distinction des deux corps, l'un, τὸ κατὰ φύσιν, & l'autre, τὸ θέσει, c'est à dire, l'un par nature, & l'autre par institution

Chap. IV. sinon, que l'un est son vray & propre corps, & l'autre le Sacrement de son corps, qui n'en a pas la nature, mais qui en tient la place, ou, comme parle Facundus, *qui ne l'est pas proprement, mais qui en contient le mystere?*

Mais il faut encore considerer, que par tous ces rapports qu'ils établissent entre le corps naturel du Seigneur, & le pain du Sacrement, ils veulent que le pain soit une image & une figure bien expresse du mystere de l'Incarnation, selon la doctrine commune des Peres, que nous avons remarquée dans Iustin martyr, dans Theodoret, dans Gelase, & dans S. Ephrem d'Antioche. C'est pour cela qu'ils disent, *Qu'il n'y a aucune autre espece sous le Ciel, ni aucune autre figure que celle-là, que Iesus-Christ a choisie, qui puisse exprimer son Incarnation.* Et un peu plus bas; ils disent que le dessein de Dieu dans l'établissement de l'Eucharistie, a esté *de representer & d'exprimer clairement aux hommes le mystere de son œconomie*, c'est à dire, de son Incarnation. Et enfin, leurs dernieres paroles sont; *Voilà donc la vraye image de l'Incarnation de Iesus-Christ nostre Dieu.* Mais comment seroit-ce une image vraye, ou non trompeuse, ἀψευδὴς εἰκών, du mystere de l'Incarnation, si la substance du pain estoit détruite & changée par la sanctification? C'en seroit au contraire, une image bien trompeuse, puis que la chair de Iesus-Christ n'est point abolie (à Dieu ne plaise) par son élevation à l'union hypostatique.

Enfin, il faut remarquer ces paroles, *Iesus-Christ a commandé d'offrir une image, une matiere choisie, c'est à dire, la substance du pain qui ne represente aucune forme d'homme, de peur que l'idolatrie ne s'introduisist.* Accordez, je vous prie, ces termes avec la

creance de la presence réelle, qui, selon l'aveu de Chap. IV.
l'Auteur, est inseparable de l'adoration. Supposons ce que l'Auteur veut, que ces Peres ayent creû que l'Eucharistie est réellement le corps de Iesus-Christ, & qu'en suite, ils l'ayent adorée; n'est-ce pas la derniere de toutes les extravagances, que de dire que Iesus-Christ n'a pas voulu donner à l'Eucharistie la figure humaine, de peur que l'idolatrie ne s'introduisist? Est-ce donc que l'Eucharistie en est moins adorée, pour n'avoir pas la forme de l'homme? Est-ce que si Iesus-Christ y paroissoit en sa veritable forme, ce seroit une idolâtrie, que de l'adorer, au lieu qu'y paroissant sous la figure de pain, le culte souverain, que l'on luy rend, est legitime? Et qu'est-ce que fait la figure d'homme, ou de pain, pour faire d'une bonne adoration une idolâtrie, ou d'une idolâtrie une bonne adoration? A ce conte, les Apostres auront idolâtré, les Anges & les Saints du Paradis, & tous les fideles du monde seront des idolâtres, puis qu'ils ont adoré, & qu'ils adorent encore, ou qu'ils adoreront un jour Iesus-Christ, non sous la figure de pain, mais sous sa naturelle figure d'homme: Asseurément si l'on suppose, que ces Prelats ayent esté Catholiques Romains, de la maniere qu'on l'est aujourd'huy, il faut conclure, qu'ils avoient perdu le sens; & si l'Auteur veut que nous gardions pour eux l'équité qu'il veut que nous ayons pour ses Peres de Nicée, il ne faut pas supposer qu'ils ayent adoré l'Eucharistie; car cette supposition leur impute une erreur tout à fait folle & extravagante. On dira, peut-estre, que leur sens est: que l'Eucharistie n'a pas la figure humaine, de peur que les hommes ne prennent de là, un exemple pour adorer les images. Mais leur attribuer ce sens, en supposant toûjours qu'ils ont creû la presen-

Ch. IV. ce réelle, est leur imputer une plus grande impertinence que la premiere, savoir, que Iesus-Christ a évité de se faire adorer sous sa forme propre, de peur qu'on adorast les images. Est-ce que d'avoir Iesus-Christ en sa veritable figure, est une chose qui induit à servir les peintures, ou les statuës? Au contraire, il n'y a rien qui retire plus les hommes d'une image, que la veuë de son original; & je ne doute pas que si le Sauveur nous paroissoit en sa naturelle forme, on n'abandonnast bien-tost tous les simulacres qu'on luy a dressez. Ie voudrois bien savoir si la forme de pain sous laquelle on pretend que Iesus-Christ paroist, & à l'égard de laquelle on veut que l'Eucharistie, soit une image, induit moins les hommes au culte des images, que ne feroit sa vraye figure humaine.

Il est certain qu'elle les y porte davantage; car les yeux desirent toûjours de voir ses traits humains, & ne les pouvant trouver au Sacrement, ils les cherchent sur la toile, & tâchent de se satisfaire par l'artifice du pinceau. Il n'y a donc rien de plus ridicule que le discours de ces Evesques, s'ils ont creû que l'Eucharistie soit Iesus-Christ mesme, sous la forme empruntée du pain. Mais si vous supposez, comme il est vray, que l'Eucharistie est une Image réellement distincte du corps de Iesus-Christ qu'elle represente, leur raisonnement est clair & solide; Iesus-Christ n'a point voulu donner à cette Image les traits de la ressemblance humaine, de peur que cette ressemblance n'attirast les hommes à rendre à l'image, ce qui doit estre reservé pour l'original, ou qu'elle ne les autorisast pour en faire d'autres, à l'imitation de celle-là, & pour leur rendre un culte qu'elles ne meritent pas. Faisons donc cette justice à ces Peres de ne croire pas

qu'ils ayent esté des insensez, sur tout en parlant d'un sujet qui estoit hors leur dispute, & sur lequel on ne peut les soupçonder d'avoir esté preöccupez de passion. Ils ont creû, sans doute, ce qu'ils ont dit, & puisque ce qu ils ont dit, renverse la Transsubstanciation, la presence réelle, & l'adoration du Sacrement, ce seroit une étrange imagination, que de leur imputer ces doctrines & cette pratique. Ch. IV.

Voyons maintenant ce que disent leurs adversaires de Nicée. *Les dons sont appellez types, pieusement, par quelques-uns des SS. Peres, avant la perfection de la santification; mais aprés la santification, proprement, ils sont appelez, ils sont, & sont creûs le corps & le sang de Iesus-Christ.* Car c'est ainsi qu'il faut traduire leurs paroles, μετὰ δὲ τὸν ἁγιασμὸν σῶμα κυρίου καὶ αἷμα χριστοῦ λέγονται, καὶ εἰσὶ, καὶ πιστεύονται. Et là dessus ils censurent ceux de Constantinople d'avoir appelé l'Eucharistie Image; & d'avoir apporté pour détruire les Images, l'exemple d'une Image qui n'estoit point Image, mais corps & sang.

L'Auteur mettant ces deux Conciles en comparaison, veut que celuy de Constantinople n'ayant parlé de l'Eucharistie que par rencontre, & pour en tirer seulement un argument contre les Images, il n'en ayt pas dit tout ce qu'on en doit croire, mais qu'il en ayt touché seulement ce qui servoit à son sujet. Or l'Eucharistie ayant deux qualitez, l'une, qu'elle est image de Iesus-Christ, & l'autre, qu'elle est Iesus Christ mesme; il n'y avoit que la premiere qualité d'Image qui favorisast la pretention de ces Iconoclastes. Il ne faudroit donc pas s'étonner, quand ils n'auroient point parlé de la seconde, qui est d'estre veritablement le corps mesme de Iesus-Christ. *Cependant*, ajoûte-t-il, *ils n'ont pas laissé de le faire &* Refut. page 146. &c.

Chap. IV. *ils nous disent expressément dans ce lieu mesme, que Jesus-Christ avoit voulu que le pain de l'Eucharistie estant la veritable image de sa chair naturelle, fust fait son divin corps par l'avènement du Saint Esprit.* Mais quant au 3. Concile de Nicée, il nous asseure qu'il n'en est pas de mesme : *car on y reprend une expression defectueuse, on la condamne en un mauvais sens. On estoit donc obligé de parler precisément, & exactement. Car jamais on ne s'éloigne davantage des metaphores, que lors qu'on condamne les autres de s'estre servis de termes impropres & peu exacts.* Il dit donc que c'est *dans cét esprit de simplicité* qu'ils ont écrit ce que j'ay déja rapporté d'eux.

Ie répons, que s'il faut comparer les deux Conciles l'un avec l'autre, l'esprit de simplicité, & de verité paroist dans celuy de Constantinople, & l'esprit d'erreur, de preöccupation, de sophisme & de fourberie se découvre visiblement dans l'autre. Les Peres de Constantinople ont parlé de l'Eucharistie pour un autre dessein ; ils en ont donc parlé de sang froid, & dans la creance commune, & perpetuelle de l'Eglise. I'avouë qu'ils n'estoient pas obligez de s'y étendre beaucoup s'ils ne l'eussent voulu ; mais il ne s'agit pas de ce qu'ils pouvoient ou ne pouvoient pas faire ; il s'agit de ce qu'ils ont fait. Ils s'en sont expliquez en des termes qui détruisent la Transsubstanciation, la presence réelle, & l'adoration, comme nous l'avons fait voir. Ils ont dit que le Sacrement est du pain en substance, le corps de Christ par institution, & que Iesus-Christ ne luy a pas voulu donner la figure humaine, pour n'ouvrir pas la porte à l'idolâtrie. Il ne faut donc pas s'imaginer, qu'alors on creûst que ce n'est plus du pain en substance, que c'est le corps naturel du Sauveur qu'il a pris de la Vierge, ni qu'il le

faluſt adorer. Car puis qu'ils n'en parlent que par rencontre, & pour un autre deſſein, il eſt clair qu'ils tirent leurs expreſſions de l'uſage ordinaire, & qu'ils n'ont pas eû la penſée de rien innover ſur un ſi grand ſujet. Au reſte, c'eſt abuſer de leurs paroles, que de rapporter à la preſence réelle ce qu'ils ont dit, que *le pain eſt fait un divin corps par l'avenement du Saint Eſprit*, θεῖον σῶμα; car ils s'expliquent, ce me ſemble, aſſez, quand ils diſent, que c'eſt le corps de Chriſt par inſtitution, ou ſon image ſainte, par oppoſition à ſon corps naturel, & quand ils diſent, que c'eſt la ſubſtance du pain, par oppoſition à la ſubſtance humaine que Chriſt a priſe de nous, & quand ils déterminent l'effet de la conſecration à faire changer de condition au pain en l'élevant de commun qu'il eſtoit à un eſtat de ſainteté. Ils parlent de l'Euchariſtie, comme l'aſſemblée du Clergé de France tenuë à Paris l'an 1625. dans le jugement qu'elle donna contre un libelle ſeditieux, parle des Roys; *Les Roys*, dit-elle, *ne ſont pas ſeulement de Dieu, mais ils ſont des Dieux. Et ce n'eſt pas un titre que la complaiſance ſervile des payens ait inventé. C'eſt la verité meſme qui le leur donne dans les Ecritures Saintes ſi clairement que perſonne ne le ſauroit nier ſans blaſpheme, ni le revoquer en doute ſans ſacrilege. Puis donc qu'ils ſont appelez Dieux, il s'enſuit, qu'ils le ſont, non en eſſence, mais en puiſſance, non par nature, mais par grace.* Il en eſt de meſme de l'Euchariſtie, dans le ſens des Peres de Conſtantinople; elle eſt le corps de Ieſus-Chriſt non en ſubſtance, mais en image, non par nature, mais par inſtitution. Mais cét Eſprit de ſimplicité & de verité paroiſt outre cela, dans le diſcours de ces Peres, en ce qu'ils ne ſe ſont éloignez ni de la doctrine ni des Chap. IV.

Ch. IV. expressions des SS. Peres, qui les avoient precedez en la conduite de l'Eglise. Ils appellent l'Eucharistie *image*, *type*, *commemoration*; ce sont les termes communs des Anciens; Ils disent, que c'est *du pain, la substance du pain*; les Anciens l'avoient dit de mesme. Ils le nomment *le corps de Christ par institution*; les Anciens l'avoient aussi nommé *le corps typique*, *le corps symbolique*, *le corps mystique*, *le corps par grace*. Ils rapportent la signification du Sacrement au mystere de l'Incarnation; c'est la doctrine des autres Peres.

Mais si nous jettons les yeux sur les pretendus Peres de Nicée, je le dis avec douleur, nous y verrons paroistre un esprit bien contraire à celuy de simplicité & de verité. Ie suis marry de mettre en évidence leur caractere, mais je ne m'en saurois exempter, sans trahir ma conscience, & ma cause, & sans laisser la verité & la vertu dans l'oppression. 1. Ils asseurent par tout une infinité de fois, qu'ils avoient presens dans leur assemblée les Legats des trois Patriarches d'Orient; fourberie qui se découvre par les pieces inserées dans leurs propres actes, comme je l'ay remarqué cy-dessus. 2. Voyant, [a] comme dit le livre de Charlemagne, que les Ecritures divines ne pouvoient s'ajuster à leur erreur, *ils ont eu recours à je ne say quelles sottises apocryphes, dignes de risée*, & [b] *n'ont point eu honte d'abuser des phantômes ou apparition de Demons & des songes de vieilles pour défendre la cause de leurs images*, comme dit d'Epence savant & celebre Docteur de Sorbonne. En effet ils alleguent comme de bonnes & de valables pieces de l'antiquité Chrestienne, des pieces manifestement fausses, & fabuleuses, comme [c] les actes du Pape Sylvestre, [d] le livre de la Passion d'une image

a *Lib. de imag. l. 3. c. 30.*

b *In 2. Tim. p. 155.*

c *Act. 2.*

d *Act. 4.*

de Iesus-Christ, qu'ils lisent tout entier, & qu'ils in- Chap. IV.
serent dans leurs Actes, sous le nom de S. Athanase, bien qu'il n'y eust pas, peut estre, vingt ans que cet impertinent livre avoit esté composé, pour favoriser la cause des Images par un miracle imaginaire; [e] l'histoire sale & impie de je ne say quel Moyne tenté d'un esprit de fornication, qu'ils nous donnent sous le nom du Patriarche Sophronius; [f] l'Epistre de S. Basile Archevesque de Cesarée à Iulien, où il confesse & embrasse le culte des Images, qui est une piece grossierement forgée, & qui ne s'est jamais veuë dans les œuvres de S. Basile, que depuis les dernieres editions, où elle a esté mise sur la bonne foy de ce Concile. Comment s'appelle cét Esprit, si ce n'est l'esprit d'erreur, & d'imposture? 3. Mais que dirons nous de cette hardiesse, qui leur fait nier les choses du monde les plus certaines, [g] comme que l'Epistre produite sous le nom d'Ibas soit veritablement de luy? contre la foy des Actes du Concile de Calcedoine & le propre aveu d'Ibas qui l'y reconnoist pour sienne; comme encore ce que nous examinerons bien-tost que les Peres ayent jamais appelé l'Eucharistie, Image, aprés la consecration? 4. Que dirons-nous de la liberté qu'ils se donnent de corrompre scandaleusement l'Ecriture, par des applications ridicules de ses textes au sujet des images, comme du Pseaume 4. *Seigneur la lumiere de ton visage est levée sur nous*; & du 44. *Tous les riches d'entre le peuple supplieront ta face*; & du 48. *Comme nous avons ouï, de mesme nous avons veu*; & de S. Matth. *Nul n'allume la chandelle pour la mettre sous le boisseau?* Il y a beaucoup d'autres choses, que je pourrois rapporter pour faire voir de quel esprit ces gens estoient animez. Mais il vaut mieux s'arrester particulierement au sujet de nostre dispute.

[e] *Ibid.*

[f] *Ibid.*

[g] *Act. 6.*

Chap. IV. Il censurent donc d'abord fierement leurs adversaires, pour avoir appelé l'Eucharistie une image, & protestent qu'aucun des Peres ne l'a jamais appelée image, si ce n'est avant la consecration. L'Auteur ne veut pas que nous examinions cét article, parce, dit-il, qu'il n'est pas question si le Diacre Epiphane, & les Evesques de ce Concile, ont eû raison dans cette pretention; mais il s'agit de ce qu'ils ont creû de l'Eucharistie. Ie ne suis pas tout à fait de son avis; Car il me semble que pour bien juger du sentiment de ces bons Peres, par leurs discours, il en faut examier toutes les parties, & tâcher de connoistre leurs personnes, avant que de prononcer sur leur foy. C'est donc une erreur grossiere, qu'on ne sauroit excuser, qu'en disant d'eux ce que Sirmond disoit cy-dessus de Hincmar, qu'il estoit également accoûtumé à se tromper, & à tromper les autres. Mais, dit l'Auteur, c'est une question de fait, dans laquelle ils ont pû se tromper, d'une erreur fort innocente, puis qu'elle estoit fondée sur le sens populaire du mot d'image, qui exclut la verité. Nous parlerons bien-tost de ce sens populaire. Il me suffit maintenant de dire, que cette erreur, toute innocente que l'Auteur la fait, marque necessairement ou une ignorance fort grossiere, ou une malignité fort vicieuse; une ignorance grossiere, s'ils n'ont pas seû que les Peres ont communément appelé l'Eucharistie aprés la consecration, une figure, une image, un type, un signe, ce que l'on pourroit prouver par une infinité de passages s'il estoit encore en contestation. Et l'Auteur ne desavoüera pas que les Constitutions de Clement, le pretendu Denys Areopagite, Tertullien, Origene, Eusebe, Cyrille de Ierusalem, Gaudence, Macaire, Ephrem d'Edesse, Gregoire de Nazianze, S. Ierô-

Refut. page 349.

me, S. Ambroise, S. Chrysostome, S. Augustin, Theodote d'Antioche, Theodoret, Procope, l'ancienne Liturgie Latine, Iunilius, Gelase, Maxime, Beda, ne se soient servis indifferemment de ces termes de *figure*, *d'image*, *de signe*, *& de type*, sur le sujet du S. Sacrement, & ces Peres de Nicée avoient bien mal conservé la tradition, s'ils ignoroient une chose si triviale. Que s'ils ne l'ignoroient pas, on ne les peut excuser de s'estre laissé si fort emporter à la passion, qu'ils avoient contre leurs ennemis de Constantinople, que pour les censurer ils ayent nié une verité constante, & dont ils estoient persuadez en leurs consciences. Chap. IV.

Mais, dit l'Auteur, leur erreur estoit fondée sur le sens populaire du mot d'image, qui exclud la verité. Ce n'est rien dire pour eux, & c'est dire beaucoup contre vous. Car premierement, dites tout ce qu'il vous plaira. Donnez, si vous voulez, trente significations à ce mot d'image, vous n'excuserez jamais ces gens-là d'ignorance ou de malice, d'avoir nié une verité de fait, si évidente, que les Peres ayent jamais appellé les dons consacrez images, types, ou antitypes. Cela pourroit les excuser en quelque sorte, s'ils disoient simplement qu'il ne faut pas parler ainsi; mais cela ne les excuse pas de ce qu'ils ont dit, que les Peres n'ont jamais parlé de la sorte. De plus, l'Auteur me permettra de luy dire, qu'il a luy-mesme tissu les filets où il est pris. Car si le sens populaire de ces mots, images, types, antitypes, signes, figures, est exclusif de la verité, il s'ensuit necessairement que quand les peuples ont entendu ces expressions ordinaires dans la bouche des Peres, ou qu'ils les ont leuës dans leurs écrits, ils n'ont pû s'empescher de les recevoir dans ce sens

Chap. IV.

populaire, & de former là-dessus leur créance, que l'Eucharistie n'est donc pas le corps de Iesus-Christ proprement, & réellement. Par exemple, quand ils ont entendu dire à Cyrille de Ierusalem, [a] *On ne vous recommande pas de goûter le pain & le vin; mais l'antitype du corps & du sang de Christ*; & à Gregoire de Nazianze, parlant de Gorgonie sa sœur, [b] *Elle mesla ses pleurs avec les antitypes du corps ou du sang precieux de Iesus-Christ*, & au mesme Gregoire, [c] *Ie mets devant vos yeux cette table où nous communions ensemble, & les types de mon salut, ce saint Sacrement qui nous éleve dans le Ciel*; & à Gaudence, [d] *Le pain estant fait de plusieurs grains de froment reduits premierement en fleur de farine, puis en paste par le moyen de l'eau, & enfin en pain, par le feu, nous avons fort raisonnablement en luy une figure du corps de Christ*; & à S. Augustin, [e] *Iesus-Christ admit Iudas au banquet auquel il recommanda, & donna à ses disciples la figure de son corps & de son sang.* On ne peut pas douter qu'ils n'ayent pris ces paroles dans cette signification commune qui est, nous dit l'Auteur, exclusive de la realité. C'est ainsi qu'en deux mots, il a ruiné toute ce qu'il avoit élevé dans sa seconde Partie, avec des soins extremes. Toutes ces premieres idées, ces longues regles contre les métaphores, ces significations naturelles, & litterales qui imprimoient, disoit-il, la presence réelle, tout cela est emporté par cét aveu qu'il nous fait que le sens populaire de ces mots *Images*, *types*, *antitypes*, est exclusif de la verité. Qu'il ne nous parle donc plus de ces deux qualitez de l'Eucharistie; l'une, qu'elle est image, & l'autre qu'elle est Iesus-Christ mesme, qu'il ne nous entretienne plus de ces deux parties,

[a] *Cat. 5. myst.*

[b] *Orat. 11.*

[c] *Orat. 17.*

[d] *Tract. 2. in Exod.*

[e] *In Ps. 3.*

l'une exterieure, sensible, & moins principale, l'autre interieure, principale, invisible. Cela sera bon pour ses doctes, mais cela n'aura nulle force à l'égard du peuple, qui ayant ouï dire mille fois *Image*, *type*, *antitype*, *figure*, *representation*, *signe*, *symbole*, *memoire*, aura, sans doute, entendu de bonne foy ces termes dans leur sens populaire, & commun, qui exclut la presence réelle. Or ce mystere, comme l'Auteur nous l'asseure, a esté toûjours populaire dans l'Eglise, & c'est sur l'intelligence des peuples que nous devons régler nostre foy. Réglons-là donc, à la bonne heure, sur les termes *d'images*, *types*, *& antitypes*, qui sont si frequens dans les écrits des Anciens, & ne disputez plus avec moy sur une chose où je vous donne tout ce que vous m'avez demandé. Chap. IV.

En troisiesme lieu, ou ces bons Peres de Nicée ont crû que ceux de Constantinople avoient pris le terme d'image dans le sens naturel & originaire, qui n'exclut pas la presence réelle, ou ils ont crû qu'ils l'avoient pris dans le sens populaire, qui l'exclut. Si c'est le premier, ce sont des Calomniateurs & des Sophistes, qui censurent une expression bonne & legitime, sachant bien que leurs adversaires l'avoient prise en un bon sens. Si c'est le dernier, pourquoy les déchargent-ils en suite du blasme d'heresie, avoüant, comme dit l'Auteur, qu'ils ont reconnu que le pain estoit le corps mesme de Iesus-Christ? Car de dire qu'ils les ont accusez d'estre tombez en contradiction, l'Auteur ne veut pas qu'on impute aux hommes des erreurs folles & extravagantes; & je ne croy pas qu'il s'en puisse imaginer une plus folle au Monde que celle de croire que le pain est réellement Iesus-Christ, & qu'il ne

Chap. IV. l'eſt pas, qu'il eſt réellement tranſſubſtancié au corps du Sauveur, & qu'il ne l'eſt pas. Cependant il faut avoüer, que ſi ceux de Nicée ont crû que les Peres de Conſtantinople ayent pris le mot d'image au ſens excluſif de la réalité, & qu'ils les ayent en meſme temps déchargez du crime d'hereſie, reconnoiſſant, comme dit l'Auteur, qu'ils ont decidé la queſtion en faveur de la Tranſſubſtanciation, il faut dis-je avoüer qu'ils les ont crûs capables de tomber dans la derniere de toutes les extravagances, qui eſt de croire que ce l'eſt, & que ce ne l'eſt pas. Etainſi, les defenſeurs des Iconoclaſtes ne leur feroient pas trop d'injuſtice de les traitter de la meſme maniere qu'ils ont traitté les autres.

L'Auteur me dira, peut-eſtre, qu'ils n'ont crû ni l'un ni l'autre ; mais qu'ils ont cenſuré le terme d'*image*, parce ſeulement qu'il eſt ſuſceptible d'un mauvais ſens. Mais cette excuſe eſt rejettée par les propres termes des Eveſques de Nicée, que l'Auteur meſme rapporte, *Si imago eſt*, diſent-ils, *non poteſt eſſe hoc divinum corpus. Si c'eſt une image, ce ne peut pas eſtre ce divin corps.* Ils ne diſent pas, ſi c'eſt une image, ce peut eſtre ou n'eſtre pas ce divin corps, le terme eſtant ſuſceptible de deux ſens, l'un excluſif, & l'autre non excluſif de la preſence réelle. Mais ils diſent déterminément, *Si c'eſt un image, ce ne peut eſtre ce divin corps.* Et plus bas, l'Auteur nous dit, que Nicephore emprunta d'eux ce raiſonnement, *Quomodo idem dicitur Corpus Chriſti & imago Chriſti? quod enim eſt alicujus imago hoc corpus ejus eſſe non poteſt. Comment une meſme choſe peut-elle eſtre appellée le corps de Chriſt, & l'image de Chriſt? car ce qui eſt l'image de quelqu'un, ne peut pas eſtre ſon corps.* Ce n'eſt pas là la cenſure d'une

expreſſion ambiguë ; c'eſt la cenſure d'une expreſſion qui ne peut compâtir avec celle qui appelle l'Euchaſrie, le corps de Chriſt. Chap. IV.

Que dirons-nous donc de ces gens ? Il eſt certain que c'eſtoit des Sophiſtes, ou des ignorans, qui cenſurerent imprudemment ou captieuſement une expreſſion bonne & ſainte, & d'un uſage perpetuel dans l'Egliſe Chreſtienne. Mais il ne s'enſuit pas, toutefois, ni qu'ils cruſſent la preſence réelle, ni qu'ils fuſſent des fous & des extravagans, comme l'Auteur le veut inferer, s'ils n'ont pas crû la réalité. Ce ſont deux choſes que je nie avec raiſon ; & à l'égard de la premiere, il eſt évident que puis que leurs adverſaires avoient poſitivement établi que l'Euchariſtie eſtoit du pain en ſubſtance, & qu'ils l'avoient formellement diſtinguée du corps naturel, dont ils vouloient qu'elle fuſt une image, s'ils euſſent creû la preſence réelle, ils n'euſſent pas manqué de les relever là-deſſus, & de leur faire voir que ce qu'ils appelloient la ſubſtance du pain, eſtoit la ſubſtance propre du corps de Ieſus-Chriſt ; puis que l'Euchariſtie eſt réellement le corps naturel que le Seigneur a pris de la ſainte Vierge. Ils eſtoient trop animez contre eux, pour leur pardonner un crime capital, comme euſt eſté celuy-là d'enſeigner que le S. Sacrement eſt la ſubſtance du pain, ſi toute l'Egliſe euſt creû, que c'eſt la propre ſubſtance du Fils de Dieu. Car de dire qu'ils ont pris les termes de leurs adverſaires, eu égard à ce que ce ſont les dons avant la conſecration, cela ne ſe peut nullement, parce que ceux de Conſtantinople ayant dit, que Ieſus-Chriſt nous a commandé d'offrir une image, une matiere choiſie, c'eſt à dire, la ſubſtance du pain, ils cenſurent le terme d'image, diſant, que l'Euchariſtie peut bien eſtre

Chap. IV. appellée image avant la consecration, mais non apres; ce qui montre clairement qu'ils ont pris le discours de leurs adversaires, non à l'égard de ce que les dons sont avant la consecration, mais à l'égard de ce qu'ils sont apres, les accusant d'avoir parlé contre l'usage des Peres, qui les appellent bien, disent-ils, *Images avant la sanctification, mais non apres.* Ainsi cette échappatoire seroit inutile.

Il faut donc conclure, qu'ils n'ont point eu la Transsubstanciation Romaine en veuë, lors qu'ils ont fait cette censure, & si l'Auteur s'opiniastroit dans son sentiment, on pourroit luy dire, qu'il les fait tomber dans une erreur mille fois plus extravagante & plus folle, que celle qu'il dit que nous leur imputons. Car concevez, je vous prie, des gens qui veulent défendre la Transsubstanciation contre une proposition qui porte, que Iesus-Christ nous a commandé *d'offrir une image, une matiere choisie, c'est à dire, la substance du pain*; Ils sont choquez par le terme d'*Image*, & ne le sont pas par ceux-cy, *la substance du pain*. Ne faut il pas dire qu'ils avoient l'esprit renversé? Le mot d'*Image* n'est contraire à la Transsubstanciation que par consequence, & encore par une consequence que tout le monde ne croit pas bonne. Ceux-cy, *la substance du pain* la contredisent formellement, & directement, & ils laissent ces derniers comme en estant d'accord, pour s'attacher à l'autre par une assez mauvaise critique. Vid-on jamais une semblable impertinence? Que l'Auteur garde donc envers eux cette mesme équité qu'il nous recommande, & qu'il ne leur attribuë pas une erreur qui ne sauroit compâtir avec le sens commun.

Mais, enfin, direz-vous, s'ils ont esté d'accord dans

dans le fond avec les Iconoclastes, pour ne croire ni la Transsubstanciation, ni la presence réelle, pourquoy ont-ils censuré le terme d'Image ? pourquoy l'ont-ils censuré par ce raisonnement, *Si imago corporis est, non potest esse hoc divinum corpus, Si c'est l'image du corps, ce ne peut pas estre ce divin corps?* & quelle est l'apparence qui les a seduits ? Il ne faut pas resver long-temps pour la trouver. Le pain de l'Eucharistie a deux qualitez ; l'une, qu'il nous represente le corps de Iesus-Christ par la vertu qu'il a de nous nourrir, & par toutes les autres ressemblances que l'on y peut découvrir ; l'autre, qu'il en contient l'efficace & la vertu, la communiquant à nos ames par le ministere de la foy, & de la devotion. Selon la premiere de ces qualitez, il est ordinairement appelé Image, type, figure, representation, memorial, expression, & autres termes de mesme force. Selon la seconde, il est plus particulierement appelé corps de Christ, corps mystique, corps sacramental, corps par grace. Ces bons Peres se sont imaginez que de l'appeler image, aprés la benediction, c'estoit aneantir l'effet de la consecration, & en parler trop bassement, à peu prés comme [a] cét Israëlite dont il est parlé dans l'histoire de David, qui pour détourner le peuple de l'obeïssance qu'il devoit à son Roy, l'appelloit *David, & le Fils d'Isai*, voulant par cette expression mépriſante, luy ravir le titre glorieux de Roy d'Israël où Dieu l'avoit élevé, & qui par là estoit, sans doute, digne de reprehension, & de punition ; Ou comme un Historien outrageoit la Majesté Imperiale si parlant d'un Duc de Saxe, & d'un Archiduc d'Austriche, élevez à l'Empire, il les appelloit encore simplement, le Duc de Saxe, l'Archiduc d'Austriche. Car en effet, la forme du langage humain veut,

Chap. IV.

[a] *Sam. 20.*

Ch. IV. que quand une personne, ou une chose change de condition, les noms, & les titres moins nobles, soient, en quelque sorte absorbez par les plus nobles, encore que la chose au fond ne laisse pas de rester. C'est en cela que consiste la force de cette censure que les Evesques de Nicée font, par la bouche du Diacre Epiphane aux Peres de Constantinople. Ils croyent, que c'est choquer l'honneur deû à l'Eucharistie, aprés la consecration, que de l'appeler encore image, puisque ce nom appartenoit désja aux dons, avant qu'ils fussent santifiez. C'est ce qui les oblige de raisonner de cette sorte, *Si c'est l'image du corps, ce ne peut pas estre ce divin corps*, comme s'ils disoient, si vous appelez encore les dons, aprés la consecration, *Image*, la consecration ne leur a donc rien apporté de nouveau, ils sont encore dans leur état naturel, & par consequent ils ne sont pas le corps de Iesus-Christ, comme nous le croyons & comme vous-mesmes le confessez.

On reconnoistra facilement que ç'a esté leur pensée, si l'on considere deux choses; l'une, qu'à l'égard de ce nom d'image, ils soûtiennent que les Peres ne l'ont donnée à l'Eucharistie qu'avant la consecration. Ils veulent donc que le pain soit image, dans son état naturel; l'autre, qu'à l'égard de ce nom de corps de Christ, ils en tombent d'accord avec leurs adversaires. Or leurs adversaires s'estoient formellement expliquez en disant, que c'estoit le corps de Christ, par quelque sanctification de grace avec opposition à son corps naturel. Ils ne veulent donc pas que le pain soit le corps de Christ né de la Vierge.

I'avouë qu'il y a de l'erreur en tout leur discours, & il ne faut pas que l'Auteur se mette en peine de le prouver, puisque je le reconnois fort bien. Il est seu-

lement queſtion ſi c'eſt une de ces erreurs folles & extravagantes dont les hommes qui conſervent encore quelque raiſon, ne ſe trouvent pas capables. L'Auteur le ſoûtient, & je le nie. Examinons ce qu'il nous dit là-deſſus. Il veut premierement, que ces Peres reprenant une expreſſion defectueuſe, ayent eſté obligez de parler preciſément & exactement, ſans ſe ſervir de metaphores, puis qu'ils condamnoient les autres de s'eſtre ſervis de termes impropres, & peu exacts. Ie répons que s'ils euſſent ſubſtitué au mot d'image quelqu'autre terme dont leurs adverſaires ne fuſſent pas tombez d'accord, la remarque de l'Auteur ſeroit bonne. Mais ils ne font que ſe ſervir du terme de corps de Chriſt, au meſme ſens que les autres l'avoient employé; ils n'eſtoient donc pas obligez d'en chercher un plus propre, ou plus ſimple, puis qu'ils eſtoient tous d'accord de celuy-là. Ch. IV. Refut. page 348.

L'Auteur nous dit en ſecond lieu, que l'on peut bien nier l'expreſſion figurée pour affirmer l'expreſſion ſimple, mais que c'eſt une extravagance de nier l'expreſſion ſimple pour affirmer l'expreſſion figurée. Par exemple, on dira bien la pierre du deſert n'eſtoit pas Ieſus-Chriſt, mais elle en eſtoit l'image. Mais on ne dira pas, la pierre ne ſignifioit pas Ieſus-Chriſt, mais elle eſtoit Ieſus-Chriſt. On ne dira pas, les vaches ne ſignifioient pas des années, mais elles eſtoient des années, & de meſme du ſang de l'Alliance, & de l'Agneau Paſchal qui eſtoit figure de Ieſus-Chriſt. Ie répons, que quand les Eveſques de Nicée ont condamné le mot d'*Image*, ils ne l'ont pas pris comme l'expreſſion ſimple, qui explique cette autre expreſſion figurée, *le corps de Chriſt*, Ils l'ont pris au contraire, en un ſens qui exclut ce qu'ils entendoient par le corps de Chriſt. Car ils enten- Refut. page 350.

Chap. IV. doient par le corps de Christ, un mystere qui nous communique la vertu & l'efficace du corps de Iesus-Christ, & par, Image, ils entendoient une simple representation dépoüillée de toute efficace. Ainsi, le raisonnement de l'Auteur est nul, & ses exemples sont hors de propos.

Qu'ils ayent pris le mot d'image en ce sens, on ne le sauroit contester, aprés ce qu'ils nous ont dit eux-

2 Act. 6. mesmes, [a] *Quant à l'image, nous n'en savons autre chose, sinon, que c'est une image qui montre une copie ou une ressemblance de son original. D'où vient qu'elle en prend aussi le nom, & qu'elle n'a rien que cela seul de commun avec luy.* Ils ne pensoient donc pas qu'elle en eust la vertu & l'efficace, estant évident que cette vertu est autre chose que le nom de

b Ibid. sect. 3. l'original. Et ailleurs, [b] *Un homme bien censé ne recherchera jamais dans une image les proprietez de son original.* Or la vertu d'operer est une des proprietez de l'Original. Et si l'Auteur veut qu'ils ayent pris le mot d'image en un sens qui exclut la verité de la substance, pourquoy ne voudray-je pas qu'ils l'ayent pris en un sens qui exclut la verité de l'efficace ?

Il n'y a point aussi de raison qui nous empesche de croire qu'ils ont pris le terme de corps, pour un mystere qui nous communique la vertu & l'efficace du corps de Iesus-Christ, & il y en a qui nous obligent de le croire ainsi, puis que, comme je l'ay déja dit, ils le prennent au sens que leurs adversaires l'avoient pris, pour le corps de Christ, par sanctification de grace, distingué de son corps naturel, & qui est en-

Refut. page 354. core la substance du pain. Mais l'Auteur nous demande, *en quelle Langue nous avons trouvé que ces mots, ce n'est pas une image, signifient ce n'est pas une image vuide ?* Ie répons, que nous l'avons trouvé en

la Langue de Beſſarion, Grec de nation, Eveſque de Nicée, & enfin, Cardinal de l'Egliſe Romaine. Car expliquant ces paroles de Iean Damaſcene, *Le pain & le vin ne ſont pas la figure du corps & du ſang de Chriſt; ainſi n'avienne, mais le corps meſme deïfié du Seigneur*, il dit ces paroles [c] *Par la figure dont il parle en ce lieu, il entend une ombre qui n'eſt en tout qu'une figure, ſignifiant ſimplement un autre ſujet, ſans avoir pour tout aucune force ni puiſſance d'agir ou d'operer; comme les Sacremens du vieux Teſtament qui eſtoient les figures des Sacremens du Nouveau.* Il nous demande encore *en quelle Langue nous avons trouvé que ces mots, Le pain eſt appellé, eſt en effet, & eſt crû le Corps de Ieſus-Chriſt, ſignifient que l'on penſe à Ieſus-Chriſt en prenant le pain, & que Ieſus-Chriſt agit ſur ceux qui le prennent.* Ie répons, qu'il ne ſauroit luy-meſme trouver en aucune langue que ces mots, *Le pain eſt appel'é* proprement *eſt*, (Car cét, *en effet*, eſt de ſon addition) *& eſt crû le corps de Chriſt*, vueillent dire, Le pain eſt réellement tranſſubſtancié au corps de Ieſus-Chriſt. On ne s'exprime de cette maniere que depuis qu'on s'eſt engagé à ſoûtenir une doctrine inconnuë à toute la terre, & qui n'ayant point d'exemple, oblige ceux qui la défendent à donner aux paroles un ſens auſſi ſans exemple. Cependant, Meſſieurs les Catholiques Romains trouvent leurs explications fort raiſonnables, & leurs diſtinctions fort juſtes. Ils ſe les rediſent perpetuellement à eux-meſmes, & à force de les rebattre ils deviennent incapables d'en reconnoiſtre la fauſſeté. Ils ont toûjours dans l'eſprit ces ſolutions de pain, non parce qu'il le ſoit, mais parce qu'il l'a eſté, en un ſens diviſé, non en un ſens compoſé, non à l'égard de la ſubſtance, mais à l'égard des accidens.

[c] *Beſſar. de ſacr. Eu.*

Chap. IV.

Ch. IV. Corps existant à la maniere d'un esprit, corps existant à la maniere d'un corps, presence visible, presence invisible, unité de substance, multiplication de presence. Ils se les rendent familieres, & s'imaginent, en suite, qu'elles ont pû estre aussi familieres aux Peres qu'à eux, ne se souvenant pas que les Peres n'en ont jamais dit un mot. Mais, outre cela, je répons, que [d] Paschase mesme, qui vivoit environ trente ans aprés ce Concile de Nicée, nous témoigne que ceux qui n'approuvoient pas ses nouveautez, prenoient ces mots, *le corps de Christ*, en ce mesme sens que l'Auteur trouve si nouveau, pour un mystere qui a la vertu & l'efficace du corps de Christ. [e] Facundus avoit dit, long-temps auparavant, *Que le pain est appelé le corps de Christ, parce qu'il en contient le mystere.* Et [f] Cyrille d'Alexandrie avoit dit, avant Facundus, *Que Dieu verse dans les choses offertes une force de vie, & les change en l'efficace de sa chair*, ce qu'il prouve en mesme temps par les paroles mesmes de Iesus-Christ. [g] Rupert, au milieu des tenebres de son siecle, où la Transsubstanciation estoit désja établie, ne laisse pas d'expliquer de cette sorte les paroles, Cecy est mon corps, comme il paroist par le passage que j'en ay rapporté dans ma premiere partie. Et en effet, il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde, que de donner à un sujet le nom d'une chose dont il nous communique toute l'efficace que nous en esperons principalement lors que nous ne recherchons cette chose, qu'à cause de son efficace, parce qu'en ce cas-là, toute nostre attente est remplie comme je l'ay remarqué dans la seconde Partie.

d *Ep. ad Frud.*

e *Defens. l. 9.*

f *Apud Victor. ant.*

g *In Matth.*

Refut. page 357. &c. Mais l'Auteur espere d'avoir découvert une chose fort importante en ce que nous employons contre les Catholiques, le mesme principe que ceux de

Nicée employent contre les Iconoclastes, mais qu'en y joignant de differentes mineures, nous en tirons des conclusions differentes. *Les Evesques de Nicée*, dit-il, *forment cét argument; L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or l'Eucharistie est le corps mesme de Iesus-Christ; Donc elle n'en est pas l'image. Et les Calvinistes forment celuy-cy; L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or l'Eucharistie est l'image du corps de Iesus-Christ; Donc elle n'est pas le corps mesme de Iesus-Christ.* Mais il n'y a rien de si facile à dissiper que cette subtilité. Les Evesques de Nicée ont employé ce principe en un sens, & nous l'employons en un autre; nous y joignons des mineures differentes, & nous en tirons des consequences differentes; mais nous ne nous choquons point dans le fond de la creance. Et pour bien reconnoistre en quoy nous sommes differens, & en quoy nous convenons, il ne faut que produire nos argumens en termes clairs & developpez, selon le sens que nous leur donnons. Ils forment celuy-cy; Nulle image n'est la chose dont elle est image, ni en substance, ni en vertu; Or l'Eucharistie est le corps de Iesus-Christ en vertu; Donc elle n'en est pas l'image. Et nous en formons un autre de cette sorte; nulle image n'est la chose dont elle est image, en substance; Or l'Eucharistie est l'image du corps de Iesus-Christ; Donc elle n'est pas le corps de Iesus-Christ en substance. Qui ne void que nostre different ne tombe point sur cette question, si l'Eucharistie est le corps de Iesus-Christ? Car ils croyent qu'elle l'est en vertu, nous croyons qu'elle ne l'est pas en substance; Cela ne se choque point. Il tombe donc sur cette autre question, si l'Eucharistie est une image. Ils croyent qu'elle ne l'est pas, & l'induisent de ce prin-

Chap. IV.

Ch. IV. cipe, que nulle image n'eſt la choſe dont elle eſt image, ni en ſubſtance, ni en vertu. Nous croyons qu'elle l'eſt, parce que nous ne recevons pas leur principe dans l'étenduë qu'ils luy donnent, nous le limitons à la ſeule ſubſtance, & diſons que nulle image n'eſt la choſe dont elle eſt image, en ſubſtance, bien qu'elle la puiſſe eſtre en vertu. Ainſi, à proprement parler, nous ne ſommes en different que ſur la force du nom d'image. Ils veulẽt qu'il excluë non ſeulement la ſubſtance, mais auſſi la vertu de la choſe meſme. Et nous voulons qu'il en excluë la ſubſtance ſeulement, & non la vertu. Mais l'Egliſe Romaine eſt bien plus en different avec eux, que nous ne ſommes. Car nous rejettons leur principe en partie, & le recevons en partie, & elle le rejette en ſon tout. Ils veulent que le mot d'image excluë tant la ſubſtance, que la vertu de la choſe; Nous voulons qu'il en excluë la ſubſtance ſeulement, & non la vertu, & l'Egliſe Romaine veut qu'il n'en excluë ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas icy le lieu de faire voir qu'elle eſt tres mal fondée dans ſa pretention. Ie diray ſeulement, que l'Auteur ne ſauroit nier que tous les Peres ne luy ſoient contraires, & qu'ils n'établiſſent tous cette verité, qu'une choſe ne ſauroit eſtre l'image, le ſigne ou la figure de ſoy meſme. Et quant à ce qu'il nous allegue, qu'une choſe ſe peut repreſenter ſoy-meſme dans un autre eſtat. Il eſt vray qu'un Peintre pourra, peut-eſtre, faire ſon propre portrait, & un homme pourra repreſenter, ou par la parole, ou par l'action, une choſe qu'il aura faite. Mais chacun void que le portrait ne ſera jamais le Peintre, & que les paroles, ou les actions de cét homme, ne ſauroient eſtre réellement la choſe meſme qui y eſt repreſentée. I'avouë que le viſage eſt l'image de l'ame,

mais il n'eſt pas l'ame. La Colombe, & les langues de feu repreſentoient le S. Eſprit, & le contenoient, je le veux. Mais ni le feu ni la colombe n'eſtoient pas réellement le S. Eſprit. Chap. IV.

L'Auteur preſſe encore le principe des Eveſques de Nicée, *L'image n'eſt pas la choſe dont elle eſt image*, & veut qu'il ſoit ridicule eſtant pris en ce ſens, *L'image n'eſt pas figurativement ou virtuellement la choſe dont elle eſt image; parce*, dit-il, *qu'il eſt, au contraire, de la nature de l'image d'eſtre figurativement la choſe dont elle eſt image, & qu'il eſt clair qu'il ne repugne point à la nature de l'image de contenir la vertu de la choſe, comme il ne repugne point à l'eau du Bapteſme de contenir la vertu du S. Eſprit. Elle en eſt, au contraire, plus veritablement image.* D'où il conclud, qu'il faut que les Prelats de Nicée ayent pris le principe en ce ſens, l'image n'eſt pas réellement la choſe dont elle eſt image. Refut. Page 360.

Ie répons que l'Auteur ſe trompe. Car il eſt certain que les Peres de Nicée ont pris ce principe en ce ſens; L'image n'eſt pas virtuellement la choſe dont elle eſt image, ſans eſtre ni ridicules ni impertinens. Et en voicy la raiſon. C'eſt que quand une choſe paſſe de ſon eſtat naturel à un eſtat plus grand, & plus noble, alors le nom qui repreſente ſon ſimple eſtat naturel ne luy peut plus eſtre donné ſans exclure, au moins en apparence, le nouvel eſtat où elle a eſté élevée. Suppoſons que le fils d'un Bourgeois ſoit adopté par un grand Roy, & élevé à la condition de Prince; il n'y a point de doute, que ſi on l'appelloit encore fils de ce Bourgeois, ce nom marquant ſon eſtat purement naturel, excluroit la gloire de ſon adoption. Et l'on auroit raiſon de dire; Le fils du Bourgeois n'eſt pas le fils du Roy, encore qu'en

Chap. IV. effet il ne repugne point que le meſme qui eſt fils du Bourgeois naturellement, ſoit fils du Roy par adoption. On ne voudroit dire autre choſe, ſinon, que le nom de fils du Bourgeois le ſuppoſeroit encore dans ſa premiere condition, & excluroit, par conſequent, la dignité de Prince que le Roy luy a donnée. De meſme, les Eveſques de Nicée s'eſtant imaginez que le pain, dans ſon eſtat purement naturel, avant la benediction, eſtoit l'image du corps de Ieſus-Chriſt, comme ils s'en expliquent formellement, & qu'en ſuite il eſtoit élevé par la conſecration à eſtre un myſtere qui contient la vertu du corps de Ieſus-Chriſt, & qui nous la communique, ſe ſont en meſme temps ſcandaliſez de ce que les Iconoclaſtes l'appelloient, apres la conſecration, une image, le ſuppoſant ainſi, comme il leur ſembloit, dans ſon eſtat purement naturel, & par conſequent, aneantiſſant le fruit & l'effet de la ſanctification. C'eſt ce qui leur a fait dire, ſi c'eſt l'image, ce ne peut pas eſtre ce divin corps. Ils ont par conſequent établi ce principe, l'image n'eſt pas virtuellement la choſe dont elle eſt l'image, ſans ſe rendre ridicules. Car ils n'ont voulu dire autre choſe, ſinon, que le nom d'image exclut cette grande qualité de contenir & de communiquer la vertu de la choſe meſme, parce qu'il ſuppoſe le ſujet dont on parle dans un eſtat beaucoup plus bas.

Ils ont donc poſé leur premiere propoſition en ce ſens; L'image n'eſt pas virtuellement la choſe dont elle eſt l'image. Ils y ont ajoûté cette mineure: Or le pain conſacré eſt virtuellement le corps de Ieſus-Chriſt; & ont tiré cette concluſion: Donc il n'en eſt pas l'image. Voilà, ce me ſemble, leur argument developpé, ſans qu'il y entre ni de Tranſſub-

ſtanciation, ni de preſence réelle, ni de folie, ni d'extravagance; & je ne puis aſſez m'étonner, que des gens qui s'étudient à nous purifier la Logique, & à nous donner les vrayes regles pour bien penſer, n'ayent pas reconnu que toute cette ergoterie de College, qui remplit inutilement cinq ou ſix pages de papier dans le livre de la perpetuité de la foy de l'Euchariſtie n'a au fond ni force ni verité. Le raiſonnement de ceux de Nicée eſt bon & juſte, à l'égard de la forme; car ils tirent une concluſion qui ſe tireroit fort bien du principe qu'ils établiſſent, ſi le principe eſtoit abſolument veritable. Mais il eſt faux qu'une image ne ſoit pas virtuellement la choſe dont elle eſt image, lors qu'un ſujet eſt élevé à l'une & à l'autre de ces deux qualitez, par une meſme forme qu'il reçoit, comme cela ſe trouve au pain de l'Euchariſtie, qui eſt fait par une ſeule & meſme conſecration, & l'image du corps de Ieſus-Chriſt, & le corps de Ieſus-Chriſt virtuellement. Chap. IV.

I'avouë que le pain, dans ſon eſtat naturel, a quelque reſſemblance vague & confuſe avec le corps du Seigneur, qui le rend propre pour eſtre fait ſa figure, mais il n'eſt, à proprement parler, ſon image religieuſe, ſon ſigne qui le repreſente à l'ame fidele, avec obligation de le conſiderer en cette qualité, que quand il eſt conſacré, parce que c'eſt un ſigne d'inſtitution, & alors, il eſt auſſi fait le corps de Chriſt virtuellement, c'eſt à dire, un myſtere qui nous communique toute l'efficace de la mort & de la reſurrection du Seigneur.

Il ne nous reſte, pour achever ce chapitre, qu'à répondre en peu de mots, à un raiſonnement de l'Auteur, qui veut conclure de l'expreſſion de ceux

Chap. IV. de Nicée, que toute l'Eglise de ce temps-là, tant en Orient, qu'en Occident, croyoit la presence réelle. Sa raison est, *qu'elle se trouve expressément dans Anastase Sinaite, dans Damascene, & dans le Concile de Francfort. Or il est contre toute apparence que s'il eust esté ordinaire d'appeller le pain de l'Eucharistie, image & figure de Jesus-Christ, ces termes eussent scandalisé de cette sorte tous les Evesques du monde; Et par consequent, il faut croire que la presence réelle estoit generalement établie parmy les fideles.*

Refut. page 363. & 364.

Ie répons, premierement, que puis que trois cens trente-huit Evesques assemblez en Concile à Constantinople, sans préoccupation, sans esprit de dispute, ni autre interest que celuy de la verité, nous ont declaré, que l'Eucharistie est l'image, & la figure du corps de Iesus-Christ, que l'Eglise Grecque a vescu trente trois ans sous l'autorité de ce Concile, & que d'ailleurs, tous les Peres de siecle en siecle, se sont formellement expliquez de cette sorte, il y a bien plus d'apparence de conclure par là, que c'estoit & la creance commune des fidelles, & le langage ordinaire de l'Eglise, que de vouloir inferer le contraire de ce que les Peres de Nicée, aveuglez de leur passion, ont laissé dire au Diacre Epiphane dans leur assemblée. Car il faut remarquer deux choses, l'une que ces bons Prelats ne parlent pas eux-mesmes immediatement, mais qu'ils font parler devant eux un certain Diacre nommé Epiphane, comme l'Auteur mesme nous le dit, ce qui semble avoir esté fait avec adresse, pour ne se charger pas entierement de toutes les fautes qui pourroient estre dans cét Ecrit; l'autre, que pour jetter de la poudre aux yeux des hommes, ils ont asseuré que le nom

de figure n'estoit attribué par les Peres, aux dons, que par égard à leur estat avant la consecration ; ce qui estant évidemment faux, semble n'avoir esté inventé que pour cacher l'innovation qui se faisoit dans les expressions de l'Eglise. L'autorité de Damascene ne fortifie en rien celle d'Epiphane dans le Concile de Nicée, puis qu'il estoit dans le mesme interest, & dans la mesme passion pour les images ; & il y a de l'apparence qu'Epiphane avoit appris de luy ce qu'il en dit ; car ce sont, à peu prés, ses mesmes pensées, & ses mesmes termes. [a] Anastase Sinaïte s'estoit clairement expliqué, disant, *que l'Eucharistie n'est pas de simple pain, comme on le vend au marché, ni une figure comme le sacrifice du bouc que les Iuifs offroient*, c'est à dire, sans operation & sans vertu. Et quant à ce que l'Auteur dit du Concile de Francfort, j'estime qu'il a égard à ce qui se trouve dans le Livre qui porte le nom de Charlemagne sur le sujet des images : & il est vray que l'Auteur de ce Livre croyant agir contre les Evesques de Nicée, censure le terme d'image, mais il s'explique aussi fort clairement, comme il paroist par le passage que j'en ay rapporté dans ma Réponse, disant, [b] *que ce n'est pas une ombre, ou un type des choses futures, mais le Sacrement du corps & du sang de Iesus-Christ.* Puis donc que l'Auteur veut que les Peres de Nicée ayent esté d'accord en ce point avec Anastase, & avec les Peres de Francfort, parlant dans le livre de Charlemagne, & que ces derniers n'ont entendu rejetter les termes de figure, & d'image que dans le sens d'image vuide, qui ne fait que representer son original, sans communiquer aucune vertu, comme les types de l'ancienne loy, il faut qu'il reconnoisse, en mesme temps, que ç'a esté aussi

Chap. IV.

a *In Hodeg. c. 23.*

b *Carol. de imag. l. 4. c. 14.*

Chap. IV. la pensée de ceux de Nicée, & qu'il a eû tort de nous demander en quel langage nous avons trouvé que ces mots, *ce n'est pas une image*, signifient, ce n'est pas une image vuide; car outre que nous l'avons trouvé dans le langage de Bessarion, & dans celuy de Damascene, au sentiment de Bessarion, nous le trouvons encore icy dans le langage d'Anastase, & de Charlemagne.

Mais, en second lieu, pour faire voir à l'Auteur combien il se trompe dans son raisonnement, je n'ay qu'à le prier de considerer, qu'au mesme temps qu'Anastase écrivoit dans son desert contre les expressions communes de l'Eglise; Maxime Abbé de Constantinople plus docte, plus autorisé, & qui connoissoit mieux le langage ordinaire des fideles, écrivoit dans ses Notes sur la Hierarchie de Denys, *que le pain sacré, & le calice de benediction sont des signes, des symboles sensibles, des images des choses vrayes, des symboles, & non la verité*, & que definissant le mot de symbole, il disoit, *que symbole est une chose sensible, prise pour une intelligible, comme le pain & le vin, pris pour la viande, & pour la joye immaterielle & divine.* De mesme, quand Damascene, ce flambeau qui consumoit l'Orient, rejettoit les termes d'image, & de figure, en hayne des Iconoclastes, [c] Beda le flambeau qui éclairoit l'Occident, écrivoit, *que le Seigneur nous a donné le Sacrement de sa chair & de son sang, dans la figure du pain & du vin*; Et que[d] *le Seigneur, en sa derniere Cene, donna à ses disciples la figure de son corps & de son sang.* Et aprés qu'Epiphane eut censuré, dans le Concile de Nicée, les mots de figure, & d'image, [e] Estienne Stylite, qui fut enfin Martyr des images, ne laissoit pas de dire, parlant à l'Empereur, *Bannirez-vous*,

c *In Marc. c. 14. & alibi.*

d *In Psc. 3.*

e *Apud Surium ad 28. Novembr. 36.*

enfin de l'Eglise les figures du corps, & du sang de Christ, puis que s'en est une image, & une veritable figure? Et bien que l'Auteur du livre des images sous le nom de Charlemagne, eust dit, *que le mystere du corps & du sang de Christ ne doit pas estre appelé une image, ni un type des choses futures*, par opposition au titre de Sacrement, [f] Charlemagne luy-mesme ne laisse pas d'écrire, *que le Seigneur rompit le pain, & donna le calice, en figure de son corps & de son sang.* Chap. IV.

[f] *Ep. ad Alcuin. de rat. septuag.*

Si l'Auteur considere tout cela d'un esprit reposé, il reconnoistra facilement, que quelque effort que fissent les Disputeurs pour corrompre le vray langage de l'Eglise, il n'estoit pas, neantmoins, possible qu'ils en vinssent à bout, & que puis qu'il échappoit aux plus zelez Sectateurs du Concile de Nicée, d'appeler l'Eucharistie image, & figure, c'est une marque évidente que l'usage public l'emportoit sur l'innovation. Et en effet, Paschase estant venu trente ans aprés, & ayant dit, que le Sacrement estoit le corps mesme que Iesus-Christ a pris de la Vierge, on se soûleva contre luy, on l'accusa de debiter des visions de jeune homme, & on luy soûtint que c'estoit la figure du corps, & du sang du Seigneur. Ie conclus donc, que les Peres de Constantinople ont parlé le vray langage de l'Eglise & des Peres, & que les Evesques de Nicée ne les ont censurez que par un esprit de passion & de fierté. Le bon succés qu'ils eurent dans une mauvaise cause, leur enfla le cœur. Ils se creurent capables de tout, puis qu'ils estoient venus à bout de faire adorer des images au monde. Neantmoins, Dieu ne les abandonna pas encore jusqu'à ce point, que de leur faire nier que l'Eucharistie fust du pain en substance, d'où il s'ensuit incontestablement, que toute l'Eglise le croyoit ainsi; car s'il y

Chap. V. eust eû le moindre pretexte pour le desavouër, & pour crier au contraire, il n'y a pas apparence qu'ils eussent negligé une si belle occasion de triompher de leurs ennemis.

Chapitre V.

Où il est traité du livre de Bertram, de son autorité, & de son usage.

Après cette longue digression sur les Conciles de Constantinople, & de Nicée, nous revenons maintenant aux adversaires de Paschase, que la prudence de l'Auteur avoit trouvé bon de séparer, pour cacher, autant qu'il luy a esté possible, une vérité qu'il ne sauroit combattre, & qu'il ne veut pas avouër, qui est, que tous les grands hommes du neuvieſme siecle, ont rejetté ce nouveau paradoxe, que l'Eucharistie est le mesme corps que Iesus-Christ a pris de la Vierge, & auquel il est mort & ressuscité.

Refut. page 367. *Comme les Ministres*, dit l'Auteur, *ne trouvent pas souvent des livres anciens qui leur soient favorables, mesme en apparence, s'il s'en rencontre quelqu'un dans ce grand nombre qui nous sont restez, qui semble dire quelque chose à leur avantage, ils le font valoir d'une maniere si extraordinaire, qu'il paroist bien qu'ils ne sont pas accoûtumez à estre favorisez par les Auteurs Ecclesiastiques. Nous avons veû de quelle sorte ils ont voulu faire de Iean Erigene, qui, dans la verité, estoit un des impertinens hommes de son siecle, un homme admirable, & consommé en toute sorte de litterature. Mais voicy un autre Auteur de ce siecle qu'ils relevent encore beaucoup davantage, parce que son livre s'estant conservé, leur donne le moyen de*

de s'en servir avec quelque sorte d'apparence. C'est un Chap. V.
nommé Ratramne ou Bertram.

Il y a sujet de s'étonner qu'un homme qui a fait jusques icy tous ses efforts pour empescher qu'on n'examine à fond les passages des Peres, pour savoir s'ils ont creû la Transsubstanciation, ou non, nous tienne maintenant le langage qu'il nous tient. Car si les livres des anciens nous sont en effet aussi peu favorables qu'il dit mesme en apparence, pourquoy n'a-t-il pas entrepris de réfuter un par un les témoignages que Monsieur Aubertin en a produits, depuis le premier siecle jusques au dixiesme? Pourquoy, au lieu de cela, a-t-il pris le tour écarté de ses conjectures, sur l'impossibilité d'un changement, & pourquoy quand on l'a voulu ramener aux preuves de fait, a-t-il protesté qu'on luy faisoit tort, parce que ce n'estoit pas son dessein de s'y engager? Supposé que ce qu'il dit soit vray qu'il ne se trouve pas souvent des livres anciens qui nous soient favorables, mesme en apparence, il pouvoit fort facilement satisfaire à l'esperance publique. Il eust répandu mille nouvelles lumieres sur Clement Alexandrin. Tertullien, Origene, S. Cyprien, Eusebe, Macaire, S. Augustin, Theodoret, Gelase, Ephrem d'Antioche, Facundus, Vigile, Isidore, Beda, & sur tant d'autres Peres, que Monsieur Aubertin allegue, & un travail de peu de peine eust apporté beaucoup de fruit. Mais il a eû recours aux nuës mystiques, aux lumieres, & aux tenebres des mysteres, pour nous faire comprendre que les passages des Peres estoient des tenebres pour luy. Il a toûjours fuy cét examen comme un écueil qui luy estoit funeste, & pour nous contenter en galand-homme, il nous a dit seulement que pour faire du livre d'Aubertin un excellent livre, il ne fa-

Chap. V. loit que changer ſes preuves en objections, & ſes objections en preuves. D'où vient donc cette nouvelle confiance qui luy fait dire icy, que les livres des Anciens ne nous ſont pas ſouvent favorables, meſme en apparence? Eſt-ce qu'il a eu depuis quelque particuliere revelation là deſſus? Si cela eſt, il nous fera la grace de nous la communiquer. Mais s'il n'a rien de meilleur à nous dire ſur chacun des Peres, que ce qu'il nous a dit ſur Iean Erigene, ou ce qu'il s'en va nous dire ſur Bertram, ſes diſcours ſeront inutiles, & comme il les avancera ſans raiſon, nous les rejetterons avec juſtice.

Il s'agit icy d'un Pere du neuvieſme ſiecle, de qui toute la dignité, ſi nous en voulions croire l'Auteur, dépend du ſuffrage des Miniſtres, & qui n'eſt, ſelon les titres qu'il luy donne, *qu'un Theologien qui peut s'eſtre évaporé en des raiſonnemens frivoles, & s'eſtre écarté de la doctrine de l'Egliſe.* Mais on ſera bien ſurpris, quand on ſaura que c'eſt ce meſme Bertram dont nous avons cy-deſſus parlé, à qui l'Abbé Triteme n'a pû refuſer les loüanges publiques, & que les diſciples de S. Auguſtin, Défenſeurs de la grace de Ieſus-Chriſt, ont tant élevé, lors qu'il leur a eſté favorable, comme un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, que l'Empereur Charles le Chauve avoit accoûtumé de conſulter pour apprendre de luy les veritables ſentimens de l'Egliſe ſur les myſteres de la Foy Chreſtienne, que tous les Eveſques de France choiſirent pour défendre l'Egliſe Latine contre les Grecs, & qui compoſa une celebre & importante Apologie dont les quatre livres ſe trouvent encore dans la Biblioteque de Monſieur le Preſident de Thou, & ont meſme eſté publiez depuis ſept ou huit ans par D. Luc Dacheri, Religieux de S. Be-

Refut. page 379.

Spic. T. 2.

noist. On sera surpris quand on saura que c'est le meſme Bertram que Monſieur le Preſident Maugin appelle, *non levis armaturæ in Eccleſia Chriſti militem*, c'est à dire, un savant Docteur de l'Egliſe à qui il donne cette loüange, que *morum probitate, & doctrina præcellebat, qu'il estoit éminent en probité, & en doctrine*, ajoûtant, *qu'il a esté toûjours un Defenſeur intrepide, & un puiſſant Protecteur de la verité Catholique contre tous les Innovateurs.* C'est donc *ce nommé Ratramne, ou Bertram, ce Theologien évaporé*, quand il écrit ſur le Sacrement, ou *ce ſavant Benedictin, ce Religieux ſi eſtimé pour ſa ſuffiſance, & dont la reputation eſtoit grande en France, pour le ſavoir & pour l'eſprit*, lors qu'il écrit ſur la matiere de la grace; C'est luy-meſme qui, par le commandement de Charles, compoſa un livre du corps & du ſang du Seigneur, ſur les troubles que l'opinion de Paſchaſe avoit fait naiſtre. Chap. V.

L'Auteur, qui tombe d'accord du fait, nous dit premierement, que ſon livre *n'eut point de ſuite*, parce qu'il fut étouffé dés ſa naiſſance. Il le prouve par un Profeſſeur de Leyden, qui le témoigne ſept ou huit cens ans apres, & il y ajoûte de plus, que Bérenger ne l'a point allegué dans ſes diſputes contre Lanfranc. Mais cette conjecture ne ſauroit eſtre plus mal fondée qu'elle eſt. Car ſi le livre de Bertram n'avoit point eſté publié du temps de Charles, comment ſeroit-il venu juſques à la connoiſſance de Triteme, au quinzieſme ſiecle? Comment ſeroit-il parvenu juſques à nous, & d'où viendroient les manuſcrits qui s'en ſont trouvez dans les Biblioteques? Eſt-ce qu'il a eſté publié dans les ſiecles ſuivans, dans l'obſcurité du dixieſme, ou pendant les conteſtations de l'onzieſme pour favoriſer le party de Bé- Refutation, page 369.

Chap. V. renger ? Mais l'Auteur ne veut pas que Bérenger s'en ſoit ſervy. L'auroit-il eſté depuis les Conciles qui condamnerent Berenger ? Mais par quelle eſpece de fideicommis l'Ecrit de Bertram auroit-il paſſé du neuvieſme ſiecle juſques au douzieſme, ou au treizieſme, pour eſtre publié preciſément dans les temps où la Tranſſubſtanciation avoit gagné le deſſus ? Quelle apparence y a-t-il que l'on l'euſt tenu caché dans les temps où l'on le pouvoit produire ſans crainte, pour le donner au monde dans un temps où l'on brûloit ces ſortes de livres, & les perſonnes meſmes qui les favoriſoient ? Mais quelle raiſon pouvoit empeſcher qu'on ne publiaſt ce livre au neuvieſme ſiecle ? Bertram le compoſa par le commandement de l'Empereur, ſur les conteſtations que l'opinion de Paſchaſe avoit émeuës : Iean Erigene avoit fait le ſien par le meſme ordre ; Pourquoy auroit-on publié ce dernier, ſi l'on vouloit tenir l'autre caché ? Quelle étrange bizarrerie de s'aller imaginer que de deux livres dont l'un peut eſtre excuſé & tourné en un bon ſens, comme l'Auteur offre de le faire quand on voudra, & l'autre eſt tout à fait inexcuſable ; puis qu'il fut brûlé deux cens ans apres, au Concile de Verceil, l'on ayt laiſſé paroiſtre le dernier, & gardé l'autre par raiſon d'Eſtat, pour ne ſcandaliſer pas la Cour de Rome ? On ne craignit pas de la ſcandaliſer par le livre de Iean, & en effet, perſonne ne s'en émeût, & il n'empeſcha pas que ſon Auteur ne fuſt mis au nombre des Saints apres ſa mort, & on veut qu'on ayt fort apprehendé ce ſcandale, pour celuy de Bertram. Raban Archeveſque de Mayence écrivoit ouvertement contre Paſchaſe. On diſputoit publiquement contre luy & contre ſes Sectateurs. Ceux qui le défendoient, parloient fort doucement, & di-

soient, qu'il faloit excuser sa simplicité, & apres cela, l'on aura gardé le secret pour le livre de Bertram. Y a-t-il rien de plus mal imaginé que cette conjecture politique? Chap. V.

Mais, enfin, cette fable est refutée par l'Auteur anonyme dont nous avons parlé cy-dessus; *Paschase Ratbert*, dit-il, *Abbé de Corbie, posé, sous le nom de S. Ambroise, que ce n'est point une autre chair qui est prise de l'Autel, que celle qui est née de la Vierge Marie, & qui a souffert en Croix, & qui est ressuscité du sepulcre, & qui est encore aujourd'huy offerte pour la vie du monde. Raban, dans l'Epistre à l'Abbé Egilon, & Ratramne en un certain livre composé pour Charles le Chauve, argumentent assez contre luy.* Cét Auteur estoit Partisan de Paschase, afin qu'on ne dise pas qu'il pouvoit estre du secret, & avoir eu par ce moyen connoissance de ce livre. Il nous en parle comme d'un livre publié, & si, pour le respect de la Religion Catholique on eust voulu étouffer ce livre dés sa naissance, cét homme eust esté un grand imprudent de l'aller luy-mesme divulguer au monde, & avertir toute la terre que Bertram avoit refuté Paschase par un livre exprés addressé à l'Empereur. Cette conjecture donc du Professeur de Leyde, & de l'Auteur, est une pure chimere.

Celle de Monsieur de Marca ne l'est pas moins. Il s'imagine que le livre de Iean Scot, & celuy de Bertram, ne sont qu'un seul & mesme livre, dont le veritable Auteur estoit Iean Scot, soit qu'il eust voulu se cacher sous le nom de Bertram, soit que par erreur on eust donné à ce livre le nom de Bertram. C'est un songe aussi mal conceu que l'autre. Il ne faut que comparer le stile de Iean Scot qui paroist en ce qui nous reste encore de luy, avec ce livre, pour y recon- Refutation page 372.

Chap. V. noistre une difference visible. Et pour reconnoistre, en mesme temps, qu'il est veritablement de Bertram, il ne faut que le comparer avec les autres œuvres de cét Auteur, de la Predestination, des Réponses aux objections des Grecs, de la naissance de Christ; on verra que tous ces Ecrits sont enfans d'un mesme pere. *Mais*, dit-on, *le défenseur anonyme de Paschase fait mention de Bertram, & il ne parle point de Scot: Et Bérenger & Lanfranc parlent de Scot, & ne parlent point de Bertram.* Ie répons, que cela ne conclud rien. L'Anonyme n'a pas parlé de Scot, ou parce qu'il ne l'a pas connu, ou parce qu'il n'en a pas voulu parler; Et quant au silence de Bérenger & de Lanfranc, qui ne sait qu'on ne peut pas alleguer tout dans une dispute, & qu'il peut estre que Bérenger s'en est servy, sans que Lanfranc y ayt répondu, ou que le livre mesme de Bertram ne soit pas venu à leur connoissance? car il est certain qu'il y a beaucoup de petits Traitez, comme est celuy de Bertram, qui, apres avoir fait bruit dans leur siecle, deviennent assez inconnus à deux cens ans de là.

Refut. page 374.

Apres cela, l'Auteur reconnoissant que cette premiere échappatoire ne sert à rien, a recours à un autre expedient. Il considere Bertram à deux égards, *ou comme témoin de la doctrine de son siecle sur l'Eucharistie, ou comme raisonnant de luy-mesme sur cette doctrine. Il est témoin*, dit il, *de la doctrine de son siecle, par le rapport qu'il fait des expressions dont on se servoit communément pour exprimer la foy touchant ce mystere, & il raisonne sur cette doctrine lors qu'il explique ces expressions selon ses pensées & ses speculations.* Là-dessus, il nous donne quelques passages tirez de son livre, qui montrent à son avis, que le commun des fideles de ce siecle-là

Chap. V

estoit dans la creance de la presence réelle.

Mais cette distinction seroit beaucoup mieux appliquée à Paschase, qu'à Bertram; car y ayant eu toûjours dans l'Eglise deux sortes d'expressions sur l'Eucharistie, les figurées, & les propres, Paschase abusant des expressions figurées, pour les faire prendre en un sens litteral, se ménageoit avec tant d'adresse, pour ne scandaliser pas le peuple, qu'il gardoit encore en quelque sorte, les expressions propres, [a] *Nous savons tous*, dit-il, *que le pain est fait un naturellement de plusieurs grains, & c'est en cela qu'est representée nostre unité en Iesus-Christ, & la figure de la verité en est approuvée au mystere. Omnes novimus quod panis unus ex multis naturaliter granis efficitur, ex quo nostra in Christo commendatur unitas, & figura veritatis in mysterio approbatur.* C'est ainsi que les fideles de ce siecle parloient, & croyoient communément; Que le pain, entant qu'il est composé de plusieurs grains, est une figure sacramentale qui exprime nostre union avec Iesus-Christ, & entre nous.

[a] *Lib. de corp. & sang. Dom. c. 10.*

C'est en suivant ce mesme langage, qu'il ajoûte, [b] *Ce mystere est fort bien celebré dans le pain, pour désigner par là qu'il s'y fait quelque chose de plus haut. Et de mesme, il est celebré dans le vin, parce que le vin se tire de plusieurs grappes.*

[b] *Ibid.*

C'est en suivant ce mesme langage, qu'il conclud par ces paroles, [c] *David avoit chanté que le pain confirme le cœur de l'homme, & que le vin le réjoüit, sans doute, d'une joye spirituelle. C'est pourquoy le mystere du salut est à bon droit celebré dans cette mesme substance, parce que Christ est un pain qui est descendu du Ciel, & un vin qui réjoüit le cœur des Croyans.* Et un peu apres, [d] *Propter quod*

[c] *Ibid.*

[d] *Ibid.*

Chap. V. *quia in istis duobus hæc mystica tegebantur rectum fuit ut in his, divinum fieret Sacramentum quatenus totum spiritualiter intelligere mens satageret, ubi nihil carnale sentire licet. Parce que les choses mystiques estoient couvertes sous le voile du pain & du vin, il a esté raisonnable que le divin Sacrement se fist en ces deux choses, afin que nostre ame fist effort d'entendre tout spirituellement, puis qu'elle n'y doit rien concevoir de charnel.*

[e] *Ibid.* Et plus bas, [e] *Melchisedec avoit premierement offert en figure du pain & du vin. Il a esté donc necessaire que le vray Roy de paix, nostre Pontife selon l'ordre de Melchisedec, offrist les mesmes choses.*

Voilà ce que l'on croyoit en ce siecle. C'estoit une chose absurde, que de n'estimer pas que le saint Sacrement est du pain & du vin composez de plusieurs grains, & de plusieurs grappes, qui, à cause mesme de cette composition, sont des figures de nostre communion en Iesus-Christ, que c'est la substance du pain, que c'est du pain & du vin, de mesme que celuy que Melchisedec offrit. Paschase y ajoûte, en suite, ses pensées particulieres, qui s'écartent & s'éloignent de la vraye doctrine de l'Eglise. Mais toûjours il paroist, que les expressions ordinaires de ce temps-là, supposoient que l'Eucharistie est de vray pain, & de vray vin, & la distinction que l'Auteur a faite luy convient admirablement bien.

Mais il n'en est pas de mesme de Bertram, qui estant consulté par le Roy, comme un veritable Interprete de la foy de l'Eglise, parle toûjours de ce mystere selon la creance & l'intelligence Catholique, *non proprio*, dit-il luy-mesme, *ingenio fretus, sed Sanctorum vestigia Patrum prosequendo.* Et parce qu'il y a eû toûjours dans l'Eglise deux sortes d'ex-

pressions, les mystiques, ou les figurées & les pro- Chap. V.
pres, il se sert des unes & des autres, il les établit toutes deux, & explique celles-là par celles-cy. Il dit, *qu'aucun des fideles ne doute que ce pain que Iesus-Christ donna à ses disciples, disant, Cecy est mon corps qui est livré pour vous, ne fust fait le corps de Christ, avant mesme qu'il souffrist la mort, & que le calice ne contint son sang.* Mais pour faire voir en quel sens les fideles le croyent, il ajoûte, *que de mesme Iesus-Christ avoit converty la manne, & l'eau du Rocher au desert, en sa chair, & en son sang.*

Il dit, *que le pain est changé au corps de Iesus-Christ, & que le vin est fait son sang, par la santification, selon les paroles de S. Isidore.* Mais il ajoûte, *que S. Isidore disant cela, ne laisse pas de distinguer le pain, du corps de Christ, & le vin, de son sang, puis qu'il dit que le pain & le vin sont comparez au corps & au sang du Seigneur, parce que comme le pain visible, & la substance du vin, nourrit & enyvre l'homme exterieur, ainsi le Verbe de Dieu qui est le pain vivant, réjoüit les ames fideles, par la participation qu'elles ont de luy.*

Il dit, *que le corps & le sang de Christ que les fideles reçoivent de la bouche, sont des figures selon l'espece visible; Mais que selon la substance invisible, ils sont veritablement le corps & le sang de Iesus-Christ.* Mais il explique, en mesme temps, fort bien, ce qu'il entend par cette espece visible, savoir, *la creature visible qui nourrit le corps*, & par cette substance invisible, savoir, *la vertu du Verbe divin, qui nous est mystiquement dispensée par le moyen des choses corporelles, pour santifier, & pour nourrir l'entendement des fideles.* A peu prés comme nous disons dans nostre Liturgie du Bapteſme, *que la vertu & la sub-*

Chap. V. *stance du Bapteſme eſt compriſe en Ieſus-Chriſt.* C'eſt une diſtinction que l'Egliſe a toûjours faite, & que nous gardons fort fidelement, le myſtere & la verité du myſtere; le myſtere eſt la creature corporelle du pain & du vin, qui ſont des figures & des ſignes; la verité du myſtere qui eſt cette ſubſtance inviſible, qui nourrit l'ame, dont parle Bertram, c'eſt la chair & le ſang de Ieſus-Chriſt que la foy reçoit.

Il dit, que ceux qui croyent la realité *font une confeſſion fidele, quand ils diſent, que c'eſt le corps & le ſang de Chriſt.* Mais il ajoûte, *qu'ils nient ce qu'ils ſemblent affirmer, & qu'ils détruiſent eux-meſmes ce qu'ils croyent. Car quand ils diſent cela,* dit-il, *ils reconnoiſſent que ce n'eſt plus ce que c'eſtoit auparavant, & que le pain & le vin ont eſté changez. Or nous voyons qu'il n'y arrive aucun changement corporellement; Il faut donc qu'ils avouënt, que le changement arrive à quelque autre égard qu'à l'égard du corps.* D'où il conclud, *qu'ils ſont contraints ou de nier que ce ſoit le corps & le ſang de Chriſt, ce qu'il n'eſt pas licite non ſeulement de dire, mais meſme de penſer; ou que s'ils avouënt que c'eſt le corps & le ſang de Chriſt, puis que cela ne peut eſtre ſans qu'il y ſoit arrivé du changement, & que ce changement n'eſt pas arrivé corporellement, il s'enſuit qu'il eſt arrivé ſpirituellement, c'eſt à dire, figurément, entant que le corps ſpirituel, & le ſang ſpirituel de Ieſus-Chriſt eſt ſous le voile du pain corporel, & du vin corporel.* Et pour oſter toute ſorte d'ambiguité, il ajoûte, *Ce n'eſt pas que ce ſoit deux diverſes choſes qui exiſtent au Sacrement, dont l'une ſoit corporelle & l'autre ſpirituelle; non, mais une ſeule & meſme choſe, à un égard, eſt l'eſpece du pain & du vin, & à un autre égard elle eſt le corps & le ſang de Chriſt; Car à l'é-*

gard de ce que nous touchons corporellement, ce sont des especes de creatures corporelles; mais à l'égard de leur vertu, ou de ce qu'elles ont esté faites spiritnellement, ce sont les mysteres du corps & du sang de Christ. Chap. V.

Voilà ce que l'on croyoit au neuvieſme ſiecle. On y diſoit, que le pain eſt changé au corps de Ieſus-Chriſt; mais on y diſoit auſſi, que c'eſtoit ſpirituellement, & en figure. On y diſoit que ſelon la ſubſtance inviſible, c'eſt le corps de Chriſt; mais on y diſoit, que cette ſubſtance inviſible n'eſt pas la choſe corporelle, que nos corps prennent, & dont ils ſont nourris; mais la vertu du Verbe divin, qui nourrit, & qui ſantifie nos ames. On y diſoit que le pain & le vin ſont le corps & le ſang de Chriſt, & que c'eſt un crime que de le nier; Mais on y diſoit auſſi, que ceux qui croyent la realité ſe contrediſent eux-meſmes, & qu'il faut avouër que c'eſt le corps & le ſang de Chriſt figurément, & en myſtere, ne pouvant y avoir d'autre changement. C'eſt là la foy de l'Egliſe de ce ſiecle là clairement expliquée, par la plume de ce ſavant Religieux, que le Roy Charles choiſit entre tous les Docteurs de ſon Royaume, pour ſavoir de luy ce qu'il faloit croire Catholiquement de ce myſtere. L'Auteur a beau dire, que ces explications & ces raiſonnemens ſont à luy, & non à l'Egliſe. C'eſt ce que je luy nie formellement. C'eſt un Theologien conſulté, qui parle à ſon Prince pour l'inſtruire de la foy Catholique, contre les corruptions de Paſchaſe. Il établit les expreſſions figurées, mais il les explique par les propres, & les délivre du mauvais uſage que Paſchaſe & ſes Sectateurs en faiſoient. Si c'euſt eſté un Theologien évaporé, comme parle l'Auteur, qui ſe fuſt écarté de la doctrine commune de l'Egliſe, il n'y auroit pas vécu, & n'y ſeroit pas mort, dans

Chap. V. l'honneur & l'estime publique, comme il a fait: il n'auroit pas esté établi, comme il fut depuis, Abbé d'Orbays, en reconnoissance de son merite, & de son savoir. Et il ne faut pas dire, que son livre n'a, peut estre, esté veû que de trois ou quatre personnes de son siecle. C'est un, peut estre, que j'ay suffisamment refuté, & qui se refute encore par ce que j'ay remarqué cy-dessus, que sa doctrine & ses termes furent inserez dans le Sermon Catholique qui se lisoit publiquement tous les ans le jour de Pasque, dans les Eglises d'Angleterre, pour l'instruction du peuple, avant que d'approcher de la communion. Cela seul peut faire voir & que son livre fut publié, & qu'il fut admirablement bien reçeû, & qu'il n'y avoit rien mis qui ne fust conforme aux sentimens communs, & Orthodoxes de son siecle. Que l'Auteur ne nous parle donc plus de luy comme d'un Theologien particulier, qui s'est évaporé en des raisonnemens frivoles, & qui s'est écarté de la doctrine de l'Eglise. Il faut estre juste & égal en la distribution des loüanges, & des censures, & ne se laisser pas conduire par des passions contraires. Quand Bertram parle sur le sujet de la grace, en faveur de ces Messieurs, c'est le plus savant & le plus estimé de son siecle, & à qui toute l'Eglise de France donne sa plume. Mais quand il parle en nostre faveur, sur le sujet de l'Eucharistie, c'est un nommé Ratramne, ou Bertram, un homme que les Ministres font valoir, un Theologien évaporé, dont le livre ne fut, peut-estre, veû que de trois ou quatre personnes de son siecle. Il me semble que c'est mal agir pour ses propres interests, que d'en user de cette sorte, car c'est décrier ses jugemens dans l'esprit des personnes intelligentes, & raisonnables.

Mais, enfin, pour un dernier effort, il nous asseure, que s'il luy plaisoit d'examiner ce livre de Bertram, *il ne luy seroit pas difficile de me montrer, que l'on peut soûtenir, pour le moins avec autant d'apparence, que Bertram estoit dans la creance commune de l'Eglise Catholique, que les Ministres soûtiennent qu'il y estoit contraire.* Il faudroit, s'expliquer un peu mieux; car les Ministres, bien loin de soûtenir que Bertram fust contraire à la creance commune de l'Eglise Catholique, soûtiennent, en propres termes, que les sentimens de l'Eglise Catholique n'estoient autres que ceux de Bertram. Mais je ne m'arreste point aux mots; l'Auteur entend qu'il pourroit faire voir que Bertram a effectivement creû ce que l'Eglise Romaine croit aujourd'huy. Si cela est, je m'étonne qu'il n'ayt voulu nous donner un éclaircissement si important. Son zele l'obligeoit à défendre la cause de son Eglise, que nous tenons, à ce conte, injustement opprimée sous l'autorité d'un tel homme que Bertram, & sa charité le devoit solliciter de nous donner des lumieres plus vives, & plus certaines que les nostres, qui découvrent tout le contraire dans ce livre. Il valoit bien mieux prendre ce party-là, où il n'y a, si nous l'en croyons, aucune difficulté, que de s'aller jetter dans des invectives contre un Auteur dont la reputation a esté si belle dans l'Eglise de son siecle, & que de nous conter que peut-estre son livre n'a esté veû que de trois ou quatre personnes. Car de dire que ce seroit une dispute de pure curiosité, dont la discussion est entierement indifferente pour le fond de nos controverses, l'excuse n'est pas recevable, puis qu'il s'agit de savoir de quelle maniere les opinions de Paschase ont esté reçeues dans le neuvieſme siecle, & quel sentiment en a eu un celebre Docteur,

Chap. V.

Refut. page 380. & 381.

Chap. V. choisi pour soûtenir les communs interests de l'Eglise Latine contre la Grecque, & consulté par un grand Roy, sur le mystere de l'Eucharistie, & qu'il est question de s'éclaircir quelle estoit la foy Catholique que Bertram fait profession d'expliquer, & qui en effet passa comme il l'avoit expliquée dans les instructions publiques, sans parler des autres grands hommes de ce siecle, qui ont esté de mesme sentiment que luy.

Mais pour en dire franchement ma pensée, ce n'est encore icy qu'un artifice dont l'Auteur se sert pour cacher sa foiblesse & sa fuite. Car quelles nouvelles lumieres peut-il avoir sur ce livre, depuis Sixte de Sienne, qui le trouva si contraire à la doctrine de Rome, qu'il s'imagina que c'estoit un ouvrage d'Oecolampade, que les Heretiques publioient sous le nom de Bertram? Ou depuis les Commissaires du Concile de Trente, qui l'ont mis des premiers dans l'Indice des livres prohibez, ou depuis le Cardinal Bellarmin, qui le compte parmy ceux qui ont mis en controverse si l'Eucharistie est le propre corps de Iesus-Christ, qui est né de la Vierge, & qui dit que Paschase le refuta? Ou depuis le Iesuite Cellot, qui a montré, par une longue dispute, que l'Auteur de ce livre, que sans hesiter il croit estre Bertram, a esté le Precurseur de Bérenger, & de Calvin, & qu'il a ouvertement enseigné que l'Eucharistie n'est pas le propre corps de Iesus-Christ: ce qu'il établit par l'autorité de tout ce qu'il y a de plus docte dans la communion Romaine, Alain, Despense, de Saintes, du Perron, Clement VIII. qui tous ont eû ce mesme sentiment de Bertram, & de son livre? Ou depuis Monsieur de Marca, qui, par l'aveu mesme de l'Auteur, a pris ce livre pour celuy de Iean Scot, qui fut condamné au Concile de Verceil? Mais sans aller plus loin

que le livre mesme, par quelle subtilité pourra-t-il donner un sens de Transsubstanciation à ces paroles-cy, sans rapporter de nouveau ce que j'en ay allegué dans ma Réponse, & que l'Auteur n'a osé entreprendre d'éclaircir? *Ie demande*, dit Bertram, *à ceux qui ne veulent point reconnoistre icy de figure, & qui veulent que tout s'y passe simplement, & en verité, je leur demande, dis-je, à quel égard a esté fait le changement, afin que ce ne soit plus du pain & du vin, comme c'estoit auparavant, mais le corps & le sang de Christ. Car selon l'espece de la creature, & la forme des choses visibles, le pain & le vin n'ont rien de changé en soy, & s'ils n'ont souffert aucun changement, ils ne sont donc pas autre chose que ce qu'ils estoient auparavant.* Chap. V.

Et plus bas, *Hic jam suboritur quæstio quam plurimi proponentes loquuntur non in figura; sed inveritate ista fieri. Quod dicentes Sanctorum scripta Patrum contraire comprobantur.* Et apres avoir produit deux passages de S. Augustin, l'un du livre 3. de la doctrine Chrestienne, & l'autre de l'Epistre à Boniface, il conclud, *Nous voyons que S. Augustin asseure, que les Sacremens sont autres que la chose dont ils sont Sacremens. Le corps auquel Iesus-Christ a souffert, & le sang qui est sorty de son costé, sont les choses; Mais les mysteres de ces choses sont les Sacremens de ce corps & de ce sang, qui sont celebrez en memoire de la passion du Seigneur, non seulement tous les ans aux solemnitez de Pasque, mais mesmè tous les jours. Et bien qu'il n'y ayt qu'un corps auquel le Seigneur a souffert, & un sang qu'il a répandu pour le salut du Monde; toutefois, les Sacremens prennent les noms des choses dont ils sont Sacremens, & sont appellez le corps & le sang de Christ, à cause de la res-*

Chap. V. *semblance qu'ils ont avec ces choses qu'ils representent : comme la Pasque & la resurrection du Seigneur, qui sont celebrées à certains jours, encore qu'il n'ayt souffert, & qu'il ne soit ressuscité qu'une fois en soy-mesme. On ne peut pas faire revenir ces jours puis qu'ils sont passez. Mais on appelle de leurs noms les jours ausquels on fait la commemoration de la passion, & de la resurrection du Seigneur, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec ceux ausquels le Seigneur souffrit & ressuscita. De mesme, nous disons que le Seigneur est immolé, lors qu'on celebre les Sacremens de sa passion, bien qu'il n'ayt esté immolé qu'une fois en luy-mesme pour le salut du monde.*

Et encore plus bas, *Ces creatures à l'égard de leur substance, sont, apres la consecration ce qu'elles estoient auparavant. Elles estoient du pain & du vin, & l'on void qu'elles demeurent en cette mesme espece, encore qu'elles soient consacrées. Le changement donc qui arrive icy est interne, par la puissance du S. Esprit, ce que la foy regarde, nourrit l'ame, & luy communique une substance de vie éternelle.*

Et ailleurs, *Le pain qui est appellé le corps de Christ, & le calice qui est appellé son sang, sont des figures, parce que c'est un mystere. Et il y a une grande difference entre le corps qui est par mystere, & le corps qui a souffert, qui a esté ensevely, & qui est ressuscité. Celuy-cy est le propre corps du Sauveur, auquel il n'y a ni figure, ni signification ; mais l'évidence de la chose mesme. Les fideles desirent de joüir de sa veuë, parce qu'il est nostre chef, & qu'en sa veuë consiste le rassasiement de nos cœurs. Car le Pere & luy ne sont qu'un, ce qu'il faut entendre, non à l'égard du corps que le Sauveur a pris, mais à l'égard de la plenitude de Divinité qui habite en Christ-Homme.*

Mais

Mais le corps mystique est une figure, non seulement du corps propre de Christ, mais aussi du peuple fidele. Car il porte la figure de l'un & de l'autre corps de Iesus-Christ, c'est à dire, & de Christ mesme, qui est mort & ressuscité, & du peuple qui a pris en Christ une nouvelle naissance par le Baptesme, & qui a esté vivifié dentre les morts. A quoy il faut ajoûter, que ce pain & ce calice, qui sont appellez le corps & le sang de Christ, sont un memorial de la passion, ou de la mort du Seigneur, comme il s'en explique luy-mesme dans l'Evangile, disant, faites cecy en commemoration de moy. Ce que S. Paul explique de cette sorte; Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, & que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusques à ce qu'il vienne. C'est donc le Sauveur, & son S. Apostre Paul, qui nous enseignent, que ce pain & ce sang, qui sont mis sur l'Autel, y sont mis en figure, ou en memoire de la mort de nostre Seigneur. Ch. V.

Il faudroit copier entierement tout le livre, si l'on vouloit produire tout ce qu'il y a de formel contre la Transsubstanciation, & la presence réelle. Car tout y aboutit à prouver deux choses; l'une, que ce mystere est une figure, & non la verité de la chose; & l'autre, que ce n'est pas le mesme corps qui est né de la Vierge, qui a souffert, qui est mort, & qui apres sa resurrection, est monté au Ciel. Et apres cela, l'Auteur nous asseure qu'il nous fera voir, quand nous voudrons, que Bertram a crû la Transsubstanciation & la presence réelle. En verité c'est un défaut assez étrange que de prendre trop de confiance en son esprit. Car dés qu'on en est là, il n'y a rien dont on ne se croye capable, on tourne tout, on élude tout, on espere de donner des couleurs à tout. Il

Chap. V. n'y a rien de si clair qu'on ne l'enveloppe de mille difficultez, ni rien de si certain, qu'on ne le reduise en problémes. Faut-il prouver que le Soleil n'éclaire pas en plein midy, ou que le Ciel & la Terre ne sont qu'une mesme chose, ces genies si élevez & si éclairez ne trouvent pas cela difficile. Ils savent le secret de faire nager les oiseaux, & voler les poissons. Ils applanissent les montagnes, & comblent les valées. Rien n'échappe à la force de leur imagination. Ils ont plus de formes pour changer les choses, que le Protée des Poëtes n'en avoit pour se changer soy-mesme, & plus de couleurs qu'on n'en donne au Caméleon. L'Auteur nous promet donc, pour un chef-d'œuvre de son art: que quand il nous plaira, il nous fera voir que Bertram estoit dans la creance de l'Eglise Catholique, c'est à dire, comme il l'entend, dans la creance de l'Eglise Romaine d'aujourd'huy. Mais puis qu'il remet cette affaire à nostre volonté, nous luy declarons dés à present, qu'il est déchargé de cette peine, n'ayant pas voulu de luy-mesme se la donner. Nous en voulons croire nos yeux, & non pas son esprit, & puis qu'il ne veut pas soûmettre les siens à l'autorité de son Pontife, qui luy declare, que certaines propositions sont dans le livre de Ianſenius, ce qu'il ne peut croire, dit-on, parce que ses yeux ne les y voyent pas, il ne doit point esperer aussi que nous soûmettions les nostres aux tours de sa Philosophie. Quand elle seroit capable de nous faire douter du témoignage de nos yeux, ce qu'elle ne fera jamais, quelle force peut-elle avoir contre nostre foy, qui ne s'établit que sur Dieu, & sur sa sainte parole? Au reste, qu'il se souvienne bien de l'avertissement qu'il nous donne en finissant son Chapitre, *que nostre conteſtation eſt*

telle, que le Paradis & l'Enfer feront la difference de ceux qui auront fait un bon, ou un mauvais choix. Qu'il s'en ſouvienne, diſ-je ; car quant à nous, nous ne l'oublions pas. S'il s'agiſſoit de moins, dans cette controverſe de l'Euchariſtie, que de noſtre ſalut, ou de noſtre damnation, je ne ſay ſi noſtre vertu ſeroit aſſez forte pour reſiſter à toutes les tentations qui la combattent. Nous ſommes hommes, nous aymons l'honneur, le repos, les richeſſes, les emplois, les eſperances : nous ne ſommes pas inſenſibles aux afflictions, & nous ne faiſons tous les jours que trop d'experiences des foibleſſes de noſtre cœur. Mais quand nous nous ſouvenons qu'il s'agit de noſtre ſalut, ou de noſtre damnation, ces deux grandes idées diſſipent tous les efforts de la tentation, nous les oppoſons aux charmes des biens du monde, & à la triſte image de ſes maux. Noſtre cœur ne ſe ſauroit trahir juſqu'à ce point, que de perdre la couronne du Ciel, & de s'engager dans une mort éternelle. C'eſt un different ſi important, que la chair & le ſang ne ſe doivent jamais meſler de le décider. Le jugement s'en doit faire dans le fond de la conſcience par les lumieres de la verité, & par l'autorité de Dieu & de ſon Chriſt, ſeul également capable de donner & de refuſer ſon heritage aux hommes. C'eſt-là noſtre derniere reſolution, & Dieu qui l'approuve, nous fera la grace de ne la revoquer jamais.

Ch. IV. Refut. page 381. & 382.

Ch. VI.

Chapitre VI.

Examen de tout ce que l'Auteur conteſte touchant les progrés inſenſibles du changement que nous pretendons eſtre arrivez au dixieſme ſiecle.

Apres ce que nous avons fait juſques icy, on ne peut plus revoquer en doute que Paſchaſe n'ayt eſté l'inventeur de la converſion ſubſtancielle du pain & du vin de l'Euchariſtie, & de la preſence réelle du corps & du ſang de Ieſus-Chriſt en ce Sacrement. [a] Bellarmin & [b] Sirmond Ieſuites, ont eux-meſmes reconnu cette verité, autant que la peuvent reconnoiſtre des gens infiniment attachez aux intereſts de l'Egliſe Romaine, comme je l'ay remarqué dans ma Réponſe. L'un dit, *que ç'a eſté le premier Auteur qui a écrit ſerieuſement & amplement de la verité du corps & du ſang du Seigneur en l'Euchariſtie.* L'autre aſſeure, *que c'eſt le premier qui a expliqué le veritable ſentiment de l'Egliſe Catholique, & qu'il a ouvert le chemin aux autres.* C'eſt à dire, qu'à leur conte, les Auguſtins & les Chryſoſtomes, les Hilaires, & les Cyrilles, n'en avoient parlé qu'en begayant, & comme en paſſant; & n'eſt-ce pas confeſſer aſſez clairement qu'ils n'en avoient eu ni la penſée ni la creance, n'eſtant pas poſſible de s'imaginer, ſans leur faire outrage, qu'ils l'ayent euë, & qu'ils ne s'en ſoient pas expliquez?

a *De Script. Eccleſ.*
b *In vita Raiberti.*

I. Les paſſages que j'ay rapportez cy-deſſus de Paſchaſe, nous contraignent à faire cette meſme concluſion. Il ſe vante d'avoir émeû pluſieurs perſonnes à l'intelligence de ce myſtere. Il inſinuë qu'on l'accuſoit d'avoir avancé une viſion de jeune

homme, ayant dit, que c'estoit le corps mesme de Chap. VI.
Iesus-Christ, né de la sainte Vierge, il dit, que l'on le censuroit d'avoir voulu donner plus aux paroles de Iesus-Christ, qu'elles ne portent. Il declare, qu'on luy soûtenoit que ce n'estoit pas la vraye chair, & le vray sang de Iesus-Christ; mais que c'estoit son corps en Sacrement, l'efficace & la figure de sa chair, & non sa chair propre. Quand il propose son opinion, il la propose sous la forme d'un paradoxe, qui doit remplir le monde d'admiration. Il soûmet sa doctrine au jugement de Frudegard, & le prie de voir ce qu'il y a à reprendre en luy, avec un esprit de charité. Il tâche bien d'appuyer son sentiment par quelques passages des Peres, dont il abuse, & par quelques clauses de la Liturgie publique; mais il ne se vante jamais que sa creance soit formellement celle de toute l'Eglise. Il conserve encore, autant qu'il peut, les expressions Sacramentales, & s'efforce de les accommoder à son sens. Il passe mesme jusques à se servir des termes qui semblent conserver la substance du pain. Or tout cela induit visiblement, que ç'a esté un franc Innovateur, qui sous pretexte d'expliquer les expressions ordinaires de l'Eglise, les a détournées à un sens inoüi, ayant tiré du creux de son cerveau ce que personne ne s'estoit encore imaginé, que le Sacrement est le propre corps que Iesus-Christ a pris de la Vierge.

II. Cela paroist encore par les oppositions qui luy ont esté faites par tout ce qu'il y a eu de plus considerable, de plus docte, & de plus autorisé dans l'Eglise de son siecle. Car Raban, Bertram, Iean Erigene, Heribald, écrivirent directement contre son erreur, & les autres, comme Flore, Valafridus, Amalarius, Drutmar, Remy d'Auxerre, ne voulu-

Ch. VI. rent point estre ses Sectateurs, mais se tinrent attachez aux sentimens & aux expressions anciennes de l'Eglise. Or il est certain que quand une opinion est avancée dans la paix de l'Eglise, & qu'elle est receuë avec étonnement, & combattuë, ou rejettée par les Ecrivains Ecclesiastiques du temps, c'est un signe qu'elle est nouvelle, au moins à l'égard de ce temps; car si elle eust esté reçeuë communément, il n'y a pas d'apparence qu'on l'eust choquée avec tant de hardiesse.

III. La maniere mesme d'agir de ceux qui se sont élevez contre Paschase, nous conduit là necessairement; car ils le traitent comme un vray Innovateur, *Nuper*, dit Raban, *quidam non ritè sentientes de Sacramento corporis dixerunt hoc ipsum corpus quod de Maria Virgine natum est.* Bertram en dit de mesme, *Icy, maintenant, s'éleve une question que plusieurs proposent, & disent, que ces choses ne se font pas en figure, mais en verité. Or en disant cela, ils sont convaincus d'aller contre les Ecrits des SS. Peres, Sanctorum scripta Patrum contraire comprobantur.* Il louë le Roy Charles qui l'avoit consulté sur ce sujet, de ce qu'il veut avoir l'intelligence Catholique de ce mystere, & proteste que ce qu'il luy en déclarera sera en suivant les traces des SS. Peres.

IV. Ce que j'ay remarqué cy-dessus du Défenseur Anonyme de Paschase, nous persuade la mesme chose; car il se propose *d'excuser*, dit-il, *sa simplicité*, & nous dit *que quelques-uns disoient bien que le mystere du corps & du sang du Seigneur est cela mesme qui est né de la Vierge, mais que les autres le nioient, disant, que c'est une autre chose.* Or quelle apparence y a-t il que si ces derniers qui nioient que le Sacrement fust le corps mesme né de la Vierge, eussent

esté les veritables Innovateurs qui se fussent élevez contre la creance commune de toute l'Eglise, cét homme, qui ne les favorisoit point du tout, en eust parlé avec cette froideur ? Eust-il exprimé la foy generale de l'Eglise, en un point si important, sous le nom de *quelques-uns*, & l'opinion contraire à cette foy sous le nom des *autres*? Eust-il défendu Paschase par voye d'excuse de sa simplicité ? Ce n'est pas ainsi, ce me semble, qu'on traite les Défenseurs de la foy publique, contre les Heretiques impies qui troublent la paix de la terre par leurs nouveautez. Ainsi, les amis & les ennemis de Paschase concourent ensemble avec Paschase mesme, pour établir cette verité, qu'il a esté un Innovateur ou un Annonciateur de nouvelle doctrine. Ch. VI.

V. Enfin, cela se voit encore par le succés des contestations que son paradoxe avoit fait naistre. Car il est certain que ceux qui s'éleverét contre luy, vécurent & moururent dans le sein de l'Eglise, avec l'honneur & l'estime publique, comme je l'ay montré. Cependant il n'est pas concevable que s'ils eussent esté tenus pour heretiques, ils n'eussent esté flétris en cette qualité, ou vivans, ou morts, & il n'est non plus concevable, que si en choquant la presence réelle, ils eussent choqué une doctrine connuë, & creuë distinctement de tous les fideles, receuë sans contredit par tradition de pere en fils depuis les Apostres, une doctrine qui emporte un culte si solemnel qu'est celuy de l'adoration de latrie, il n'est, dis-je, pas concevable qu'ils n'eussent esté tenus pour de vrays Heretiques, qui renversoient les Autels que Iesus-Christ mesme avoit dressez. Il est bien concevable qu'une Eglise qui n'a jamais ouï dire que le Sacrement soit le corps mesme que Iesus-Christ a pris de la Vierge,

Chap. VI. souffre un Moyne qui le dira, en ne s'éloignant pas neantmoins, des autres expreſſions ordinaires, & en ne dogmatiſant pas ſur les conſequences de cette theſe, & en ne changeant rien en la forme du culte exterieur. Les nouveautez qui s'introduiſent de la maniere que celle-cy s'eſt introduite, ne ſont jamais bien connuës d'abord. Il faut du temps pour en penetrer les profondeurs. Ainſi, les plus éclairez ſe contentent d'écrire contr'elles, & de tâcher d'en arreſter les progrez, comme on fit contre celle de Paſchaſe; mais on ne va pas juſqu'à l'anatheme. Il eſt bien concevable auſſi qu'un Moyne, & quelques Partiſans qu'il aura, croyant la preſence réelle, demeurent dans la communion d'une Egliſe qui ne la croit pas, parce qu'ils ne ſont pas les plus forts, & qu'ils eſperent de travailler ſi bien à l'avenir, qu'enfin, ils ſe rendront les Maiſtres. C'eſt l'effet d'une politique que la vraye pieté condamne, & que la prudence humaine abſout. Mais il eſt inconcevable que tous les fideles d'une Egliſe croyent un par un, diſtinctement, la preſence réelle, qu'ils regardent la ſubſtance du S. Sacrement comme le propre & naturel corps de leur Sauveur, & de leur Dieu, qu'ils luy rendent tous publiquement en cette qualité, l'adoration ſouveraine, qui n'eſt deuë qu'au Createur, & que cependant ils ſouffrent une petite poignée de gens qui dogmatiſent, au contraire, que ce n'eſt pas le vray corps de Ieſus-Chriſt, mais du pain en ſubſtance, & le corps du Seigneur en figure & en vertu. Si toute l'Egliſe l'adore, comment peut-elle tolerer des perſonnes qui ſe déclarent ſi hautement, que de dire que c'eſt du pain en ſubſtance? Car ou il faut qu'elle les ſouffre n'adorans pas ce qu'elle adore, ou il faut qu'elle les ſouffre adorant ce qu'ils ne croyent que du pain, &

ni l'un ni l'autre n'eſt concevable. Il s'enſuit donc de là invinciblement, & par les propres principes de l'Auteur qui nous preſche par tout qu'une diverſité de creance dans l'Egliſe euſt produit un ſoûlevement general; il s'enſuit, dis-je, que Paſchaſe a eſté un Innovateur, qui a tiré de ſa pure fantaiſie le dogme de la preſence réelle, que le genre humain n'avoit point encore veû, & dont on n'avoit jamais ouï parler. Chap. VI.

Ce fondement eſtant une fois poſé, comme il l'eſt inconteſtablement, nous avons fort peu d'intereſt à ſavoir comment les choſes ſe paſſerent au dixieſme ſiecle, & comment il s'eſt fait que quand Bérenger eſt venu dans l'onzieſme, l'erreur qu'il a voulu combattre, s'eſt trouvée la plus forte, & a triomphé hautement de ſes oppoſitions. Si je fais voir que le bon froment a eſté au commencement ſemé dans le champ de l'Egliſe. Si je montre qu'il s'y eſt conſervé pur durant un long-temps; ſi je marque en quel temps & par quelle main l'yvroye y a eſté jettée; faut-il encore que je rende compte des progrés qu'elle a fait pendant l'ignorance qui a regné durant tout ce temps-là? de toutes les pluyes qui l'ont arroſée, & de tous les degrez par où elle a paſſé, pour ſe rendre plus forte que le bon bled? Ie vous montre palpablement que l'état du neuvieſme ſiecle a eſté tout contraire à celuy de l'onzieſme à cét égard; car au neuviéme on ſe ſoûleva contre Paſchaſe, & en l'onziéme on ſe ſoûleva contre Bérenger. Au neuviéme, ceux qui écrivirent contre la preſence réelle furent cheris, honorez, & eſtimez de toute l'Egliſe, & tenus pour Saints aprés leur mort: En l'onziéme ceux qui écrivirent dans le meſme ſentiment furent condamnez, & tenus pour Heretiques. Au neuviéme,

Chap. VI. la conversion substancielle du pain passa pour une nouveauté, opposée à la foy des Saints Peres; en l'onziéme, elle passa pour la veritable foy de l'Eglise. Ne faut-il pas necessairement établir les causes de cette difference dans le dixiéme, qui est entre deux. Et n'est-ce pas la plus criante de toutes les injustices, que de nous demander raison de ce changement, ce qui se fit dans les cinquante premieres années, & puis dans les suivantes, comment se gouvernerent ceux qui du neuviéme entrerent dans le dixiéme, & ceux aussi qui du dixiesme passerent dans l'onziesme, comment agirent cent mille personnes qui, au temps de Bérenger, estoient de 50. de 60. de 70. & de 80. ans, sans mentir, si dans une autre occasion nous faisions de semblables enquestes, on déclameroit contre nous, comme contre les plus ridicules gens du monde. Cependant, ce sont les entymemes de l'Auteur; & parce qu'il les assaisonne de son élegance ordinaire, & que tout cela aboutit à établir la presence réelle; c'est la plus belle chose qu'on vit jamais; c'est le dernier effort de l'esprit humain; c'est le triomphe de la Religion Romaine.

Comme les Medecins remarquent qu'il se forme certaines maladies dans le corps humain, dont il est tres-difficile de découvrir les commencemens, & les premiers progrez, bien qu'il soit tres-facile de les reconnoistre quand elles sont une fois formées; Il en est de mesme dans les corps civils des societez humaines. Il y arrive souvent des changemens, & des corruptions, dont il n'est presque pas possible de remarquer la conception, s'il faut ainsi parler, ou les premieres dispositions qui contribuent à leur donner l'estre. Elles se forment & croissent peu à peu sourdement, & imperceptiblement, & ne paroissent claire-

ment que long-temps aprés la premiere pante que les Chap. VI.
choſes ont priſes de ce coſté-là. On ne les voit que quand elles éclattent, comme une mine qui ſe fait ſous terre, ſans que l'on s'en puiſſe appercevoir, & qui vient, enfin, à paroiſtre. C'eſt ainſi que ſe font les changemens des langages, des mœurs, des loix, des modes, & des coûtumes des peuples. Il arrive donc auſſi dans les Religions des peuples, des changemens de cette nature, qui ſe font par une longue ſuite de temps, & par divers degrez, ſuccedant doucement & inſenſiblement l'un à l'autre, le premier rendant le ſecond plus facile, & le ſecond le troiſieſme, juſqu'à ce que la choſe ſoit venuë à ſon comble. Et alors, comparant le comble avec la premiere marche, ſur laquelle on monte pour y parvenir, on voit un grand changement, bien que l'on n'apperçoive qu'une difference peu ou point conſiderable entre un degré & celuy qui le ſuit immediatement.

L'Auteur nous a ſi mal-ſatisfaits ſur les exemples des changemens inſenſibles, que je luy avois alleguez dans ma Réponſe, qu'il eſt bon de le prier de les revoir encore, de les retoucher, & de prendre par meſme moyen la peine de jetter les yeux ſur quelques autres que nous y ajoûterons. Il nous apprendra donc, s'il luy plaiſt, comment il s'eſt fait que l'Egliſe ayt eſté dans le ſentiment & dans la pratique de communier le peuple ſous les deux eſpeces apparemment juſques au douziéme & au treiziéme ſiecles, & encore dans le commencement du quatorziéme, & qu'au quinziéme la pratique contraire ſe ſoit trouvée établie preſque generalement par tout. Il nous dira, comment il eſt arrivé que l'Egliſe ancienne, croyant la communion de l'Euchariſtie neceſſaire au ſalut des petits enfans, & la leur donnant

Chap. VI. en effet, aujourd'huy cét usage soit cessé, & cette creance abolie. Il nous dira comment il s'est fait que toute l'Eglise celebrant autrefois avec du pain levé, & les Latins ayant gardé cette coûtume jusques au delà du neuviéme siecle, comme le Iesuite Sirmond l'a montré, il est arrivé que dés l'onziéme, le pain sans levain se soit trouvé établi dans l'Occident, & que ç'ait esté dés lors un des differens des Latins avec les Grecs. Il nous éclaircira comment s'est aboly l'usage ancien de faire prendre aux nouveaux *baptisez du lait & du miel* pour les consacrer à l'enfance du nouvel homme. Il nous enseignera comment s'est introduite la coûtume de consacrer avec des hosties minces & déliées, qui estoient inconnuës aux Anciens. Il nous dira comment s'est perduë celle de laisser emporter aux communians les particules du Sacrement, & de les garder dans leurs maisons. Il nous communiquera ses lumieres sur l'abolition qui s'est faite d'une coûtume que [a] S. Cyprien appelle *une tradition Apostolique & divine*, & qu'il témoigne avoir esté observée, de son temps, presque dans toutes les Provinces, qui est d'élire les Evesques par le consentement des peuples. La pratique en est toute certaine dans la primitive Eglise, confirmée mesme par des Conciles & des Papes, & établie en force de Loy. Comment les peuples ont-ils permis qu'on leur ostast un droit si legitime, & si important à leur édification? Comment ne l'ont-ils point disputé? Comment n'en ont-ils point fait éclater leurs mécontentemens? Ou s'ils l'ont fait, pourquoy n'en savons nous rien? Il nous dira comment il s'est fait que toute l'Eglise de France s'estant trouvée dans le sentiment & dans la pratique de ne rendre aucun culte religieux aux Images durant le 8. & le 9. siecles, &

a *Ep.* 68.

de proteſter contre ceux qui le faiſoient, l'uſage & le ſentiment contraire s'y eſt generalement établi, ſans bruit, ſans reſiſtance, ſans combat. Il nous apprendra comment il s'eſt fait que l'on tienne dans l'Egliſe Romaine pour un veritable & legitime jeûne, une abſtinence que l'on rompt dés midy, par un bon diſner, & qui eſt ſuivy le ſoir d'une collation raiſonnable, puis qu'il eſt certain qu'anciennement, & meſme juſqu'au temps de Thomas d'Aquin, comme l'a remarqué le Ieſuite Petau, on ne tenoit pour jeûne, entre les Chreſtiens, qu'une abſtinence de manger depuis le matin juſqu'au ſoir, ou du moins, juſqu'à trois ou quatre heures apres midy. Chap. VI.

Que l'Auteur prenne, s'il luy plaiſt, encore une fois ſes jettons, pour nous ſupputer les années où ces changemens ſe ſont faits. Qu'il conte bien les ſuites des generations, les âges, & les années des perſonnes, & les vies enchaſſées en deux ſiecles, & quand il aura bien calculé, qu'il ayt la bonté de nous éclaircir nettement de quelle maniere ces innovations ſont arrivées.

Voyons, neantmoins, quelles ſont ces grandes difficultez qu'il releve dans le changement que nous pretendons qui s'eſt fait, & qui le rendent, à ſon avis, tout à fait hors d'apparence. *Le ſiecle*, dit-il, *de Bérenger eſtant ſi peu éloigné du neuvieſme ſiecle, qu'il ne faut qu'une generation pour les joindre, ceux qui ont inſtruit les fideles du temps de Bérenger, ayant pû eſtre inſtruits par ceux qui avoient veſcu une partie de leur vie dans le neuvieſme ſiecle. C'eſt la plus grande de toutes les extravagances que de ſe perſuader que la memoire d'un auſſi étrange évenement que le ſeroit un changement univerſel de creance, ſur le point le plus connu de la Religion Chreſtienne, ayt pû,* Refut. Page 384.

Chap. VI. *dans si peu de temps, s'abolir de l'esprit de tous les hommes.*

Quand on est préoccupé de passion, & d'interest, on change également l'extravagance en raison, & la raison en extravagance. Qu'y a-t-il de plus raisonnable que de dire, que l'opinion de Paschase, rehaussée des couleurs de l'antiquité, bien qu'elle fust en effet nouvelle; soûtenuë par un peu de Philosophie, relevée par ces grands mots que les ignorans admirent; & proposée en des siecles semblables au neuviéme & au dixiéme, ayt trouvé au commencement quelques Sectateurs; que ceux-là en ayent fait d'autres; & ceux-cy d'autres, jusqu'à ce qu'enfin, elle se soit renduë la plus forte, & se soit établie sous l'ayde de la violence, & de l'autorité? Paschase publia son livre du corps & du sang du Seigneur, l'an 818. & le premier Concile où Bérenger fut condamné se tint l'an 1053. Il y a donc, ce me semble, 235. de l'un à l'autre, pendant lesquels il n'est pas bien difficile qu'un party grossisse, & qu'une opinion favorisée par beaucoup de choses capables de tromper l'esprit humain, s'avance insensiblement; &, enfin, gagne le dessus.

En effet, de tout ce que l'Auteur suppose dans son raisonnement, il n'y a presque rien de vray. Car, premierement, il n'est pas vray que deux temps separez par un espace de 235. ans se puissent joindre par une generation, & si je ne me trompe, son Aritmetique est courte de quelques nombres, puis que, à moins que de trouver tout à propos des vies de cent ans, afin d'en investir les Docteurs de ces siecles, il y faut plus de deux generations. Vn homme n'eust seu rendre conte de l'estat de l'Eglise l'an 818. qu'il n'eust eu alors 24. ou 25. ans. Il faut supposer qu'il

vid & enseigne encore à cent ans, pour pouvoir faire Chap. VI.
des disciples l'an 893. ou 94. Ses disciples ne sauroient estre capables de recevoir solidement ses enseignemens sur ce qui s'est passé dans l'Eglise touchant le mystere de l'Eucharistie, qu'ils n'ayent de mesme 24. ou 25. ans. Il faut donc encore supposer qu'ils vivent & enseignent à l'âge de cent ans, pour pouvoir aller jusques à 970. & alors ils instruiront des gens qui pourront eux-mesmes instruire les peuples, au temps des contestations de Bérenger. Apres cela, nous serons des extravagans, si nous ne voulons pas acquiescer aux speculations de l'Auteur, que toute la terre doit admirer, à son compte.

De plus, l'Auteur suppose mal à propos que nous mettons un changement de creance universel sur le point de l'Eucharistie, fait & achevé dans le dixiéme siecle. C'est un songe tout contraire à nos sentimens, & à nos paroles. Nous disons que les peuples, & la pluspart de leurs Pasteurs, tomberent dans une ignorance grossiere des mysteres de la Religion, & qu'à la faveur de cette ignorance, l'opinion de la presence réelle se fortifia, & les disciples de Paschase multiplierent; mais nous disons aussi que cela n'empescha pas que la creance ancienne ne demeurast, & dans quelques instructions Ecclesiastiques, & dans la bouche & dans le cœur de plusieurs Docteurs pieux & fidelles. Ie l'ay ainsi posé formellement dans ma Réponse, apres Monsieur Aubertin, & je l'ay pleinement justifié cy-dessus par des raisons & des témoignages que l'Auteur auroit de la peine à renverser. On y peut ajoûter encore ce que j'ay rapporté sur un autre sujet de Vulflin Evesque de Sarisbery, qui vivoit en l'an 940. *Ce sacrifice*, dit-il, *n'est pas le corps de Iesus-Christ, auquel il a souffert pour nous*,

Chap. VI. *ni son sang qu'il a répandu. Mais il est fait spirituellement son corps, & son sang, comme la manne qui tomba des Cieux, & l'eau qui coula de la pierre.*

Et ce que Monsieur Aubertin allegue[a] d'Elfric Archevesque de Cantorbery, qui vivoit sur la fin du dixiesme siecle, & qui preschoit à ses peuples, que l'Eucharistie *n'est pas le corps de Iesus-Christ corporellement, mais spirituellement, non le corps auquel il a souffert, mais le corps dont il parla lors que consacrant le pain & le vin, il dit, Cecy est mon corps, Cecy est mon sang*; ajoûtant que le pain est son corps, *de mesme que la manne, & que le vin est son sang, de mesme que l'eau du desert.*

a *Apud Vheloc. ad lib. 4. Eccles. hist. Bedæ, c. 24.*

En troisiéme lieu, l'Auteur raisonne sur ce principe, que si Paschase a esté un Innovateur, il faut que tous les hommes de son siecle l'ayent reconnu pour tel; ce qui est une pure imagination, dont j'ay plusieurs fois montré la fausseté, sans qu'il soit besoin de redire icy ce que j'en ay dit.

Enfin, ou son raisonnement ne conclud rien, ou il suppose que tous les disciples d'un homme suivent necessairement sa doctrine, & ses sentimens, sur un sujet; ce qui est encore une autre imagination, qui se refute d'elle-mesme. Car qui ne sait que chacun a la liberté de prendre le party qui luy paroist le plus raisonnable, sur tout, lors que la dispute est ouverte dans une Eglise? Qui ne sait encore que ce choix se fait aussi souvent par les motifs de l'autorité, ou par quelques interests humains, que par ceux de la raison & de la vray-semblance?

Refut. page 384.

L'Auteur ajoûte, *que ce changement ne se peut placer dans les premieres cinquante années de ce siecle, puis qu'il est incroyable que les fideles de toute la terre ayant esté instruits dans la creance distincte de l'absence*

ſence réelle, ayent embraſſé une opinion toute contraire, en condamnant leurs premiers ſentimens, ſans que ce changement ayt fait aucun bruit. Mais c'eſt retomber dans les meſmes fautes, & combattre toûjours contre ſon ombre. Il ne s'agit pas d'un changement commencé & achevé dans le dixieſme ſiecle. Il s'agit des progrés d'un changement commencé quatre-vingt deux ans avant le dixieſme ſiecle par Paſchaſe, & achevé par les Papes ſur la fin de l'onzieſme. Il ne s'agit pas de toute la Terre, il s'agit de l'Occident. Il ne s'agit pas dans l'Occident de tous ceux qui faiſoient profeſſion d'eſtre Chreſtiens; il ne s'agit que d'un party qui ſe fortifie, & qui tâche de ſe rendre maiſtre des chaires, pour eſtre en ſuite maiſtre de toute l'Egliſe. Ainſi, ces fideles de toute la Terre, inſtruits dans la creance diſtincte de l'abſence réelle, ſont une chimere que l'Auteur nous impute, ſeulement parce qu'il luy plaiſt, & que nous avons déja ſi ſouvent refutée, que c'eſt aſſez pour en eſtre rebuté. Ie dis la meſme choſe de ce qu'il fait conſiſter ce changement que nous pretendons, à embraſſer une opinion toute contraire, en condamnant les premiers ſentimens qu'on avoit. Ce ſont des ſuppoſitions en l'air, qui font voir que l'Auteur s'eſt mis à écrire ſur cette matiere avec peu d'application, & beaucoup de paſſion, puis que l'on ſait bien que ce changement s'eſt fait, non par voye de contradiction, mais par voye d'addition, & d'explication de la foy ancienne. Ainſi, toute ſa ſubtilité ſur les premieres cinquante années, ſe diſſipe d'elle-meſme, & ſe reduit à rien. Chap. III.

Ie ne fay pas plus d'eſtat de ce qu'il dit ſur les cinquante années ſuivantes. Il veut que pluſieurs ayant paſſé une partie de leur vie dans le dixieſme, & dans Ref. r. page 385.

Chap. VI. l'onzieſme ſiecle, il y euſt eu encore du temps de Bérenger une infinité de témoins de ce changement; *De ſorte*, dit-il, *que bien loin que l'on euſt pû luy reprocher, comme on a fait, la nouveauté de ſon opinion, il n'auroit jamais manqué, au contraire, de prouver la nouveauté de celle de la preſence réelle, par une infinité de témoins.* Là-deſſus, il nous fait un conte de plus de cent mille perſonnes de cinquante, de ſoixante, de ſeptante, & de quatre-vingts ans, qui pouvoient rendre témoignage de ce qui s'eſtoit fait durant les cinquante dernieres années de ce ſiecle, ou pour l'avoir veu eux-meſmes, ou pour avoir veu des perſonnes qui avoient veſcu pendant tout ce ſiecle.

Mais, ſi l'Auteur euſt conſideré la choſe avec un peu plus d'attention, il euſt trouvé que de ces cent mille perſonnes, la plus grande partie pouvoit eſtre de ceux qui ne ſe travaillent pas beaucoup à ſavoir diſtinctement ce qui ſe paſſe dans l'Egliſe, ni ſi l'on change les inſtructions ordinaires, ou ſi l'on ne les change pas, ni ſi l'on ajoûte quelque choſe à la foy ancienne, ou ſi l'on garde la tradition pure, ſans addition ni diminution. Ie laiſſe à part les groſſiers, & les ignorans; Ie ne conte point les mondains, qui ne prennent aucun intereſt en la pieté. Ie veux que ces cent mille fuſſent des perſonnes raiſonnables, & enclines à la devotion? Combien peu y en a-t-il de cét ordre qui ſoient capables de diſcerner ſi leurs Paſteurs qui leur enſeignent la preſence réelle comme une doctrine ancienne, l'appuyant de quelques paſſages des Peres, dont ils abuſent, en y ajoûtant leurs gloſes, & leurs explications, la relevant avec les chaleurs d'un faux zele, la confirmant enſuite par quelques pretendus miracles, eſtant eux-meſmes ſoûtenus

& autorisez par d'autres Pasteurs qui enseignent la meſme choſe : combien peu, dis-je, y en a-t-il qui puiſſent reconnoiſtre ſi c'eſt une nouveauté, ou ſi ce n'en eſt pas une? Chap. VI.

Ie ne doute pas, neantmoins, qu'il n'y en euſt encore aſſez qui rendoient témoignage à la verité, ſe ſouvenant d'avoir eſté inſtruits par leurs bons Paſteurs, Que l'Euchariſtie eſt le corps du Seigneur en figure, & en vertu, & non réellement. [a] Sigebert aſſeure, que *pluſieurs diſputerent pour Bérenger, & de vive voix, & par écrit*, & [b] Matthieu Paris, apres [c] Guillaume de Malmeſbury, nous dit que toute la France eſtoit pleine de ſa doctrine. *Scatebat & affluebat omnis Gallia ejus doctrina.* Mais leur témoignage eſtoit contredit par ceux qui de l'autre coſté crioient que la preſence réelle eſtoit la vraye *foy Catholique, & qui ne pouvans reſiſter directement à la doctrine de Bérenger*, luy imputoient de remettre ſur les anciennes hereſies. [d] *Nous avons ouy dire*, diſoit un Eveſque de Liege de ce temps-là, *que Brunon Eveſque d'Angers, & Bérenger de Tours, veulent introduire en nos temps les hereſies anciennes, aſſeurant que le corps du Seigneur n'eſt pas tant ſon corps, qu'une ombre & une figure de ſon corps.* A quoy il faut ajoûter l'impudence avec laquelle les adverſaires de Bérenger oſoient corrompre la tradition & les Peres, & nier les choſes les plus évidentes. On en peut juger par ces exemples. [e] Lanfranc nous raconte qu'il y eut autrefois deux hereſies qui s'eſtoient formées de ces paroles de Ieſus-Chriſt, Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ſi vous ne beuvez ſon ſang, vous n'aurez pas la vie en vous. *Ils croyoient*, dit-il, *tous d'un accord, que le pain & le vin ſont changez en la vraye*

a *In Chron. ex edit. Myrat.*

b *In Vuliel. 2.*

c *In Vuliel. l. 3.*

d *Ep. ad Henr. Regem in Bibl. Patr. Tom. 3.*

e *De Sacram. Euchar.*

Ch. VI. *chair, & au vray sang du Fils de l'homme ; mais ils estoient en different qui estoit ce Fils de l'homme. Les uns croyoient qu'il faloit entendre quelque homme que ce soit, soit juste, soit pecheur, & que la substance terrestre convertie en sa chair & en son sang, estoit prise en remission des pechez. Les autres estimoient, que ce Fils de l'homme n'estoit pas quelque homme que ce soit du commun, mais un homme juste, sanctifié, & separé par l'excellence de sa vie, de la vie commune des hommes, qui estoit le Temple de Dieu qui avoit la Divinité demeurante en luy, & ils soûtenoient follement & heretiquement, que le pain & le vin de l'Autel pouvoient estre changez en sa chair & en son sang. Mais*, ajoûte-t-il, *du temps du Pape Celestin, & de Cyrille Evesque d'Alexandrie, le Concile d'Ephese fut celebré, où ces deux mortelles heresies furent condamnées, & la foy fut confirmée, par laquelle nous croyons que le pain est converty en la chair qui a esté crucifiée, & le vin au sang qui coula du costé de Iesus-Christ, pendant en la Croix.* Il y a dequoy rire voyant l'ignorance de ce Prelat ; mais il y a dequoy rougir de voir la hardiesse avec laquelle il debite cette fable, qu'il avoit joliment inventée, & que les gens de l'onziesme siecle croyoient sur sa bonne foy, comme l'Evangile. Le mesme Lanfranc nous donne comme un vray passage de S. Augustin, ces paroles prises de la fausse allegation de Paschase, *Hoc accipite in pane quod pependit in cruce : & hoc accipite in calice quod effusum est de Christi latere.* C'est dans ce mesme esprit que [f] Durand Abbé de Troarn falsifie grossierement, & hardiment, un lieu de S. Augustin sur le Pseaume 98. qui porte, *Non hoc corpus quod videtis manducaturi*

[f] *Lib. de corp. & sang. Dom. part. 7.*

estis ; Vous ne mangerez point ce corps que vous voyez, ni ne boirez le sang que répandront ceux qui me crucifieront. Il n'y cherche point d'autre façon que celle-cy de changer le *non* en *nam*, & de faire dire à ce Pere, *Nam hoc corpus quod videtis manducaturi estis, Car vous mangerez ce corps que vous voyez.* Et apres ce beau coup, tout glorieux de sa victoire, il s'écrie, *Quid hoc apertius, quid planius potuit dici, hoc corpus quod videtis, manducaturi estis ; Qu'y a-t-il de plus clair, ou de plus évident? Vous mangerez ce corps que vous voyez.* C'est par le mesme principe que [g] Guitmond Evesque d'Anerse nioit formellement que le Sacrement, à l'égard mesme des especes visibles, fust sujet ni à la digestion, ni à la corruption, ni à estre mangé des rats, & qu'il disoit qu'encore que nos yeux le vissent, si est-ce qu'il n'estoit pas vray. Qu'on juge par là avec quelles gens Bérenger avoit affaire, & quelle force pouvoit avoir envers eux le témoignage de ceux qui leur pouvoient soûtenir que l'opinion de Paschase avoit fait ses progrés dans le siecle precedent, bien que l'opinion contraire y eust esté publiquement enseignée. Et quand tout cela ne seroit pas, il ne faudroit que s'informer de quelle maniere a esté faite la condamnation de Bérenger, & l'établissement public de la Transsubstanciation ; car c'est par la violence & par l'autorité de la Cour Romaine, dont Bérenger se plaignoit assez hautement, jusques à luy donner des titres qu'il n'est pas necessaire que je mette icy. Il suffit de dire que Lanfranc ne desavouë pas que le grand argument dont on se servit dans le Concile de Rome sous Nicolas II. pour luy faire signer la confession que Humbert dressa, fut, qu'en effet on l'eust fait mourir, s'il ne l'eust

Ch. VI.

[g] *Lib. 2.*

Chap. VI.

signée. [a] *Nonne præstabat*, luy dit Lanfranc, *si veram fidem te habere putabas, vitam honesta morte finire, quam perjurium facere ? Ne valoit-il pas mieux si tu croyois avoir la vraye foy, finir ta vie par une mort honneste, que de commettre un parjure ?* Iugez apres cela, si l'Auteur n'a pas bonne grace de nous venir parler d'une conqueste, que Bérenger pouvoit faire touchant l'estat du dixiesme siecle.

[a] *Lib. de Sacram. Euchar.*

Mais, enfin, il faut que j'avouë que je ne comprens pas assez bien de quelle maniere l'Auteur a conceu que cette enqueste se pouvoit faire. Car y ayant eu, comme il est évident, dés le neuviesme siecle, un dissentiment tout formé dans le Corps de l'Eglise, quelques-uns croyant la presence réelle, & les autres la rejettant, & ce dissentiment ayant continué dans le dixiesme ; comme il est évident tout de mesme, & comme il le faut supposer, puis qu'on raisonne sur ce principe qu'il s'y est fait un changement ; je demande de quelle qualité nous choisirons ces témoins. Car s'ils sont du nombre de ceux qui ont embrassé la nouvelle doctrine, ils sont préoccupez de cette pensée, que c'est l'ancienne foy de l'Eglise, contraire à l'erreur de Iean Erigene ; & s'ils sont du nombre de ceux qui ont gardé l'ancienne foy, on dira de mesme qu'ils sont préoccupez en faveur des opinions de Iean Erigene, contre les sentimens de Paschase. Tout ce qu'ils peuvent déposer d'asseuré est, que les sentimens du dixiesme siecle ont esté partagez, que les uns preschoient encore la doctrine d'Erigene & de Bertram, contraire à la realité, & que les autres preschoient les miracles & la realité de Paschase ; que n'y ayant eu là-dessus aucune détermination publique de l'Eglise, chacun

avoit la liberté de ses sentimens ; que le peuple écoutoit les Prescheurs de miracles avec plaisir, & que quelquefois on mesloit ensemble dans les instructions Ecclesiastiques la doctrine de Bertram, & les miracles de Paschase. C'est, au pis aller, tout ce que ces gens pouvoient dépose ; mais d'aller jusques à declarer laquelle des deux creances estoit l'ancienne, c'est ce qu'ils ne pouvoient ; parce que chacun estoit préoccupé pour la sienne, & le changement ne s'estant pas commencé en leur siecle, mais au neuviesme, il faloit toûjours remonter là, pour reconnoistre qui avoit esté le veritable innovateur. Chap. VI.

CHAPITRE VII.

Consideration particuliere de l'estat du dixiesme siecle.

VOILA' ce que je dois répondre en general aux difficultez que l'Auteur de la Refutation forme contre les progrez insensibles que fit l'opinion de Paschase au dixiesme siecle, & cela suffiroit, sans doute, pour établir la verité que nous soûtenons, que la presence réelle née désja dans le neuviesme siecle, s'est fortifiée, & a pris racine dans le dixiesme ; sans qu'il fust necessaire d'aller plus avant. Examinons, neantmoins, en particulier l'état de ce siecle, & voyons s'il a esté propre à avancer le changement qui s'acheva enfin dans l'onziesme, sous les auspices de Nicolas, & de Gregoire, Papes de Rome.

D'abord, l'Auteur nous asseure *que j'aurois raisonné plus justement que je n'ay fait dans ma Réponse, si j'eusse conclu qu'il ne s'est pû faire dans ce siecle aucun changement considerable dans la foy, parce* Refut. page 386. & 387.

Ch. VII. *qu'il y a eu peu d'Ecrivains. Les hommes*, dit-il, *sont toûjours hommes dans tous les siecles ; ils ne souffrent point qu'on leur arrache leurs opinions, sans faire quelque resistance, principalement en une maniere importante. Cette resistance produit les disputes, & les disputes produisent les Ecrits. Ainsi, quand on ne voit point d'Ecrits, il faut conclure qu'il n'y a point eu de disputes, & point de combat, & par consequent, que la doctrine de l'Eglise n'a point esté attaquée.* Il ajoûte, *que l'ignorance mesme dont on accuse ce siecle, prouve qu'il n'est pas possible, qu'il y soit arrivé un changement si considerable dans la creance d'un mystere si important & si connu. Car s'il se fust excité quelque dispute sur ce sujet, ceux qui auroient proposé cette opinion auroient tâché de l'authoriser par les passages des Peres qui la favorisent ; les autres l'auroient combattuë par les passages qui y paroissent contraires, & cét éclaircissement auroit bien-tost dissipé l'ignorance qui ne peut subsister avec ces sortes de contestations.*

I'avouë que ce tour est ingenieux, & plein d'esprit, mais il n'est pas solide. S'il y a eu peu d'Ecrivains dans un siecle, c'est une marque qu'il y a eu, non seulement peu de grands hommes, mais peu d'hommes médiocres, n'estant pas necessaire d'avoir des dons extraordinaires pour faire des livres ordinaires. C'est une marque qu'il y a eu peu de personnes dans l'Eglise qui se soient appliquées à l'étude des mysteres de la Religion. C'est une marque que les Pasteurs ont extrémement negligé l'instruction de leurs peuples, & que les peuples ne se sont pas fort souciez de s'avancer en la connoissance de leur salut. C'est une marque, en un mot, que les Pasteurs ont esté fort ignorans ; & cette ignorance des Pasteurs traîne ne-

ceſſairement aprés ſoy celle des peuples. L'ignorance Ch. VII.
des peuples & des Paſteurs n'eſt nullement propre pour produire les diſputes ; mais, au contraire, elle eſt propre pour produire un conſentement aveugle à tout ce que l'on entend dire. Elle incline l'eſprit à l'erreur plûtoſt qu'à la verité, & la conſcience à la ſuperſtition plûtoſt qu'à la pieté. Les hommes, en effet, ſont toûjours hommes dans tous les ſiecles, c'eſt à dire, faciles à ſe laiſſer ſurprendre, admirateurs des paradoxes, amateurs des inventions de l'eſprit humain plus que des doctrines de Dieu, credules aux rapports qu'on leur fait des viſions & des miracles. Et dans un ſiecle d'ignorance, ils ſont encore plus hommes qu'ils ne ſeroient en un autre temps. Il eſt vray que quand les hommes ſont imbus de quelque opinion, en une matiere importante, ils ne ſouffrent point qu'on la leur arrache, ſans faire quelque reſiſtance, que cette reſiſtance produit les diſputes, & que les diſputes produiſent les Ecrits. Mais ſi les hommes ne ſont que peu ou point inſtruits de la vraye opinion qu'il faut avoir, n'eſt-il pas vray auſſi qu'ils ſeront fort ſuſceptibles de la premiere qu'on leur donnera, & particulierement ſi elle panche à la ſuperſtition, à laquelle ils ne ſont que trop enclins ? & s'ils la reçoivent, il n'y aura, ni combat ni diſpute, ni Ecrits. Or il eſt certain que les Paſchaſiſtes n'arrachoient point aux hommes leurs opinions. C'eſt un faux principe, ſur lequel l'Auteur établit tous ſes raiſonnemens, & je les ay détruits en détruiſant ce fondement imaginaire. Pour arracher aux hommes leurs opinions, il faut venir par voye de contradiction, comme la Religion Chreſtienne a fait à l'égard de la Payenne, ou comme Luter & Calvin ont fait à l'égard des maximes de Rome. Mais Paſchaſe

Ch. VII. & ſes Sectateurs ne ſont pas venus de cette ſorte, ils ont procedé ou par voye d'addition, ou par voye d'explication, ou par voye de confirmation de la foy publique, ce qui leur a donné plus de facilité pour tromper un peuple ignorant; qui, d'ailleurs, n'eſtoit pas ſoûtenu par ſes autres Paſteurs, ſoit parce que la faineantiſe les retenoit, ſoit parce que l'incapacité les empeſchoit, ſoit parce que n'y ayant eu aucune détermination publique de l'Egliſe contre Paſchaſe & ſes opinions, ils laiſſoient à chacun la liberté de ſes ſentimens. Ce que je dis paroiſt évidemment par la comparaiſon de ce ſiecle avec le précedent. Car au neuvieſme, nous trouvons que les diſſentimens ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ſont allez juſques à la diſpute. Les livres de Iean Erigene, & de Bertram nous l'enſeignent, & Paſchaſe même en demeure d'accord.

Mais au dixieſme, nous voyons bien des diſſentimens, & des inſtructions differentes données au peuple. Odon Archeveſque de Cantorbery, ſi nous en croyons Guillaume de Malmeſbury, Hiſtorien Anglois, preſchoit la realité, & la confirmoit par quelques pretendus miracles; & d'autre coſté, ce que nous avons cy-deſſus rapporté du Sermon Catholique qui ſe liſoit tous les ans à la Feſte de Paſque, & de Vulflin Eveſque de Sariſbery, & d'Elfric qui fut fait Primat d'Angleterre l'an 995. témoigne que la doctrine de Bertram, contraire à la realité, y eſtoit encore annoncée. Mais nous n'y trouvons point de diſputes, nous y trouvons, au contraire, une eſpece de mélange des deux doctrines. Car comme je l'ay dés-ja remarqué, un meſme Sermon Eccleſiaſtique contient d'une part la vraye doctrine ancienne, aux termes que Bertram l'avoit expliquée dans ſon livre; & de l'autre, les meſmes miracles dont les diſciples

de Paſchaſe ſe ſervoient pour donner cours à la preſence réelle. Tout cela fait voir que l'ignorance & la negligence les mettoient d'accord, & ce ſont deux mauvaiſes gardes de la verité. L'une eſt toûjours endormie, & l'autre eſt toûjours aveugle & muette. L'une ne s'éveille point au bruit que font les étrangers, & l'autre, toute éveillée qu'elle eſt, n'a ni d'yeux pour voir, ni de bouche pour crier. Ie conclus donc, avec l'Auteur, que n'y ayant point eu d'écrits au dixieſme ſiecle, il n'y a point eu de diſputes. La conſequence eſt, à mon avis, raiſonnable. Mais je ne conclus pas avec luy, que n'y ayant point eu de diſputes la doctrine de l'Egliſe n'a point eſté attaquée. La conſequence n'en eſt pas bonne. Elle a eſté attaquée ſans avoir eſté défenduë; la zizanie déja ſemée dans le champ du Seigneur *avec le bon froment*, a *pris racine*, & s'eſt avancée pendant que les hommes dormoient. Ie conclus bien que s'il y euſt eu des diſputes, l'ignorance n'euſt pas ſubſiſté. Mais je conclus auſſi que l'ignorance a ſubſiſté, parce qu'il n'y a point eu de diſputes. Ie reconnois, avec Saint Auguſtin, que les hereſies, en faiſant naiſtre des queſtions nouvelles, ſervoient à établir, & à éclaircir davantage la foy de l'Egliſe par l'occaſion qu'elles donnent de traitter ces queſtions. Mais je reconnois auſſi, avec Saint Paul, que Dieu permet quelquefois que l'erreur ſoit efficace envers ceux qui n'ont pas aymé ſa verité comme ils devoient, d'où il arrive qu'ils embraſſent facilement le menſonge. Que l'Auteur reconnoiſſe donc, que le dixieſme ſiecle ayant eſté un ſiecle de tenebres & d'aſſoupiſſement, on y a pû avancer un changement de foy, parce que ce ſommeil & ces tenebres favoriſoient cette entrepriſe, ſans que l'entrepriſe troublaſt

Ch. VII.

Ch. VII. ce ſommeil, ni diſſipaſt ces tenebres, parce que pour réveiller les hommes de ce ſommeil, il faut que la main de Dieu meſme les pouſſe, & les agite, au lieu que pour leur faire changer d'état, pendant qu'ils dorment, il faut ſeulement que la main d'un hõme les lie.

Refut. page 389. &c.

Ce ſont les premieres reflexions de l'Auteur, aprés quoy il s'attache fortement à nous faire voir que le dixieſme ſiecle n'a point eſté un ſiecle de tenebres & d'ignorance, comme nous diſons. Pour y parvenir avec plus de facilité, la premiere choſe qu'il fait eſt de joindre dans cette diſpute les Miniſtres avec le Cardinal Baronius. Il veut que les Miniſtres ayent décrié ce ſiecle par l'intereſt qu'ils ont d'y placer les progrés de l'opinion de la preſence réelle, & que le Cardinal Baronius ſe ſoit porté à déclarer de méme contre ce ſiecle *par un mouvement tres-loüable*, dit-il, *à la verité, mais qui a neantmoins ſervy à l'engager dans quelque excés.* Pour nous expliquer quel eſt ce mouvement de Baronius, il parle ainſi. *Il y a trouvé l'Egliſe particuliere de Rome dans un effroyable deſordre, ayant eſté gouvernée durant ce ſiecle par pluſieurs Papes monſtrueux, comme il les appele luy-meſme.* Et pour nous expliquer quel eſt cét excés, où il s'eſt engagé, il ajoûte, *L'image affreuſe de ce dereglement a frappé ce Cardinal, & l'ayant entierement occupé, l'a empeſché de faire aſſez de reflexion ſur les graces & les benedictions que Dieu a répanduë en ce meſme ſiecle ſur un grand nombre d'autres Egliſes, plus abondamment qu'en aucun autre, comme pour ſoûtenir, par la vigueur des membres, la maladie de la teſte; au lieu que dans d'autres temps, il guerit ſouvent par la ſanté de la teſte les maladies des autres parties du corps.*

Si je comprens ſa penſée, il loüe le deſſein de Ba-

ronius d'avoir voulu enveloper les déreglemens Ch. VII.
particuliers de l'Eglise de Rome, dans la corruption generale de tout le corps de l'Eglise, ou bien il le loüe d'avoir esté fort touché de cette image affreuse, & de cet effroyable desordre. Mais il le blâme de n'auoir pas seû que la grace & la benediction de Dieu se retire quelquefois de l'Eglise de Rome, pour aller se répandre sur d'autres Eglises, & qu'alors, il faut que les autres Eglises gueriſſent celle de Rome, au lieu qu'autrement, l'Eglise de Rome gueriroit les autres. C'est à dire, qu'en ce cas-là le soin des interests de la pieté, & de l'ordre public, ne sera plus à Rome, mais ailleurs.

Ie n'ay garde d'entrer en dispute là-dessus avec l'Auteur. Il démeslera cette cause comme il luy plaira avec les partisans de Baronius, & j'espere que ne manquant pas de raison pour appuyer une proposition si juste & si veritable, il ne manquera pas aussi de courage pour la soûtenir, contre ceux qui la luy voudront contester. Il leur apprendra, que quand les Conducteurs de l'Eglise, qui en sont comme la teste, deviennent malades, c'est aux membres à travailler à leur gueriſon, & que pour cet effet, ils doivent bien garder leur vigueur, & s'empescher, sur toutes choses, de recevoir la maladie de la teste. Il leur enseignera ce que doivent faire les membres, lors qu'apres avoir inutilement travaillé à la gueriſon de la teste, ils voyent manifestement, non seulement que la teste ne veut point guerir, mais qu'elle veut encore les contraindre d'estre malades avec elle : Il leur fera connoistre, comment ils se doivent gouverner lors que la teste, trop glorieuse du titre de teste qu'elle porte, & préoccupée de sa maladie, s'imagine d'estre dans une parfaite santé, & ne

Ch. VII. croyant pas pouvoir jamais devenir malade, rejette le secours des membres, qui la veulent soûtenir par leur vigueur, les retranche en sa colere, se separe d'eux, & les poursuit, mesme, par les voyes les plus violentes. Il leur éclaircira cette grande question, si ces membres se voyant en cet estat, doivent, enfin, ou devenir malades avec la teste, ou bien se réünir sous le grand & vray chef de l'Eglise, qui est Iesus-Christ, nostre commun Seigneur, & nostre Maistre.

Comme je n'ay pas dessein de luy demander aucun éclaircissement là-dessus, je ne veux point aussi le faire expliquer davantage sur deux choses qu'il nous dit. L'une, *Que l'Eglise particuliere de Rome a esté, au dixiesme siecle, dans un effroyable desordre, ayant esté gouvernée, durant ce siecle, par plusieurs Papes monstrueux.* Et l'autre, *Qu'en comparant ce que l'on voit en ce siecle, de bien & de mal, avec ce qu'on voit de bien & de mal dans les autres, il est impossible qu'on ne conclue, que c'est un des plus heureux siecles de l'Eglise, qui n'ayant eu que des desordres communs, a des avantages tres-singuliers.* Ces paroles sont assez claires, sans commentaire, c'est à dire, qu'un siecle ne laisse pas d'estre fort heureux, encore que des Papes monstrueux gouvernent l'Eglise de Rome, & qu'avoir de ces sortes de Papes qui mettent l'Eglise de Rome dans un desordre effroyable, ce n'est qu'avoir des desordres communs.

Refut. page 390. & 391.

Mais laissant à part ces reflections qui regardent Baronius ; il me suffit de dire à l'Auteur, que les Ministres n'ont aucun interest à décrier le dixiesme siecle, comme je l'ay clairement montré dans le chapitre precedent, & que l'on ne peut, sans calomnie, nous faire les auteurs de ce décry. [a] Verner Rolle-

a *Fasicul. temp. ad A. 894.*

vuink Chartreux de Westfalie n'estoit pas Ministre, & neanmoins, il appelle ce siecle, *tempestatem scandalosam.* Il s'écrie piteusement, *Heu! heu! Domine, quomodo obscuratum est aurum? mutatus est color optimus? Qualia contigisse circa hæc tempora, etiam in sancta Sede Apostolica, quam usque huc tanto zelo custodisti, legimus scandala? Quales contentiones & æmulationes, sectæ, invidiæ, ambitiones, intrusiones, persecutiones? O temps,* ajoûte-t-il, *tres méchans! où le Saint a défailli, & où les veritez se sont évanoüies d'entre les fils des hommes!* Et un peu aprés, il raconte, qu'il fut presenté à l'Empereur Loüis, un monstre qui avoit un corps d'homme, & une teste de chien; & il dit, que ce monstre pouvoit bien signifier l'estat monstreux de ce temps, *où les hommes n'ayant point de teste, abboyoient comme des chiens, chancellant deçà & delà.* Ch. VII.

[b] Marc-Antoine Sabellic n'estoit pas Ministre, & neanmoins, voicy comme il parle de l'estat de ce siecle. *C'est une chose étonnante,* dit-il, *de voir combien les esprits des hommes estoient profondement ensevelis dans un general oubly des bons arts; jusques-là qu'il ne paroissoit ni dans les Pontifes, ni dans les autres Princes, rien qui pust servir à la vie humaine.*

[b] *Ennead. 9. l. 1.*

[c] Stella Prestre Venitien n'estoit pas Ministre, mais il n'a pas laissé d'écrire, *Qu'il estoit arrivé en ce siecle, une extinction generale de toute vertu, tant dans le chef, que dans les membres, par la faineantise des hommes.*

[c] *In Vita Benedicti 4.*

[d] Polydore Virgile n'estoit pas Ministre, & cependant, il nous raconte, qu'en ce temps-là, les Moynes ne songeoient à autre chose, *qu'à amasser des richef-*

[d] *L. 6. hist. Angl.*

Ch. VII. *ſes, comme s'ils euſſent eu droit ſur tout le bien de la terre, que cette meſme peſte d'avarice avoit tellement gagné l'eſprit des Preſtres, que la plus grande partie d'entr'eux ayant abandonné l'ancienne pieté des Peres, ne ſongeoient qu'à executer leur tyrannie.*

[e] *Serm. ad Sacerd. MS. in Bibl. Coll. Bened. Cantab.*

[e] Elfric Archeveſque de Cantorbery n'eſtoit pas Miniſtre, & neantmoins, il ſe plaint *qu'en ces jours-là, il y avoit une ſi horrible negligence dans l'ordre des Preſtres & des Eveſques, qui devroient eſtre les colomnes de l'Egliſe, qu'ils ne ſe ſoucioient ni de lire l'Ecriture Sainte, ni d'inſtruire des diſciples pour en faire leurs Succeſſeurs; qu'ils eſtoient attachez aux honneurs mondains, à la convoitiſe, & à l'avarice, plus que les laïques, donnant de mauvais exemples à leurs troupeaux, & n'oſant parler de la juſtice, parce qu'ils ne l'aymoient ni ne la ſuyvoient, non audent de juſtitia loqui quia juſtitiam nec faciunt nec diligunt.*

[f] *Alred. Abbas Rhievallenſ. in Geneal. Davidis Regis Scot. MS. apud Vſſer. de Chriſt. Eccleſ. ſucceſſ. & ſtat. c. 2.*

[f] Le Roy Edgar n'eſtoit pas Miniſtre, mais il n'a pas laiſſé de parler en ces termes touchant l'état de ſon ſiecle. *Je diray, je diray que les bons pleurent, & que les méchans ſe mocquent. Je le diray avec douleur, ſi toutefois cela ſe peut dire, comment les Eccleſiaſtiques paſſent leur vie dans les débauches, dans les yvrogneries, dans la luxure, & dans l'impudicité. Leurs maiſons ſont aujourd'huy des retraites infames de femmes débauchées & de charlatans. Ce n'eſt que jeux, que danſes, que chanſons, que cris & que hurlemens juſqu'à minuit.*

[g] *In Chron. ad ann. 10. ſæcul.*

[g] Genebrard n'eſtoit pas Miniſtre, & cependant il a écrit, *Que ce ſiecle eſt appelé malheureux, & qu'il a eſté dénué d'hommes celebres en eſprit & en doctrine, qu'il n'a eu ni Princes, ni Pontifes illuſtres.*

[h] Le

[h] Le Cardinal Bellarmin n'estoit pas Ministre, & neantmoins, il a mis dans sa Chronologie ces mots, *Vide seculum infelix in quo nulli scriptores illustres, nulla Concilia, Pontifices parum solliciti de republica. Voyez ce malheureux siecle, où il n'y a eu ni Ecrivains illustres, ni Conciles, ni Papes qui ayent eu grand soin de la Republique Chrestienne.* Il ajoûte, *sed divina providentia fecit ut nulla surgerent hæreses novæ*, reconnoissant que s'il se fust élevé quelque heresie nouvelle, elle eust eu un temps tout propre à faire des progrés, encore que selon son préjugé, il ne vueille pas reconnoistre qu'il s'y soit fait aucune innovation. [h] *Ad ann. 972.*

[i] Nicolas Vignier Historiographe du Roy, n'estoit pas Ministre, & toutefois aprés avoir rapporté ce que dit Platine, de la corruption & de la débauche extrêmes de l'Egl se de ce siecle, & un passage du Chartreux de Vestphalie sur ce sujet, il ajoûte *Que la barbarie & l'ignorance des bonnes lettres & des sciences tant divines qu'humaines, qui y furent en regne beaucoup plus qu'aux siecles precedens, a fait juger à Sabellic, qu'elle y amena le comble d'infelicité.* [i] *Bibl. hist. part. 2. p. 228.*

Ie ne parleray point de Baronius, puis que l'Auteur le prend à partie. On sait, neantmoins, qu'il n'a pas eu beaucoup d'inclination à nous favoriser, & il ne se peut rien ajoûter à la triste peinture qu'il nous a faite de ce siecle, [k] qu'il appele *un siecle de fer, à cause de sa rudesse, & de sa sterilité en bien, un siecle de plomb, pour la difformité du mal qui y a abondé; & un siecle obscur & tenebreux, pour le peu d'Ecrivains qu'il a produits.* [k] *Bar. ad Dom. ann. 900.*

I'ajoûteray seulement, que les disciples de Saint Augustin, les Défenseurs de la grace, ce mesme party qui prend aujourd'huy la plume contre nous;

Ch. VII. n'eſt pas compoſé de Miniſtres ; & neantmoins, il a reconnu cette verité que maintenant on nous conteſte par un eſprit de diſpute. Car apres avoir établi la tradition du neuvieſme ſiecle, dans cette docte & belle Apologie, dont j'ay déja parlé, & que je ne lis jamais ſans profit, & ſans admiration, ils diſent ces propres paroles.[1] *Ceux qui ſavent l'hiſtoire de l'Egliſe ne trouveront pas étrange que nous paſſions du ſiecle neuvieſme à l'onzieſme, le dixieſme ayant eſté un ſiecle de tenebres, & d'ignorance, & n'ayant eu, hors quelque peu d'Hiſtoriens, aucun Auteur celebre qui ayt écrit des myſteres de noſtre foy, ni aucun Concile, comme remarque le Cardinal Bellarmin à la fin de ſon livre des Ecrivains Eccleſiaſtiques. Mais ſortant de ces tenebres pour entrer dans un nouveau jour*, &c.

1 L. 5. 3. *point* c. 9.

L'Auteur meſme[a] a remarqué ſur le neuvieſme ſiecle, parlant de Iean Scot, *Qu'eſtre Philoſophe eſtoit une qualité rare en ce temps-là.* Que ſi nous joignons à ſon témoignage celuy de Guitmond Eveſque d'Averſe, un des Adverſaires de Bérenger, qui nous aſſeure que Bérenger s'éleva en un temps où les bonnes lettres & les ſciences eſtoient preſque entierement inconnuës, nous trouverons que cette rareté que l'Auteur reconnoiſt au neuvieſme ſiecle, avoit duré juſqu'à l'onzieſme. Car je ne penſe pas qu'il ſoit aſſez injuſte pour vouloir que la ſcience, morte dés le neuvieſme ſiecle, ſoit reſſuſcitée au dixieſme, pour remourir au commencement de l'onzieſme.

a Refutation page 337.

Que l'on juge maintenant ſi le décry du dixieſme ſiecle eſt une invention des Miniſtres, pour l'intereſt qu'ils ont d'y placer les progrés de l'opinion de la preſence réelle ; ou ſi plûtoſt la défence que l'Auteur en fait, & les loüanges qu'il luy donne comme à un ſie-

cle *de benediction & de grace*, ne vient pas elle-meſ- Ch. VII.
me de l'intereſt qu'il a d'empeſcher qu'on ne voye que la Tranſſubſtanciation & la preſence réelle, ont eſté nourries dans le ſein des tenebres, & qu'elles ont crû, & ont eſté élevées dans la plus épaiſſe de toutes les nuits de l'Egliſe.

Mais quand ce que je viens de repreſenter ne ſeroit pas, il eſt certain que l'Auteur nous en donne plus qu'il n'en faut pour établir la verité que nous ſoûtenons, quand il avouë que l'Egliſe de Rome eſt tombée *dans un effroyable deſordre*. Car il ſuffit que l'opinion de Paſchaſe ayt eſté receuë dans cette Egliſe à la faveur des déreglemens dans leſquels elle eſt tombée, pour la faire en ſuite recevoir aux autres par l'autorité de ſon Siege, comme en effet, ce fut Leon IX. Nicolas II. & Gregoire VII. qui en firent *l'établiſſement* dans *l'onzieſme* ſiecle, par des moyens violens & ſcandaleux.

Apres cela, je n'ay que faire d'entrer dans l'examen particulier des hiſtoires que l'Auteur apporte pour relever la gloire du dixieſme ſiecle. Ie ne veux point ravir aux Princes les loüanges qui leur ſont deuës, & quand meſme il y auroit quelque choſe à redire dans leur conduite, & que l'on pourroit oppoſer aux hiſtoires de l'Auteur des hiſtoires contraires, nôtre reſpect & noſtre modeſtie doit aller juſques-là, que de les mettre hors du pair, & de ne les envelopper pas dans un meſme reproche avec le reſte des hommes. Ie veux donc que Leon Empereur d'Orient ayt eſté Philoſophe, ſavant, & zelé; Ie veux que les Homelies des Peres ſe leûſſent à la table de Nicephore; Ie conſens aux loüanges que l'on peut donner aux Empereurs d'Allemagne, & n'ay point d'intereſts à aller rechercher la vie des Roys de Dan-

Ch. VII. nemarc, de Norvege, de Suede, & de Hongrie, non plus que celle des Imperatrices, & des Princesses. Ie répons seulement deux choses à cette inutile ostentation, que l'Auteur a voulu faire de son savoir en l'Histoire. L'une, que luy-mesme nous a cy-dessus appris sur le sujet de Charles le Chauve, que les Roys, & les Princes *ont bien d'autres affaires que de s'amuser à disputer des matieres de Theologie.* L'autre, que ces Empereurs & ces Princes passerent presque toute leur vie dans des guerres perpetuelles, soit par la defection de leurs sujets, soit par les factions des Papes, soit par les incursions des Hongrois, des Normans, & des Sarrazins, soit par les animositez & les dissentions qui se formerent entr'eux-mesmes, ce qui les empeschoit, quelque zele & quelque vertu qu'ils eussent de songer solidement aux interests de la Religion, & de prendre garde aux progrés que pouvoit faire l'erreur. Que s'il faloit rechercher les histoires pour faire voir les injustes guerres, les trahisons, les brigandages, les oppressions violentes, les parricides, les empoisonnemens, les débauches, & les excés horribles qui ont deshonoré ce siecle, tant dans l'Orient, que dans l'Occident, il ne me seroit pas difficile d'en faire une peinture affreuse qui ne justifieroit que trop la bonne foy de ceux qui l'ont décrié. Mais je m'abstiens volontiers d'une peine non necessaire, & fort desagreable.

Refut. page 369.

Quant aux Evesques, je veux croire que la corruption & l'ignorance n'estoient pas si generales dans cét ordre, qu'il n'y en eust encore quelques-uns qui avoient de la connoissance & de la pieté. Mais il est certain que le nombre en estoit petit, & qu'à parler generalement, la connoissance estoit fort abastardie, & que ce qui restoit de pieté estoit fort meslé de su-

perſtition. Toute la ſainteté dont on nous fait tant de bruit, ne conſiſte preſque qu'en l'obſervation de quelques regles Monachales, & des abſtinences affectées, qui ſont plûtoſt des marques d'un eſprit de ſervitude, que de l'eſprit d'adoption. Et pour la doctrine, ſi nous en jugeons par ce qui nous en paroiſt dans les anciens monumens, nous dirons, qu'elle eſtoit reduite aux fables, & aux legendes, & au recit de quelques miracles, ou de quelques apparitions. Or il y a bien de la difference entre la vraye & la vive pieté, & ces auſteritez étudiées, de meſme qu'il y en a entre la ſcience ſolide de l'Evangile, & ces vanitez de l'eſprit humain. Saint Paul veut que ſon Timotée *ſoit nourry aux paroles de la foy & de la bonne doctrine; mais il veut qu'il rejette les fables prophanes, & ſemblables à celles des vieilles.* Il nous aſſeure auſſi, *que l'exercice corporel eſt profitable à peu de choſe, mais que la pieté eſt profitable à tout, ayant les promeſſes de la vie preſente, & de celle qui eſt à venir.* Ch. VII. 1. *Tim.* 4.

Que l'Auteur me permette donc d'en croire plûtoſt S. Paul, & de luy dire, que ces ſaintetez de quelques Prelats d'Allemagne qui balyent la cuiſine, qui lavent les écuelles, qui tirent de l'eau du puits, qui font le voyage de Rome à pied, & qui ſe ſervent d'un cheval à cauſe de la dignité Archiepiſcopale, y vont les jambes nuës pour ſouffrir un plus grand froid, ſont des ſaintetez ſuperſtitieuſes, qui marquent que ce ſiecle les aymoit de cette ſorte, & que par conſequent il eſtoit fort propre pour laiſſer faire des progrés à l'opinion de la preſence réelle. Refut. page 415.

Mais il ne faut pas encore s'imaginer que ces ſaintetez quelles qu'elles fuſſent au fond, arreſtaſſent le debordement des vices dans l'ordre Eccleſiaſtique.

Ch. VII. La Simonie y estoit une chose familiere, jusques-là, que Luitprand rapporte, que l'Empereur Henry, surnommé l'Oiseleur, reconnoissant cette insupportable desordre, fit vœu à Dieu lors qu'il fut prest à donner la bataille aux Hongrois, que s'il remportoit la victoire, il le banniroit de son Estat.

Resut. p. 403. L'Auteur mesme n'a pû s'empescher de reconnoistre, apres Glaber, que cét infame trafic estoit tout commun au commencement de l'onziesme siecle sous l'Empereur Conrad II. Le déreglement des Evesques de Baviére fut si étrange, que [a] Leon VII. qui fut fait Pape au mesme temps que le grand Oton fut fait Empereur, se sentit obligé de leur écrire une lettre de censure, leur reprochant une prodigieuse negligence en leur charge, une ambition extréme, un orgueil accompagné de luxe & de somptuosité dans leur train, dans leurs édifices, & dans leurs repas, une jalousie effroyable qui se convertissoit enfin en des inimitiez ouvertes.

a *Apud Avent.*

Ie ne diray rien de l'estat de l'Eglise de Rome dans ce siecle-là. L'Auteur en dit assez pour moy, & je me contenteray de faire remarquer trois choses qu'il n'a pas touchées. L'une est du [b] Iesuite Petau, qui nous dit; apres Kuropalates, & Cedrenus, que le Patriarchat de Constantinople fut donné à un jeune homme de seize ans, *Quo in gradu*, dit-il, *flagitiosissime tres & viginti vixit annos equorum alendorum studio deditus*; & que la mesme année qu'il mourut, le Siege de Rome fut occupé par un jeune homme, également vilain & méchant? *Quo tempore Romanam Sedem pari invenis improbitate ac turpitudine dedecorabat Alberici filius, Octavianus qui Ioannes XII. vocabatur.* La seconde est du Concile de Rome, tenu sous l'Empereur Oton pour la déposition de ce Iean

b *Rationar. temp. p.* 1. *l.* 8. *ad ann.* 900. *ad* 985.

Ch. VII.

[a] *Il faut*, disent les Peres assemblez, *appliquer un remede extréme à un mal extréme. Ce Pape eust pû estre souffert, si par ses mœurs corrompuës il n'eust endommagé tout le monde. Mais combien y a-t-il de personnes chastes qui sont devenuës incestueuses, à son imitation? Combien y a-t-il de gens de bien qui se sont faits méchans par l'exemple de sa conversation.* La troisiesme est de Baronius, qui parlant de toute cette suite de Papes qui soüillerent la chaire de Rome, durant ce siecle-là, fait cette reflexion; *Quels pensez-vous qu'ayent esté les Prestres & les Diacres Cardinaux, qui estoient choisis par ces monstres, puis qu'il n'y a rien de si naturel à chacun que de produire son semblable?* Et là-mesme il dit, que les Sieges estoient changez, & les Evesques envoyez & choisis par quelques femmes de mauvaise reputation, & d'une vie fort reprochable. Et sur l'an 925. il écrit, que Iean X. confera l'Archevesché de Reims à un jeune enfant de cinq ans. Tout cela ne fait que trop voir que le déreglement estoit grand dans ce siecle-là, & que l'Auteur n'est pas bien fondé quand il nous en veut faire un *siecle de grace, & de benediction de Dieu.*

[a] *Apud Luitprand. lib. 6.*

Baron. Ann. Tom. 9. ad Ann. 912.

Cette longue histoire qu'il nous fait d'Edgar Roy d'Angleterre & du Moyne Dunstan, justifie la mesme chose, & la justifie d'une maniere à n'en pouvoir plus douuter. Ie laisse à part, que ce Prince n'estoit pas [b] si Saint, qu'il ne convoitast salement toutes les belles femmes qu'il voyoit, & qu'il ne soüillast sa propre main dans le sang de ses Sujets & de ses Officiers, qui luy estoient mesmes les plus chers, non pour autre crime que pour luy avoir soustrait la joüissance d'une beauté qu'il avoit convoitée. Ie laisse encore à part, que de trois actions

[b] *Guill. Malmesb. l. 2. c. 8.*

Ch. VII. de cette nature, que les Historiens ont remarquées, il ne fit penitence que d'une, bien que les deux autres en fussent aussi dignes que celle-là. Ie ne veux point relever aussi que Dunstan, qui luy estoit si complaisant & si indulgent en toutes ses autres impuretez, luy fut severe, parce qu'il avoit violé le respect d'un Monastere, & qu'il en avoit fait sortir une fille qui portoit l'habit de Religieuse, bien qu'en effet elle ne le fust pas, dont il avoit abusé; ce qui découvre l'hypocrysie de l'un & de l'autre, qui voulurent faire de cette penitence un sacrifice à l'honneur des Convents. Car ils furent plus touchez du respect d'un voile, que de celuy d'un sang juste, cruellement & tyranniquement répandu, & ils eurent plus d'égard à l'ombre mesme d'une consecration humaine, qu'au Bapteſme du Seigneur Iesus, qui consacre le corps d'une Chrestienne pour estre le Temple du S. Esprit. Ie ne veux point dire que cette severité de Dunstan ne s'étendit pas trop loin, puis qu'il ne luy ordonna que de s'abstenir sept ans durant de l'usage du Diadême, que les Roys ne portent presque jamais qu'au jour de leur Sacre; de jeusner quelquefois; & de reciter à certains jours, quelques Pseaumes; ce qui est sortir de ses crimes à bon marché. Ie laisse ces choses à part, & ne m'attache qu'a considerer l'estat de l'Eglise d'Angleterre en ce temps-là.

Il paroist par la harangue d'Edgar, que les Ecclesiastiques n'estoient pas fort sages, puis qu'il dit, qu'on luy rapportoit tous les jours des choses abominables de leur vie, lesquelles, dit l'Auteur, il exaggere en suite d'une maniere forte & patetique. Mais il paroist aussi que la Reformation qu'il y apporta ne fut pas une reformation, mais un comble

Refut. page 343.

de corruption. Les Eccleſiaſtiques eſtoient alors legitimement mariez, & les Moynes qui regardoient leurs charges & leurs biens comme une proye digne de leurs deſirs & de leur conqueſte, ſe ſervirent du pretexte de leur mauvaiſe vie & de leur conduite déreglée, pour introduire dans l'Egliſe le celibat, ou pour mieux dire, pour les chaſſer, & pour s'introduire eux meſmes en leur place. Pour cét effet, ils ſe ſervirent de Dunſtan, & de quelques Eveſques qui eſtoient auſſi Moynes, & qui poſſedoient abſolument l'eſprit du Roy, & par leur miniſtere ils le porterent à faire ce changement de gré ou de force. Edgard eſtant mort, & ſon fils Edoüard ayant eſté miſerablement aſſaſſiné par les ordres d'Aëlfrite ſa belle-mere Etelfrede, parvint à la couronne, & ſous luy les Eccleſiaſtiques d'Angleterre ayant fait effort pour ſe remettre dans leurs droits, & le Concile eſtant aſſemblé pour cét effet, la ſainteté de Dunſtan & de ſes Moynes fut aſſez grande pour faire parler en leur faveur l'image du Crucifix qui leur dit fortement; [c] *Il n'en ſera rien, il n'en ſera rien. Vous avez bien jugé, & vous feriez mal de changer voſtre jugement.* L'Auteur n'oſe pas bien nous dire ſon ſentiment ſur ce miracle, il nous aſſeure qu'il eſt aſſez extraordinaire, & qu'on en peut croire ce qu'on voudra, que neantmoins, on doit conſiderer qu'il eſt rapporté par un Auteur contẽporain, & qu'il eſt difficile de ſupporter un fait de cette nature dont il devoit y avoir tant de témoins. Mais Polydore Virgile qui a fait l'Hiſtoire d'Angleterre, nous en parle avec un peu plus de reſolution; [d] *C'eſt ainſi*, dit-il, *que les Moynes, par l'ayde de Dieu, ou plûtoſt par l'art humain, retindrent ce qu'ils avoient acquis de quelque maniere que ce fuſt. Car alors meſme il ne manqua*

Ch. VII.

[c] Refut. page 452.

[d] *Polidr. Virg. Hiſt. Angl. l. 16.*

Ch. VII. *pas de gens qui crûrent que c'eſtoit plûtoſt un Oracle de Phœbus, qu'un Oracle de Dieu, c'eſt à dire, qu'il avoit eſté rendu, non par la volonté de Dieu, mais par la fraude des hommes.*

Auſſi les Eccleſiaſtiques ne ſe croyant pas legitimement condamnez par ce pretendu miracle, pourſuivirent encore leurs droits dans un Concile aſſemblé à Calne; Et comme ils eſtoient ſur le point d'obtenir la juſtice qu'ils demandoient contre Dunſtan & ſes Moynes, voicy un autre miracle, mais bien plus terrible que le premier. C'eſt que la maiſon où ils eſtoient aſſemblez s'enfonça, & tous les adverſaires de Dunſtan furent ou écraſez, ou bleſſez ſous ces ruines; Dunſtan ſeul eſtant demeuré ſur une poutre, ſans aucun mal. L'Auteur nous permettra de croire de ce ſecond miracle ce que nous voudrons, de meſme que du premier, non pas pour nier le fait, mais pour douter ſeulement ſi l'ébranlement de cette maiſon vint du Ciel ou de la Terre. Quoy qu'il en ſoit, la face de l'Egliſe d'Angleterre me paroiſt bien triſte, & bien deſolée dans ces Hiſtoires. Ce n'eſtoit plus à l'inſtruction, & au ſalut des peuples, qu'on travailloit, c'eſtoit à fõder des Monaſteres, & à les enrichir. La diſpute n'eſtoit pas ſur l'Evangile, ils eſtoient d'accord les uns & les autres à le laiſſer en repos, ſans l'entendre, ſans le preſcher, & ſans le lire: mais elle eſtoit ſur le bien d'Egliſe, à qui l'auroit; les uns le vouloient garder pour entretenir leur faineantiſe, & les autres le leur vouloient ravir pour ſatisfaire à leur avidité: les uns avoient un peu plus de droit eſtant en poſſeſſion, mais les autres avoient plus d'art & d'hypocriſie, & ſavoient faire deſcendre les miracles à point nommé. Voilà l'eſtat de ce ſiecle, que l'Auteur appelle un ſiecle de *benediction & de grace.*

L'eſtat de l'Egliſe de France ne pouvoit pas eſtre

fort floriſſant, non plus que celuy des autres, puis Ch. VII.
que tout ce ſiecle ſe paſſa ou en confuſions, ou en guerres, ou en changemens. Charles, que ſes ennemis appellerent le Simple, fut couronné l'an 898. & tout ſon regne ſe paſſa dans les deſordres que produiſit la ligue de Robert Duc d'Anjou. Apres luy vint Raoul Duc de Bourgogne, qui fut fait Roy de France l'an 923. & qui employa de meſme, tout ſon temps en guerres étrangeres, pendant qu'en France tout le monde faiſoit le maiſtre. Louys, ſurnommé d'Outremer, fut rappellé au Royaume l'an 936. & il faut avoir peu de connoiſſance de noſtre Hiſtoire pour ignorer les troubles & les mal-heurs qui accompagnerent ſa domination. Son fils Lotaire luy ſucceda, qui eut un regne encore plus broüillé, & plus malheureux, que celuy de ſon pere. Il laiſſa Louys, ſurnommé le Faineant, qui fut le dernier de la ſeconde Race, & dont le regne ne fut qu'une ſuite de tenebres, & de confuſions. L'an 987. Hugues Capet fut élevé à la Couronne de France, & bien que ce fuſt un grand Prince, il ne pût neanmoins travailler beaucoup à relever les ruines de l'Egliſe, ſoit parce qu'il ne regna que dix ans, ſoit parce que ſes premieres années furent occupées à des guerres inteſtines.

Ce fut ſous luy que s'aſſembla le Concile de Reims l'an 992. pour juger de la cauſe d'Arnulphe Archeveſque de Reims, que Hugues craignoit, & haiſſoit, parce qu'il eſtoit fils naturel de Lotaire, & qu'il avoit eſté établi en ce ſiege par Charles Duc de Lorraine, pretendant à la Couronne de France, en la place d'Adalberon, que Charles avoit deſtitué, & amené priſonnier à Laon. I'avouë que ce Concile, animé de la vertu de Hugues, fit briller quelque rayon de lumiere & de courage. Car ayant ſeu que le Pape

Ch. VII. Iean XV. soûtenoit les interests d'Arnulphe, & qu'il pretendoit que sa cause fust jugée devant luy, ces Evesques n'épargnerent nullement l'Eglise de Rome. Ils en representerent, comme dit l'Auteur, *les desordres horribles*. Ils dirent par la bouche de l'Evesque d'Orleans, que consulter le Pontife Romain, en qui il n'y avoit ni science ni charité, c'estoit consulter une statuë de marbre. Qu'il y avoit dans leur voisinage, entre les Allemans & les Belges, des Evesques excellens dont on pouvoit bien plûtost rechercher le jugement que de l'attendre d'une ville qui vendoit tout, & qui ne rendoit ses sentences que selon la quantité de l'argent qu'on luy donnoit. Ie ne puis m'empescher, sur ce sujet, de donner à l'Auteur de la Refutation, les loüanges qui luy sont deuës, d'avoir encore osé relever l'honneur de ce Concile, contre les injustes pretentions de Rome, & de s'estre genereusement opposé aux outrages que Baronius, Binius, & les autres Partisans du Pape, font au zele de ces bons Peres. Mais je ne puis aussi m'empescher de luy dire, apres Monsieur de Marca, que ce furent là les derniers soûpirs de la liberté de l'Eglise, étouffez bien-tost apres par le Pape, qui suspendit de leurs charges tous les Evesques qui avoient dépose Arnulphe, & qui envoya Leon Legat en France, lequel avec Seguin Archevesque de Sens, le mesme qui avoit presidé au Concile de Reims, en tint un autre au mesme lieu, où Arnulphe fut rétabli pour cette seule raison, qu'il n'avoit peu estre dépose sans le consentement & l'authorité du Siege de Rome. En effet Monsieur de Marca remarque que ce fut proprement en ce temps-là que nos Evesques François furent contraints de ceder au Pape le droict de dépoſer un de leurs Confreres tombé en irregularité. *Itaque*, dit-il

Marc. l. 7. c. 25.

en parlant des Papes, *Universum orbem coegerunt hujus novæ opinionis jugo colla summittere----Galia quoque ipsa cedere tandem coacta est sub initio tertiæ Regum nostrorum stirpis.* Il adjouste une chose, qui fait bien voir l'ignorance & la molesse des Evesques de ce siecle, c'est que les Partisans du Pape ne se servirent pour luy acquerir ce droict, que de ce ridicule recueil fait par Isidore des Epitres des anciens Papes, à l'autorité desquelles personne ne pût contredire; Et neantmoins ce sont des pieces fabriquées grossierement pleines d'inepties, & d'ignorances pueriles: Ce fut la teste de Meduse, qui les rendit immobile & muets. Mais il ne falloit pas estre fort habiles gens pour en sçavoir arrester l'effet. Ch. VII.

Ce que l'Auteur ajoûte de Foulque Comte d'Anjou est vray. Ce Seigneur voulut obliger l'Archevesque de Tours à consacrer une Eglise magnifique qu'il avoit bastie, & ne l'ayant pû obtenir, à cause des dommages qu'il avoit faits d'ailleurs aux biens des Ecclesiastiques, il recourut à Rome, & moyennant de l'argent il obtint ordre du Pape, à Pierre Cardinal, de la consacrer sans la participation de l'Archevesque. Cét attentat dépleût fort aux Evesques de France. Ils en murmurerent, & firent voir qu'ils estoient encore un peu sensibles à leurs interests. Mais ce ne fut qu'un second éclair qui reluisit dans les tenebres, & qui mourut au moment de sa naissance, tout de mesme que l'autre. Car nonobstant ce murmure, l'ordre du Pape fut executé, & les Prelats ne songerent plus qu'à recevoir doucement le joug de la Cour Romaine. Ces exemples font voir que les Evesques avoient encore quelque connoissance de leur droits, & comme chacun se fait Jurisconsulte dans ses propres affaires, le desir de n'estre *Refut. p. 461.*

Ch. VII. pas engloutis les réveilloit de temps en temps, mais la foibleſſe de leurs efforts marque la foibleſſe de leurs lumieres, & leurs relâchemens ſi ſubits ſont des preuves de l'ignorance publique. Ie veux croire que la corruption extrême qui regnoit à Rome, & la vie de pluſieurs Papes que l'Auteur appelle *horrible*, n'eſtoit pas approuvée en France, & les plaintes de l'Eveſque d'Orleans dans le Concile de Reims nous le donnent à connoiſtre, auſſi bien que le ſaint mouvement d'Abbo Abbé de S. Benoiſt, qui eſtant allé à Rome pour y faire confirmer les privileges de ſa maiſon, s'en retourna déteſtant le Pape, & ſon avarice, qui luy faiſoit mettre toutes choſes en vente, comme l'Auteur le rapporte. Mais il ne faut avoir ni beaucoup de ſcience, ni beaucoup de ſainteté, pour avoir en horreur la ſimonie, quand elle s'exerce ouvertement dans une Egliſe qui veut eſtre eſtimée la mere & la Reyne de toutes les autres.

Refut. p. 463.

Refut. p. 464. Quand au Concile de Troſly, que l'Auteur nous allegue comme une piece pleine de ſcience & de zele, je ne diray point qu'il fut tenu l'an 909. à l'entrée du dixieſme ſiecle, & qu'il y pouvoit avoir encore quelques reſtes des lumieres du neuvieſme, où l'ignorance n'eſtoit pas à beaucoup prés ſi grande qu'elle fut dans le ſuivant. Ie ne diray point que déja ce Concile témoigne, par ſes plaintes, que les deſordres eſtoient grands, comme l'Auteur meſme l'avouë. Ie ne diray point qu'encore que ces deſordres vinſſent des ſiecles precedens, cela n'empeſchoit pas qu'ils ne fuſſent, mais les rendroit, au contraire, plus incurables, comme ſont d'ordinaire les maux inveterez; & en effet, les plaintes de ces Peres, & les deſirs qu'ils témoignerent pour une bonne reformation, furent des deſirs, & des plain-

tes sans fruit. Il me suffit de representer à l'Auteur, qu'il est un peu prodigue de ses loüanges, & qu'il les dispense le plus souvent, non selon son jugement, mais selon sa passion. Car qu'est-ce qu'il y a dans le Concile de Trosly qui l'oblige de conclure cette plenitude de l'esprit & de la science Ecclesiastique, & cette grande instruction dans les Conciles & dans la doctrine des Peres ? A dire le vray ce Concile n'est qu'un amas de diverses pieces, cousuës ensemble grossieremẽt. Ces bons Evesques y prennent pour un ouvrage de S. Cyprien le livre *de duodecim abusionibus sæculi*, qui ne peut avoir esté composé que 300. ans pour le moins, aprés la mort de S. Cyprien. Ils employent pour bonnes & sinceres, & vrayement écrites par les Autheurs dont elles portent les noms, les Epistres d'Anaclet, d'Evariste, d'Alexandre, de Telesphore, de Pontien & de Calixte recueillies par Isidore Mercator, & fagottées dans l'état où nous les voyons un peu plus de cent ans avant eux. Ch. VII.

Ils parlent de Photius, Patriarche de Constantinople, homme celebre par sa naissance, par sa charge, par son erudition admirable, & par sa querelle avec les Papes de Rome, ils en parlent, dis-je, comme d'un homme inconnu dont le nom leur estoit tombé des nuës; *Errores*, disent-ils, *blasphemiasque cujusdam Photii*: Ce qui marque qu'ils estoient fort novices dans les affaires de l'Eglise. L'Auteur nous veut persuader que ces Evesques estoient si sçavans & si forts que ne trouvãt pas de matiere en France pour disputer parce qu'il n'y avoit point d'erreur nouvelle, ils en sõt allez chercher dans le fonds de la Grece. Mais avec que le respect que je dois à ces Prelats, je diray que l'Auteur mesme nous apprend que le Pape leur auoit mandé ce qu'il sçavoit de cette erreur touchant la

Ch. VII. procession du S. Esprit, du Pere & non du Fils, à l'exemple de Nicolas premier, qui avoit de mesme engagé leurs predecesseurs à la dispute cõtre les Grecs, & la charge en fut donnée à Bertram, comme nous l'avons veu cy-dessus : Et de plus nous ne trouvons point que les bonnes intentions des Evesques de Trosly ayent esté suivies d'aucun effet. Ils s'encouragerent bien les uns les autres à estudier l'Ecriture & les Peres pour briser la teste de ce meschant Serpent, comme ils parlent, mais je ne sçache pas que leur courage soit allé jusques à l'effet.

Ce que l'Auteur nous rapporte en suitte des fondateurs & des reformateurs des Monasteres, n'est pas suffisant pour justifier la science & la sainteté de ce siécle. Cela fait voir qu'ils faisoient consister une grande partie de la pieté, à donner son bien aux Religieux, & une grande partie du zele chrestien, à maintenir des regles humaines, & des services que Dieu n'a point commandez ; Mais cela ne prouve point que ce siécle fût *un siécle de benediction & de grace.*

Ce qu'il allegue de l'Espagne n'est pas plus concluant. Il y a eu deux ou trois Evesques qui ont souffert pour la religion chrestienne, & quelques Princes vaillans qui ont deffendu leurs royaumes contre la puissance des Arabes; Que fait cela pour justifier que les disciples de Paschase n'auroient peu insinuer doucement leur opinion, & faire des sectateurs ? Les guerres continuelles qui ont agité cette Eglise, ne donnoient que trop de moyen aux innovateurs de se fortifier, & d'establir leurs sentimens.

Refut. p. 477. Enfin l'Auteur passe dans l'Italie, & d'abord il nous abandonne l'Eglise de Rome ; *Il faut avoüer*, dit-il, *qu'une partie des reproches que Baronius fait en general*

en general contre ce siecle est veritable de l'Eglise particuliere de Rome; & qu'il n'y a rien de plus horrible que la vie de plusieurs Papes de ce temps-là. Mais il n'a pas consideré que cét aveu suffit pour établir ce que les Ministres prétendent. Car il suffit que l'opinion de Paschase se soit glissée dans cette Eglise à la faveur de ces déreglemens, pour prendre en suite la forme de foy publique, comme elle fit depuis sous les Papes Leon, Nicolas, & Gregoire. En effet nous voyons que dans la confession, que Nicolas 2. & son Concile dicterent à Berenger, ils luy font dire, *Consentio Sanctæ Romanæ, & Apostolicæ sedi, & ore & corde profiteor de Sacramento Dominicæ Cœnæ eam fidem tenere, quam Dominus & venerabilis Papa Nicolaus, & hæc sancta Synodus autoritate Evangelicâ, & Apostolicâ tenendam tradidit, mihique firmavit; Je consens au Siege Romain & Apostolique, & je confesse de cœur & de bouche que je tiens touchant le Sacrement de la Cene du Seigneur, la foy que nôtre Seigneur & venerable Pape Nicolas & ce saint Synode m'a donné à tenir par une autorité Evangelique & Apostolique, & qu'il m'a confirmée.* Qui ne sait que l'Eglise de Rome pretent estre la depositaire, fidelle & infaillible de la Tradition, & la maistresse de la foy du monde? & que Gregoire 7. un de ceux qui condamnerent Berenger decida dans le Cõcile de Rome tenu l'an 1076. *Quod unicum nomen est in mundo Papa videlicet, & quod Ecclesia Romana nunquam erravit, aut errare potuit.* C'est donc assez que la creance de la presence réelle ayt gagné l'Eglise de Rome durant le temps de ces *effroyables desordres*, que l'Auteur avoue, pour se répandre apres, & pour s'établir par tout par l'autorité de ce siege. Ch. VII.

Vu

Ch. VII. Refut. page 477.

Mais, dit l'Auteur, *il y avoit assez de personnes en Italie capables de soûtenir la foy, & qui n'eussent jamais souffert l'établissement d'une nouvelle heresie sans s'y opposer.* Tout cela se dit en l'air. Quel zele y avoit-il dans l'Italie, pour s'opposer à la vie déreglée de tant de Papes, à la simonie qu'ils exerçoient ouvertement, aux factions scandaleuses qui se formoient pour leur creation, au pouvoir absolu qu'ils laissoient prendre à des femmes débauchées, aux violences qu'ils commettoient dans le gouvernement de l'Eglise, & à tant d'autres excez que nous trouvons dans l'histoire? Quel zele y eut-il dans le Concile de Rome pour empescher ces superbes decisions de Gregoire, qu'on appelle *Dictatus Papæ?* L'Italie avoit-elle dans l'onziéme siecle moins de personnes capables de soutenir la foy que dans le dixiesme? Il ne faut pas que l'Auteur nous mette en avant la sainteté de ses Monasteres: Plus il nous parle de ces mortifications superstitieuses, & plus il nous confirme dans la pensée qu'il n'y eut jamais de siecle plus propre pour avancer l'erreur de Paschase. Dés que l'homme s'éloigne des regles que Dieu luy a laissées dans sa parole, & qu'il se forme soy-mesme de nouvelles loix & de nouvelles voyes de pieté, il n'est presque pas possible qu'il ne s'écarte, aussi, bien-tôt des regles de la vraye foy. Il y a une liaison naturelle entre les sentimens de l'Esprit & les mouvemens du cœur. L'ignorance produit la superstition; & la superstition fait naistre l'erreur; l'entendement & la volonté sont deux puissances qui se corõpent l'une l'autre mutuellement.

Iusques-icy il paroît manifestment que tout cét amas d'histoires que l'Auteur a fait pour relever la gloire du dixiesme siecle contre le Cardinal Baronius & les autres qui l'ont décrié, n'est qu'une illusion pro-

pre à divertir l'esprit, & à le détourner de la connoissance de la verité. Examinons neantmoins les consequences qu'il en veut tirer. I'ay déja fait voir que la vertu de quelques Princes, ni le zele de quelques Prelats ne sont pas des raisons assez fortes pour en conclure que le party de Paschase n'a pû se fortifier en son opinion, ny acquerir des proselytes. Ie puis dire en plus forts termes la mesme chose de la devotion & de la charité de quelques Princesses, que l'Auteur sait bien n'estre pas des gardiennes suffisantes de la vraye Tradition contre l'attentat de ceux qui la veulent alterer. La conversion de quelques peuples qui embrasserent l'Evangile au dixiesme siecle est aussi alleguée inutilement. Car que fait cela *pour* empescher que l'opinion de la presence réelle ne fist des progrez ? Ils receurent la Religion de la maniere qu'on la leur donna, & on la leur donna fort meslée des superstitions du siecle & ombragée de ses ignorances. L'Auteur se souviendra de ce qu'il nous disoit dans la premiere partie de sa refutation, que les *Propagateurs de la religion* Chretienne *l'ont fait recevoir toute entiere avec tous les dogmes qui la composent, non par voye de discussion, mais par voye d'autorité sans s'arrester à l'explication particuliere de chacun de ses articles.* l'applique cela fort bien aux conversions du 10. siecle, c'est à dire, qu'on établit la Religion Chretienne en general au milieu de ces peuples barbares ; on se contenta de leur enseigner les Doctrines fondamentales ; l'Vnité de Dieu, la Trinité des Personnes, l'Incarnation du Fils, sa Mort, sa Resurrection, & son Ascension au ciel, le Iugement dernier, l'Enfer & le Paradis : On leur donna le Symbole des Apôtres, le Decalogue, & la Priere Dominicale, avec l'Ecriture sainte, qu'on

Ch. VII.

Refut. page 142.

Ch. VI. leur recommanda comme un livre divin. On établit parmy eux la forme du culte exterieur ; Mais il n'y a point d'apparence qu'on les allaſt entretenir des queſtions de la preſence ou de l'abſence réelle ; d'autant plus qu'il n'y avoit encore eu aucune determination publique de l'Egliſe là-deſſus ; la nouveauté de Paſchaſe ayant bien eſté ou repouſſée fortement par les plus grands hommes de ſon ſiecle, ou receuë favorablement par quelques-uns, mais n'y ayant eu aucun jugement de Concile qui fuſt intervenu ſur ce different. Auſſi eſt-ce ſans fondement que l'Auteur avance que toutes ces nouvelles Egliſes de Hõgrie, de Pologne, de Tranſſylvanie, de Pruſſe, de Dannemarc, de Norvege, de Suede & de la haute Allemagne ſe trouverent au temps de Bérenger dans la creance de la preſence réelle. C'eſt parler en l'air que de nous dire cela. Car il eſt vray qu'elles demeurent attachées à l'Egliſe de Rome, quand celle-cy condamna Berenger ; mais il ne s'enſuit pas qu'elles euſſent receu dés le commencement la preſence réelle, & qu'elles s'en trouvaſſent en poſſeſſion. Il ſuffit qu'elles euſſent receu le Chriſtianiſme en general avec la ſoûmiſſion au ſiege Romain & à ſes Conciles, pour ne s'élever pas contre une determination que les Papes firent recevoir de leur pleine autorité.

Il eſt certain que l'ignorance, le libertinage & l'indifference pour les myſteres de la Religion n'ont jamais regné plus fortement que dans le 10. ſiecle. Mais quand cela ne ſeroit pas, & que nous n'y trouverions rien qui ne fut commun aux autres ſiecles, pourquoy s'enſuivroit-il de là que les Sectateurs de Paſchaſe n'euſſent pû avancer inſenſiblement leurs affaires ? La queſtion fut ouverte au neuviéme ſiecle ; Elle y produiſit une veritable difference de ſentimens ; cette

difference produisit les disputes, mais elle n'alla ny jusques à une rupture de communion, ni jusques aux determinations des Conciles. Pourquoy la mesme chose ne pourroit-elle pas estre arrivée dans le 10. siecle? L'Auteur raisonne mal, puis qu'il raisonne contre l'experience. Car de nous aller dire que le mystere de l'Eucharistie est tel qu'il faut par necessité qu'il soit connu de foy distincte par les plus simples d'entre les fideles, & que c'est un article où l'ignorance ne peut jamais avoir lieu, outre que c'est une supposition chimerique, que j'ay déja souvent refutée, il est clair que si cette suite pouvoit estre bonne à l'égard du 10. siecle elle le seroit avec plus de raison à l'égard du 9. où toutefois elle est évidemment fausse: y ayant eu en effet une diversité de creance sur le point de l'Eucharistie dans une mesme communion. Que si cette diversité de creance a subsisté dans le 10. siecle, pourquoy ne peut-on pas concevoir qu'un des partis s'y est fortifié, jusqu'à se rendre enfin le plus puissant? Les hommes ne sont-ils pas en tous les siecles assez amis de leurs opinions, pour desirer de les communiquer aux autres, & assez adroits pour se savoir faire de nouveaux disciples? Ou n'y a-t il pas assez de legereté parmy eux, pour se preoccuper d'un sentiment qu'ils n'avoient pas encore? Pourquoy l'Auteur nie-t-il des choses que nous voyons arriver tous les jours, & dont il peut estre convaincu par des exemples, où il a un interest particulier? Ch. VII.

Il ne raisonne pas mieux, ce me semble, quand il nous veut persuader que tous les Saints d'Allemagne dont il nous a parlé, & qui florissoient au 10. siecle croyoient la presence réelle, parce qu'Adelman écrivit dans l'onziesme à Berenger que le bruit s'étoit repandu dans l'Allemagne qu'il s'estoit separé de l'V- Resut. p. 427. & 428.

Ch. VII. nité de l'Eglise, & qu'il avoit des sentimens du corps & du sang du Seigneur contraires à la foy Catholique. N'est-ce pas une preuve admirable ? Vn jeune homme de trente ou trente cinq ans écrit de Liege à Berenger que le bruit de son sentiment s'est répandu dans l'Allemagne, & selon son prejugé il luy mande que son sentiment le separe de l'unité de l'Eglise, & qu'il est contraire à la foy Catholique ; Il s'ensuit donc que dans le 10. siecle tous les Saints d'Allemagne croyoient la presence réelle. Il faut estre bien denué de preuves pour en produire de si pitoyables. C'étoit au pis aller les disciples de Paschase qui faisoient ce bruit, & Adelman le debite comme bon luy semble ; mais que conclut cela pour la foy du dixiesme siecle ?

Ref. p. 473. Que dirons-nous d'un autre raisonnement que l'Auteur tire de quelques Abbez de Clugni, qui succederent l'un à l'autre depuis le commencement du 10. siecle jusques au temps de Berenger ? Il veut conclure que les derniers s'estant trouvez dans la creance de la presence réelle dans l'11. siecle, il est necessaire que les premiers & les suivans y ayent esté ; parce, dit-il, que les derniers ont reveré les premiers, non seulement comme leurs Peres, mais comme des Saints, & qu'ils ont fait ce qu'ils ont pû pour les faire reverer à toute l'Eglise : au lieu qu'ils eussent esté obligez de les regarder comme des personnes qui auroient vécu dans l'illusion. Qu'y a-t-il de plus mal lié que ce raisonnement ? Car premierement il faut savoir si ces derniers Abbez se trouverent d'eux-mesmes opposez à Berenger, ou s'ils ne furent pas entrainez dans cette opposition par l'Autorité de Lanfranc, & par celle du siege Romain, aux interests duquel on sait que les Moynes ont depuis long temps

un tres-particulier attachement. De plus il faut sa- Ch. VII.
voir si les premiers Abbez avoient enseigné formellement à leurs successeurs ou la presence réelle, ou l'absence réelle, ou bien s'ils s'étoient contentez de leur enseigner en general, que le Sacrement est le corps de Iesus-Christ, que le pain & le vin sont les mysteres du corps & du sang du Seigneur, sans descendre jusques à la question que Paschase avoit émeuë. Il faut savoir en troisiesme lieu si les disciples avoient ponctuellement suivy la doctrine de leurs Maistres, s'ils ne l'avoient ny changée, ny alterée? Car qu'y a-t-il de plus mal asseuré que ce principe, sur lequel l'Auteur fonde son raisonnement, savoir que les Successeurs dans une mesme place suivent les sentimens de leurs Predecesseurs, & que les disciples gardent fidelement la Tradition de leurs Maistres?

Quand l'heresie d'Eutyches parut dans le monde, presque tous les Moynes d'Orient se trouverent de son opinion. Quand les Antropomorphites firent du bruit, les Moynes de l'Egypte se trouverent pour la plupart infectez de cette erreur, jusques à contraindre Theophile Patriarche d'Alexandrie de l'embrasser en apparence pour échapper de leur sedition. Quand Pelage répandit son venin, les Moynes de mesme s'en trouverent infectez. Il ne faut pas neantmoins conclure qu'ils eussent receu ces mauvaises Doctrines de la main de leurs Predecesseurs; & l'Auteur n'a pas consideré que son argument est une victoire pour ces anciennes heresies. Et quant à ce qu'il ajoûte, que les derniers Abbez de Clugny reveroient les premiers comme des Saints, cela ne conclut rien. Car on ne dépoüille pas ainsi dans les Monasteres les Saints de leur sainteté, bien qu'il y arri-

Ch. VII. ve du changement en la doctrine. On a trop d'interest à conserver la reputation de la maison, principalement si le changement arrive, comme celuy-cy, est arrivé par voye d'explication de l'ancienne foy, & par une nouvelle détermination de l'Eglise. Nous apprenons bien que le Pape a depuis peu fait de l'opinion de saint Bernard touchant la conception de la Vierge, une heresie qu'il a condamnée; mais nous n'apprenons pas que personne ait entrepris dans la Communion Romaine de le dégrader de sa Sainteté. C'est la passion de l'Auteur qui le fait raisonner de la sorte contre ses naturels sentimens; & tout ce discours a plus de chaleur que de lumiere: le defaut de lumiere paroist par ce que je viens de dire, & la chaleur ne se découvre que trop en ce qu'il accuse fierement de folie tous ceux qui ne cederont pas à cette raison.

Il n'y a pas plus de force en ce qu'il ajoûte sur la fin de son Chapitre, que *pour rendre nôtre pretention vray-semblable, il faudroit faire voir un assoupissement universel dans le dixiesme siecle, au lieu que pour montrer qu'elle est entierement hors d'apparence il suffit de faire voir qu'il y avoit dans toutes les Provinces Chrestiennes plusieurs saints Prelats & plusieurs personnes zelées qui veilloient à la conservation de la foy; & qui n'eussent jamais souffert l'établissement d'une nouvelle heresie, sans s'y opposer de toutes leurs forces; parce*, dit-il, *que pour favoriser cette innovation insensible, il faut que toute l'Eglise y ait contribué; au lieu que pour la découvrir & pour l'empescher il ne falloit qu'un seul homme.*

Mais c'est en dire trop, pour pretendre d'estre creu. Combien y a-t-il de Prelats aujourd'huy dans

la communion de Rome, qui souffrent sans dire mot qu'on attribuë l'infaillibité au Pape, contre les determinations des anciens Conciles? Où est leur zele & leur sainteté, qui ne se réveille point dans une occasion si importante? Pourquoy souffrent-ils que les Parlemens les previennent par un interest d'Estat, eux qui devroient estre animez par l'interest de la Religion, plus grand mille fois que celuy de l'Estat? Quels Prelats se sont opposez aux Theses nouvellement soûtenuës, qui portent que le Pontife Romain a la mesme infaillibilité & quant au droit, & quant au fait que Iesus-Christ avoit lors qu'il étoit en terre? Quels Prelats ont mis la main à la plume pour défendre la doctrine de saint Augustin touchant la grace, autorisée par tant de Conciles & combattuë aujourd'huy tout ouvertement par un party victorieux? On débite sous le manteau quelques Ecrits clandestins, sans nom, sans autorité; dix ou douze personnes les produisent en cachette; on appelle leur Societé une Caballe d'heretiques; on les condamne, on les poursuit, & nous ne voyons point de Prelats qui prennent leur protection. En verité l'Auteur *nous prend pour des gens de l'autre monde* de nous vouloir persuader qu'en un siécle troublé de guerres, confus, & corrompu, ignorant & superstitieux comme étoit le dixiesme, un seul homme eust esté capable d'arrester les progrez de l'opinion de Paschase, supposé qu'elle fut nouvelle; n'y ayant ny Symbole, ny Concile, ny Confession de foy, ny aucune Declaration publique qui la condamnast, ou qui la rejetta formellement. Si l'Auteur est jugé par ses propres principes, dans cent ans d'icy il sera infailliblement condamné. Ch. VII.

Cependant parce qu'il s'est imaginé que son inte-

Ch. VIII. reſt preſent étoit de nous faire la guerre, il ne craint pas d'avancer contre nous des maximes qui le doivent perdre un jour, & il ſacrifie de bon cœur le ſalut de ſa cauſe au repos de ſa perſonne; Croyez moy, Dieu ne benira pas cette conduite; elle s'éloigne trop de la franchiſe & de la ſincerité Chreſtienne, & s'approche trop de l'eſprit du monde. Car dés que nous ſommes las de la croix de Chriſt, & que nous ne deſirons que la paix du ſiécle, il eſt à craindre que Dieu n'ôte ſon œuvre de nos mains, & qu'il ne jure de nous en ſa colere, ſi jamais ils entrẽt en mon repos.

Chapitre VIII.

Où il eſt traitté des Egliſes ſeparées de la Communion du Pape, & de leur creance touchant l'Euchariſtie.

Le dixieſme ſiécle ayant été tel, que je viens de le repreſenter dans le chapitre precedent, il faut que l'Auteur ſoit le plus préoccupé de tous les hommes, s'il entreprend encore de nier que l'opinion de Paſchaſe née dans le neuvieſme ſiécle, ayt peu s'inſinuer dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, & faire des progrez ſoit parmi ceux qui compoſoient, ſoit parmi ceux qui gouvernoient l'Egliſe Latine. Les confuſions generales des Royaumes, les déreglemens de l'Egliſe de Rome, l'ignorance groſſiere des peuples, la negligence des Prelats, la vie licentieuſe des Eccleſiaſtiques, l'eſprit de ſuperſtition qui regnoit dans les Monaſteres, le plaiſir que les hommes ont pris à entendre dire qu'ils font, qu'ils voyent, & qu'ils portent leur createur, les Miracles qu'on a ſuppoſez pour autoriſer cette opinion, & tant d'autres choſes que nous avons remarquées dans le cours de noſtre diſ-

pute, n'ont que trop aidé à fortifier cette nouveauté, & à luy laisser prendre racine dans le champ du Seigneur, jusques à ce qu'enfin elle a triomphé dans l'onzieſme siecle. Mais dans cette triſte meditation il ne faut pas s'arreſter à la terre, ni regarder ſeulement les cauſes ſecondes ; Il faut s'élever juſques au ciel, & reconnoiſtre qu'un ſi grand malheur eſt une ſuite de la juſte colere de Dieu émeuë contre les pechez des hommes. Dés que la creature abuſe des faveurs de ſon Dieu, & qu'elle convertit ſa grace en diſſolution, ſe flattant de ſes titres & de ſes privileges pour dormir dans ſes crimes avec plus d'aſſeurance, Dieu ne manque pas de luy faire connoiſtre que toute chair eſt comme l'herbe, & que toute la gloire de l'homme eſt comme la fleur de l'herbe ; *judicia tua, Domine, abyſſus multa.* Ce ſont des abyſmes, il eſt vray, mais ce ſont des abyſmes de juſtice que nous devons regarder avec humilité & trembler en les adorant. Quand l'Egliſe Iudaïque ajoûtant l'orgueil à ſes autres pechez, eut la preſomption de dire, nous avons Abraham pour Pere, ſaint Iean ne manque pas de luy annoncer que *la coignée étoit déja miſe à la racine des arbres, & que tout arbre qui ne feroit bon fruit ſeroit coupé & jetté au feu.* L'Egliſe Chrétienne, qui a ſuccedé à la Iudaïque, a receu de ſemblables menaces de la bouche de ſaint Paul; *Si Dieu,* dit-il, *n'a point épargné les branches naturelles, prend garde qu'il n'avienne de meſme qu'il ne t'épargne point. Regarde la benignité & la ſeverité de Dieu, ſavoir ſa ſeverité ſur ceux qui ſont tombez, & ſa benignité envers toy, ſi tu perſeveres en cette benignité ; autrement tu ſeras auſſi coupé.* On peut dire avec verité que la principale cauſe des fautes que commet une Egliſe eſt l'opinion de ſon infaillibilité. Elle tom- Ch. VIII.

Ch. VIII. be necessairement, dés qu'elle s'imagine qu'elle ne peut tomber, soit parce que la negligence suit cette préoccupation, soit parce que la providence divine permet sa cheute, pour aneantir son orgueil.

Il ne faut donc pas trouver étrange, si l'erreur apres avoir passé par divers degrez s'est trouvée enfin toute formée dans l'onziesme siecle & a esté publiquement defenduë, & publiquement établie par l'autorité de l'Eglise de Rome dans un temps où cette Eglise commença de s'attribuer l'infaillibilité en la foy, & la domination sur les consciences. Mais comme lors que Dieu permit la cheute de l'Eglise Iudaïque, ce grand effet de sa colere fut temperé par des marques de sa misericorde, qui conserva un reste selon l'election de grace; De mesme quand il a permis celle de l'Eglise Latine par la condamnation de Berenger & par l'établissement de la conversion substancielle du pain & du vin au corps & au sang de Iesus-Christ, dans ce juste abandon qu'il a fait des hommes, il a voulu donner encore à la terre des marques de sa bonté, & ne se laisser pas sans témoignage. C'est dans ce dessein qu'à la naissance de cette opinion il fortifia ses bons serviteurs, & qu'il leur donna & le courage & la force de s'y opposer assez heureusement. Au milieu des progrez qu'elle fit dans le dixiesme siécle, il voulut que les instructions publiques portassent encore tres-expressément l'ancienne doctrine. Au commencement de l'onziesme non seulement il conserva une bonne partie de l'Eglise exemte de ses nouveautez, mais il suscita beaucoup de personnes qui les rejetterent formellement. Ce qui paroist clairement par le rapport que fait Helgald, que le dogme de Leuteric Archevesque de Sens, qui vivoit en ce temps-là, & qui en enseignoit la mesme chose que Berenger soûtint

In Epitome vitæ Roberti Regis.

depuis touchant l'Eucharistie, *crescebat in seculo*, Ch. VIII.
c'est à dire, qu'il se fortifioit & se rendoit puissant dans l'Eglise, les fidelles s'éveillant enfin & se reünissant pour s'opposer à l'erreur qui n'avoit desja que trop avancé. Quand ensuite Berenger animé du zele de Dieu prit hautement en main la deffense de la verité, les Peuples approuverent sa doctrine, & la receurent avec joye, comme leur ancienne foy. C'est ce que ses ennemis mesmes ont témoigné, comme Monsieur Aubertin le remarque, & comme je l'ay montré cy-dessus. Quand il fut attaqué par les disciples de Paschase, il fut genereusement défendu par ceux qui aimoient l'ancienne Tradition, comme il paroist par le rapport de ses Adversaires; Quand il fut condamné violemment & injustement par la Cour de Rome, elle eut besoin de huit Conciles pour faire passer le dogme contraire, & l'acte mesme du dernier qui fut tenu sous Gregoire septiesme porte expressement qu'il y eut encore des contestations, quelques-uns soûtenant que le Sacrement n'étoit que la figure, & que le corps substantiel de Iesus-Christ est assis à la dextre du Pere. Apres cette derniere condamnation Heriger Abbé de Lobes ne laissa pas d'écrire contre l'innovation de Paschase, quoy que victorieuse, *Congessit*, dit Segebert parlant de luy, *contra Ratbertum multa Catholicorum patrum scripta de Corpore & Sanguine Domini.* Mais ce genereux Abbé ne fut pas seul; La verité, que Berenger avoit defenduë, fut apres sa mort professée constamment par un nombre infini de personnes en divers lieux. Guillaume de Malmesburi le reconnoist; & c'est là dessus qu'il bâtit le conte qu'il nous fait que Berenger en mourant douta de son salut, à cause de ceux, qu'il avoit, dit-il, infectez de son opinion, & qu'il n'avoit

Sigeb. descrip. Eccles. cap. 137.

Ch. VIII. peu convertir. Le fondement de ce conte est vray, que Berenger laissa des Sectateurs de sa doctrine par tout ; Mais ce qu'il invente là dessus de la penitence de Berenger, est une fable de Moyne. Il dit qu'il se convertit apres le premier feu de sa jeunesse, & qu'en mourant il douta de son salut. C'est une pure invention que j'ay refutée solidement dans la premiere partie de cet ouvrage. Mais laissant à part cette calomnie, il est certain qu'il y eut desors un party considerable, qui rejetta la determiation de Gregoire. Vrbain 2. fut obligé de condamner encore de nouveau l'opinion de Berenger dans un autre Concile tenu à Plaisance l'an 1095. Brunon Archevesque de Treves au commencement du douziesme siecle chassa des Berengariens de son Dioceſe ; & quoy qu'on ayt pris un soin extreme de nous cacher les oppositions qui furent faites par tout contre la nouvelle doctrine, nous ne laissons pas tous les jours d'en découvrir de nouvelles preuves. Le Iesuite Chifflet nous en a donné une sans y penser, dans la Preface qu'il a mise au devant de la confession de foy d'Alcuin, qu'il a publiée depuis peu, où disputant contre les disciples de saint Augustin Sectateurs de Ianſenius, il dit qu'il leur peut appliquer ce que Hugo Metellus Chanoine de Toul écrivoit il y a plus de cinq cens ans contre Gerland Sacramentaire de la secte de Berenger, *Vous vous confiez aux paroles de saint Augustin. Ne vous y confiez pas, il n'est pas de mesme sentiment que vous. Vous vous trompez entierement ; vous nous asseurez avec saint Augustin que les paroles de Iesus-Christ à ses disciples sont figurées ; Car elles portent literalement une chose, & elles en signifient une autre ; vous asseurez ce qu'il asseure, mais vous ne croyez pas ce qu'il croyoit.* Ie laisse à part le beau raisonnement

Berthold. ad an. 1095.

de son Metellus & l'application qu'il en fait ; j'en tire seulement cecy, qu'il y a plus de cinq cens ans, c'est à dire, que dans le commencement du douziesme siecle, ceux qu'on appelloit Berengariens, soûtenoient hautement la mesme verité que nous soûtenons aujourd'huy ; & que les decisions des Papes & de leurs Conciles ne purent éteindre l'ancienne foy. Ch. VIII.

En effet ce fut environ ce temps-là, que vivoit Honorius Prestre & Theologal de l'Eglise d'Autun, que Thomas Valdensis allegue contre Viclef, comme sectateur & fauteur de l'heresie Berengarienne, c'est ainsi qu'il parle. Ce fut en ce mémetẽps que l'on commença de persecuter ceux que par oprobre on appelloit les Petrobrusiens du nom de Pierre de Bruis un de leurs principaux Docteurs. Ils estoient du nombre de ceux qui ne voulurent point acquiescer à la decision de Rome, & ils eurent bien le courage de se separer hautement de sa communion, & d'en donner les raisons dans un livre, qu'ils publierent pour cet effet en langue vulgaire, dans lequel ils declarerent leur foy touchant l'Eucharistie en ces termes : *La manducation du pain sacramental est la manducation du corps de Christ en figure, Iesus-Christ ayant dit, toutes les fois que vous ferez cecy, faites-le en commemoration de moy.* Pierre de Bruis aprés avoir défendu courageusement cette foy durant vingt ans, souffrit saintement le martyre pour elle, & fut brûlé à S. Gilles en Languedoc par les soins de l'Eglise Romaine. Valdens. tom 2. c. 90.

Henry soûtint aprés la mort de Pierre le zele & la foy de ces Eglises, qui de son nom furent appellées Henriciennes. Il fut opprimé par les ordres du Pape Eugene, mais son oppression n'empescha pas que sa doctrine ne prevalût dans le Langue-

Ch. VIII. doc, & qu'il ne se trouvast par toute la France des gens qui la professoient. C'est ce que reconnoist Reinerus, bien que leur ennemy, & leur persecuteur; *Entre toutes les sectes*, dit-il, *qui sont ou qui ont esté il n'y en a point de plus pernicieuse à l'Eglise que celle des Leonistes.* (C'est encore ainsi qu'on les nommoit) *parce qu'elle est la plus ancienne. Car quelques-uns disent qu'elle a duré depuis le temps de Silvestre, & les autres depuis le temps des Apostres; parce aussi qu'elle est la plus estenduë, n'y ayant presque point de terre où elle ne se trouve.*

Reyn. p. 2. c. contra Vald.

On les appella Petrobrusiens de Pierre de Bruis, Henriciens de Henry, Albigeois de la ville d'Alby, Vaudois de Pierre Valdo un de leurs Docteurs; Leonistes, ou Pauvres de Lyon de la ville de Lyon, d'où la persecution les chassa. Arnaud de Bresse enseignoit en ce mesme temps la mesme chose touchant l'Eucharistie dans l'Italie; mais le zele de la Cour de Rome fut tel qu'on le crucifia, & qu'en suite on brûla son corps l'an 1155. sous Adrien IV. Pape. Ce fut ce mesme esprit qui poussa Innocent III. à poursuivre les Albigeois par la force des armes; & ceux qui savent l'histoire, n'ignorent pas combien cette guerre fut sanglante & cruelle, ni avec quelle constance ces pauvres Fidelles souffroient la mort, plûtost que de renoncer à leur creance. Mais à mesure qu'on les exterminoit en un lieu, Dieu par sa providence en suscitoit dans un autre Royaume. Viclef Professeur en Theologie dans l'Vniversité d'Oxford travailla puissamment sur la fin du quatorsiéme siecle à rétablir l'ancienne foy dans l'Angleterre. Il écrivit, il enseigna, il prescha publiquement la doctrine de Bérenger avec tant de succez, que quelque effort que fit la Cour de Rome pour l'accabler, elle n'en

Otto. Frisin. de reb. gestis Frid. l. 2. c. 20.

pût

pût jamais venir à bout. Il fut soûtenu du Roy, des Princes, des Docteurs, & du peuple, & favorisé mesme des Evesques. Aprés sa mort son successeur en sa charge fut aussi son successeur en sa doctrine. Il enseigna quelque temps en paix; mais au commencement du quinziesme siécle, une rude persecution s'étant élevée contre ces pauvres fideles que l'on appelloit VViclefites, & Lollards, Dieu prepara une autre retraite à son Eglise dans le Royaume de Boëme, par le Ministére de Iean Hus, qui y établit la Doctrine de VViclef, opposée à la Transsubstanciation, & à la presence réelle, & cette doctrine s'y maintint jusques à la Reformation qui se fit au siécle suivant, nonobstant toutes les persecutions que les Boëmiens eûrent à essuyer, & dont la faveur divines les delivra. Ch. VIII.

L'Auteur de la Rèfutation nous dit trois choses sur ce sujet; l'une que la societé de toutes ces personnes nous est honteuse, quand il seroit vray qu'ils auroient esté dans les sentimens des Calvinistes; c'est ainsi qu'il aime de nous appeller; l'autre, qu'il luy seroit facile de prouver à l'égard des Hussites, que l'on leur fait tort de leur imputer cette erreur, & qu'il est fort douteux si l'on la doit imputer aux Albigeois; & la troisiesme, qu'il est certain que l'Eglise n'a pû resider dans toutes ces sectes, qui se sont retranchées elles-mesmes de l'unité de l'Eglise, & qui estoient infectées de plusieurs autres erreurs. Refutation page 486.

Mais ce n'est qu'une injuste passion, qui l'oblige de parler ainsi. Car, premierement, pourquoy la societé de toutes ces personnes me seroit-elle honteuse, ayant appris à dire avec saint Paul, que je ne prens point à honte l'Evangile de Iesus Christ? Seroit-ce parce que je dois mépriser la bassesse de leur-

Ch. VIII. condition ne voyant parmy eux ni les tiares, ni les couronnes. Mais, mon Dieu! si l'Auteur est préoccupé de ces sortes d'apparences, jusques à s'imaginer que Iesus-Christ ne puisse conserver son Eglise, sans cette pompe extérieure, je le voy fort éloigné des voyes de la providence, & des sentimens que l'Evangile nous en donne. Seroit-ce parce que je dois estre scandalisé de leurs afflictions, les voyant condamnez, chassez, poursuivis, brûlez, souffrir la mort en tous lieux? Mais je ne suis pas de ceux qui haïssent la vertu, & la verité quand elles sont affligées, & qui ne veulent point d'Evangile s'il n'est accompagné de la paix & du repos du monde. Seroit-ce parce que leurs ennemis leur ont imputé des erreurs, & des crimes, pour les rendre odieux à toute la terre? Mais quels crimes n'a-t-on point imputez aux premiers Chrétiens, & de quelles accusations n'a-t-on point couvert nos Peres au commencement de nostre Reformation? Si vous voulez savoir quels ont esté les Vaudois, Albigeois, Henriciens, Leonistes de quelques maniere qu'il vous plaise de les appeller, écoutez ce qu'en dit Reyner mesme leur perseçuteur, & leur ennemy. *Ils vivoient*, dit-il, *justement entre les hommes, & avoient une bonne & saine créance de Dieu en toutes choses, & de tous les articles du Symbole. On les reconnoissoit à leur vie, & à leurs paroles, parce qu'ils estoient modestes, & honnestes en leurs mœurs, sans vanité en leurs habits qui n'estoient ni precieux, ni sales.* Il dit, *que pour s'exemter du mensonge, des juremens, & des fraudes, ils ne s'adonnoient point à la marchandise. Qu'ils n'avoient aucune ardeur pour acquerir des biens, se contentant des choses necessaires. Qu'ils estoient chastes, & sobres, ne frequentant ni les caba-*

Reyner. contra Valdenses cap. 3. 4. 5. c. 7.

rets, ni les danſes, ni les autres vanitez de cette nature. Qu'ils ne ſe laiſſoient pas emporter à la colere. Qu'ils travailloient continuellement, toûjours occupez ou à enſeigner les autres, ou à s'inſtruire eux-meſmes. Qu'ils parloient peu, & modeſtement. Qu'ils ne pouvoient ſouffrir les bouffonneries, ni les railleries picquantes, fuyant la médiſance, l'indiſcretion dans les paroles, les menſonges, & les ſermens. Qu'ils avoient une grande amour pour la parole de Dieu, juſques-là que communément ils ſavoient par cœur le nouveau Teſtament en vulgaire, & une bonne partie du vieux. Qu'il avoit oui reciter par cœur tout le livre de Iob à un de leurs Payſans. Ch. VIII. Reyner. c. 3.

Ce ſont les caracteres que l'Auteur appelle honteux, & qui luy font dire avec certitude que l'Egliſe n'a pû ſubſiſter dans toutes ces ſocietez. Il n'appelle Egliſe que celle qui a des foudres & des anathemes, qui envoye ſes Saints à la teſte de ſes armées, qui oſte, & donne des ſceptres à ſon plaiſir, qui à l'un & l'autre glaive, le ſpirituel, & le temporel, l'une & l'autre clef, celle de la ſcience, & celle de la puiſſance, pompeuſe en ſes titres, pompeuſe en ſes richeſſes, pompeuſe en ſes dignitez, pompeuſe en ſes ceremonies, maiſtreſſe de la Terre & du Ciel. C'eſt là, ce que l'Auteur appelle Egliſe, mais pour ces miſerables Henriciens, ou Vaudois, qui n'ont que la bonne doctrine & les bonnes mœurs, leur ſocieté eſt honteuſe: ce n'eſt pas entr'eux que l'Egliſe reſide, cette populace qui ne ſait ce que c'eſt que de la Loy eſt plus qu'éxecrable. Pour moy qui ne ſuis pas tout à fait de ſon ſentiment, je n'aurois pas beaucoup de peine à croire, que des gens qui ont une foy pure, & une converſation ſans reproche, qui ſouffrent patiemment les afflictions dont il plaiſt à Dieu de les vi-

siter, qui ayment sa parole, la prenant pour la regle de leur créance, qui s'instruisent autant qu'il leur est possible dans ses mysteres, qui passent leur vie en le loüant, qui sont chastes, sobres, modestes, moderez, justes, & charitables envers leurs prochains, je n'aurois, dis-je, pas grand peine à me persuader que ces gens sont l'Eglise de Iesus-Christ, bien que d'ailleurs je les voye fort indignement traittez.

Cependant ou l'Auteur n'a pas leû Monsieur Aubertin, ou il dissimule de mauvaise foy ses preuves, lors qu'il dit, que l'on fait tort aux Hussites de leur imputer la créance de Bérenger, & qu'il est fort douteux si l'on la doit imputer aux Albigeois. Monsieur Aubertin a montré invinciblement, par les témoignages des Hussites mesmes, de leurs adversaires, & du propre Concile de Constance, où ils furent condamnez, qu'ils nioient la Transsubstanciation, & la presence réelle. Outre ce qu'il en a produit, cela paroist par les termes de leur Confession de foy, dressée l'an 1431. où ils declarent que leur créance touchant l'Eucharistie est, *que le pain demeure en sa nature de vray pain, & qu'il est le corps de Iesus-Christ non par une identité materielle, mais sacramentalement, réellement, & vrayment.* Ils rejettent en suite, le sentiment de ceux qui disent, que le mesme corps qui est dans le ciel, est aussi dans le Sacrement, avec toutes ses proprietez essentielles, & accidentelles, *Parce*, disent-ils, *que ce moyen presupposeroit que la substance du pain cesseroit d'estre, & qu'elle seroit convertie substanciellement au corps de Christ.* Cela paroist encore par leur Apologie, publiée l'an 1508. où ils se plaignent de ce qu'on leur avoit imputé d'avoir confessé dans leurs Ecrits la Transsubstanciation, protestant qu'ils n'écrivoient pas ainsi.

Ch. VIII.

Car, disent-ils, *cette confession n'a nul fondement dans les paroles de Iesus-Christ qui n'a rien dit de la conversion substancielle*, *Neque quod dixisset sub his speciebus, neque in illo, neque ex illo, neque simul cum illo*, c'est à dire, que Iesus-Christ n'a dit, *ni sous ces especes*; *ni en cecy*; *ni, de cecy*; *ni, avec cecy*. Ils rejettent encore l'adoration du Sacrement. Et là mesme, ils declarent, *que Iesus-Christ n'est plus personnellement en terre, & qu'ils ne l'attendent qu'au dernier jour, ne recevant point ceux qui montrent sa Personne icy-bas.* Et un peu apres ils disent, *que Iesus-Christ a promis à ses Fideles d'estre avec eux spirituellement, avec la participation de son corps & de son sang, & au Sacrement en vertu, avec le témoignage de sa justice.* Surquoy ils alléguent les paroles de saint Augustin, *Donec seculum finiatur, sursum est Dominus, sed tamen hic etiam nobiscum est veritas Dominus. Corpus enim in quo resurrexit in uno loco esse oportet.* Et là mesme, ils nient & rejettent que le corps de Christ soit en plusieurs lieux à la fois.

Quant aux Albigeois, il est si peu douteux qu'ils ayent nié la Transsubstanciation & la presence réelle, que Bellarmin les conte formellement entre les impugnateurs de ces articles.[a] *Les Albigeois*, dit-il, *entre plusieurs autres erreurs, avoient celle-cy, que le Sacrement de l'Eucharistie n'est pas le vray corps du Seigneur.* Il allegue en témoignage Antonin dans sa Somme Théologique. Et en effet, si l'Auteur prend la peine de lire Monsieur Aubertin là-dessus, il y trouvera cette verité si clairement prouvée, & par un si grand nombre de témoins qu'elle est au dessus de toute contestation. Ce n'est pas que ce que l'Auteur en dit, ne soit tiré de Du Perron, de mesme que ce

[a] *De Sacr. Euch. l. 1. c. 24.*

Ch. VIII. qu'il a dit des Huſſites ; mais il faut, enfin, qu'il ſe deſabuſe, & qu'il n'affirme ni ne nie plus les choſes avec tant de confiance ſur la foy de ce Cardinal.

Il ne nous reſte plus rien à examiner, que la queſtion ſi les Egliſes que l'on appelle Schiſmatiques, c'eſt à dire, la Grecque, la Neſtorienne, l'Eutychienne, & les autres qui ſont ſeparées de la communion de Rome, conſentent avec elle ſur le point de la Tranſſubſtanciation. Car ayant dit, ſur la fin de ma Réponſe, que la Tranſſubſtanciation, & l'adoration du Sacrement, ſont deux choſes inconnuës à toute la terre, à la reſerve de l'Egliſe Romaine, l'Auteur de la Refutation en a eſté ſi fort choqué, qu'il n'a pas craint de dire, que c'eſt une choſe inſupportable d'avancer des fauſſetez tres-évidentes avec cette confiance, & ſans en apporter aucune preuve, & que l'on ne peut gueres s'éloigner davantage de la bonne foy.

Refut. page 488.

Si nous ſommes gens à nous rendre pour des paroles, en voilà de bien fermes, & de bien vigoureuſes. Mais il faut voir ſi elles ſeront ſoûtenuës par des preuves de meſme. *Que l'on demande*, dit-il, *à tous les Grecs qui ſont au monde s'ils ſont en different avec l'Egliſe Romaine ſur le ſujet de l'Euchariſtie, ils vous répondront que non. Que l'on demande à tous ceux de la communion du Pape s'ils ſont en different avec les Grecs, touchant ce myſtere, ils répondront auſſi que non.* Ie ne voy encore là que des paroles. Nous avons veu des Grecs, nous leur avons fait entendre la Tranſſubſtanciation comme l'Egliſe Romaine la croit, mais ils nous ont dit qu'ils ne croyoient point ainſi. Nous leur avons expliqué nôtre ſentiment ſur cét article de la converſion, & nous les y avons trouvez fort conformes. Que l'on demande à tous les Grecs qui ſont au monde, s'il y a

quelque Loy generale parmy eux, qui établisse la Transsubstanciation, si quelqu'un de leurs Conciles l'a determinée, si elle est portée par quelqu'une de leurs Confessions de foy; ils vous répondront que non. Que l'on demande à tous ceux de la communion du Pape, si ce point n'a pas esté mis entre les articles de la foy publique, pour le croire sous peine d'anatheme, & ils vous répondront qu'ouy. Quelle plus grande marque voulez vous de la difference qui est entre ces deux Eglises, que celle-là? En l'une, vous voyez la Transsubstanciation definie par des Conciles, enseignée par des Catechismes, portée par des Confessions publiques; en l'autre, vous n'y voyez rien de pareil. Ch. VIII.

C'est à l'Auteur à nous produire des preuves d'hune chose qu'il affirme, & non pas à nous de luy en donner d'une que nous nions, & il ne peut, sans une extréme injustice, nous en demander d'autre que le defaut des siennes. Neantmoins, pour le contenter au delà mesme de la raison, je ne laisseray pas de luy en donner, & de luy en donner de si fortes qu'il en sera plus que satisfait. Car outre ce que je viens de dire, qu'il n'y a nulle piece autentique qui determine la Transsubstanciation entre les Grecs, il est certain que nous ne voyons parmy eux aucune de ces doctrines qui suivent necessairement cette créance Romaine. Nous ne trouvons point qu'ils enseignent l'existence des accidens sans sujet. Nous ne trouvons point qu'ils ayent jamais nié la nourriture de nos corps par le moyen de la substance du Sacrement. Nous ne trouvons point qu'ils ayent recherché ce que devient la substance du pain au moment de la conversion, ni qu'ils ayent pris soin d'éclaircir ce que c'est que la Transsubstanciation, si c'est une simple relation, ou 1.

Ch. VIII. une action, si c'est une action, ou conservative, ou productive, ou adductive, ou de quelque autre espece, qui a fait, depuis quelques siécles, l'occupation de toute l'Ecole Romaine. Nous ne trouvons point qu'ils se soient fort empressez à nous expliquer la maniere de l'existence du corps de Iesus-Christ au Sacrement, ni à traiter tant d'autres questions qui naissent d'elles-mesmes du dogme de la Transsubstanciation. N'est ce pas une marque évidente qu'ils ne la croyent point?

II. Mais il y a plus. Ils croyent que la reception de l'Eucharistie rompt le jeusne; ce qui suppose manifestement qu'elle conserve sa premiere nature d'aliment corporel. Ils croyent que comme les autres alimens, elle descend au ventre & s'en va en excremens, à l'égard de sa matiere, ce qui fait voir aussi qu'ils la croyent estre vrayement du pain. C'est ce que le Cardinal Humbert envoyé vers eux par le Pape Leon IX. reproche à Nicetas Pectoratus. [a] *Perfide Stercoraniste*, dit-il, *tu penses que la participation du corps & du sang du Seigneur rompt les jeusnes Ecclesiastiques, croyant entierement que la viande celeste, de mesme que la terrestre est envoyée au retrait par la puante & sordide ejection du ventre.* Alger confirme le témoignage de Humbert, & declare formellement que les Grecs sont dans le sentiment de ceux que par opprobre il appelle *Stercoranistes*. [b] Le Iesuite Cellot dans ses Notes sur un traité Anonyme qu'il a donné depuis peu au public, establit la mesme chose; disant, *que l'erreur des Grecs consiste en ce qu'ils croyent que le jeusne Ecclesiastique est rompu par la reception du Sacrement.* Puis il ajoûte, *qu'ils tiennent que l'Eucharistie se digere, & qu'elle s'en va au retrait*; *semblables*, dit-il, *en cela aux Stercoranistes*

a *Humbert. Card. resp. ad Nicet.*

b *Append. Miscel. Opus. 7. pag. 564.*

ce que nous avons en horreur. Que si l'on demande qui sont ces Stercoranistes, du nombre desquels il faut mettre les Grecs, Durand Abbé de Troarn, qui vivoit du temps de Humbert, nous apprendra, que c'est Berenger, & ses Sectateurs, qui tenoient que le Sacrement, apres la consecration gardoit sa premiere nature, & estoit le corps & le sang de Christ en quelque sorte. Sur ce fondement, ils posoient que les substances sacramentales estoient corruptibles & sujettes à la digestion, comme les alimens ordinaires. Et quand Durand ne le diroit pas la chose parle d'elle mesme; car il n'est pas concevable que des Chrétiens se puissent imaginer que la propre & naturelle substance du corps de Iesus-Christ soit sujette à ces accidens de la viande corporelle; & ce seroit bien la plus infame & la plus exécrable de toutes les extravagances, qui n'est compatible, ni avec la foy que nous avons tous, que le corps de Iesus-Christ est maintenant glorieux, immortel, & impassible; ni avec le sentiment de la presence réelle, qui le fait exister au Sacrement à la maniere d'un esprit. Car comment se peut-il concevoir que ce qui subsiste à la maniere d'un esprit, qui ne peut estre ni veû, ni touché, ni divisé, qui n'est sujet à aucune de ces qualitez que l'on appelle tactiles, soit neanmoins soûmis aux changemens de la digestion, & de l'ejection ordinaire? Il faut donc avoüer que ces Stercoranistes, & par consequent les Grecs, qui sont en ce point, d'une mesme creance avec eux, conservent encore, apres la consecration, la substance naturelle du pain, & du vin, & que l'on leur fait tort de leur imputer une créance contraire. Ch. VIII.

Cela paroîtra, si vous voulez, plus évidemment si nous rappellons icy toutes les preuves que nous avons *III.*

Ch. VIII. produites cy-dessus, pour faire voir que les Grecs n'adorent point le Sacrement de cette adoration souveraine que l'Eglise Romaine luy rend, n'estant pas possible qu'ils soient persuadez que cette mesme substance qu'ils voyent, & qu'ils reçoivent, est le corps propre de leur Sauveur, & qu'il n'y en a point d'autre, & qu'en mesme temps ils ne luy rendent pas l'hommage que toutes les creatures luy doivent. Or il est certain qu'ils n'ont parmy eux aucun de ces usages que l'Eglise Romaine pratique pour témoigner ce culte qui n'est deu qu'à Dieu. Ils reçoivent le Sacrement tout debout, ils ne se prosternent point devant luy quand ils le portent aux malades, ils ne l'expose nt point publiquement ni dans leurs joyes, ni dans leurs afflictions, ils ne luy ont point dedié de feste particuliere, ils ne le portent point pompeusement en Procession, ils n'ont point dressé d'office exprés pour celebrer ses loüanges; en un mot, ils ne font rien de ce que Rome fait en signe de son adoration. C'est la grande plainte que fait contr'eux [a] Arcudius Prestre Latinisé, de l'Isle de Corfou, demandant tout en colere à Gabriel de Philadelphie pourquoy la consecration des dons estant faite, *le Prestre n'incline point la teste, ni n'adore, ni ne se prosterne, ni ne donne aucun témoignage d'honneur? Pourquoy il n'allume point de chandelles, ni ne chante de cantiques, & d'hymnes au Sacrement, ne luy rendant ni reverence, ni inclination de teste, ni genuflexion, ne luy témoignant ni son humilité, ni sa repentance, & ne luy disant pas mesme, Seigneur, souvien toy de moy dans ton royaume?* Peut-on douter apres cela, qu'ils ne le considerent encore comme une vraye substance de pain?

a *Arcud. l. 3. c. 21.*

IV. Il faut ajoûter à ces preuves, celle qui se tire du

peu de soin qu'ils prennent d'ordinaire pour la conservation de la substance du Sacrement. Depuis que l'opinion de la conversion substancielle a prévalu dans l'Eglise Romaine, les précautions sont venuës en foule l'une sur l'autre. On a commencé à ne communier plus que sous une espece, de peur que le sang de Iesus-Christ ne fust exposé à beaucoup d'inconveniens. Pour les mesmes raisons, on a interrompu la coustume de donner la communion aux enfans. On a cherché des remedes à plusieurs accidens qui peuvent arriver à l'hostie consacrée. Mais nous ne voyons rien de semblable pratiqué entre les Grecs; au contraire, ils communient sous les deux especes, ils donnent le sacrement aux petits enfans baptisez, ils en laissent tomber les miettes à terre sans scrupule de conscience, comme [b] le Cardinal Humbert le remarque expressément, *Sanctum panem*, dit-il, *frangentes, & sumentes, hinc inde decidentes micas non curatis, quod etiam solet contingere dum patinas sanctas foliis palmarum aut porcorum setis fricatis inhoneste.* Tout cela est fort contraire à la créance de la Transsubstanciation, qui oblige de considerer les plus menuës particules du Sacrement, comme estant le tres-saint corps de Iesus-Christ. Mais ce que le mesme Cardinal remarque en suite ne l'est pas moins, quand il ajoûte, qu'ils mangent les restes de l'oblation, comme si ce n'estoit que du pain commun. *Quelques-uns*, dit-il, *des vostres mangent les restes de l'oblation comme des pains communs, quelquefois jusques à s'en souler, & s'ils ne peuvent manger tout, ils les enterrent, ou les jettent dans un puits.* Que l'on juge maintenant s'il est possible qu'ils croyent que c'est la propre substance de leur Redemteur & de leur Dieu.

Ch. VIII.

[b] *Humb. Card. resp. ad Nicet.*

V. On peut encore rapporter icy la coustume que Balsamon, Patriarche d'Antioche, qui écrivoit sur la fin du douziéme siecle, remarque, comme estant celle de toute l'Eglise Grecque, de mesler de l'eau chaude dans le calice, apres la consecration, n'estant pas imaginable qu'ils vouluſſent ainsi prophaner la substance du sang du Fils de Dieu, par un meslange si indigne de luy.

VI. On pourroit, de mesme, rapporter[a] la dispute qui fut entre les Grecs, dans le douzieſme siecle, les uns soûtenant que les mysteres estoient corruptibles, & les autres disant qu'ils estoient incorruptibles. La raison de ces derniers estoit, que la sainte communion est une commemoration du Seigneur ressuscité pour nous, alleguant pour cet effet quelques passages des Peres, qui semblent favoriser leur opinion. Mais les autres, au contraire, nioient que l'Eucharistie fust une confession de la resurrection de Christ, disant, que c'estoit seulement un sacrifice, & que, par consequent, il y estoit corruptible comme devant sa passion, & sans esprit, & sans ame. Zonare, Moyne Grec, qui vivoit en ce temps-là, parle dans une de ses lettres de cette question, & la résout en embrassant les deux partis. Il dit que le pain est la chair mesme de Iesus-Christ morte & ensevelie, & que pour cette raison il est corruptible, moulu & mis en pieces par les dents; mais qu'en suite, ayant esté mâché & mangé, & estant descendu dans l'estomac comme dans un sepulcre, il revient à l'incorruption, parce que la chair du Seigneur ne demeura pas long-temps morte & ensevelie, elle ressuscita bien-tost apres. Mais Nicetas Choniates, qui écrivoit au commencement du treizieſme siecle, & qui fait aussi mention de cette dispute (si du moins

[a] *Vide Zonar. Ep. 32. & Nicet. Chon. in Alex. Conc. 3. l. 3. utrumque relatum ab Albertino l. 3. de sacr. Euchar.*

il la rapporte fidelement) fait assez connoistre que le Patriarche Camaterus embrassa le sentiment de ceux qui soûtenoient que les mysteres estoient corruptibles. Ie n'examine pas lequel de ces deux partis estoit le plus raisonnable. Cela n'est pas de mon sujet. Il me suffit de faire remarquer, qu'il n'est pas possible qu'une semblable question naisse dans une Eglise qui croit la Transsubstanciation, & que cette dispute suppose necessairement que ni les uns, ni les autres ne la tenoient. Car à l'égard de ceux qui vouloient que les mysteres fussent incorruptibles, pourquoy alleguoient-ils cette raison, que l'Eucharistie est une confession de la resurrection de Christ; que ne disoient-ils que c'est le corps même qui est assis à la dextre de Dieu, ressuscité, & par consequent immortel & impassible? que ne disoient-ils, qu'il existe sur l'autel à la maniere d'un esprit, & par consequent incorruptible? Que ne poursuivoient-ils les autres en leur disant, que la conversion substancielle du pain ne se peut faire au corps de Iesus-Christ mort, & inanimé, puisque c'est un estat qui a cessé depuis tant de siecles, & que ce seroit un blasphéme, & un outrage horrible contre la Majesté du Fils de Dieu, que de le faire remourir tous les jours réellement & personnellement? Mais, au lieu de cela, ils se contentent de dire, que l'Eucharistie est une confession de sa resurrection, & d'appliquer à cela quelques passages des Peres. Asseurément ces gens-là n'avoient point la Transsubstanciation dans l'esprit. Les autres ne l'y pouvoient avoir non plus. Car quel monstre d'opinion seroit-ce que la substance du pain se convertist en la propre chair du Sauveur, corruptible, morte & inanimée, telle qu'elle estoit au tems de sa passion? Comment l'Eglise Grecque eust- Ch. VIII.

Ch. VIII. elle souffert un Patriarche si insensé ? Comment pouvoit-il s'imaginer qu'un mesme corps de Iesus-Christ fust vivant au ciel, & mort en la terre ? Comment trouva-t-il des partisans de cette impieté, en si grand nombre qu'ils partageassent l'Eglise Grecque ? Mais comment Zonare a-t-il pû embrasser les deux partis, & les joindre ensemble, en disant, que les mysteres sont au commencement corruptibles, parce qu'ils sont la chair de Iesus-Christ mort & ensevelie, & qu'en suite, ils deviennent incorruptibles, parce que Iesus-Christ ressuscita ? Comment, dis-je, a-t-il pû croire l'un & l'autre, supposé qu'il ait crû aussi la Transsubstanciation ? Car cela veut dire que le pain est changé premierement en la chair du Sauveur morte & ensevelie, & qu'en suite estant dans l'estomac, cette mesme chair ressuscite réellement, & devient incorruptible. Il se faut souvenir de ce que l'Auteur disoit cy-dessus, que l'on ne doit pas imputer aux hommes des erreurs folles & extravagantes, & il est certain que si nous supposons que l'opinion de la conversion substancielle soit receuë parmy les Grecs, il ne se peut trouver de fureur ou de folie qui approche de celle-là.

VII. Mais pourquoy cherchons-nous la vraye créance des Grecs ailleurs que dans la confession de foy de Cyrille leur Patriarche, qui porte en termes exprés la rejection de la Transsubstanciation ? [a] *Nous croyons*, dit-il, *que l'autre Sacrement que le Seigneur a institué, est celuy que nous appelons l'Eucharistie. Car la nuit en laquelle il se livra soy-mesme, prenant le pain, & le benissant, il dit aux Apostres, Prenez, mangez, cecy est mon corps ; & prenant le calice, il rendit graces, & dit, Beuvez-en tous, cecy est mon sang qui est répandu pour vous. Faites cecy*

a *In Confess. art.* 37.

en commemoration de moy. Et S. Paul ajoûte, Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, & boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. C'eſt-là la ſimple, la vraye & legitime tradition de cet admirable Sacrement, dans l'adminiſtration & l'intelligence duquel nous confeſſons & croyons la vraye & certaine preſence de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt, ſavoir, celle que la foy nous offre & nous donne, & non celle que la Tranſſubſtanciation, temerairement inventée, enſeigne. L'Egliſe Romaine a eſté fort choquée d'une declaration ſi diſtincte & ſi claire, & s'eſt ſervie de la plume de quelques Grecs transfuges, ou deſerteurs, pour invectiver contre ce Patriarche. Mais ſon Egliſe l'a toûjours reconnu pour vray & legitime Patriarche, juſques à ſon martyre, qui arriva l'an 1638. & ſa memoire a eſté, & eſt encore en benediction parmy ces peuples, comme d'un Saint & d'un Martyr de Ieſus-Chriſt. Ch. VIII.

Voyons, neanmoins, ce que l'Auteur nous peut alleguer, pour nous perſuader que les Grecs croyent la Tranſſubſtanciation. Il nous dit, qu'ils ſe trouvent avec les Latins en une infinité de lieux, & particulierement à Veniſe, & que l'on n'a jamais veu qu'il ſe ſoit excité entr'eux aucune diſpute ſur ce point. Ie répons, que les Grecs ſe trouvent de meſme avec les Proteſtans en divers lieux, ſans qu'il s'émeuve de conteſtation entr'eux. Ils ſe contentent de garder les ſentiment de leur Egliſe, ſans faire de querelle aux étrangers. [b] *Sufficit*, diſoit autrefois Phebadius, *conſcientiæ parvæ tenere quod credit, æſtimanti fore rectius tueri propria, quam extranea, & aliena diſcutere. Une conſcience humble ſe contente de garder ce qu'elle croit, & eſtime qu'elle ſera*

[b] *Phœb. l. contra. Arrian.*

Ch. VIII. *mieux de conserver sa propre foy, que d'aller discuter les sentimens des étrangers.* Il y a long-tems que l'état des Grecs est assez malheureux pour leur oster & le desir & le moyen d'entretenir des disputes.

Refut. p. 488. *Mais*, dit l'Auteur, *peu de tems apres que Leon IX. eut condamné l'heresie de Berenger, Michel Cerularius Patriarche de Constantinople écrivit tout ce qu'il pût contre l'Eglise Latine. Il estoit impossible qu'il ignorast une chose aussi celebre que la condamnation de cette heresie, puis qu'il y avoit encore à l'entour de Rome, & dans Rome mesme, plusieurs Eglises des Grecs, qu'il y avoit dans Constantinople plusieurs Eglises des Latins, & que l'Empereur de Constantinople possedoit encore en ce tems-la une partie de l'Italie qui obeïssoit au Patriarche de Constantinople. Cependant, cet ennemy si passionné de l'Eglise Occidentale, ne s'est jamais avisé de luy reprocher qu'elle errast dans la foy de ce mystere, quoy qu'il la déchire outrageusement sur le sujet des Azymes.*

Ie répons, qu'il n'y a rien de plus foible que ce raisonnement. Car il s'est pû faire que Cerularius n'a rien seû de ce qui se passa en France sous Leon, dans l'affaire de Berenger, puisque celuy mesme qui écrivit, depuis, la vie de Leon, n'en a pas seulement fait mention. Il s'est pû faire qu'il n'en a eu que quelque connoissance confuse & incertaine, qui ne luy a pas permis d'en parler positivement & distinctement. Il s'est pû faire qu'on luy ait déguisé les choses, en imputant à Berenger ce qu'il ne croyoit pas, comme, que l'Eucharistie n'est que de simple pain, ou qu'une figure nuë du corps de Iesus-Christ, & que sur ce faux rapport il ait jugé que la condamnation de Berenger estoit juste. Quoy qu'il en soit, n'y ayant

ayant rien de plus incertain que les raisons du silence de Cerularius, il n'y a rien aussi de plus mal fondé que les consequences que l'Auteur en veut tirer. Ch. VIII.

Quant à la reünion des Grecs avec les Latins, faite au Concile de Florence, je ne say pourquoy l'on la produit encore une fois dans cette dispute, puisque ce fut un pur ouvrage de la politique, qui ne doit point venir en conte dans les affaires de la Religion. Et apres tout, si en vertu de cette reünion, les Grecs semblent avoir tacitement souffert la Transsubstanciation des Latins, les Latins, de mesme ont tacitement souffert le Stercoranisme des Grecs, & l'on n'a pas plus de droit d'en conclure, que les Grecs sont Transsubstanciateurs, que j'en aurois d'asseurer que les Latins sont Stercoranistes. Que l'Auteur lise, s'il luy plaît, ce qu'en a écrit Sguropulus grand Ecclesiarque entre les Grecs, & il y trouvera, selon le recit qu'il en a fait, que cet accommodement momentané, qui ne dura qu'autant que dura le voyage des Grecs, c'est à dire, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour dans leur Païs, fût une action irréguliere, où la Religion servit à l'interest, & qu'elle ne doit point estre tirée à consequence ni pour les Grecs contre les Latins, ni pour les Latins contre les Grecs. Refut. p. 489.

Apres cela, l'Auteur nous allegue le témoignage de Guillaume Forbesius Evesque d'Edinbourg, *l'un des plus savans*, dit-il, *des Protestans Anglois, & qui avoit beaucoup voyagé par toute l'Europe.* Celuy-cy, dans le livre qu'il a fait sous le titre de Considerations modestes & pacifiques sur les controverses de nostre temps, asseure, que la Transsubstanciation est defenduë dans l'Eglise Grecque, & s'efforce de le prouver. Refutation p. 489. &c.

Mais qu'il me soit permis de parler franchement,

Ch. VIII. & de dire, qu'un témoin de cette sorte est indigné d'entrer dans nostre dispute. Ce Forbesius estoit un homme qui sous la robbe d'un Evesque Protestant, trompoit l'une & l'autre Communion, entretenant les Catholiques Romains de belles esperances, & vivant neanmoins, dans la societé des autres. Il fut fait Evesque d'Edimbourg l'an 1633. & celuy qui a fait imprimer son livre, vingt cinq ans apres sa mort, n'a pû s'empescher de nous dire, que durant sa vie l'on le prenoit pour un Catholique Romain. Il ajoûte, que c'estoit une calomnie des Puritains. Mais ce qu'il nous a donné de luy, ne justifie que trop, que ce personnage se moquoit des deux Religions, & je n'en veut autre preuve que sa maniere de traitter la dispute de l'Eucharistie. D'un costé, il pose que la Transsubstanciation n'est pas un article de foy, & prouve qu'elle est contraire à l'Ecriture sainte, & aux plus anciens Peres, & desja le voilà fort mauvais Catholique. Mais de l'autre, il pallie & adoucit autant qu'il luy est possible, ce que nous trouvons de plus rude dans cet article, & dans celuy de l'adoration du Sacrement, pour nous les faire plus facilement digérer, & ainsi, le voilà encore fort mauvais Protestant. Laissons je vous prie, à part cette espece de gens qui veulent faire de la Religion une Rebecca, qui porte dans son sein des enfans qui s'entrepoussent. Ils ont la conscience si dure, que rien n'est capable de la choquer, & l'humeur si accommodante, qu'ils ne s'effarouchent de quoy que ce soit.

Voyons, neanmoins quels sont les Auteurs que Forbese nous met en avant, pour nous persuader que les Grecs défendent la Transsubstanciation. C'est Nicetas, Eutymius, Nicolas de Metone, Samonas Evesque de Gaze, Nicolas Cabasilas, Marc d'Ephe-

se, & Bessarion. Mais de ce nombre, il en faut d'a- Ch. VIII.
bord retrancher deux, Bessarion deserteur de l'Eglise Grecque, & Cardinal de la Romaine, & Samonas Evesque de Gaze, que Monsieur Aubertin a fait voir n'estre qu'un fantôme, & un nom vuide, n'y pouvant avoir eü, au temps où l'on le fait écrire, d'Evesque Grec dans la Palestine. Et quant aux autres, il est certain qu'ils parlent de ce mystere en des termes si vagues, & si generaux, qu'on ne sauroit en tirer la Transsubstanciation Romaine. Car ils disent bien que le pain & le vin sont changez au corps & au sang du Seigneur; mais ils disent aussi des choses qui témoignent que c'est un changement non de substance, mais d'efficace, & de vertu: comme ce que dit [a] Euthymius, *Qu'il ne faut pas regarder à la nature des choses qui sont proposées, mais à leur vertu*; ce qui fait voir qu'il n'entend pas que la nature des choses soit detruite, mais qu'il n'y faut pas avoir égard comme si ce n'estoit que de simples alimens sans aucune vertu surnaturelle. Ie mets en ce rang, la froideur avec laquelle Nicetas Choniate dispute contre ceux qui vouloient que le corps de Iesus-Christ fust corruptible, & sans ame dans l'Eucharistie, comme je l'ay remarqué cy-dessus; car cela montre évidemment qu'il n'agissoit point sur le principe de la Transsubstanciation. Cabasilas establit le corps de Iesus-Christ dans l'Eucharistie, entant que mort & crucifié pour nous, ce qui est incompatible avec cette presence de substance que Rome enseigne. [b] Nicolas de Metone dit, *que Iesus-Christ fait cecy* (c'est à dire nous communique sa chair & son sang) *par des choses qui sont familieres à la nature, en leur joignant sa divinité, & disant, Cecy est mon corps, Cecy est mon sang*: ce qui veut dire que le pain & le

[a] *In Matt. 26.*

[b] *De corp. & sang. Christi Bibl. Pat. to. 11. 2. grec.*

Ch. VIII. vin, qui sont ces choses familieres à la nature, demeurent au Sacrement.

Forbesius nous met aussi en avant ce qui se passa au Concile de Florence ; mais j'y ay déja répondu deux fois. Il produit en suite Ieremie Patriarche de Constantinople ; mais il le produit en le falsifiant vilainement ; car il luy fait dire, *que le propre & veritable corps est contenu sous les especes du pain levé.* C'est à quoy Ieremie ne pensa jamais. Et sans mentir l'Auteur de la refutation n'est pas excusable, de nous faire combatre contre un homme qui se disant de nostre communion falsifie ainsi les Auteurs pour detruire nostre creance. Si luy mesme de son chef eust fait cette alteration, je la pardonnerois au zele de sa Religion, ou à la trop grande confiance qu'il a en son Cardinal Du Perron : mais de nous introduire un témoin, qui sous le nom de Protestant, vivant & mourant dans nostre Communion, nous trompe, & nous trahit si cruellement, c'est trop s'éloigner de la bonne foy. Est-ce que la sincerité, & la vertu ne nous doivent plus estre communes dans ces disputes?

c *In prima resp. c. 10.* [c] Ieremie dit, *que le pain qui est consacré par le Prestre, n'est pas un type, ni un pain sans levain, mais un pain levé, & le corps mesme du Seigneur*; & l'on luy fait dire par la bouche d'un Protestant, que *le propre & veritable corps de Iesus-Christ est contenu sous les especes du pain levé.* La fraude est double, en la matiere, & en la forme.

Au reste, il est vray que Ieremie dit, que le pain est changé au corps de Iesus-Christ, mais il ajoûte en

d *Ibid.* mesme temps, [d] *que Iesus-Christ, neanmoins, ne donna pas à manger à ses disciples la chair qu'il portoit,*

e *Cap. 7.* *ni son sang à boire.* [e] Et ailleurs, *que la grace du S. Esprit sanctifie spirituellement nos ames, & que nos*

corps ſont ſanctifiez par les choſes ſenſibles, ſavoir l'eau, l'huile, le pain, le calice, & les autres choſes ſanctifiées par le ſaint Eſprit: ce qui montre invinciblement, qu'il n'entend ni que la ſubſtance du pain ceſſe d'eſtre, ni que celle du corps propre de Ieſus-Chriſt nous ſoit corporellement communiquée. Qu'eſt-ce donc, direz-vous, qu'il entend quand il aſſeure que le pain eſt changé au corps meſme du Seigneur ? Il ne faut pas avoir beaucoup de ſubtilité pour le comprendre ; car il veut dire, que par l'operation du S. Eſprit le pain a, à noſtre égard, la vertu & l'efficace du corps meſme de Ieſus-Chriſt, ſelon ce qui eſt porté dans la Liturgie Grecque: [f] *Fay que le ſaint Eſprit deſcende ſur nous, & qu'il face que ce pain ſoit en nous le précieux corps de ton Chriſt, & ce qui eſt dans ce calice, le precieux ſang de ton Chriſt.* Voilà la vraye foy des Grecs, ſans l'aller chercher dans Forbeſius. Ieremie meſme parlant de l'Egliſe, qui a receu l'impreſſion de l'Eſprit de Ieſus-Chriſt, [g] ne la compare-t-il pas à un fer, que le feu a rendu tout rouge dans une fournaiſe, & ne dit il pas que ſi quelqu'un la pouvoit voir en cet eſtat ὄψεν ἕτερον ἢ αὐτὸ μόνον τὸ Κυριακὸν ὄψεται σῶμα, *il ne verroit autre choſe que le corps meſme du Seigneur?* Qui s'imaginera pour cela qu'il ait entendu que l'Egliſe ſoit tranſſubſtanciée réellement au corps du Seigneur, comme l'Egliſe Romaine le dit du pain ? Il eſt certain que ce qui a trompé beaucoup de monde, eſt, qu'on n'a pas bien compris la force du langage des Peres que Ieremie imite. Car toutes ces expreſſions, que le pain eſt le corps de Ieſus-Chriſt, qu'il eſt fait, qu'il eſt changé, qu'il eſt tranſmué au corps de Ieſus-Chriſt, ne veulent dire autre choſe, ſinon que le pain, apres la conſecra-

Ch. VIII.

[f] *In Concil. Florent. Seſſ. 15.*

[g] *In reſp. 1. 1. paulo poſt. med.*

tion, est si remply de l'Esprit de Iesus-Christ, si revestu des droits, & de la majesté de son corps, si accompagné de toute la force de sa mort, & de toute la vertu de sa Resurrection, qu'à le considerer comme il faut, des yeux de la foy, ce n'est plus du pain, il ne nous paroist autre chose que le corps mesme de nôtre Sauveur, quoy qu'il n'y arrive aucun changement de substance. C'est ce que veut dire[a] Damascene, qui a esté fort suivy par les Grecs qui sont venus aprés luy; *Esaye*, dit-il, *vit un charbon vif. Or le charbon n'est pas seulement du bois, c'est du bois joint avec le feu. Ainsi, le pain de la communion n'est pas de simple pain, il est joint avec la Divinité.* Car cette Divinité qu'il dit estre jointe au pain, n'est autre chose que l'efficace, ineffable & vivifiante qui émane du corps de Iesus-Christ, & qui par maniere de dire, inonde le pain de benediction, ne permettant plus qu'on en considere la nature, bien qu'au fond elle ne soit pas détruite.

a *De fid. ort. l. 4. c. 14.*

On nous allégue en suite, la réponse des Grecs de Venise aux questions du Cardinal de Guyse. Mais on s'est bien gardé d'en produire les paroles, parce qu'elles gastent tout, pour estre trop libérales. b *Nous croyons*, disent-ils, *que le pain est tellement changé au corps de Iesus-Christ & le vin en son sang, que ny le pain, ny les accidens de sa substance, ne demeurent pas, mais sont changez en une substance divine.* Qui ne voit que c'est une réponse concertée, où d'un costé, pour n'irriter pas des étrangers, ils employent le terme de changement, & disent, que le pain ne demeure plus; mais de l'autre, pour ne préjudicier pas à leur foy, ils font assez connoistre en quel sens c'est qu'ils prennent ce terme de changement, puis qu'ils l'estendent jusques aux accidens qui

b *Apud Cocc de Euch. l. 6. art 1. aut. 78. ad q. 1.*

évidemment restent apres la consecration? Ils veulent donc dire, que tant la substance que les accidens du pain, ne demeurent plus dans leur prémiere condition, mais qu'estant sanctifiez, ils sont faits un mystere divin, qui a l'efficace & la vertu du corps & du sang de Iesus-Christ, comme je viens de le representer. Ch. VIII.

Quant à cet Evesque Grec que Forbes nous dit luy avoir soûtenu la Transsubstanciation, ce ne peut estre, au pis-aller, qu'un homme, & je ne nie pas que la frequentation des Latins n'en puisse avoir attiré quelques-uns à leur opinion. Ce n'est pas nostre question; Il s'agit du corps de l'Eglise & si elle a mis cette doctrine entre les articles de la foy commune. C'est ce que l'Auteur devoit prouver, non par les conferences de Forbes, avec je ne say quel Evesque, ny par quelques menus historiens qui peuvent s'estre laissez tromper à des apparences, ou s'en estre rapportez à la foy d'autruy, mais par de bons, & autentiques témoignages, comme sont les decrets des Conciles, les Catechismes publics, les Liturgies, les Confessions de foy, & les autres pieces de cette nature.

Pour les autres communions, l'Auteur ne nous allegue que le silence de Brerevod Professeur de Londres, dans un petit Traitté qu'il a fait des Langues & des Religions, où il ne marque point que ny les Grecs, ny les Assyriens, ou les Melchites, ny les Nestoriens, ny les Iacobites, ou les Eutychiens, ny les Cophtes, ou les Egyptiens, ny les Abyssins, s'éloignent de la doctrine ou des pratiques de l'Eglise Romaine sur le sujet de la Transsubstanciation. Mais c'est estre bien dénué de preuves, que d'avoir recours au silence d'un homme qui n'a fait que marquer en passant les diffe-

Ch. VIII. rences les plus communes des Religions, se contentant de dire ce que les peuples embrassent, ou ce qu'ils rejettent positivement, & formellement, sans aller jusques aux choses qu'ils ne croyent point, par voye de négation comme n'en ayant pas ouï parler. Ce que nous avons veû des Abyssins, sur le sujet de l'adoration du Sacrement, fait assez voir qu'ils ne croyent pas cette conversion substancielle. Il faut juger de mesme des Iacobites ou des Eutychiens, qui ont une mesme creance avec les Abyssins. Et s'il y avoit quelque chose dans les autres siecles qui favorisast la Transsubstanciation, il ne faut pas s'imaginer que les Iesuites qui ont penetré dans tous ces païs là, eussent oublié de nous le rapporter.

Brerevod asseure, que les Armeniens rejettent expressement cet article. *Il se fonde*, dit l'Autheur, *sur un passage de Guy le Carme, qui est le seul qui leur attribuë cette erreur, formellement contraire à leur Liturgie.* Mais que leur Liturgie soit contraire à ce sentiment que Guy le Carme leur attribuë, c'est ce qu'il faloit faire voir, & non pas l'affirmer sans preuve ; & que Guy le Carme soit seul dans ce témoignage, c'est ce qu'il ne faloit pas aussi poser si legerement. [a] Valdensis a écrit la mesme chose que Guy le Carme. [b] Cassander a remarqué, dans la Liturgie des Armeniens de Leopolis ville de Russie, qu'ils offrent à Dieu cette priere, *Tu Domine, qui tibi offerimus hanc oblationem, suscipe in conspectu tuo collocatam, & coæqua illam corpori & sanguini Domini nostri Iesu Christi ; Nous t'offrons, Seigneur, cette oblation ; daigne la recevoir, & la mettre sous tes yeux, & la rendre égale au corps & au sang de nostre Seigneur Iesus-Christ.* Cela veut dire, donne luy la vertu du corps & du sang de Iesus. Forbes

a *Valdens. t. 2. c. 30.*
b *Cassan. in Liturg. 1. 12.*

meſme, le témoin de noſtre Auteur, n'a pû s'empeſcher de nous dire, que[c] Iean Laſicius Polonois écrivant de la Religion des Armeniens, aſſeure, qu'ils ne croyent point que le pain & le vin perdent leur nature. En voila, ce me ſemble aſſez pour les oppoſer au ſilence de quelques Auteurs, dont on voudroit ſe prevaloir; car qui ne ſait qu'en ces ſortes de choſes, deux hommes qui affirment, l'emportent par deſſus mille qui ne diſent rien?

[c] *Forbeſ. Conſider. aqua & pac. contr. hod. d. Sacr. Euch. c. 3.*

Quant aux Moſcovites, il eſt vray qu'Olearius leur impute de croire la Tranſſubſtanciation; Mais il y a de l'apparence qu'il s'eſt trompé ſur de fauſſes conjectures, & qu'ayant ouï parler parmy eux du changement du pain, il s'eſt incontinent imaginé que c'eſtoit un changement de ſubſtance. Deux raiſons m'empeſchent d'avoir la meſme penſée que luy; l'une, que les Moſcovites ayant la meſme Religion que les Grecs, il faut croire qu'ils ont, ſur le ſujet de l'Euchariſtie, à peu prés les meſmes ſentimens qu'eux, Or nous avons veû que les Grecs ne connoiſſent point ce dogme. L'autre eſt, que ce meſme Laſicius Polonois, que Forbes met en avant ſur le ſujet des Armeniens, aſſeure que les Armeniens, bien qu'ils nient la Tranſſubſtanciation, neanmoins, reverent le Sacrement plus religieuſement que les Ruſſiens. Quelle apparence y a-t-il que ces derniers, plus froids en leur devotion, portaſſent leur créance plus loin que les autres ne font, & que les autres euſſent plus de reſpect pour une ſubſtance de pain, que ceux-cy n'en auroient pour ce qu'ils eſtimeroient eſtre la propre ſubſtance du Fils de Dieu?

Que l'Auteur ne pretende donc plus mettre dans ſon party, les communions ſeparées du Pape. Car quoy qu'on les puiſſe accuſer d'eſtre tombées dans

Ch. VIII. une ignorance assez grossiere des mysteres du Christianisme, & d'avoir corrompu leur premiere foy par beaucoup d'alterations, si est-ce qu'on ne sauroit leur imputer la Transsubstanciation, sans leur faire tort. L'Auteur ne sauroit aussi sans une extréme injustice, soûtenir davantage ce qu'il a écrit & dans son premier Traitté, & dans la Réfutation qu'il a voulu faire de ma Réponse, aprés ce que je viens de luy representer dans tout le cours de cette dispute. I'ay fait voir évidemment, dans la premiere partie, que l'ancienne Eglise n'a jamais ny connu, ny crû la Transsubstanciation, & la presence réelle. I'ay montré, dans la seconde, la possibilité & la facilité du triste changement que nous voyons estre arrivé, developpant toutes les difficultez dont l'Auteur avoit embarrassé cette matiere. Et enfin, dans la troisiéme, j'ay marqué fort clairement de quelle maniere cette innovation s'est faite, quelle a esté sa naissance, quels ont esté ses progrés, & comment elle a obtenu ses dernieres victoires, pour s'établir. I'y ay aussi representé les oppositions que cette nouvelle doctrine a euës jusques en nos tems; & j'espere que ceux qui liront nos écrits, reconnoistront les veritez que je leur ay mises en veuë. Et quant à ceux qui sont si fort préoccupez contre nous, ils doivent prendre garde que sous une apparence de devotion & de zele, ils ne fassent la guerre à Dieu. Quel peché peuvent-ils commettre, plus grand que celuy d'employer les lumieres qu'ils ont déja receuës, à combattre & à repousser celles qui se presentent encore à eux? Les graces du Ciel s'entraiment naturellement, elles se connoissent, & se desirent mutuellement; mais la corruption humaine a trouvé le secret de les mettre quelquefois en querelle, & il est certain que la cõdition de ceux à qui

cela arrive, ne sauroit estre plus malheureuse qu'elle est, puis qu'ils commettent deux maux en mesme tems; l'un, en rejettant ce que Dieu leur offre, & l'autre, en abusant de ce qu'il leur a donné. Qu'ils ne se laissent pas tromper à ces vains mots *d'Heretiques, de Calvinistes, de Religionnaires, de Sacramentaires*, ni à l'aversion commune que l'on a contre la profession des Ministres. La verité est étrangere sur la Terre; mais les injustices qu'on luy fait en la couvrant d'opprobre & de haine, ne diminuent rien ni de son prix, ni de sa majesté. Et puisque le changement des cœurs pour l'aimer sous des apparences tristes, & l'illumination des esprits pour la connoistre sous les nuages dont on la couvre, dépendent de la grace de Dieu, c'est à eux, & à nous à la luy demander par des prieres ardentes. Car Paul plante, & Apollos arrose; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Qu'ils ne negligent pas, au moins, cette grace lors qu'elle se presentera. Servir Iesus-Christ, & suivre sa verité, est le plus grand avantage des vrais fideles, & ceux de ce monde ne sont rien au prix du salut éternel que nous attendons, & qui sera la couronne d'une vraye foy, & d'une adoration legitime. Ch. VIII.

FIN.

TABLE.

Réponse au Traité sur l'Eucharistie, où l'on a prétendu faire voir la perpetuïté de la Foy de l'Eglise Romaine touchant ce Mystere en montrant qu'il ne s'y est fait aucune innovation depuis les Apostres. pag. 1.

Defence de la Réponse faite au Traité de la Perpetuïté de la Foy de l'Eglise Catholique, touchant l'Eucharistie, contre la prétenduë Réfutation de cette Réponse.

Divisée en trois Parties.

PREMIERE PARTIE.

Contenant la Iustification de l'Abregé de la doctrine des Peres qui est au milieu de la Réponse, contre les illusions & les mauvaises réponses de l'Auteur de la Réfutation.

CHAP. I. *Où sont examinées les Plaintes injustes que l'Auteur de la Réfutation fait contre la forme de cet Abregé.* 49

II. *Où il est montré que c'est en vain que l'Auteur de la Refutation a recours aux mysteres difficiles du Christianisme, pour mettre à couvert la Transsubstanciation, & la presence réelle.* 59

III. *Où sont rapportées les preuves qui combattent la Transsubstanciation, & la presence réelle, pour en faire comparaison avec celles que l'Auteur de la Refutation nous donne pour les établir.* 77

IV. *Continuation de nos preuves contre la Transsubstanciation, & la presence réelle, tirées de la doctrine commune & perpetuelle de l'Eglise ancienne.* 85

V. *Suite des mesmes preuves contre la Transsubstanciation &*

la presence réelle. 116
VI. *Comparaison de nos preuves avec celles que l'Auteur met en avant pour établir la Transsubstanciation.* 138
VII. *Examen des réponses que l'Auteur de la Refutation fait aux preuves contenuës dans mon abbregé.* 153
VIII. *Suite de l'examen des réponses de l'Auteur aux preuves de mon abbregé.* 163
IX. *Continuation de la mesme dispute touchant les controverses d'entre les Payens & les premiers Chrestiens.* 183
X. *Examen des Réponses, que l'Auteur fait aux preuves de mon Abregé, tirées du silence des Peres sur les difficultez & sur les merveilles de la presence réelle.* 202

SECONDE PARTIE.

Où l'on fait voir que le changement que nous soûtenons estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, n'a esté ni impossible, ni difficile.

CHAP. I. *Contenant quelques reflexions generales sur cette seconde Partie, avec une défense de ma cinquiéme consideration, contre les déguisemens dont l'Auteur de la Refutation a usé en la proposant.* 221
II. *Examen des raisons que l'Auteur de la Refutation apporte, pour impugner la connoissance confuse du mystere de l'Eucharistie.* 238
III. *Continuation de cette dispute, où est aussi particulierement consideré le vray estat des peuples dans les huit premiers siecles, d'où l'Auteur a tiré les passages precedens.* 279
IV. *Où il est montré que les expressions des Peres appellant l'Eucharistie le corps de Christ ne pouvoient estre prises que dans un sens metaphorique.* 301
V. *Examen des regles que l'Auteur de la Refutation a données touchant les metaphores & les expressions litterales.* 337
VI. *Examen des autres regles que l'Auteur de la Refutation donne pour discerner les expressions litterales d'avec les metaphoriques.* 380
VII. *Défense de la premiere & de la seconde consideration contenuës dans la Réponse, page 9. & 11. & attaquées par l'Auteur de la Refutation dans le Chapitre quatriesme de sa seconde Partie.* 417
VIII. *Défense de la troisiesme consideration, où il est traité de l'adoration du Sacrement.* 430

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

IX. *Défense de la quatrieſme conſideration attaquée par l'Auteur de la Refutation dans le Chapitre ſixieſme de ſa ſeconde Partie.* 476

X. *Défenſe des exemples de changemens inſenſibles alleguez dans la Réponſe, contre ce que l'Auteur en a écrit dans le Chapitre VII. de ſa ſeconde Partie.* 493

TROISIESME PARTIE.

Contenant la défenſe des points d'hiſtoire rapportez dans la Réponſe, touchant le changement dont il s'agit.

CHAP. I. *Où l'on fait voir la ſolidité des réponſes que l'Auteur a attaquées dans ſon Chapitre premier, ſous le nom de mauvais raiſonnemens.* 507

II. *Où il eſt traité des Auteurs du neuvieſme ſiecle, qui ne ſuivirent pas les nouveautez de Paſchaſe, ou qui s'y oppoſerent formellement.* 522

III. *Défenſe de l'autorité de Iean Scot, ou Erigene; que l'Auteur de la Refutation attaque dans le chapitre troiſieſme de ſa troiſieſme Partie.* 559

IV. *Où il eſt traité du ſeptieſme Concile univerſel tenu à Conſtantinople, & du Conciliabule appellé le ſecond Concile de Nicée.* 568

V. *Où il eſt traité du livre de Betram, de ſon autorité, & de ſon uſage.* 608

VI. *Examen de tout ce que l'Auteur conteſte touchant les progrés inſenſibles du changement que nous pretendons eſtre arrivez au dixieſme ſiecle.* 628

VII. *Conſideration particuliere de l'eſtat du dixieſme ſiecle.* 647

VIII. *Où il eſt traité des Egliſes ſeparées de la Communion du Pape, & de leur creance touchant l'Euchariſtie.* 682.

FIN DE LA TABLE.



